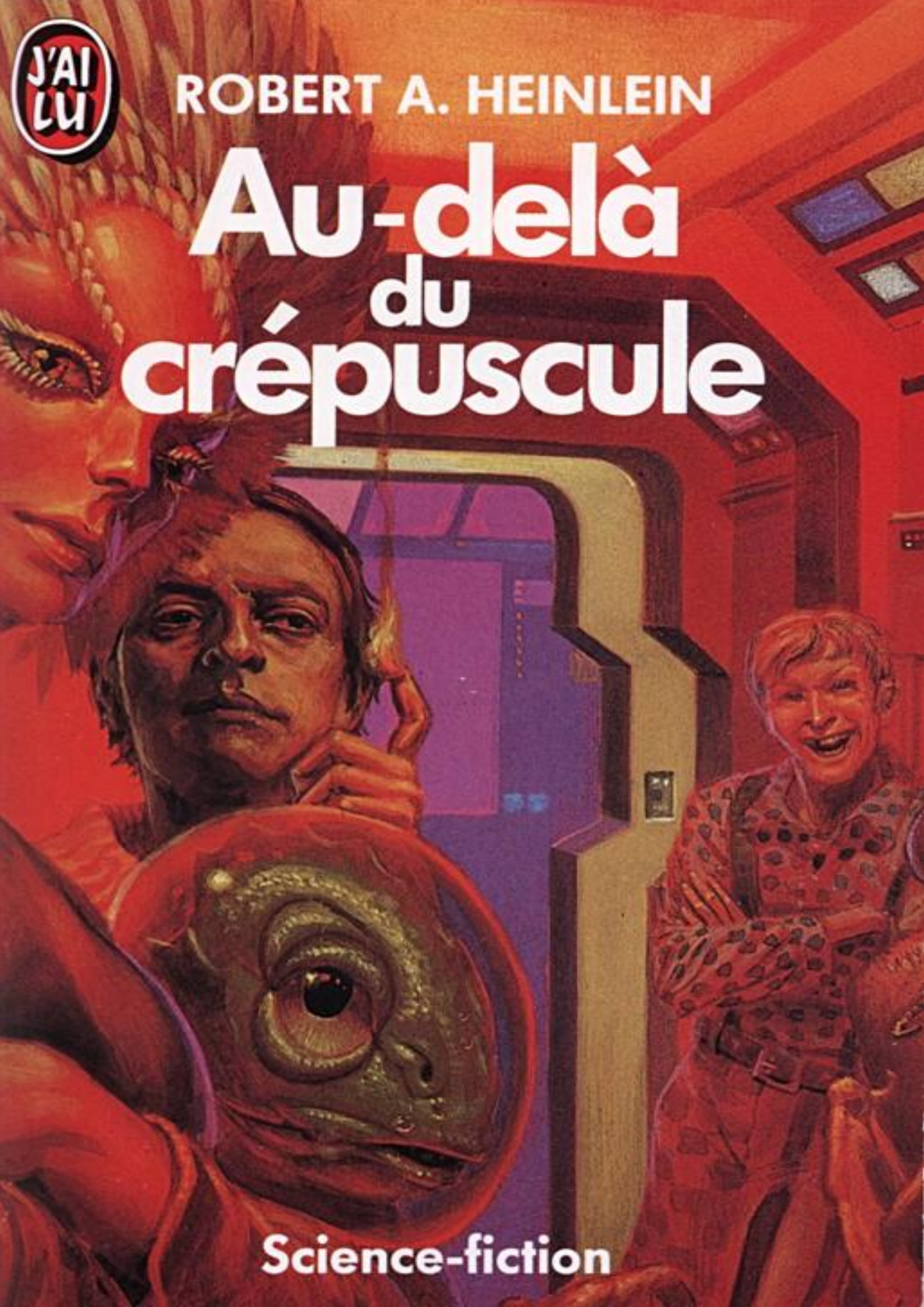
J'AI LU
ROBERT A. HEINLEIN
Au-delà du crépuscule
Science-fiction

ROBERT A. HEINLEIN

Au-delà du crépuscule

ou la vie et les amours de Maureen Johnson (Mémoires d'une dame un peu spéciale)

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCIS KERLINE

ÉDITIONS J'AI LU

Aux petites filles, aux papillons, aux chatons
À Susan, à Éleanor, à Chris et (toujours) à Ginny
Avec mon amour

R.A.H.

Venez, mes amis,
Il est encore temps, cherchons un nouveau monde.
Réveillez-vous et, tous en rang, battons
Le sillon sonore ; car j'ai formé le dessein
De naviguer au-delà du crépuscule et des nuées
D'étoiles de l'occident, jusqu'à ma mort.

Tennyson, Ulysse

Cet ouvrage a paru sous le titre original :

TO SAIL BEYOND THE SUNSET
The Life and Loves of Maureen Johnson
(Being the Memoirs of a Somewhat Irregular Lady)

© Robert A. Heinlein, 1987
Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 1989

1

LE COMITÉ DE LIQUIDATION ESTHÉTIQUE

Je me réveillai avec un homme et un chat dans mon lit. L'homme était un inconnu ; pas le chat.

Je fermai les yeux pour essayer de reprendre le fil des événements depuis la veille au soir.

Rien à faire. Il n'y avait pas de « veille au soir ». En fouillant ma mémoire, je me revoyais à peu près clairement dans un bus *Burroughs-Carter* (mais qu'est-ce que je faisais là ?) à destination de New Liverpool. Ensuite, il y avait eu un grand boum, ma tête avait cogné le siège devant moi, une dame m'avait tendu un bébé, nous avions commencé à faire la queue devant la sortie de secours tribord, moi avec un chat sur un bras et un bébé dans l'autre, puis j'avais vu un homme avec le bras droit arraché et…

Je déglutis et rouvris les yeux. Un inconnu dans mon lit, c'était toujours mieux qu'un homme perdant son sang, avec un moignon en guise d'avant-bras droit. Avais-je été victime d'un cauchemar ? Je l'espérais de tout cœur.

Car, si tel n'était pas le cas, qu'avais-je bien pu faire du mioche ? Et c'était le bébé de qui, d'abord ? Maureen, ça ne va pas du tout. Égarer un bébé est inexcusable.

— Pixel, tu as vu un bébé ?

Le chat resta muet. Il plaidait non coupable.

Mon père m'a dit un jour que j'étais la seule de ses filles capable de s'asseoir à l'église, et de s'apercevoir après coup qu'il y avait sur

son banc une tarte au citron meringuée chaude… N'importe qui d'autre aurait regardé avant. *(J'avais* regardé. C'est mon cousin Nelson qui, au dernier moment… enfin, passons !)

Mis à part les tartes au citron, les moignons sanguinolents et les bébés qui s'évaporent, il y avait toujours cet inconnu dans mon lit, qui me tournait le dos ; comme un mari plutôt que comme un amant, d'ailleurs. (Mais je ne me rappelais pas l'avoir épousé.)

J'avais déjà partagé un lit avec des hommes, avec des femmes aussi, et des bébés mouillés, et des chats qui prennent toute la place, et même (une fois) avec un quatuor vocal au complet. Mais j'aime savoir avec qui je couche. (J'ai toujours eu un côté vieux jeu.) Aussi dis-je au chat :

— Pixel, qui est-ce ? Est-ce qu'on le connaît ?

— *Nooooon*.

— Bon, on va vérifier.

Je posai une main sur l'épaule de l'homme, histoire de le secouer pour le réveiller et lui demander où nous nous étions rencontrés, à supposer que nous nous fussions rencontrés.

Son épaule était froide.

Il était mort, le bougre.

On aurait pu trouver meilleure façon de commencer la journée.

Je sortis du lit en m'emparant simultanément de Pixel, qui protesta.

— Tu vas te taire, oui ? Maman a des problèmes, lui dis-je sèchement.

Je m'efforçai de tempérer mon thalamus pendant au moins un millième de seconde, peut-être plus, et décidai de ne pas foncer tête baissée dans le brouillard, c'est-à-dire en l'occurrence dans le couloir… mais de me calmer et d'essayer d'analyser la situation avant de crier au secours. Ce qui n'était pas plus mal, car je venais de m'apercevoir que j'étais toute nue. Je ne suis pas du genre vierge effarouchée, mais il me semblait prudent de m'habiller avant de déclarer un cadavre. Les policiers voudraient certainement m'interroger et j'avais connu des flics qui étaient prêts à profiter de toutes les occasions pour se donner de l'importance.

Mais d'abord, un coup d'œil au cadavre…

Sans lâcher Pixel, je fis le tour du lit pour voir à quoi il ressemblait sous un autre angle. (Premier haut-le-cœur.) Inconnu au bataillon. Et il ne me serait jamais venu à l'idée de coucher avec lui, même s'il avait été en parfaite santé. Ce qui n'était pas le cas : tout ce côté du lit était trempé de sang. (Second haut-le-cœur, accompagné de chair de poule.) Il avait saigné de la bouche ; à moins qu'on ne lui eût tranché la gorge. Enfin, c'était l'un ou l'autre ; je ne savais pas au juste et je n'avais pas vraiment envie de regarder de plus près.

Bref, je me recule et cherche des yeux mes vêtements. Mon intuition me disait que je me trouvais dans une chambre d'hôtel ou un meublé quelconque. Les chambres à louer ont une atmosphère que n'ont pas les appartements privés. C'était plutôt luxueux, d'ailleurs. Il me fallut un certain temps pour fourrager dans tous les placards, vide-poches, tiroirs, penderies, etc. et recommencer l'opération de zéro après l'échec de la première fouille. La seconde fouille – encore plus minutieuse que la précédente – ne révéla pas la moindre loque, ni de sa taille ni de la mienne, ni pour femme ni pour homme.

Bon gré mal gré, je me décidai à téléphoner au directeur pour lui exposer mon problème et lui laisser le soin d'appeler la police, ainsi que pour solliciter de sa bienveillance un peignoir, un kimono ou quelque chose du même genre.

Je cherchai donc un téléphone.

Alexander Graham Bell avait vécu en vain.

— Nom d'un chien ! m'exclamai-je, frustrée. Où ont-ils caché ce foutu téléphone ?

— Désirez-vous un petit déjeuner, madame ? me demanda une voix sans corps. Nous vous recommandons notre *brunch spécial* : somptueux assortiment de fruits frais ; plateau de fromages ; corbeilles de petits pains chauds et pain de mie grillé avec confitures, gelées et beurre de Belgique. Filets mignons laqués en brochette ; jaunes d'œufs filés à l'octavienne ; fœtus fumés de la savane ; farkels aigres-doux ; strudel bavarois ; vins à volonté, mousseux ou non, gueuse « mort-subite », cafés au choix, moka, kona, turc, espresso, noirs ou allongés ; le tout servi avec…

Je réprimai une nausée soudaine.

— Je n'ai pas demandé un petit déjeuner !

— Madame préférera peut-être notre *Saut-du-lit spécial vacances :* jus de fruits divers, petit pain chaud cuit maison, confitures et gelées « gourmet », boisson chaude nourrissante mais diététique. Servi avec, au choix : les dernières nouvelles du jour, une musique d'ambiance ou un silence reposant.

— Mais je ne veux pas manger !

— Madame, répondit la voix, pensive, je suis programmé pour le service d'alimentation. Puis-je vous brancher sur un autre programme ? Ménage ? Concierge ? Fournitures ?

— Passez-moi le directeur !

Il y eut un court silence, puis :

— Service accueil ! L'hospitalité avec le sourire ! En quoi puis-je vous être utile ?

— Passez-moi le directeur !

— Vous avez un problème ?

— C'est vous, mon problème ! Vous êtes un homme ou une machine ?

— Question stupide. Dites-moi en quoi je puis vous être utile.

— En rien, si vous n'êtes pas le directeur ! Vous marchez aux hormones ou aux électrons ?

— Madame, je suis une machine, mais très malléable. Ma mémoire contient toutes les données de *l'Institut Procuste de science hôtelière,* ainsi que tous les cas particuliers recensés jusqu'à hier soir minuit. Si vous voulez bien avoir la gentillesse de m'exposer votre problème, je le comparerai aussitôt avec un cas précèdent et vous indiquerai comment nous avons résolu celui-ci, à la satisfaction du client. Je vous écoute.

— Si vous ne me passez pas le directeur en quatrième vitesse, je vous garantis que votre chef de service découpera vos boyaux rouillés à coups de hache et vous remplacera par un cerveau *Burroughs-Libby* tout neuf. Qui a rasé le barbier ? Qu'est-ce que vous avez à répondre à ça, avec votre mémoire infaillible ? Minus habens.

Cette fois, j'obtins une voix féminine.

— Bureau du directeur. Que puis-je pour vous ?

— Vous pouvez faire enlever ce macchabée de mon lit.

(Bref silence.)

— Service de nettoyage. Ici, Hester. Que puis-je pour vous ?

— Il y a un mort dans mon lit. Je n'aime pas ça. Ça fait désordre.

(Nouveau silence.)

— César Auguste, service de compagnie, pour tous les goûts. Dois-je comprendre qu'un de nos messieurs de compagnie est mort dans votre lit ?

— Je ne sais pas qui il est. Je sais seulement qu'il est mort. Qui s'occupe de ce genre de choses ? Le personnel de nettoyage ? L'enlèvement des ordures ? Le médecin de l'hôtel ? Et je veux qu'on me change les draps, aussi.

Cette fois, j'eus droit à une musique d'ambiance pour patienter… et patienter… le temps d'entendre les deux premiers opéras du *Ring* et le premier acte du troisième…

— Registre et comptabilité. Ici, Mister Munster. Cette chambre n'a pas été louée pour deux pensionnaires. Il y aura un supplément de…

— Écoute, julot, c'est un cadavre. Je ne pense pas qu'un cadavre compte comme pensionnaire à part entière. Le sang dégouline sur votre tapis. Si on ne m'envoie pas quelqu'un immédiatement, le tapis sera fichu.

— Le sang n'est pas compris dans les frais normaux d'usure. Les dégâts devront être dédommagés.

— *Grrrr !*

— Plaît-il ?

— Je vais mettre le feu aux tentures.

— Vous perdrez votre temps. Toutes nos tentures sont ignifugées. Mais votre menace a été enregistrée. Selon le règlement général de l'hôtel, article 7 D…

— Otez-moi ce mort d'ici !

— Un instant, s'il vous plaît. Je vous branche sur le portier en chef.

— Vous faites ça et je le tue dès qu'il franchit le seuil de la porte. Je mords, je griffe, j'écume, je bave. Je n'ai pas eu ma piqûre.

— Madame, un peu de tenue, je vous prie. Nous nous faisons un devoir de…

— Et puis je descends dans votre bureau et je m'occupe de vous, Mister Camembert. Je vous attrape par la peau du cou, je m'assois sur votre chaise, je vous mets sur mes genoux, je baisse votre culotte et je… Vous ai-je dit que je venais d'Hercule Gamma ? Deux « G » et

demi d'accélération centrifuge à la seconde. On mange des types comme vous au petit déjeuner. Alors, restez ou vous êtes et ne me forcez pas à venir vous chercher.

— Madame, j'ai le regret de vous informer que vous ne pouvez pas vous asseoir sur ma chaise.

— On parie ?

— Je n'ai pas de chaise. Je suis vissé au sol. Maintenant, je vous souhaite une bonne journée et je soumets votre cas à nos forces de sécurité. Les frais supplémentaires seront portés sur votre note. J'espère que vous apprécierez votre séjour parmi nous.

Ils arrivèrent trop tôt : j'en étais encore à contempler leurs tentures ignifugées en me demandant si j'étais capable de faire aussi bien que Scarlett O'Hara avec les tentures de Tara ou, sans aller jusque-là, de me confectionner une simple toge comme Eunice dans *les Derniers Jours de Pompéi,* à moins que ce ne fût dans *Quo Vadis ?* Il y avait un médecin de l'hôtel, un détective de l'hôtel et un gorille de l'hôtel, ce dernier poussant un chariot. D'autres drôles entrèrent à leur suite, jusqu'à ce que nous soyons assez nombreux pour faire deux équipes.

J'avais eu tort de m'inquiéter de ma nudité, car personne ne sembla y prêter attention… ce qui m'irrita au plus haut point. Ces messieurs auraient pu au moins me reluquer. Et un petit sifflement admiratif n'aurait pas été déplacé. Ce genre d'omission met toujours une femme mal à l'aise.

(Peut-être suis-je trop sensible. Mais, depuis mes cent cinquante ans, j'ai tendance à me regarder le matin dans la glace d'un œil critique.)

Il y avait une seule femme, dans la petite troupe. Elle me toisa avec un petit reniflement de mépris, ce qui me rassura.

Puis, je me rappelai quelque chose. Quand j'avais douze ans, mon père m'avait dit que je risquais d'avoir beaucoup de problèmes avec les hommes.

— Père, lui avais-je répondu, tu n'as pas les yeux en face des trous. Je ne suis pas jolie. Les garçons ne me lancent même pas de boules de neige.

— Un peu de respect, je te prie. Non, tu n'es pas jolie. C'est ton odeur, ma chère fille. Il faudra que tu te baignes plus souvent… sans quoi tu finiras violée et assassinée, par une nuit un peu trop chaude.

— Mais enfin, je prends un bain par semaine. Tu le sais, pourtant.

— Dans ton cas, ce n'est pas suffisant. Retiens ce que je t'ai dit.

J'ai retenu ce qu'il m'avait dit et j'ai compris plus tard qu'il savait de quoi il parlait. Quand je suis bien dans ma peau, mon odeur corporelle évoque celle d'une chatte en chaleur. Mais, aujourd'hui, je n'étais pas bien dans ma peau. D'abord, ce mort m'avait effrayée, et puis ces machines bip-bipantes m'avaient mise en colère… et, dans ces cas-la, personne ne peut me sentir. Une chatte tigrée, qui n'est pas en chaleur, peut parader devant un rassemblement de matous en goguette et passer inaperçue. Eh bien, je passais inaperçue.

Ils retirèrent le drap de dessus, dévoilant mon concubin de tantôt. Le médecin de l'hôtel examina le cadavre sans le toucher, puis inspecta de plus près l'affreuse mare rougeâtre. Il se pencha, la flaira et – horreur ! – y trempa un doigt et *y* goûta.

— Goûtez-moi ça, Adolf, et dites-moi ce que vous en pensez.

Son collègue (je présume qu'il était également médecin) dégusta à son tour cette saleté.

— *Heinz,* dit-il.

— Non, *Skinner's*.

— Sauf le respect que je vous dois, docteur Ridpath, l'infâme gnôle que vous ingurgitez vous a détruit le palais. *Heinz*. Le ketchup *Skinner's* est plus salé. Ce qui nuit au parfum délicat de la tomate. Vos mauvaises habitudes vous empêchent de vous en rendre compte.

— On parie, docteur Weisskopf ? Je vous le donne en mille.

— Topez là. Quelle est la cause de la mort, d'après vous, docteur Ridpath ?

— N'essayez pas de m'avoir, cher confrère. La cause de la mort, c'est votre boulot.

— Son cœur s'est arrêté.

— Bravo, docteur Weisskopf ! Bravo. Mais pourquoi s'est-il arrêté ?

— Dans le cas du juge Hardacres, la question, depuis quelques années, était plutôt : qu'est-ce qui le maintient en vie ? Avant d'exprimer une opinion, j'aimerais l'allonger sur un billard et le charcuter un peu. J'ai peut-être parlé trop vite : on pourrait découvrir qu'il n'avait pas de cœur du tout.

— Vous avez l'intention de le charcuter pour découvrir quelque chose ou pour vous assurer qu'il ne se réveillera pas ?

— C'est bruyant, par ici, vous ne trouvez pas ? Vous me signez une décharge ? Je le fais transporter dans mon labo.

— Passez-moi un formulaire 904 et je vous le laisse. Mais évitez de montrer sa viande aux pensionnaires. Le Grand Hôtel Augustus n'apprécie pas que ses clients meurent dans son enceinte.

— Docteur Ridpath, je m'acquittais déjà de cette tâche avec tact quand vous n'aviez pas encore réussi à voler votre diplôme.

— Je n'en doute pas, Adolf. Un petit tennis, tout à l'heure ?

— Volontiers, Éric. Merci.

— Et après, on dîne ensemble. Zénobia sera ravie de vous voir. Je passerai vous prendre à la morgue.

— Oh, désolé ! J'ai promis à mon aide de l'accompagner à l'Orgie du maire.

— Pas de problème. Zénobia ne voudrait manquer la première grande fête de la *Fiesta* pour rien au monde. On ira tous ensemble. Amenez-la avec vous.

— *« Le »*, pas « *la* ».

— Pardonnez mon étonnement, je croyais que vous aviez viré votre cuti. Très bien, amenez-*le*.

— Éric, ça ne vous déprime pas, à la longue, d'être aussi cynique ? Ce n'est pas une folle, c'est un satyre.

— Tant mieux : vu que la *Fiesta* commence au coucher du soleil, Zénobia accueillera avec joie toutes les propositions louches qu'il pourra lui faire, à condition qu'il ne lui brise pas les os.

Ce stupide bavardage m'avait appris une chose : je n'étais pas à New Liverpool. New Liverpool ne célèbre pas la *Fiesta,* et cette réjouissance locale semblait être une combinaison de la Fête de la Bière de Munich et du carnaval de Rio, avec, en plus, un côté java de Brixton. Donc, ce n'était pas New Liverpool. Restait à savoir de quelle ville, de quelle planète, de quelle année, de quelle galaxie il s'agissait. Je pouvais toujours étudier une solution à mes

préoccupations du moment : habillement, argent, statut. Ensuite, trouver le moyen de regagner mes pénates. Mais je ne m'en faisais pas outre mesure. Tant qu'on a la santé et que les boyaux fonctionnent, les problèmes ne sont que mineurs et temporaires.

Tandis que les médecins étaient toujours occupés à s'envoyer des vannes, je m'aperçus soudain que je n'avais pas entendu un traître mot de galactéen. Même pas d'espanglais. Ils parlaient anglais, avec un accent rocailleux qui me rappelait mon enfance, un vocabulaire et des idiomes proches de ceux de mon Missouri natal.

Maureen, c'est ridicule.

Tandis que les larbins se préparaient à transporter le corps (déguisé en une espèce de chose sans nom enveloppée de couvertures), le responsable médical (médecin légiste ?) se fit remettre une décharge en règle par le médecin de l'hôtel et tous deux s'apprêtèrent à partir. J'arrêtai le second :

— Docteur Ridpath !

— Oui ? Qu'y a-t-il, mademoiselle ?

— Je suis Maureen Johnson Long. Vous appartenez au personnel de l'hôtel, n'est-ce pas ?

— Si l'on peut dire. J'ai mon cabinet ici et je suis disponible quand la maison a besoin de moi. Vous désirez me voir sur le plan professionnel ? Je suis pressé.

— Juste une petite question. Comment fait-on pour attirer l'attention d'un être humain en chair et en os dans cet hôtel ? Je n'ai pu contacter que des robots débiles… et je suis plantée ici sans frusques ni pognon.

Il haussa les épaules.

— Il va sûrement venir du monde, quand j'aurai annoncé que le juge Hardacres est mort. Vous vous inquiétez pour votre paiement ? Pourquoi n'appelez-vous pas le bureau de placement qui vous a envoyée ? Le juge avait probablement un compte courant chez eux.

— Oh ! Docteur ! Je ne suis pas une prostituée. Même si la situation peut prêter à confusion.

Il haussa le sourcil gauche avec une telle soudaineté que sa mèche en trembla. Il changea de sujet :

— Vous avez une chatte ravissante.

Je voulus croire qu'il parlait de mon compagnon félin, qui était en effet un ravissant animal, un matou au pelage de feu (exactement de

la couleur de mes cheveux) et zébré comme un tigre, ou vice versa. Il avait reçu des louanges dans différents univers.

— Merci, monsieur. C'est *un* chat. Il s'appelle Pixel et il a beaucoup voyagé. Pixel, je te présente le Dr Ridpath.

Pixel était désarmé. (Il ne l'est pas toujours, c'est un chat aux opinions très arrêtées.) Il flaira le doigt qu'on lui tendait, puis le lécha.

Le médecin lui répondit par un sourire attendri et retira son doigt lorsque Pixel décida que les papouilles protocolaires avaient assez duré.

— Il est beau gosse, ce petit. Où l'avez-vous trouvé ?

— Sur *Tertius*.

— C'est où, *Terre Siusse* ? En Suisse ? Hum, vous dites que vous avez un problème d'argent. Quel prix vous demanderiez pour Pixel, *cash* ? Ma petite fille l'adorerait.

(Je n'ai pas voulu l'arnaquer. J'aurais pu, mais je ne l'ai pas fait. Pixel ne peut pas être vendu – c'est-à-dire qu'il ne peut avoir de propriétaire –, parce qu'on ne peut pas l'enfermer. Pour lui, les murs ne sont pas une barrière.)

— Oh, je suis navrée. Je ne peux pas le vendre, il n'est pas à moi. C'est un membre de la famille de mon petit-fils – de l'un de mes petits-fils – et de sa femme. Et Colin et Hazel n'accepteraient jamais de s'en séparer. D'ailleurs, ils ne pourraient pas le vendre non plus, parce qu'il ne leur appartient pas. Il n'appartient à personne. Pixel est un citoyen libre.

— Ah, ah ? Alors, peut-être que je pourrais le soudoyer. Qu'est-ce que tu en dis, Pixel ? Du mou à volonté, des poissons frais, des biscuits pour chat, tout ce que tu veux. Tu auras plein de jolies petites chattes autour de toi et personne ne touchera à tes bijoux de famille. D'accord ?

Pixel se dandina d'un air de dire : « Oublie-moi cinq minutes », ce que je fis. Il flaira les mollets du médecin, puis se frotta contre lui.

— *Ouiiiiiii ?* demanda-t-il.

— Vous auriez dû accepter mon offre, me dit le Dr Ridpath. Je crois que je viens de faire l'acquisition d'un chat.

— Je ne parierais pas si vite, à votre place. Pixel adore les voyages, mais il revient toujours vers mon petit-fils Colin. Le colonel Colin Campbell. Et sa femme Hazel.

Le Dr Ridpath me regarda en face pour la première fois.

— Petit-fils ? Colonel ? Mademoiselle, vous êtes en plein délire.

(Je compris tout à coup d'où venait sa méprise. Avant mon départ de *Tertius,* Ishtar m'avait soumise à un traitement régénérant – de cinquante-deux ans – et Galaad m'avait appliqué un baume de jouvence en forçant sur la dose. Galaad les aime jeunes, surtout les rousses ; il maintient mes jumelles à l'état d'adolescentes et, quand on nous voit toutes les trois ensemble, on jurerait que nous sommes des triplées. Galaad triche. Mis à part Théodore, Galaad est mon mari préféré, mais je ne le dis à personne.)

— Oui, je dois délirer, avouai-je. Je ne sais pas où je suis, je ne sais pas quel jour on est, je ne sais pas ce que sont devenus mes vêtements, mon argent, mon sac à main, et je ne sais pas comment je suis arrivée ici… Je me trouvais dans un bus pour New Liverpool et il y a eu un accident. Si Pixel n'était pas là, je me demanderais si je suis bien moi-même.

Le Dr Ridpath se baissa pour prendre Pixel, qui se laissa faire.

— Dans quel bus, dites-vous ?

— Une navette *Burroughs*. J'étais sur *Tellus Tertius,* à Boondock, en temps 2 de l'année galactique 2149, ou grégorienne 4368 si vous préférez. J'étais réglée sur New Liverpool, temps 2, pour une excursion champêtre. Mais quelque chose a mal tourné.

— Ah, bon. Hum ! Et vous avez un petit-fils qui est colonel ?

— Oui, monsieur.

— Et quel âge avez-vous ?

— Ça dépend comment vous comptez. Je suis née sur *Terre* en temps 2, le 4 juillet 1882. J'y ai vécu jusqu'en 1982, un siècle moins deux semaines plus tard, et j'ai été transférée sur *Tertius* où j'ai été régénérée. C'était il y a cinquante-deux ans, d'après mon calendrier personnel. J'ai eu une injection récemment, qui me fait paraître plus jeune que je ne le souhaiterais, car je préfère personnellement ressembler à une femme mûre plutôt qu'à une jeune fille. Mais j'ai des petits-enfants, de nombreux petits-enfants.

— Intéressant. Vous voulez me suivre dans mon cabinet, je vous prie ?

— Vous pensez que j'ai perdu la tête, n'est-ce pas ?

Il hésita avant de répondre.

— Disons que l'un de nous deux délire. Un test pourrait révéler si c'est vous ou moi. En outre, j'ai une infirmière particulièrement cynique qui sera certainement capable de déceler, sans avoir recours à un test, lequel de nous deux a une araignée au plafond. Vous venez ?

— Mais comment donc ! Je vous remercie, monsieur. Seulement, il faudrait d'abord que je trouve quelque chose à me mettre. Je me sentirais gênée de quitter cette chambre comme vous me voyez là.

(En fait, ce n'était pas vraiment le cas. Les gens qui venaient de sortir n'avaient pas paru choqués comme dans mon Missouri natal à cause d'un attentat à la pudeur. Par ailleurs, sur *Tertius,* où je vivais désormais, la nudité en famille n'avait rien d'extraordinaire et ne causait aucun émoi dans les endroits publics ; c'était plutôt comme un bleu de travail dans un cortège de mariage : ça surprenait, mais il n'y avait pas de quoi se voiler la face.)

— Oh, mais le festival va commencer.

— Le festival ? Docteur Ridpath, je suis une étrangère en terre inconnue. C'est justement ce que j'essaie de vous dire.

— Hum… C'est notre plus grande fête. Elle commence au coucher du soleil, en principe, mais il y en a plus d'un qui devance l'appel. À l'heure qu'il est, le boulevard doit être bondé de gens tout nus, déjà ivres et en quête de partenaires.

— Des partenaires pour quoi faire ?

J'essayais d'avoir l'air innocent. Je ne suis pas pour les orgies. Tous ces genoux, ces coudes…

— D'après vous ? C'est un rite de fertilité, mon enfant, pour s'assurer de grosses récoltes. Et de gros ventres, par la même occasion. En ce moment, toutes les vierges qui restent dans cette bonne ville doivent être barricadées chez elles. Mais vous pouvez me suivre dans mon cabinet en toute simplicité… et là, je vous promets de vous trouver un vêtement quelconque. Une blouse. Un uniforme d'infirmière. Quelque chose comme ça. Ça marche ?

— Merci, docteur Ridpath. Ça marche.

— Si j'étais vous et si j'étais encore prude, j'essaierais de dénicher une grande serviette de bain dans ce cabinet de toilette et je m'en

ferais un poncho. Je vous accorde trois minutes. Mais ne lambinez pas, ma belle. J'ai d'autres chats à fouetter.

— Bien, m'sieur.

C'était une vraie salle de bains, non un simple cabinet de toilette. Quand j'avais fouillé les lieux à la recherche d'un vêtement, j'avais remarqué une pile de sorties de bain turques. En y regardant de plus près, j'en aperçus deux plus grandes que les autres. J'en dépliai une. Eurêka ! Elle était faite pour un milliardaire sud-américain : au moins deux mètres de long sur un mètre de large. À l'aide d'une lame de rasoir trouvée dans l'armoire à pharmacie, je découpai en son milieu une ouverture assez grande pour y passer la tête. Il me restait maintenant à trouver quelque chose, n'importe quoi, à nouer autour de ma taille.

Sur ces entrefaites, une tête humaine apparut devant le sèche-cheveux. Une tête de femme, assez jolie. Pas de corps. Avant mes cent ans, cela m'aurait fait tiquer. Mais, désormais, j'étais habituée aux hologrammes hyperréalistes.

— Je voulais vous joindre seule, dit la tête, d'une voix basse de tuyau d'orgue. Je parle au nom du *Comité de liquidation esthétique*. Il semble que nous vous ayons causé quelque désagrément. Croyez que nous en sommes sincèrement désolés.

— Vous pouvez ! Qu'est-ce qui est arrivé à ce bébé ?

— Ne vous occupez pas du bébé. Nous vous recontacterons.

Elle disparut.

— Eh ! Attendez !

Mais je parlais au sèche-cheveux.

Le Dr Ridpath, qui était en train de flatter Pixel, leva les yeux.

— Cinq minutes et quarante secondes.

— Je suis navrée de vous avoir retardé, mais j'ai été interrompue. Une tête est apparue et m'a adressé la parole. Ça arrive souvent, par ici ? Ou est-ce que je délire de nouveau ?

— Vous m'avez effectivement l'air d'une étrangère. C'est un téléphone, voyons. Comme ceci… Téléphone, s'il vous plaît !

Une tête apparut dans un cadre où, l'instant d'avant, se trouvait une nature morte plutôt moche. C'était une tête d'homme, cette fois-ci.

— On m'a sonné ?

— Annulation. (La tête disparut.) Comme ça ?

— Oui. Mais c'était une fille.

— Évidemment. Vous êtes une femme et vous avez reçu l'appel dans une salle de bains. L'ordinateur vous a envoyé une tête correspondant à votre sexe. C'est un système qui traduit le mouvement des lèvres en mots… mais ça reste un film d'animation impersonnel, à moins que vous ne désiriez être vue. Pareil pour celui qui appelle.

— Je vois. Un hologramme.

— C'est ça. Suivez-moi. Vous êtes charmante dans cette serviette, ajouta-t-il, mais vous étiez encore mieux en tenue d'Ève.

— Merci.

Nous sortîmes dans le couloir de l'hôtel. Pixel allait et venait devant nous.

— Docteur Ridpath, qu'est-ce que c'est que le *Comité de liquidation esthétique ?*

— Hein ? (Il parut surpris.) Des assassins. Des criminels. Des nihilistes. Ou avez-vous entendu parler d'eux ?

— C'est cette tête dans la salle de bains. Ce téléphone.

Je répétai mot pour mot ce que j'avais entendu.

— Tiens, tiens. Intéressant.

Il ne dit rien de plus avant d'arriver à son cabinet, dix étages plus bas, niveau entresol.

Nous rencontrâmes plusieurs clients de l'hôtel qui avaient « devancé l'appel ». La plupart étaient vêtus en tout et pour tout d'un loup ; d'autres portaient des masques complets d'animaux terrestres, d'oiseaux ou autres fantaisies. Un couple arborait des costumes provocants, peints en trompe-l'œil sur la peau. Je n'étais pas mécontente de mon poncho en tissu éponge.

Le Dr Ridpath m'abandonna dans la salle d'attente et s'éclipsa dans une autre pièce, précédé de Pixel. Comme il laissa la porte ouverte, je pus tout voir et entendre. Son assistante était debout, le dos tourné, en conversation « téléphonique » avec une tête parlante. Apparemment, il n'y avait personne d'autre dans la pièce. Je fus néanmoins légèrement surprise de constater qu'elle semblait atteinte, elle aussi, de la manie de la peau nue. Elle portait des chaussures, un minislip, un calot d'infirmière et son uniforme sous le bras, comme si le téléphone avait sonné pendant qu'elle se

déshabillait. C'était une grande brune mince. Je ne voyais pas son visage.

Je l'entendis dire :

— Je lui transmettrai, docteur Weisskopf. Continuez à monter la garde. On se verra à la prison. *Ciao !* (Elle se tourna de trois quarts.) C'était Daffy Weisskopf, patron. Il a un rapport préliminaire pour vous. Cause de la mort : suffocation. Mais, tenez-vous bien, avant de le remplir de ketchup, on avait enfoncé dans la gorge de ce vieux saligaud une enveloppe de plastique contenant une fameuse – ou infâme – carte de visite : *Le Comité de liquidation esthétique*.

— Je m'en doutais. Il a dit quelle marque de ketchup c'était ?

— *Ssscrognnneugneu…*

— Et à quoi rime ce strip-tease ? Le festival ne commence que dans trois heures.

— Écoutez, négrier ! Vous voyez cette pendule… qui égrène les précieuses secondes de ma vie ? Vous savez ce qu'elle vous dit ? Cinq heures onze ! Mon contrat stipule que je finis à cinq heures.

— Il stipule que vous finissez quand ça me plaît, mais que les heures supplémentaires commencent à partir de cinq heures.

— Il n'y avait pas de patient et je me changeais pour le festival. Attendez d'avoir vu mon costume, patron ! De quoi faire rougir un jésuite.

— Ça m'étonnerait. Mais il se trouve que nous avons une patiente et que j'ai besoin de votre aide.

— C'est bon ! c'est bon ! Je vais remettre mes frusques de pingouin endimanché.

— Pas la peine, on n'a pas le temps. Madame Long ! Entrez, s'il vous plaît, et déshabillez-vous.

— Bien, monsieur.

J'entrai sans attendre, en défaisant mon poncho de fortune. Je comprenais son manège : la prudence exige qu'un médecin de sexe masculin ait toujours un chaperon à ses côtés quand il examine un patient de sexe opposé. C'est universel. Multiuniversel. Si les circonstances lui fournissent un chaperon en tenue d'Ève, c'est encore mieux : ainsi, inutile de s'embarrasser de « tuniques d'ange » et autres tartuferies. Pour avoir aidé mon père et avoir assuré des années de garde à la clinique de régénération de Boondock, ainsi que dans l'hôpital associé, je connaissais le protocole : à Boondock,

une infirmière ne s'habillait que lorsque sa tâche l'imposait. C'est-à-dire rarement, vu que le patient n'est généralement pas habillé.

— Ne m'appelez pas « madame Long », docteur Ridpath. Je réponds au prénom de Maureen.

— Maureen, d'accord. Je vous présente Dagmar. Et voici Pixel, Dagmar. Celui qui est sur pattes.

— Comment va, Maureen ? Salut, Pixel.

— *Miaou*.

— Salut, Dagmar. Désolée de vous retarder.

— *De nada,* poulette.

— Dagmar, soit j'ai perdu la boule, soit c'est Maureen. À vous de juger.

— Ça pourrait pas être les deux ? Il y a longtemps que j'ai des doutes à votre sujet, patron.

— Moi aussi. Mais elle semble avoir réellement une case de vide. Au minimum. Le tout probablement accompagné d'hallucinations. Vous avez étudié la médecine plus récemment que moi. Quelle sorte de drogue utiliseriez-vous si vous vouliez provoquer une amnésie temporaire ?

— Hein ? Ne faites pas l'innocent avec moi. L'alcool, bien sûr. Mais ça peut être n'importe quoi, avec la manie qu'ont les gosses d'aujourd'hui de se frotter à tout ce qui se pique, s'avale, se boit, se sniffe ou se fume.

— Pas l'alcool, non. Ou alors elle aurait une gueule de bois carabinée, avec mauvaise haleine, tics nerveux, tremblements, prunelles dilatées. Mais regardez-la : l'œil clair, une santé de cheval et l'air aussi innocent qu'un chaton dans une blanchisserie. Je ne dis pas ça pour toi, Pixel. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— J'sais pas, moi. Quelques analyses et on verra. Prélèvements d'urine, de sang. De salive, aussi ?

— Certainement. Et de sueur, si vous en trouvez assez.

— Frottis vaginal ?

— Oui.

— Minute ! protestai-je. Si vous avez l'intention de me tripoter, laissez-moi d'abord me doucher et me purger.

— Compte là-dessus, poulette, répondit gentiment Dagmar. On a besoin de ce qu'il y a dedans maintenant et non après que vous vous

serez lavée de vos péchés. Et pas de discussion ; ça me chagrinerait de devoir vous casser un bras.

Je n'insistai pas. Je préfère sincèrement sentir bon, ou ne pas sentir du tout, quand on m'examine. Mais, en tant que fille de médecin (et aide soignante moi-même), je savais que Dagmar avait raison… puisqu'ils recherchaient des traces de drogue. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils en trouvent… mais on ne sait jamais. Après tout, j'avais effectivement perdu le souvenir de certaines heures. De journées entières, peut-être. Tout était possible.

Dagmar me fit faire pipi dans un bocal, préleva sur moi du sang et de la salive, puis me dit de grimper sur la table et de chausser les étriers.

— Vous préférez que ce soit moi ou le patron ? Ôte-toi de là, Pixel ! Et lâche ça !

— Ça m'est égal.

(Voilà ce que j'appelle une infirmière attentionnée. Certaines patientes ne supportent pas de subir les attouchements de la part de femmes, d'autres sont gênées avec les messieurs. Personnellement, mon père m'avait guérie de ces préjugés absurdes avant mes dix ans.)

Dagmar revint avec un dilatateur… et un détail me frappa. J'ai dit qu'elle était brune. Or, elle ne s'était toujours pas rhabillée et son minislip n'était pas opaque. Normalement, j'aurais dû apercevoir une forêt noire, non ?

Eh bien, non. Je ne vis que de la peau et un soupçon du Grand Canyon.

Chez une femme, un pubis rasé ou épilé dénote un goût prononcé pour la sexualité récréative. Mon bien-aimé premier mari Brian m'avait fait remarquer la chose dans la Décennie mauve, vers 1905 au calendrier grégorien. J'ai pu maintes fois vérifier son affirmation pendant un siècle et demi. (Je ne compte pas les épilations pour les interventions chirurgicales ou les accouchements.) Celles qui adoptent cette pratique sont toutes, sans exception, des hédonistes convaincues, ferventes et sans complexes.

Dagmar n'était pas rasée pour raisons chirurgicales et n'était (visiblement !) pas sur le point d'accoucher. Donc, elle s'apprêtait à prendre part à une saturnale. CQFD.

Cela me la rendit sympathique. Brian – paix à son âme lubrique – l'aurait beaucoup appréciée.

Comme elle ne cessait de bavarder en accomplissant sa besogne, elle était maintenant au courant de l'essentiel de mon « délire » ; autrement dit, elle savait que j'étais une étrangère dans cette ville. Pendant qu'elle ajustait ce maudit dilatateur (j'ai toujours détesté ces trucs, même si celui-ci était à la température du corps et manipulé avec tout le tact qu'une femme est capable d'apporter à ce supplice, pour y être passée elle-même), pendant qu'elle s'affairait, dis-je, j'entretenais la conversation pour oublier ce qu'elle était en train de faire.

— Dagmar, parlez-moi de ce festival.

— La *Fiesta de Santa Carolita* ? Eh là ! Ne vous contractez pas ! Attention, poulette. Vous allez vous faire mal.

Je soupirai et essayai de me détendre. Santa Carolita est mon second enfant, né en 1902, calendrier grégorien.

2

LE JARDIN D'ÉDEN

Je me souviens de la *Terre*.

Je l'ai connue quand elle était propre et verte, quand elle était la belle fiancée de l'humanité, douce et luxuriante et adorable.

Je parle de mon espace-temps personnel, bien sûr, le temps 2, code « Leslie LeCroix ». Mais les systèmes les mieux connus, ceux qui sont régentés par les *Time Corps* ou *chronobrigades* du *Cercle des Ouroboros,* ne faisaient qu'un à l'époque où je suis née, en 1882 cal. grégorien, neuf ans seulement après la mort d'Ira Howard. En 1882, la population de la *Terre* était d'un milliard et demi.

Quand j'ai quitté la *Terre,* juste un siècle plus tard, elle atteignait déjà quatre milliards, et cette masse grouillante était multipliée par deux tous les trente ans.

Vous vous rappelez cette légende perse du grain de riz qu'on multiplie sur chaque case de l'échiquier ? Eh bien, il n'y a guère de différence entre un grain de riz et quatre milliards d'individus : on a vite fait de déborder de l'échiquier. Il existe un espace-temps dans lequel la population de la *Terre* a gonflé jusqu'à trente milliards avant le désastre final ; dans d'autres, elle n'a jamais pu atteindre dix milliards. Mais, dans tous les cas, c'est le Dr Malthus qui a eu le dernier mot.

À quoi bon porter le deuil de la *Terre* ? Ce serait aussi idiot que de pleurer une chrysalide vide lorsque le papillon prend son vol. Mais je suis une sentimentale incurable et je suis toujours nostalgique en songeant à ce qu'est devenue la vieille patrie de l'humanité.

J’ai eu une enfance merveilleusement heureuse.

Non seulement j’ai vécu sur terre quand celle-ci était jeune et belle, mais j’ai aussi eu la chance de naître dans l’une de ses plus jolies contrées : le Missouri du Sud, quand les gens et les bulldozers n’avaient pas encore ravagé ses vertes collines.

Outre cette heureuse conjoncture, j’ai eu aussi et surtout la bonne fortune d’être la fille de mon père.

J’étais encore très jeune quand mon père m’a dit :

— Ma fille bien-aimée, tu es une petite friponne immorale. Je le sais parce que tu tiens de moi ; ton cerveau fonctionne exactement comme le mien. Si tu ne veux pas être malheureuse plus tard, il te faudra élaborer un code moral et ne pas en dévier.

Le souvenir de ses paroles me fait chaud au cœur. « Petite friponne immorale. » Père me connaissait bien.

— Quel code dois-je suivre, père ?

— Tu devras le choisir toi-même.

— Les dix commandements ?

— Tu vaux mieux que ça. Les dix commandements sont pour les esprits faibles. Les cinq premiers sont destinés exclusivement aux prêtres et aux puissants de ce monde. Les cinq suivants ne sont que des demi-vérités, ni tout à fait complets, ni tout à fait bienvenus.

— Parfait, apprends-moi ces cinq-là. Comment faut-il les lire ?

— Découvre-le par toi-même, paresseuse. Je ne vais pas te mâcher le travail.

Il se leva brusquement. Je basculai sur ses genoux et atterris sur mes fesses. C’était un jeu courant entre nous. Si j’étais assez rapide, j’atterrissais sur mes pieds. Sinon, c’était lui qui marquait un point.

— Étudie les dix commandements, m’ordonna-t-il, et tu me diras comment il faut les lire. Mais en attendant, si je t’entends encore une seule fois piquer une colère et si ta mère t’envoie régler le litige avec moi, tu as intérêt à rembourrer ta culotte avec ton livre de lecture.

— Tu ne le ferais pas, père.

— Essaie un peu, pour voir, tête de linotte. Essaie un peu. Je me ferai un plaisir de te donner la fessée.

Vaine menace : il ne me fessait jamais depuis que j’étais en âge de comprendre pourquoi on me grondait. Et même avant cela, il n’avait

jamais tapé assez fort pour me faire mal aux fesses. Il ne blessait que mon orgueil.

Les punitions maternelles étaient une autre paire de manches. Tandis que la haute justice était du ressort de mon père, la basse et la moyenne étaient rendues par ma mère, sous forme d'un aller-retour bien senti. Ouille !

Père m'a trop gâtée.

J'avais quatre frères et quatre sœurs : Edward, né en 1870 ; Audrey en 1878 ; Agnès en 1880 ; Tom en 1881 ; en 1882, moi-même ; Frank en 1884 ; Beth en 1892 ; puis Lucille en 1894 et George en 1897. Et père me consacrait trois fois plus de temps qu'aux autres. Peut-être quatre fois plus. Pourtant, en y repensant, je n'ai pas l'impression qu'il se soit montré moins disponible avec les autres qu'avec moi-même. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que j'étais plus souvent auprès de lui.

Le cabinet médical de mon père occupait deux pièces du rez-de-chaussée. J'y passais le plus clair de mes loisirs car ses livres me fascinaient. Mère estimait que je ne devais pas les lire car les livres de médecine sont remplis de choses que les dames ne doivent pas chercher à savoir. Question d'éducation. De pudeur.

— Madame Johnson, lui rétorquait mon père, si ces livres contiennent des erreurs, j'en ferai part à Maureen. Quant aux nombreuses et importantes vérités qu'on y trouve, je suis content que Maureen les apprenne. « Tu cultiveras la vérité et la vérité te rendra plus libre », Jean 8, verset 32.

Alors, ma mère pinçait les lèvres et ne répondait pas. Pour elle, la Bible était le mot de la fin… tandis que mon père était libre penseur, ce qu'il n'avouait pas à l'époque, même à moi. Mais il connaissait la Bible mieux qu'elle et avait toujours une citation en réserve pour la réfuter – attitude qui me semblait déloyale mais s'avérait fort utile quand il avait un différend avec elle. Mère était une forte tête.

Ils étaient en désaccord sur bien des points. Mais ils s'imposaient des règles qui leur permettaient de vivre ensemble sans effusion de sang. Non seulement ils vivaient ensemble, mais ils couchaient ensemble et faisaient bébé sur bébé. Un miracle.

Je pense que c'était père qui avait érigé la plupart de ces règles. À l'époque, tout le monde trouvait naturel que le mari fût le chef de

famille et qu'on lui obéît. Vous ne le croirez peut-être pas mais, en ce temps-là, la cérémonie de mariage exigeait que la femme promît d'obéir à son mari, pour toujours, et pour le meilleur et pour le pire.

Pour autant que je connusse ma mère (ce qui n'était pas vraiment le cas), elle n'a jamais pu tenir cette promesse plus de trente minutes.

Mais ils s'entendaient sur un certain nombre de compromis.

Mère régentait la maisonnée. Le domaine de mon père s'étendait à son cabinet médical, l'écurie, les dépendances et tout ce qui s'y rapportait. Père tenait les cordons de la bourse. Chaque mois, il donnait à ma mère un pécule qu'elle dépensait comme elle le jugeait bon. Mais il exigeait qu'elle note toutes ses dépenses et il vérifiait les comptes à la fin du mois.

Le « déjeuner » (comme on disait alors) était à sept heures, le « dîner » à midi, le « souper » à six. Si, pour des raisons professionnelles, mon père avait besoin de décaler ses heures de repas, il en avertissait ma mère, longtemps à l'avance, si possible. Mais le reste de la famille mangeait à heure fixe.

Quand père était présent, il offrait d'abord une chaise à ma mère, qui l'en remerciait, puis il s'asseyait et nous nous asseyions à notre tour. Il récitait le bénédicité matin, midi et soir. En l'absence de mon père, c'était mon frère Edward qui offrait une chaise à ma mère et récitait le bénédicité. Ou alors, elle demandait à l'un de nous de le faire à sa place, pour apprendre. Puis nous mangions. Un écart de conduite à table était le dernier crime avant celui de haute trahison. Mais quand un enfant avait fini de manger, il n'était pas obligé de piaffer et de s'agiter sur sa chaise en attendant les grandes personnes ; il pouvait demander congé et quitter la table. Seulement, il ne pouvait plus y revenir ensuite, même s'il découvrait après coup qu'il y avait un dessert et qu'il avait commis une terrible bévue. (Mère faisait toutefois preuve d'indulgence et lui permettait de manger son dessert à la cuisine… à condition qu'il n'eût ni boudé ni chahuté.)

Le jour où ma sœur aînée, Audrey, est entrée au lycée, père a enrichi le protocole. Il fit asseoir ma mère la première, comme d'habitude. Puis, dès qu'elle lui eut répondu « merci, docteur », Edward, de deux ans plus âgé qu'Audrey, tira une chaise pour celle-ci, qui s'assit juste après ma mère.

— Qu'est-ce qu'on dit, Audrey ? demanda mère.
— Je l'ai dit, maman.
— C'est vrai, mère, elle l'a dit.
— Je n'ai rien entendu.
— Merci, Eddie.
— De rien, Aud.

Puis, nous nous assîmes à notre tour.

À dater de ce jour, chaque fois qu'une des filles entrait au lycée, l'aîné des garçons disponibles était chargé du rituel.

Le dimanche, le « dîner » était à une heure, parce que tout le monde, sauf père, allait au catéchisme et que tout le monde, y compris père, allait à la messe.

Père n'entrait jamais dans la cuisine. Mère n'entrait jamais dans le cabinet médical, même pour le ménage, qui était dévolu à une bonne, ou à une de mes sœurs, ou à moi (quand j'eus l'âge).

Grâce à ces règles non écrites mais jamais enfreintes, mes parents vivaient en paix. Pour les amis, ils formaient une sorte de couple idéal et nous étions « les braves enfants Johnson ».

Et, en effet, je pense que nous étions une famille heureuse de neuf enfants. N'allez surtout pas croire que nous vivions sous une discipline de fer qui nous empêchait de rigoler. Nous nous amusions énormément, tant à la maison qu'à l'extérieur.

Mais le plus souvent, nous inventions nos jeux nous-mêmes. Je me rappelle une époque, de nombreuses années plus tard, où les enfants américains étaient incapables de s'amuser sans une débauche d'équipements électriques et électroniques. Nous n'avions rien de ce genre et cela ne nous manquait pas. Dans ces années-là, vers 1890, M. Edison avait déjà inventé l'éclairage électrique et le Pr Bell le téléphone, mais ces miracles modernes n'avaient pas encore atteint Thèbes, dans le comté de Lyle, Missouri. Quant aux jouets électroniques, le mot « électron » n'était pas encore en usage. Mais mes frères avaient des traîneaux, des petites charrettes, et nous autres, les filles, nous avions des poupées et des machines à coudre miniature ; et puis, il y avait toutes sortes de jeux de société : les dominos, les échecs, les dames, le jacquet, le loto, le « pendu », les charades…

Nos jeux de plein air ne nécessitaient aucun équipement ou très peu. Nous pratiquions une variante du base-ball, appelée *scrub,* qui

pouvait se jouer à trois comme à huit, avec le concours volontaire de chiens, de chats et d'une chèvre.

Nous avions aussi d'autres animaux : des chevaux, d'un à quatre selon l'année ; une vache anglaise nommée Clytemnestre ; des poules (généralement des rhode-islands) ; un paon, des canards blancs, de temps en temps des lapins et (pendant une saison seulement) une truie baptisée Boule de Gomme. Père vendit Boule de Gomme lorsqu'il s'avéra que nous n'avions aucune envie de manger des cochons élevés par nos soins. Nous n'avions d'ailleurs pas besoin d'élever des cochons, vu que père percevait ses honoraires en jambon et lard fumé plus souvent qu'en argent.

Nous allions tous à la pêche et les garçons à la chasse. Dès que l'un d'eux était assez âgé (dix ans, je me souviens) pour tenir un fusil, père lui apprenait à tirer, du 22 pour commencer. Il lui apprenait à chasser aussi, mais je ne l'ai jamais vu faire ; les filles n'étaient pas admises à la leçon. Ça m'était égal (je refusais d'être mêlée de près ou de loin au dépouillement et au dépeçage des Jeannot-Lapins qui étaient leur gibier habituel), mais je voulais absolument apprendre à tirer… et commis l'erreur d'en parler devant ma mère. Elle explosa.

— On en reparlera plus tard, me dit calmement mon père.

Ce que nous fîmes. Environ un an plus tard, quand il fut établi que j'accompagnerais père dans certaines de ses visites, il prit l'habitude d'emporter dans sa besace une petite 22 long rifle à un coup… Et Maureen apprit à tirer… et surtout à ne pas se tirer dessus, en apprenant les règles élémentaires de sécurité. Père était un professeur patient qui exigeait la perfection.

Après plusieurs semaines, il me dit :

— Maureen, si tu retiens bien ce que je t'ai appris, tu vivras peut-être plus longtemps. Je l'espère. Nous n'aborderons pas le pistolet cette année ; tes mains ne sont pas encore assez fortes.

Nous avions la campagne entière pour terrain de jeu. Nous allions cueillir des mures sauvages, ramasser des noix, chercher des plaquemines et des papayes. Nous faisions de grandes balades et des pique-niques. Par la suite, quand nous eûmes grandi et qu'une sève nouvelle commença à couler dans nos veines, nous profitâmes de ces vastes territoires pour courir le guilledou, pour « frayer », comme nous disions.

Dans notre famille, il y avait continuellement des jours de fête : onze anniversaires, plus l'anniversaire de mariage des parents, Noël, la saint-Sylvestre, le jour de l'an, l'anniversaire de Washington, Pâques, la Saint-Valentin et le jour de la fête nationale, le 4-Juillet (doublement, puisque c'était aussi mon anniversaire). Ce qu'on préférait par-dessus tout, c'était la foire locale, parce que père disputait la course d'attelage (et prévenait ses patients de ne pas tomber malades pendant cette semaine-là ou de consulter le Dr Chadwick, son confrère). Nous nous asseyions sur les gradins et nous donnions de la voix pour l'encourager… en vain, car il finissait rarement dans les premiers. Puis venaient Halloween, le quatrième jeudi de novembre, et Thanksgiving, la veille de la Toussaint, ce qui nous amenait gentiment à Noël.

Cela nous faisait tout un mois de jours de fête, que chacun célébrait avec un enthousiasme bruyant.

Et puis, il y avait les autres jours, quand nous étions tous réunis autour de la table et que nous dévorions des noix au fur et à mesure que père et Edward les cassaient, tandis que mère ou Audrey nous lisaient *le Dernier des Mohicans* ou *Ivanhoé* ou Dickens ; ou bien nous faisions du pop-corn (qui collait partout !) ou du fondant, ou bien encore nous nous rassemblions autour du piano pour chanter pendant que mère jouait, et ça, ce sont mes plus beaux souvenirs.

Pendant l'hiver, nous avions une dictée tous les soirs, parce que Audrey prenait la chose très au sérieux. Elle déambulait avec un livre de lecture dans une main et une grammaire dans l'autre, en bougeant les lèvres mais en gardant l'œil fixe. C'était toujours elle qui gagnait les exercices en famille ; cela n'étonnait personne : la compétition ne se jouait que pour la seconde place, entre Edward et moi.

Audrey avait réussi ! Première du lycée de Thèbes. L'année suivante, elle alla jusqu'à Joplin pour les championnats régionaux, pour être battue au finish par un sale garnement de Rich Hill. Mais, quand elle passa en première année supérieure, elle remporta le championnat et se rendit à Jefferson City où on lui décerna la médaille d'or d'orthographe du Missouri. Mère accompagna Audrey dans la capitale de l'État, pour la finale et la remise des prix, en diligence jusqu'à Butler, en train jusqu'à Kansas City et de nouveau en train jusqu'à Jefferson City. J'aurais pu être jalouse – du voyage

d'Audrey, non de sa médaille d'or – si je n'avais été moi-même, à l'époque, sur le point de me rendre à Chicago (mais ça, c'est une autre histoire).

Le retour d'Audrey fut salué par une fanfare, celle qui jouait pour la foire locale et qui avait exceptionnellement repris du service pour honorer « L'Enfant Chérie de Thèbes » (comme le proclamait une grande bannière), « Audrey Adèle Johnson ». Audrey pleura. Moi aussi.

Je me souviens particulièrement d'un après-midi de juillet torride. « Un temps de cyclone », avait dit mon père, et, effectivement, trois tourbillons s'étaient abattus sur notre petite ville, ce jour-là, dont un tout près de notre maison.

Nous étions à l'abri. Père nous avait ordonné de descendre à la cave dès que le ciel s'était assombri. Il avait aidé mère dans l'escalier avec d'infinies précautions – elle était à nouveau enceinte… de ma petite sœur Beth, je crois. Nous restâmes assis là pendant trois heures, à la lueur d'une lampe-tempête, en buvant de la limonade et en mangeant des cookies préparés par ma mère, épais, farineux et nourrissants.

Père resta debout en haut des marches, avec la porte ouverte, jusqu'à ce qu'on vît passer un morceau de la grange des Ritter.

Ce qui eut le don d'excéder ma mère. (Ce fut la première fois, à ma connaissance, qu'elle lui fit une scène en présence des enfants.)

— Docteur Johnson ! Rentre immédiatement ! Je n'ai pas envie de me retrouver veuve simplement parce que monsieur veut se prouver à lui-même qu'il est capable de résister à tout.

Père obtempéra en prenant soin de barrer la porte derrière lui.

— Madame, déclara-t-il, votre logique est, comme toujours, irréfutable.

Il y eut aussi des causeries dans le foin avec des jeunes gens de nos âges, généralement avec la complicité d'un chaperon tolérant. Il y eut des parties de patinage sur le marais des Cygnes ; il y eut des pique-niques et des goûters de catéchisme, puis des goûters sans catéchisme et des pique-niques sans pasteur… Les meilleurs moments n'ont pas besoin de gadgets sophistiqués ; ils viennent du principe selon lequel « Il créa la femme pour être la compagne de l'homme » ; ils n'ont besoin que d'une vigoureuse santé et d'une solide joie de vivre.

La stricte discipline sous laquelle nous vivions n'était ni pesante ni déraisonnable ; elle n'était pas destinée à nous brider. Il s'agissait de règles de conduite nécessaires en dehors desquelles nous étions libres comme des moineaux.

Les enfants les plus âgés aidaient les plus jeunes, avec des responsabilités bien définies. Et chacun de nous avait sa part de corvée dès l'âge de six ans. Ces tâches étaient consignées par écrit et respectées. Des années plus tard, j'ai élevé ma propre couvée (plus nombreuse que celle de ma mère) selon les mêmes règles qu'elle. C'étaient des règles intelligentes ; si elles lui avaient été utiles, elles devaient l'être pour moi aussi.

Bien sûr, j'y ai apporté quelques modifications, parce que les circonstances avaient changé. Par exemple, l'une des principales corvées pour mes frères était de scier du bois ; mes fils n'ont jamais eu à le faire, tout simplement parce que notre maison de Kansas City était chauffée au charbon. En revanche, ils devaient s'occuper de la chaudière, charger le charbon (comme il était livré sur le trottoir, il fallait le transporter dans des seaux jusqu'à une gouttière qui plongeait dans le bac à charbon), puis nettoyer les cendres et monter les vider dans les poubelles du rez-de-chaussée.

Il y avait encore d'autres différences. Mes garçons n'avaient pas besoin de porter l'eau du bain : à Kansas City, nous avions l'eau courante. Ainsi, je puis dire que mes fils travaillaient autant que mes frères, mais d'une autre façon. Une maison à la ville, avec l'électricité, le gaz et le chauffage au charbon, n'engendre pas de grosses corvées comparables à celles qu'exigeait une maison à la campagne à la fin du XIX^{e} siècle. La maison de mon enfance n'avait ni eau courante, ni plomberie, ni chauffage central. Elle était éclairée par des lampes à pétrole et des bougies, que nous faisions nous-mêmes ou que nous achetions à la mercerie, et elle était chauffée par des poêles à bois : un grand poêle dans le salon, un poêle tambour dans le cabinet médical et des bébés poêles dans les autres pièces. À l'étage, rien… Mais des grilles pratiquées dans les plafonds permettaient à l'air chaud de monter dans les chambres.

Notre maison était la plus grande de la ville, et peut-être bien la plus moderne, car mon père s'empressait d'adopter toutes les nouvelles inventions utiles, dès qu'elles étaient en vente. En cela, il imitait consciemment M. Samuel Clemens.

Père estimait que M. Clemens était l'un des hommes les plus fins, pour ne pas dire *le* plus fin d'Amérique. M. Clemens avait dix-sept ans de plus que mon père, qui entendit parler de lui pour la première fois quand celui-ci publia l'histoire de la grenouille sauteuse sous le pseudonyme de « Mark Twain ». Depuis lors, père lut tous les écrits de M. Clemens qu'il pouvait se procurer.

L'année de ma naissance, il lui adressa des félicitations pour *Un vagabond à l'étranger*. M. Clemens lui répondit par une lettre courtoise et quelque peu ironique ; père l'encadra et l'accrocha dans son cabinet. À dater de ce jour, il écrivit à M. Clemens chaque fois que paraissait un nouveau livre de « Mark Twain ». Conséquence directe : la jeune Maureen lut tous les ouvrages publiés par M. Clemens, blottie dans un coin du cabinet médical de son père. Mère ne lisait pas ce genre de livres ; elle les jugeait vulgaires et dangereux pour la morale. De ce point de vue, elle n'avait pas tort : M. Clemens était nettement subversif en regard des critères des gens « bien-pensants ».

Je suis obligée d'en déduire que mère était capable de déceler l'immoralité d'un livre à son odeur, étant donné qu'elle n'avait jamais lu quoi que ce fût de M. Clemens.

Aussi ces livres restaient-ils dans le cabinet et c'est là que je les dévorais, en même temps que d'autres ouvrages qu'on ne voyait jamais au salon, non seulement des traités de médecine, mais encore des textes éminemment subversifs tels que les conférences du colonel Robert Ingersoll et (surtout) les essais de Thomas Henry Huxley.

Je n'oublierai jamais l'après-midi où j'ai lu pour la première fois un essai du Pr Huxley, zoologiste anglais, disciple de Darwin et créateur du mot « agnostique ».

— Père, m'exclamai-je, tout excitée, on nous ment depuis le début !

— C'est possible, admit-il. Qu'est-ce que tu lis ?

Je le lui dis.

— Oh, oh ! Ça suffit pour aujourd'hui ; c'est ce que j'appelle de la littérature décapante. Si on bavardait un peu ? Où en es-tu dans les dix commandements ? Tu as rédigé ta version finale ?

— Peut-être.

— Tu en as combien, maintenant ?

— Seize, je crois.

— C'est trop.

— Si tu voulais seulement me laisser supprimer les cinq premiers…

— Pas tant que tu vivras sous mon toit et que tu mangeras à ma table. Tu m'as vu aller à la messe et chanter des cantiques, non ? Je ne dors même pas pendant le sermon. Maureen, mettre de l'eau dans son vin est une pratique indispensable pour survivre… n'importe où, n'importe quand. Écoutons ta dernière version de ces cinq premiers.

— Père, tu es un horrible individu et tu finiras mal.

— Le tout est de savoir louvoyer. Bon, assez tourné autour du pot.

— Bien, m'sieur. Premier commandement : Tu honoreras en public le dieu adopté par la majorité sans ricaner ni même sourire derrière ta main.

— Continue.

— Tu ne tailleras aucune image susceptible de gêner les pouvoirs en place, en particulier Mme Grundy – et, *exempli gratia,* c'est pourquoi ton livre d'anatomie ne montre pas le clitoris. Mme Grundy n'apprécierait pas parce qu'elle n'en a pas.

— Ou peut-être parce qu'elle en a un de la taille d'une banane et qu'elle ne veut pas qu'on le sache. La censure n'est jamais logique mais, de même que le cancer, il est dangereux de la négliger quand elle se manifeste. Ma chère enfant, le but du deuxième commandement est seulement de renforcer le premier. Une « image taillée » est une idole capable de concurrencer le dieu officiel ; ça n'a rien à voir avec les sculptures ou les graffitis. Continue.

— Tu ne prononceras pas en vain le nom de ton Dieu… c'est-à-dire que tu ne jureras pas, même en disant « crénom » ou « bon sang » ou « saperlipopette » et que tu éviteras certain mot de cinq lettres que mère pourrait considérer comme vulgaire. Père, il y a là quelque chose que je ne comprends pas. Pourquoi est-ce que « con » est un gros mot, alors que « vagin » ne l'est pas ? Explique-moi ça.

— Dans ta bouche, les deux sont des gros mots, fillette, sauf quand tu t'adresses à moi… auquel cas tu es priée d'utiliser le latin médical, eu égard à ma vocation et à mes cheveux gris. Tu es

autorisée à marmonner le synonyme anglais dans ta barbe si ça te fait plaisir.

— Ça me fait assez plaisir, oui, mais je ne saurais pas dire pourquoi. Numéro quatre…

— Un instant. Ajoute au numéro trois : Tu respecteras les conjugaisons et tu accorderas les participes passés. Tu supprimeras les solécismes. Tu honoreras la noble langue anglaise, celle de Shakespeare, de Milton, de Poe, et cela te sera utile toute ta vie. En d'autres termes, Maureen, si je t'entends encore une seule fois dire « différent *que* », je te ferai entrer les prépositions dans la tête à coups d'ablatif absolu.

— Père, c'était un lapsus ! Je voulais…

— Excusée. Passons au numéro quatre.

— Commandement numéro quatre : Va à l'église le dimanche. Souris et sois aimable, mais sans hypocrisie excessive. Quand tu auras des enfants, si tu en as un jour, ne les laisse pas jouer dans la rue le dimanche et dis-leur de faire moins de bruit dans la cour. Soutiens le clergé par des actes et des aumônes, mais sans obséquiosité.

— Maureen, voilà qui est joliment dit. Tu feras une excellente femme de pasteur.

— Oh, père ! Je préférerais encore être putain.

— L'un n'empêche pas l'autre. Continue, ma chère enfant.

— Mais oui, mon cher papa. Honore ton père et ta mère tant que les gens te regardent. Mais, dès que tu quittes le domicile familial, vis ta vie. Ne les laisse pas te guider par le bout du nez. Mon papa, c'est toi-même qui as rédigé celui-là et je ne l'aime pas beaucoup. Je t'honore parce que je le veux. Et je n'ai rien contre mère ; nous ne sommes pas au même diapason, c'est tout. Mais j'ai de la reconnaissance pour elle.

— Évite la reconnaissance, ma fille ; c'est mauvais pour l'estomac. Quand tu seras mariée et que je serai mort, est-ce que tu inviteras Adèle à emménager chez vous ?

— Euh… (J'étais incapable de répondre.)

— Décide-toi. Décide-toi avant qu'il ne soit trop tard… car toute réponse apportée au dernier moment, quand ma tombe sera à peine refermée, sera à coup sûr une mauvaise réponse. La suite.

— Tu ne commettras point de meurtre. « Meurtre » signifie tuer quelqu'un pour de mauvaises raisons. La mise à mort revêt d'autres aspects qui méritent d'être étudiés séparément. Je travaille encore sur celui-ci, père.

— Moi aussi. Garde toujours à l'esprit qu'une personne qui mange de la viande se situe sur le même plan moral qu'un boucher.

— Bien, m'sieur. Tu ne te laisseras point surprendre en flagrant délit d'adultère… ce qui signifie : évite de te retrouver enceinte, d'attraper une maladie honteuse, d'éveiller les soupçons de Mme Grundy et, surtout, de ton conjoint, ça le rendrait chagrin et… il demanderait le divorce. Père, je ne crois pas que je serai jamais tentée par l'adultère. Si Dieu avait voulu que les femmes aient plusieurs maris, Il aurait créé les garçons en plus grand nombre.

— De qui parles-tu ? Je n'ai pas bien entendu.

— J'ai dit « Dieu » mais tu me comprends…

— J'espère. Tu te laisses séduire par la théologie. Je préférerais te voir prendre du laudanum. Maureen, quand quelqu'un parle de la volonté de Dieu, ou de la volonté de la nature s'il a peur de dire Dieu, je sais tout de suite que c'est un marchand d'illusions. Ou un acheteur, comme toi-même à l'instant. Ériger en loi morale le fait qu'il y ait autant d'hommes que de femmes, c'est prendre des vessies pour des lanternes. C'est aussi fallacieux que *post hoc, propter hoc*. Quant à ta certitude de n'être jamais tentée, regarde-toi plutôt : si l'on t'appuie sur le nez, il en sort du lait, tu n'as eu tes premières règles que l'an dernier… et tu crois que tu sais déjà tout sur les dangers de l'amour… comme toutes les filles de ton âge, depuis que le monde est monde. Alors, vas-y, fonce tête baissée et les yeux fermés. Brise le cœur de ton mari. Blesse son orgueil. Fais honte à tes enfants. Expose-toi à toutes les médisances. Laisse-toi infecter par le pus et va confier ton cas à quelque boucher dans une arrière-salle crasseuse sans éther. Vas-y, Maureen. Et renonce pour toujours à l'amour. Car voilà ce que t'apportera l'adultère : un monde sans amour, une tombe précoce et des enfants qui ne prononceront jamais ton nom.

— Mais, père, je disais que je devais éviter l'adultère, parce que c'est trop dangereux. Et je crois que je peux y arriver.

Je lui souris et récitai :

Il était une demoiselle…

Il reprit la balle au bond :

… Qui voulait demeurer pucelle
Par amour de la religion,
Par crainte de la contagion
Et qui préférait vivre en sainte
Plutôt que de tomber enceinte.

— Oui, oui, je connais la chanson, c'est moi qui te l'ai apprise. Maureen, tu as omis de mentionner le plus sûr moyen de prévenir l'adultère. Or, je sais que tu le sais, parce que je t'en ai parlé le jour où j'ai essayé de te donner une estimation du nombre d'écarts conjugaux qui avaient lieu dans la région.

— J'ai dû l'oublier, père.

— Je suis sûr de te l'avoir dit. Si jamais ça te démange – et ce jour viendra peut-être –, dis-le à ton mari, demande-lui sa permission, son aide, demande-lui de te mettre des bâtons dans les roues.

— Oh, oui, c'est vrai, tu m'as parlé de deux couples comme ça dans notre région… mais je n'ai jamais pu deviner qui c'était.

— Je ne le voulais pas. Alors, j'ai semé quelques faux indices.

— Je n'en ai pas tenu compte. Je vous connais, monsieur. Mais, malgré tout, je n'ai pas deviné. Père, ça me semble tellement indigne. Et mon mari serait très fâché, hein ?

— Il ferait la moue mais il ne divorcerait pas parce que tu lui aurais posé une question. Il pourrait même essayer de t'aider, en vertu de l'excellent principe selon lequel les choses risqueraient d'être pires s'il te répondait non. Et puis… (père eut un petit rire sardonique) il découvrirait peut-être que le rôle lui plaît.

— Père, je crois que je suis choquée.

— Alors, passe outre. Les maris complaisants sont légion dans l'histoire. Il y a un voyeur en chacun de nous… surtout chez les hommes, mais aussi chez les femmes. Il pourra sauter sur cette occasion de t'aider… parce que tu l'auras aidé de la même manière, six semaines plus tôt. Tu l'auras surpris avec cette jeune maîtresse d'école et tu auras menti avec diplomatie, pour donner le change. Commandement suivant.

— Une minute, s'il vous plaît. Je voudrais encore parler de celui-là. De l'adultère.

— Et moi je ne veux plus que tu en parles, justement. Continue à y réfléchir, mais plus un mot sur ce sujet avant deux semaines au moins. Au suivant.

— Tu ne voleras point. Celui-ci, je n'ai pas pu l'améliorer, père.

— Tu volerais pour nourrir un bébé ?

— Euh, oui.

— Songe à d'autres exceptions. Nous en discuterons dans un an ou deux. D'une manière générale, c'est une bonne règle ; mais pourquoi ne volerais-tu pas, après tout ? Tu es rusée, tu t'en tirerais sûrement fort bien. Alors, pourquoi pas ?

— Euh…

— Ne marmonne pas.

— Père, tu me fais tourner en bourrique. Je ne vole pas parce que j'aurais *un* fout*u* opinion de moi.

— Voilà ! Parfait. C'est pour la même raison que tu ne triches pas en classe ou au jeu. L'orgueil. L'opinion que tu as de toi-même. « Parce que le jour s'ensuit toujours de la nuit, si tu es juste avec toi-même…

— … tu seras juste avec autrui. » Oui, m'sieur.

— Mais je n'aime pas trop tes écarts de langage. Question de genre. Alors, fais-moi une phrase plus correcte. Tu ne voles pas parce que…

— J'aurais… *une* fout*ue* opinion de moi.

— Bien. L'amour-propre est le meilleur stimulant pour avoir une bonne conduite. Avoir trop de fierté pour voler, pour tricher, pour manger les bonbons des enfants ou pousser les petits canards dans l'eau. Maureen, pour une tribu, un bon code moral doit être fondé sur la survie de la tribu… mais une bonne conduite individuelle doit être fondée sur l'amour-propre, non sur la survie personnelle. C'est pourquoi un capitaine coule avec son navire, c'est pourquoi « la garde meurt mais ne se rend pas ». Une personne incapable de mourir pour quelque chose est une personne qui vit pour rien. Commandement suivant.

— Simon Legree, le propriétaire d'esclaves sans cœur dans *la Case de l'oncle Tom*. Tu ne feras point de faux témoignage contre ton prochain. Avant que tu ne m'aies corrompue…

— Moi, je t'ai corrompue ? Je suis la quintessence de la rectitude morale… parce que je sais exactement le pourquoi de mes actes. Quand j'ai commencé avec toi, tu n'avais aucune morale, tu étais aussi impudique qu'un chaton essayant de se couvrir sur un plancher nu.

— Oui, m'sieur. Je disais donc : avant que tu ne m'aies corrompue, je pensais que le neuvième commandement signifiait : ne mens pas. Mais il signifie seulement que, si tu dois témoigner devant le tribunal, alors tu dois dire la vérité.

— Il a une signification plus importante.

— Oui. Tu m'as déjà fait remarquer que c'était un cas particulier. Je crois que l'idée générale est celle-ci : ne dis pas de mensonges qui pourraient heurter les autres…

— Quelque chose comme ça.

— Père, tu ne m'as pas laissée finir.

— Oh, excuse-moi, Maureen. Continue, je t'en prie.

— J'ai dit : pas de mensonges qui pourraient heurter les autres ; mais je voulais ajouter : puisque tu ne peux pas savoir à l'avance quel mal tes mensonges pourraient faire, le mieux est encore de ne pas mentir du tout.

Père resta silencieux un long moment.

— Maureen, reprit-il enfin, ce n'est pas en un après-midi que nous réglerons cette question. Un menteur est plus à craindre qu'un voleur… et pourtant j'aime mieux avoir affaire à un menteur qu'à une personne mettant un point d'honneur à dire toujours la vérité, toute la vérité et à tout propos, sans se soucier des retombées ; sous-entendu : « Peu importe le mal que je peux faire, peu importent les vies innocentes que je risque de détruire. » Maureen, une personne qui prend un malin plaisir à dire la vérité toute nue est un sadique, pas un saint. Il y a toutes sortes de mensonges, de contre-vérités, d'inexactitudes, d'exagérations, etc. Pour exercer les muscles de ton cerveau…

— Le cerveau n'a pas de muscles.

— Petite futée. Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces. Ton cerveau n'a pas de muscles et c'est ce que j'essaie de corriger. Tâche de répertorier logiquement les différentes variétés d'inexactitudes et demande-toi dans quel cas telle ou telle

peut être moralement utile… et sinon, pourquoi. Cela t'évitera bien des mesquineries pour les quatorze ou quinze prochains mois.

— Oh, père, tu es trop bon !

— Arrête tes sarcasmes ou je te donne une fessée dont tu te souviendras. Fais-moi un rapport dans cinq ou six semaines.

— Compte sur moi. Papa, j'ai un cas particulier à ajouter : Ne mens pas à ta mère si tu ne veux pas qu'elle te lave la bouche au savon noir.

— Correction : Ne dis à ta mère aucun mensonge susceptible de te trahir. Si jamais tu lui racontais toute la vérité sur nos petites conversations privées, je serais obligé de quitter la maison. Si tu surprenais Audrey en train de fleureter avec ce jeune tourtereau qu'elle fréquente, que dirais-tu à ta mère ?

Là, père m'avait prise au dépourvu. J'avais effectivement surpris Audrey en train de fleureter… et j'avais le pressentiment qu'elle ne s'était pas cantonnée à de simples mamours, ce qui m'inquiétait quelque peu.

— Je ne dirais rien à maman !

— Bonne réponse. Mais que me dirais-tu, à moi ? Tu sais que je n'ai pas les mêmes préjugés puritains que ta mère sur l'amour et tu imagines bien – du moins, je l'espère – que je n'utiliserais rien de ce que tu pourrais me dire pour punir Audrey mais au contraire pour l'aider. Alors, que dirais-tu à ton père ?

J'avais l'impression que les murs se refermaient sur moi, j'étais prise entre ma loyauté envers mon père et mon amour envers ma sœur aînée, qui s'était toujours montrée bonne et secourable avec moi.

— Je… je ne la ca… lomnierai jamais !

— Hourra ! Tu n'es pas tombée dans le panneau. Bien dit, petite. On ne doit pas rapporter ce qui se passe à l'école, ni dénoncer la conduite d'autrui. Mais ne dis pas « ca… lomnier », n'aie pas peur de dire « cafter » si le sens de la phrase l'exige.

— Bien, m'sieur. Je ne cafterai jamais Audrey et son petit ami. (Mais, ô mon Dieu, si vous existez, faites qu'elle ne soit pas enceinte. Mère en aurait un coup de sang et prierait pour elle toute la sainte journée, et ce serait terrible. Que votre volonté soit faite… mais sans exagérer. Maureen Johnson. Amen.)

— Passons vite au numéro dix, puis occupons-nous de ceux que Moïse a négligé de descendre de la montagne. Le dixième ne devrait pas être un problème pour toi. Tu as eu des convoitises récemment ?

— Pas que je me souvienne. Pourquoi est-il interdit de convoiter la femme de son prochain, alors qu'on ne dit pas un mot du mari de sa prochaine ? Est-ce que c'était sous-entendu de la part de Jéhovah ou est-ce que la chasse aux maris était ouverte pour toutes en ce temps-là ?

— Je l'ignore, Maureen. Je crois plutôt que c'est le fait de la vanité des anciens Hébreux, qui n'imaginaient pas que leurs femmes pouvaient avoir envie de batifoler ailleurs quand elles avaient des héros si virils à la maison. L'Ancien Testament ne place pas la femme très haut. Ça a commencé quand Adam a rejeté toute la faute sur Eve… et ça n'a fait qu'empirer depuis. Mais ici, dans le comté de Lyle, Missouri, nous avons une loi contre cela… et si une épouse te surprend à faire les yeux doux à son mari, il y a des chances qu'elle t'arrache tes jolies prunelles vertes.

— Je n'ai pas l'intention de me laisser surprendre. Mais suppose que ce soit l'inverse. Suppose qu'il me convoite, ou en donne l'impression. Suppose qu'il me pince les fesses.

— Tiens, tiens ! Qui était-ce, Maureen ? Qui est-ce ?

— Simple hypothèse, mon cher père.

— Bon, bon. Si jamais il recommence hypothétiquement, tu peux réagir de plusieurs façons hypothétiques. Tu peux hypothétiquement le dédaigner, faire semblant d'avoir une hypothétique insensibilité du gluteus maximus sinister… à moins qu'il ne soit gaucher ?

— Je ne sais pas.

— Ou tu peux hypothétiquement chuchoter : « Pas ici. Rendez-vous après la messe. »

— Oh, père !

— C'est toi qui as soulevé la question. Ou, si tu préfères, tu peux hypothétiquement l'avertir que le prochain hypothétique pince-fesse sera rapporté à ton hypothétique père, qui possède un hypothétique fouet et un hypothétique fusil de chasse. Tu peux lui dire ça en privé ou le crier assez fort pour que tous les fidèles et son hypothétique femme l'entendent. C'est à l'appréciation des dames. Attends un peu. Tu m'as bien dit qu'il était marié, non ?

— Je n'ai rien dit. Mais admettons que ça fasse partie de l'hypothèse.

— Maureen, un pince-fesse est l'expression d'une intention précise. Si on l'encourage, il conduit en deux temps, trois mouvements, à la copulation. Tu es jeune, mais tu es physiquement une femme capable d'être enceinte. As-tu l'intention d'assumer pleinement ta féminité dans un futur immédiat ?

3

LE SERPENT DANS LE JARDIN

La question de savoir si, oui ou non, je songeais à me débarrasser de ma virginité me chiffonnait, parce qu'en vérité je ne pensais qu'à ça depuis des semaines. Pour ne pas dire des mois. Aussi répondis-je :

— Bien sûr que non, père ! Comment peux-tu imaginer une chose pareille ?

— La séance est levée.

— Mais…

— Je croyais t'avoir guérie de ce genre de petit mensonge futile. Je vois qu'il n'en est rien, alors ne me fais pas perdre mon temps. Reviens quand tu seras disposée à me parler sérieusement.

Il pivota sur sa chaise et s'affaira à son bureau.

— Père…

— Hein ? Tu n'es pas encore partie ?

— S'il vous plaît, m'sieur. Je n'arrête pas d'y penser.

— À quoi ?

— À ça. À perdre ma virginité. À rompre mon pucelage.

Il me toisa.

— Le terme médical est « hymen », comme tu le sais. « Pucelage » est un synonyme du langage parlé, qui n'a pas exactement le même sens. Mais il ne s'agit pas de « perdre » quoi que ce soit, il s'agit d'assumer un droit de naissance, d'acquérir le statut suprême de femme effective que ton héritage biologique rend possible.

Ses paroles me laissèrent songeuse.

— Père, tu rends la chose si désirable que j'ai bien envie de me précipiter sur le premier venu pour qu'il m'aide à rompre mon hymen. Maintenant. Tout de suite. Alors, si tu veux bien m'excuser…

Je me levai.

— Holà ! Du calme ! Si telle est ton intention, ça ne te fera pas de mal d'attendre dix minutes. Maureen, si tu étais une génisse, je te dirais que tu es prête pour la saillie. Mais tu es une jeune fille, un être humain dans un monde d'êtres humains, de femmes et d'hommes qui ont des mœurs complexes et parfois cruelles. Je crois que tu gagnerais à attendre encore un an ou deux. Tu pourrais même arriver vierge à ta nuit de noces – encore que je sois bien placé pour savoir, en tant que médecin, que ça n'est pas si fréquent de nos jours. Mais… quel est le onzième commandement ?

— Ne te fais pas prendre.

— Où ai-je caché les capotes anglaises ?

— Dans le tiroir du bas, à droite. La clef est dans le fourre-tout, en haut à gauche.

Je ne l'ai pas fait le jour même. Ni cette semaine-là. Ni le mois suivant. Mais à peine quelques mois plus tard.

Cela se passa à dix heures du matin, par une journée parfumée de la première semaine de juin 1897, juste quatre semaines avant mon quinzième anniversaire. L'endroit choisi était le plancher de la tribune du jury, sur l'hippodrome du champ de foire régional. Une couverture de cheval pliée nous servit de couche. Je connaissais l'endroit pour y avoir passé de nombreux matins d'hiver, à chronométrer les tours de piste d'entraînement de mon père, l'œil rivé sur la lisse, et à la main la grosse montre paternelle à trotteuse – il me fallait les deux mains quand j'avais commencé, à six ans, tant ces premiers chronomètres étaient volumineux. C'était l'année où père avait acheté Loafer, un étalon noir de la même lignée que Maud S. mais qui (malheureusement), n'avait pas la même pointe de vitesse que sa célèbre demi-sœur.

Ce jour de juin 1897, donc, je m'y rendis avec détermination, résolue à passer à l'acte avec, dans mon sac à main, un préservatif et une serviette hygiénique, que j'avais faite moi-même, mais nous les faisions toutes nous-mêmes en ce temps-là, car je savais que je

risquais de saigner et que, si quelque chose tournait mal, il me faudrait convaincre ma mère que j'avais simplement trois jours d'avance ce mois-là.

Mon complice pour le « crime » était un camarade de lycée, un garçon nommé Chuck Perkins, plus âgé que moi d'un an et plus grand de presque trente centimètres. Je n'avais même pas le béguin pour lui, mais nous faisions semblant d'être amoureux (peut-être que lui ne faisait pas semblant, mais comment une fille peut-elle savoir ?), et nous nous étions courtisés réciproquement tout au long de l'année scolaire. Chuck était le premier homme (garçon) à qui j'avais ouvert ma bouche pour un baiser… ce qui m'avait permis de formuler un autre « commandement » : N'ouvre ta bouche que si tu projettes d'ouvrir aussi tes jambes, car j'avais découvert que j'aimais ça.

Oh, oui, j'aimais ça ! La bouche de Chuck était douce ; il ne fumait pas, il avait les dents propres (aussi saines que les miennes) et sa langue était douce et aimante contre la mienne. Plus tard, j'ai rencontré (trop souvent !) des hommes aux dents douteuses et à l'haleine fétide… auquel cas, je n'ouvrais pas ma bouche. Ni rien du tout.

Aujourd'hui encore, je suis convaincue que le baiser est plus intime que le coït.

Pour me préparer à ce rendez-vous, je m'étais conformée à mon quatorzième commandement : Tu garderas tes parties secrètes aussi propres qu'un œuf à la coque, de peur de sentir à l'église. À quoi mon père avait ajouté : … et afin de conserver l'amour de ton mari, quand tu en auras déniché un. (J'y avais pensé aussi.)

Rester propre dans une maison ne bénéficiant pas de l'eau courante et envahie par une ribambelle d'enfants n'est pas chose facile. Mais, depuis que père m'avait mise en garde, quelques années plus tôt, j'avais élaboré certains palliatifs. Notamment, j'avais pris l'habitude de me laver en cachette derrière la porte fermée à clef du cabinet paternel. L'une de mes corvées quotidiennes consistait à apporter un broc d'eau chaude le matin dans ce cabinet, et de le renouveler au fil de la journée dans la mesure des besoins. Cela me permettait d'y faire des ablutions à l'insu de ma mère. Elle était convaincue que « la propreté est le premier pas vers la sainteté », mais je craignais que, si elle me

surprenait en train de « briquer » certaines parties de mon corps que la pudeur m'interdisait en principe de toucher, elle ne se fît des idées. Mère se méfiait des soins excessifs apportés aux parties susnommées, considérant qu'ils risquaient de favoriser des « habitudes honteuses ». (Elle ne croyait pas si bien dire.)

Arrivés sur les lieux, nous laissâmes l'attelage de Chuck dans une des grandes écuries vides, avec un sac d'avoine pour que le cheval ne s'ennuie pas, puis nous grimpâmes sur la tribune du jury. Je menais la marche : d'abord l'escalier de derrière, puis l'échelle verticale et enfin la trappe dans le plancher de l'estrade. Je soulevai mes jupes et escaladai l'échelle la première, en me réjouissant de ce que mon geste pouvait avoir d'impudique. Oh, Chuck avait déjà vu mes jambes, mais les hommes ne peuvent pas s'empêcher de reluquer.

Puis Chuck referma la trappe en bloquant la porte avec la lourde caisse qui contenait les poids utilisés pour les handicaps.

— Maintenant, ils ne pourront plus venir nous chercher, dis-je joyeusement.

Dans une cachette connue de moi, je dénichai la clef qui ouvrait l'armoire cadenassée.

— Mais ils peuvent nous voir, Mo. Le côté qui donne sur la piste est grand ouvert.

— Et alors ? Tu n'as qu'à rester derrière le banc du jury. Du moment que tu ne peux pas les voir, ils ne te voient pas non plus.

— Mo, tu es bien sûre d'en avoir envie ?

— C'est pour ça qu'on est venus, non ? Tiens, aide-moi à étaler cette couverture. On va la plier en deux. Les jurés la mettent sur le banc pour protéger leurs délicats postérieurs. Ça épargnera mon délicat postérieur et tes genoux des échardes.

Chuck ne dit pas un mot pendant que nous préparions notre « lit ». Je me redressai et le regardai. Il n'avait rien d'un homme qui s'apprête à consommer un acte joyeux et longuement désiré ; il ressemblait plutôt à un petit garçon effrayé.

— Charles… tu es sûr d'en avoir envie, *toi ?*

Il baissa les yeux.

— On est en plein soleil, Mo. Il y a des tas de gens qui passent. Peut-être qu'on pourrait trouver un endroit plus tranquille au bord de l'Osage.

— Avec des aoûtats, des moustiques et des gosses qui chassent le rat musqué, et qui viendront nous déranger au moment de vérité ? Non, merci, Charles… Charles chéri… je croyais que nous étions d'accord ? Mais je ne veux pas te forcer la main. Ça ne t'ennuie pas d'annuler notre balade à Butler ?

(Pour que mes parents me laissent partir avec Chuck ce matin-là, j'avais prétexté une virée à Butler pour faire des emplettes. Butler n'était pas beaucoup plus grand que Thèbes, mais il y avait plus de commerces. Le *Bennett & Wheeler Mercantile* était six fois plus important que notre plus gros magasin. Ils vendaient même des articles de Paris, enfin, à ce qu'ils prétendaient.)

— Ma foi… non, Mo, si tu ne veux plus y aller.

— Alors, tu veux bien faire un détour par chez Richard Heister ? J'ai besoin de lui parler. (Chuck, je garde le sourire et je te parle gentiment, mais l'aimerais te marteler le crâne à coups de batte de base-ball !)

— Euh… il y a quelque chose qui te chiffonne, Mo ?

— Oui et non. Tu sais pourquoi nous sommes venus ici. Si tu ne veux pas ma fleur, eh bien, Richard m'a fait savoir qu'il la voulait, lui. Je ne lui ai rien promis… mais je lui ai dit que je réfléchirais. (Je levai les yeux vers lui, puis baissai les paupières.) J'ai réfléchi et j'ai décide que c'était toi que je voulais… depuis le jour où tu m'as entraînée dans le clocher. À Pâques, tu te souviens ? Mais, si tu as changé d'avis, Charles… moi pas, et je n'ai pas l'intention d'être encore vierge au coucher du soleil. Alors, tu veux bien me déposer chez Richard ?

Cruelle ? Pas vraiment. Quelques minutes plus tard, je lui donnais ce que je lui avais promis. Les hommes sont beaucoup plus timides que nous. Quelquefois, le seul moyen de les faire bouger, c'est de les mettre en concurrence avec un autre mâle. Même une chatte de gouttière sait cela. (Par « timides », je ne veux pas dire « peureux ». Un homme – ce que j'appelle un homme – peut affronter la mort calmement. Mais la peur d'être ridicule… en étant surpris en pleine copulation, par exemple… peut le glacer jusqu'à la moelle.)

— Je n'ai pas changé d'avis ! s'exclama-t-il avec emphase.

Je lui adressai mon plus beau sourire et lui ouvris mes bras.

— Alors, viens là et embrasse-moi. Avec sentiment !

Ce qu'il fit, et nous nous enflammâmes à nouveau. (Ses hésitations m'avaient refroidie.) À l'époque, je n'avais jamais entendu le mot « orgasme » – je ne suis pas sûre qu'il ait été en usage en 1897 – mais je m'étais livrée à quelques expériences en privé, au cours desquelles j'avais appris qu'un véritable feu d'artifice pouvait se déclencher en moi. À la fin de ce baiser, je sentis que le processus pyrotechnique avait commencé.

Je m'écartai de lui, juste assez pour lui murmurer à l'oreille :

— Charles chéri. Je vais enlever tous mes habits… si tu le veux.

— Hein ? Un peu que je le veux !

— Parfait. Tu veux me déshabiller ?

Il me déshabilla, ou s'y efforça, tandis que je dégrafais tous les liens, boutons et autres attaches qu'il avait devant lui. En quelques instants, je me retrouvais nue comme une grenouille et prête à prendre feu. Toute contente, je pris une pose que l'avais étudiée à l'avance pour qu'il puisse se rincer l'œil. Il retenait son souffle. Je sentis un agréable frisson me parcourir.

Puis, je m'approchai de lui pour m'attaquer à ses boutons et fermetures. Devinant sa timidité, je ne voulus pas le brusquer, mais il finit tout de même par retirer son pantalon et son caleçon. Je posai ses affaires par-dessus les miennes, sur la caisse de poids, puis m'étendis sur la couverture.

— Charles…

— J'arrive.

— Tu as une protection ?

— Une quoi ?

— Une capote.

— Ah… Mince ! Comment veux-tu que j'en achète, Mo ? Je n'ai que seize ans. Le seul qui en vende est Pop Green… et il n'accepte que si on est marié ou majeur.

Le pauvre ! Il avait l'air complètement abattu. Je lui répondis calmement :

— Or, nous ne sommes pas mariés et nous n'avons pas l'intention de nous marier – dans les mêmes circonstances que Joe et Amelia – parce que ma mère aurait une attaque. Arrête de faire ces yeux-là et passe-moi mon sac.

Il s'exécuta et je sortis le préservatif que j'avais préparé.

— C'est parfois utile d'être la fille d'un médecin, Chuck. Je l'ai chipé en faisant le ménage dans le cabinet de mon père. Voyons comment ça se met.

(Je voulais vérifier autre chose. À force d'être scrupuleuse sur ma propreté personnelle, j'étais devenue très critique sur la propreté des autres. Certains de mes camarades de classe, des deux sexes, auraient pu faire bon usage des conseils de mon père et d'un broc d'eau savonneuse.

Je suis décadente, aujourd'hui. Ce que Boondock offre de mieux, en dehors de ses charmantes coutumes, ce sont ses merveilleuses installations sanitaires.

Chuck m'avait l'air propre et sentait bon ; quelque chose me disait qu'il avait pris les mêmes précautions que moi. D'odorants effluves masculins, mais propres. Je connaissais la différence, même à cet âge.)

Je me sentais heureuse et joviale. Quelle gentille attention de sa part de m'offrir un jouet aussi bien entretenu !

Il n'était qu'à quelques centimètres de mon visage. Je me jetai dessus pour y déposer un baiser furtif.

— Aïe ! (Cri aigu.)

— Je te choque, mon chéri ? Il était si mignon et si doux que j'ai eu envie de lui faire une bise. Je ne voulais pas te choquer. (Non, mais je voudrais bien savoir jusqu'où je peux aller.)

— Je ne suis pas choqué. En fait, euh… ça me plairait plutôt.

— Tu le jures, main sur le cœur ?

— Juré, craché.

— Bien. (J'attendis qu'il fût prêt.) Maintenant, Charles, prends-moi.

Bien que gauche et inexpérimentée, je fus obligée de le guider, avec tact, car son orgueil en avait déjà pris un coup. Charles était encore moins adroit que moi. Ses connaissances sur la sexualité devaient se borner à des propos de salon de coiffure, de vestiaires de piscine et d'écuries : vaines vantardises des mâles célibataires… tandis que j'avais eu pour professeur un sage médecin qui m'aimait et ne voulait que mon bonheur.

J'avais dans mon sac un remède patenté : « Vaseline », à utiliser comme lubrifiant en cas de besoin. Inutile ! J'étais glissante comme de la graine de lin bouillie !

Et pourtant…

— Charles ! S'il te plaît, mon chéri. Vas-y doucement. Pas si vite.

— Mais il faut que j'aille vite au début, Mo. Sinon ça te fera mal. Tout le monde sait ça.

— Charles, je ne suis pas « tout le monde ». Je suis moi. Vas-y plus lentement et ça ne me fera pas mal du tout. Je crois.

Je languissais, j'étais terriblement excitée et je voulais le sentir profondément en moi… mais c'était plus gros que je ne m'y attendais. Ça ne m'a pas fait très mal. Enfin, pas trop. Mais je savais que ça aurait pu être très douloureux si nous étions allés trop vite.

Ce cher Charles resta calme, le visage attentif. Je mordis ma lèvre et poussai. Et encore. Enfin, je le sentis tout contre moi, et tout ce qui dépassait était en moi.

Je me détendis et lui souris.

— Voilà ! C'est parfait, mon chéri. Maintenant, bouge, si tu veux. Vas-y.

Mais j'avais été trop longue. Il eut un petit sourire, puis je sentis quelques brèves saccades. Il cessa de sourire et prit un air pitoyable. Il avait semé.

Ainsi, il n'y eut point de feu d'artifice pour Maureen cette première fois, et guère plus pour Charles. Mais je n'étais pas trop déçue. J'avais atteint mon premier objectif. Je n'étais plus vierge. Je songeai à demander à père comment s'y prendre pour que ça dure plus longtemps ; j'étais certaine que le feu d'artifice eût pu se déclencher si j'avais été capable de le faire tenir plus longtemps. Puis, j'abandonnai cette idée. J'étais contente de ce que j'avais accompli.

Et commença alors un rituel qui allait m'être bénéfique pendant toute ma longue vie : je lui souris et lui dis d'une voix douce :

— Merci, Charles. Tu as été splendide.

(Les messieurs ne s'attendent pas à être remerciés pour cela. Et, dans ces moments-là, un homme est toujours prêt à croire n'importe quelle sorte de compliments… tout particulièrement s'il ne les a pas mérités et se sent un peu honteux de sa déconvenue. Un remerciement et un compliment sont un investissement facile qui rapporte de gros dividendes. Croyez-moi, mes sœurs !)

— Mince ! Tu es sensas, Maureen.

— Toi aussi, Chuck, mon cœur.

Je l'enlaçai, des bras et des jambes, puis me détendis et ajoutai :

— On ferait peut-être bien de se lever. Ce plancher est dur, même avec une couverture en double.

Charles resta silencieux sur le trajet de Butler ; rien à voir avec un don Juan mielleux qui vient juste de soulager une jeune fille du seul bien qui ne l'enrichisse pas. Pour la première fois, j'étais confrontée à cette tristesse qui caractérise certains hommes après les rapports amoureux… tandis que, personnellement, je débordais de joie. Je ne me désolais plus d'avoir éventuellement manqué le meilleur de la chose, car au fond, je n'en savais rien. Peut-être que ce fameux « feu d'artifice » était quelque chose qu'on ne pouvait réaliser que tout seul. Nous nous y étions pris avec sang-froid et je me sentais très adulte. Je me tenais droite. La journée était belle et ça ne me faisait pas mal. Ou a peine.

Les hommes se laissent souvent démonter par la sexualité. Ils ont souvent tant à perdre et nous leur donnons souvent bien peu de choix. Je songe notamment à un cas très étrange, qui a pour protagoniste un de mes petits-enfants, ballotté par son destin et sa première femme.

Notre chat Pixel – à l'époque, un petit chaton encore tout émoustillé – est également impliqué.

Mon petit-fils, le colonel Campbell, fils de mon fils Woodrow qui est également mon mari Théodore, mais que ça ne vous inquiète pas : Woodrow et Théodore sont tous deux Lazarus Long, qui est un peu déplacé dans mon univers. Rappelez-moi de vous raconter comment Lazarus, sans le faire exprès, a engrossé trois femmes à la fois, une grand-mère, sa fille et sa petite-fille… et comment il a dû, subséquemment, se livrer à des arrangements fort inhabituels avec les *Time Corps* afin de respecter le premier commandement de son décalogue personnel, à savoir : Ne laisse jamais une femme enceinte affronter sa destinée sans assistance.

Étant donné que Lazarus les avait tombées comme des mouches pendant des siècles dans différents univers, cela lui avait réclamé une bonne partie de son temps.

Lazarus a, en toute innocence, failli à son propre premier commandement, eu égard à la mère de mon petit-fils, et cette

omission a causé indirectement le mariage de mon petit-fils avec ma sœur épouse, Hazel Stone, qui s'était mise en congé de notre famille dans cette intention… car, voyez-vous (mais peut-être que vous ne voyez pas), Hazel a dû épouser Colin Campbell pour que ces deux derniers puissent porter secours à Mycroft Holmes IV, l'ordinateur qui a conduit la Révolution lunaire en temps 3, code « Neil Armstrong ». Passons sur les détails ; tout cela se trouve dans l'*Encyclopædia Galacta* et d'autres livres.

« L'opération fut un succès mais le patient est mort. » Ça s'est presque passé comme ça. L'ordinateur a été sauvé et coule aujourd'hui des jours paisibles à Boondock. Le commando s'en tira sans une égratignure… à l'exception de Colin et Hazel CampBell, ainsi que du chaton Pixel, tous terriblement blessés et laissés pour morts dans une grotte de Luna.

Je dois faire encore une digression. Il y avait également dans ce raid un(e) jeune officier, Gretchen Henderson, arrière-arrière-petite-fille de ma sœur épouse Hazel Stone. Gretchen avait mis au monde un petit garçon quatre mois plus tôt, ce que n'ignorait pas mon petit-fils.

Ce qu'il ignorait, en revanche, c'était qu'il était le père du fils de Gretchen.

En effet, il savait avec certitude qu'il n'avait jamais copulé avec Gretchen, et savait avec une égale certitude qu'il n'avait déposé de sperme dans aucune banque de donneurs où et quand que ce fût.

Néanmoins, Hazel, mourante, lui avait garanti qu'il était le père de l'enfant de Gretchen.

Quand il lui avait demandé pourquoi, elle lui avait répondu :

— C'est un paradoxe.

Un paradoxe temporel, Colin savait ce que c'était. Il était membre des *Time Corps* ; il avait traversé des chronocycles et savait que, dans un temps paradoxal, il était possible de se retourner et de mordre soi-même sa propre nuque.

Par voie de conséquence, il savait désormais qu'il allait inséminer Gretchen quelque part dans l'avenir de son propre espace-temps et dans le passé de l'espace-temps de Gretchen : le paradoxe du cycle inversé.

Mais : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Cela n'arriverait que s'il survivait à son infortune et rendait la chose possible.

Quand, peu après cette révélation, ils furent tous trois secourus, Colin avait entassé de nouveaux cadavres et avait reçu deux autres blessures, mais ils étaient encore en vie tous les trois. On les propulsa deux millénaires dans le futur pour les confier aux plus grands médecins de tous les univers confondus : Ishtar et son équipe. Ma sœur épouse Ishtar ne laisse jamais un patient mourir tant que le corps est encore chaud et le cerveau intact. Ils réclamaient des soins intensifs, Pixel en particulier. La pauvre créature fut maintenue en néant Kelvin 3 pendant plusieurs mois et le Dr Bone fut dépêché d'un autre univers, tandis qu'Ishtar et douze de ses meilleurs collaborateurs étaient soumis à un cours accéléré de médecine, chirurgie et physiologie féline. Puis, ils élevèrent Pixel en hypothermie simple, le reconstituèrent, l'amenèrent à la température du sang et le réveillèrent. Si bien qu'aujourd'hui c'est un matou robuste et plein de santé, qui continue à voyager comme bon lui semble et à semer des chatons partout où il passe.

Entre-temps, Hazel avait réagencé le chronocycle et Colin put rencontrer, courtiser, séduire, culbuter et féconder une Gretchen quelque peu rajeunie. Ainsi eut-elle son bébé et, plus tard (dans son espace-temps personnel), elle rejoignit Hazel et Colin pour porter secours à l'ordinateur Mycroft Holmes.

Mais pourquoi un tel acharnement thérapeutique sur un chaton, me direz-vous ? Pourquoi ne pas mettre simplement fin aux douleurs d'un petit animal mourant ?

Parce que, sans Pixel et sa capacité de traverser les murs, Mycroft Holmes n'aurait pas pu être sauvé, le commando serait mort et l'avenir du genre humain aurait été en grand danger. Les chances étaient si bien équilibrées que l'espèce humaine aurait péri dans la moitié des univers possibles et n'aurait survécu que dans l'autre. Quelques décigrammes de chaton avaient fait la différence. Il les avait avertis, en usant du seul mot qu'il savait prononcer :

— Bleurp.

En rentrant de Butler, Charles s'était remis de sa dépression postcoïtale ; il voulait récidiver. À vrai dire, moi aussi, mais pas le jour même. Cette randonnée en buggy sur de mauvaises routes m'avait rappelé que ce sur quoi j'étais assise avait besoin de ménagements.

Mais Charles était d'attaque ; il voulait un bis immédiatement.

— Mo, il y a un endroit là-bas où un buggy peut facilement passer et se garer à l'abri des regards. Aucun danger.

— Non, Chuck.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas tout à fait sans danger ; si on peut y aller, n'importe qui peut le faire aussi. Nous sommes déjà en retard et je n'ai pas envie d'avoir à répondre à des questions aujourd'hui. Pas un jour comme celui-ci. Et puis, nous n'avons plus de capote anglaise et ça, ça règle définitivement la question parce que, bien que je projette d'avoir des enfants, je ne veux pas les avoir à quinze ans.

— Ah !

— Absolument. Sois patient, mon chéri, et on recommencera… un autre jour, avec toutes les précautions utiles… auxquelles tu pourras songer. Maintenant, retire ta main, s'il te plaît ; il y a un attelage qui arrive sur la route ; tu vois la poussière ?

Malgré ma demi-heure de retard, mère m'épargna ses réprimandes. Mais elle n'insista pas lorsque Charles refusa la limonade qu'elle lui offrait, sous prétexte qu'il devait ramener Ned (son cheval hongre) à la maison, le bouchonner et nettoyer le buggy parce que ses parents allaient en avoir besoin. (Un mensonge trop compliqué. Je suis sûre qu'il avait tout simplement peur de croiser le regard de ma mère ou de répondre à ses questions. Je suis contente que père m'ait appris à éviter les mensonges cousus de fil blanc.)

Mère monta à l'étage dès que Chuck fut parti. Moi, je ressortis.

Deux ans auparavant, père nous avait gratifiés d'un luxe qui, pour beaucoup de nos coparoissiens, était un péché de gaspillage : deux cabanons, un pour les filles, un pour les garçons, exactement comme à l'école. En fait, nous en avions vraiment besoin. Le cabinet de toilette des filles était libre à ce moment-là. Une chance. Je m'y enfermai en tirant le loquet de sécurité et procédai à une inspection.

Un peu de sang, mais pas trop. Pas de problèmes. Légèrement douloureux, sans plus.

Après avoir poussé un soupir de soulagement et fait un petit pipi, je repris mes esprits et regagnai la maison en ramassant au passage une bûche pour le poêle de la cuisine : un péage dont nous devions nous acquitter chaque fois que nous sortions.

Je rangeai la bûche et m'arrêtai devant la fontaine contiguë à la cuisine pour me laver les mains et les flairer. Propres. Seule ma conscience était entachée. En me rendant au cabinet médical, j'ébouriffai les cheveux blond vénitien de Lucille et lui donnai une tape sur les fesses. Lucy avait trois ans, je crois, oui, puisqu'elle est née en 1894, l'année suivant mon voyage à Chicago avec père. Elle était une vraie poupée, toujours contente. Je décidai d'en avoir une toute pareille… pas cette année, mais bientôt. Je me sentais très femme.

J'arrivai au cabinet médical juste au moment où Mme Altschuler en sortait. Je lui parlai poliment et elle me répondit :

— Audrey, tu es encore sortie en plein soleil sans chapeau. À ton âge, tu devrais être plus sage.

Je la remerciai pour l'intérêt qu'elle portait à ma santé et entrai. D'après père, elle ne souffrait que de constipation et d'un manque d'exercice… mais elle venait le consulter au moins deux fois par mois et ne lui avait pas encore payé un sou depuis le 1er de l'an. Père était un homme de caractère mais il était incapable de réclamer l'argent qu'on lui devait.

Père consigna sa visite sur son registre et leva les yeux.

— Je prends votre fou, jeune fille.

— Vous êtes sûr de ne pas vouloir changer d'avis, monsieur ?

— Oui. Je peux me tromper mais je ne crois pas. Pourquoi ? j'ai fait une erreur ?

— Il me semble, monsieur. Mat en quatre coups.

— Hein ? (Père se leva et alla regarder son échiquier.) Montre-moi.

— Tu y tiens ? Je peux me tromper, mais…

— Hum… Tu causeras ma mort, ma fille. (Il considéra l'échiquier, puis retourna à son bureau.) Voilà qui t'intéressera. Le courrier de ce matin. De M. Clemens…

— Mazette !

Je me rappelle surtout un paragraphe :

« Je suis d'accord avec vous et le Barde, monsieur ; qu'on les pende ! Pendre ses avocats ne résoudra pas tous les maux de ce pays, mais ça nous divertira et ne fera de mal à personne. Par ailleurs, j'ai remarqué que le Congrès était la seule classe réellement

criminelle de ce pays. Cela ne peut pas être un hasard si 97 % de ses membres sont des avocats. »

M. Clemens ajoutait que son agent littéraire l'avait inscrit pour une conférence à Kansas City, l'hiver suivant. « Je me souviens que nous avons manqué notre rendez-vous à une semaine près, il y a quatre ans, à Chicago. Pourriez-vous être à Kansas City le dix janvier prochain ? »

— Oh, père ! Nous pouvons ?

— Ce sera en période scolaire.

— Père, tu sais que j'ai rattrapé tout le temps perdu après être allée à Chicago. Tu sais aussi que je suis la première fille de ma classe… et que je pourrais être la première en comptant aussi les garçons, si tu ne m'avais mise en garde contre les dangers d'avoir l'air trop intelligent. Mais ce que tu n'as peut-être pas remarqué, c'est que j'avais assez de points pour être admise…

— … dans la classe de Tom la semaine dernière. J'ai remarqué. Nous y réfléchirons. *Deus volens* et les vaches seront bien gardées. Tu as trouvé ce que tu voulais à Butler ?

— J'ai eu ce que je voulais. Mais pas à Butler.

— Hein ?

— Ça y est, père. Je ne suis plus vierge.

Il haussa brusquement les sourcils.

— Tu as réussi à me surprendre.

— Vraiment, père ? (Je ne voulais pas qu'il soit fâché contre moi… et, à ce qu'il m'avait semblé, il m'avait laissé entendre depuis longtemps qu'il ne le serait pas.)

— Vraiment, oui. Parce que je pensais que c'était fait depuis les dernières vacances de Noël. Voilà six mois que j'attends, en me demandant quand tu te déciderais enfin à me faire confiance.

— Monsieur, je n'ai jamais eu l'intention de vous le cacher. Je m'en remets à vous.

— Merci. Hum… puisque tu es nouvellement déflorée, Maureen, il faudrait que tu te fasses examiner. Dois-je appeler ta mère ?

— Oh ! Il faut vraiment qu'elle sache ?

— À la longue, oui. Mais tu n'as pas besoin de te faire examiner par elle si ça te chiffonne…

— En effet !

— En ce cas, je vais t'emmener chez le Dr Chadwick.

— Pourquoi le Dr Chadwick, père ? C'est une chose naturelle, ça ne m'a pas fait mal et je n'en ressens pas le besoin.

Nous eûmes une discussion polie. Père me fit observer qu'un médecin qui se respecte ne doit pas ausculter les membres de sa famille, et particulièrement les femmes. Je lui répondis que je le savais… mais que je n'avais besoin d'aucun traitement, etc.

Finalement, après s'être assuré que mère était en train de faire sa sieste en haut, père me fit entrer dans sa salle de consultation, verrouilla la porte, m'aida à monter sur la table et je me retrouvai dans une pose à peu près semblable à celle que j'avais prise pour Charles, à la différence que, cette fois, je n'avais ôté que ma culotte.

Je m'aperçus soudain que cela m'excitait.

J'essayai de me réprimer en espérant que père n'avait rien remarqué. Malgré mes quinze ans, je n'avais aucune naïveté concernant mes relations inhabituelles, et peut-être malsaines, avec mon père. Dès l'âge de douze ans, j'avais rêvé que j'étais sur une île déserte avec mon père pour seul compagnon.

Mais je savais aussi que c'était strictement tabou au regard de la Bible, de la littérature classique et de la mythologie. Et je me rappelai également trop bien que père avait cessé, complètement et définitivement, de me prendre sur ses genoux, du jour où j'étais devenue jeune fille.

Il enfila une paire de gants de caoutchouc. Une habitude qui datait de notre voyage à Chicago… lequel avait permis à Maureen de visiter l'Exposition colombienne et à père de suivre des cours à la Northwestern University d'Evanston afin d'actualiser ses connaissances sur la théorie microbienne du Pr Pasteur.

Père avait toujours cru aux vertus du savon, mais sans pouvoir s'appuyer sur une théorie scientifique. Son mentor, le Dr Phillips, qui avait commencé à exercer en 1850, considérait (au dire de mon père) que les rumeurs venues de France étaient « exactement ce à quoi il fallait s'attendre d'une poignée de Frenchies ».

Quand père rentra d'Evanston, rien n'était jamais assez propre pour lui. Il se mit à utiliser des gants de caoutchouc, de l'iode, à faire bouillir et parfois brûler les ustensiles usagés, principalement ceux qui allaient dans la bouche.

Ces gants impersonnels de caoutchouc glacial me refroidirent… mais je me rendais compte, à ma grande honte, que j'étais franchement mouillée.

Je fis semblant de rien. Père fit semblant de rien. Peu après, il m'aida à redescendre et se retourna pour retirer ses gants, tandis que je remettais ma culotte. Quand je fus décente, il déverrouilla et ouvrit la porte.

— Normale, en bonne santé, bougonna-t-il. Tu ne devrais pas avoir de problèmes pour enfanter. Je te recommande de t'abstenir de relations sexuelles pour quelques jours. Je conclus que tu as utilisé une capote anglaise. Exact ?

— Oui, m'sieur.

— Bien. Si tu continues à en utiliser… chaque fois !… et si tu te conduis correctement en public, tu n'auras aucun problème sérieux. Hum ! Est-ce que tu projettes d'autres balades en buggy ?

— Et comment, m'sieur. Y a-t-il une raison qui m'en empêche ?

— Non. On dit que le dernier bébé de Jonnie Mae Igo est malade. J'ai promis d'essayer de passer aujourd'hui. Tu veux demander à Frank d'atteler Daisy ?

La route était longue. Père m'emmena avec lui pour me parler d'Ira Howard et de la Fondation. Je n'en aurais pas cru mes oreilles… si je ne l'avais entendu de la touche de père, la seule source d'information entièrement fiable.

Après un bon bout de chemin, je pris enfin la parole :

— Père, je crois que je vois. En quoi est-ce différent de la prostitution ? Si c'est différent.

4

LE VER DANS LA POMME

Père laissa trotter Daisy sur un bon bout de chemin avant de répondre.

— Je suppose que c'est de la prostitution, si tu donnes une assez grande extension au mot. Cela implique un paiement, non pour les rapports en tant que tels, mais pour leur résultat, à savoir le bébé. La Fondation Howard ne te paiera pas pour épouser un des hommes de sa liste, et l'homme ne sera pas payé non plus. En fait, tu n'es jamais payée ; lui est payé… pour chaque bébé que tu porteras, engendré par lui.

En l'écoutant, je me sentais humiliée par ce genre d'arrangements. Je n'étais pas de ces femmes qui réclamaient le droit de vote… mais il ne fallait tout de même pas exagérer ! Quelqu'un allait me féconder et, quand j'aurais fini de gémir et de souffrir comme maman pour mettre un bébé au monde, il serait payé. Je fulminais intérieurement.

— D'après moi, c'est quand même de la prostitution, père. Quel est le tarif ? Combien mon hypocrite hypothétique mari est-il payé pour chacune de mes douleurs et son bébé fripé ?

— Pas de prix fixe.

— Quoi ? C'est une drôle de façon de gérer une affaire. Je m'allonge et j'écarte les jambes par contrat. Neuf mois plus tard, mon mari est payé… cinq dollars ? cinquante *cents* ? Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Mieux vaut encore faire le trottoir à Kansas City.

— Maureen. Un peu de respect.

J'inspirai profondément et retins mon souffle. Puis, je baissai ma voix d'une octave, ainsi que je m'étais exercée à le faire récemment. (Je m'étais promis d'éviter autant que possible les intonations trop aiguës.)

— Pardon, m'sieur. Je me comporte encore comme une ex-vierge évaporée ; je me croyais pourtant plus mûre. (Je soupirai.) Mais c'est vraiment crasse.

— Oui, peut-être que « crasse » est le mot juste. Mais laisse-moi t'expliquer comment ça fonctionne. Personne ne te demande d'épouser qui que ce soit. Si tu es consentante, ta mère et moi, nous déposons ton nom à la Fondation, avec un questionnaire que je t'aurai aidée à remplir. En échange, ils t'envoient une liste de jeunes gens. Chacun d'eux est ce qu'on appelle un « bon parti », indépendamment de l'argent de la Fondation. Il est jeune, il n'a jamais plus de dix ans de plus que toi et, le plus souvent, il a le même âge…

— Quinze ans ?

(J'étais éberluée. Choquée.)

— Du calme, tête brûlée. Ton nom n'est pas encore sur la liste. Je te raconte tout cela parce que j'estime que, maintenant que tu es devenue une femme à part entière, tu as le droit d'être au courant des options de la Fondation Howard. Mais tu es encore trop Jeune pour te marier.

— Dans notre État, je peux me marier à douze ans. Avec ta permission.

— Tu as ma permission pour te marier à douze ans. Si tu y arrives.

— Père, tu es impossible.

— Non, seulement improbable. Il sera jeune mais il aura plus de quinze ans. Il sera en bonne santé et jouira d'une bonne réputation. Il aura une éducation comme il faut…

— Il a intérêt à parler français, sans quoi il sera déplacé dans cette famille.

Le système scolaire de Thèbes offrait le choix entre le français et l'allemand. Edward avait choisi le français, puis Audrey après lui, parce que père et mère avaient eux aussi étudié le français et avaient pris l'habitude de s'exprimer dans cette langue quand ils voulaient

que les enfants ne comprennent pas ce qu'ils disaient. Audrey et Edward avaient créé un précédent ; nous avons tous suivi. J'avais commencé le français avant l'école : je n'aimais pas ne pas comprendre ce qui se disait devant moi.

Ce précédent influença ma vie entière, mais là encore, c'est une autre histoire.

— Tu pourras lui apprendre le français, y compris le *french kiss* sur lequel tu m'as interrogé. Au fait, cet inconnu sans visage qui a déshonoré notre enfant… il sait embrasser ?

— Magnifiquement !

— Bien. Il a été gentil avec toi, Maureen ?

— Très gentil. Un peu timide mais il a surmonté ça, je pense. Euh… père, ce n'était pas aussi bien que je l'avais imaginé. La prochaine fois, peut-être.

— Ou la suivante. Ce que tu veux dire, c'est que ce galop d'essai n'était pas aussi satisfaisant que la masturbation. Je me trompe ?

— Non, c'est bien ce que je voulais dire. Ça s'est passé trop vite. Il… Bonté divine, tu sais bien qui c'est. Chuck. Charles Perkins. Il est gentil, papa, mais… il en sait moins que moi sur la question.

— Je m'y attendais. C'est moi qui t'ai fait la leçon et tu t'es révélée une élève douée.

— Tu as fait la leçon à Audrey… avant qu'elle ne se marie ?

— Ta mère s'en est chargée.

— Ah oui ? Je suis sûre que tu m'en as dit davantage. Et… est-ce que le mariage d'Audrey était parrainé par la Fondation Howard ? C'est comme ça qu'elle a rencontré Jérôme ?

— Ça ne te regarde pas, Maureen. La politesse t'interdit même de faire des suppositions.

— Oh, pardonne ma franchise.

— Je ne te pardonne pas la crudité de tes manières. Je ne parle jamais de tes affaires privées avec tes frères et sœurs ; tu ne devrais pas m'interroger sur les leurs.

Je mordais la poussière.

— Je suis désolée, m'sieur. Tout cela est trop nouveau pour moi.

— En effet. Ce jeune homme ou ces jeunes hommes seront tous des partis acceptables… et, si l'un d'eux me déplaît, je te ferai savoir pourquoi et je lui interdirai ma maison. Mais, en plus du reste, chacun d'eux aura ses quatre grands-parents vivants.

— Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ? J'ai non seulement quatre grands-parents vivants, mais même huit arrière-grands-parents. N'est-ce pas ?

— Oui. Encore que Papy MacFee ne soit plus guère à sa place sur cette terre. S'il était mort à quatre-vingt-quinze ans, il aurait eu une plus belle fin. Mais c'est justement là le nœud de l'affaire, ma chère fille. Ira Howard voulait que sa fortune serve à prolonger la vie humaine. Les juristes de la Fondation ont choisi de traiter la question comme s'il s'agissait d'un élevage de bétail. Tu te rappelles les papiers de Loafer et la raison pour laquelle j'ai dû payer le prix fort pour l'avoir ? Ou les papiers de Clytemnestre ? Tes ancêtres ont tous vécu très vieux, Maureen. Si tu épouses un jeune homme de cette liste, tes enfants auront des chances de vivre vieux, eux aussi.

Père se tourna vers moi et me regarda dans les yeux.

— Mais personne – personne ! – ne te demande de faire quoi que ce soit. Si tu m'autorises à soumettre ton nom – pas aujourd'hui, mais, disons, l'an prochain –, cela signifie simplement que tu auras six, huit, dix prétendants supplémentaires parmi lesquels choisir, au lieu d'être cantonnée aux quelques jeunes gens de ton âge du comté de Lyle. Si tu décides d'épouser Charles Perkins, je n'aurai rien à redire. Il est en bonne santé et bien élevé. Ce n'est pas ma tasse de thé, mais c'est peut-être la tienne.

(Ce n'était pas ma tasse de thé non plus, papa. Je crois que je me servais simplement de lui. Mais je lui avais promis un match retour… et il fallait que je tienne parole.)

— Père, si nous attendions l'année prochaine pour en reparler ?

— Ça me semble une excellente proposition, Maureen. D'ici là, évite d'être enceinte et de te faire prendre. Ah ! au fait… si tu t'inscris sur la liste et qu'un jeune homme vienne te rendre visite, tu pourras l'essayer sur le divan du salon, si tu veux. (Il sourit.) C'est plus commode et plus sûr que la tribune du jury.

— Mère en ferait une crise cardiaque !

— Non, détrompe-toi. Sa mère lui avait offert exactement les mêmes commodités… et c'est pourquoi Edward est officiellement un enfant prématuré.

J'étais sans voix. Mère… ma mère, qui trouvait que « sein » était un gros mot et « nombril » une profanation… mère, les fesses à l'air, en train de rebondir sur le divan de Mammy Pfeiffer, et de faire un

bébé en dehors des liens du mariage, pendant que papy et mamy faisaient semblant de ne pas savoir ce qui se passait ! C'était plus facile de croire aux bébés qui naissent dans les choux, à la transsubstantiation, à la résurrection, au Père Noël et au Lièvre de Pâques. Nous sommes tous des étrangers, à commencer par la famille.

Nous arrivâmes bientôt chez Jackson Igo : quatre-vingts acres de buttes et de rocailles, une masure et une grange désolée. M. Igo faisait quelques récoltes, mais insuffisantes pour nourrir sa femme maigre et fatiguée, et son essaim de gosses mal léchés. Jackson gagnait surtout sa vie en nettoyant des fosses septiques et en construisant des lieux d'aisances.

Quelques-uns de ses mioches et une demi-douzaine de chiens s'attroupèrent autour de notre buggy. Un des gosses courut en beuglant vers la bicoque. M. Igo en émergea.

— Jackson ! s'écria mon père.

— Ouais, doc.

— Éloignez ces chiens de mon attelage.

— 'Sont pas méchants.

— Faites ce que je vous dis. Je n'ai pas envie qu'ils me grimpent dessus.

— Comme vous voudrez, doc. Cleveland ! Jefferson ! Rappelez ces clebs et emmenez-les derrière.

L'ordre fut exécuté. Père descendit et me souffla un mot par-dessus son épaule :

— Reste dans le buggy.

Père ne resta pas longtemps dans leur masure, ce qui m'arrangeait car l'aîné des garçons, Caleb, à peu près de mon âge, me harcelait pour que j'aille voir leur nouvelle auge à cochons. Je l'avais connu à l'école, quelques années plus tôt, en septième. À mes yeux, il était un candidat tout trouvé pour un lynchage si quelque père de famille ne le tuait pas avant. Je m'époumonais pour qu'il arrête d'embêter Daisy : il s'amusait à l'effrayer et elle se cabrait. Je m'emparai du fouet pour donner plus de poids à mes paroles.

Par chance, père réapparut enfin.

Il monta dans le buggy sans un mot. Je pris les rênes et nous partîmes. Il était ombrageux comme un temps d'orage. Je ne bronchais pas.

Quelques hectomètres plus loin, il me dit de couper à travers les prés. Ce que je fis ; puis j'arrêtai Daisy sur l'herbe.

— Ho ! mignonne !

Et j'attendis.

— Merci, Maureen. Tu veux m'aider à me laver, s'il te plaît ?

— Tout de suite, m'sieur.

Ce buggy, destiné à ses visites à la campagne et spécialement conçu par les charrons qui construisaient ses sulkies de course, était muni d'un grand coffre à bagages bâché, dans lequel père rangeait tout ce qui ne tenait pas dans sa trousse mais dont il pouvait avoir besoin lors de ses visites. Il y avait entre autres un jerricane, avec un bec verseur, rempli d'eau, une bassine de fer-blanc, du savon et une serviette.

Il me demanda de verser de l'eau sur ses mains. Il les savonna, les rinça, les secoua pour les faire sécher, puis les lava une seconde fois dans la bassine et les essuya avec la serviette.

— Ça va mieux, soupira-t-il. Je ne me suis pas assis là-bas et j'ai évité de toucher quoi que ce soit. Maureen, tu te souviens de cette baignoire qu'on avait à Chicago ?

— Et comment !

L'Exposition universelle avait été un émerveillement sans fin. Je n'oublierai jamais ma première vision du lac ni ma première promenade en train suspendu… mais cette baignoire en émail blanc, où je me plongeais jusqu'au cou dans l'eau brûlante, me faisait rêver. On pourrait me séduire avec un bain chaud. On dit que chaque femme a son prix. C'est le mien.

— Mme Malloy nous a fait payer deux sous pour chaque bain. En ce moment, je serais prêt à payer deux dollars avec joie. Maureen, il me faut de la glycérine à l'eau de rose. Dans mon sac, s'il te plaît.

Père avait composé cette lotion lui-même ; elle était initialement prévue pour les gerçures. Dans l'immédiat, il avait besoin d'un adoucissant pour apaiser le feu du savon noir qu'il venait d'utiliser.

Sur le chemin du retour, il me dit :

— Maureen, ce bébé était mort depuis longtemps quand Jackson m'a fait appeler. Depuis la nuit dernière, d'après mes estimations.

Je n'arrivais pas à être vraiment désolée pour le nourrisson : grandir dans une telle porcherie n'était pas un sort enviable.

— Alors, pourquoi il t'a fait venir ?

— Pour avoir ma bénédiction. Pour que je signe le permis d'inhumer, histoire de ne pas avoir d'ennuis avec la police quand il l'enterrera… ce qu'il est sans doute en train de faire en ce moment même. Et surtout pour me forcer à faire un trajet de neuf kilomètres afin de s'épargner la peine de harnacher sa mule et de descendre en ville. (Père se mit à rire sans gaieté.) Et il m'a expliqué que je ne pouvais pas lui faire payer la visite puisque j'étais arrivé après la mort du bébé. Finalement, je lui ai dit : « Fermez-la, Jackson. Vous ne m'avez pas payé un centime depuis que Cleveland a battu Harrison. » Il a marmotté que les temps étaient difficiles et que l'administration ne faisait rien pour les fermiers. (Père soupira.) Je n'ai pas insisté. Il marquait un point. Maureen, tu as tenu mes livres de comptes cette année. Dirais-tu que les temps sont difficiles ?

Il m'avait prise de court. J'étais en train de penser à la Fondation Howard et au ravissant pénis de Chuck.

— Je ne sais pas, père. Mais je sais que tu as plus d'impayés que d'honoraires perçus. Et j'ai remarqué autre chose aussi : les pires enquiquineurs te doivent plus souvent un dollar pour une visite à domicile que cinquante *cents* pour une consultation en ville. Comme Jackson Igo.

— Oui. Il aurait pu m'apporter ce petit cadavre – jamais vu un gosse aussi déshydraté – mais je suis content qu'il ne l'ait pas fait. Je ne veux pas le voir dans mon cabinet propret… ni dans la maison proprette d'Adèle. Tu as vu les livres ; estimes-tu qu'ils sont assez garnis pour subvenir aux besoins de la famille ? Nourriture, habillement, couvert, avoine et paille, plus le denier du culte ?

Je réfléchis. Je connaissais mes tables de multiplication jusqu'à la vingtième, comme tout le monde, et j'avais goûté aux joies des mathématiques au lycée. Mais je ne les avais jamais appliquées aux affaires domestiques. Je dessinai un tableau noir dans ma tête et me livrai à un difficile calcul mental.

— Père… s'ils te payaient tout ce qu'ils te doivent, nous serions très aisés. Mais il y en a trop qui ne te paient pas. (Je considérai la question.) Cela dit, nous sommes tout de même aisés.

— Maureen, si tu ne choisis pas l'option Howard, tu as intérêt à épouser un riche. Pas un médecin de campagne.

Il haussa les épaules en souriant.

— Ne te fais pas de souci. On continuera à faire bouillir la marmite, même si je dois aller voler du bétail au Kansas. Si on chantait ? *À la pêche aux moules* me semblerait très approprié aujourd'hui. Tu as encore un peu mal ou ça va mieux ?

— Oh, papa ! Tu es un vieux dégoûtant et tu files un mauvais coton.

— Si seulement ! Depuis le temps que j'essaie de m'encanailler. Au fait, je voulais te dire : il y a quelqu'un d'autre qui s'intéresse au salut de ton âme. La vieille lady Altschuler.

— Je sais. (Je lui rapportai sa remarque.) Elle me prend pour Audrey.

— La vieille carne ! Mais je ne pense pas qu'elle te confonde vraiment avec ta sœur. Elle m'a demandé ce que tu faisais dans la tribune du champ de foire.

— Allons bon ! Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Rien. Une question indiscrète ne mérite que le silence. J'ai fait semblant de ne pas avoir entendu. Mais l'insulte indirecte est encore ce qu'il y a de mieux. Et j'ai dit à cette langue de vipère qu'elle aurait intérêt à se laver la prochaine fois qu'elle viendrait me voir, car je trouvais que son hygiène corporelle laissait beaucoup à désirer. Ça ne lui a pas plu. (Il sourit.) Elle est peut-être même tellement vexée qu'elle se tournera vers le Dr Chadwick. J'ai bon espoir.

— Croisons les doigts. Ainsi, quelqu'un nous a vus monter ? En tout cas, personne n'a pu nous voir en action, j'en suis sûre. (Je lui parlai de la caisse pleine de poids.) Ou alors il y avait des curieux en ballon.

— Qui sait ? Mais ce que tu as gagné en sécurité, tu l'as perdu en confort. J'aurais voulu pouvoir t'offrir l'hospitalité du divan. Mais c'est impossible tant que tu n'as pas choisi l'option Howard. Si c'est ce que tu souhaites. En attendant, nous devons réfléchir à la question. Trouver un endroit sûr.

— Bien, m'sieur. Merci. Il y a quelque chose que j'ai du mal à comprendre : nous avons raccourci notre balade à Butler pour dissimuler le laps de temps que nous avons consacré à notre

supplément d'activité. J'ai fait le compte de tête. Eh bien, mon cher père, si mon arithmétique est exacte…

— Elle l'est toujours.

— Si quelqu'un nous a vus grimper dans notre cachette, il faut que ce quelqu'un se soit rendu ensuite au pas de course jusque chez Altschuler, pour faire le récit de mes péchés, que l'affreuse duchesse ait été déjà habillée, que sa voiture ait été déjà attelée et qu'elle se soit précipitée à ta consultation. Quand s'est-elle montrée ?

— Attends voir. Il y avait trois patients quand elle est arrivée. Je lui ai dit d'attendre son tour… ce qui fait qu'elle était déjà très fâchée quand elle est entrée. Quand elle est repartie, elle était carrément hors d'elle. Hum… elle a dû arriver environ une heure avant que tu ne te cognes contre elle dans la salle d'attente.

— Père, ça ne colle pas. C'est matériellement impossible. À moins qu'elle n'ait été elle-même sur le champ de foire et se soit rendue directement chez nous sous prétexte de te consulter.

— C'est possible. Quoiqu'improbable. Mais, Maureen, tu viens d'être placée devant un phénomène que tu rencontreras toute ta vie. Tu apprendras que les commérages de Mme Grundy sont les seuls phénomènes scientifiquement connus qui se déplacent plus vite que la vitesse de la lumière.

— Je veux bien le croire.

— Et moi je l'affirme. La prochaine fois que cela t'arrivera, comment réagiras-tu ? Tu as ça dans tes commandements ?

— Euh, non.

— Réfléchis bien. Comment te défendras-tu ?

Il me fallut un bon kilomètre pour donner une réponse.

— Je ne le ferai pas.

— Tu ne feras pas quoi ?

— Je ne me défendrai pas contre les commérages. Je les dédaignerai. Tout au plus, je la – ou le – regarderai droit dans les yeux en disant haut et fort : « Vous êtes une sale menteuse. » Mais le mieux est encore de faire comme si de rien n'était. Il me semble.

— Il me semble aussi. Les gens de cette espèce veulent être remarqués. Le plus cruel affront que tu puisses leur infliger est de faire comme s'ils n'existaient pas.

Durant la seconde moitié de 1897, je dédaignai Mme Grundy, tout en évitant de me faire remarquer. Mon personnage public sortait tout droit des histoires édifiantes pour la jeunesse écrites par l'écrivain féministe Louisa M. Alcott, tandis qu'en privé je m'efforçais d'en apprendre davantage sur cet art étonnant et nouveau. Je ne veux pas dire par là que je passais le plus clair de mon temps sur le dos, à transpirer pour le plaisir mutuel de Maureen et de M. Au-suivant-s'il-vous-plaît. Pas dans le comté de Lyle, non. Pas en 1897. Trop difficile de trouver un endroit discret.

« La conscience est cette petite voix qui te dit qu'il y a peut-être quelqu'un qui regarde. ». *(Anonyme, op. cit.)*

Et puis, il y avait le problème du partenaire. Charles était un brave garçon et je lui avais accordé son bis, et même une troisième tentative pour faire bonne mesure. La seconde et la troisième étaient mieux réussies mais encore moins excitantes : de la bouillie froide sans crème ni caramel.

Aussi dis-je à Charles, après le troisième essai, que quelqu'un nous avait vus sur la colline de Marston et l'avait rapporté à l'une de mes sœurs… encore une chance que ce ne fût pas à l'un de mes frères, car j'aurais eu beaucoup plus de mal à minimiser la chose. Bref, il valait mieux que nous fissions semblant de nous être disputés… sans quoi, la prochaine fois, le bruit pourrait venir jusqu'aux oreilles de ma mère, qui le répéterait à mon père et, là, ce serait la fin des haricots. Donc, tu ferais mieux de m'oublier jusqu'à la rentrée des classes, hein ? Tu me comprends, n'est-ce pas, mon chéri ?

Ainsi que je l'ai appris plus tard, le plus difficile dans les rapports avec un homme, c'est de ne plus avoir de rapports quand il voudrait que ça continue. Malgré un siècle et demi d'expériences diverses et variées, je n'ai pas encore pu obtenir de réponse satisfaisante à ce problème.

La seule réponse partiellement satisfaisante que j'aie fini par trouver, longtemps après 1897, requiert une habileté considérable, une grande maîtrise de soi et pas mal de sophistication. C'est la « morte fesse ». Restez inerte comme un cadavre et, surtout, relâchez complètement vos muscles internes. Si vous combinez cela avec une haleine fortement aromatisée à l'ail, il est très probable – pour ne pas dire certain – que vous n'aurez pas besoin d'inventer un

prétexte pour rompre. Il s'en chargera à votre place et vous n'aurez plus qu'à prendre la chose avec courage, en vous montrant « bonne joueuse ».

Je n'affirmerai pas pour autant que les hanches sauteuses et les muscles contractés sont les constituants du *sex-appeal*. De telles qualités, quoique utiles, ne sont guère plus que de bons outils pour un ouvrier. Ma sœur épouse Tamara, mère de notre sœur épouse Ishtar et naguère la putain la plus célèbre de tout *Secundus,* est le parangon du *sex-appeal*. Pourtant, elle n'est pas particulièrement jolie et aucun de ceux qui ont couché avec elle ne parle de sa technique. Mais, dès qu'ils la voient, leurs visages s'éclairent et ils ont des sanglots dans la voix quand ils l'évoquent.

J'ai interrogé Jubal Harshaw sur Tammy, parce que Jubal est le plus analytique de mes maris. Il m'a dit :

— Maureen, arrête de me faire marcher. Tu connais la réponse mieux que personne.

Je niai.

— Parfait, reprit-il, mais je crois quand même que tu me charries. Le *sex-appeal* vient du profond intérêt que le partenaire parait porter au plaisir de l'autre. Tammy possède ce talent. Toi aussi, et au même degré qu'elle. Ce ne sont pas tes cheveux roux, bougresse, ni même ton odeur, qui est pourtant un régal. C'est ta façon de donner… quand tu donnes.

Jubal m'avait tellement émoustillée que je le culbutai aussi sec.

Mais, dans le comté de Lyle, en 1897, on ne culbute pas si facilement un homme qui vous plaît. Mme Grundy est à l'affût dans chaque arbre, avide de vous surprendre et de le raconter à tout le monde. Aussi les préliminaires sont-ils plus complexes. Ce ne sont pas les mâles intéressés qui manquent (ils sont à peu près douze par douzaine), mais il vous faut d'abord choisir celui que vous voulez : âge, santé, propreté, charme personnel, discrétion (s'il vous confie des potins, il en colportera sur vous aussi), et autres facteurs variables selon les candidats. Après en avoir sélectionné un pour le massacre, vous devez lui faire comprendre qu'il vous désire, tout en lui laissant entendre que c'est possible. C'est facile à dire, mais pour ce qui est de la pratique… vous devrez aiguiser vos talents toute votre vie.

Donc, vous arrivez à un accord… mais vous n'avez toujours pas trouvé l'endroit.

Après m'être chargée moi-même de cette tâche pour faire l'abandon de ma virginité, j'avais décidé d'éluder cet aspect du problème : si un garçon-homme voulait de ma carcasse immorale, il avait intérêt à faire travailler sa matière grise pour le résoudre. Ou il pouvait aller se faire cuire un œuf.

Mais j'ai cependant bravé (une fois) la ciguë et les aoûtats. Il en a attrapé ; moi, je dois être immunisée.

De juin à janvier, trois garçons de seize à vingt ans m'ont « connue », ainsi qu'un homme marié de trente et un ans. Je l'avais ajouté, considérant (à tort) qu'un homme marié était si expérimenté qu'il serait capable de déclencher ce fameux feu d'artifice sans problème.

Total des copulations : neuf. Orgasmes : trois, dont un merveilleux. Durée effective des copulations : cinq minutes en moyenne, ce qui est loin d'être suffisant. J'ai découvert que la vie pouvait être vraiment magnifique… mais que les hommes de mon entourage étaient soit gauches, soit maladroits.

Mme Grundy ne semble pas m'avoir remarquée.

À la fin de l'année, j'avais décidé de demander à mon père de soumettre mon nom à la Fondation Howard… non pour l'argent (je ne savais toujours pas si les tarifs en valaient la peine) mais je voulais avoir une chance de rencontrer d'autres mâles acceptables ; la chasse dans le comté de Lyle était trop maigre pour Maureen. J'avais arrêté mon opinion : le sexe n'était peut-être pas l'aboutissement de tout en ce monde, mais je tenais à me marier et il fallait que ce fût avec un homme qui me donnât terriblement envie de me coucher tôt.

Entre-temps, j'essayais de faire de Maureen la femelle la plus désirable possible et, pour cela, j'écoutais attentivement les conseils paternels. (Je savais ce que je voulais : un homme en tout point semblable à mon père, mais avec vingt-cinq ans de moins. Ou vingt. Mettons quinze. Mais je jetterais mon dévolu sur la meilleure imitation que je trouverais.)

Lorsque j'étais montée avec Chuck dans la tribune du jury, il restait encore deux cents jours avant la fin de l'année 1897 ; soient

200 x 24 x 60 = 288 000 minutes. J'avais passé environ 45 de ces minutes à copuler ; restaient 199 jours. Il était clair que j'avais eu du temps pour faire autre chose.

Cet été fut l'un des plus beaux de ma vie. Quoique je ne forniquasse pas très souvent ni très efficacement, j'en avais l'idée en tête de jour comme de nuit. Elle illuminait mes yeux et mes journées. Je semais des hormones femelles à tout vent et je n'arrêtais pas de sourire. Ce n'étaient que pique-niques, baignades dans l'Osage (vous ne sauriez croire comment nous étions attifés), bals de village (mal vus par les Églises méthodiste et baptiste mais patronnés par Jack Mormons qui était toujours prêt a accueillir les éventuels futurs convertis ; mon père l'emporta sur ma mère et je pus y aller pour apprendre à danser la gigue sur l'air de : *Changez de cavalière !*), batailles de pastèques et toutes sortes de prétextes pour être ensemble.

Je dus faire une croix sur l'University of Missouri de Columbia. D'après ce que je savais des livres de comptes paternels, la famille n'avait pas les moyens de m'envoyer pour quatre ans à la faculté. N'ayant aucun désir véritable de devenir infirmière ou maîtresse d'école, je n'avais guère de raisons d'aspirer à des études supérieures classiques (et onéreuses). Je resterais toujours un rat de bibliothèque, mais cela ne nécessitait aucun diplôme universitaire.

Aussi décidai-je d'être une femme d'intérieur modèle, en commençant par l'art culinaire.

Je m'étais toujours acquittée de ma part de corvée à la cuisine, avec mes sœurs. Dès mon douzième anniversaire, j'avais commencé à faire le marmiton. À quinze ans, j'étais une bonne cuisinière ordinaire.

Je résolus de devenir une bonne cuisinière extraordinaire.

Mère s'étonna de mon surcroît d'intérêt. Je lui en avouai la raison, du moins partiellement.

— Chère maman, j'espère me marier un jour. Et je pense qu'un bon petit plat est le plus beau cadeau de noces que je puisse faire à mon futur époux. Je n'ai peut-être pas le talent pour devenir un cordon-bleu, mais je peux essayer.

— Maureen, quand on veut, on peut. N'oublie jamais cela.

Elle m'aida, m'instruisit et commanda des livres de cuisine français à La Nouvelle-Orléans, que nous potassâmes ensemble.

Puis, elle m'envoya passer trois semaines chez tante Carole, qui m'enseigna la cuisine cajun. Tante Carole était une Johnny Reb – c'est ainsi que les Yankees appelaient les sudistes blancs –, et elle avait – Dieu du ciel ! – épousé après la guerre un de ces maudits nordistes, le frère aîné de mon père, oncle Ewing, à présent décédé. Oncle Ewing était caporal dans l'armée d'occupation de La Nouvelle-Orléans et avait cassé le nez d'un sergent pour les beaux yeux d'une jeune sudiste, ce qui lui avait valu à la fois une dégradation au rang de seconde classe et une épouse.

Chez tante Carole, on ne parlait jamais de la guerre.

On ne parlait pas souvent de la guerre chez nous non plus, vu que les Johnson n'étaient pas natifs du Missouri, mais du Minnesota. Comme nous étions des nouveaux venus, fidèles à la politique de mon père, nous évitions d'aborder des sujets susceptibles d'embarrasser nos voisins. Dans le Missouri, les opinions étaient partagées : comme c'était un État-frontière et esclavagiste, on y trouvait des anciens combattants des deux camps. Mais il existait d'étranges particularismes locaux : certaines villes, qui n'avaient jamais eu d'esclaves, étaient cependant interdites aux gens de couleur. Thèbes était de celles-là. Toutefois, c'était une bourgade si peu importante que les troupes de l'Union l'avaient négligée lors de la grande offensive de 1865. Tandis qu'elles avaient brûlé et saccagé Butler de fond en comble, au point que la cité ne s'en était jamais complètement remise, Thèbes était restée intacte.

Bien que les Johnson fussent venus du Nord, nous ne pouvions pas être considérés comme des envahisseurs car le Missouri n'avait jamais été sécessionniste et n'était pas touché par la « reconstruction ». Oncle Jules, le cousin de Kansas City (du côté de mon père), expliquait notre migration comme suit :

— Après nous êt' battus quatre ans à Dixie, on est rentrés dans le Minnesota… où on est restés juste le temps de faire nos malles et de repartir. J'dis pas, y fait moins froid dans le Missouri qu'à Dixie, mais y fait quand même pas assez froid pour qu' les ombres gèlent su'l' trottoir ou qu' les vaches donnent d' la crème glacée.

Tante Carole apporta une petite note brillante à mon éducation culinaire, et je continuai à « fréquenter » épisodiquement ses fourneaux jusqu'à mon mariage. Ce fut pendant ces trois semaines

que se produisit l'incident de la tarte au citron : je crois y avoir déjà fait allusion.

C'était moi qui avais cuit cette tarte, qui n'était pas un chef-d'œuvre, d'ailleurs : la croûte était brûlée. J'en avais confectionné trois autres, parfaitement réussies ; ce n'est pas coton de maintenir une température constante dans un four à bois.

Mais comment mon cousin Nelson s'y est-il pris pour emporter cette tarte à l'église sans qu'on s'en aperçoive ? Et comment a-t-il fait pour la glisser sur mon banc sans que je le remarque ?

Il m'a mise dans une telle colère que je suis rentrée directement à la maison (c'est-à-dire chez tante Carole). Quand Nelson est venu s'excuser, j'ai fondu en larmes et je l'ai emmené derechef dans mon lit… où j'ai connu un de mes trois feux d'artifice de l'année.

Une pulsion soudaine et sauvage, à laquelle nous avons succombé sans hésiter.

Nous avons remis ça plusieurs fois par la suite, avec toutes les précautions nécessaires, jusqu'à mon mariage, et même au-delà, car Nelson est venu plus tard habiter Kansas City.

J'aurais dû être plus réservée avec Nelson : il n'avait que quatorze ans.

Mais il était futé pour son âge. Il savait que nous ne devions pas nous faire prendre ; il avait compris que je ne pourrais jamais l'épouser, quoi qu'il arrivât, que je pouvais me retrouver enceinte et qu'un bébé serait une catastrophe pour lui comme pour moi.

Ce dimanche matin-là, il me laissa sagement lui mettre une capote anglaise. Puis, il sourit et dit :

— Maureen, tu es une maligne.

Sur quoi, il m'enfourcha avec un enthousiasme débridé et m'amena à l'orgasme en un temps record.

J'ai continué à le fournir en capotes pendant les années suivantes. Pas pour moi ; j'avais les miennes. Pour son harem. Je lui avais donné le départ et il s'était livré à ce nouveau sport avec zèle et un réel talent, sans jamais s'attirer d'ennuis. Futé, je vous dis.

En dehors de la cuisine, je m'efforçais de redresser les finances paternelles, avec moins de succès. Avec l'accord de père j'envoyai quelques lettres de créance polies et amicales. Avez-vous jamais écrit cent lettres à la suite, à la main ? Je comprenais pourquoi

M. Clemens avait saisi la première occasion de troquer sa plume contre une machine à écrire. Premier écrivain a le faire.

Cher Monsieur Casse-pieds,
À la lecture des registres du Dr Johnson, j'ai découvert que votre compte se montait à X... ante dollars et que vous n'aviez effectué aucun versement depuis mars 1896. C'est sans doute un oubli. Pouvons-nous espérer un paiement pour le 1er du mois ? Si vous ne pouvez pas régler la totalité de la somme tout de suite, voudriez-vous passer à notre cabinet ce vendredi 10, afin que nous puissions étudier un arrangement mutuellement satisfaisant ?
Veuillez transmettre les salutations amicales du Dr Johnson à Mme Casse-pieds, et à votre grand garçon et aux jumeaux et au petit Tête-de-nœud. Croyez que je suis, cher monsieur, sincèrement vôtre,

Maureen Johnson
(de la part d'Ira Johnson, diplômé de la faculté).

Je soumis à père différents modèles de lettres, les unes plutôt gentilles, les autres fermes, et certaines « bien senties ». L'exemple ci-dessus montre le style le plus couramment employé. Quelquefois, père me disait :

— Ne sois pas trop dure avec eux. Ils paieraient s'ils pouvaient, mais ils n'ont pas les moyens.

Je n'en expédiai pas moins une bonne centaine de missives.

Chacune représentait deux *cents* de timbre et environ trois *cents* de frais de papeterie. Si l'on ajoute cinq *cents* pour prix de mon travail, chaque lettre nous revenait à cent sous et le coût total du courrier se montait à plus de dix dollars.

Or ces cent et quelques lettres nous rapportèrent moins de dix dollars en liquide.

Une trentaine de patients vinrent en discuter. La moitié environ paya en nature : œufs frais, jambon, abats, produits maraîchers, miches de pain, etc. Six ou sept promirent un paiement étalé, et deux ou trois tinrent effectivement leur promesse.

Mais plus de soixante-dix ignorèrent superbement mes lettres.

J'en fus vexée et déçue. Il ne s'agissait pas de pauvres hères comme Jackson Igo ; c'étaient de respectables fermiers et citadins, des gens pour qui mon père s'était levé et habillé au milieu de la nuit, avait bravé la neige et la pluie à cheval ou en buggy ; il s'était couvert de poussière, de boue ou de givre pour les soigner, eux et leurs enfants, et, quand il réclamait son dû, ils le dédaignaient.

Je n'arrivais pas à le croire.

— Père, que dois-je faire maintenant ? demandai-je.

Je m'attendais à ce qu'il me répondît de laisser tomber, puisqu'il avait déjà douté de l'efficacité de ces lettres. J'attendais sa réponse avec un soulagement anticipé.

— Envoie-leur à chacun la version « bien sentie » et inscris : « Deuxième avertissement. »

— Tu crois que ça va marcher ?

— Non. Mais ça ne sera pas inutile, tu verras.

Père avait raison. Ce second courrier ne fit pas rentrer d'argent, mais provoqua des réponses indignées, parfois même ordurières. Père me dit de les répertorier dans des dossiers appropriés, mais sans repartir à la charge.

La plupart de ces soixante-dix patients ne se montrèrent plus jamais. C'était là le résultat qu'espérait mon père… Il en fut enchanté.

— Bon débarras, Maureen. Ils ne me paient pas et je reconnais que je ne leur suis pas d'un grand secours. Iode, calomel, aspirine, voilà tout ce dont je dispose qui ne soit pas une pilule de sucre. Les seules fois où je suis certain du résultat, c'est quand je fais un accouchement, répare un os cassé ou coupe une jambe. Mais, bon sang de bois ! je fais du mieux que je peux. Je me donne du mal. Si un homme se fâche contre moi simplement parce que je lui demande de payer mes services… en bien, je ne vois pas pourquoi je devrais quitter mon lit bien chaud pour aller le soigner.

1897 fut aussi l'année qui vit installer une voie ferrée à moins de deux kilomètres de notre ville. Le Conseil étendit les limites de la commune et Thèbes fut raccordée au chemin de fer. Le télégraphe suivit, ce qui permit au *Lyle County Leader* de publier les dernières nouvelles de Chicago. Mais, comme celles-ci n'arrivaient qu'une fois par semaine, il était encore plus simple de s'abonner au *Kansas City*

Star. Nous eûmes également droit au téléphone Bell, mais de neuf heures du matin à neuf heures du soir seulement et jamais le dimanche matin, car le standard était dans le salon de la veuve Loomis et le service s'interrompait quand elle n'était pas là.

Le *Leader* publia un éditorial enthousiaste intitulé : « les Temps modernes ». Père sourcilla.

— Ils disent que, vu l'augmentation du nombre des abonnés, on pourra bientôt appeler un médecin au milieu de la nuit. Oui, oui, bien sûr. Aujourd'hui, je ne me déplace la nuit que lorsqu'un patient est suffisamment mal en point pour qu'un membre de sa famille se donne la peine d'atteler pour venir me chercher.

» Mais qu'arrivera-t-il quand n'importe qui pourra me sortir du lit rien qu'en décrochant son appareil ? Si encore c'était pour sauver un enfant malade ! Mais pas du tout, Maureen, tu verras : ce sera pour un ongle incarné. Retiens bien ce que je te dis : le téléphone sonne la fin de la visite à domicile. Pas aujourd'hui ni demain, mais bientôt. Ils feront mourir le cheval sous la cravache… et tu verras qu'un jour les médecins refuseront de faire des visites à domicile.

À la Saint-Sylvestre, je dis à mon père que j'avais pris ma décision : je voulais qu'il inscrive mon nom a la Fondation Howard.

Avant la fin janvier, je reçus le premier des jeunes gens de ma liste.

Fin mars, je les avais reçus tous les sept. Pour trois d'entre eux, j'acceptai même de recourir au divan… c'est-à-dire au canapé du cabinet de mon père, dûment barricadée derrière la porte verrouillée.

Pétards mouillés.

Tous trois des jeunes gens acceptables… mais de là à les épouser, non !

Maureen commençait à se lasser de toute cette histoire.

Mais, le samedi 2 avril, père reçut une lettre de Rolla, Missouri :

> *Mon cher Docteur Johnson,*
> *Permettez-moi de me présenter. Je suis le fils de M. et Mme Adams Smith de Cincinnati, Ohio, où mon père est maître de forge. Je suis en dernière année de l'École des Mines de*

l'Université of Missouri à Rolla, Missouri. Vos nom et adresse m'ont été transmis par le juge Orville Sperling, de Toledo, Ohio, secrétaire exécutif de la Fondation Howard. Le juge Sperling m'a dit qu'il vous avait écrit à mon sujet. Avec votre permission, je me rendrai chez vous et Mme Johnson le dimanche après-midi 17 avril. J'aimerais alors être présenté à Mlle votre fille, Maureen Johnson, afin de me proposer à elle comme prétendant et de lui demander éventuellement sa main.

Je suis prêt à me soumettre à toute enquête que vous jugerez souhaitable et je répondrai pleinement et sincèrement à toute question que vous désirerez me poser. Dans l'attente de votre réponse, croyez que je suis, monsieur, respectueusement, votre serviteur,

Brian Smith.

— Tu vois, ma fille, me dit mon père, ton chevalier servant accourt.

— Un type à deux têtes, sans doute. Père, ça ne mène à rien. Je mourrai vieille fille, à quatre-vingt-dix-sept ans.

— Mais pas prude, je te fais confiance. Que dois-je répondre à M. Smith ?

— Oh, dis-lui oui. Dis-lui que je bave d'impatience.

— Maureen !

— Oui, père, je sais. Je suis trop jeune pour être cynique. Hélas, trois fois hélas ! Je vais me reprendre et accueillir M. Brian Smith avec mon plus beau sourire et un optimisme béat. Mais je suis un peu échaudée. Le dernier orang-outan que…

(Ce grand singe avait essayé de me violer, tout de go, sur le divan du salon, dès que mes parents avaient tourné le dos. Il a dû repartir soudainement, en se tenant l'entrejambe. Mes connaissances anatomiques avaient payé.)

— Je vais lui écrire que nous serons heureux de le recevoir. Dimanche 17. Hum, c'est demain en quinze, ça.

Je vis venir le dimanche 17 avec un enthousiasme très modéré. Mais je « séchai » l'église, préparai un panier de pique-nique et profitai de l'occasion pour prendre un bain supplémentaire.

M. Smith s'avéra très présentable et instruit, sinon particulièrement inspiré. Père le soumit à un petit interrogatoire en règle et mère lui offrit le café. Vers deux heures, nous partîmes, avec Daisy et le buggy familial, de préférence à son petit cheval de selle, que nous laissâmes dans notre écurie.

Trois heures plus tard, j'étais sûre d'être amoureuse.

Rendez-vous fut pris : Brian promit de revenir le 1er mai. Il devait d'abord se débarrasser de ses examens de fin d'année.

Une semaine plus tard, le dimanche 24 avril 1897, l'Espagne déclarait la guerre aux États-Unis.

5

ADIEU ÉDEN

Pour une prison, ce n'est pas une mauvaise prison. J'en ai connu une bien pire, au Texas, il y a soixante-dix ans, dans mon espace-temps personnel. Dans celle-là, les cafards s'entre-tuaient pour une malheureuse miette qui traînait sur le sol, il n'y avait jamais d'eau chaude et les matons étaient tous des cousins du shérif. Pourtant, quelque infâme que fût cette taule, on voyait des « dos-mouillés » – les immigrants clandestins saisonniers qui franchissaient la frontière à la nage – traverser le Rio Grande et casser une vitre ou deux pour se faire enfermer, histoire d'engraisser un peu pendant l'hiver. Cela en dit long sur les prisons mexicaines, mais je préfère ne pas le savoir.

Pixel vient me voir presque tous les jours. Les gardes n'arrivent pas à comprendre comment il s'y prend. Mais ils l'aiment bien et lui, de son côté, il leur témoigne un intérêt poli. Ils lui donnent des petits riens à grignoter, qu'il accepte avec condescendance.

Ayant entendu parler des talents fantasmagoriques de Pixel, le gardien-chef vint me trouver dans ma cellule. Quand il arriva, Pixel était justement en train de me rendre visite. Il essaya de le caresser et reçut un coup de griffe pour sa peine, pas assez fort pour lui déchirer la peau, mais le message était clair.

Le gardien me demanda (m'ordonna) de lui faire part à l'avance des heures de visite de Pixel ; il voulait savoir comment celui-ci réussissait à déjouer les systèmes de sécurité. À quoi je lui répondis qu'aucun mortel, homme ou femme, n'était capable de prédire ce

qu'un chat allait faire et que, par conséquent, tu repasseras, vieux schnock. (Je n'ai rien contre les matons et autres plantons, mais un gardien-chef n'est pas mon égal sur le plan social. Apparemment, Pixel en est tout à fait conscient.)

Le Dr Ridpath est venu me voir deux ou trois fois, pour m'enjoindre de plaider coupable et de m'en remettre à la miséricorde du tribunal. Il m'assure que je m'en tirerai avec une peine sursitaire si j'arrive à convaincre le jury que je suis sincèrement désolée.

Je lui ai dit que je n'étais pas coupable et que je préférais devenir une « cause célèbre » et vendre mes Mémoires à prix d'or.

À quoi il me répliqua que le Collège des Évêques avait, quelques années auparavant, fait adopter une loi au terme de laquelle les droits d'auteur émanant d'une œuvre sacrilège allaient directement au clergé, après règlement des frais d'enlèvement du corps.

— Écoutez, Maureen, je suis votre ami, même si vous ne voulez pas le reconnaître. Mais je ne peux rien faire pour vous si vous refusez de coopérer.

Je le remerciai en l'assurant que j'étais désolée de le décevoir. Il me dit qu'il y réfléchirait. Mais il ne m'embrassa pas en repartant, d'où je conclus qu'il était vraiment fâché contre moi.

Dagmar me rend visite presque tous les jours. Elle n'essaie pas de me pousser aux aveux et ce qu'elle m'a offert, la dernière fois, est bien plus efficace que les conseils de sagesse du docte Éric. Elle m'a passé en douce un « dernier en-cas ».

— Si tu refuses de passer aux aveux, ceci t'aidera. Tu n'as qu'à faire sauter la capsule et tu te l'injectes n'importe où. Dès que ça fait effet – au bout de cinq minutes environ –, tu ne sens plus rien… même pas les brûlures… ou à peine. Mais, pour l'amour de Santa Carolita, ne laisse personne le découvrir.

J'essaierai.

Je ne serais pas en train de dicter ceci si je n'étais pas en prison. Je ne suis pas une maniaque de la publication, mais l'effort de mémoire que cela m'impose me permettra peut-être de découvrir à quel moment j'ai fait une erreur… et cela m'indiquera peut-être un moyen de me tirer de ce mauvais pas.

La bataille de La Nouvelle-Orléans avait eu lieu deux semaines après la fin de la guerre de 1812. Les communications laissaient à désirer. Mais, en 1898, le câble atlantique était en service. L'annonce de la déclaration de guerre de l'Espagne alla de Madrid à Londres, de Londres à New York, de New York à Chicago, de Chicago à Kansas City et de Kansas City à Thèbes à peu près à la vitesse de la lumière, compte tenu des délais de retransmission. Comme il y a environ huit heures de décalage entre Madrid et Thèbes, la famille Johnson était à l'église quand la terrible nouvelle arriva.

Le révérend Clarence Timberly, notre pasteur à l'église méthodiste épiscopale Cyrus Vance Parker Memorial, était en chaire. Il venait de finir son « quatrièmement » et attaquait son « cinquièmement » lorsque quelqu'un se mit à sonner la grande cloche du tribunal.

Frère Timberly interrompit son sermon.

— Le service est suspendu quelques minutes pour laisser le temps aux Volontaires de l'Osage et aux membres de la brigade des seaux d'eau de se retirer.

Dix ou douze jeunes hommes se levèrent et partirent. Père prit sa trousse et les suivit. Il n'appartenait pas au corps des pompiers bénévoles mais, en tant que médecin, il se rendait aux incendies dès que la cloche retentissait, à moins qu'il ne fût déjà occupé à soigner un patient.

Dès que père eut refermé la porte de l'église derrière lui, notre pasteur reprit le fil de son « cinquièmement ». Ne me demandez pas ce que c'était : je faisais mon possible pour avoir l'air éveillée et attentive pendant les sermons, mais j'écoutais rarement.

Quelqu'un vociférait dans Ford Street. Même la grosse voix de frère Timberly ne couvrait pas ses cris, qui se rapprochaient de plus en plus.

Soudain, on vit père rentrer dans l'église. Au lieu de regagner son banc, il s'avança jusqu'à la balustrade de l'autel et tendit une feuille de journal à notre pasteur.

Ici, il me faut préciser que le *Lyle County Leader* comprenait quatre pages, formées par une unique feuille de papier pliée en deux, que l'on appelait alors un « plat à réchauffer » : le recto, qui proposait des nouvelles nationales et internationales imprimées à

Kansas City, était acheminé tel quel aux divers journaux régionaux qui se chargeaient de remplir le verso d'informations et de publicités locales pour en faire les pages intérieures. Le *Lyle County Leader* achetait son « plat à réchauffer » au *Kansas City Star* et le revendait sous le titre *Leader* étalé en grosses lettres.

La feuille que père tendit au frère Timberly était de cette mouture. Elle contenait le même baratin local que l'édition hebdomadaire du *Leader* datée du jeudi 28 avril 1898, mais une nouvelle de dernière heure avait été ajoutée en première page, sous forme d'un court article en gros caractères :

L'ESPAGNE DÉCLARE LA GUERRE

> *De notre correspondant à New York, par télégraphe :*
> Madrid, le 24 avril. Ce jour, notre ambassadeur a été convoqué au cabinet du Premier ministre, qui lui a remis son passeport et une note sèche statuant que les « crimes » des États-Unis contre Sa Majesté Catholique avaient forcé le gouvernement de Sa Majesté à considérer qu'un casus belli était apparu entre le royaume d'Espagne et…

Le révérend Timberly lut cet unique nouvel article en chaire, reposa le journal, nous contempla d'un air solennel, sortit un mouchoir, s'essuya le front, puis se moucha et dit d'une voix enrouée :

— Prions.

Père se leva et tous les fidèles l'imitèrent. Frère Timberly demanda à Notre-Seigneur Jéhovah de nous guider à travers ces périls et implora le secours du Divin pour le président MacKinley. Il supplia Dieu d'aider nos braves qui devaient désormais se battre sur mer et sur terre pour préserver la patrie sacrée qu'il nous avait donnée. Il lui demanda d'avoir pitié de ceux qui tomberaient au combat, de sécher les pleurs des veuves et des orphelins, de réconforter les pères et les mères des jeunes héros voués à la mort. Il demanda que le droit prévalût et mît rapidement fin au conflit. Il demanda assistance pour nos amis et voisins, l'infortuné peuple de Cuba, depuis si longtemps opprimé par la main de fer du roi

d'Espagne. Et ainsi de suite, pendant une bonne vingtaine de minutes.

Père m'avait depuis longtemps guérie de toute velléité de foi apostolique. Je nourrissais au contraire une profonde suspicion, instillée par le Pr Huxley et entretenue par père, à l'égard de l'existence éventuelle d'un individu nommé Jésus de Nazareth.

Quant au frère Timberly, je le tenais pour une baudruche pleine de vent, fissurée et colmatée à la sainte onction. Comme maints prédicateurs sur le « circuit biblique », c'était un ancien garçon de ferme affligé (selon moi) d'un profond dégoût pour le travail.

Je ne croyais, et ne crois toujours pas, à l'existence d'un dieu dans le ciel, attentif aux imprécations d'un frère Timberly.

Et pourtant, je me surpris à dire « Amen ! » à chacune de ses phrases, tandis que des larmes inondaient mes joues.

Sur ce point, permettez-moi de balayer devant ma porte.

Je m'explique : aux États-Unis d'Amérique, au XX^e^ siècle, calendrier grégorien, un genre nouveau appelé « histoire révisionniste » devint populaire parmi les « intellectuels ». Le révisionnisme semble se fonder sur la notion selon laquelle les acteurs de l'histoire ne comprenaient rien à ce qu'ils faisaient au moment où ils le faisaient et ne se rendaient pas compte qu'ils étaient manipulés comme de vulgaires marionnettes par les mains invisibles de quelque obscure force du mal.

C'est peut-être vrai. Je n'en sais rien.

Mais pourquoi faut-il que les méchants, aux yeux des révisionnistes, soient toujours les Américains et leur gouvernement ? Pourquoi nos ennemis – tels le roi d'Espagne et le Kaiser et Hitler et Geronimo et Pancho Villa et Sandino et Mao Tsé-toung et Jefferson Davis – ne pourraient-ils pas nous relayer au pilori ? Pourquoi est-ce toujours notre tour ?

Je sais que les révisionnistes soutiennent que William Randolph Hearst a créé de toutes pièces la guerre hispano-américaine pour augmenter les ventes de ses journaux. Je sais aussi que divers universitaires et experts ont affirmé plus tard que le navire USS *Maine,* au mouillage dans le port de La Havane, avait été coulé (entraînant la mort de 226 Américains) par des méchants masqués à seule fin de ternir l'image de marque de l'Espagne et de préparer ainsi le peuple américain à accepter une déclaration de guerre.

Maintenant, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. J'ai dit que ces choses étaient affirmées, je n'ai pas dit qu'elles étaient attestées.

Il est incontestable que les États-Unis ont tenu des propos très durs contre le rôle de l'Espagne à Cuba. Il est également vrai que William Ranaolph Hearst s'est servi de ses journaux pour exprimer un certain nombre de choses très désagréables sur le gouvernement espagnol. Mais Hearst n'était pas les États-Unis à lui tout seul et il n'avait ni fusils ni navires, ni autorité. Ce qu'il avait, c'était une grosse voix et un gros mépris pour les tyrans. Les tyrans détestent ce genre d'individus.

Par quelque tour de passe-passe, ces révisionnistes masochistes ont présenté la guerre de 1898 comme une agression impérialiste des États-Unis. Comment cet impérialisme avait pu avoir pour résultat la libération de Cuba et des Philippines, voilà un point qui n'a pas été élucidé. Mais les révisionnistes partent toujours du principe que les Américains sont les méchants. Des que le révisionniste a démontré ce principe (généralement par une logique circulaire), il est gratifié d'un doctorat et se situe en bonne place dans la course au prix Nobel de la Paix.

En avril 1898, les culs-terreux obscurantistes que nous étions tenaient pour avérés certains faits simples. Notre bâtiment de guerre *Maine* avait été détruit, avec de lourdes pertes en vies humaines. L'Espagne nous avait déclaré la guerre. Le Président réclamait des volontaires.

L'appel du Président, demandant aux milices d'État de fournir 125 000 volontaires pour gonfler les rangs de notre armée à peu près inexistante, nous parvint le lendemain, lundi 25 avril. Ce matin-là, Tom était allé à l'académie de Butler comme d'habitude. Ce fut là qu'il apprit la nouvelle. On le vit revenir au trot à midi, son hongre alezan Beau Brummel couvert d'écume. Il demanda à Frank de bouchonner Beau et s'engouffra dans la maison, pour disparaître aussitôt dans le cabinet de mon père.

Ils en ressortirent au bout d'une dizaine de minutes. Mon père dit à ma mère :

— Madame, notre fils Tom veut s'enrôler au service de la patrie. Nous partons tous les deux pour Springfield immédiatement. Je

dois l'accompagner pour jurer qu'il a dix-huit ans et l'accord de ses parents.

— Mais il n'a pas dix-huit ans !

— C'est pourquoi je dois l'accompagner. Où est Frank ? Je veux qu'il attelle Loafer.

— Je vais l'atteler, père, dis-je. Frank vient de partir en courant pour l'école. Il était un peu en retard. (C'était le bouchonnage de Beau qui avait mis Frank en retard, mais il était inutile de le préciser.)

Père eut l'air soucieux. J'insistai.

— Loafer me connaît, m'sieur. Il ne me fera pas de mal.

Je rentrais juste de l'écurie quand j'aperçus père debout devant le nouvel appareil téléphonique installé dans le corridor que nous utilisions comme salle d'attente pour les patients.

— Oui… oui, disait père. Je comprends, monsieur… Bonne chance, et Dieu vous garde. Je le lui dirai. Au revoir.

Il garda l'écouteur dans la main, le considéra un instant et se décida à raccrocher.

Il me regarda.

— C'était pour toi, Maureen.

— Pour moi ? (Je n'avais jamais reçu d'appel téléphonique.)

— Oui, ton jeune ami Brian Smith. Il te demande de l'excuser. Il ne pourra pas venir dimanche prochain. Il saute dans le premier train pour Saint Louis : il rentre à Cincinnati pour s'enrôler dans les corps francs de l'Ohio. Il te demande la permission de te revoir dès que la guerre sera finie. J'ai accepté en ton nom.

— Oh. (Je ressentis une boule douloureuse sous mon sternum et j'eus du mal à respirer.) Merci, père. Euh… Tu peux me montrer comment faire pour le rappeler, je veux dire pour appeler Rolla, et parler à M. Smith personnellement ?

— Maureen ! intervint ma mère.

— Mère, lui répondis-je en lui faisant face, ma conduite n'a rien d'incorrect. Il s'agit d'une circonstance exceptionnelle. M. Smith part se battre pour nous. Je désire simplement lui dire que je prierai pour lui tous les soirs.

Mère m'observa, puis me dit d'une voix douce :

— Oui, Maureen. Si tu as la force de lui parler, dis-lui que je prierai pour lui moi aussi. Tous les soirs.

Père s'éclaircit bruyamment la gorge.

— Mesdames…

— Oui, docteur ? fit ma mère.

— Mettons les choses au point. M. Smith m'a dit qu'il n'avait que quelques instants à m'accorder, parce qu'il y avait une longue file d'étudiants qui attendait devant le téléphone. Pour des messages du même ordre, je présume. Il est donc inutile d'essayer de le joindre. Le téléphone sera occupé… et lui, il sera parti. Ce qui ne doit pas vous empêcher, mesdames, de prier pour son salut. Maureen, tu peux lui dire tout cela dans une lettre.

— Mais je ne sais pas où lui écrire !

— Sers-toi de ta cervelle, ma fille. Il y a au moins trois possibilités.

— Docteur Johnson, s'il te plaît. (Mère se tourna gentiment vers moi.) Le juge Sperling le saura, me dit-elle.

— Le juge Sperling ? Oh !

— Oui, ma chérie. Le juge Sperling sait toujours où nous joindre.

Quelques minutes plus tard, nous embrassions tous Tom pour lui dire au revoir, et père aussi pendant que nous y étions, tout en sachant qu'il allait revenir. Il nous assura qu'il était très possible que Tom revienne aussi… qu'on lui demanderait de prêter serment et qu'on lui indiquerait son jour d'appel, car il n'était guère probable que les corps francs acceptent plus de mille nouvelles recrues au cours de la même journée.

Ils s'en allèrent. Beth sanglotait doucement. Lucille était grave et faisait les yeux ronds ; je ne crois pas qu'elle comprît grand-chose à ce qui se passait. Mère ne pleura pas… ni moi non plus… pas encore. Mais elle alla s'enfermer dans sa chambre… moi aussi. Depuis le mariage d'Agnès, j'avais ma propre chambre. Je tirai le verrou, me jetai sur le lit et fondis en larmes.

J'essayais de me persuader que je pleurais à cause de mon frère Thomas. Mais, au fond de moi, je savais que c'était M. Smith qui me serrait le cœur.

Je regrettais de toute mon âme de l'avoir obligé à mettre une capote anglaise pour me faire l'amour la semaine précédente. J'avais eu la tentation de… Je savais, j'étais certaine que c'eût été cent fois mieux d'oublier ce manchon de caoutchouc et d'être entièrement nue pour lui, dedans comme dehors.

Mais j'avais juré à père d'utiliser toujours une protection… jusqu'au jour où, après une froide discussion avec le monsieur concerné, je l'omettrais dans l'intention d'être enceinte… et de me marier en cas de succès, après accord de l'autre partie.

Or, voilà qu'il partait pour la guerre… et que je ne le reverrais peut-être plus.

Je séchai mes pleurs, me levai et pris un petit volume de poésie, le *Livre d'Or* du Pr Palgrave. Mère me l'avait offert pour mon douzième anniversaire ; elle l'avait elle-même reçu en cadeau à son douzième anniversaire, en 1866.

Le Pr Palgrave avait sélectionné deux cent quatre-vingt-huit poèmes d'un goût exquis pour son anthologie. Ce jour-là, il n'y en avait qu'un qui m'intéressât : *À Lucaste qui s'en va-t'en guerre,* de Richard Lovelace.

Je ne sache tant vous aimer,
Ô mien Amour,
Si je n'aimois autant l'Honneur.

Puis, je pleurai encore et finis par m'endormir. À mon réveil, je résolus de ne plus verser de larmes. Je glissai un mot sous la porte de ma mère, pour lui dire que je préparais moi-même le souper pour toute la famille… et qu'elle pourrait manger au lit si elle le souhaitait.

Elle me laissa faire la cuisine, mais elle nous rejoignit en bas pour présider la table. Pour la première fois, ce fut Frank qui lui offrit sa chaise et s'assit en face d'elle.

— Maureen, me dit-elle, tu veux réciter la prière ?

— Oui, mère. Seigneur, bénissez ce repas que nous allons partager et procurez du pain à ceux qui n'en ont pas. Bénissez tous nos frères et sœurs en Jésus-Christ, connus et inconnus…

Ma gorge se noua et j'ajoutai :

— En ce jour particulier, bénissez notre frère bien-aimé, Thomas Jefferson, et tous les autres jeunes gens qui sont partis servir notre patrie. *(Et je prie que le bon Dieu garde bien mon ami !*) Au nom de Jésus, amen.

— Amen, reprit ma mère. Franklin, tu veux découper la viande ?

Père et Tom revinrent le lendemain, en fin d'après-midi. Beth et Lucille se pendirent à leur cou. J'en aurais fait autant si je n'avais eu George dans les bras et s'il n'avait choisi ce moment pour mouiller ses couches. Mais je le laissai attendre car je ne voulais pas manquer les nouvelles. (J'avais une couche en réserve – je connaissais George : ce bébé pissait plus à lui seul que nous tous réunis.)

— Ça y est, Tommy ? demanda Beth. Ça y est ? Ils t'ont enrôlé ?

— Bien sûr, répondit père. Il est le deuxième classe Johnson, maintenant. Dans une semaine, il sera général.

— Vraiment ?

— Enfin, peut-être pas aussi tôt. (Père s'interrompit pour embrasser Lucille et Beth.) Mais les promotions vont vite en temps de guerre. Tiens, moi, par exemple. Je suis capitaine.

— Docteur Johnson !

Père se redressa.

— Cap'taine Johnson, madame ! Nous nous sommes enrôlés tous les deux. Je suis désormais médecin des armées, détachement sanitaire, 2e régiment du Missouri, avec le grade de capitaine.

Ici, je dois apporter quelques précisions sur les familles de mes parents, principalement les frères et sœurs de père, car ce qui se passa à Thèbes, en cette semaine d'avril 1898, trouve son origine un siècle plus tôt.

Les grands-parents de père étaient :

George Edward Johnson (1795-1897) et Amanda Lou Fredericks Johnson (1798-1899) ;

Terence MacFee (1796-1900) et Rose Wilhelmina Brandt MacFee (1798-1899).

George Johnson et Terence MacFee ont tous deux fait la guerre de 1812.

Les parents de père étaient :

Asa Edward Johnson (1813-1918) et Rose Altheda MacFee Johnson (1814-1918).

Asa Johnson a fait la guerre contre le Mexique, comme sergent dans les corps francs de l'Illinois.

Les grands-parents de mère étaient :

Robert Pfeiffer (1809-1909) et Heidi Schmidt Pfeiffer (1810-1912) ;

Ole Larsen (1805-1907) et Anna Kristina Hansen Larsen (1810-1912).

Ses parents étaient :

Richard Pfeiffer (1830-1932) et Kristina Larsen Pfeiffer (1834-1940).

Père est né dans la ferme de son grand-père Johnson, dans le Minnesota, comté de Freeborn, près d'Albert, le lundi 2 août 1852. Il était le dernier de quatre garçons et trois filles. Son grand-père, George Edward Johnson (mon arrière-grand-père), était né en 1795 dans le comté de Bucks, en Pennsylvanie. Il mourut dans un hospice de Minneapolis en décembre 1897 et les journaux firent tout un plat du fait qu'il avait vu le jour du vivant de George Washington. (Nous n'étions pour rien dans cette publicité. Même à cette époque, ainsi que j'allais l'apprendre plus tard, les familles de la Fondation Howard évitaient de révéler l'âge de leurs membres.)

George Edward Johnson avait épousé Amanda Lou Fredericks (1798-1899) en 1813 et l'avait emmenée en Illinois, où elle avait eu son premier enfant, Asa Edward Johnson, mon grand-père, la même année. Il est très probable que papy Acey ait été un « prématuré » du même genre que mon frère aîné Edward. Après la guerre du Mexique, la famille Johnson avait émigré vers l'ouest et s'était établie dans le Minnesota.

Il n'y avait pas de Fondation Howard en ce temps-là, mais tous mes ancêtres ont apparemment commencé à se reproduire très tôt, ont eu de nombreux enfants, possédaient une santé robuste malgré les carences médicales de l'époque et ont vécu vieux : jusqu'à cent ans et plus pour la plupart.

Asa Edward Johnson (1813-1918) épousa Rose Altheda MacFee (1814-1918) en 1831. Ils eurent sept enfants :

1. Samantha Jane Johnson, 1831-1915 (mortellement blessée en essayant de mater un cheval) ;

2. James Ewing Johnson, 1833-1884 (tué en essayant de passer l'Osage à gué à la saison des crues. Je me souviens à peine de lui. Il a épousé tante Carole Pelletier de La Nouvelle-Orléans) ;

3. Walter Raleigh Johnson, 1838-1862 (tué à Shiloh) ;

4. Alice Irène Johnson, 1840- ? (j'ignore ce qu'est devenue tante Alice. Elle s'est mariée dans l'Est) ;

5. Edward MacFee Johnson, 1844-1884 (tué dans un accident de chemin de fer) ;

6. Aurora Johnson, 1850- ? (entendu parler d'elle pour la dernière fois en Californie, vers 1930 ; plusieurs fois mariée) ;

7. Ira Johnson, 2 août 1852-1941 (porté disparu à la bataille d'Angleterre).

À la chute de Fort Sumter, en avril 1861, M. Lincoln demanda des volontaires dans les corps francs de plusieurs États (exactement comme allait le faire M. MacKinley dans un avril ultérieur). À la ferme Johnson, dans le comté de Freeborn, Minnesota, l'appel fut entendu par : Ewing (vingt-huit ans), Walter (vingt-trois), Edward (dix-sept) et papy Acey (quarante-huit ans). Il en résulta une situation extrêmement humiliante pour le jeune Ira Johnson, âgé de neuf ans mais se considérant personnellement comme un adulte, qui devrait assurer les corvées quotidiennes tandis que tous les hommes seraient partis pour la guerre. Sa sœur Samantha (dont le mari était également volontaire) et sa mère se chargeraient de gérer la ferme.

Ce fut une maigre consolation pour lui de voir son père revenir presque aussitôt, réformé pour je ne sais quelle raison.

Père endura cette humiliation pendant trois longues années… et, à douze ans, Ira s'enfuit de la maison pour s'engager comme tambour.

Il descendit une partie du Mississippi en barge, parvint à repérer le camp du 2e régiment, Minnesota, avant que celui-ci ne se joigne à l'offensive Sherman vers la mer. Son cousin Jules se porta garant de lui, il fut accepté à l'essai (sous réserve de faire ses classes, vu qu'il ne connaissait rien au tambour ni au clairon) et on lui assigna ses quartiers et sa gamelle dans la compagnie.

C'est là que son père vint le récupérer.

Son service se limita donc à trois semaines environ et il ne vit jamais le feu. Et ces trois malheureuses semaines ne furent même pas officialisées… ainsi qu'il allait l'apprendre plus tard, à son grand désespoir, quand il essaya de rallier les Vétérans de l'Union, la grande armée de la République.

Il n'y avait aucun document attestant son service, car l'adjudant l'avait « réformé » et remis aux mains de papy Acey tout simplement en déchirant son ordre de mission.

Je crois pouvoir dire, par conséquent, que père était marqué à vie.

Durant les neuf jours pendant lesquels père et Tom attendirent leur affectation militaire, je ne remarquai aucun signe de désapprobation de la part de ma mère (hormis son premier mouvement de surprise). Mais elle ne souriait jamais. On sentait qu'il y avait une tension entre mon père et ma mère… mais ils n'en laissaient rien paraître.

Père finit pourtant par y faire allusion devant moi. Nous étions dans son cabinet, où je l'aidais à trier et à mettre à jour les fiches de ses patients afin qu'il pût les confier au Dr Chadwick pendant la durée de la guerre.

— Eh bien, on ne sourit plus, ouistiti ? me dit-il. On s'inquiète pour son petit ami ?

— Non, mentis-je. Il ne fait que son devoir, j'en suis consciente. Mais je préférerais que tu ne partes pas. C'est égoïste, sans doute. Tu me manqueras, papa.

— Toi aussi, tu me manqueras. Vous tous. (Il resta silencieux un instant.) Maureen, reprit-il, un jour tu pourras être confrontée – tu seras confrontée, devrais-je dire – au même problème : ton mari partira pour la guerre. Certains considèrent, paraît-il, que les hommes mariés ne devraient pas partir. À cause de leur famille.

» Mais cela entraîne une contradiction. Une contradiction fatale. Le père de famille ne peut tout de même pas rester à l'arrière et demander au célibataire de se battre à sa place. C'est déloyal de demander au célibataire de se battre pour mes enfants si je n'ai pas le courage de le faire moi-même. Si on commence comme ça, les célibataires finiront par refuser de se battre… et la République sera en danger. Les barbares pourront nous envahir sans résistance.

Il me regarda d'un air soucieux.

— Tu vois ?

Je crois qu'il avait sincèrement besoin de mon approbation.

— Je… (Je soupirai.) Oui, père, je crois que je vois. Mais, dans des moments pareils, je suis obligée de reconnaître que je manque

d'expérience. Je voudrais seulement que cette guerre soit terminée et que tu rentres à la maison… que Tom rentre à la maison et…

— Et Brian Smith ? Je suis d'accord.

— Oui. Mais je pensais aussi à Chuck. Chuck Perkins.

— Chuck part aussi ? Brave gars !

— Oui, il me l'a dit aujourd'hui. Son père est d'accord et l'accompagne à Joplin demain. (J'essuyai une larme.) Je ne suis pas amoureuse de Chuck mais j'ai quand même un certain… sentiment pour lui.

— C'est compréhensible.

Plus tard dans la journée, je laissai Chuck m'emmener sur la colline de Marston et n'hésitai pas à braver les aoûtats et Mme Grundy pour lui dire combien j'étais fière de lui, et le lui prouver de la meilleure façon que je connusse. Mon intention première était simplement de lui dispenser quelque callisthénie spécifiquement féminine pour lui témoigner ma sollicitude, eu égard à son courage. Et le miracle se produisit. Le feu d'artifice ! Un grand ! Ma vue se brouilla, mes yeux se fermèrent et je me surpris à pousser des cris.

Une demi-heure plus tard, le miracle se reproduisit. Époustouflant !

Chuck et son père prirent le train de 8 h 06 le lendemain, à Butler, et rentrèrent dans l'après-midi. Chuck prêta serment et fut affecté dans la même compagnie (Compagnie C, 2e régiment) que Tom, et pour la même date. Aussi Chuck m'emmena-t-il dans un nouvel endroit discret (plus ou moins), où je pus lui faire mes adieux pour la seconde fois et assister à la réitération du miracle.

Je me gardai pourtant d'en conclure que j'étais amoureuse de lui. J'avais connu assez d'hommes, alors, pour ne pas confondre un orgasme cordial avec l'amour éternel. Mais je n'étais pas mécontente de la façon dont cela se passait, car j'avais l'intention de refaire mes adieux à Chuck aussi souvent que possible et avec toute l'énergie dont j'étais capable, advienne que pourrait. Ce que je fis, jusqu'au jour, une semaine plus tard, où ce furent des adieux pour de bon.

Chuck ne devait jamais revenir. Oh, il n'a pas été tué sur le front ; il n'est jamais sorti de Chickamauga Park, en Géorgie. La fièvre :

malaria ou fièvre jaune, je ne sais pas au juste. Ou la typhoïde, peut-être. Ceux qui moururent des fièvres furent cinq fois aussi nombreux que ceux qui périrent au combat. Ce sont aussi des héros. Vous ne trouvez pas ? Ils étaient volontaires ; ils étaient prêts à se battre… et ils n'auraient pas contracté les fièvres s'ils étaient restés chez eux comme des planqués.

Ici encore, je voudrais régler quelques comptes. Tout au long du XXe siècle, j'ai rencontré nombre de gens qui, soit n'avaient jamais entendu parler de la guerre en 1898, soit la minimisaient.

— Oh, celle-là ? Ce n'était pas une vraie guerre. Juste une échauffourée. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Il s'est foulé le gros orteil en descendant San Juan Hill ?

(J'aurais pu les tuer ! Une fois, d'ailleurs, j'ai lancé un martini extra-dry à la face d'un individu qui tenait ce genre de propos.)

Toutes les guerres se ressemblent… parce que la mort ne frappe qu'une fois.

Et puis… en l'été 1898, nous ne savions pas que la guerre serait de courte durée. Les États-Unis n'étaient pas une superpuissance… tandis que l'Espagne était encore un grand empire. Tout ce que nous savions, c'était que nos hommes partaient peut-être pour de longues années… et peut-être pour ne plus revenir. La sanglante tragédie de la Guerre de Sécession était notre seule référence et elle avait commencé exactement de la même manière, par un appel du Président aux corps francs. Aux dires de mes aînés, personne n'aurait imaginé alors que les États rebelles, deux fois moins grands que nous, moins peuplés et totalement dépourvus d'industrie lourde, qui est le nerf de la guerre moderne, nous résisteraient pendant quatre longues années, terribles et meurtrières.

Avec un tel passé, rien ne nous laissait présager que la défaite de l'Espagne serait prompte, et nous formions des vœux pour que nos hommes nous reviennent… un jour.

Le 5 mai, ils partirent… dans un train spécial en provenance de Kansas City ; direction : l'est, par Saint Louis via Springfield. Destination : la Géorgie. Nous les accompagnâmes tous à Butler. Père et mère ouvraient la marche, dans le buggy tiré par Loafer, tandis que nous suivions dans le surrey, en principe réservé au dimanche, tiré par Daisy et Beau sous la conduite de Tom. Quand le

train entra en gare, nous eûmes à peine le temps de nous dire adieu. Ils criaient déjà :

— En voituuure !

Père confia Loafer à Frank, et j'héritai du surrey.

En fait, le départ ne fut pas si rapide que cela : il fallut charger les bagages, le ravitaillement et enfin les soldats. Sur un wagon plat, au milieu du train, il y avait une fanfare, fournie par le 3e régiment (Kansas City) qui, pendant l'arrêt en gare, joua un pot-pourri militaire.

Ils commencèrent par *Mine eyes have seen the glory…,* enchaînèrent sur *I wish I was in de Land ob cotton…,* puis *Tenting tonight…* et… *stuck a feather in his cap and called it macaroni !* Enfin, ils entonnèrent *Dans la cellule de ma prison…,* la locomotive siffla, le train s'ébranla et la fanfare se retira du wagon plat pour entrer dans la voiture suivante. Il fallut aider le joueur de tuba.

Nous reprîmes alors le chemin de la maison. En route, j'entendais encore *Tramp, tramp, tramp, the boys are marching…* et ce tragique premier vers : « Dans la cellule de ma prison je suis assis… » Quelqu'un me dit plus tard que l'auteur de ces paroles ne savait pas de quoi il parlait, car les camps de prisonniers, par temps de guerre, n'offrent pas à leurs détenus le luxe d'une cellule. Il me donna pour exemple Andersonville.

Quoi qu'il en soit, j'avais les yeux embués. Je n'y voyais goutte. Mais c'était sans importance : Beau Brummel et Daisy n'avaient pas besoin de moi. Il suffisait de leur lâcher la bride, ils connaissaient le chemin. Et ils nous menèrent à bon port.

En arrivant, j'aidai Frank à dételer les deux équipages, puis montai dans ma chambre. Je venais à peine de m'enfermer quand mère frappa à la porte. Je lui ouvris.

— Oui, mère ?

— Maureen, ton *Livre d'Or*… je peux te l'emprunter ?

— Bien sûr.

J'allai le prendre. Il était sous mon oreiller.

— Numéro quatre-vingt-trois, page soixante, mère, dis-je en le lui tendant.

Elle parut surprise et le feuilleta rapidement.

— C'est exact, reconnut-elle. (Puis elle me regarda dans les yeux.) Nous devons être courageuses, ma chérie.

— Oui, mère.

En parlant de cellules de prison, Pixel vient juste d'arriver dans la mienne, avec un cadeau pour moi. Une souris. Une souris morte. Encore chaude. Il est extrêmement content de lui et s'attend visiblement à ce que je la mange. Oui, c'est bien cela, il attend que je la mange.

Comment vais-je m'en sortir ?

6

WHEN JOHNNY COMES MARCHING HOME…

La suite de 1898 fut un long mauvais rêve. Nos hommes étaient partis pour la guerre, mais il était difficile de savoir ce qui se passait dans cette guerre. Je me souviens d'une époque, une soixantaine d'années plus tard, où l'œil maléfique de la télévision transformait la guerre en spectacle sportif, à tel point même (mais j'espère que ce n'est pas vrai) que les attaques étaient minutées afin de pouvoir être retransmises en direct au journal de vingt heures. Peut-on imaginer une ironie plus macabre que de devoir attendre l'aval d'un ingénieur du son pour mourir, afin de permettre à un commentateur de lancer les pubs sur la bière ?

En 1898, les combats n'étaient pas diffusés dans nos salons ; nous avions les pires difficultés à découvrir ce qui s'était passé, même longtemps après les faits. Notre marine gardait-elle la côte Est (comme le réclamaient les politiciens de l'Est) ou était-elle quelque part dans les Caraïbes ? L'*Oregon* avait-il passé le Cap Horn et rejoint la flotte à temps ? Pourquoi y avait-il une seconde bataille à Manille ? N'avions-nous pas remporté la bataille de la baie de Manille depuis des semaines ?

En 1898, j'étais si ignorante en matière militaire que je ne me rendais pas compte de la nécessité de taire aux civils la localisation de la flotte et les mouvements d'armée. Je ne savais pas que les moindres informations seraient rapportées aux agents ennemis dans la minute qui suivait. Je n'avais jamais entendu parler du

« droit à l'information » du public, un droit qu'on ne trouvait pas dans la Constitution mais qui fut considéré comme sacro-saint durant la seconde moitié du XX^{e} siècle. Ce soi-disant « droit » statuait qu'il était indispensable (regrettable, soit, mais nécessaire) d'envoyer les soldats, les marins et les aviateurs à la mort afin de ne pas ternir cet intouchable « droit à l'information ».

J'avais encore à apprendre qu'il est déraisonnable de confier la vie de nos hommes aux membres du Congrès et aux journalistes.

Je vais essayer d'être impartiale. Admettons que 90 % des congressistes et des journalistes soient des gens honnêtes et honorables. En ce cas, il faut en déduire que 10 % d'entre eux sont des fous sanguinaires indifférents à la vie humaine, car cette minorité, prônant la mort des soldats et la perte des batailles, semble capable à elle seule de changer le cours d'une guerre.

Je n'avais pas ces sombres pensées en 1898 ; il me fallut trois guerres, dont deux mondiales et deux non déclarées (« actions de police », grâce à Dieu !) pour comprendre que les vies humaines avaient trop de valeur pour être laissées aux mains des gouvernements et des journalistes.

« La démocratie fonctionne bien quand l'homme de la rue est un aristocrate. Mais Dieu doit détester l'homme de la rue ; Il en a fait un homme si commun ! Est-ce que l'homme de la rue comprend ce que "noblesse oblige" veut dire ? Les règles de conduite chevaleresques ? La responsabilité individuelle dans la bonne marche de l'État ? Autant chercher des poils sur une grenouille. » Est-ce là quelque chose que j'ai entendu de la bouche de mon père ? Non. Enfin, pas exactement. C'est quelque chose que j'ai entendu vers deux heures du matin à l'Oyster Bar de Benton House, à Kansas City, après la conférence de M. Clemens en janvier 1898. Peut-être mon père en a-t-il dit une partie ; peut-être était-ce seulement M. Clemens ; ou peut-être en étaient-ils tous les deux les coauteurs… Ma mémoire n'est plus infaillible après toutes ces années.

M. Clemens et mon père se délectaient d'huîtres, de philosophie et de brandy. J'eus droit à un petit verre de porto. Le porto, comme les huîtres, étaient nouveaux pour moi ; je n'ai apprécié ni l'un ni les autres… et il faut dire que l'odeur du cigare de M. Clemens ne m'a pas aidée.

(J'avais assuré M. Clemens que l'arôme d'un bon cigare ne me dérangeait pas ; fumez, ne vous gênez pas pour moi. Regrettable erreur.)

Mais j'aurais enduré pire que la fumée de cigare et les huîtres pour être présente ce soir-là. Sur le quai, M. Clemens ressemblait tout à fait à ses portraits : un satan jovial sous un halo de cheveux blancs, dans un costume blanc du meilleur faiseur. Il était plus petit que je ne pensais, mais charmeur et chaleureux, et il fit de moi une admiratrice encore plus fervente en me traitant comme une vraie dame.

Je veillai bien plus tard que mon heure habituelle et dus constamment me pincer pour ne pas tomber de sommeil. Je me souviens surtout du discours de M. Clemens sur les chats et les cheveux roux… improvisé sur le moment à mon intention, je pense, car on n'en trouve trace ni dans son œuvre publiée, ni dans les récits révélés cinquante ans après sa mort par l'University of California.

Saviez-vous que M. Clemens était rouquin ? Mais, là encore, c'est une autre histoire.

L'annonce du protocole de paix parvint à Thèbes le 12 août. Un vendredi, M. Barnaby, notre proviseur, nous convoqua dans la salle d'honneur pour nous apprendre la nouvelle et suspendit la classe. Je courus à la maison. Mère était déjà au courant. Nous pleurâmes l'une contre l'autre un moment, tandis que Beth et Lucille chahutaient autour de nous, puis nous nous livrâmes à un véritable nettoyage de printemps hors saison, afin d'être prêtes pour recevoir père et Tom (et M. Smith ? Je ne prononçai pas son nom). La semaine suivante, Frank fut prié de tondre la pelouse et de bichonner les abords de la maison : Fais ce qu'on te dit, ne pose pas de questions.

L'office du dimanche fut une merveilleuse occasion de louer le Seigneur. Le révérend Timberly s'empêtra dans des circonlocutions encore plus stupides que d'habitude, mais personne ne s'en plaignit ; en tout cas, pas moi.

— Maureen, est-ce que tu vas à l'école demain ? me demanda mère après l'office.

Je n'y avais pas réfléchi. Le conseil d'établissement avait décidé d'offrir des cours d'été (en plus des habituelles leçons de rattrapage pour les cancres) dans une intention patriotique, afin de permettre

aux plus grands de passer leurs examens a l'avance pour pouvoir s'enrôler. Je m'étais inscrite à ces cours, à la fois pour parfaire mon éducation (puisque j'avais renoncé à l'université) et pour combler le vide qu'avait causé le départ de père et de Tom (et de M. Smith) pour la guerre.

(J'ai passé les plus longues années de ma vie à attendre des hommes qui devaient revenir de guerre. Et d'autres qui ne devaient jamais revenir.)

— Mère, je n'y ai pas réfléchi. Tu crois vraiment qu'il y aura école demain ?

— J'en suis sûre. Tu as appris tes leçons ?

(Elle savait bien que non. Comment voulez-vous potasser les verbes irréguliers grecs en récurant le sol de la cuisine ?)

— Non, m'dame.

— Eh bien ? Qu'est-ce que ton père va penser de toi ?

— Oui, m'dame, soupirai-je.

— Inutile de t'apitoyer sur ton sort. Les cours d'été, c'était ton idée. Ne gaspille pas cette occasion. Allez, ouste ! Je préparerai le souper toute seule.

Ils ne rentrèrent pas cette semaine-là.

Ils ne rentrèrent pas la semaine suivante.

Ils ne rentrèrent pas cet automne-là.

Ils ne rentrèrent pas cette année-là.

(Le corps de Chuck rentra. L'armée détacha un peloton de fusiliers et j'assistai à mes premières funérailles militaires. J'ai pleuré et pleuré. Un clairon aux cheveux blancs joua : *Dors en paix, brave soldat, Dieu est proche*.

Les seuls moments où je suis presque prête à croire en Dieu, c'est lorsque j'entends la Sonnerie aux morts. Aujourd'hui encore.)

Après ces jours d'été de 1898, quand vint septembre il me fallut faire un choix : continuer l'école ou non et, si oui, où ? Je ne voulais pas rester à la maison, à jouer les nurses pour George. Puisque je ne pouvais pas aller à Columbia, j'étais tentée par l'académie de Butler, un établissement privé qui enseignait les arts libéraux au niveau du brevet élémentaire de Columbia ou Lawrence. Je fis remarquer à mère que je n'avais pas touché à mes cadeaux de Noël et d'anniversaire ni à mes « petites économies » (c'est-à-dire la menue

monnaie que j'avais pu gagner – rare et maigre pécule – en gardant les enfants des voisins, en tenant un stand à la foire locale, etc.) et que j'avais épargné suffisamment pour me payer les cours et les livres.

— Et comment feras-tu l'aller et retour ? me demanda-t-elle.

— Comment faisait Tom ?

— On ne répond pas à une question par une autre question, jeune fille. Tu sais très bien comment faisait ton frère : en buggy par beau temps, à cheval par mauvais temps… et en restant à la maison par très mauvais temps. Mais ton frère est un homme et un adulte. Alors, comment feras-tu, dis-moi ?

Je réfléchis. Un buggy ne posait pas de problème : l'académie possédait une écurie spéciale. À cheval ? Je montais presque aussi bien que mes frères… mais les filles n'arrivent pas à l'école en culotte de peau, et la selle d'amazone n'était pas une solution idéale par grand vent. Mais, même par temps calme et en buggy… il faudrait, de fin octobre à début mars, que je parte avant le lever du jour et que je rentre après la tombée de la nuit.

En octobre 1889, Sarah Trowbridge avait quitté la ferme paternelle pour se rendre en buggy à Rich Hill, à une huitaine de kilomètres. Le cheval ramena le buggy. On ne revit jamais Sarah.

Notre campagne était tranquille. Mais l'animal le plus dangereux de l'histoire a toujours marché sur des jambes… et se plaît quelquefois à rôder le long des chemins de campagne.

— Je n'ai pas peur, mère.

— D'après toi, qu'est-ce que ton père te conseillerait ?

Bref, j'abandonnai et me préparai à reprendre le lycée pour un semestre supplémentaire, ou plus. Le lycée était à moins de deux kilomètres et nous connaissions des gens tout le long du chemin, à portée de voix. Et, surtout, notre lycée proposait des cours auxquels je n'avais pas encore eu le temps d'assister. Je continuai le grec et le latin, commençai les équations différentielles et l'allemand, et profitai de deux heures de permanence pour suivre des cours de géologie et d'histoire médiévale. Et, bien sûr, je poursuivis mes leçons de piano le samedi matin ; mère avait été mon professeur pendant trois ans, puis elle avait estimé que je méritais un enseignement plus approfondi. C'était du « donnant, donnant » :

Mlle Primrose avait des dettes envers mon père pour elle-même et pour sa vieille mère malade.

De quoi me tenir occupée jusqu'à la rentrée de septembre 1898, tout en me laissant le temps d'écrire chaque semaine une lettre purement informelle à M. Smith (*sergent* Smith !), une autre à Tom, à père, et une aussi à Chuck… jusqu'au jour où l'on me retourna la dernière… une semaine avant que Chuck ne revienne parmi nous, pour toujours.

Je n'avais plus de garçons ni de jeunes gens à qui parler. Les meilleurs étaient partis pour la guerre ; ceux qui restaient avaient généralement de la bave sur le menton. Ou étaient beaucoup trop jeunes pour moi. Ma conscience ne me dictait pas d'être fidèle à M. Smith. Il ne me l'avait pas demandé, et je ne comptais pas non plus sur sa fidélité. Nous avions eu une – une seule – première rencontre fructueuse, mais cela ne constituait pas un engagement.

Et je ne fus pas fidèle. Mais comme c'était avec mon jeune cousin Nelson, ça compte à peine. Nelson et moi avions une chose en commun : nous étions aussi obsédés qu'un troupeau de chèvres. Et aussi prudents qu'une renarde avec ses petits, rapport à Mme Grundy.

Je le laissais choisir le lieu et l'heure ; il avait le génie de l'intrigue. Nous entretenions ainsi entre nous un agréable frisson sans éveiller les soupçons de Mme Grundy. J'eusse épousé Nelson avec joie, malgré notre différence d'âge, si nous n'avions pas été aussi proches parents. Un brave garçon. (À part cette tarte au citron !)

À Noël, ils n'étaient toujours pas là. Mais on rapatria deux corps de plus. J'assistai aux deux enterrements, en mémoire de Chuck.

En janvier, mon frère Tom revint avec son régiment. Mère et Frank allèrent à Kansas City accueillir le train militaire et suivre la parade, puis la marche de retour jusqu'au dépôt, où la plupart des soldats remontèrent à bord pour être démobilisés dans la ville de leur domicile. Quant à moi, je restai à la maison pour garder mes sœurs et George, tout en me répétant intérieurement que j'étais bien trop bonne.

Tom était porteur d'une lettre pour mère :

Mme Ira Johnson,
aux bons soins du caporal d'infanterie T.J. Johnson,
Compagnie C, 2e régiment au Missouri.

Chère Madame,
J'avais espéré et cru rentrer par le même train que notre fils Thomas. En effet, aux termes de l'engagement par lequel j'ai accepté de servir comme médecin militaire fédéral, je ne peux pas être retenu plus de 120 jours après la proclamation de la paix, soit le 12 décembre dernier ou le 6 janvier de ce mois-ci. (La différence des dates étant due à un article juridique sujet à controverse.)
J'ai le regret de t'informer que le médecin chef des armées m'a demandé, ainsi qu'à mes confrères, de continuer le service jusqu'à une date indéterminée, et que j'ai accepté. Nous avions cru que ces fièvres dévastatrices étaient enrayées, que nous pourrions démanteler le camp sanitaire et envoyer nos derniers patients à Fort Bragg. Mais l'arrivée de nouveaux malades de Tampa, il y a trois semaines, a ruiné nos espoirs.
En bref, madame, mes patients ont besoin de moi. Je rentrerai dès que le médecin chef jugera que ma présence n'est plus nécessaire… dans l'esprit du serment d'Hippocrate, sans chinoiser sur la lettre de mon contrat d'engagement. Je suis sûr que tu comprendras, comme tu l'as si souvent fait dans le passé.
Ton fidèle mari qui t'aime,
Capitaine Ira Johnson, médecin des armées,
Brigade sanitaire.

Mère ne pleurait jamais en présence d'autrui… Moi non plus.
Fin février, je reçus une lettre de M. Smith… postée à Cincinnati !

Chère mademoiselle Maureen,
Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté le bleu armée pour reprendre mes habits de pékin ; au moment où j'écris ceci, mon bataillon (Ohio) fait route vers l'ouest.

Mon plus cher désir est de vous revoir et de poursuivre mes visites en vue de demander votre main. C'est dans cette intention que je projette de reprendre ma scolarité à Rolla, après avoir passé quelques jours dans ma famille. Bien qu'on m'ait remis mon diplôme en avril dernier, avec six semaines d'avance, ce morceau de papier ne remplace pas l'apprentissage académique qui me fait défaut. Aussi ai-je décidé de rattraper mon retard, avec un petit quelque chose en plus pour faire bonne mesure – ce qui me rapprochera considérablement de Thèbes pour les week-ends. (En vérité, c'est à cela que je pense depuis le début.)
Puis-je espérer vous voir samedi après-midi, le 4 mars, et encore dimanche, le 5 mars ? Vous pouvez m'envoyer une carte postale à l'École des Mines, mais si je ne reçois pas de nouvelles de vous, j'en déduirai que votre réponse est oui.
Ce train est bien trop lent pour moi !
Mes respects à vos parents et bonjour à toute votre famille.
En attendant impatiemment le 4,
je reste, fidèlement vôtre,

Brian Smith,
sergent – bataillon Ohio
(service fédéral).

Je la relus, inspirai profondément et retins mon souffle pour apaiser les battements de mon cœur. Puis, j'allai trouver mère pour lui demander de la lire à son tour. Elle sourit.

— Je suis heureuse pour toi, ma chérie.

— Je n'ai pas besoin de lui dire d'attendre le retour de père ?

— Ton père lui a déjà accordé son consentement… et je le partage. Il est le bienvenu. (Mère eut l'air pensive.) Tu pourrais lui demander de prendre son uniforme ?

— Vraiment ?

— Vraiment. Pour qu'il puisse le mettre dimanche à l'église. Ça te plairait ?

Et comment ! Je ne m'en cachai pas.

— Comme Tom, pour son premier dimanche parmi nous ? Formidable !

— Nous serons fiers de lui. Je compte demander à ton père de porter son uniforme, lui aussi, pour son premier dimanche à la maison… Maureen, ajouta-t-elle, songeuse, il est inutile que M. Smith loue une chambre à la pension de Mme Henderson ou qu'il rentre à Butler pour la nuit. Frank peut dormir dans le second lit de la chambre de Tom et M. Smith pourra avoir l'ancienne chambre d'Edward.

— Oh, ce serait bien.

— Oui, ma chérie, mais… regarde-moi dans les yeux, Maureen. Je ne veux pas que sa présence sous ce toit permette aux enfants – y compris Thomas, tu m'entends ? – de voir, ni même de soupçonner la moindre privauté.

Je rougis jusqu'aux oreilles.

— C'est promis, maman.

— Je n'ai pas besoin de promesse ; sois simplement discrète. Nous sommes entre femmes, ma chère fille. Je veux t'aider.

Mars fut clément, ce qui me convenait à merveille car je n'avais aucune envie de passer tout un long après-midi au salon, engoncée dans un corset. Le temps était chaud et ensoleillé, et le vent léger comme une caresse. Aussi, le samedi 4, me présentai-je sous les dehors d'une parfaite jeune fille modèle, avec ombrelle, manches gigot et un nombre ahurissant de jupons… jusqu'à ce que Daisy nous eût suffisamment éloignés de la maison pour que plus personne ne pût nous entendre.

— Brian…

— Oui, mademoiselle Maureen ?

— « Mademoiselle Maureen », mon œil ! Briney, tu as déjà couché avec moi et, maintenant que nous sommes seuls, tu peux arrêter ton numéro. Est-ce que tu as une érection ?

— Maintenant que tu m'y fais penser… oui !

— Si tu avais dit non, j'aurais fondu en larmes. Écoute, chéri, je connais un endroit absolument charmant…

(C'était Nelson qui l'avait trouvé.) Apparemment, personne d'autre ne le connaissait. Nous dételâmes Daisy et l'amenâmes dans un coin de verdure entouré d'arbres serrés, en barrant sa retraite avec le buggy : ainsi, elle avait assez de place pour brouter, mais il lui était impossible de prendre la poudre d'escampette.

J'étalai la couverture sur un carré d'herbe séparé du rivage par un épais buisson… et me déshabillai sous les yeux de Brian : entièrement, bas et chaussures compris.

Certes, l'endroit était intime, mais on aurait pu m'entendre dans un rayon de cinq cents mètres au moins. Je m'évanouis. Quand je rouvris les yeux, je vis que mon Briney avait l'air inquiet.

— Tu vas bien ? me demanda-t-il.

— Je n'ai jamais été aussi bien de ma vie ! *Thank you, sir!* Tu as été splendide ! Génial ! Je suis morte et au paradis.

Il me sourit.

— Oh non, tu n'es pas morte. Tu es bien là et tu es merveilleuse et je t'aime.

— Tu es sincère ? Brian… tu as vraiment l'intention de m'épouser ?

— Oui.

— Même si je suis disqualifiée par la Fondation Howard ?

— Rouquine, la Fondation nous a mis en rapport… Mais elle n'est pour rien dans le fait que je sois revenu. Je veux bien faire mes preuves pendant sept ans, comme l'autre quidam dans la Bible, pour obtenir ta main.

— J'espère que tu le penses. Tu veux savoir pourquoi je suis disqualifiée ?

— Non.

— Ah ? Tant pis, je te le dis quand même, parce que j'ai besoin de ton aide.

— À votre service, mam'zelle.

— Je suis disqualifiée parce que je ne suis pas enceinte. Si tu veux bien te soulever un peu, je vais te retirer ce ridicule morceau de caoutchouc. Et maintenant, monsieur, dès que vous aurez récupéré, je vais vous demander d'avoir l'obligeance de me qualifier. Briney, faisons notre premier bébé !

À ma grande surprise… il était déjà requinqué. Même Nelson ne retrouvait pas ses forces aussi vite. Mon Brian était un homme remarquable.

Rien ne vaut la peau nue contre la peau nue ; je m'en étais toujours doutée. Cette fois, je criai encore plus fort. Depuis, j'ai appris à avoir des orgasmes silencieux, mais je préfère être

bruyante, quand les circonstances le permettent. La plupart des hommes aiment les applaudissements. Surtout Briney.

Je soupirai enfin.

— C'est fait. *Re-thank you, sir*. Maintenant, je suis une future maman. Je sens que tu as touché la cible. En plein dans le mille !

— Maureen, tu es sensationnelle.

— Je suis morte. Morte de bonheur. Tu as faim ? J'ai fait des choux à la crème pour notre déjeuner. Je les ai remplis juste avant ton arrivée.

— C'est toi que je veux manger.

— Sornettes. Nous devons te maintenir en forme. Il ne faut pas que tu dépérisses. (Je lui parlai des dispositions que nous avions prises pour cette nuit, et d'autres nuits.) Bien sûr, mère est au courant de tout. Elle était une fiancée Howard elle-même. Elle nous demande seulement de faire bonne figure. Briney, est-ce que tes parents sont roux ?

— Ma mère. Papa est aussi brun que moi. Pourquoi ?

Je lui expliquai la théorie de M. Clemens.

— Il dit que, si le reste de l'espèce humaine descend du singe, les roux, eux, descendent du chat.

— Ça me semble logique. Au fait, j'ai oublié de te dire : si tu m'épouses, mon chat fait partie du trousseau.

— Tu aurais pu me prévenir avant de m'entreprendre.

— Peut-être. Tu as quelque chose contre les chats ?

— Je n'adresse même pas la parole à ceux qui ont quelque chose contre les chats. Briney, j'ai froid. Rentrons.

Le soleil avait disparu derrière un nuage et la température avait brusquement fraîchi : un temps typique du mois de mars, au Missouri.

Pendant que je me rhabillais, Briney harnacha Daisy. Il avait ce doigté à la fois tendre et ferme que les chevaux (et les femmes) apprécient. Daisy lui obéit avec la docilité que je lui connaissais, alors qu'elle était habituellement rétive avec les étrangers.

Quand nous arrivâmes à la maison, je claquais des dents. Mais Frank avait allumé le poêle du salon et nous pûmes attaquer mon pique-nique au coin du feu. J'invitai Frank à le partager. Il avait déjà mangé mais trouva encore une petite place pour les choux à la crème.

Mes règles étaient pour le 18 mars. Il n'y eut rien. J'en informai Briney mais personne d'autre.

— Père dit qu'un retard n'est rien. Il faut encore attendre.

— Nous attendrons.

Père rentra le 1er avril et la fête battit son plein à la maison des jours durant. Mes règles suivantes devaient être pour le 15 avril. Toujours rien. Briney estima qu'il était temps d'en avertir mon père, ce que je fis le jour même, un samedi après-midi. Père me regarda solennellement.

— Comment prends-tu la chose, Maureen ?

— Le mieux du monde, monsieur. Je l'ai fait exprès… *nous* l'avons fait exprès. À présent, j'aimerais épouser M. Smith dès que possible.

— C'est raisonnable. Eh bien, convoquons ce jeune homme. Je souhaite lui parler seul à seul.

— Je ne pourrai pas être présente ?

— Tu ne pourras pas être présente.

À la fin de l'entretien, père sortit de son cabinet.

— Tu n'as pas la moindre trace de sang, Briney, dis-je.

— Il n'a même pas sorti son fusil. Il m'a seulement expliqué tes petits défauts.

— *Quels* petits défauts ?

— Allons, allons, du calme.

Père revint en compagnie de mère.

— J'ai fait part à Mme Johnson de ton retard de règles, nous dit-il. (Il se tourna vers elle.) Quand devrait-on les marier, d'après toi ?

— Quand finissent vos cours à Rolla, monsieur Smith ?

— Mon dernier examen est le vendredi 19 mai, madame. Les cours ne reprennent pas avant le 2 juin, mais ça ne me concerne pas.

— Je vois. Est-ce que le samedi 20 mai vous conviendrait, à tous les deux ? Et pensez-vous que vos parents pourront venir à la noce, monsieur Smith ?

À dix-neuf heures trente, le 20 mai, mon mari et moi quittions Butler dans le Kansas City Southern Express… « express » voulant dire qu'il s'arrêtait pour les vaches, les laitières et les grenouilles, mais pas pour les vers luisants.

— Briney, dis-je, j'ai mal aux pieds.

— Retire tes chaussures.

— En public ?

— Tu n'as plus besoin de te soucier de l'opinion des gens. Seulement de la mienne… et encore, tout juste.

— Merci, m'sieur. Mais je n'ose pas les retirer ; mes pieds enfleraient et je n'arriverais jamais à les remettre. Briney, la prochaine fois qu'on se mariera, enlève-moi.

— D'accord. J'aurais dû déjà le faire. Quelle journée !

J'avais exprimé le désir de me marier à midi. Et je fus contrecarrée à la fois par ma mère, ma future belle-mère, le pasteur, la femme du pasteur, l'organiste, le bedeau et tous ceux qui estimaient avoir leur mot à dire. J'avais cru que la mariée avait le droit de choisir elle-même les modalités de la cérémonie (tant qu'elle restait dans les limites admises par le portefeuille de son père) mais sans doute avais-je lu trop de romans sentimentaux. Je voulais me marier à midi pour que nous puissions arriver à Kansas City avant la nuit. Me voyant bafouée de tous les côtés, je m'en ouvris à père.

Il hocha la tête.

— Je suis navré, Maureen, mais il est écrit noir sur blanc dans la Constitution que le père de la mariée n'a pas le droit d'intervenir sur le déroulement de la cérémonie. Il doit payer l'addition et céder sa fille. Sans quoi, on ne le laisse pas sortir de sa cage. Tu as dit à ta mère pourquoi tu tenais à prendre le premier train ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle a répondu ?

— Elle a répondu que tout avait été programmé sur la présomption que les Smith arriveraient par le dix heures quarante-deux, c'est-à-dire assez tôt pour un mariage à quatre heures mais pas pour un mariage à midi. J'ai objecté qu'ils étaient déjà là, à quoi elle m'a rétorqué qu'il était trop tard pour changer quoi que ce soit. Alors, je lui ai demandé qui avait pris cette décision et pourquoi je n'avais pas été consultée. Elle m'a dit textuellement : « Tiens-toi tranquille et arrête de gigoter, j'ai encore une épingle à mettre. » Père, c'est affreux. On me traite comme une vache primée qu'on va montrer à la foire. Et on ne m'écoute pas plus que cette vache.

— Maureen, il est probablement trop tard pour changer quelque chose maintenant. Une fois exprimés, tes désirs auraient dû être

respectés. Mais il reste moins de quarante-huit heures avant ton mariage et, quand Adèle a quelque chose en tête, elle n'en démord pas. Je voudrais pouvoir t'aider, mais elle ne m'écoutera pas davantage. (Il avait l'air aussi malheureux que moi.) Serre les dents et prends ton mal en patience. Quand frère Timberly aura dit : « Je vous déclare mari et femme », tu n'auras plus à te soucier de personne d'autre que de Brian. Et, comme j'ai l'impression que tu le mènes déjà par le bout du nez, ça ne devrait pas te poser de problèmes.

— Je ne crois pas que je le mène par le bout du nez.

On avait prévenu le révérend Timberly que le rituel méthodiste épiscopal devait être suivi à la lettre, foin de ces innovations modernes ! On lui avait dit également que ce serait une cérémonie simple. Mais cette tête de mule n'avait rien voulu entendre. Il avait rajouté toutes sortes de trucs (empruntés aux rites de sa secte, je présume ; il était Grand Chancelier honoraire de l'Ordre des chevaliers et seigneurs de la Haute Montagne), des trucs qui n'avaient pas figuré lors de la répétition, avec des questions et des réponses que je ne reconnaissais pas. Et il avait prêché ! Il nous avait expliqué quantité de choses que nous n'avions nullement besoin d'entendre et qui n'avaient rien à voir avec une messe de mariage.

Et ça durait, et ça durait, et mes pieds qui me faisaient mal (n'achetez jamais de chaussures par correspondance !), et mon corset qui m'empêchait de respirer ! (Je n'en avais jamais porté auparavant ; c'était mère qui avait insisté.) J'étais sur le point de dire à frérot Timbré de s'en tenir au texte et d'arrêter d'improviser (l'heure du train se rapprochait dangereusement), quand il exigea qu'on lui présentât deux alliances, alors que, ainsi qu'on l'en avait averti, nous n'en avions qu'une.

Il voulut tout recommencer depuis le début.

Brian prit la parole (normalement, un fiancé n'est pas censé dire autre chose que : « oui » et : « je le jure ») et chuchota dans un murmure qu'on ne pouvait pas entendre à plus de cent mètres :

— Révérend, arrêtez de tourner autour du pot et suivez le texte… ou je ne vous paierai pas un sou.

Frère Timberly commença par bomber le torse, puis regarda Briney, se ravisa brusquement et dit :

— Envertudespouvoirsquimesontconférésparl'État souverainduMissouri, jevousdéclaremarietfemme !

Et ainsi eut-il la vie sauve. Je pense.

Brian m'embrassa, nous nous retournâmes, commençâmes à descendre la nef et je trébuchai sur les plis de ma traîne. C'était Beth qui la portait et elle était censée la déplacer vers la gauche.

Ce n'était pas sa faute. Je m'étais trompée de côté.

— Brian, tu as eu de la pièce montée ?

— Pas eu le temps.

— Moi non plus. Je m'aperçois que je n'ai rien mangé depuis le petit déjeuner… et, déjà, ce n'était pas beaucoup. Allons voir cette voiture-restaurant.

— D'accord. Je vais essayer de savoir où elle se trouve. (Il se leva et revint au bout de quelques instants.) J'ai trouvé, dit-il en se penchant vers moi.

— Bien. C'est vers l'avant ou l'arrière ?

— L'arrière. Mais loin derrière. Ils l'ont décrochée à Joplin.

Ainsi notre souper de noces fut-il composé de deux sandwiches au jambon rassis et d'une bouteille de soda pour deux.

Vers onze heures, nous arrivâmes enfin au *Lewis & Clark,* où Briney avait réservé une chambre. Le cocher de fiacre n'avait apparemment jamais entendu parler de cet hôtel mais il était d'accord pour se livrer aux recherches nécessaires aussi longtemps que son cheval accepterait de nous tirer. D'emblée, il se lança dans une mauvaise direction. Briney s'en aperçut et l'arrêta ; le cocher se mit alors à protester en faisant la grimace.

— Ramenez-nous au dépôt, dit Briney. On va prendre un autre fiacre.

L'ultimatum porta ses fruits et nous mena à bon port.

Comme il fallait s'y attendre, je suppose, le veilleur de nuit n'était pas au courant de la réservation de Briney. Mais mon Brian n'était pas du genre à se laisser intimider aussi facilement.

— J'ai fait ma réservation par la poste, il y a trois semaines, avec un mandat à l'appui. J'ai le reçu ici même, avec une lettre de confirmation signée de votre directeur. Alors, allez le réveiller et qu'on en finisse avec cette mascarade.

Et il lui glissa la lettre sous le nez. L'employé la parcourut et dit :

— Ah ! M. *Smith* ? Avec la suite nuptiale ? Pourquoi que vous l'avez pas dit ?

— Il y a dix minutes que je l'ai dit.

— Je suis confus, monsieur.

Vingt minutes plus tard, j'étais dans une merveilleuse baignoire remplie d'eau brûlante et savonneuse, exactement comme à Chicago, six ans plus tôt. Je m'endormis presque dans l'eau. Puis, me rendant compte que je monopolisais l'instrument je me ressaisis et m'écriai :

— Briney ? Tu veux que je te fasse couler un bain ?

Pas de réponse. Je me séchai et m'enveloppai dans une serviette, consciente du caractère osé (et provocant, espérais-je) de ma tenue.

Mon chevalier servant dormait à poings fermés, étendu sur la courtepointe, tout habillé.

Il y avait un seau à glace en argent sur le seuil, avec une bouteille de champagne.

Je sortis ma chemise de nuit (d'un blanc virginal et parfumée : l'ancienne chemise de nuit nuptiale de mère) et une paire de chaussons à pompons.

— Brian… Briney, réveille-toi, mon chéri. Je veux t'aider à te déshabiller, ouvrir le lit et te glisser dedans.

— Hum…

— S'il te plaît, chéri.

— Je ne dormais pas.

— Non, bien sûr. Laisse-moi t'aider à retirer tes bottes.

— J… j'arrive pas à… à les…

Il se redressa et parvint tout de même à s'en saisir.

— Parfait, chéri. Il faut que je vide la baignoire, et puis je te fais couler un bain.

— La baignoire est encore pleine ?

— Oui.

— Alors, laisse. Je me baignerai dans ton eau. Madame Smith, tu ne peux pas salir l'eau ; tu ne peux que l'imprégner d'un délicieux parfum.

Et mon chevalier servant se baigna dans la même eau que moi (encore agréablement tiède). Je me faufilai dans le lit… et je dormais profondément quand il revint. Il ne me réveilla pas.

Je me réveillai de moi-même, dans le noir, vers deux ou trois heures, effrayée de me retrouver dans un lit inconnu… puis la mémoire me revint.

— Briney ?

— Tu es réveillée ?

— Oui et non.

Je me blottis contre lui.

Puis, je m'assis et me débarrassai de ma chemise de nuit ; je me sentais toute ficelée. Briney retira la sienne également et, pour la première fois, nous fûmes nus tous les deux ensemble et c'était merveilleux et je compris que ma vie entière n'avait été que la préparation de cet instant.

Après un temps indéterminé qui avait commencé lentement, une ardeur nouvelle nous enflamma ; puis je m'étendis tendrement contre lui, aimante.

— Merci, Briney. Tu es magnifique.

— Merci. Je t'aime.

— Je t'aime, mon mari. Briney, où est ton chat ? À Cincinnati ? À Rolla ?

— Hein ? Non, non. À Kansas City.

— Ici ? En pension chez quelqu'un ?

— J'sais pas.

— Je ne comprends pas.

— Tu ne l'as pas encore choisi, Mo. C'est le chaton que tu vas m'offrir comme cadeau de mariage.

— Oh ! Espèce de sale gosse !

Je le chatouillai. Il me chatouilla. Ce qui conduisit une Maureen éhontée à se montrer à nouveau bruyante. Puis je me fis gratter le dos. Se faire gratter le dos n'est pas la seule raison de se marier, mais c'en est une excellente, surtout si l'on tient compte des endroits difficiles à atteindre par soi-même. Et je lui grattai le dos à mon tour. Nous nous endormîmes enfin, entremêlés comme une portée de chatons.

Maureen avait enfin trouvé ce pour quoi elle était faite, son vrai destin.

Nous eûmes du champagne pour le petit déjeuner.

7

AU SON DE LA CAISSE ENREGISTREUSE

Pour avoir lu de candides autobiographies écrites par des femmes libérées du XX^{e} siècle, surtout celles qui ont été publiées après la seconde phase des Guerres finales, dans les années 1950, je sais qu'on attend maintenant de moi des révélations détaillées sur ma première grossesse et la naissance de mon premier enfant : mes malaises matinaux, mes sautes d'humeur, les larmes, la solitude… puis la fausse alerte, la rupture inattendue de la poche des eaux, la crise d'éclampsie et l'intervention médicale d'urgence, sans oublier les secrets que j'aurais laissé échapper pendant l'anesthésie.

Seulement voilà : ça ne s'est pas du tout passé comme ça. J'ai vu des femmes sujettes aux malaises matinaux et c'est franchement horrible, mais je n'en ai jamais fait l'expérience. Mon problème a toujours été de « garder la ligne », de ne pas dépasser le poids que mon médecin me fixait comme limite. (À certains moments, j'aurais pu tuer pour un éclair au chocolat.)

Pour mon premier bébé, l'accouchement dura quarante minutes. Si l'habitude d'accoucher à la maternité avait été en usage en 1899, j'aurais eu Nancy sur le chemin de la clinique. Mais ce fut Brian qui, sous ma direction, joua le rôle de la sage-femme, et ce fut beaucoup plus dur pour lui que pour moi.

Quand le Dr Rumsey arriva, il noua et coupa le cordon et dit à Brian qu'il avait fait de l'excellent travail (ce qui était vrai). Puis le Dr Rumsey prit soin de la délivrance et Brian tourna de l'œil, le

pauvre chéri. Les femmes sont plus solides que les hommes ; il le faut bien.

J'allais avoir d'autres accouchements plus longs, mais jamais d'une durée excessive. Comme le premier n'avait pas nécessité d'épisiotomie (et pour cause !), je n'ai pas eu besoin de points de suture et je n'ai jamais permis, par la suite, qu'on utilise la moindre lame dans cette région de mon individu, si bien que j'ai toujours la peau sans cicatrice et le muscle intact.

Je suis une bonne poulinière, avec tout ce qu'il faut pour, un bassin large et un col de l'utérus en caoutchouc vivant et élastique. Le Dr Rumsey m'a dit que c'était mon attitude qui faisait la différence, mais j'ai une meilleure explication : mes ancêtres m'ont transmis un héritage génétique qui a fait de moi une femelle efficace, et je leur en sais gré… car j'ai vu des femmes qui ne l'étaient pas, qui en ont souffert affreusement et qui, pour certaines d'entre elles, en sont même mortes. Oui, oui, la « sélection naturelle », la « survie des mieux adaptés », Darwin avait raison. Certifié. Mais cela n'a rien de drôle d'assister à l'enterrement d'une amie chère emportée dans la fleur de l'âge, tuée par son bébé. Alors que j'étais à l'un de ces enterrements, dans les années 20, j'ai entendu un vieux prêtre onctueux parler de « la volonté de Dieu ». En arrivant devant la tombe, je m'arrangeai pour faire un écart et lui planter un talon pointu dans le tibia. Au cri qu'il poussa, je lui expliquai que c'était la volonté de Dieu.

Il m'est arrivé d'accoucher au beau milieu d'une partie de bridge. C'était pour Pat, Patrick Henry Smith ; cela remonte donc à 1932… oui, c'est ça, puisque nous en étions aux contrats, pas aux annonces, et que Justin et Eleanor Weatheral, chez qui se déroulait la partie, nous enseignaient le bridge-plafond qu'ils venaient juste d'apprendre. Eleanor et Justin étaient les parents de Jonathan Weatheral, mari de ma première-née ; ils étaient eux aussi un couple Howard, mais nous étions devenus amis bien longtemps avant de le savoir. Nous ne devions le découvrir qu'en voyant apparaître le nom de Jonathan sur la liste des prétendants Howard présentée à Nancy.

Dans cette fameuse partie, j'étais la partenaire de Justin ; Eleanor tenait avec Briney. Justin avait fait les enchères, le contrat était fixé et nous nous apprêtions à jouer, lorsque je m'exclamai :

— Les mains sur la table, tout le monde, avec un presse-papier sur chaque paume ! Je vais accoucher.

— La partie est annulée, dit mon mari.

— Bien sûr, acquiesça mon partenaire.

— Des clous ! protestai-je dans mon langage châtié. J'ai un jeu du tonnerre et je n'ai pas l'intention d'abandonner. Aidez-moi à me lever.

Deux heures plus tard, nous reprenions la partie. Le Dr Rumsey « Junior » n'avait fait qu'un bref aller-retour. J'étais sur le lit d'Eleanor, avec une table sur les genoux ; j'avais les jambes en coton et soutenues par des oreillers, et mon nouveau fils était dans les bras de mon partenaire. El et Briney m'encadraient, assis de part et d'autre sur les bords du lit. J'avais annoncé un petit chelem de pique, doublé et redoublé, vulnérable.

Je fis la première levée.

Eleanor me regarda en retroussant le bout de son nez avec un doigt.

— C'est raté, ma petite…

Soudain, elle tressaillit, interdite.

— Pousse-toi, Mo ! C'est mon tour d'avoir un bébé !

C'est ainsi que Briney procéda à son deuxième accouchement dans la même nuit. Quant au docteur Junior, à peine était-il arrivé chez lui qu'il dut revenir, en marmonnant que nous aurions pu nous mettre d'accord, et en menaçant de nous faire payer le déplacement et des heures supplémentaires. Puis, il nous embrassa et nous quitta. À l'époque, nous savions depuis longtemps que les Rumsey étaient des Howard également, ce qui faisait de Doc Junior un membre de la famille.

J'appelai Ethel pour lui dire que nous ne rentrerions pas de la nuit, et pourquoi.

— Tout va bien, ma chérie ? Tu t'en sortiras, avec Teddy ? (Il y avait quatre autres enfants plus jeunes à la maison. Quatre, ou cinq ? Non, quatre.)

— Bien sûr, maman. Mais c'est un garçon ou une fille ? Et comment va tante Eleanor ?

— Les deux. Moi, j'ai eu un garçon, Eleanor une fille. Vous pouvez commencer à chercher un prénom… pour le mien, en tout cas.

Mais là n'était pas le plus beau de l'histoire ; ce que nous n'avions dit ni à Doc Junior ni à nos enfants, c'était que Briney était le géniteur de la petite fille de ma chère Eleanor et son mari Justin celui de mon Pat… à l'occasion d'un week-end dans les Ozarks où nous avions fêté les cinquante-cinq ans d'Eleanor. Notre moralité s'étant un peu relâchée, nos maris avaient décidé que, puisque nous étions tous quatre des Howard, il était inutile de s'encombrer de ces embarrassants capuchons de caoutchouc… quand nous pouvions faire marcher le tiroir-caisse.

(Note culturelle : j'ai déclaré qu'Eleanor était tombée enceinte le jour de ses cinquante-cinq ans. Mais l'âge que Doc Junior porta sur le certificat de naissance était « quarante-trois ans ». Et le mien trente-huit, au lieu de cinquante. En 1920, nous avions reçu des avocats de la Fondation Howard la consigne orale de nous rajeunir officiellement chaque fois que l'occasion s'en présenterait. Plus tard, dans le siècle, on nous encouragea et on nous aida à acquérir une nouvelle identité tous les trente ans environ. Finalement, ce fut cette véritable « mascarade » qui sauva les familles Howard pendant les années folles et les suivantes. Mais cela, je ne l'ai appris que par les Archives, car je fus emportée loin de ce tumulte – grâce au ciel et à Hilda ! – en 1982.)

Nous fîmes sonner cinq fois la caisse enregistreuse, Brian et moi, pendant la Décennie mauve – cinq bébés en dix ans, de 1900 à 1910. L'expression « faire sonner la caisse enregistreuse » est de moi, mais mon mari ne tarda pas à adopter mon langage vulgaire et imagé. C'était après ma convalescence consécutive à ma première « livraison » (notre Nancy chérie), dès que le Dr Rumsey m'eut donné le feu vert pour reprendre le « devoir conjugal » (je n'y peux rien, c'est comme ça qu'on disait à l'époque) si j'en éprouvais le désir.

De retour de cette visite chez le Dr Rumsey, je préparai le dîner, pris un bain supplémentaire, m'aspergeai d'un capiteux parfum que Briney m'avait offert pour Noël, passai un déshabillé vert d'eau (cadeau de mariage de tante Carole), vérifiai mes fourneaux, fermai le gaz – j'avais tout prévu – et je fus prête pour accueillir Briney.

Quand il entra, je pris la pose. Il me regarda des pieds à la tête et dit :

— C'est Joe qui m'envoie. C'est la bonne adresse ?

— Ça dépend de ce que vous cherchez, l'ami, répondis-je d'une voix chaude et profonde. Puis-je vous proposer la spécialité de la maison ? (Puis, j'abandonnai ma pose et arrêtai mon cinéma.) Briney ! Le Dr Rumsey nous donne le feu vert !

— Pourriez-vous être un peu plus précise, mon enfant ? Le feu vert pour quoi ?

— Pour tout. Je suis de nouveau en pleine forme. (Je laissai brusquement tomber mon déshabillé.) Viens là, Briney ! On va faire sonner la caisse enregistreuse !

Ce que nous fîmes, quoique sans succès cette fois-là ; il me fallut attendre le début de l'année 1901. Mais c'était toujours un merveilleux plaisir d'essayer, et je vous assure qu'on a essayé, encore et encore. Comme me le dit un jour Mammy Délia :

— Jésus Ma'ie Joseph ! Des centaines et des centaines de fois et toujou' 'ien du tout, là dis donc !

Comment Mammy Délia avait-elle atterri chez nous ? C'était Brian qui l'avait dénichée, à l'époque où je commençais à être trop grosse pour faire le ménage sans peine. Notre première maison, un petit pavillon dans la 26e Rue, était proche du quartier noir. Délia pouvait faire le trajet à pied et elle travaillait toute la journée pour un dollar et le prix du tramway. Le fait qu'elle n'utilisât pas de tramway n'entrait pas en ligne de compte : cela faisait partie du marché. Délia était née esclave et ne savait ni lire ni écrire… mais c'était une vraie dame, avec le cœur sur la main pour quiconque acceptait son amour.

Son mari était manœuvre dans les puits de pétrole ; je ne l'ai jamais vu. Elle continua à venir me voir – ou à voir Nancy, « son » bébé – lorsque je n'avais plus besoin d'aide, quelquefois accompagnée de son dernier petit-fils… qu'elle laissait avec Nancy, et insistait pour faire mon travail. Parfois, j'arrivais à « l'immobiliser » avec une tasse de thé. Mais pas souvent. Elle reprit son service chez nous quand j'eus Carol. Et ainsi de suite, avec chaque bébé, jusqu'en 1911, quand « le Seigneur la rappela dans Ses bras ». S'il y a un paradis, Délia s'y trouve.

Se peut-il que le paradis soit aussi réel que Kansas City pour ceux qui y croient ? Cela s'accorderait, me semble-t-il, avec la cosmologie du « monde comme mythe ». Il faudra que j'en parle à Jubal quand je serai sortie de cette prison et rentrée à Boondock.

Dans les restaurants gastronomiques de Boondock, les « pommes de terre à la Délia » sont très renommées, ainsi que plusieurs autres de ses recettes. Délia m'en a enseigné de nombreuses. De mon côté, je n'ai pas pu lui apprendre grand-chose, car elle était nettement plus savante et plus sophistiquée que moi sur les quelques thèmes que nous avions en commun.

Voici mes cinq premiers bébés « caisse enregistreuse » :
Nancy Irène, 1er décembre 1899 ou 5 janvier 1900.
Carol (Santa Carolita) (du nom de ma tante Carol), 1er janvier 1902.
Brian Junior, 12 mars 1905.
George Edward, 14 février 1907.
Marie Agnès, 5 avril 1909.

Après Marie, je n'ai plus été enceinte avant le printemps 1912. C'est alors que j'eus mon petit préféré, mon chouchou, Woodrow Wilson… qui fut plus tard mon amant Théodore Bronson… et beaucoup plus tard mon mari Lazarus Long. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas été enceinte plus tôt, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé. Nous tâchions toujours, Brian et moi, d'actionner le tiroir-caisse à la moindre occasion. Peu importait, au fond, que je sois enceinte ou non ; nous le faisions pour le plaisir… et, en cas d'échec, cela ne faisait que différer les quelques semaines pré- et post-natales durant lesquelles nous serions obligés de nous abstenir. Oh, pas nous abstenir de tout : je devins très experte avec les mains et la bouche, de même que Briney. Mais, lorsque nous étions libres d'agir à notre guise, nous préférions tous deux l'ancienne méthode, que ce fût dans la position du missionnaire ou de dix-huit autres façons.

Je pourrais peut-être faire le décompte de toutes les fois où j'ai manqué d'être enceinte si j'avais un calendrier de la Décennie mauve, avec le relevé de mon cycle menstruel. Le calendrier ne pose pas de problème, mais le relevé de mes règles (que je tenais effectivement à jour à cette époque) a disparu depuis belle lurette ; il faudrait une intervention des *Time Corps* pour le récupérer. Cela dit, j'ai une théorie : Briney était souvent en voyage d'affaires ; il faisait « sonner la caisse enregistreuse » à sa manière, en tant

qu'ingénieur-conseil en entreprises minières ; ses talents exceptionnels étaient de plus en plus demandés.

Nous n'avions jamais entendu parler de la simple règle des quatorze jours pour l'ovulation, ni de la méthode du thermomètre et encore moins des techniques plus subtiles et plus fiables, développées dans la seconde moitié du XX^{e} siècle. Le Dr Rumsey était un excellent médecin de famille pour son temps et il n'était pas inhibé par les tabous de l'époque – il nous avait été envoyé par la Fondation Howard –, mais il n'en savait pas plus que nous sur la question.

S'il était possible de dresser le calendrier de mes règles de 1900 à 1912 et d'en déduire, par la loi des quatorze jours, les dates probables de mes ovulations, on constaterait sans doute, en comparant ces dates avec les absences de Briney, que ses petites bestioles n'avaient jamais de cible à toucher pendant les périodes concernées. Cela me semble certain, car Briney était un étalon de haut vol et j'étais moi-même une vraie Myrtle-la-tortue-fertile.

Mais je suis contente de n'avoir pas connu les lois de l'ovulation à ce moment-là, parce que rien n'égale la palpitante sensation de se savoir livrée à une éventuelle fécondation, couchée sur le dos, les jambes ouvertes et les yeux fermés. Et je sais que ce n'est pas seulement l'une des nombreuses excentricités de Maureen ; j'ai pu le vérifier chez d'innombrables autres femmes : la conscience que « ça » peut arriver ajoute du piment à la chose.

Je ne suis pas en train de dénigrer la contraception ; c'est le plus grand bienfait apporté aux femmes dans toute l'histoire, dans la mesure où une contraception efficace les libère de l'automatique assujettissement aux hommes qui a été en vigueur dans toutes les civilisations. Mais l'antique structure de notre système nerveux, à nous autres femmes, ne s'accorde pas avec la contraception ; elle s'accorde avec la fécondation.

Ce fut donc pour Maureen une bénédiction de n'avoir jamais eu besoin de recourir à la contraception depuis qu'elle n'était plus une collégienne dévergondée.

Un jour particulièrement clément de février 1912, Briney me plaqua au sol sur une rive de la Blue River, réitérant presque point pour point une précédente expérience, le 4 mars 1899, sur le rivage du marais des Cygnes. Nous nous plaisions l'un comme l'autre à

faire l'amour dehors, surtout à cause du danger. À l'occasion de cette frasque de 1912, je portais de longs bas de soie et des jarretières vertes. Mon mari me photographia ainsi, debout, nue en pleine lumière, face a l'objectif et souriante. Cette photo joua un rôle capital dans ma vie six ans plus tard, puis encore soixante-dix ans plus tard, et même deux mille ans plus tard.

Cette photo, m'a-t-on dit, a changé le cours de l'histoire du genre humain dans quelques espaces-temps.

Est-ce vrai ou non ? Je ne suis pas complètement adepte du « monde comme mythe », bien que je sois un agent actif des *Time Corps* et que les gens les plus intelligents que je connaisse me soutiennent que c'est le fin du fin. Père a toujours exigé de moi que je pense par moi-même et M. Clemens m'y a toujours incitée également. J'ai appris que le péché impardonnable par excellence, la pire offense contre sa propre intégrité, était de se plier à l'argument d'autorité.

Nancy a deux anniversaires : le jour où je l'ai mise au monde, enregistré par la Fondation, et la date que nous avons choisie aux yeux du monde, c'est-à-dire celle qui correspondait le mieux à la date de mon mariage avec Brian Smith. C'était très facile à faire à la fin du XIX^{e} siècle, car les statistiques de natalité n'en étaient qu'à leur début au Missouri. Le recensement se basait plutôt sur les bibles familiales. Le secrétaire de mairie de Jackson City n'enregistrait les naissances, les décès et les mariages qu'à la demande et ne notait rien lorsqu'on ne lui signalait rien.

La naissance de Nancy fut notifiée correctement à la Fondation ; le registre fut signé de Brian et de moi et certifié par le Dr Rumsey. Puis, un mois plus tard, le même Dr Rumsey remplit un certificat de naissance devant le secrétaire de mairie, avec la fausse date.

Facile : Nancy était née à la maison. Tous mes enfants sont nés à la maison jusqu'au milieu des années 30. Aussi n'y avait-il aucun registre de maternité susceptible de nous confondre. Le 8 janvier, j'envoyai un faire-part (avec la fausse date) à diverses personnes de Thèbes et une annonce au *Lyle County Leader*.

Pourquoi toutes ces magouilles pour falsifier la date de naissance d'un bébé ? Parce que les usages de l'époque étaient cruels, cruels, atrocement cruels. Mme Grundy aurait compté sur ses doigts et

aurait chuchoté que nous avions été obligés de nous marier pour donner à notre coupable bâtarde un nom qu'elle n'aurait pas dû porter. Eh oui. C'était le temps de toutes les mesquineries, l'âge noir des Grundy, Grincheux, Bidochon et autres vautours qui ont corrompu ce qui aurait pu être une civilisation.

Vers la fin de ce siècle, on vit des femmes célibataires assumer ouvertement leur maternité, alors que le père du bébé était absent. Mais ce n'était pas non plus l'indice d'une société réellement libre ; c'était le revers de la médaille et ce n'était facile ni pour la mère ni pour l'enfant. On avait aboli les anciennes règles, mais sans avoir pu s'entendre sur un nouveau code valable.

Grâce à notre stratagème, personne, dans le comté de Thèbes, ne savait que notre chère petite Nancy était une « bâtarde ». Bien sûr, mère était au courant de la falsification de la date… mais elle ne vivait pas à Thèbes ; elle habitait Saint Louis, avec Papy et Mammy Pfeiffer. Père était retourné à l'armée.

Je ne sais toujours pas qu'en penser. Une fille ne devrait pas porter de jugement sur ses parents… et je ne le ferai pas.

La guerre hispano-américaine m'avait rapprochée de ma mère. Son inquiétude et son chagrin m'avaient convaincue qu'elle était vraiment amoureuse de mon père. Ils ne le montraient pas aux enfants, tout simplement.

Puis, le jour de mon mariage, tandis qu'elle m'habillait, elle m'avait donné ce conseil maternel que la future épousée attend traditionnellement de sa mère pour assurer sa tranquillité matrimoniale.

Et savez-vous ce qu'elle m'a dit ? Tenez-vous bien. Elle m'a dit que je devais me préparer à endurer sans regimber la soumission à mon mari pour « le devoir conjugal ». Telle était la volonté du Seigneur, explicitée dans la Genèse, et tel était le prix que les femmes devaient payer pour le privilège d'avoir des enfants… et, si j'envisageais la chose ainsi, je pourrais me soumettre de bonne grâce. Mais je devais aussi comprendre que les hommes avaient des besoins différents des nôtres et que mon devoir était de satisfaire les désirs de mon mari. Tu ne devras pas considérer cela comme bestial, ou vil, mais avoir toujours à l'esprit tes chers enfants.

— Oui, mère, ai-je répondu. Je m'en souviendrai.

Alors, que s'est-il passé ? Est-ce ma mère qui a rabroué mon père, entraînant ainsi son départ pour l'armée ? Ou est-ce mon père lui-même qui a voulu quitter cette petite ville de culs-terreux et commencer une nouvelle carrière dans l'armée ?

Je l'ignore. Je ne veux pas le savoir ; ce ne sont pas mes affaires. Père a regagné l'armée si rapidement après mon mariage que, selon moi, il en avait déjà eu l'idée avant. Ses lettres nous apprirent qu'il était resté quelque temps à Tampa, puis à Guantánamo, à Cuba… avant de partir pour Mindanao dans les Philippines, où les Moslem Moros tuaient plus de soldats américains que n'avaient su le faire les Espagnols… et finalement pour la Chine.

Après la révolte des Boxers, je crus que mon père était mort, car nous restâmes longtemps sans nouvelles de lui. Puis il m'écrivit du *Présidio* de San Francisco, et ses lettres se référèrent à d'autres lettres que je n'avais jamais reçues.

Il quitta l'armée en 1912. Il avait alors soixante ans. Avait-il atteint l'âge de la retraite ? Je n'en sais rien. Père nous avait toujours prévenus qu'il tenait à son indépendance : si vous le pressiez de questions, il pouvait soit vous répondre par quelque mensonge imaginatif… soit vous envoyer franchement vous faire cuire un œuf.

Nous le vîmes débarquer à Kansas City. Brian l'invita à venir vivre chez nous, mais père s'était déjà trouvé un appartement et s'y était installé avant de nous faire savoir qu'il était en ville, avant même de nous avoir avertis qu'il avait quitté l'armée.

Il finit par emménager chez nous cinq ans plus tard, parce que nous avions besoin de lui.

Dans les années 1900, Kansas City était une ville exaltante. Malgré les trois mois que j'avais passés à Chicago, dix ans plus tôt, je n'étais pas habituée à la grande ville. Lorsque, jeune mariée, j'y suis arrivée, Kansas City comptait 150 000 habitants. Il y avait des tramways électriques, presque autant d'automobiles que de voitures à chevaux, des câbles de trolley, de téléphone et d'alimentation un peu partout. Toutes les grandes artères étaient pavées et de nombreuses rues secondaires commençaient à l'être également ; les parkings, qui étaient déjà célèbres dans le monde entier, n'étaient

pas encore tout à fait terminés. La bibliothèque publique avait (chose incroyable !) près d'un demi-million de volumes.

Le palais des congrès de Kansas City était si vaste que le parti démocrate prévoyait d'y tenir sa convention présidentielle de 1900 : il brûla en une nuit et sa reconstruction fut entreprise alors que les cendres n'étaient pas encore froides, si bien que les démocrates purent nommer William Jennings Bryan dans ce même palais, quatre-vingt-dix jours à peine après l'incendie.

Entre-temps, les républicains avaient réélu le président MacKinley et, avec lui, le colonel Teddy Roosevelt, héros de San Juan Hill. Je ne sais pas pour qui vota mon mari… mais, apparemment, il n'était pas vexé lorsque les gens discernaient en lui une ressemblance avec Teddy Roosevelt.

Je crois que Briney me l'aurait dit si je le lui avais demandé, mais en 1900, la politique n'était pas l'affaire des femmes, et je faisais de mon mieux pour donner de moi l'image de la parfaite femme d'intérieur ne s'intéressant qu'à l'Église, à ses fourneaux et à ses enfants, pour reprendre les termes du Kaiser. *(Kirche, Küche, Kinder.)*

Puis, en septembre 1901, au sixième mois de son second mandat, notre président fut traîtreusement assassiné… et le pimpant jeune héros de la guerre fut promu à la fonction suprême.

Il existe des espaces-temps dans lesquels M. McKinley ne fut pas assassiné, le colonel Roosevelt ne fut jamais président et son lointain cousin ne fut pas élu en 1932, ce qui change complètement le cours des guerres, tant en 1917 qu'en 1941. Nos mathématiciens des *Time Corps* se penchent sur la question mais les simulations structurelles sont immenses, même pour le nouveau complexe informatique combinant Mycroft Holmes IV et Pallas Athéna, et dépassent mon entendement. Moi, je suis une usine à bébés, une bonne cuisinière et j'aspire à devenir une terreur au lit. Il me semble que le secret du bonheur consiste à savoir ce que l'on est et à s'en satisfaire, avec style, tête haute, fièrement, sans ambitionner autre chose. L'ambition ne transformera jamais un moineau en faucon, ou un roitelet en oiseau de paradis. Je suis Mme Roitelet ; et ça me convient.

Pixel est un excellent exemple de l'art d'être ce qu'on est avec style. Il a toujours la queue relevée et il est toujours sûr de lui. Aujourd'hui, il m'a encore apporté une souris ; je l'ai félicité, caressé, et j'ai conservé la souris jusqu'à son départ, où je l'ai jetée aux cabinets.

Une idée lumineuse me vint finalement. Ces souris constituent la première preuve jamais constatée (j'en suis presque sûre) que Pixel peut emporter quelque chose avec lui lorsqu'il saisit une occasion de marcher à travers les murs (si la description est exacte) (enfin, vous me comprenez).

Quel message pourrais-je envoyer, à qui, et comment pourrais-je l'attacher sur lui ?

En passant de l'état d'écolière à celui de femme d'intérieur, je dus ajouter des commandements au décalogue privé de Maureen. L'un disait : Tu ne devras jamais vivre au-dessus de tes moyens. Un autre, que j'avais formulé plus tôt : Tu ne devras jamais pleurer devant tes enfants ; et quand il devint clair que Brian serait souvent absent, je l'inclus également : Ne pleure jamais devant lui et veille à l'accueillir toujours avec un visage souriant… et ne gâche jamais, jamais, JAMAIS ! son retour avec des détails fastidieux du genre plomberie gelée, épicier grossier ou « regarde ce que ce maudit cabot a fait a mon parterre de pensées ». Fais qu'il soit heureux de rentrer et triste de repartir.

Laisse tes enfants lui manifester leur joie quand il revient ; mais il ne faut pas qu'ils soient toujours dans ses pieds. Il veut une mère pour ses enfants… et aussi une concubine gracieuse et disponible. Si tu n'es pas celle-là, il en trouvera une ailleurs.

Autre commandement : Il faut tenir ses promesses : surtout celles faites aux enfants. Aussi réfléchis trois fois avant d'en faire une. Si tu as le moindre doute, ne promets rien.

Par-dessus tout, n'épargne pas les punitions « en attendant que ton père revienne ».

Beaucoup de ces règles n'avaient pas encore d'application lorsque je n'avais qu'un bébé, et que celui-ci était toujours dans ses couches. Mais je les élaborais en prévision et les consignais dans mon journal intime. Comme père m'avait mise en garde contre mon manque de sens moral, il me semblait nécessaire d'anticiper sur les décisions

que j'aurais à prendre. Je ne pouvais pas compter sur la petite voix de ma conscience pour me guider, puisque je ne possédais pas cette voix. Il me fallait donc songer à tout cela a l'avance et formuler des règles de conduite semblables aux dix commandements, mais en plus grand nombre et sans les effets secondaires indésirables d'un ancien code tribal destiné à des bergers barbares.

Cependant, aucune de mes règles n'était vraiment contraignante et j'ai passé des moments merveilleux !

Je n'ai jamais cherché à savoir combien Briney était payé chaque fois que j'avais un bébé ; je ne tenais pas à l'apprendre. C'était plus drôle d'imaginer qu'il recevait un million de dollars, payé en lingots d'or rouge, de la couleur de mes cheveux, des lingots si lourds qu'aucun homme ne pouvait les soulever. La favorite d'un roi, croulant sous les bijoux, est fière de sa « honteuse » situation ; seule la pauvre fille des rues, qui vend son corps pour quelques sous, a honte de son activité. Elle est une ratée et elle le sait. Dans mes rêves, j'étais la maîtresse d'un roi, non une triste marie-couche-toi-là.

Mais la Fondation devait payer assez bien. Jugez plutôt : notre première maison à Kansas City était proche du minimum pour la classe moyenne respectable. Elle était à côté du quartier noir, ce qui, en 1899, représentait un voisinage très déprécié, malgré la ségrégation raciale. En outre, elle était orientée vers le nord et située dans une rue est-ouest, deux circonstances aggravantes. C'était une maison sans étage, en bois, datant de 1880, avec une plomberie ajoutée après coup : la salle de bains donnait directement dans la cuisine. En guise de cave, nous n'avions qu'un sous-sol crasseux pour le charbon et la chaudière. Il n'y avait pas de grenier, seulement de vagues combles étriqués.

Mais rares étaient les maisons à louer dans nos moyens ; Briney avait eu de la chance de la trouver. J'ai même cru un moment que je serais obligée d'accoucher dans une pension de famille.

Briney m'emmena la visiter avant de conclure l'affaire, une gentillesse à laquelle je ne fus pas insensible car, en ce temps-là, les femmes ne pouvaient pas signer les baux ; il n'était pas tenu de me consulter.

— Tu crois que tu pourras vivre ici ?

Et comment ! L'eau courante, des W-C, une baignoire, le gaz de ville pour la cuisine et l'éclairage, une chaudière…

— Oh, Briney, c'est magnifique ! Mais est-ce que ce n'est pas au-dessus de nos moyens ?

— C'est mon problème, Madame S., pas le tien. Le loyer sera payé. En fait, c'est toi qui le paieras le 1er de chaque mois : tu seras mon agent. Le propriétaire, un certain M. Ebeneezer Scrooge…

— Ebeneezer Scrooge, non mais vraiment !

C'était le nom de l'avare, dans *Un conte de Noël* de Dickens…

— C'est le nom qu'on m'a donné. Mais il y avait un tramway qui passait et j'ai peut-être mal compris. M. Scrooge, donc, viendra en personne, le 1er du mois, sauf si ça tombe un dimanche, auquel cas il viendra le samedi précédent et non le lundi suivant. Il a été très ferme sur ce point. Et il veut du liquide, pas de chèques. Il a été ferme là-dessus aussi. Et pas de billets ! Seulement des espèces sonnantes et trébuchantes.

Malgré les nombreuses carences de la maison, le loyer était élevé. Quand Briney me l'a annoncé, j'en ai eu le souffle coupé : douze dollars par mois.

— Oh, Briney !

— Du calme, du calme, soupe au lait. Nous ne resterons ici qu'un an. Si tu penses que tu pourras tenir jusque-là, tu n'auras pas besoin de traiter avec ce cher M. Scrooge – son nom est O'Hennessy – parce que je peux payer les douze mois d'un coup avec un rabais de quatre points. Est-ce que tu me comprends ?

Je me mis à réfléchir.

— Voyons… le taux de l'usure est de six pour cent. Donc, trois points représentent le coût moyen de l'emprunt, puisque tu paies d'avance et qu'ils n'auront pas leur argent avant de l'avoir gagné mois après mois. Moins un pour cent parce que M. O'Hennessy Scrooge n'aura pas besoin de faire douze voyages ici pour collecter son loyer. Ce qui nous ramène à cent trente-huit dollars et vingt-quatre *cents*.

— Sapristi, tu m'étonneras toujours !

— Mais ils te doivent encore un point de rabais, pour frais administratifs.

— Comment cela ?

— À cause de la comptabilité que tu leur épargnes en payant tout en une fois. Et on en arrive à cent trente-six, quatre-vingts. Offre-leur cent trente-cinq, Briney. Et transige à cent trente-six.

Mon mari me lança un regard ébahi.

— Dire que je t'ai épousée pour ta cuisine. Écoute, c'est moi qui vais rester à la maison et mettre au monde le bébé. Toi, tu vas faire mon boulot. Où as-tu appris tout ça, Mo ?

— Au lycée de Thèbes. Enfin, entre autres. J'ai tenu les comptes de père un certain temps, puis j'ai trouvé à la maison un vieux manuel de mon frère Edward, *Arithmétique commerciale et Introduction à la comptabilité*. Nous partagions nos livres d'école. Il *y* en avait des étagères pleines. Et, si je n'ai pas suivi les cours, j'ai au moins lu le livre. Mais c'est idiot de me demander de faire ton travail, parce que je ne connais strictement rien aux affaires minières.

— Je ne suis pas sûr, non plus, de pouvoir faire un enfant.

— Ça, je m'en charge, monsieur. Et je suis impatiente de m'y mettre. Cependant, j'aimerais t'accompagner en ville, le matin, jusqu'à McGee Street.

— Vous êtes la bienvenue, madame. Mais pourquoi jusqu'à McGee Street ?

— À cause de l'école professionnelle de Kansas City. Je voudrais profiter des derniers mois qui me restent avant de devenir trop grosse pour apprendre à taper à la machine et étudier la sténo. Comme ça, si jamais tu tombais malade, mon cher mari, je pourrais travailler dans un bureau pour subvenir à nos besoins et, si un jour tu montes ta propre affaire, je pourrai être ta secrétaire. Ça t'évitera d'engager une employée et ça nous permettra de faire face aux difficultés budgétaires qui sont le lot, paraît-il, de toute nouvelle entreprise.

— C'était pour ta cuisine et un autre talent, reprit Briney lentement. Je m'en souviens très bien. Mais qui l'eût cru ?

— Tu veux dire que je peux ?

— Réfléchis un peu à ce que ça nous coûtera en heures de cours, en déplacements, en repas…

— Je ferai des paniers-repas pour nous deux.

— Demain, Mo. Ou après-demain. Occupons-nous d'abord de cette maison.

Ce grippe-sou ne la lâcha qu'à cent trente-huit dollars, mais nous acceptâmes. Nous y restâmes deux ans, nous eûmes une deuxième petite fille, Carol, puis nous nous installâmes une rue plus loin, à Mersington, dans une maison légèrement plus grande (même propriétaire), où j'eus mon premier garçon, Brian Junior, en 1905… Et c'est alors que je découvris ce qu'étaient devenues les primes Howard.

C'était au printemps 1906, un dimanche de mai. Nous faisions souvent des promenades en tramway le dimanche, pour explorer les coins que nous ne connaissions pas encore. Nos deux petites filles étaient dans leurs plus beaux atours et nous nous relayions pour porter Junior. Mais, cette fois-là, nous avions confié nos trois rejetons à la voisine, Mme Ohlschlager, une brave amie qui m'aidait à perfectionner mon allemand.

Nous marchâmes jusqu'à la 27e Rue et primes le tram à destination de l'ouest. Briney s'informa des correspondances, comme d'habitude, car nous pouvions changer notre itinéraire à tout moment, le dimanche. Ce jour-là, à peine avions-nous dépassé dix pâtés de maisons que Briney appuya sur le bouton.

— C'est une merveilleuse journée. Faisons quelques pas sur le boulevard.

— D'accord.

Brian m'aida à descendre. Nous coupâmes vers le sud, en marchant du côté ouest du boulevard Benton.

— Tu aimerais vivre dans ce quartier, mon cœur ?

— J'aimerais beaucoup et je suis certaine que nous y arriverons, dans vingt ans peut-être. C'est magnifique.

Ça l'était vraiment : chaque maison avait un terrain attenant, dix ou douze pièces au moins, une cour cochère et une écurie-garage (à la place de nos granges de péquenots). Avec leurs parterres de fleurs, leurs marquises en verre ouvragé au-dessus des portes, toutes ces constructions étaient neuves ou parfaitement entretenues. D'après leur style, elles devaient dater de 1900. Je me rappelais avoir remarqué qu'on construisait dans le quartier, l'année où nous étions arrivés à Kansas City.

— Vingt ans ? Tu veux rire, mon amour. Ne sois pas si pessimiste. Choisissons-en une et achetons-la. Que dirais-tu de celle-ci, avec la saxonne garée le long du trottoir ?

— Je dois prendre la saxonne aussi ? Je n'aime pas cette portière qui ouvre sur l'arrière. Un enfant risquerait de tomber. Je préfère ce phaéton avec les chevaux noirs.

— Nous ne sommes pas là pour acheter des chevaux, seulement des maisons.

— Mais, Brian, on ne peut pas acheter une maison le dimanche. Le contrat ne serait pas légal.

— Si. À ma façon, on peut. Il suffit de toper là et de signer les papiers le lundi.

— Fort bien, monsieur.

Briney aimait jouer. Et je marchais toujours dans son jeu, quel qu'il fût. Il était un homme heureux et il me rendait heureuse (au lit et hors du lit).

Au bout du pâté de maisons, nous traversâmes et continuâmes du côté est, toujours vers le sud. Arrivés devant la troisième maison, nous nous arrêtâmes.

— Mo, j'aime beaucoup l'allure de celle-ci. Il doit faire bon y vivre. Tu ne trouves pas ?

Elle ressemblait tout à fait aux autres demeures de l'endroit : grande, confortable, élégante, et hors de prix. Moins accueillante que les autres, toutefois, parce qu'elle semblait inhabitée : aucune décoration extérieure, volets fermés. Mais je partageais l'avis de mon mari chaque fois que c'était possible… et le fait qu'elle fût inoccupée n'était pas un défaut de la maison en soi. Si elle était inoccupée…

— Je suis sûre que ce serait une maison merveilleuse si elle était habitée par les gens qu'il faut.

— Nous, par exemple ?

— Nous, par exemple, acquiesçai-je.

— J'ai l'impression qu'il n'y a personne, dit Brian en approchant de quelques pas. Allons voir si on arrive à ouvrir une porte. Ou une fenêtre.

— Brian !

— Paix, femme.

Bon gré, mal gré, je le suivis dans l'allée, avec le sentiment que Mme Grundy était en train de m'épier derrière ses rideaux. (J'appris par la suite que c'était le cas, en effet.)

Brian essaya la porte.

— Fermée. Eh bien, on va arranger ça.

Il fouilla dans sa poche, en sortit une clef, déverrouilla la porte et l'ouvrit pour moi.

J'entrai, effrayée et le souffle coupé. Je fus un peu rassurée de constater qu'elle était vide, pleine d'échos et les sols nus.

— Brian, qu'est-ce que c'est ? Ne me taquine pas, s'il te plaît.

— Je ne te taquine pas, Mo. Si cette maison te plaît… considère que c'est mon cadeau de mariage avec beaucoup de retard. Si elle ne te plaît pas, je la revendrai.

J'ai enfreint une de mes règles : j'ai pleuré devant lui.

8

RIVAGE DE BOHÈME

Brian me prit dans ses bras et me tapota le dos en disant :

— Arrête ces infernales pleurnicheries. Je ne supporte pas les larmes des femmes. Ça m'excite.

Je cessai de pleurer et me blottis tout contre lui. Puis, mes yeux s'agrandirent.

— Bonté divine ! Un vrai « grand jeu » du dimanche.

Brian soutenait que le seul effet que l'église avait sur lui était d'attiser sa passion, car il n'écoutait jamais l'office ; il se contentait de penser à notre mère Ève qui (disait-il) était rousse.

(Je n'avais pas besoin de lui avouer que l'église produisait le même effet sur moi. Chaque dimanche ou presque, après l'église, nous nous offrions un « grand jeu » dès que les enfants étaient couchés pour leur sieste.)

— Allons, allons, gente dame. Tu ne veux pas visiter ta maison d'abord ?

— Je ne suggérais rien, Briney. Je n'oserais pas, ici. Quelqu'un pourrait entrer.

— Personne n'entrera. Tu n'as pas remarqué que j'avais fermé la porte à clef ? Maureen… je suis sûr que tu ne m'as pas cru quand je t'ai dit que je t'offrais cette maison.

J'inspirai profondément, retins mon souffle et expirai lentement.

— Mon cher mari, si tu me disais que le soleil se lève à l'ouest, je te croirais. Mais je ne comprendrais pas forcément. Et justement, cette fois, je ne comprends pas.

— Laisse-moi t'expliquer. Je ne peux pas réellement te donner cette maison, parce qu'elle t'appartient déjà. Légalement, toutefois, le titre reste à mon nom. Dès la semaine prochaine, nous allons changer ça et la mettre à ton nom. Dans cet État, il est légal qu'une femme mariée possède un bien immobilier en son nom propre pour peu que l'acte stipule que tu es mariée et que je renonce à… mais même ce dernier point n'est qu'une précaution. Maintenant, si tu veux savoir comment tu l'as achetée…

Je l'avais achetée, couchée sur le dos, en « faisant sonner la caisse enregistreuse ». Le premier paiement venait de l'argent que Brian avait économisé pendant qu'il était à l'armée, ainsi que d'un troisième prêt que ses parents lui avaient consenti. Cela lui permit d'effectuer un versement important, grâce à un premier emprunt au taux usuel de six pour cent, et un second au taux de huit et demi pour cent. La maison était en location quand il l'acheta ; il conserva les locataires et investit le loyer pour faciliter le remboursement de l'emprunt.

La prime Howard pour Nancy régla ce second emprunt trop onéreux ; la naissance de Carol paya le prêt de ses parents. Quant à Brian Junior, il permit à Brian Senior d'abaisser les mensualités du premier emprunt au niveau des revenus du loyer et ainsi d'acquérir définitivement la propriété, en mai 1906, six ans et demi à peine après avoir édifié son immense pyramide de dettes.

Briney est un joueur ; je le lui dis.

— Pas vraiment, répondait-il, parce que j'ai parié sur toi, ma chérie. Et tu as été ponctuelle. Comme une horloge. Oh, Brian Junior est arrivé un peu plus tard que je ne l'avais prévu, mais mon plan avait une certaine souplesse. Quoique j'aie insisté pour pouvoir rembourser le premier emprunt à l'avance, je n'étais pas contraint de le payer avant le 1er juin 1910. Mais tu t'en es tirée en véritable championne.

Il avait parlé de son projet à ses locataires un an plus tôt ; une date avait été fixée et ils venaient de déménager très aimablement, le vendredi précédent.

— Ainsi, elle est à toi, ma chérie. Je n'ai pas renouvelé notre bail : Hennessy Scrooge sait que nous partons. Nous pouvons emménager ici dès demain, si la maison te plaît. Sinon, nous pouvons la vendre.

— Vendre notre maison ! Sûrement pas ! Briney, si c'est vraiment ton cadeau de mariage, alors je vais pouvoir enfin te faire le mien aussi. Ton petit chat.

Il sourit.

— Notre petit chat, tu veux dire. Oui, j'y ai pensé.

Nous avions retardé cette acquisition, parce qu'il y avait des chiens des deux côtés de notre maisonnette de la 26e Rue, et que l'un d'eux était un tueur de chats. En déménageant dans la rue voisine, nous ne nous étions guère éloignés de la menace.

Brian me fit visiter les lieux. C'était une maison magnifique : une grande salle de bains à l'étage, une plus petite en bas, adjacente à une chambre de bonne, quatre chambres, une véranda, une salle de séjour, un salon, une vraie salle à manger avec un placard à porcelaine et un vaisselier encastré, un poêle à gaz dans le salon – dans une cheminée où on pouvait faire un feu de bûches si l'on voulait déplacer le poêle –, une superbe cuisine spacieuse, un escalier classique sur le devant et, derrière, un escalier de service très pratique – bref, tout ce qu'une famille nombreuse pouvait désirer, y compris une cour clôturée idéale pour les enfants et les animaux domestiques… ainsi que pour le croquet, les déjeuners en plein air… et un jardin potager… et un bac à sable. Je me mis à pleurer de nouveau.

— Arrête, me dit Brian. Ici, c'est la chambre de maître. À moins que tu ne préfères une autre pièce.

C'était une belle grande chambre aérée, qui donnait sur la véranda. La maison était vide et raisonnablement propre (j'avais hâte de l'astiquer dans les moindres recoins), mais certains objets sans valeur, abandonnés, traînaient çà et là.

— Briney, il y a des coussins sur cette vieille balancelle, dans la véranda. Tu veux les apporter ici, s'il te plaît ?

— Si tu veux. Pourquoi ?

— Pour faire sonner la caisse enregistreuse !

— Tout de suite, madame ! Chérie, je me demandais quand tu te déciderais enfin à baptiser notre nouveau foyer.

Ces coussins n'avaient pas l'air trop propres et n'étaient pas très grands, mais je ne m'arrêtai pas à ces détails ; cela m'éviterait toujours de me raboter l'échine contre le plancher nu. Tandis que

Briney les apportait et les disposait sur le sol, je me débarrassai de mes vêtements.

— Eh ! appela-t-il. Garde tes bas.

— Bien. Comme vous voudrez, môssieu. Vous m'offrez pas un verre d'abord, mon chou ?

Ivre d'excitation, j'inspirai profondément et me couchai sur le dos.

— Comment tu t'appelles, môssieu ? dis-je d'une voix enjôleuse. Moi, c'est Myrtle ; j'suis très féconde.

— Je n'en doute pas un instant.

Briney acheva de se déshabiller, accrocha son manteau à une patère derrière la porte de la salle de bains et s'allongea sur moi. Je me tendis vers lui. Il m'embrassa.

— Madame, je vous aime.

— Moi aussi, m'sieur.

— Ravi de l'entendre. Prépare-toi.

Puis il dit :

— *Hum* ! Fais-moi un peu de place.

Je me détendis.

— C'est mieux comme ça ?

— Impec. Ma mie, tu es merveilleuse.

— Toi aussi, Briney. Maintenant ? S'il te plaît !

Je réagis presque instantanément, puis les fusées décollèrent et je me mis à crier. J'étais à peine consciente quand je le sentis s'abandonner, et je m'évanouis.

L'évanouissement n'est pas mon genre. Mais cette fois-là, si.

Je n'eus pas mes règles le deuxième dimanche suivant. Et, en février 1907, je donnai naissance à George Edward.

Les dix années suivantes furent idylliques.

Notre vie a pu sembler morne et routinière à d'autres gens, car nous n'avons fait que vivre tranquillement dans une maison d'un quartier tranquille, à élever des enfants… et des chats et des hamsters et des lapins et des couleuvres et des poissons rouges et (une fois même) des vers à soie sur mon piano : une initiative de Brian Junior quand il était en classe de huitième. Ce qui nécessitait des feuilles de mûrier, car les vers à soie sont très difficiles sur le plan gastronomique. Brian Junior conclut un marché avec un voisin

qui possédait un mûrier. Très jeune, il avait manifesté des talents de négociateur dignes de ceux de son père, et il arrivait toujours à ses fins, quelque improbables que celles-ci pussent paraître au début.

Vu le genre de vie que nous menions, un marché pour des feuilles de mûrier était un événement d'importance.

Nous avions des images d'Épinal épinglées dans la cuisine, et des tricycles dans l'arrière-salle, et des patins à roulettes, et des doigts qu'il fallait soigner d'un baiser et panser, et quantité de chaussures à cirer pour que la marmaille ne soit pas en retard au catéchisme du dimanche, et de bruyantes disputes pour savoir qui aurait le chausse-pied, jusqu'à ce que j'achète des chausses-pieds pour chaque enfant avec son nom dessus.

Et, pendant ce temps, le ventre de Maureen croissait et décroissait comme le disque lunaire : George en 1907, Marie en 1909, Woodrow en 1912, Richard en 1914, Ethel en 1916… qui ne mit pas fin à la série, mais vit le jour à l'aube de la guerre qui changea le monde.

D'innombrables événements se produisirent entretemps, dont certains méritent d'être mentionnés. Peu après avoir emménagé dans notre nouveau quartier, nous quittâmes la paroisse à laquelle nous appartenions lorsque nous étions les locataires de Scrooge. Nos paroisses gagnaient en standing en même temps que nos maisons et nos quartiers. Aux États-Unis, à l'époque, les obédiences protestantes étaient étroitement liées au statut économique et social, quoiqu'il eût été très mal vu de le dire. Au sommet de la pyramide, il y avait la Haute Église épiscopale ; à la base, on trouvait diverses sectes fondamentalistes de la Pentecôte dont les fidèles, qui n'avaient aucune chance de faire fortune sur terre, faisaient de gros investissements dans le paradis.

Nous avions opté pour une paroisse d'un niveau moyen, principalement parce qu'elle était proche de chez nous. En déménageant, nous avions naturellement le projet de changer aussi de paroisse à plus ou moins long terme, mais si nous l'avons fait plus tôt que prévu, c'était pour une autre raison… parce que Maureen s'était fait pratiquement violer.

C'était bêtement ma faute. De tout temps, le viol est le sport favori d'un grand nombre d'hommes dès qu'ils en ont l'occasion, et toute femme de moins de quatre-vingt-dix ans et de plus de six est

en danger n'importe où et n'importe quand… à moins qu'elle ne sache comment l'éviter et supprimer les risques ; ce qui est à peu près impossible.

Réflexion faite, je retire ce que j'ai dit à propos de la fourchette de six à quatre-vingt-dix ans. Il *y* a des cinglés qui violeraient n'importe quelle représentante du sexe féminin, à n'importe quel âge. Le viol n'est pas un rapport sexuel ; c'est une agression meurtrière.

En y repensant, ce n'était même pas un viol : je savais qu'il était imprudent de me retrouver en tête à tête, sans chaperon, avec un pasteur, et pourtant je l'ai fait en toute connaissance de cause. Quand j'avais quatorze ans, le révérend Timberly (le goujat !) m'en avait appris un rayon sur la vie et l'amour… en me pelotant paternellement (!) le popotin. Je m'en étais plainte à père en évitant d'être trop précise, et son conseil m'avait permis d'y mettre un terme.

Mais ce trousseur de bible… ! C'était six semaines après que nous eûmes emménagé dans notre nouvelle maison. Je savais que j'étais enceinte, et j'avais le feu aux fesses. Brian était absent. Je ne suis pas en train de me plaindre ; Brian devait aller où rappelaient ses affaires, comme c'est le cas dans d'innombrables professions : pour gagner son pain, il faut aller où se trouve le pain. Cette fois, il était à Denver. Puis, alors que j'attendais son retour, il m'avait envoyé un télégramme pour m'avertir qu'il devait se rendre dans le Montana, pour deux ou trois jours, une semaine tout au plus. Bons baisers, Brian.

Saleté. Crasse. Ordure. Mais je gardai le sourire, parce que Nancy m'observait et que, malgré ses six ans, elle était difficile à mystifier. Je lui lus une version révisée, puis rangeai le télégramme dans un endroit où elle ne pouvait pas l'atteindre. Elle avait appris à lire toute seule.

À trois heures de l'après-midi, lavée, habillée et sans culotte, je frappai à la porte du bureau du révérend Dr Ezekiel « Trousse-bible ». Mes trois enfants étaient avec ma baby-sitter habituelle, à qui j'avais laissé une note expliquant où j'allais, avec le numéro de téléphone personnel du pasteur.

Le révérend et moi, nous nous étions livrés à une muette et très discrète parade d'amour depuis qu'il avait été appelé dans cette

paroisse, trois ans plus tôt. Je ne l'aimais pas à la folie, mais j'étais extrêmement sensible à sa profonde voix de basse et à sa saine odeur masculine. Si seulement il avait eu une mauvaise haleine, ou des pieds qui sentent, ou quelque chose comme ça, pour me détourner de lui… Mais non, physiquement, je ne pouvais pas le prendre en défaut : de bonnes dents, l'haleine fraîche, propre sur lui et dûment shampouiné.

Le prétexte de ma visite était que j'avais besoin de m'entretenir avec lui des prochaines joyeusetés paroissiales, en tant que présidente du comité des dames patronnesses. Je ne sais plus de quoi il s'agissait au juste ; les églises protestantes du XX^e^ siècle avaient toujours quelque joyeuseté en préparation. Ah si, je me souviens : un grand meeting évangélique. Avec Billy Sunday, je crois… Un footballeur et alcoolique repenti qui avait découvert Jésus avec ostentation.

Le Dr Zeke me fit entrer. Nous nous regardâmes et nous comprîmes sans avoir besoin de dire quoi que ce fût. Il me prit dans ses bras. Je lui tendis mes lèvres ; il y posa sa bouche, et ma bouche s'ouvrit tandis que mes yeux se fermaient. En quelques secondes, je me retrouvai plaquée sur son divan, les jupes relevées, en proie à ses assauts copulatoires.

Je le guidai de la main pour l'aider à viser proprement, car il était sur le point de percer son propre trou.

Un gros trou ! Je m'abandonnai, avec un vague sentiment de « Briney-ne-va-pas-apprécier ». Il n'avait aucune délicatesse ; il s'exécutait à la hussarde. Mais j'étais si excitée que j'étais déjà chancelante et prête à exulter lorsque je le sentis semer…

… au moment précis où quelqu'un frappait à la porte. Il se retira de moi.

La chose avait duré moins d'une minute… et mon orgasme s'était figé comme l'eau dans une conduite gelée.

Mais tout n'était pas perdu. Ou n'aurait pas dû l'être. Dès que ce Jeannot-Lapin eut sauté sur ses pieds, je me levai à mon tour, tout simplement, et je fus aussitôt présentable. En 1906, les jupes descendaient jusqu'à la cheville et j'avais choisi une robe qui ne se froissait pas. Et, si je n'avais pas mis de culotte, ce n'était pas seulement pour sa commodité (et la mienne), mais aussi parce que

le fait de ne pas porter de dessous permet de se rhabiller sans panique, en cas d'urgence.

Quant au Dr Zeke, ce gugusse de carnaval, il lui suffisait, avant d'ouvrir la porte, de boutonner sa braguette… ce qu'il aurait été obligé de faire de toute façon.

Nous aurions pu faire bonne figure. Nous aurions pu regarder les intrus dans les yeux, sans vergogne, et les inviter à se joindre à notre entretien.

Mais il ne trouva rien de mieux à faire que de m'empoigner par le bras et de m'expédier dans sa penderie, qu'il ferma à clef.

Je restai plantée là, dans le noir, pendant deux longues heures qui me semblèrent deux années. Pour garder les idées claires, j'imaginais différents moyens, cruels, de le faire souffrir. Le plus anodin était de retourner son propre piège contre lui. Les autres étaient beaucoup plus vilains…

Il se décida enfin à m'ouvrir et chuchota d'une voix rauque :

— Ils sont partis, maintenant. Filez par la porte de derrière.

Je ne lui crachai pas au visage. Je lui répondis :

— Non, révérend Zeke. Nous allons maintenant avoir notre entretien. Puis, vous m'accompagnerez jusqu'au porche de l'église, et là, vous bavarderez avec moi jusqu'à ce que plusieurs personnes nous aient vus.

— Non, non, madame Smith ! Je pense…

— Vous ne pensez à rien. Vous ne me laissez d'autre choix que de sortir en courant et hurlant : « Au viol ! » Et ce que la représentante de la police trouvera en moi, je veux dire ce que vous y avez laissé, suffira à prouver le viol devant un jury.

Quand Brian rentra, je lui racontai tout. J'avais envisagé de garder le secret, mais nous étions arrivés à un accord a l'amiable, trois ans plus tôt, concernant la manière dont nous pourrions éventuellement pratiquer l'adultère sans nous offenser mutuellement. Aussi décidai-je de vider mon sac et d'accepter une fessée au cas où il estimerait que je l'avais méritée. Il me semblait que je l'avais effectivement méritée… et je me disais que, si elle devait être douloureuse, ce serait pour moi une excellente occasion de pleurer et que, de la sorte, tout se terminerait sans doute le mieux du monde.

Aussi n'étais-je pas trop inquiète. Mais je tenais à me confesser et à recevoir l'absolution.

Eh oui, un accord à l'amiable sur les modalités de l'adultère… Nous avions décidé d'opérer ensemble autant que possible et de nous prêter toujours assistance mutuelle, de nous « couvrir » réciproquement et d'aider l'autre à porter l'estocade.

La discussion eut pour point de départ la confirmation par le Dr Rumsey que j'étais de nouveau enceinte (de Brian Junior) et mon brusque regain de sentimentalité. Autre prétexte : nous venions de recevoir, de la part d'un couple que nous aimions bien, une invitation à un « double mixte » en termes à peine voilés.

Je commençai par assurer solennellement Briney de mon intention de lui être absolument fidèle. Je l'avais été pendant quatre ans et, puisque je savais maintenant en être capable, je le resterais jusqu'à ce que la mort nous sépare.

— Écoute, tête de linotte, me répondit-il, tu es gentille mais pas très futée. Tu as commencé à quatorze ans…

— Presque quinze !

— Moins de quinze. Tu m'as d'abord avoué qu'il y avait eu douze autres hommes ou garçons qui avaient goûté à tes charmes… puis tu m'as innocemment demandé s'il fallait compter aussi les prétendants de la liste Howard. Alors, tu as révisé le total et tu m'as dit qu'il y avait peut-être deux ou trois extra qui t'avaient échappé. Tu m'as également confié que tu avais appris à apprécier la chose dès les premières fois… mais que tu tenais à me faire savoir que j'étais le meilleur. Ma jolie girouette, tu crois vraiment que tout cela va changer du jour au lendemain parce que ce curé à la noix t'a exorcisée ? Le naturel revient toujours au galop et l'assassin revient toujours sur les lieux du crime. Quand ce jour viendra, je veux que tu en profites, mais sans t'attirer d'ennuis… pour ton bien, pour mon bien et, surtout, pour le bien de nos enfants. Mais je ne te demande pas d'être ce que la société appelle une « femme fidèle » pour toujours et amen. Je te demande seulement de ne pas être enceinte, de ne pas attraper de maladie honteuse, de ne pas déclencher de scandale, de ne pas jeter l'opprobre sur moi ou sur toi, de ne pas mettre en péril l'avenir de nos enfants. En gros, ça signifie : garde ta présence d'esprit et n'oublie pas de baisser les rideaux.

Je déglutis.

— Bien, m'sieur.

— Maintenant, mon amour, s'il est vrai, comme tu le prétends, que Hal Andrews te provoque des « guilis » dans l'estomac mais que tu résistes à la tentation à cause de moi, sois assurée que ton abstinence n'ajoute aucun laurier à ta couronne. Nous connaissons tous deux Hal ; c'est un gentleman, il a les ongles propres et il est poli avec sa femme. Si tu ne comptes pas passer aux actes, arrête de flirter avec lui. Mais si tu le désires, vas-y ! Ne t'occupe pas de moi. J'aurai de quoi faire : Jane est le plus joli petit lot que j'aie vu depuis longtemps. J'ai envie de tracer la bissectrice de son angle depuis le jour où je l'ai rencontrée.

— Briney ! C'est vrai ? Tu n'en as jamais rien laissé paraître. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Pour que tu te mettes à jouer les femmes jalouses et possessives ? Mon cœur, il me fallait attendre que tu avoues ouvertement, sans aucune pression ou influence de ma part, éprouver une profonde curiosité pour un autre homme… avec l'arrière-pensée que je pourrais éventuellement éprouver la même chose à l'égard de sa femme. Il se trouve que c'est le cas. Alors, appelle Jane et accepte leur invitation à dîner. Nous verrons bien ce qu'il en résultera.

— Et s'il s'avère que Jane te plaît plus que moi ?

— Impossible. Je vous aime, madame.

— Je parle de ce sur quoi elle est assise. De ses aptitudes amoureuses.

— Possible, mais peu probable. Et quand bien même, ce n'est pas pour autant que je cesserai de t'aimer ou de m'intéresser à ce sur quoi tu es assise, toi. C'est spécial. Mais ça n'empêche pas que j'aie bien envie d'essayer Jane. Elle sent si bon, ajouta-t-il avec un petit sourire, en se léchant les babines.

Il passa aux actes, je passai aux actes, nous passâmes aux actes. Tous les quatre. Et ils restèrent longtemps des amis très chers, malgré leur départ, deux ans plus tard, pour St-Joe, où un établissement scolaire avait fait à Hal une offre intéressante. Seule la distance nous empêcha de poursuivre régulièrement nos tranquilles orgies familiales.

Au fil du temps, nous élaborâmes des règles détaillées sur la gestion de notre sexualité, destinées à éviter les aléas tout en nous laissant libres de « fauter », mais avec mesure et prudence, afin de pouvoir toujours regarder Mme Grundy dans les yeux et lui dire d'aller fourrer son nez ailleurs.

Brian ne fit aucune concession à la croyance communément admise selon laquelle la sexualité était foncièrement un péché. Il était complètement indifférent à l'opinion publique.

— Si mille personnes pensent d'une certaine manière et que je pense différemment, ils ont une chance sur mille d'avoir tort. Maureen, je gagne notre pain en m'opposant aux opinions des autres.

Quand je racontai à Brian que j'avais été enfermée dans ce placard, il sursauta dans le lit.

— Le saligaud ! Mo, je m'en vais lui casser les deux bras.

— Alors, il faut que tu me casses les miens aussi, parce que je suis allée le voir exprès. Tout le reste découle de ce fait nu et inexcusable. J'ai pris un risque que je n'aurais pas dû prendre. C'est au moins autant ma faute que la sienne.

— Oui, oui, mais il ne s'agit pas de ça. Je ne lui reproche pas de t'avoir sautée, chérie. N'importe quel homme non châtré te sauterait s'il en avait l'occasion. Ta seule sauvegarde est donc de ne pas lui procurer cette occasion si tu ne veux pas qu'il en profite. Ce que je ne lui pardonne pas, c'est d'avoir engouffré ma pauvre chérie dans un placard, dans le noir, de t'avoir enfermée à clef et effrayée. Je vais le tuer à petit feu. Malheur à lui. Je vais le cogner, tu vas voir, le scalper, lui couper les oreilles.

— Briney…

— Lui enfoncer un pied dans… Oui, chérie ?

— Je me suis mal conduite, je sais, mais je n'ai pas perdu mon sang-froid. Je ne risquais pas de devenir enceinte parce que je le suis déjà. Je n'ai pas attrapé de maladie… du moins, je ne pense pas. Je suis pratiquement sûre que personne n'a rien remarqué. Pas de scandale. J'aimerais beaucoup te voir lui faire tout ce que tu dis. Je le méprise. Mais, si tu lui fais quoi que ce soit, même un simple œil au beurre noir, ce ne sera plus un secret… et nos enfants risquent d'en pâtir. Tu ne crois pas ?

Briney se plia à cette nécessité pragmatique. Je voulais que nous quittions cette paroisse. Briney fut d'accord.

— Mais pas tout de suite, amour. Je suis à la maison pour six bonnes semaines au moins. Nous irons à l'église ensemble…

Nous y allâmes de bonne heure, en nous asseyant au premier rang, face à la chaire. Briney regarda le Dr Zeke dans les yeux pendant toute la durée du sermon, dimanche après dimanche.

Le Dr Zeke fit une dépression nerveuse et dut demander sa mise en disponibilité.

Cela n'avait pas été si facile, pour Briney et moi, de mettre au point toutes nos règles sur le sexe, l'amour et le mariage. Nous essayions de faire deux choses à la fois : créer un système de conduite conjugale juste et entièrement neuf – un code que n'importe quelle société civilisée devrait enseigner à ses enfants – et créer simultanément un ensemble de règles arbitraires et complètement pragmatiques pour notre conduite en public, destine à nous protéger des moralistes sourcilleux et brandisseurs de bible. Nous n'étions pas des missionnaires cherchant à convertir Mme Grundy à notre mode de pensée ; nous voulions simplement nous dissimuler derrière un masque, afin qu'elle ne puisse jamais soupçonner que nous n'étions pas d'accord avec sa façon de voir. Dans une société où le fait d'être différent de ses voisins est une offense mortelle, le seul moyen de s'en sortir est de ne jamais se laisser dévoiler.

Peu à peu, au fil des années, nous apprîmes que de nombreuses familles Howard avaient dû affronter l'hostilité des bien-pensants de l'Amérique profonde… alors que la majorité des candidats Howard venaient eux-mêmes de l'Amérique profonde. À la longue, ces conflits eurent pour résultat le fait que la plupart des Howard s'éloignèrent de la religion institutionnelle ou n'y accordèrent plus qu'un crédit de façade, comme Brian et moi, jusque dans les années 30 où, en quittant Kansas City, nous quittâmes aussi notre masque.

Pour autant que je sache, il n'y a pas de religion institutionnelle à Boondock, pas plus qu'à *Tellus Tertius* en général. Question : est-ce une évolution inévitable de l'humanité au fur et à mesure qu'elle

s'approche de la vraie civilisation ? Ou est-ce prendre mes désirs pour des réalités ?

Et si j'étais bel et bien morte en 1982 ? Boondock est si différent de Kansas City que j'ai du mal à croire qu'ils appartiennent au même univers. Maintenant que je suis condamnée à l'isolement dans ce qui semble être un asile de fous dirigé par ses propres pensionnaires, j'en viens à me demander si un certain accident de la circulation n'a pas été fatal à une vieille, vieille femme en 1982… et si tous ces rêves bizarres de mondes surnaturels ne sont pas, après tout, de simples délires de mourante. Suis-je sous sédatif ou maintenue en survie artificielle dans quelque hôpital d'Albuquerque ? Peut-être qu'en ce moment même les médecins réfléchissent à l'éventualité de me débrancher. Peut-être qu'ils attendent l'autorisation de Woodrow. Je me rappelle avoir noté son nom dans mon portefeuille comme « plus proche parent ».

Est-ce que « Lazarus Long » et « Boondock » sont des fantasmes séniles ?

Faudra que j'en parle à Pixel la prochaine fois qu'il me rendra visite. Son anglais est précaire, mais il n'y a personne d'autre qui puisse me renseigner.

Une bonne chose que nous avons faite avant même que notre nouvelle maison ne soit meublée : nous avons récupéré nos livres, qui étaient dans un garde-meuble. Dans la boîte à biscuits où nous vivions, nous avions tout juste assez de place pour deux douzaines de volumes, entassés sur la plus haute étagère de la cuisine, où je ne pouvais les atteindre qu'en montant sur un tabouret, chose que je ne me risquais pas à faire quand j'étais enceinte. Il m'est arrivé d'attendre pendant trois jours que Brian rentre de Galena, pour lui demander de m'attraper mon *Livre d'Or* – que je n'arrivais pas à toucher, alors que je l'avais devant les yeux – puis d'oublier finalement de lui en parler après son retour.

J'avais deux caisses de livres en consigne. Brian en avait davantage… et ma propre réserve s'augmentait progressivement des livres « hérités » de mon père. Lorsqu'il était reparti pour l'armée, il m'avait écrit – en joignant les récépissés correspondants – que ses livres avaient été expédiés au *Kansas City Storage and Warehousing* pour y être consignés. Il ajoutait que sa banque se

chargerait de régler les frais de garde mais que, si je souhaitais les prendre chez moi, il en serait fort heureux. Un jour peut-être il me demanderait de les récupérer mais, en attendant, je pouvais les considérer comme miens.

— Les livres sont faits pour être lus et non pour être stockés.

Nous libérâmes donc de leurs chaînes nos amis imprimés pour les rendre à l'air libre, bien que nous n'eussions pas encore de bibliothèque. Briney construisit des étagères provisoires avec des planches et des briques… et je fis alors cette découverte : il y avait quelque chose que mon mari préférait encore au sexe.

Les livres.

Presque n'importe quel livre. Mais, ce week-end-là, c'étaient les essais du Pr Huxley qui l'absorbaient… tandis que j'étais personnellement plongée dans la collection paternelle de Mark Twain, alias M. Clemens, pour la première fois depuis mai 1898. Il y avait tout, depuis ses premiers écrits jusqu'aux plus récents, principalement des éditions originales, dont quatre avaient été dédicacées au cours de cette fameuse nuit de janvier 1898 lors de laquelle j'avais dû lutter contre le sommeil pour ne rien perdre des paroles de M. Clemens.

Depuis près de deux heures, Brian et moi nous touchions le bras tour à tour en disant : « Écoute ça ! » puis en citant un passage à haute voix. Il s'avéra que Brian n'avait jamais lu *le Billet d'un million de livres,* ni *les Faits concernant le récent carnaval du crime au Connecticut*. Je ne cachai pas ma surprise.

— Mon chéri, je t'aime, mais… comment ont-ils pu te donner ton diplôme ?

— Je ne sais pas. La guerre, probablement.

— Eh bien, il va falloir que je fasse ton éducation. Nous allons commencer par *le Yankee du Connecticut*.

— Je l'ai déjà lu. Ce gros bouquin, là, c'est quoi ?

— Ça n'est pas de Mark Twain. C'est un des livres de médecine de mon père.

Je le lui tendis et me replongeai dans *le Prince et le Pauvre*.

Quelques instants plus tard, je levai les yeux en entendant Briney dire :

— Eh ! Cette gravure est inexacte.

— Je sais, répondis-je. Parce que je sais quelle gravure tu es en train de regarder. Père affirme que tout profane qui met la main sur ce livre regarde cette planche en premier. Tu veux que je retire ma culotte pour que tu puisses vérifier ?

— N'essaie pas de me distraire, garce. J'ai une excellente mémoire. (Il feuilleta les pages.) Fascinant. On pourrait étudier ces gravures des heures durant.

— Je sais. Je l'ai fait.

— Dire que toute cette machinerie tient sur un seul morceau de peau, c'est inimaginable.

Il continua à feuilleter, puis se passionna pour un article d'obstétrique, dont certains passages le firent frissonner (Brian était une excellente sage-femme de fortune, mais il n'aimait pas le sang), le reposa et choisit un autre volume.

— Ouah !

— Qu'y a-t-il encore, chéri ? Ah ! *Ce que toute jeune fille devrait savoir*.

C'étaient les eaux-fortes de Forberg, *Figuris Veneris*. J'avais été décontenancée, moi aussi, la première fois que je l'avais ouvert.

— Non, ce n'est pas ce titre-là. Voilà la page de garde : *Visages de Vénus*.

— Une blague, chéri. Une blague de papa. Il me l'a fait étudier comme manuel d'éducation sexuelle. Nous avons passé toutes les images en revue et il a répondu à toutes mes questions. De nombreuses questions, crois-moi. Il disait que les dessins de M. Forberg étaient anatomiquement corrects… ce qui n'est certes pas le cas de la planche censurée dont tu t'es plaint. D'après lui, ces images auraient dû être utilisées à l'école, parce qu'elles étaient nettement supérieures aux dessins ou photos qu'on se passait sous le manteau et qui étaient les seules à la disposition des jeunes gens… jusqu'au jour où ils étaient confrontés à la réalité, qui les effrayait et, parfois même, les choquait. (Je soupirai.) Père dit que la soi-disant civilisation est pourrie à maints égards, mais nulle part autant que sur le chapitre du sexe, sous tous ses aspects.

— M'est avis que ton père a fichtrement raison. Mais, Maureen, dois-je comprendre que le Dr Johnson t'a confié *ça* comme manuel éducatif ? Mon vénéré beau-père a assumé toutes ces images ? *Toutes ?*

— Oh, grands dieux, non. Mais la plupart. En général, père considère que tout ce que deux personnes – ou plus – ont envie de faire ensemble est acceptable, pour autant que cela n'entraîne pas de douleur physique. Il trouve que les termes « moral » et « immoral » sont ridicules quand on les applique à la sexualité. « Bien » et « mal » seraient des mots plus justes, à condition de les employer dans le même sens que pour n'importe quelle autre relation humaine.

— Mon beau-père a raison. Et ma femme a oublié d'être bête, elle aussi.

— J'ai été éduquée par un sage toute ma vie, jusqu'à ce qu'il me confie à tes soins. Du moins, je pense que mon père était un sage. Tiens, laisse-moi m'asseoir à côté de toi. Je te montrerai ce qu'il approuvait et ce qu'il contestait.

Je m'installai auprès de lui, il passa un bras autour de ma taille et je feuilletai le livre sur ses genoux.

— Regarde la date sur la page de titre : 1824. Mais ce sont surtout des images de la Grèce et de la Rome classiques. Il y en a aussi une d'Égypte. Père disait que, malgré la proximité de la date (moins d'un siècle), ces images ressemblent aux fresques des bordels de Pompéi… si ce n'est que celles-ci sont artistiquement très supérieures aux peintures de Pompéi.

— Le Dr Johnson est allé à Pompéi ?

— Non. Enfin, je ne crois pas. Mais, avec lui, on ne peut jamais savoir. Il m'a dit qu'il avait vu des reproductions des fresques de Pompéi à Chicago. Au Northwestern ou dans un autre musée.

— Mais comment s'est-il procuré ces images ? Je suis désolé d'avoir à te le dire, ma douce innocente, mais je suis sûr que ces images peuvent nous valoir un long séjour aux frais du gouvernement… aux termes de la loi Comstock. Si nous étions pris avec ça…

— Si nous étions pris. « Pris » est le mot important. Père m'a incitée à connaître la loi le plus complètement possible… afin de ne pas me faire prendre quand je l'enfreignais. Père estimait que les lois ne s'appliquaient jamais à lui… sauf dans ce sens.

— Je vois que ton père est un personnage subversif, une mauvaise influence, un vieil homme vicieux… et je l'admire sans limites. J'espère devenir comme lui avec l'âge.

— Je l'aime sans la moindre réserve. Il aurait pu s'offrir mon pucelage rien qu'en levant un sourcil. Mais il ne l'aurait pas fait.

— Je sais, amour. Je l'ai su dès la première fois que je t'ai vue.

— Oui, je suis une femme éconduite… et un jour il me le paiera. Mais je veux suivre son conseil au sujet de la loi. Dis, Briney, si j'allais suivre des cours à l'école de droit de Kansas City… en économisant sur mon budget domestique ?

— Pourquoi pas ? Inutile d'économiser ton pécule. Nous pouvons nous payer tous les cours que tu voudras, maintenant. Mais que nous importent ces peccadilles ? Nous parlons de sexe. S.E.X.E, ce truc qui mène le monde. Page suivante, s'il te plaît.

— Bien, m'sieur. Position du missionnaire. Approuvée même par le clergé. La position suivante est également largement adoptée, seule Mme Grundy, peut-être, n'est jamais passée au-dessus. La suivante n'est certainement pas pratiquée par Mme Grundy, mais par tous les autres, au dire de père. Il me faisait observer qu'un monsieur s'accouplant avec une dame par-derrière, et debout, rencontrait son bouton, de sorte que celle-ci était assurée de passer un bon moment. La suite, maintenant… Oh ! Briney, quand nous aurons les moyens, je veux un lit dont la hauteur soit calculée pour que tu puisses me prendre dans cette position, sur mon dos, jambes en l'air – juste la hauteur exacte, afin que tu puisses rester debout et me pénétrer sans t'accroupir. J'aime cette position (et toi aussi) mais, la dernière fois, tu as eu des crampes dans les jambes, tu t'es mis à flageoler vers la fin et tu étais éreinté. Chéri, je veux que tu y prennes autant de plaisir que moi. C'est-à-dire énormément.

— Madame, vous êtes un gentleman.

— Oh ! Merci beaucoup, monsieur. Si ce n'est pas une moquerie.

— Pas du tout. Bien des femmes ne sont pas des gentlemen. Elles exigent des tours de force qui laissent leur homme sur les genoux pendant dix jours… et s'en vont le nez au vent. Mais pas ma Mo. Avec toi, c'est donnant, donnant et tu n'essaies pas d'abuser de ton sexe.

— Ah, mais si. En « faisant sonner la caisse enregistreuse ».

— Ne m'embrouille pas avec ta logique. Tu es convenable avec tout le monde, c'est tout, même avec ton pauvre mari. Oui, je vais te fabriquer ce lit. Non seulement de la bonne hauteur, mais encore garanti sans craquements. Je vais m'occuper des plans. Hum, Mo,

que dirais-tu d'un lit vraiment immense ? Un où on pourrait tenir tous ensemble, toi, moi, Hal, Jane et n'importe quels partenaires de ton choix ?

— Bonté divine, ça, c'est une idée ! Il paraît qu'Annie Chambers a un lit comme ça.

— Mais j'en dessinerai un mieux encore. Mo, où as-tu entendu parler de la reine de la nuit de Kansas City ?

— Chez les dames patronnesses. Mme Bunch déplorait l'immoralité débridée de cette ville. J'ai ouvert mes oreilles et fermé la bouche. Chéri, j'adorerai ce lit quand il sera construit… et en attendant je me contenterai de tout endroit raisonnablement haut et même d'un tas de charbon si Briney veut bien me poser dessus.

— Message reçu. Page suivante.

— Alors, arrête de titiller mon mamelon droit. Un jeune homme se masturbant, avec ses fantasmes en arrière-plan. Père approuvait fortement la masturbation. Il disait que toutes les histoires qu'on racontait à ce sujet étaient absurdes. Il m'encourageait à me masturber autant que je voulais et quand je voulais, toute ma vie, et de ne pas m'en trouver plus honteuse que quand je faisais pipi, mais en fermant la porte, exactement comme pour faire pipi.

— On m'a dit que ça me rendrait sourd. Mais il n'en a rien été. La suite.

— Lui, c'est un irrumateur et elle une fellatrice ; et, là, au fond, c'est le Vésuve. Père trouvait que c'étaient des noms idiots ; ce sont simplement deux jeunes gens découvrant que la sexualité peut être divertissante. Il ajoutait que c'était non seulement divertissant, mais que cela présentait également un énorme avantage. Si elle s'aperçoit que ça sent mauvais, elle a toujours la possibilité de se rappeler brusquement qu'il est temps d'aller se coucher, bonne nuit, Bill et… non, on ne pourra pas se voir samedi prochain ; inutile de revenir, je vais entrer au couvent. Je l'ai déjà fait, Briney, tu sais, de laisser tomber un garçon parce que je n'aimais pas l'odeur de son pénis. L'un d'eux était un candidat Howard. Pouah ! Père m'a dit qu'un pénis qui sentait mauvais n'était pas nécessairement malade, mais qu'il valait mieux ne pas parier… et, de toute façon, si je le trouvais trop peu ragoûtant pour un baiser, il devait l'être aussi pour le reste.

Je passai à la gravure suivante.

— Même situation, mais « comme ci » au lieu de « comme ça ». Cunnilingus. Un autre mot idiot, disait père. Ce n'est qu'un baiser. Le plus doux de tous… à moins que tu ne le combines avec celui que tu viens de voir, pour faire un soixante-neuf. Toutefois, il y a beaucoup à redire sur la concentration de ces deux formes de baiser en une seule.

Je tournai la page.

— Oh, oh ! Voilà quelque chose que père n'appréciait guère.

— Moi non plus. Je préfère les filles.

— Oui, mais tu peux le faire à une femme aussi. Père disait qu'un jour ou l'autre un homme voudrait me le faire… et que j'avais intérêt à y réfléchir à l'avance et à en prendre mon parti. Selon lui, ce n'était ni mal ni immoral, mais sale et physiquement risqué…

(C'était en 1906, bien avant que le SIDA n'ait montré que la sodomisation pouvait être particulièrement et mortellement hasardeuse.)

— … et s'il me prenait l'envie d'essayer, il fallait que je lui demande d'utiliser un capuchon et d'y aller très lentement et avec beaucoup de douceur… sans quoi je serais bonne pour acheter des manteaux de fourrure aux femmes des proctologues.

— Ça m'étonne pas. La suite, s'il te plaît.

— Mon amour…

— Oui, Mo ?

— Si tu veux essayer avec moi, je suis d'accord. Je n'ai pas du tout peur que tu me fasses mal.

— Merci. Tu es un drôle de numéro, mais je t'aime. Je ne suis pas encore fatigué de ton autre orifice. La suite, s'il te plaît. Il y a des gens qui font la queue pour la deuxième partie du spectacle.

— Oui, m'sieur. Je crois que celle-ci est censée être drôle. Un mari surprend sa femme en train de faire des papouilles à la voisine : regarde la tête qu'il fait ! Briney, je n'aurais jamais cru que ça puisse être aussi chouette avec une autre femme avant que Jane ne m'en fasse la démonstration. Elle est vraiment à croquer. Ou à tout ce qu'on veut.

— Oui, je sais. Ou à tout ce qu'on veut. Hal aussi. Pour tout ce qu'on veut.

— Tiens, tiens ! On dirait qu'il s'est passé des choses pendant que je dormais. Gravure suivante… Briney, je ne comprends pas ces

femmes qui utilisent des godemichés, alors qu'il y en a de si chauds et si vivants attachés aux hommes.

— Elles n'ont pas toutes les mêmes opportunités que toi, mon amour. Ou les mêmes talents.

— Merci, m'sieur. (Je poursuivis.) Cunnilingus à nouveau, mais entre femmes, cette fois. Briney, pourquoi les sirènes sont-elles les symboles de Lesbos ?

— Je n'en sais rien. Qu'en dit ton père ?

— La même chose que toi. Ah, voici maintenant quelque chose que père désapprouve. Il estime que tous ceux qui mêlent les chaînes et les fouets à la sexualité sont des fous furieux qui devraient être tenus à l'écart des gens normaux. Hum, la suivante n'a rien de spécial, c'est simplement une position différente, que nous avons déjà essayée. Une nouveauté pour varier un peu, mais pas tous les jours. Ensuite… Ah ! Père appelait ça « l'auscultation d'hétaïre ou les trois pour un dollar ». Tu crois que les filles d'Annie Chambers se font examiner comme ça ? J'ai entendu dire qu'elles étaient les meilleures de ce côté de Chicago. Et peut-être de New York.

— Écoute, ma petite, j'ignore tout de Mme Chambers et de ses filles. Je ne peux pas entretenir Annie Chambers et toi à la fois, même avec l'aide de la Fondation. Donc, je ne parraine pas les bordels.

— Qu'est-ce que tu fais à Denver, Briney ? Je retire ce que j'ai dit : aux termes de notre accord, je ne suis pas censée te poser de questions.

— Ce n'est pas dans notre accord. Tu me racontes tes histoires d'alcôve et je te raconte les miennes, puis nous jouerons au docteur. Denver… je suis content que tu m'en parles. À Denver, j'ai rencontré un jeune garçon potelé…

— Briney !

— … qui a une grande sœur absolument superbe, une vamp un peu plus jeune que toi, avec de longues jambes minces. Une vraie blonde, jusqu'à la taille, avec les meilleures dispositions du monde et de gros nichons bien fermes. Je lui ai demandé : « Ça vous dirait ? »

Il s'interrompit.

— Eh bien ? Continue. Qu'est-ce qu'elle t'a répondu ?

— Elle m'a répondu non. Parole ! À Denver, je suis généralement trop fatigué pour chercher plus loin que Mère Pouce et ses quatre filles. Elles me sont fidèles à leur manière et elles ne me demandent pas de les emmener d'abord au restaurant et au spectacle.

— Oh, à d'autres ! Comment s'appelle cette blonde ?

— Quelle blonde ?

Je viens juste de trouver le moyen d'envoyer un message via Pixel. Alors, si vous voulez bien m'excuser, je vais le rédiger tout de suite afin de l'avoir sous la main pour sa prochaine visite.

9

LES DESSOUS DES SOUS

Où est ce maudit chat ?

Non, non, je n'ai rien dit. Pixel, maman Maureen ne voulait pas dire ça ; elle est seulement fatiguée et déconcertée. Pixel est un bon garçon, un brave garçon. Tout le monde le sait.

Mais, nom d'un chien, où es-tu quand j'ai besoin de toi ?

Dès que nous eûmes emménagé dans notre nouvelle maison, nous nous mîmes en quête du chaton de Briney, mais pas dans les magasins spécialisés. Je ne suis pas sûre, d'ailleurs, qu'il y eût eu un magasin spécialisé à Kansas City, en 1906 ; je ne crois pas en avoir vu nulle part à cette époque. Je me rappelle très bien avoir acheté des poissons rouges chez *Woolworth's* ou dans un autre grand magasin, mais pas dans une boutique d'animaux domestiques. Les articles pour chats, tels que la poudre contre les puces, on se les procurait à la clinique pour chiens et chats de la 31e Rue. Mais pour trouver un chaton, il fallait demander au tout-venant.

J'ai d'abord obtenu la permission de mettre une annonce sur le tableau d'affichage de l'école de Nancy. Puis j'ai dit à notre épicier que nous cherchions un petit chat et j'ai passé le mot également à notre marchand des quatre-saisons, qui arrêtait sa charrette devant chez nous chaque matin, pour nous proposer ses fruits frais et ses légumes.

La *Great Atlantic & Pacific Tea Company* vendait ses produits de la même manière, mais ils ne passaient qu'une fois par semaine

puisqu'ils ne vendaient que du thé, du café, du sucre et des épices. Toutefois, ils couvraient un plus large territoire, avec un plus grand nombre de clients, ce qui augmentait les chances de trouver des chatons. Je donnai donc notre numéro de téléphone à leur livreur, Home Linwood 446, en lui demandant de m'appeler s'il entendait parler d'une portée de chatons et, pour le remercier à l'avance, je lui achetai sa promotion de la semaine, vingt-cinq livres de sucre pour un dollar.

Une erreur… Il insista pour porter le paquet lui-même, m'expliquant que vingt-cinq livres, c'était trop lourd pour une femme… et je finis par comprendre qu'il cherchait en réalité à se retrouver seul avec moi. J'évitai ses mains en prenant Brian Junior dans mes bras, une tactique que m'avait enseignée Mme Ohlschlager quand Nancy était petite. C'est encore plus efficace avec un bébé très mouillé, mais n'importe quel enfant assez léger pour être porté suffit à désarçonner et à refroidir un mâle trop optimiste. Oh, ça n'arrêterait pas un violeur effréné, mais la plupart des livreurs (et des plombiers, des réparateurs, etc.) ne sont pas des violeurs ; ce sont simplement des mâles en rut prêts à sauter sur la première occasion. Le tout est de savoir les éconduire avec fermeté mais gentillesse, sans leur faire perdre la face. Le geste de prendre un enfant dans ses bras permet d'arriver à ce résultat.

Mais c'était doublement une erreur, car dépenser un dollar rien que pour du sucre, c'était creuser un sérieux trou dans mon budget, d'autant que cela me forçait à sacrifier soixante *cents* de plus dans l'achat d'une boîte à sucre aussi grande que mon bac à farine, eu égard aux fourmis. Résultat : je me retrouvai, une semaine plus tard, à court de liquide et dans l'obligation de servir de la panade au souper, alors que mon planning prévoyait des tourtes au bœuf. Comme c'était presque la fin du mois, j'avais le choix entre cela ou demander une avance à Briney… ce que je ne voulais pas.

J'accompagnai la panade de deux tranches de bacon pour Brian, une pour moi et une dernière, dorée et croustillante, partagée entre Carol et Nancy. (Brian Junior, lui, eut droit à une bouillie de blé dur, qu'il considérait toujours un mets de choix, plus ce qui restait de lait dans ma poitrine.) Une salade de pissenlits compléta le menu, pissenlits dont je conservai les fleurs comme décor de table, disposées sur un fond d'eau dans une coupelle. (Qui pourrait me

dire pourquoi de si jolies fleurs sont considérées comme des mauvaises herbes ?)

Un repas plutôt frugal, mais que je terminai par un dessert substantiel (confectionné avec ce que j'avais sous la main), auquel j'ajoutai deux pommes d'amour (en réclame, le matin, chez mon marchand des quatre-saisons) : des pommes au four avec un glaçage de sucre.

Pour le glaçage, il faut en principe du sucre glace, mais tante Carol m'avait appris qu'en écrasant sans relâche du sucre semoule avec une grande cuiller de bois, dans un bol, on pouvait obtenir une bonne imitation de sucre glace. Il me restait suffisamment de beurre et d'extrait de vanille, que j'aromatisai de deux cuillerées à café de cognac, cadeau de mariage de tante Carol. (La bouteille était à moitié vide. J'y goûtai… Horrible ! Mais un soupçon de cognac ajouté au bon moment rehausse assurément le goût.)

Brian ne fit aucun commentaire sur la panade, mais me félicita pour les pommes d'amour. Le 1er du mois suivant, il me dit :

— Mo, les journaux estiment que les prix des denrées augmentent, en dépit des protestations des fermiers. Et je suis sûr que cette grande maison te coûte plus cher à gérer, ne serait-ce qu'en électricité, gaz et *tutti quanti*. Il te faudrait combien de plus par mois ?

— Monsieur, je ne demande rien de plus. On s'en sortira.

— Je n'en doute pas, mais il va commencer à faire chaud le mois prochain, et je ne veux pas que tu paies le marchand de glace comme le font certaines ménagères. Augmentons ton budget de cinq dollars.

— Oh, je n'ai pas besoin d'autant.

— Chère madame, augmentons-le d'autant, et on verra bien ce que ça donne. S'il te reste de l'argent à la fin du mois, mets-le de côté. À la fin de l'année, tu pourras m'acheter un yacht.

— Bien, m'sieur. De quelle couleur ?

— Laisse-moi la surprise.

Je réussis à économiser un petit pécule au fil des mois, en veillant à ne jamais laisser d'ardoise chez un fournisseur, y compris mon épicier, ce qui tombait bien, car Brian se mit à son compte plus tôt que prévu.

Son patron, M. Fones, l'avait nommé sous-directeur au bout de deux ans, puis directeur en 1904. Six mois après que nous eûmes emménagé dans notre splendide nouvelle maison, M. Fones avait décidé de prendre sa retraite et avait proposé à Brian de racheter son affaire.

Ce fut l'une des rares fois où je vis mon mari en proie au doute. D'habitude, il prenait ses décisions rapidement, avec la froide assurance d'un joueur professionnel. Cette fois, il paraissait désorienté, sucrant son café deux fois et oubliant finalement de le boire.

— Maureen, dit-il enfin, je vais avoir besoin de ton avis pour mes affaires.

— Mais, Brian, je n'y connais rien.

— Écoute-moi, mon amour. D'ordinaire, j'évite de t'ennuyer avec mes affaires. Et c'est la première et dernière fois que je le fais, j'espère. Mais ceci te concerne, ainsi que nos trois enfants et celui qui t'a obligée à ressortir tes robes de grossesse.

Il m'expliqua en détail l'offre de M. Fones.

Après mûre réflexion, je lui répondis :

— Brian, aux termes de ce contrat, tu devras payer les « frais de reprise », comme tu dis, chaque mois à M. Fones ?

— Oui. Si les profits sont supérieurs à la moyenne des dernières années, sa part augmente.

— Et si les profits sont inférieurs ? Sa part diminue ?

— Non. Pas en dessous du chiffre fixé pour la reprise.

— Même si l'affaire perd de l'argent ?

— Même si l'affaire perd de l'argent. C'est compris dans le marché.

— Mais alors qu'est-ce qu'il te vend, au juste ? Tu t'engages – tu t'engagerais, si tu acceptais – à l'entretenir indéfiniment ?

— Non, seulement douze ans. Son espérance de vie.

— S'il meurt, on efface l'ardoise ? Hum ! Est-ce qu'il a entendu parler de ma grand-tante Borgia ?

— Non, on n'efface pas l'ardoise s'il meurt. Inutile d'avoir cette lueur dans le regard. En cas de décès, l'argent va à ses ayants droit.

— Bon, douze ans. Tu l'entretiens pendant douze ans. Qu'est-ce que tu reçois en échange ?

— Eh bien… je reçois une affaire qui marche. Ses dossiers, sa comptabilité et, principalement, sa raison sociale. J'aurai le droit d'utiliser le nom de « Fones et Smith, Conseils Miniers ».

Il s'interrompit.

— Quoi d'autre ? demandai-je.

— Le mobilier de bureau, et le bail. Tu as vu le bureau.

Oui, je l'avais vu. Au fin fond de la banlieue ouest, en face des Moissonneurs réunis. Pendant les inondations de 1903, quand le Missouri avait raté un virage et menaçait de remonter la Kaw jusqu'à Lawrence, Briney avait dû se rendre au travail en barque. Je m'étais demandé alors pourquoi une compagnie minière était installée là ; il n'y a pas de mine dans la banlieue ouest, rien que de la boue noire jusqu'en Chine. Et la puanteur des entrepôts.

— Brian, pourquoi les bureaux sont-ils là !

— Le loyer est bas. Ça nous coûterait quatre fois plus cher d'avoir la même superficie dans Walnut ou Main Street. Je reprends le bail, bien sûr.

J'étudiai la question quelques minutes.

— Dis-moi, combien de fois M. Fones s'est-il déplacé pour la firme ?

— Au début ? Ou dernièrement ? Quand j'ai commencé à travailler pour lui, c'étaient lui et M. Davis qui allaient sur le terrain. Moi, je restais au bureau, puis, j'ai commencé à le suivre dans ses tournées – c'était avant que M. Davis ne prenne sa retraite – puis…

— Excusez-moi, monsieur. Je voulais dire : combien de visites sur le terrain a faites M. Fones l'année dernière ?

— Hein ? Pas une seule depuis plus de deux ans. Il s'est déplacé pour des questions financières, c'est tout. Deux fois à Saint Louis, une fois à Chicago.

— Pendant que toi, tu crottais tes bottes ?

— On peut dire ça comme ça.

— L'expression est de toi, Briney. Chéri, tu veux t'installer à ton compte, n'est-ce pas ?

— Tu le sais bien. Seulement, ça arrive plus tôt que je ne l'envisageais.

— Est-ce que tu veux vraiment savoir ce que je pense ? Ou est-ce que tu te sers de moi comme d'une caisse de résonance pour affiner ton jugement ?

Il m'adressa un sourire désarmant.

— Un peu des deux. C'est moi qui prendrai la décision. Mais je veux que tu me donnes le fond de ta pensée, comme si ça ne dépendait que de toi.

— Très bien, m'sieur. Mais j'ai besoin d'autres renseignements. Je n'ai jamais su le montant de ton salaire, et je ne veux pas le savoir pour le moment. Ce n'est pas à une femme de le demander. Cependant, dis-moi une chose : est-ce que ces frais de reprise sont supérieurs ou inférieurs à ton salaire ?

— Oh, là ! Supérieurs. Largement. Même avec les primes que j'ai reçues sur certaines affaires.

— Je vois. Parfait, Briney. Je vais formuler mon avis à l'impératif. Refuse son offre. Va le voir demain matin et dis-le-lui. Et, en même temps, demande-lui une augmentation. Demande-lui… non, exige un salaire égal à ces frais de reprise qu'il te réclame pour se la couler douce dans ton dos.

Briney eut l'air surpris, puis éclata de rire.

— Il va avoir une attaque.

— Peut-être. Peut-être pas. Mais il sera sûrement en rogne. Arme-toi de courage. Ne le laisse pas vider sa colère sur toi. Explique-lui calmement que les affaires sont les affaires. Depuis deux ans, c'est toi qui fais tout le sale travail. Si l'entreprise a les moyens de verser d'aussi gros dividendes à M. Fones sans avoir rien à faire, elle peut certainement te verser un salaire équivalent pour travailler dur. Vrai ?

— Euh… oui. M. Fones ne va pas apprécier.

— Je ne m'attends pas à ce qu'il apprécie. Il essaie de t'exploiter ; alors, évidemment, si on retourne l'arnaque contre lui, ça ne lui fera pas plaisir. Briney, mon père m'a appris que la clef de voûte de tout accord était la suivante : pour savoir si un marché est équitable, demande-toi toujours s'il a l'air aussi équitable vu de l'autre côté, comme dans un miroir. Tu n'auras qu'à lui dire ça.

— Bien. Quand il sera redescendu du plafond. Il ne voudra jamais me payer autant, Mo. Ne vaudrait-il pas mieux que je démissionne ?

— Vraiment, Briney, je ne pense pas. Si tu démissionnes, il va faire tout un fromage sur ton manque de loyauté, disant qu'il t'a embauché jeune, quand tu n'avais pas d'expérience, qu'il t'a appris le métier, que…

— Il y a du vrai. Avant qu'il ne m'engage, j'avais acquis une petite expérience pratique dans les mines de plomb, de zinc et de charbon en travaillant pendant les vacances universitaires. Mais, pour ce qui est des métaux précieux, je ne savais que ce qu'il y avait dans les livres. J'en ai appris un rayon en travaillant avec lui.

— Et c'est pourquoi tu ne dois pas démissionner. Tu dois simplement demander à être payé selon ta valeur. Et tu as de la valeur : la proposition qu'il te fait le montre. Les affaires sont les affaires. Il peut fort bien prendre sa retraite et te payer cette somme pour diriger la firme, tout en continuant à percevoir le bénéfice net pour lui-même.

— Il va accoucher d'un porc-épic. Et qui se présentera par le siège.

— Non, il te virera. Oh, il te fera peut-être une contre-proposition. Provisoirement. Et puis, il te virera. Briney, est-ce que tu pourrais passer à la papeterie Wyandotte en rentrant, pour acheter une machine à écrire Oliver d'occasion ? Jolie, de préférence. Non, il vaut mieux en louer une pour un mois avec promesse de vente. Il est plus prudent de l'essayer avant d'engager de tels frais. Entretemps, je dessinerai du papier à en-tête. *Brian Smith Associates,* par exemple. Conseils miniers. Non, *Ingénieurs-Conseils* – Propriétés minières, Fermes et Ranches, Droit des mines, Droit des pétroles, Droit des eaux.

— Eh là ! Je n'y connais rien, là-dedans.

— Ça viendra. (Je tapotai mon ventre.) Ce petit pain au four va faire sonner la caisse enregistreuse pour nous, d'ici trois mois.

Je repensai aux deux gros billets que père avait glissés dans mon sac le jour de notre mariage. Je ne les avais jamais dépensés. J'étais certaine que Briney ignorait leur existence. Le cadeau de mariage officiel de père avait été un chèque qui avait servi à meubler la cage à poule dans laquelle nous vivions au début.

— Chéri, je me fais fort d'assurer notre subsistance jusqu'à ce que tu puisses déclarer ce bébé au juge Sperling. Ensuite, la prime de la Fondation devrait nous permettre de tenir quelque temps… et nous pourrons essayer de faire sonner la caisse enregistreuse une cinquième fois avant d'avoir épuisé l'indemnité numéro quatre. Si ton affaire n'est pas fructueuse d'ici là, il sera toujours temps pour toi de chercher un emploi. Mais je parie qu'à partir de maintenant tu seras définitivement ton propre patron… et que nous ferons

fortune. J'ai confiance en vous, monsieur. C'est pourquoi je vous ai épousé.

— Vraiment ? Je croyais que c'était pour une autre raison. Un petit morceau de chair fraîche et gaillarde.

— Ça aussi, je l'avoue. Comme facteur annexe. Mais ne détourne pas la conversation. Tu as donné à M. Fones plus de six années de dur labeur – loin de la maison, la plupart du temps – et maintenant il veut te lier les mains, faire de toi son factotum pour une misère. Il essaie de te presser comme un citron. Montre-lui que tu n'es pas dupe… et qu'il ne s'en tirera pas comme ça.

Mon mari acquiesça avec sobriété.

— Je ne me laisserai pas faire. J'avais vu clair dans son jeu, ma chérie. Mais je devais penser à toi et aux enfants.

— C'est ce que tu fais. Comme tu le feras toujours et comme tu l'as toujours fait.

Brian rentra tôt, le lendemain, en portant une Oliver cabossée. Il la posa et m'embrassa.

— Madame, j'ai rejoint les rangs des chômeurs.

— Vrai ? Oh, chouette !

— Je suis un monstre d'ingratitude, un instable en qui on ne peut pas se fier. Il m'a traité comme son propre fils, comme la chair de sa chair. Et regarde ce que je lui ai fait. Smith, déguerpissez ! Quittez les lieux. Je ne veux plus jamais vous revoir. Et ne vous avisez pas d'emporter une seule feuille de papier de ce bureau. Votre carrière d'ingénieur-conseil est finie ; je vais raconter à toute la profession quelle espèce d'individu vous êtes, incapable, irresponsable et complètement ingrat !

— Il ne te devait aucun salaire ?

— Un salaire, plus deux semaines de préavis et une participation dûment gagnée dans l'affaire Silver Plume Colorado. J'ai refusé de bouger tant qu'il ne m'avait pas payé. Ce qu'il a fait, à contrecœur, avec d'autres amabilités du même genre. (Briney soupira.) Mo, ça m'a fait quelque chose de l'entendre me parler comme ça. Mais, en même temps, je me sentais soulagé. Pour la première fois depuis plus de six ans, je suis libre.

— Je vais te faire couler un bain. Ensuite, dîner en robe de chambre, et au lit. Mon pauvre Briney ! Je vous aime, monsieur.

Ma lingerie fut convertie en bureau. Nous fîmes installer un téléphone Bell, en plus de celui que nous avions déjà, et les deux appareils furent disposés à côté de ma machine à écrire. Notre papier à lettres comportait deux numéros, ainsi qu'un numéro de boite postale. Je fis mettre un berceau dans la pièce, et un divan qui me servait pour de brèves siestes. L'animosité de M. Fones ne sembla pas nous porter ombrage et nous fut même peut-être utile, en rappelant haut et fort aux intéressés que Brian ne travaillait plus pour *Davis & Fones,* un fait que Brian avait publié dans tous les journaux professionnels. Mon premier travail de secrétariat consista à dactylographier environ cent cinquante lettres à diverses personnes ou firmes, annonçant que la *Brian Smith Associates* avait commencé ses activités… avec une politique nouvelle.

— Mon idée, Mo, c'est de parier sur mon propre jugement. Je donnerai une première consultation gratuite à quiconque le demandera, ici à Kansas City. Si je dois me déplacer, je ferai payer mon billet de chemin de fer, deux dollars par nuit d'hôtel, trois dollars de repas par jour, plus les frais de location de chevaux requis par les visites du chantier, et mes indemnités journalières de consultant… Le tout payable d'avance. D'avance parce que j'ai constaté, en travaillant pour M. Fones, qu'il était pratiquement impossible d'obtenir d'un client le remboursement des frais d'écurie. Fones refusait de céder tant qu'il n'avait pas en main une reconnaissance de dette équivalente au devis, augmenté d'un acompte sur les profits minimum prévus… et plus, s'il arrivait à soutirer davantage.

» C'est sur ces indemnités journalières que ma méthode diffère de celle de *Davis & Fones*. J'utiliserai un contrat en bonne et due forme, comportant deux options. Au client de décider. Quarante dollars par jour…

— Quoi ?!

Mais Briney parlait sérieusement.

— C'est ce que M. Fones faisait payer pour mes services. Ma chère, il y a des tas d'avocats qui se font payer le même prix pour un travail tranquille dans une étude chauffée. Je réclame le même tarif pour patauger et quelquefois ramper dans des mines toujours froides, et généralement humides. En échange, ils auront droit à une

expertise sérieuse sur les frais d'exploitation du gisement et le capital nécessaire à investir avant de pouvoir extraire leur première tonne de minerai… ainsi que mon pronostic, basé sur des essais, la géologie et autres facteurs, quant à l'opportunité ou non d'exploiter la concession… car je dois avouer, à ma grande tristesse, que, dans les entreprises minières, on enfouit plus d'argent dans le sous-sol qu'on en retire.

» C'est ça, mon job, Mo. Je suis payé pour dire aux gens de ne pas exploiter leur gisement. De ramasser leurs billes et de partir. Le plus souvent, ils ne me croient pas, d'où mon insistance à être payé d'avance.

» Mais, une fois de temps en temps, j'ai eu l'heureux privilège de dire à quelqu'un : Allez-y, foncez ! Ça vous coûtera un paquet d'argent… mais vous rentrerez dans vos frais et au-delà.

» C'est là qu'intervient la seconde option, celle que je préfère de loin. Dans la seconde option, je parie avec le client. Je diminue mes indemnités et je demande à la place un pourcentage, à mes risques et périls. Je ne prendrai jamais plus de cinq pour cent et je ne superviserai jamais un chantier pour moins de quinze dollars par jour d'indemnité, minimum. Une fourchette qui me laisse suffisamment de marge pour marchander.

» Maintenant… peux-tu m'écrire une lettre type, expliquant mon système tarifaire ? Une expertise soignée à un prix standard, ou une expertise tout aussi soignée mais avec un rabais en échange d'une prise de participation.

— J'essaierai, patron.

Ce fut payant. Nous devînmes riches. Toutefois, je ne m'en rendis vraiment compte que quarante ans plus tard, lorsque les circonstances nous obligèrent, Brian et moi, à faire l'inventaire de nos biens, pour estimer leur valeur. Mais c'est anticiper de quarante ans et ce récit n'ira peut-être pas jusque-là.

Cela paya surtout grâce à une bizarrerie de la psychologie humaine… ou une bizarrerie des personnes saisies par la « prospectionite », ce qui n'est pas forcément la même chose. Je m'explique…

Les joueurs invétérés – du genre à s'obstiner sur les loteries, machines à sous et autres jeux de hasard – s'imaginaient toujours

qu'ils allaient faire fortune en exploitant un filon impossible à rentabiliser. Chacun d'eux se prenait pour un nouveau Cowboy Womack… et refusait de partager sa bonne étoile avec quelque mercenaire, même pour cinq pour cent seulement. Aussi, lorsqu'ils pensaient avoir décroché le gros lot, préféraient-ils payer plein tarif, en râlant.

Après l'expertise (lorsque j'étais la secrétaire de mon mari), je rédigeais une lettre en ces termes, expliquant à l'optimiste que son filon était…

«… entouré de roc qu'il faut creuser pour parvenir à un minerai de teneur élevée. Pour exploiter la mine avec succès, il faudrait percer une nouvelle galerie jusqu'au nord de la grand-route et, pour cela, négocier un droit de passage par le troisième niveau de la concession voisine de la vôtre.

En outre, votre concession requiert une forge, un atelier de réparation pour l'outillage, un nouveau système de pompage, un nouvel étayage et de nouveaux rails sur un tronçon d'environ deux cents yards, etc. Sans oublier le salaire de quatre-vingts journées de travail par mois, conformément à la juridiction en vigueur, pour une période estimée à trois ans avant de pouvoir produire un tonnage suffisant pour être pris en charge par le laminoir, etc. Voyez les documents joints, A, B et C.

Étant donné l'état de votre terrain et le capital nécessaire à l'investissement de base, nous avons le regret de vous informer qu'il est préférable de ne pas entreprendre l'exploitation de ce gisement.

Nous sommes d'accord avec vos conjectures concernant la rentabilité d'une production de minerai à faible teneur, dans l'hypothèse où le nouveau Congrès voterait une loi autorisant la commercialisation libre et illimitée d'argent à seize pour un. Mais nous ne partageons pas votre sérénité quant à l'éventualité d'une telle législation.

Nous nous voyons dans l'obligation de vous recommander de vendre votre concession à n'importe quel prix. Ou d'arrêter les frais et de l'abandonner.

Nous restons à votre service pour toute information,

Sincèrement vôtre,

Brian Smith Associates.
Le président,
Brian Smith. »

C'était la lettre typique pour une vieille concession rouverte par un nouvel optimiste, situation extrêmement courante. (L'Ouest est criblé de trous laissés par des prospecteurs en faillite.)

J'ai écrit de nombreuses lettres semblables. Ils refusaient généralement de croire les expertises défavorables. Et, souvent, ils demandaient qu'on leur rende leur argent. Il se trouvait toujours un client pour prendre le mors aux dents et s'obstiner… et courir à la ruine en essayant d'exploiter une concession sur du roc, avec une teneur en argent juste suffisante pour faire faillite, plus une trace de platine et un soupçon d'or.

Les chercheurs d'or étaient les pires. Il y a quelque chose dans l'or qui produit sur l'entendement humain un effet semblable à celui de l'héroïne ou de la cocaïne.

Mais il y avait aussi quelques investisseurs rationnels ; des joueurs, mais qui savaient calculer leurs risques. Se voyant offrir une chance de réduire leurs dépenses initiales en échange d'une prise de participation, ils se prononçaient souvent pour cette option… et les concessions sélectionnées par ces spéculateurs plus raisonnables méritaient plus souvent le feu vert de Brian.

Même ces concessions rentables finissaient généralement par perdre de l'argent à longue échéance, parce que les propriétaires-exploitants ne savaient pas arrêter les opérations à temps pour que les pertes ne dépassent pas les profits. (Quand cela se produisait, Brian n'était pas perdant ; il cessait simplement de percevoir des dividendes.) Mais certaines d'entre elles rapportèrent effectivement de l'argent, d'autres en rapportèrent énormément et certaines même continuèrent d'en rapporter régulièrement quarante ans après. La préférence de Brian pour un retard des bénéfices plutôt qu'une indemnité modeste valut à ses enfants les meilleures écoles privées et à sa secrétaire d'antan, maman Maureen, de grosses émeraudes bien épaisses. (Je n'aime pas les diamants. Trop froid.)

Je m'aperçois que j'ai oublié de parler de Nelson et de Betty Lou et de Random Numbers et de M. Renwick. Voilà où ça mène d'être

un agent des *Time Corps* : tous les temps se ressemblent et la chronologie paraît sans importance. Bon, bon, je vais réparer mon oubli.

Random Numbers est peut-être le chat le plus farfelu avec lequel j'aie vécu, bien que tous les chats le soient *sui generis,* et Pixel a ses supporters pour le titre de chat le plus drôle de tous les temps et de tous les univers. Mais je suis sûre que Betty Lou voterait pour Random Numbers. Théoriquement, le titre de Random revient à Brian, puisque le chat était son cadeau de mariage à retardement. Mais il est inutile d'essayer de faire comprendre ça à un chat, et Randie considérait Lou comme son esclave personnelle, disponible à n'importe quelle heure pour lui gratter la tête, le bichonner ou lui ouvrir les portes, conviction qu'elle entretenait par une soumission servile à ses moindres désirs.

Betty Lou fut la petite chérie favorite de Brian pendant, oh, trois bonnes années avant que les circonstances ne les rapprochent pour de plus longues années encore. Betty Lou était la femme de Nelson, mon cousin Nelson, celui qui était si habile avec les tartes au citron meringuées. Mon passé avait commencé à me hanter.

Nelson débarqua en décembre 1906, peu après que Brian eut décidé de s'installer à son compte. Brian avait déjà rencontré Nelson à notre mariage, mais ni lui ni moi ne l'avions revu depuis.

Il avait quinze ans à l'époque, et n'était pas plus haut que moi ; à présent, c'était un grand et beau jeune homme de vingt-trois ans. Il avait décroché un diplôme d'agronome à la Kansas State University Manhattan… et il était toujours aussi charmant, sinon plus. Je ressentis ces vieux pincements au cœur et ces frissons électriques dans le bas du dos. Maureen, me dis-je, aussi vrai qu'un chien retourne à son vomi, tu es en danger. Ta seule sauvegarde est d'être enceinte de sept mois, grosse comme une maison et aussi séduisante qu'une femelle cochon d'Inde. Parles-en à Brian ce soir, au lit, et arrange-toi pour qu'il t'ait à l'œil.

La belle affaire ! Nelson arriva dans l'après-midi, et Brian l'invita à dîner. Quand il apprit que Nelson n'avait pas de réservation à l'hôtel, il l'invita également à rester pour la nuit. On pouvait s'y attendre : en ce temps-là et dans cette partie du pays, on n'allait pas à l'hôtel quand on avait la maison d'un parent sous la main. Même dans notre cage à poule, nous avions plusieurs fois hébergé des gens

pour la nuit : quand vous n'aviez pas de lit supplémentaire, vous improvisiez une paillasse sur le sol.

Je ne dis rien à Brian cette nuit-là. J'étais sûre de lui avoir déjà parlé de l'histoire de la tarte au citron, mais je n'étais pas sûre d'avoir mentionné le nom de Nelson. Dans le doute – ou tant que Brian n'avait pas fait le rapprochement –, mieux valait ne pas réveiller le chat qui dort. C'était chic d'avoir un mari compréhensif et tolérant mais, Maureen, il ne faudrait tout de même pas exagérer ! Ne remue pas le passé.

Le jour suivant, Nelson était toujours là. Quoique Brian fût son propre patron, il n'était pas encore submergé par la clientèle. Et il n'avait pas besoin de quitter la maison ce jour-là, sauf pour aller consulter notre boîte postale d'affaire. Comme Nelson était venu en automobile, une jolie Reo quatre places, il proposa à Brian de le conduire à la poste.

Il me proposa de m'emmener aussi. J'étais heureuse d'avoir l'excuse d'une petite fille – Nancy était à l'école, Carol à la maison – et d'un bébé pour refuser. Je n'étais jamais montée dans une automobile et, à vrai dire, j'avais peur. Bien sûr, je savais que je finirais par m'y faire un jour ou l'autre ; je voyais venir le temps où ce serait quelque chose de très ordinaire. Mais j'étais toujours plus timorée quand j'étais enceinte, surtout vers la fin : ma hantise était la fausse couche.

— Tu ne peux pas demander à la fille Jenkins de les garder une heure ? me dit Brian.

— Merci, une autre fois, Nelson, répondis-je. Brian, une baby-sitter est une dépense inutile.

— Grippe-sou.

— Sans aucun doute. En ma qualité d'intendante de ta firme, j'ai l'intention de tirer le diable par la queue jusqu'à ce qu'il crie au secours. Allez-y, messieurs. Je vais faire la vaisselle du petit déjeuner pendant ce temps.

Ils furent absents trois heures. J'aurais pu faire l'aller-retour à pied en moins de temps. Mais, conformément à un corollaire de mon décalogue augmenté, je ne dis rien et ne fis aucune allusion à ma peur de l'accident.

— Bienvenue à la maison, messieurs ! lançai-je, joviale et souriante. Le déjeuner sera prêt dans vingt minutes.

— Mo, je te présente notre nouvel associé, dit Brian. Nel va justifier notre en-tête. Il va m'apprendre ce que c'est qu'une ferme, un ranch et par quel bout des vaches sort le lait… et moi je lui apprendrai à faire la différence entre un imbécile et un imbécile bourré d'or.

— Oh, magnifique ! (Un cinquième de zéro égale zéro ; un sixième de zéro égale toujours zéro, mais c'est ce que veut Brian.) Bienvenue dans la boîte, dis-je en faisant la bise à Nelson.

— Merci, Maureen. On va former une bonne équipe, répondit-il avec solennité. Brian me dit qu'il est trop paresseux pour manier une pioche, et tu sais que je suis trop paresseux pour manier une fourche… donc, nous allons nous conduire en gentlemen et expliquer aux autres comment faire.

— Logique, concédai-je.

— D'ailleurs, je ne possède pas de ferme et je n'ai pas été fichu de trouver du travail comme agronome, même pas pour ouvrir le courrier d'un agronome. Je cherche un travail qui me permette d'entretenir une épouse. L'offre de Brian est un don du ciel.

— Brian te paie assez pour entretenir une épouse ? (Oh, Briney !)

— Tout est là, justement, répondit Brian. Je ne le paie pas du tout. C'est pourquoi nous pouvons nous permettre de l'embaucher.

— Oh ! (J'approuvai.) Le marché me semble équitable. Nelson, si ton travail est satisfaisant, dans un an je recommanderai à Brian de doubler ton salaire.

— Maureen, tu as toujours été une sacrée partenaire.

Je ne lui demandai pas ce qu'il entendait par là. J'avais une bouteille de muscat en réserve, que Brian avait achetée pour Thanksgiving. Elle était à peine entamée. J'allai la chercher.

— Messieurs, buvons à notre nouvelle association.

— À la nôtre !

Ils vidèrent leur verre. Je ne fis que tremper mes lèvres dans le mien. Puis, Nelson proposa un second toast :

— La vie est courte !

Je le regardai en cachant ma surprise, puis répondis :

— Mais les années sont longues.

Et il enchaîna, exactement comme le juge Sperling nous l'avait appris :

— Pas tant que le diable ne nous aura pas attrapés.

— Oh, Nelson !

Je fis déborder mon verre. Puis je me jetai dans ses bras pour l'embrasser comme il faut.

C'était sans mystère. Nelson était évidemment éligible du côté Johnson de sa famille : nous avions les mêmes grands-parents (et arrière-grands-parents, bien que trois fussent décédés à l'époque, à plus de cent ans). Mon père avait écrit au juge Sperling (comme je l'appris plus tard), pour lui signaler que les parents de sa belle-sœur, Mme James Ewing Johnson de Thèbes, née Carol Yvonne Pelletier, de La Nouvelle-Orléans, étaient toujours vivants et que, par conséquent, son neveu Nelson Johnson était éligible par la Fondation Howard, à condition qu'il épousât une jeune fille également éligible.

Cela leur demanda quelque temps, en raison des vérifications de santé et autres. Dans le cas particulier de Nelson, ils devaient tenir compte du fait que son père était mort par malchance (en se noyant) et non pour une autre cause.

Nelson était à Kansas City parce qu'il n'y avait pas de jeunes filles recensées par la Fondation dans la région de Thèbes. Aussi lui avait-on remis une liste pour Kansas City : les deux Kansas City, du Missouri et du Kansas.

Et c'est ainsi que nous rencontrâmes Betty Lou : miss Elizabeth Louise Barstow. Nelson lui fit sa déclaration – l'engrossa, je veux dire – sous notre toit, tandis que Maureen jouait les chaperons aveugles, un rôle que j'allais remplir à répétition pour mes propres filles dans les années à venir.

Cela m'évita de faire moi-même des folies, ce qui me laissa un arrière-goût d'amertume. Nelson avait été ma propriété personnelle alors que Betty Lou ignorait encore son existence. Mais Betty Lou est adorable ; je ne pouvais pas lui en vouloir. D'ailleurs, je n'eus bientôt plus aucune raison de me sentir flouée.

Betty Lou venait du Massachusetts. Elle avait fréquenté l'université du Kansas, Dieu sait pourquoi. Il y a pourtant de bonnes écoles au Massachusetts. Mais il en résulta que ses parents furent dans l'impossibilité de venir à son mariage ; ils devaient s'occuper de leurs propres enfants. Théoriquement, Nelson et Betty auraient dû aller se marier à Boston. Mais ils ne voulaient pas en assumer les

frais. La Fièvre de l'Or commençait à monter, ce qui voulait dire que l'argent se faisait rare, quoique cela fût bon signe pour l'avenir des affaires de Brian.

Le mariage eut lieu dans notre salon, le 14 février, par une journée venteuse et glaciale. Notre nouveau pasteur, le Dr Draper, sanctifia leur union et je présidai la cérémonie, avec une aide un peu trop active de Random Numbers, qui était persuadé que la réception était en son honneur.

Puis, après le départ du révérend et de Mme Draper, je montai lentement dans ma chambre, soutenue par Brian et le Dr Rumsey… Ce fut la première et presque la dernière fois que je laissai à mon médecin le temps d'arriver.

George Edward pesait sept livres huit.

10

RANDOM NUMBERS

Pixel est en route, pour je ne sais où, avec ma première tentative d'appel au secours. Maintenant, je n'ai plus qu'à croiser les doigts.

Un jour, mon ami de cœur et mari collectif, le Dr Jubal Harshaw, a défini le bonheur ainsi :

— Le bonheur, disait-il, réside dans le privilège de pouvoir travailler dur et des heures durant dans une activité qui vous semble en valoir la peine.

» Un homme peut trouver son bonheur en subvenant aux besoins de sa femme et de ses enfants. Un autre en dévalisant des banques. Un autre encore en consacrant des années d'effort à une recherche fondamentale sans résultat apparent.

» Remarquons le caractère individuel et subjectif de chacun de ces cas. Il n'y en a pas deux pareils et il n'y a aucune raison qu'ils le soient. Chaque homme ou chaque femme doit découvrir par soi-même quelle est l'activité exigeante qui le ou la rendra heureux ou heureuse. En revanche, lorsque tu essaies de rogner sur tes horaires, lorsque tu aspires aux vacances et à une retraite anticipée, c'est que tu t'es trompé de métier. Peut-être que tu aurais dû choisir le braquage de banque. Ou la figuration dans un spectacle de seconde catégorie. Ou même la politique.

Durant la décennie 1907-1917, je connus le bonheur idéal selon la définition de Jubal. En 1916, j'avais mis au monde huit enfants. Pendant toutes ces années, j'avais travaillé plus dur et plus

longuement que jamais auparavant, tout en coulant des jours parfaitement heureux, à ceci près que mon mari était absent plus souvent que je ne l'eusse souhaité. Mais même en cela, il y avait des avantages, car cela faisait de notre mariage une suite de lunes de miel. Nous prospérions et, quand Brian était absent, c'était le plus souvent parce que ses affaires marchaient bien. Il en résulta que nous n'eûmes jamais à endurer ce que le barde appelle si justement : «…Les draps usés du mariage. »

Briney s'efforçait toujours de me téléphoner pour me prévenir de l'heure de son retour… puis, il me disait : « B.I.B. A.W.Y.L.O et moi : « W.W.Y.T.B.W. » De jour ou de nuit, je faisais de mon mieux pour suivre ses instructions à la lettre. J'étais au lit, endormie, les jambes écartées, attendant qu'il vienne me réveiller en douceur. Mais je prenais toujours la précaution de me baigner d'abord et, en fait de sommeil, je me contentais de fermer les yeux et de rester immobile quand je l'entendais ouvrir la porte d'entrée. Puis, lorsqu'il venait me rejoindre au lit, il pouvait m'appeler d'un nom étranger – *Mme Krausemeyer* ou *Battleship Kate* ou *Lady Plushbottom* – et je faisais semblant de me réveiller en l'appelant à mon tour d'un nom incongru – *Hubert* ou *Giovanni* ou *Fritz* – et en lui demandant, toujours sans ouvrir les yeux, s'il avait pensé à laisser cinq dollars sur la commode… Sur quoi, il m'accusait d'essayer de faire monter le prix de la fesse au Missouri et je m'échinais à lui prouver que je valais bien cinq dollars.

Alors, assouvis mais toujours accouplés, nous nous lancions dans une grande discussion pour déterminer si ma prestation valait ou non cinq dollars. Ce qui se traduisait par des chatouilles, des morsures, des bagarres, des fessées, des rires et autres réjouissances parsemées de plaisanteries salaces. Je m'employais de mon mieux à être une duchesse au salon, une intendante à la cuisine et une putain dans la chambre à coucher, conformément à la définition classique de la femme idéale. Peut-être n'étais-je pas une femme idéale, mais je m'efforçais avec joie de cultiver les trois aspects de cette trinité.

Brian aimait aussi chanter des chansons paillardes en faisant l'amour, des chansons pleines de rythme, dont le tempo s'accordait avec la cadence du coït et accélérait ou ralentissait à volonté, des chansons comme :

Accroche-toi, ma Lulu !
Et bang ! bang ! ma Lulu !
Oh, comment ferai-je bang ! bang !
Quand ma Lulu sera morte et enterrée ?

Suivaient d'interminables couplets, tous plus grivois les uns que les autres :

Ma Lulu avait une poule,
Ma Lulu avait un canard.
Elle les prit avec elle dans son lit
Pour leur apprendre comment…

Accroche-toi, ma Lulu !
Et bang ! bang ! ma Lulu !

Jusqu'à ce que Briney ne puisse plus se retenir et me lâche sa semence.

Pendant qu'il se reposait et récupérait, il pouvait me demander de lui raconter une histoire d'alcôve, désireux de savoir comment j'avais passé mes longues soirées d'hiver.

Il ne parlait pas de ce que je pouvais avoir fait avec Nelson et/ou Betty ; tant que cela ne sortait pas de la famille, cela ne comptait pas.

— Quoi de neuf, Mo ? Deviendrais-tu un cul cousu avec l'âge ? Toi, le scandale du comté de Thèbes ? Dis-moi que ce n'est pas vrai !

Eh bien, croyez-moi, les amis, entre la vaisselle, les couches, la cuisine, le ménage, la couture, les chaussettes à repriser, les nez à moucher et les crises de larmes des enfants, je n'avais pas le temps de commettre suffisamment d'adultères pour intéresser un jeune séminariste. Depuis ce pénible et ridicule contretemps avec le révérend Zeke, je ne me rappelle pas une seule partie de jambes en l'air illicite de Maureen entre 1906 et 1918, sauf à l'initiative et avec la participation active de mon mari… et encore pas souvent, vu que Briney était au moins aussi occupé que moi.

Cela dut être une grande déception pour Mmes Grundy (il y en avait quelques-unes dans le quartier, et qui fréquentaient notre

paroisse) car, durant ces dix années qui nous menèrent à la guerre qu'on appela plus tard « Première Guerre mondiale » ou « guerre de déconfiture, première phase », je ne me contentai pas de simuler la parfaite femme au foyer, conservatrice et dévote, je fus réellement une créature asexuée, prude et portée sur l'église, excepté au lit, quand la porte était fermée, seule ou avec mon mari ou, en de rares occasions absolument sans danger, avec un autre homme mais avec la bénédiction de mon mari, qui jouait généralement le rôle du chaperon.

D'ailleurs, seul un robot peut rester accouplé indéfiniment. Même Galaad, pourtant infatigable, passe le plus clair de son temps à diriger l'équipe chirurgicale d'Ishtar. (Galaad… il me rappelle Nelson. Pas seulement par son physique ; ils sont jumeaux par leur tempérament, leur attitude, et même par leur odeur corporelle, maintenant que j'y pense. Quand je rentrerai à la maison, il faudra que je demande à Ishtar et à Justin ce que Galaad a hérité de Nelson. Nous autres, les Howard, nous avons commencé avec un éventail génétique limité, et cette convergence, jointe au hasard des probabilités, aboutit souvent à la réincarnation physique de quelque lointain ancêtre en la personne d'un de ses descendants sur *Tertius* ou *Secundus.)*

Voilà qui me rafraîchit la mémoire sur une partie de mes loisirs et l'origine du nom de Random Numbers.

Je ne crois pas qu'il se passât un seul mois, pendant la première moitié du XX^{e} siècle, sans que Briney et moi fussions en train d'étudier quelque chose… ne fût-ce que pour réviser une langue étrangère, ce qui ne compte guère (nous devions maintenir notre avance sur nos enfants). Généralement, nous n'étudiions pas la même chose, Briney n'apprenait pas la sténo, non plus que la danse classique, et je n'apprenais pas les méthodes d'extraction du pétrole ou le calcul de l'évaporation des eaux d'irrigation. Mais nous apprenions quelque chose. Moi parce que j'éprouvais un horrible sentiment de coïtus interruptus intellectuel pour n'avoir pas pu terminer mes études secondaires et Brian parce que, eh bien, parce que c'était un humaniste de la Renaissance qui s'intéressait à tout. D'après les Archives, mon premier mari dura 119 ans. Je suis prête à parier qu'il était en train d'explorer quelque nouvelle sphère de connaissance dans les dernières semaines de sa vie.

Parfois, nous étudiions ensemble. En 1906, il attaqua les statistiques et les probabilités, par correspondance (les cours ICS). Comme nous recevions les livres et les leçons à domicile, Maureen s'y mit aussi et joignit ses devoirs dans le courrier. Nous étions donc tous deux plongés dans ce domaine fascinant des mathématiques lorsque notre chaton Random Numbers entra dans notre vie, par l'entremise de M. Renwick, chauffeur-livreur de la *Great Atlantic & Pacific Tea Company*.

Le chaton, une adorable boule de laine gris argent, avait d'abord été baptisé *Frou-Frou,* à cause d'une erreur sur le sexe ; « elle » était « il ». Mais il était sujet à des changements d'humeur, de direction, de vitesse et de décision tellement imprévisibles que Brian fit la remarque suivante :

— Ce chaton n'a pas de cervelle. Il n'a qu'un crâne plein de *random numbers* – ou « variables aléatoires » en français – et, chaque fois qu'il se cogne la tête contre une chaise ou ricoche contre un mur, l'ordre des variables est bouleversé et il se met à faire autre chose.

Ainsi *Frou-Frou* devint *Random Numbers* ou *Random* ou *Randie*.

Après la fonte des neiges, au printemps 1907, nous installâmes un parcours de croquet dans notre jardin. Au début, on y jouait à quatre adultes. (Au fil des années, tout le monde y joua.) Puis, ce furent quatre adultes et Random Numbers. Dès qu'on frappait une boule, ce chaton dégainait son épée et À LA CHARGE ! Il se ruait sur la boule et la saisissait avec les quatre pattes à la fois. Imaginez un homme adulte essayant d'arrêter un tonneau roulant en se jetant dessus à bras-le-corps. Mieux vaut prévoir un rembourrage et un casque de football américain.

Random ne disposait pas d'un tel équipement ; il n'était bardé que de peluche et d'héroïsme, quitte à y laisser sa vie. Cette boule devait être arrêtée, et c'était à lui de le faire. *Allah el Allah Akbar !*

Une seule solution : enfermer le chat quand on jouait au croquet. Mais Betty Lou ne le permettait pas.

Fort bien, ajoutons une règle du jeu supplémentaire : « Toute déviation de la boule, heureuse ou malheureuse, provoquée par un chat, fait partie des hasards naturels. Il ne faut rien y changer. »

Un jour, je m'en souviens, Nelson attrapa le chat et le coinça sous son bras gauche, en maniant son maillet d'une seule main. Non seulement il n'y gagna rien – Random s'échappa et atterrit devant la boule, annulant tous les efforts de Nelson – mais encore il fut traduit devant la cour suprême de croquet, statuant en session extraordinaire que l'action d'attraper un chat dans l'intention d'influencer le cours du jeu était une offense envers les chats et la nature, passible d'une flagellation disciplinaire.

Nelson plaida la jeunesse, l'inexpérience, fit valoir ses états de service loyaux et dévoués et s'en tira avec un sursis. Toutefois, une minorité du jury (Betty Lou) voulut le condamner à se rendre au drugstore pour en rapporter six cornets de glace. Finalement, ce fut cette minorité qui prévalut, malgré les protestations de Nelson, estimant que quinze *cents* étaient une amende trop élevée pour ce qu'il avait fait et que Random devait en payer une partie.

Puis, en grandissant, Random Numbers se calma et perdit son enthousiasme pour le croquet. Mais la nouvelle règle demeura et fut étendue à tous les chats, résidents ou de passage, ainsi qu'aux chiots, aux oiseaux et aux enfants de moins de deux ans. Longtemps plus tard, j'introduisis cette règle sur la planète *Tertius*.

Ai-je parlé de la transaction qui m'a permis d'obtenir Random Numbers de M. Renwick ? Peut-être pas. Il voulait « troquer une petite chatte contre une petite chatte », selon ses propres termes. Je l'avais bien cherché : c'était moi qui lui avais demandé ce qu'il voulait pour le chaton, pensant qu'il n'exigerait aucun paiement puisque le chaton ne lui avait rien coûté. J'avais bien entendu dire que certains chats à pedigree faisaient l'objet d'un commerce, mais je n'en avais jamais vu un seul. Pour moi, les chatons étaient toujours donnés gratuitement.

Je n'avais aucunement l'intention de laisser M. Renwick entrer dans la maison ; une fois m'avait suffi. Mais je fus prise au dépourvu : M. Renwick portait un carton à chaussures contenant un chaton. Que faire ? M'emparer du carton et lui claquer la porte au nez ? Soulever le couvercle devant le portail, pendant qu'il m'expliquait que le petit chat était impatient de s'échapper, ce que confirmaient des bruits de grattage et d'agitation ? Lui mentir, lui dire que oh, désolée, on nous en a déjà donné un ?

Quand le téléphone sonna…

Je n'étais pas vraiment habituée au téléphone. Pour moi, une sonnerie annonçait soit des mauvaises nouvelles, soit un appel de Briney. Dans les deux cas, je devais répondre sur-le-champ.

— Excusez-moi, dis-je.

Et je filai, le laissant debout devant la porte ouverte.

Il me suivit, dans le vestibule et jusque dans ma lingerie-bureau. Pendant que je téléphonais, il posa le carton à chaussures devant moi, l'ouvrit… et je découvris cet adorable chaton gris tandis que je parlais à mon mari.

Brian était sur le chemin du retour et m'appelait pour me demander si je voulais qu'il rapporte quelque chose.

— Non, je ne vois rien, chéri. Mais dépêche-toi de rentrer. J'ai ton chaton. Une vraie beauté, juste de la couleur d'un saule argenté. C'est M. Renwick qui l'a apporté, le livreur de la *Great Atlantic & Pacific Tea Company*. Il essaie de me sauter, Briney, en échangé du chaton… Non, j'en suis sûre. Il ne s'est pas contenté de le dire, il m'a suivie, m'a passé un bras autour de la taille et, dans l'immédiat, il est en train de me peloter les seins… Quoi ?… Non, je ne lui ai rien dit de semblable. Alors, dépêche-toi. Je ne me débattrai pas, chéri, parce que je suis enceinte. Je céderai… Oui, monsieur. Entendu. Bye bye.

Je raccrochai… quoique j'eusse songé un instant à me servir du combiné comme d'une matraque. Mais je préférais vraiment éviter de me battre pendant que je portais un bébé.

M. Renwick ne me lâcha pas mais, quand il commença à assimiler ce que je venais de dire, il s'immobilisa. Je fis une volte dans ses bras.

— Ne vous avisez pas de m'embrasser, dis-je. Je ne veux pas risquer d'attraper une grippe pendant que je suis enceinte. Est-ce que vous avez un caoutchouc ? Une capote anglaise ?

— Euh… oui.

— Je m'en doutais. Je suis sûre que je ne suis pas la première ménagère à qui vous faites le coup. Bon, alors mettez-la, s'il vous plaît. Je ne veux pas contracter une maladie honteuse. Vous non plus, je suppose. Vous êtes marié ?

— Oui. Bon sang, vous êtes conciliante, vous !

— Pas du tout. Je ne veux simplement pas risquer de me faire violer quand je suis enceinte. C'est tout. Puisque vous êtes marié,

vous ne voulez rien risquer non plus, alors mettez cette capote. Combien de temps faut-il pour venir de Woodland Street ? (Brian avait appelé de Walnut Street, beaucoup plus loin.)

— Euh… pas longtemps.

— Alors, dépêchez-vous parce que mon mari va vous surprendre en pleine action. Si vous voulez vraiment passer à l'action.

— Oh, la barbe, à la fin !

Il me lâcha brusquement, tourna les talons et se dirigea vers la porte d'entrée.

Il était en train de tirer le loquet quand je le rappelai :

— Vous oubliez votre chaton !

— Gardez-le !

C'est ainsi que « j'achetai » Random Numbers.

C'est amusant d'élever des chatons, mais c'est encore plus amusant d'élever des enfants, si vous aimez ça, à condition que lesdits enfants soient les vôtres. Car Jubal avait raison : c'est subjectif : question de prédisposition. J'ai eu dix-sept enfants lors de mon premier cycle et ce fut un plaisir de les élever tous ; chacun était différent, unique. J'en ai eu davantage depuis mon sauvetage et ma régénération, et mon plaisir en fut encore augmenté, car la maison de Lazarus Long est conçue spécialement pour faciliter les soins des bébés.

Mais je trouve souvent les enfants des autres répugnants et leurs mères insupportables, surtout quand elles parlent de leur dégoûtante progéniture (au lieu de m'écouter parler de la mienne). Il me semble que nombre de ces petits monstres auraient dû être noyés à la naissance. Ils sont à mes yeux des arguments décisifs en faveur du contrôle des naissances. Comme mon père le disait des années plus tôt, je n'ai aucune morale… parce que je ne considère pas nécessairement les êtres humains inachevés, mouillés, souillés, odorants d'un côté et braillards de l'autre, comme « adorables ».

À mon avis, bien des bébés ne sont que de méchants petits diables au sale caractère, qui grandissent pour devenir de méchants grands diables au sale caractère. Regardez autour de vous. La « douce innocence » des enfants est un mythe. Jonathan Swift avait une excellente solution pour certains d'entre eux dans sa *Modeste*

Proposition. Mais il n'aurait pas dû se limiter aux Irlandais, car nombre de ces scélérats ne sont pas irlandais.

Maintenant, au nom de vos déplorables préjugés, vous avez peut-être le sentiment que mes enfants ne sont pas absolument parfaits, alors que (tout le monde le sait) ils sont nés avec des auréoles et des ailes de chérubins. Aussi ne vais-je pas vous importuner en vous énumérant toutes les fois où Nancy est rentrée à la maison avec un dix sur son bulletin. Elle avait presque toujours dix, si vous voulez le savoir ! Mes enfants sont plus intelligents que les vôtres. Plus beaux, aussi. Enfin, passons. Mes gosses sont merveilleux à mes yeux, vos gosses sont merveilleux aux vôtres, mettons-nous d'accord là-dessus et parlons d'autre chose.

J'ai évoqué la Panique de 1907 à propos du mariage de Betty Lou et de Nelson mais, à l'époque, j'ignorais totalement que cette panique se préparait. De même que Brian, Nelson et Betty Lou. L'histoire est un éternel recommencement et ce qui s'est passé au début de 1907 me rappelait un événement de 1893.

Après la naissance de Georgie, le jour du mariage de Betty Lou, je restai quelque temps à la maison, comme d'habitude, mais, dès que je me sentis en état de bouger, j'abandonnai mon rejeton à Betty Lou et descendis en ville. J'avais prévu d'y aller par le tram mais ne fus pas surprise de voir Nelson me proposer de m'y conduire dans sa Reo. J'acceptai et m'emmitouflai : la Reo était beaucoup trop aérée – elle devait avoir une charrette ouverte parmi ses ancêtres.

Mon intention était d'aller retirer mes économies. Je les avais placées à la *Missouri Savings Bank* en 1899, après notre mariage et notre installation à Kansas City, en les transférant de la *First State Bank* de Butler (la trépidante métropole de Thèbes n'avait pas de banque), où père m'avait aidée à ouvrir un compte épargne à notre retour de Chicago. Le temps de me marier et elles avaient atteint plus de cent dollars.

Note : si j'avais plus de cent dollars d'économies, pourquoi ai-je servi de la panade à ma famille au repas du soir ? Réponse : vous me prenez pour une folle ? En 1906, dans le Middle West américain, le plus sûr moyen pour une femme de castrer spirituellement son mari était de laisser entendre à celui-ci qu'il était incapable de faire

bouillir la marmite. Je n'avais pas besoin du Dr Freud pour savoir ça. Les hommes vivent d'orgueil. Si vous portez atteinte à leur orgueil, ils refuseront d'entretenir une femme et des enfants. Il nous fallut plusieurs années pour apprendre à être totalement francs et à l'aise l'un envers l'autre, Brian et moi. Brian savait que j'avais un compte épargne mais il ne m'avait jamais demandé à combien il se montait, et je préférais servir de la panade ou nous serrer la ceinture de n'importe quelle façon plutôt que de payer l'épicier avec mes propres deniers. Les économies étaient « une poire pour la soif ». Nous le savions tous deux. Je ne devais puiser dans mes économies que si Brian était malade et hospitalisé. Cela allait sans dire. C'était Brian gui gagnait notre pain et je n'avais pas à m'immiscer dans ses responsabilités. Ni lui dans les miennes.

Mais qu'en était-il des primes de la Fondation ? Ne blessaient-elles pas son orgueil ? Peut-être. À ce sujet, projetons-nous un instant dans l'avenir : à long terme, chaque denier gagné en « faisant sonner la caisse enregistreuse » revint à nos enfants, au fur et à mesure de leurs mariages. Brian ne m'avait jamais fait part de cette intention. En 1907, c'eût été ridicule.

Au début de 1907, à force d'accumuler les petites économies, il y avait plus de trois cents dollars dans mon bas de laine. Maintenant que je travaillais à la maison et que je ne pouvais plus aller suivre des cours en ville, il me paraissait sage de transférer mon compte dans une petite banque de quartier proche du bureau de poste du secteur sud. L'un de nous quatre devait se rendre quotidiennement à notre boîte postale ; celui-là pourrait se charger de mes dépôts. Et, pour les retraits, j'attendrais que ce soit mon tour.

Nelson gara son auto sur la Grande Avenue et nous allâmes à pied jusqu'au 920, Walnut. Je présentai mon livret au guichetier – sans attendre, il n'y avait pas foule – en lui disant que je voulais clôturer mon compte.

On avisa un dirigeant de la banque, un certain M. Smaterine, dans l'arrière-salle. Nelson reposa le journal qu'il était en train de feuilleter et se leva.

— Des problèmes ?

— Je ne sais pas. On dirait qu'ils ne veulent pas me donner mon argent. Tu m'accompagnes ?

— Bien sûr.

M. Smaterine me salua poliment mais sourcilla à la vue de Nelson. Je fis les présentations.

— Voici M. Nelson Johnson, monsieur Smaterine. C'est l'associé de mon mari.

— Enchanté, monsieur Johnson. Asseyez-vous, je vous prie. Madame Smith, M. Wimple m'a dit que vous aviez besoin de me voir.

— Je suppose. J'ai essayé de retirer mon solde et il m'a dit que je devais vous voir pour cela.

M. Smaterine se fendit d'un large sourire qui dévoila ses fausses dents.

— Nous sommes toujours désolés de perdre une vieille amie, madame Smith. Avez-vous quelque chose à reprocher à nos services ?

— Pas du tout, monsieur. Mais je souhaite transférer mon compte dans une banque plus proche de chez moi. Ce n'est guère pratique pour moi de faire tout ce chemin, surtout en hiver.

Il prit mon livret, jeta un œil sur l'adresse, puis sur le montant de mon avoir.

— Puis-je vous demander où vous pensez transférer votre compte, madame Smith ?

J'allais lui répondre quand je croisai le regard de Nelson. Il ne hochait pas franchement la tête… mais je le connaissais depuis longtemps.

— Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur ?

— Un banquier professionnel a le devoir de protéger ses clients. Vous voulez transférer votre compte… Parfait ! Mais je voudrais veiller à ce que vous vous adressiez à une banque aussi fiable que la nôtre.

Mon instinct d'animal sauvage se réveilla.

— Monsieur Smaterine, j'ai discuté de cela en détail avec mon mari (ce qui était faux) et je n'ai pas besoin de demander conseil ailleurs.

Il joignit ses doigts en forme de tente.

— Fort bien. Comme vous le savez, la banque peut exiger trois semaines de préavis pour les comptes épargne.

— Mais, monsieur Smaterine, c'est vous-même qui avez traité avec moi lorsque j'ai ouvert mon compte ici. Vous m'avez dit que ce morceau de papier n'était qu'une formalité requise par la loi fédérale, et vous m'avez assuré personnellement que je pourrais récupérer mon argent à n'importe quel moment.

— Et vous le pouvez. Changeons ces trois semaines en trois jours. Rentrez tranquillement chez vous, envoyez-nous une notification par écrit et vous pourrez clôturer votre compte dans un délai de trois jours ouvrables.

Nelson se leva et posa ses mains à plat sur le bureau de M. Smaterine.

— Eh là, minute ! dit-il en enflant la voix. Avez-vous ou n'avez-vous pas dit à Mme Smith qu'elle pouvait récupérer son argent à n'importe quel moment ?

— Asseyez-vous, monsieur Johnson. Et baissez le ton. Après tout, vous n'êtes pas un client, ici. Vous n'êtes pas chez vous.

Nelson ne s'assit pas et ne baissa pas le ton.

— Répondez par oui ou par non.

— Je pourrais vous faire expulser.

— Essayez un peu ! Mon associé, M. Brian Smith, le mari de madame, m'a demandé d'accompagner son épouse (ce qui était faux) parce qu'il a entendu dire que votre banque avait quelque réticence à…

— Calomnie ! C'est de la calomnie caractérisée !

— … à être aussi polie avec les dames qu'avec les hommes d'affaires. Maintenant, allez-vous tenir votre promesse ? Et tout de suite ? Ou dans trois jours ?

M. Smaterine ne souriait plus.

— Wimple ! Vérifions le compte de Mme Smith.

Nous gardâmes le silence pendant la vérification.

M. Smaterine signa le relevé et me le tendit.

— Voyez si le compte est bon, s'il vous plaît. Vérifiez sur votre propre livret.

Le compte était juste.

— Très bien. Emportez ceci et déposez-le à votre nouvelle banque. Vous aurez votre argent dès que possible. Disons dans dix jours.

Il sourit à nouveau, mais sans chaleur.

— Vous avez dit que je pouvais avoir mon argent maintenant.

— Vous l'avez. Voici notre chèque.

Je le pris, le retournai, l'endossai et le lui rendis.

— Payez-le tout de suite.

Il cessa de sourire.

— Wimple !

Ils se mirent à compter des billets.

— Non, dis-je. Je veux du liquide. Pas du papier imprimé par une autre banque.

— Vous êtes difficile à satisfaire, madame. Ceci est légal.

— Mais j'ai déposé du liquide, chaque fois. Pas des billets de banque. (Et en petite monnaie de toutes sortes. Une fois même une pièce d'argent trouée.) Je veux être remboursée en liquide. Vous n'êtes pas solvables ?

— Bien sûr que si, répondit-il sèchement. Mais vous allez vous retrouver avec… oh, au moins vingt livres de pièces d'argent, plutôt encombrantes. C'est pourquoi les banques utilisent des certificats pour les transactions.

— Vous ne pouvez pas me payer en or ? Ne me dites pas qu'une grande banque comme celle-ci n'a pas d'or dans ses coffres. Quinze pièces d'or seraient tellement plus faciles à transporter que trois cents pièces d'argent. (J'élevai un peu la voix pour être entendue à la ronde.) Vous ne pouvez pas me payer en or ? Alors dites-moi où je peux échanger ceci contre de l'or.

Ils me payèrent en or, et le surplus en pièces d'argent.

Sur le chemin du retour, Nelson me dit :

— Eh bé ! Quelle banque tu veux, dans le sud ? *Troost Avenue Bank ? Southeast State ?*

— Nellie, je veux rapporter ça à la maison et demander à Brian de le conserver pour moi.

— Hein ? Je veux dire : bien, m'dame. Entendu, m'dame.

— Mon cher, il y a là quelque chose qui me rappelle 1893. Tu te souviens de cette année-là ?

— 1893… Voyons voir. J'avais neuf ans et je commençais à m'apercevoir que les filles étaient différentes. Hum… Toi et oncle Ira, vous êtes allés à la foire de Chicago. À ton retour, j'ai remarqué que tu sentais bon. Mais il m'a fallu attendre cinq ans pour que tu

me remarques à ton tour, et j'ai dû glisser une tarte au citron sur ta chaise pour arriver à mes fins.

— Tu as toujours été un mauvais garçon. Oublions 1898. Que s'est-il passé en 1893 ?

— Hum… M. Cleveland commençait son second mandat. Puis les banques ont commencé à chuter et tout le monde a dit que c'était sa faute. Ce qui me semble un peu injuste : c'était trop tôt après son investiture. On a appelé ça la Panique de 1893.

— Exactement. Mon père n'a rien perdu dans l'affaire, mais uniquement par ignorance, disait-il.

— Comme ma mère. Simplement parce qu'elle avait établi sa banque dans une théière sur la plus haute étagère.

— Père a fait un peu la même chose, par hasard. Il avait remis à ma mère quatre mois d'avance, en liquide, dans quatre enveloppes scellées et datées. Et il conservait de l'or sur lui, dans une ceinture spéciale. En outre, il avait mis de l'argent de côté – tout ce dont nous n'avions pas un besoin impératif – dans un coffret à clef. Le tout en or.

» Il m'a avoué plus tard, Nelson, qu'il ignorait que les banques étaient au bord de la faillite. Il faisait cela uniquement pour embêter Deacon Houlihan – Deacon *Hooligan,* comme il l'appelait. Tu te souviens de lui ? Le président de la *Butler State Bank*.

— Non, je suppose qu'il est mort sans ma permission.

— Père m'a dit que ce Deacon lui avait fortement déconseillé de retirer son argent, lui expliquant que c'était une très mauvaise politique. Vous n'avez qu'à nous confier des instructions pour payer Mme Smith – je veux parler de ma mère –, tant par mois. Laissez votre argent où il est et utilisez des chèques ; c'est la façon moderne de traiter les affaires.

» Père a pris la mouche – ça lui ressemble bien – et conséquemment la banqueroute ne l'a jamais atteint. Je crois que père n'a plus jamais traité avec aucune banque depuis. Il conservait son argent dans un coffret à clef, dans son cabinet. À ce qu'il me semble. Mais avec lui on ne peut jamais savoir.

Nous eûmes une grande conversation sur la question en rentrant à la maison, Brian, moi, Nelson et Betty Lou. Nelson leur raconta ce qui s'était passé.

— Retirer de l'argent dans cette banque, c'est comme leur arracher une dent. Ce col blanc amidonné ne voulait pas lâcher l'argent de Mo. Et je ne pense pas qu'il aurait cédé si je n'avais pas fait tout ce tapage. Mais ce n'est pas fini. Mo, parle-leur d'oncle Ira et de cette autre affaire.

Ce que je fis.

— Mes chéris, je ne prétends pas m'y connaître en finances. Je suis tellement bouchée que je n'ai jamais pu comprendre comment une banque pouvait imprimer du papier-monnaie et déclarer qu'il avait la même valeur que l'argent réel. Mais tout cela ressemble beaucoup à 1893 pour moi… parce que c'est exactement ce qui est arrivé à père juste avant la grande faillite des banques. Il ne s'est pas laissé emporter dans la débâcle parce qu'il avait retiré son argent sur un coup de tête. Je ne sais pas mais… j'ai comme un pressentiment et j'ai décidé de ne pas replacer mes économies dans une banque. Brian, peux-tu les garder pour moi ?

— Ici, à la maison, on pourrait les voler.

— Mais, d'un autre côté, la banque peut faire faillite, dit Nelson.

— Tu deviens timoré, Nel ?

— Peut-être. Qu'est-ce que tu en penses, Betty Lou ?

— J'en pense que je vais retirer mes trente-cinq *cents* et les enfouir au fond du jardin dans une jarre. Puis, je vais écrire à mon père pour lui expliquer la raison de mon geste, reprit-elle après réflexion. Il ne m'écoutera pas – il sort d'Harvard. Mais je dormirai mieux si je le préviens.

— Il faut le dire à d'autres également, poursuivit Brian.

— À qui ? demanda Nelson.

— Au juge Sperling. Et à ma famille.

— N'allons pas le crier sur les toits. Ça pourrait déclencher une panique.

— Nel, c'est notre argent. Si le système bancaire n'a pas les moyens de nous rendre notre argent pour nous asseoir dessus, alors c'est qu'il y a peut-être quelque chose qui cloche dans le système bancaire.

— Tss, tss ! Tu te prends pour un anarchiste ou quoi ? Enfin, allons-y. Les premiers sur la liste sont toujours les mieux servis.

Brian était tellement sérieux qu'il fit le voyage jusqu'en Ohio – voyage d'autant plus cher que, pour une fois, il était à ses propres frais – pour parler au juge Sperling et à ses parents. Je ne sais pas ce qu'il leur a dit au juste… mais toujours est-il que ni la Fondation ni les parents de Brian ne furent touchés par la Panique de 1907. Plus tard, le trésor des États-Unis fut sauvé grâce à l'intervention de J.P. Morgan… qui n'en reçut que des blâmes.

Entre-temps, les avoirs de *Brian Smith Associates* furent, non pas enterrés dans le jardin… mais mis sous clef à l'intérieur de la maison, où nous commençâmes à entasser des fusils.

Correction : *Pour autant que je sache,* c'est alors que nous commençâmes à entasser des fusils. Mais je peux me tromper.

Pendant le voyage de Brian en Ohio, Nelson conçut un projet avec moi : des articles pour des journaux professionnels tels que le *Mining Journal,* le *Modern Mining* et le *Gold and Silver*. La *Brian Smith Associates* louait de petits encarts publicitaires dans chacune de ces revues. Nelson avait fait remarquer à Brian que quelques articles de lui représenteraient un supplément de publicité gratuit ; on y trouvait autant d'annonces que d'articles de fond et d'éditoriaux. Ainsi, au lieu d'un petit encadré sur une seule colonne – non, pas « au lieu de » mais « en plus de » – nous aurions un texte long, signé Brian.

— Les salades qu'ils impriment sont aussi tristes que de l'eau de boudin. Ça doit pas être difficile à écrire.

Ainsi parlait Nelson.

Brian s'y essaya donc, et le résultat fut aussi triste que de l'eau de boudin.

— Mon vieux Brian, commenta Nelson, tu es mon respectable aîné dans l'association… mais me permets-tu d'y ajouter mon grain de sel ?

— Ne te gêne pas. Je ne voulais pas le faire, de toute façon.

— J'ai l'avantage de ne rien connaître à la mine. Tu me procures les données – ce que tu as fait – et moi je rallonge la sauce.

Nelson réécrivit les articles dépouillés de Brian sur le rôle bénéfique des expertises minières dans un style hautement irrévérencieux… et je fis de petits dessins, à la manière de Bill Nye, pour les illustrer. Moi, une artiste ? Non. Mais j'avais suivi le conseil du Pr Huxley *(Une éducation libérale)* et appris le dessin. Sans être

une artiste, j'étais une dessinatrice compétente et j'empruntais sans vergogne toute sorte de détails et de petits trucs à M. Nye et à d'autres professionnels, sans me rendre compte que c'était du plagiat.

Nelson intitula le premier article remanié de Brian « Quand on veut économiser par pingrerie » en décrivant une série d'effroyables accidents de la mine, que j'illustrai.

Le *Mining Journal* fit plus que l'accepter, il le paya – cinq dollars, que nous n'attendions vraiment pas.

Finalement, Nelson conclut un marché aux termes duquel la prose de Brian (hantée par Nelson) paraissait dans chaque numéro, tandis qu'un grand encadré de la *Brian Smith Associates* figurait en bonne place.

Un peu plus tard, un jumeau de cet article parut dans *The Country Gentleman* (un cousin de la campagne du *Saturday Evening Post*) expliquant comment se casser le cou, perdre une jambe ou tuer son vaurien de gendre dans les travaux de la ferme. Mais la *Curtis Publishing Company* refusa de marchander. Elle paya l'article et la *Brian Smith Associates* paya ses annonces.

En janvier 1910 apparut une grande comète, qui domina bientôt le ciel vespéral de l'Ouest. Beaucoup la prirent pour la comète de Halley, attendue cette année-là. Mais ce n'était pas la même ; la comète de Halley vint plus tard.

En mars 1910, Betty Lou et Nelson fondèrent leur propre foyer – deux adultes, deux bébés – et Random Numbers eut beaucoup de mal à décider où il devait vivre, chez nous, *The Only House,* ou chez son esclave, Betty Lou. Pendant quelque temps, il fit la navette d'une maison à l'autre, en profitant de la première automobile qui assurât la liaison.

En avril 1910, la vraie comète de Halley commença à apparaître dans le ciel nocturne. Un mois plus tard, elle dominait le firmament, la tête aussi brillante que Vénus et la queue aussi longue que la Grande Ourse. Puis la proximité du soleil la rendit invisible. Quand elle réapparut dans le ciel matinal, en mai, elle était encore plus resplendissante qu'avant. Le 15 mai, Nelson nous conduisit sur le Meyer Boulevard avant l'aube pour assister au lever du soleil. La grande chevelure de la comète emplit le ciel, à l'oblique, de l'est vers

le sud, pointée vers le soleil en deçà de l'horizon. Une vue incroyable.

Mais je n'en retirai aucune joie. M. Clemens m'avait dit qu'il était venu avec la comète de Halley et qu'il repartirait avec elle… ce qu'il fit, le 21 avril.

Quand j'appris la nouvelle – qui fut publiée dans le *Star* –, je m'enfermai dans notre chambre et fondis en larmes.

11

UN VISITEUR DE PASSAGE

Ils m'ont fait sortir de ma cellule aujourd'hui et m'ont conduite, menottes aux poings et une cagoule sur la tête, dans ce qui devait être une salle d'audience. Là, ils me retirèrent la cagoule et les menottes… ce qui me singularisa une fois de plus : mes gardes, eux, portaient une cagoule, de même que les trois autres, des juges, probablement. Des évêques, peut-être, vu leurs robes étranges, d'allure sacerdotale.

Çà et là, d'autres larbins étaient également dissimulés sous une cagoule. Comme cela m'évoquait une réunion du Ku Klux Klan, j'essayai d'entrevoir leurs chaussures. En effet, pendant la recrudescence du Klan dans les années 20, mon père m'avait expliqué que, sous leur déguisement, ces « chevaliers » encapuchonnés laissaient voir des chaussures éculées, élimées et bon marché, signe de leur appartenance aux plus basses couches de la société qui voulaient se sentir supérieures en rejoignant les rangs d'une société secrète raciste.

Je ne pus pas me livrer à ce test sur ces mauvais plaisants. Les trois « juges » étaient derrière un haut pupitre. Le greffier (?) avait les pieds sous un bureau qui lui servait de console d'enregistrement. Quant à mes gardes, ils étaient derrière moi.

Je restai plantée là environ deux heures. Tout ce qu'ils obtinrent de moi fut mes « nom, prénom, qualité et numéro de série ».

— Je suis Maureen Johnson Long, de Boondock, *Tellus Tertius*. Je suis une voyageuse en détresse, arrivée ici par méprise. À toutes

vos stupides accusations, je réponds : Non coupable ! Je demande à voir un avocat.

De temps en temps, je répétais « non coupable ! » ou gardais le silence.

Au bout de deux heures à peu près, à en juger par la faim et la pression de ma vessie, nous eûmes une interruption : Pixel.

Je ne l'avais pas vu venir. Apparemment, il s'était rendu dans ma cellule comme d'habitude et, ne me trouvant pas, m'avait cherchée jusqu'ici.

J'entendis derrière moi ce *Cheerlup !* par lequel il annonçait généralement sa venue. Je me retournai, il sauta dans mes bras et commença à me pousser de la tête et à ronronner, d'un air de me demander pourquoi je n'étais pas là où j'étais censée être.

Je le caressai en lui affirmant qu'il était un bon chat, un brave garçon, le meilleur !

Le fantôme du milieu, derrière le bureau, ordonna :

— Qu'on enlève cet animal !

Un des gardes essaya d'obtempérer en attrapant Pixel.

Pixel n'a absolument aucune patience avec les gens qui n'observent pas le protocole. Il mordit le garde dans la partie charnue de son pouce gauche et lui porta divers coups de griffes çà et là. Le garde voulut le lâcher, mais Pixel ne céda pas.

L'autre garde vint à la rescousse. Résultat : deux blessés. Pixel indemne.

Le juge du milieu eut recours à quelques expressions hautes en couleur, descendit de son perchoir et s'en mêla en disant :

— Vous ne savez donc pas attraper un chat ?

… et prouva qu'il ne le savait pas lui-même. Trois blessés. Pixel heurta le pupitre en courant.

J'assistai alors à quelque chose que je ne connaissais que par ouï-dire, quelque chose que personne de ma famille ni de mes amis n'avait pu voir de ses yeux. (Correction : Athéna l'avait vu, mais Athéna a des yeux partout. Je voulais dire : personne en chair et en os.)

Pixel fonça tête baissée contre un mur à la vitesse grand V… et au moment où l'on croyait qu'il allait s'écraser de plein fouet, une porte pour chat toute ronde s'ouvrit devant lui. Il s'y faufila, et elle se referma aussitôt sur son passage.

Quelque temps après, je fus ramenée à ma cellule.

En 1912, Brian acheta une automobile. (Durant cette décennie, les Américains changèrent l'expression *automobile carriage* en *automobile* tout court, puis en *auto,* puis encore en *motor car* et finalement en *car* : l'ultime nom de la voiture sans chevaux, vu qu'on ne pouvait pas en trouver de plus court.)

Brian acheta une Reo. La voiturette Reo de Nelson s'était avérée durable et satisfaisante. Après cinq ans d'utilisation soutenue, c'était toujours un bon véhicule. La firme s'en servait pour toute sorte de choses, y compris les voyages poussiéreux à Galena, Joplin et autres villes minières. Nelson se faisait payer le kilométrage, l'entretien et l'usure.

Aussi, quand Brian décida d'acquérir une voiture pour sa famille, choisit-il une Reo, mais le modèle familial : une voiture de tourisme à cinq places, à la fois belle et sûre pour les enfants, grâce à ses portières et à sa capote, détails que la voiturette ne possédait pas. M. R.E. Olds baptisa la Reo 1912 *Farewell* (Bon Voyage), proclamant que ses vingt-cinq ans d'expérience lui avaient permis de concevoir et de construire là la meilleure voiture possible, tant en matériaux qu'en savoir-faire.

Je le crus et (beaucoup plus important) Brian le crut aussi. À l'époque, on disait *farewell Reo* mais, quand j'ai quitté la *Terre* en 1982, le nom de M. Olds était depuis longtemps célèbre sous l'appellation *Oldsmobile*.

Notre luxueuse voiture était très chère, plus de douze cents dollars. Brian ne m'avoua pas combien il l'avait payée mais il me suffisait de le lire sur les publicités largement diffusées. Nous en eûmes pour notre argent : non seulement elle était élégante et spacieuse mais encore elle avait un moteur puissant (trente-cinq chevaux) et une vitesse de pointe de soixante-quinze kilomètres à l'heure. Je ne crois pas avoir jamais roulé à une telle vitesse ; en ville, la limite autorisée était de trente kilomètres à l'heure et le piteux état des routes de campagne s'adaptait mal à une allure aussi élevée. Oh, Brian et Nelson ont dû s'y essayer : le pied au plancher sur quelque chaussée fraîchement aplanie, quelque part au Kansas. Mais ni l'un ni l'autre n'avait envie d'importuner les dames avec des entreprises susceptibles de les effrayer. (Comme Betty Lou et moi-

même évitions également d'importuner inutilement nos maris, nous étions quittes.)

Brian équipa la voiture de toutes sortes de petits luxes capables de la rendre agréable à sa femme et à sa famille : un pare-brise, un démarreur, une capote, des rideaux, un compteur de vitesse, un pneu de rechange, un réservoir d'essence de secours, etc. Les pneus étaient démontables, mais Brian fut rarement obligé d'en réparer un sur le bas-côté de la route.

Elle avait aussi une particularité : la capote permettait de prédire le temps. Quand on la baissait, il pleuvait. Quand on la relevait, le soleil brillait.

D'après la publicité, la capote pouvait être maniée par un homme seul. Cet homme seul était Briney, assisté de sa femme, de deux filles et de deux petits garçons, tous suant sang et eau, tandis que Brian s'efforçait noblement de ravaler certains mots qu'il avait sur la langue. À la longue, Brian finit par trouver la solution qui réglait définitivement le problème : laisser la capote perpétuellement relevée. Ce qui nous assurait un temps clément pour la route.

Nous l'adorions, cette voiture. Nancy et Carol l'appelaient *El Reo Grande*. (Brian et moi nous étions mis à l'espagnol sur le tard et, comme de juste, nos enfants essayaient de nous surpasser. Le latin de cuisine n'avait jamais marché : ils avaient pigé le truc tout de suite. Le javanais ne dura pas beaucoup plus longtemps.) Dès le début de notre vie conjugale, nous avions décidé qu'il y aurait deux types de réjouissances : les unes pour toute la famille… et les autres pour papa et maman seulement ; les enfants devant alors rester à la maison, et sans pleurer, sous peine de voir s'appliquer la moyenne justice. (Ma mère utilisait une trique en bois de pêcher. J'avais découvert que le bois d'abricotier faisait tout aussi bien l'affaire.)

À partir de 1912, comme Nancy devenait à douze ans une grande fille responsable, il fut possible de lui confier les plus petits pendant quelques heures dans la journée. (C'était avant la naissance de Woodrow. Quand celui-ci fut en âge de marcher, il fallait un sabot de Denver pour ne pas le perdre de vue.) Cela nous permettait de faire quelques virées en tête à tête, Briney et moi, et Woodrow fut justement le résultat de l'une d'elles, ainsi que je l'ai déjà mentionné. Briney adorait faire l'amour dehors. Moi aussi ; cela

ajoutait du piment à ce qui n'aurait été autrement qu'un divertissement agréable, mais trop licite.

Quand la famille allait en balade au grand complet, nous entassions Nancy, Carol, Brian Junior et George sur les places arrière… en assignant à Nancy la charge de veiller à ce qu'aucun d'eux ne se mette debout sur la banquette (non pour épargner le revêtement de cuir, mais pour protéger l'enfant). Je m'asseyais devant avec Marie, et Brian conduisait.

C'était Carol qui avait la tâche de tenir le panier de pique-nique et le broc de limonade à l'écart des enfants. Nous allions à Swope Park, pour pique-niquer et voir le zoo, puis nous reprenions la route, quelquefois jusqu'à Raytown ou même Hickman Mills… avant de rentrer, quand les enfants tombaient de sommeil, pour un dîner fait des restes du pique-nique et de bols de soupe chaude.

1912 fut une bonne année, malgré un blizzard réputé « le pire depuis 1886 » (c'est possible ; je ne me souviens pas très bien du blizzard de 1886). C'était une année d'élections, avec un tapageur « duel à trois » entre M. Taft pour le renouvellement de son mandat, Teddy Roosevelt, en lice contre son ancien protégé M. Taft sous sa propre étiquette « Bœuf Élan » (républicains progressistes) et le Pr Wilson de Princetown, alors gouverneur, sous l'étiquette démocrate.

Cette dernière candidature était une surprise, issue d'une épique convention longue d'un mois, au cours de laquelle on avait cru que l'enfant chéri du Missouri, M. Champ Clark, président de la Chambre, recevrait l'investiture. M. Clark était resté en tête pendant vingt-sept tours, avec une nette majorité, mais sans jamais atteindre la majorité des deux tiers requise chez les démocrates. Puis, M. William Jenkins Bryan avait conclu un marché avec le Dr Wilson pour être nommé ministre d'État et Wilson fut investi au quarante-sixième tour, après que de nombreux délégués furent rentrés chez eux.

Je suivis la campagne dans le *Star* avec beaucoup d'intérêt, car j'avais lu la monumentale *Histoire au peuple américain* du Dr Wilson (dix-huit tomes !) que j'avais empruntée, un volume après l'autre, à la bibliothèque publique de Kansas City. Mais je me gardai d'en parler à mon mari, que je soupçonnais d'être favorable au colonel Roosevelt.

L'élection eut lieu le 5, mais nous n'eûmes connaissance des résultats que trois jours plus tard. Woodrow naquit le lundi 11 à trois heures de l'après-midi, en braillant haut et fort. Betty Lou m'assista ; comme d'habitude, j'avais été trop rapide pour le médecin et Briney était au travail, car je lui avais dit que je n'accoucherais pas avant la fin de la semaine.

— Tu as choisi un nom ? me demanda Betty Lou.

— Oui. Ethel, répondis-je.

— Regarde-le mieux, dit-elle en soulevant le bébé. Ce prénom-là ne va pas avec cette petite pendeloque. Garde-le pour une autre fois. Pourquoi ne pas l'appeler comme notre nouveau président ? Ça lui donnerait un bon départ dans la vie.

Je ne me rappelle pas ce que je lui ai répondu, vu que Brian arriva sur ces entrefaites ; Betty Lou lui avait téléphoné. Elle l'accueillit à la porte avec un :

— Viens que je te présente Woodrow Wilson Smith, président des États-Unis en 1952.

— Ça marche.

Brian entra au pas cadencé dans la chambre, en imitant une fanfare. Le nom fut retenu ; nous le déclarâmes à la Fondation et à la mairie.

À la réflexion, ce prénom ne me déplaisait pas. J'écrivis au Dr Wilson pour lui en faire part et lui dire que je priais pour le succès de son administration. Je reçus d'abord une réponse de M. Patric Tumulty, accusant réception de ma lettre et m'assurant qu'elle avait été portée à l'attention du président élu, « mais vous comprendrez, madame, que les récents événements l'ont submergé de courrier. Il faudra plusieurs semaines avant qu'il puisse y répondre personnellement ».

Peu après Noël, je reçus effectivement une lettre du Dr Wilson, me remerciant de l'honneur que je lui avais fait en choisissant son prénom pour mon fils. Je l'encadrai et la conservai pendant des années. Je me demande si elle existe encore, quelque part en temps 2.

La campagne présidentielle de 1912 avait eu pour thème principal « l'augmentation du coût de la vie ». La famille Smith n'en souffrait pas mais il est vrai que les prix augmentaient, surtout ceux des

denrées alimentaires, en dépit des habituelles protestations des paysans qui affirmaient être obligés de vendre à perte. Ce qui était peut-être bien le cas : je me souviens que le blé valait moins d'un dollar le boisseau.

Mais je n'achetais pas le blé au boisseau. Je me fournissais à l'épicerie locale et chez mon marchand des quatre-saisons, mon crémier et ainsi de suite. À nouveau, Brian me demanda si j'avais besoin d'une augmentation.

— Possible, répondis-je. On s'en sort, mais les prix s'envolent. La douzaine d'œufs frais coûte cinq *cents* maintenant. Pareil pour un litre d'huile. La *Holsum Bread Company* parle de faire passer la miche de pain à quinze *cents*. Je te parie que ça annonce une hausse du prix du pain au poids – je dis bien au poids, pas à la pièce – d'au moins vingt pour cent !

— Trouve-toi une autre poire, ma petite. J'ai déjà parié sur les élections. Je pensais au prix de la viande.

— En hausse. Oh, un ou deux sous au kilo, mais ça grimpe. Et j'ai remarqué autre chose. M. Schontz avait l'habitude d'ajouter un os à moelle, comme ça, sans qu'on lui demande. Et du mou pour Random. Du saindoux pour les oiseaux en hiver. Eh bien, maintenant, il ne le fait que si je le lui demande, et sans sourire, je t'assure. Pas plus tard que cette semaine, il a dit qu'il allait faire payer le mou parce que les gens commençaient à en manger eux-mêmes, comme les chats. Je ne sais pas comment je vais expliquer ça à Random.

— Occupons-nous d'abord de l'essentiel, mon amour. Mon cadeau de mariage doit être nourri. La façon dont les hommes se conduisent envers les chats détermine leur place au paradis.

— Vraiment ?

— C'est dans la Bible, textuellement. Tu peux vérifier. Tu en as parlé à Nelson ?

— Ça ne m'est pas venu à l'idée. À Betty Lou, oui. Mais pas à Nelson.

— N'oublie pas que c'est un économiste professionnel spécialisé dans la production et la vente alimentaires. Il a une jolie peau de mouton pour le prouver. Nel m'a dit que les chiens et les chats auront très prochainement leur propre industrie alimentaire : des produits frais ou en boîte, dans des boutiques spéciales ou des

rayons spéciaux dans les magasins, avec de la publicité et tout. Un gros marché. Des millions de dollars. Des centaines de millions, même.

— Tu es sûr qu'il ne blaguait pas ? Nelson a toujours le mot pour rire.

— Non, non, je ne pense pas. Il était très sérieux, chiffres à l'appui. Tu as remarqué que les machines à essence avaient supplanté les chevaux, pas seulement dans les villes, mais aussi dans les campagnes, lentement, d'année en année. On se retrouve donc avec des chevaux au chômage. Nelson assure qu'on a une solution toute trouvée pour eux : les chats les mangeront.

— Quelle horrible pensée !

À la demande de Brian, j'établis un relevé qui me permit de surveiller l'augmentation des prix de l'alimentation. Heureusement, j'avais noté fidèlement toutes mes dépenses depuis treize ans, avec la dénomination des articles, de leur prix à la pièce, au poids, à la douzaine, etc. Je l'avais fait de ma propre initiative, pour suivre l'exemple de ma mère, et cela m'avait été fort utile pendant les années maigres, lorsque j'avais besoin de savoir exactement où allait chaque sou dépensé en nourriture.

J'établis donc ce grand relevé, en évaluant les « rations » annuelles par personne, comme si j'avais dû ravitailler une armée : tant d'onces de farine, tant d'onces de beurre, de sucre, de viande, de fruits, de légumes. J'achetais très peu de conserves, car j'avais appris depuis longtemps que celles-ci n'étaient économiques qu'à la condition de les faire soi-même.

Finalement, je traçai une courbe, fixant la ration pour un adulte de 1899 à 1913.

C'était une courbe ascendante, relativement continue, avec une tendance plus accentuée à la hausse sur la fin. Il y avait de petites variations mais, dans l'ensemble, la courbe était plutôt régulière.

Je la trouvai tentante. Je dénichai mon vieux manuel de géométrie analytique du lycée de Thèbes, mesurai quelques repères en abscisse et en ordonnée, reportai les chiffres et en déduisis une équation.

Je n'en crus pas mes yeux. Avais-je découvert une formule permettant de prédire l'évolution des prix ? Quelque chose que ne renieraient pas les grosses têtes diplômées et titulaires de chaires ?

Non, non, Maureen ! Il faut tenir compte des mauvaises récoltes, des guerres, des grandes catastrophes. Tu manques de faits. « Les chiffres ne mentent pas, mais les menteurs ont des chiffres. » « Il y a des mensonges, des mensonges éhontés, et des statistiques. » Ne tire pas trop sur la corde.

Je rangeai mes analyses la où personne ne pouvait les trouver. Mais je conservai le relevé. Je ne m'en servis pas pour faire des prévisions mais pour montrer à Briney, courbe à l'appui, pourquoi j'avais besoin d'une augmentation, le cas échéant, au lieu d'attendre d'en être réduite au stade « panade ». Je n'hésitais plus à le lui demander depuis que la *Brian Smith Associates* était prospère.

Je n'étais plus la secrétaire-comptable de la firme familiale ; j'avais abandonné ces fonctions deux ans plus tôt, lorsque Nelson et Betty Lou avaient déménagé en même temps que nos bureaux. Il n'y avait pas eu de friction entre nous, pas le moins du monde, et je les avais même encouragés à rester. Mais ils voulaient avoir leur « chez-eux » et je comprenais ça. Les bureaux de la *Brian Smith Associates* furent transférés au coin de la 31e Rue et de Paseo, au second étage, au-dessus d'une mercerie, près de la *Troost Avenue Bank* et du bureau de poste. C'était un bon voisinage pour des bureaux situés à l'extérieur du quartier financier. La première maison des Nelson Johnson était située à une centaine de mètres plus bas, dans une petite rue près de la place South Paseo.

Cela permettait à Betty Lou de tenir les livres, d'aller à la banque et de s'occuper du courrier tout en s'occupant de ses deux enfants : l'arrière-salle du « salon de réception » de la firme avait été convertie en nursery.

En outre, je n'étais qu'à vingt minutes de là et je pouvais la seconder si elle avait besoin de moi : il y avait une ligne directe de trolley et le voisinage était assez sûr : je n'avais pas besoin d'avoir peur, même après la tombée de la nuit.

Ce *modus vivendi* se prolongea jusqu'en 1915, date à laquelle Brian et Nelson engagèrent une petite demoiselle frais émoulue du *Spaulding's Commercial College,* Anita Boles. Betty Lou et moi continuâmes à garder un œil sur la comptabilité, et l'une de nous

était toujours présente au bureau lorsque les deux hommes étaient en déplacement, car la gamine croyait encore au Père Noël. Mais elle tapait vite et bien à la machine. (Nous avions une Remington neuve, désormais. Je conservai ma vieille Oliver à la maison, comme une amie fidèle mais un peu décatie.)

Ainsi, j'étais toujours au courant de notre situation financière, qui était bonne et allait en s'améliorant. Entre 1906 et 1913, Brian accepta plusieurs paiements au pourcentage ; cinq de ces entreprises rapportèrent de l'argent ; trois d'entre elles furent même très fructueuses : une mine de zinc réouverte près de Joplin, une mine d'argent près de Denver et une mine d'or au Montana. Brian poussa le cynisme jusqu'à payer des dessous de table pour maintenir une surveillance étroite sur ces deux dernières.

— Tu ne peux pas empêcher les tricheries, m'expliqua-t-il un jour. Même ta chère grand-mère succomberait à la tentation en voyant un minerai d'or si riche qu'on en devine la teneur rien qu'en le soupesant. Mais tu peux rendre le vol plus difficile en graissant la patte à qui de droit.

Dès 1911, nous eûmes des rentrées d'argent importantes, dont j'ignorais souvent la provenance, en me gardant bien de le demander à Brian. L'argent rentrait, voilà tout. Les livres étaient là pour l'attester. Nelson en retira des bénéfices, et Brian de plus gros encore. Une partie de ceux-ci finissait entre mes mains et celles de Betty Lou pour les frais domestiques. Mais tout n'apparaissait pas dans les comptes. La comptabilité de la firme ne servait qu'à payer Anita et à effectuer les règlements par chèque ; l'excédent n'était pas enregistré.

Il me fallut attendre plusieurs années avant d'y voir plus clair.

Le 28 juin 1914, à Sarajevo, en Serbie, l'héritier du trône impérial d'Autriche-Hongrie fut assassiné. C'était l'archiduc Franz Ferdinand – un type dont on n'aurait jamais entendu parler autrement – et je n'ai jamais pu comprendre, à ce jour, pourquoi cet événement a conduit l'Allemagne à envahir la Belgique un mois plus tard. J'ai lu soigneusement tous les journaux de l'époque ; j'ai étudié tous les livres que j'ai eus sous la main depuis, et je ne vois toujours pas. Pure démence. Je devine pourquoi, au nom d'une logique délirante,

le Kaiser voulait attaquer son cousin de Saint-Pétersbourg, à cause d'un réseau d'alliances suicidaires.

Mais pourquoi envahir la Belgique ?

Pour atteindre la France, me direz-vous. Certes. Mais pourquoi atteindre la France ? Pourquoi commencer une guerre sur deux fronts ? Et pourquoi passer par la Belgique en sachant que cela entraînerait l'intervention de la seule nation au monde capable d'embouteiller la flotte allemande et de lui interdire l'accès des océans ?

J'entendis mon père et mon mari discuter de la question le 4 août 1914. Père était venu dîner, mais personne n'avait le cœur à la fête : c'était le jour de l'invasion de la Belgique et il y avait un monde inhabituel dans les rues.

— Que pensez-vous de tout ça, beau-père ? demanda Brian.

Père tarda à répondre.

— Si l'Allemagne peut conquérir la France en deux semaines, la Grande-Bretagne laissera tomber.

— Et alors ?

— L'Allemagne ne pourra pas vaincre aussi vite. Donc, l'Angleterre interviendra. Donc ce sera une longue, longue guerre. Je vous laisse deviner la fin.

— Vous voulez dire qu'on s'en mêlera ?

— Soyez toujours pessimiste et vous aurez peu de chances de vous tromper. Brian, je ne connais pas grand-chose à votre métier. Mais il est temps pour toutes les professions de se préparer à la guerre. Y a-t-il quelque chose, parmi vos affaires, qui pourrait être touché directement ?

Briney resta silencieux un moment.

— Tous les métaux sont des matières premières pour la guerre. Mais… beau-père, si vous voulez risquer quelque argent, sachez que le mercure est indispensable pour les munitions. Et rare. On l'extrait surtout en Espagne. Dans un endroit appelé Almaden.

— Où encore ?

— En Californie. Au Texas aussi. Vous voulez aller en Californie ?

— Non. Je connais. Pas à mon goût. Je crois que je vais retourner à mon régiment et envoyer une lettre à Léonard Wood. Bon sang, il est passé du stade de médecin militaire à celui d'officier de rang… Il devrait pouvoir me dire comment je peux faire.

Briney paraissait songeur.

— Je ne veux pas retourner dans le génie, moi non plus. Ce n'est pas mon truc.

— On vous collera de nouveau une pelle et une pioche si vous restez les bras croisés.

— Comment ça ?

— Le vieux 3e régiment du Missouri va être réorganisé en régiment du génie. Si vous attendez sans rien faire, ils vous refileront une pioche.

Je gardai un visage de marbre et poursuivis mon tricot. Il y avait dans l'air un parfum de fin avril 1898.

La guerre européenne traînait en longueur, terrible. On parlait d'atrocités en Belgique et de navires coulés par les sous-marins allemands. L'opinion commençait à se diviser en Amérique ; le torpillage du *Lusitania,* en mai 1915, fit apparaître la dichotomie de façon aiguë. Mère nous écrivit qu'il y avait à Saint Louis un sentiment marqué en faveur des puissances centrales. Ses parents, grand-papa et grand-maman Pfeiffer, semblaient tenir pour évident que toutes les honnêtes gens soutenaient « la vieille patrie » dans sa lutte, et ce en dépit du fait que les parents de *Grossvater* avaient émigré en Amérique en 1848 pour fuir l'impérialisme prussien, en emmenant leur fils qui avait alors juste l'âge d'être mobilisé. (Grand-papa était né en 1830.)

Mais maintenant c'était *Deutschland über Alles ;* tout le monde savait que les juifs possédaient la France et y régnaient en maîtres et que, si ces passagers américains s'étaient mêlés de leurs oignons et étaient restés chez eux, en dehors de la zone de guerre, ils ne se seraient pas trouvés à bord du *Lusitania*. Après tout, l'empereur les avait prévenus. C'était leur faute.

Mon frère Edward nous fit part d'un sentiment analogue à Chicago. Il n'avait pas l'air pro-allemand lui-même, mais il entretenait le fervent espoir que nous resterions à l'écart d'une guerre qui ne nous regardait pas.

À la maison, ce n'était pas le même son de cloche. Quand le président Wilson fit son fameux (ou infâme ?) discours à propos du torpillage du *Lusitania,* son célèbre « trop fiers pour nous battre », père vint voir Brian et resta assis, bouillonnant comme un volcan,

jusqu'à ce que les enfants fussent au lit ou hors de portée d'oreille. Alors, il employa un langage que je fis semblant de ne pas entendre. Ses diatribes s'adressaient surtout à la lâche tactique des Huns, mais il en réserva quelques-unes pour ce « pusillanime pasteur presbytérien » de la Maison-Blanche.

— « Trop fiers pour nous battre » ! Qu'est-ce que c'est que ce langage ? C'est pour se battre qu'il faut de la fierté ! Ce sont les lâches qui se défilent, la queue entre les jambes. Brian, c'est Teddy Roosevelt qu'il nous faut là-bas.

Mon mari approuva.

Au printemps 1916, mon mari partit pour Plattsburg, dans l'État de New York, où le général Léonard Wood avait institué, l'été précédent, un camp d'entraînement civil pour les candidats officiers. Brian avait eu la déception de ne pas pouvoir s'y rendre en 1915 et s'était alors juré de ne pas manquer les classes de 1916. Ethel naquit pendant l'absence de Brian, grâce à quelque savant calcul de ma part. À son retour, à la fin du mois d'août, j'avais retrouvé la ligne et j'étais prête à l'accueillir, I.B.A.W.M.L.O., afin qu'il pût W.M.T.B.W… Et *Mme Gillyholley* fit de son mieux pour valoir plus de cinq dollars.

M'est avis que je les valais largement, vu que mon état de manque biologique avait depuis longtemps atteint la cote d'alerte.

Ce fut la plus longue période d'abstinence de ma vie de femme mariée, en partie parce que j'étais soumise à un « chaperonnage » rigoureux. Mon père habita la maison pendant l'absence de Brian, à la demande de celui-ci. Jamais gardien de harem ne prit sa fonction plus au sérieux. Brian m'avait souvent servi de chaperon, mais en fermant les yeux, pour me protéger des voisins et non de ma propre nature libidineuse.

Père, lui, me protégea également de moi-même. Eh oui, j'ai fait une tentative… Je connaissais depuis longtemps, alors que j'étais encore une *virgo intacta,* la force de mes sentiments incestueux à l'égard de mon père. En outre, j'étais convaincue qu'il était tout aussi troublé que moi.

Donc, une dizaine de jours après le départ de Brian, quand ma nature animale prit le dessus, je fis en sorte d'oublier de dire bonne nuit à mon père, puis me rendis dans sa chambre juste après qu'il se fut couché, vêtue d'une chemise de nuit décolletée et d'un peignoir

pas vraiment opaque – baignée de frais et fleurant bon (*Pluie d'avril,* un euphémisme) – pour lui souhaiter bonne nuit. Il me retourna la politesse. Je me penchai alors pour l'embrasser, en dévoilant mes seins et en répandant un effluve de ce parfum assassin.

Il écarta son visage.

— Fille, sors d'ici. Et ne reviens plus rôder autour de moi à demi nue.

— Entièrement nue, peut-être ? Mon cher papa, je t'adore.

— Ferme c'te porte… derrière toi.

— Oh, papa, ne sois pas méchant. J'ai besoin d'être cajolée. J'ai besoin de câlins.

— Je sais de quoi tu as besoin mais ne compte pas sur moi. Maintenant, va-t'en.

— Et si je ne voulais pas ? Je suis trop grande pour recevoir la fessée.

Il soupira.

— En effet. Fille, tu es une petite garce séduisante mais sans morale, nous le savons tous deux, nous l'avons toujours su. Puisque je ne peux pas te fesser, j'ai le devoir de te prévenir. Sors d'ici immédiatement… ou je téléphone à ton mari sur-le-champ, cette nuit même, pour lui dire de rentrer tout de suite parce que je suis incapable d'assumer mes responsabilités envers lui et sa famille. C'est compris ?

— Oui, m'sieur.

— Maintenant, va-t'en.

— Oui, m'sieur. Puis-je faire une petite déclaration d'abord ?

— Bon… mais fais vite.

— Je ne t'ai pas demandé de coucher avec moi mais, si tu l'avais fait… si nous l'avions fait, il n'y aurait eu aucun mal : je suis enceinte.

— Sottises.

— Laissez-moi finir, monsieur. Il y a bien longtemps, quand tu me demandais d'élaborer mes propres commandements personnels, tu as défini pour moi les paramètres de l'adultère prudent. Je me suis conformée méticuleusement à ta définition, d'autant plus que l'opinion de mon mari à ce sujet coïncide exactement avec la tienne.

— Je suis ravi de le savoir… mais pas forcément ravi de t'entendre me le dire. Ton mari t'a-t-il donné l'autorisation spécifique de me raconter ça ?

— Euh… non, m'sieur. Pas spécifique.

— Alors, tu viens de me confier un secret d'alcôve sans le consentement de l'autre personne concernée. Matériellement concernée, car sa réputation est en jeu au même titre que la tienne. Maureen, tu n'as pas le droit de risquer la réputation d'une autre personne sans avoir reçu son consentement, et tu le sais très bien.

Je restai muette un long moment.

— Oui. J'ai eu tort. Bonne nuit, monsieur.

— Bonne nuit, ma chère enfant. Je t'aime.

Quand Brian rentra, il nous annonça qu'il retournerait à Plattsburg en 1917, si nous n'étions pas encore en guerre d'ici là.

— Ils veulent que certains d'entre nous y retournent plus tôt pour devenir instructeurs et aider à l'entraînement des nouveaux venus… et, si je suis volontaire, je passerai lieutenant en un rien de temps. Aucune promesse par écrit. Mais c'est leur politique. Beau-père, pouvez-vous être là l'année prochaine ? Pourquoi ne resteriez-vous pas jusque-là ? Inutile de regagner votre appartement. D'ailleurs, je parie que la cuisine de Mo est meilleure que celle du Grec dans ce boui-boui en dessous de chez vous. Attention à ce que vous répondrez.

— Elle est un peu meilleure.

— « Un peu » : Je vais brûler ton toast !

Nous eûmes une petite guerre à nos portes en 1916. Le « général » Pancho Villa lança des expéditions réitérées contre notre frontière sud, accompagnées de massacres et d'incendies. « Black Jack » Pershing, héros de Mindanao, qui avait été propulsé du grade de capitaine à celui de général de brigade, par le président Roosevelt, fut chargé par le président Wilson de débusquer et d'arrêter Villa. Père avait connu Pershing lorsqu'ils étaient tous deux capitaines dans la lutte contre les Moros. Père pensait beaucoup de bien de lui et était ravi par son ascension vertigineuse (qui n'était pas finie).

C'est à la maison que père, lui, joua un rôle de pacificateur. Il resta chez nous et prit en main Woodrow, avec mandat d'exercer sur lui la basse, moyenne et haute justice sans avoir besoin de nous

consulter au préalable. Ce fut un soulagement tant pour Brian que pour moi.

Père se prit d'affection pour mon sixième enfant, ce qui me permettait de ne pas trop laisser voir que Woodrow était aussi le favori de mon cœur. (Mes enfants étaient tous différents et je les aimais chacun différemment, comme n'importe quelle autre personne… mais je faisais de mon mieux pour les traiter tous avec justice et équité, sans favoritisme en actes ou en paroles. J'ai essayé. J'ai vraiment essayé.)

Avec le recul du temps, plus d'un siècle, je crois que je sais enfin pourquoi mon dernier fils était mon préféré :

Parce qu'il ressemblait énormément à mon père, avec ses bons et ses mauvais côtés. Mon père était loin d'être un saint… mais il était « mon genre de sale type »… et mon fils Woodrow était presque sa réplique, à soixante ans d'intervalle, avec les mêmes défauts et les mêmes qualités : les deux hommes les plus obstinés que j'aie jamais rencontrés.

Un observateur non prévenu aurait presque pu nous prendre pour des triplets, à ce détail près que nous étions père, fille et petit-fils… et qu'ils étaient tous deux aussi masculins que j'étais féminine. (Je suis tellement femme, à chaque minute de ma vie, que mon seul moyen de résister à mes glandes et à mes organes est de me conformer soigneusement au genre de « dame » prôné par Mme Grundy et la reine Victoria.)

Mais j'ai dit que ces deux hommes étaient obstinés. Et moi ? *Moi,* obstinée ? Comment pourriez-vous penser une chose pareille ?

Père corrigeait Woodrow si nécessaire (fréquemment), se chargeait de son éducation comme il s'était chargé de la mienne, lui apprenait à jouer aux échecs à quatre, mais n'eut pas besoin de lui apprendre à lire : comme Nancy, Woodrow avait appris tout seul. J'avais ainsi le loisir de m'occuper de mes autres enfants, civilisés, polis, sans peine et sans avoir besoin d'élever la voix. (Woodrow aurait pu me pousser à devenir ce genre de marâtre vociférante que je méprise.)

L'« adoption » de Woodrow par mon père me permit de consacrer plus de temps à mon aimable, aimant et bien-aimé mari. Le moment de son nouveau départ pour Plattsburg n'arriva que trop tôt. Et j'entamai alors une vraie période d'abstinence. L'année

précédente, je voyais assez souvent Nelson mais, désormais, les bureaux principaux de la *Brian Smith Associates* avaient été transférés à Galena, où Nelson surveillait une nouvelle mine achetée par Brian, aux perspectives prometteuses mais dont la rentabilisation exigeait une augmentation de capital. Anita Boles s'était mariée et nous avait quittés ; nos bureaux de Kansas City n'étaient plus qu'un numéro de boîte postale : le téléphone avait été relié à la maison et je pouvais assumer les travaux de secrétariat sans difficulté grâce au concours de mon fils aîné, Brian Junior, âgé maintenant de douze ans, qui me rapportait chaque jour le courrier à bicyclette en rentrant de l'école.

Ainsi, avec Nelson, mon seul « mari de rechange » absolument fiable, loin de la maison… et mon père, ce bigot puritain toujours dans mon dos pour me surveiller… Maureen dut se résigner à quatre, cinq, peut-être six mois de couvent.

Père passait souvent quelques heures, le soir, dans un club de billard qu'il appelait son « club d'échec ». Par une nuit pluvieuse de la fin février, il me fit la surprise d'amener un inconnu à la maison.

Il me soumit ainsi au plus grand choc émotionnel de ma vie.

Je me retrouvai tendant la main et saluant un jeune homme, qui reproduisait exactement (même dans son odeur corporelle, très perceptible de mâle en rut frais et dispos) l'homme qu'avait été mon père dans mes plus anciens souvenirs.

Je lui souris et lui adressai quelques mots en me répétant intérieurement : « Ne flanche pas. Maureen, tu ne dois pas flancher. »

Car je me sentais soudain dans un état de réceptivité aiguë pour le mâle. Pour ce mâle. Ce mâle qui ressemblait à mon père, avec trente ans de moins. Je m'efforçai de ne pas trembler, de garder une voix posée, de le traiter exactement comme n'importe quel invité amené à la maison par un mari, un père ou un enfant.

Père le présenta comme M. Théodore Bronson. Il disait avoir promis à M. Bronson une tasse de café, ce qui me donna le répit dont j'avais besoin. Je répondis en souriant :

— Mais oui, bien sûr ! La nuit est fraîche et il pleut. Asseyez-vous, messieurs…

Et je filai à la cuisine.

Le temps que j'y passai – à découper du cake, astiquer les plats, préparer la crème, le sucre, transvaser le café dans une cafetière d'argent réservée aux invités de marque – me laissa le loisir de me recomposer une contenance, de dissimuler tant bien que mal mes chaleurs et de masquer mon odeur corporelle sous des odeurs de cuisine (ce qui était facilité par le fait que les vêtements féminins de l'époque étaient particulièrement enveloppants). J'espérais que père n'avait pas remarqué ce que j'avais remarqué, moi, avec certitude, à savoir que M. Bronson était dans le même état que moi.

Quand j'apportai le plateau, M. Bronson se leva d'un bond pour m'aider. Nous bavardâmes en buvant et en grignotant. Inutile de m'inquiéter de mon père : il était absorbé par une idée qui lui trottait dans la tête. En voyant notre air de famille… il avait conçu une théorie : M. Bronson était un rejeton de son frère Edward, tué dans un accident de chemin de fer peu après ma naissance. Père nous fit lever, côte à côte, et nous observa dans le miroir au-dessus de la cheminée.

Père abandonna cette possible théorie sur l'origine « orpheline » de M. Bronson. Plusieurs mois plus tard, il m'avoua que, fort probablement, M. Bronson était, non pas mon cousin par l'entremise de ce débauché d'oncle Edward, mais bien mon demi-frère par son entremise à lui.

La conversation de cette nuit-là me permit de dire à M. Bronson, en tout bien tout honneur et sous le nez de mon père, que j'avais hâte de le voir à l'église dimanche, que mon mari serait sans doute de retour pour mon anniversaire, et qu'il serait le bienvenu à dîner… puisque c'était aussi l'anniversaire de M. Bronson !

Il nous quitta peu après. Je souhaitai une bonne nuit à mon père et montai dans ma chambre solitaire.

Je commençai par prendre un bain. J'en avais pris un avant le repas, mais il m'en fallait un autre : je sentais le rut. Je me masturbai dans la baignoire et mes seins cessèrent de me faire souffrir. Je me séchai, enfilai une chemise de nuit et me mis au lit.

Et me relevai et fermai la porte à clef et retirai ma chemise de nuit et me glissai toute nue dans mon lit et me masturbai à nouveau, violemment, en songeant à M. Bronson, à son allure, à son odeur, au timbre de sa voix.

Et encore, et encore, jusqu'à ce que je puisse m'endormir.

12

« À MORT LE KAISER ! »

Je me demande si Pixel voudra revenir, tellement sa dernière visite a été désastreuse.

J'ai tenté une expérience, aujourd'hui. J'ai crié « Téléphone ! » comme j'avais entendu le Dr Ridpath le faire. Comme de juste, je vis apparaître un visage holographique… de femme policier.

— Pourquoi demandez-vous le téléphone ?

— Pourquoi pas ?

— Vous n'avez pas droit au téléphone.

— Qui a dit ça ? Si c'est vrai, on aurait pu me prévenir. Écoutez, je vous parie cinquante octets que vous avez raison et que j'ai tort.

— Hein ? C'est ce que je dis.

— Prouvez-le. Je ne paierai pas tant que je n'en aurai pas la preuve.

Elle parut perplexe et disparut. Nous verrons bien.

Le dimanche, M. Bronson était à l'église. Après l'office, je lui adressai la parole, parmi la cohue des fidèles qui se pressaient devant le porche pour susurrer quelques compliments au pasteur sur son sermon (et le Dr Draper fit effectivement un joli sermon, si l'on met entre parenthèses toute velléité critique en acceptant de considérer cela comme un art).

— Bonjour, monsieur Bronson.

— Bonjour, madame Smith. Mademoiselle Nancy. Beau temps pour un mois de mars, n'est-ce pas ?

J'en convins et lui présentai les autres membres présents de ma tribu : Carol, Brian Junior et George. Marie, Woodrow, Richard et Ethel étaient à la maison avec leur grand-père. Je ne crois pas que père ait jamais remis les pieds dans une église depuis son départ de Thèbes, sauf pour assister a l'enterrement ou au mariage d'un parent ou ami. Marie et Woodrow allaient au catéchisme mais, selon moi, ils étaient trop jeunes pour l'église.

Nous bavardâmes de choses et d'autres pendant quelques instants, puis il s'inclina et tourna les talons. J'en fis autant. Ni lui ni moi ne montrâmes en aucune façon que cette rencontre avait une quelconque signification pour nous. Il brûlait pour moi d'un désir ardent, et moi pour lui, ainsi que nous le savions tous deux, mais sans le reconnaître ni l'un ni l'autre.

Jour après jour, nous menâmes notre histoire d'amour sans un mot, sans nous toucher, sans même échanger un regard complice, juste sous les yeux de mon père. Mon père qui m'avoua plus tard avoir pourtant eu des soupçons – « flairé quelque chose » – a un certain moment. Mais M. Bronson et moi nous conduisions de façon tellement irréprochable qu'il lui était impossible de nous adresser la moindre réprimande.

— Après tout, ma chérie, je ne peux pas reprocher à un homme de te désirer, du moment qu'il sait se tenir, et je ne peux pas te reprocher d'être ce que tu es – nous savons tous deux ce que tu es et tu n'y peux rien – du moment que tu te comportes comme il faut. À la vérité, j'étais fier de vous, fier de votre retenue polie. Ce n'est pas facile, je le sais.

À l'occasion de parties d'échecs avec mon père et, bientôt, avec Woodrow également, M. Bronson trouvait le moyen de me voir presque tous les jours, en passant. Il se déclara volontaire pour être chef scout assistant de notre troupe paroissiale… et raccompagna Brian Junior et George après l'excursion, le vendredi soir suivant, en promettant à Brian Junior de lui apprendre à conduire le lendemain après-midi. (M. Bronson possédait un luxueux cabriolet Fora, toujours briqué et rutilant.)

Le samedi suivant, il emmena mes cinq enfants les plus âgés en pique-nique. Ils furent aussi charmés que moi par lui. Carol me confia plus tard :

— Maman, si jamais je me marie, M. Bronson est exactement le genre d'homme que je veux épouser.

Je ne lui avouai pas que je partageais son sentiment.

Une semaine après, il emmena Woodrow à une matinée du théâtre de l'Hippodrome pour voir le magicien Thurston le Grand. (J'aurais bien aimé être invitée aussi ; les spectacles de magie me fascinent. Mais je n'osais même pas y faire allusion devant mon père.) Quand M. Bronson ramena l'enfant, endormi dans ses bras, je pus l'inviter à entrer parce que père était avec moi pour apporter sa caution à l'entrevue. Jamais, pendant cette étrange idylle, M. Bronson n'entra chez nous sans que mon père fût présent publiquement.

Un jour que M. Bronson raccompagnait Brian Junior après une leçon de conduite, je l'invitai à prendre le thé. Il s'enquit de mon père. Apprenant qu'il n'était pas là, M. Bronson s'aperçut tout à coup qu'il était déjà en retard à un rendez-vous. Les hommes sont plus timides que les femmes… du moins ceux que j'ai connus.

Brian rentra le dimanche 1er avril, le jour même où mon père partait pour une courte visite à Saint Louis, pour voir ma mère, je présume, mais il ne donnait jamais de raisons. J'aurais préféré qu'il restât à la maison, pour me permettre de faire une petite virée avec Brian pendant qu'il aurait gardé le teepee et que Nancy aurait fait la cuisine.

Mais je n'en soufflai mot, car les enfants étaient tout aussi heureux de revoir leur père et de lui parler que je l'étais de l'emmener au lit. D'ailleurs… d'ailleurs, nous n'avions plus d'automobile. Avant de repartir pour Plattsburg, Brian avait vendu *El Reo Grande*.

— Mo, avait-il dit, l'an dernier, j'avais de bonnes raisons de prendre la voiture pour aller à Plattsburg, parce qu'on était en avril. La Reo m'a rendu de nombreux services là-bas. Mais il faudrait être fou pour aller de Kansas City à l'État de New York en voiture, en février. L'an dernier, j'ai été embourbé trois fois. Si cela avait été en février, je n'aurais jamais pu m'en sortir.

» En outre, avait-il ajouté avec son plus beau sourire à la Teddy Roosevelt, je vais nous acheter une voiture à dix places. Ou onze. On tente une onze ?

Nous avions « tenté une onze », mais sans parvenir à faire sonner la caisse enregistreuse cette fois-là. Briney avait donc pris le train pour Plattsburg, avec la promesse d'acheter la plus grande voiture disponible quand il rentrerait ; une sept places, s'il n'existait pas de modèle plus grand. Et que dirais-je d'une conduite intérieure, cette fois ? Une Lexington sept places, par exemple ? Ou une Marmon ? Une Pierce-Arrow ? Réfléchis-y, ma chérie.

Je n'y avais guère réfléchi car je savais que, le moment venu, ce serait lui qui prendrait la décision de toute façon. Mais j'étais contente à l'idée d'avoir bientôt une plus grande voiture. Cinq places, c'est un peu serré pour une famille de dix. (Ou de onze si j'arrivais à être enceinte.)

Ainsi donc, quand Brian rentra le 1er avril 1917, nous restâmes à la maison. Nous avons fait l'amour au lit. Après tout, l'herbe n'est pas indispensable.

La nuit, alors que nous étions épuisés mais encore bien éveillés, je lui demandai :

— Quand dois-tu retourner à Plattsburg, mon amour ?

Il tardait tellement à répondre que je repris :

— Est-ce que c'est une question importune, Brian ? Tant d'eau a coulé sous les ponts depuis 1898 que j'ai oublié qu'il ne fallait pas poser certaines questions.

— Tu peux me poser toutes les questions que tu veux, ma chérie. Je ne pourrai peut-être pas toujours y répondre, en partie parce que je suis parfois astreint au secret, en partie parce qu'on ne dit pas grand-chose à un simple lieutenant. Mais, cette fois, je peux te répondre. Je ne crois pas que je retournerai à Plattsburg. J'en suis tellement convaincu que je n'ai rien laissé là-bas, pas même une brosse à dents.

J'attendis.

— Tu ne veux pas savoir pourquoi ?

— Mon cher mari, tu me le diras quand ça te conviendra. Ou quand tu pourras.

— Maureen, tu es vraiment trop conciliante. Tu n'as donc jamais de curiosité féminine ?

(Oh, que si, mon ami ! Mais j'en apprends toujours plus de toi quand je fais semblant de ne pas être curieuse.)

— Je veux savoir pourquoi.

— Eh bien… j'ignore ce que les journaux d'ici en ont dit, mais ce qu'on appelle le « télégramme Zimmerman » est authentique. Nous n'avons aucune chance de rester étrangers à cette guerre pendant plus d'un mois encore. La question est de savoir si nous devons envoyer davantage de troupes sur la frontière mexicaine ou les réserver pour l'Europe. Ou les deux ? Attendrons-nous une attaque du Mexique ou prendrons-nous les devants en déclarant la guerre les premiers ? À moins qu'il ne faille déclarer d'abord la guerre au Kaiser ? Et, dans ce cas, oserons-nous tourner le dos au Mexique ?

— C'est vraiment aussi grave ?

— Ça dépend beaucoup du président Carranza. Oui, c'est grave. J'ai déjà reçu mon avis de mobilisation. Désormais, il suffit d'un télégramme pour que je reprenne du service et que je me rende à mon lieu d'affectation… et ce ne sera pas Plattsburg. (Il tendit la main et me caressa.) Maintenant, oublie la guerre et pense à moi, *madame MacGillicuddy*.

— Oui, *Clarence*.

Après deux refrains de *la Fille du vieux Riley,* il me dit :

— *Madame Mac*, ce n'était pas mal. J'ai l'impression que tu t'es entraînée.

Je secouai la tête.

— Que dalle, mon amour. Père m'a toujours eue à l'œil. Il est persuadé que je suis une femme immorale qui dort avec d'autres hommes.

— Quelle bévue ! Tu ne les laisses jamais dormir. Jamais. Je lui dirai.

— Pas la peine. Père s'était fait une opinion sur moi bien avant que tu ne me rencontres. Comment sont les chattes de Plattsburg ? Savoureuses ? Affectueuses ?

— *Hepzibah,* ça m'ennuie beaucoup de l'avouer mais… eh bien, le fait est que je n'en ai pas eu une seule. Pas une.

— Allons bon, *Clarence !*

— Mon chou, ils m'en ont coupé l'envie. C'étaient des instructions de campagne, des exercices et des cours toute la journée, six jours par semaine, plus des marches improvisées le dimanche. Des cours supplémentaires le soir et d'interminables pages de manuel à ingurgiter. On se couchait en titubant à minuit, pour se relever à six

heures. Touche mes côtes. Je n'ai plus que la peau sur les os. Eh ! c'est pas une côte, ça !

— Non, en effet. Ce n'est pas un os du tout. *Hubert,* je vais te garder au lit jusqu'à ce que tu aies repris du poids et des forces. Ton histoire m'a fendu le cœur.

— Une histoire tragique, je sais. Mais toi, quelle est ton excuse ? Je suis certain que Justin t'a proposé quelques petites séances de gymnastique.

— Mon cher ami, j'ai effectivement reçu Justin et Eleanor à dîner. Mais avec toute cette marmaille dans la maison et un père acariâtre, je n'ai même pas pu me faire peloter les fesses. Rien que quelques galantes grossièretés chuchotées dans le creux de mon oreille horrifiée.

— De ta quoi ? Tu aurais dû aller chez eux.

— Ils habitent si loin.

C'était déjà une distance respectable en voiture et, en tramway, c'était le bout du monde. Nous avions fait la connaissance des Weatheral dans notre nouvelle paroisse, la Linwood Methodist, quand nous avions emménagé sur le boulevard Benton. Or, cette même année, alors que nous étions devenus amis mais pas encore intimes, ils avaient émigré dans le nouveau quartier J.C. Nichols, le quartier du Country Club, et s'étaient affiliés à une paroisse de l'église épiscopale près de leur nouveau domicile, ce qui les plaçait résolument sur une autre orbite.

J'avais discuté d'eux avec Briney : ils sentaient bon, mais ils étaient trop loin de nous pour entretenir des relations suivies, ils étaient plus vieux, aussi, et visiblement très aisés. Tous ces facteurs me laissaient un peu perplexe, si bien que j'avais relégué les Weatheral dans la catégorie des non-actifs.

Puis, Brian les avait à nouveau rencontrés, lorsque Justin avait essayé de se faire accepter à Plattsburg. Justin s'était recommandé de Brian, ce qui avait flatté celui-ci. Il avait été écarté de l'entraînement des candidats officiers à cause d'un pied malade, à la suite d'un accident survenu avant qu'il n'apprenne à marcher. Il boitait, mais c'était à peine perceptible. Brian écrivit une lettre pour demander une dérogation ; sans succès. Il en résulta qu'Eleanor nous invita à dîner en janvier, une semaine avant le départ de Brian pour Plattsburg.

Une magnifique grande maison et des enfants en plus grand nombre encore que les nôtres. Justin avait incorporé dans le plan de la maison une idée élégante mais ruineuse : Eleanor et lui occupaient, non pas une simple chambre, mais toute une aile à l'étage, une suite composée d'un salon (en plus du grand salon et de la salle de séjour du rez-de-chaussée), une immense chambre avec un garde-manger et une réserve de vin dans un coin, une salle de bains divisée en compartiments : une baignoire, une douche et deux cabinets, dont l'un possédait, outre le W-C, une installation dont j'avais déjà entendu parler mais que je n'avais jamais encore vue : un bidet.

Eleanor m'aida à essayer ce dernier. Je fus enchantée ! Exactement ce qu'il fallait à Maureen, avec sa fameuse odeur corporelle. Je le lui dis, et pourquoi.

— Je trouve que votre parfum naturel est délicieux, fit-elle, très sérieuse. Justin est du même avis.

— Justin a dit ça ?

Eleanor prit mon visage entre ses mains et m'embrassa, doucement, tendrement, la bouche alanguie : un baiser sans la langue, mais pas complètement sec.

— Justin a dit ça et beaucoup d'autres choses. Ma chère, il est très attiré par toi (je le savais), et moi aussi. Je suis très attirée par ton mari aussi. Brian me fait énormément d'effet. Si, par hasard, vous partagiez nos sentiments, tous les deux… Justin et moi serions tout à fait disposés à transformer ces sentiments en actes.

— Tu veux dire un échange ? À part entière ?

— À part entière ! Un marché équitable n'est pas un vol.

Je n'hésitai pas.

— Oui !

— Oh, parfait ! Tu veux d'abord consulter Brian ?

— Pas nécessaire. Je le connais. Il est prêt à te dévorer toute crue. (Je pris son visage entre mes paumes et l'embrassai profondément.) Alors, comment on fait ?

— Comme il te plaira, amour. Mon salon peut être converti en chambre en quelques secondes, et il a son propre boudoir. Ça peut donc se faire par couples séparés, ou tous les quatre ensemble.

— Briney et moi n'avons rien à nous cacher. Eleanor, j'ai découvert dans le passé que le fait d'enlever ses vêtements en toute simplicité évitait de gaspiller un temps précieux en paroles.

Elle pinça les lèvres.

— J'ai fait la même constatation. Maureen, tu m'épates. Et dire que je te connais depuis dix ans. Du temps où nous habitions encore South Benton et que nous allions à la paroisse Linwood Methodist, j'avais parlé de vous deux à Justin comme de partenaires possibles. Je lui disais que Brian avait une curieuse lueur dans le regard mais que je ne savais pas comment percer ta cuirasse. Tu semblais être une dame très « comme il faut », sortie tout droit du *Godey's Lady's Book*. Et puisque, si l'on ne veut pas courir trop de risques, ce genre de séduction familiale doit être négociée entre épouses, nous vous avions tout bonnement catalogués dans la liste des « pas-faisables ».

Je riais sous cape en me dégrafant et en me déboutonnant.

— Eleanor, j'ai perdu ma virginité à quatorze ans et j'ai toujours été en chaleur depuis. Brian le sait. Il me comprend. Et il m'aime quand même.

— À la bonne heure ! Ma chérie, j'ai fait l'abandon de mon pucelage à douze ans, à un homme qui avait quatre fois mon âge.

— Alors, ça ne pouvait pas être Justin.

— Grands dieux, non ! (Elle retira sa culotte. Elle n'était plus vêtue que de ses longs gants de soirée et de ses escarpins.) Je suis prête !

En la contemplant, je regrettai que Briney ne m'eût pas rasée, car elle était aussi lisse qu'un grain de raisin. Comme Briney allait l'aimer ! Grande, statuesque, blonde.

Quelques minutes plus tard, Justin m'installa sur le tapis persan de leur salon supérieur. Eleanor était à côté de moi, avec mon mari. Elle tourna la tête vers moi, me sourit et me prit la main, tandis que nous nous donnions chacune au mari de l'autre.

J'ai assisté à Boondock à des conversations de salon, animées par un stimulateur et un speaker, où l'on débattait du nombre idéal pour une sensualité polymorphe. Il y avait des partisans des trios (les quatre types de trio, ou un seul d'entre eux, ou n'importe lequel), des partisans des nombres élevés et des partisans des

nombres impairs exclusivement, considérés comme générateurs au plaisir maximum. Personnellement, je pense toujours que le quatuor, entre familles aimantes, est imbattable. Je ne dénigre pas les autres formes de combinaisons possibles ; je les aime toutes. J'exprime simplement mes préférences.

Plus tard dans la soirée, Brian téléphona à mon père pour lui dire que les rues commençaient à être verglacées ; serait-il assez aimable pour jouer le rôle de gardien de zoo cette nuit encore ?

Brian posa les yeux sur moi.

— Que signifiait cette lueur lointaine dans ton regard ?

— Je pensais à ta fille préférée.

— C'est toi, ma fille préférée.

— Ta blonde préférée. Eleanor.

— Ah ! Affirmatif.

— Et ta fille aînée préférée.

— Il y a comme une ambivalence, là. Tu veux dire l'aînée de mes filles préférées ou la préférée de mes filles aînées ? Hum, voyons, dans les deux cas, ça se rapporte à Nancy. Continue.

— Il s'agit de quelque chose que je pouvais difficilement t'annoncer par lettre. Nancy a sauté le pas.

— Elle a fait quoi ? Si tu veux parler de quelque chose qu'elle aurait fait avec ce gosse boutonneux, il me semble que tu me l'as déjà dit l'an dernier. Combien de fois peut-elle perdre son pucelage ?

— Briney, elle s'est finalement décidée à me l'avouer. Elle a eu une frayeur : ce gosse boutonneux n'ose plus revenir à la maison parce qu'il a été incapable de se retenir après une rupture de capote. Alors, elle s'est confiée à maman. Je lui ai appliqué une douche et j'ai consulté son calendrier. Tout est rentré dans l'ordre trois jours plus tard et elle a cessé d'avoir peur. Mais nous nous sommes enfin retrouvées entre femmes et nous avons pu parler. Je lui ai donné quelques instructions de dernière minute à la papa Ira, avec les eaux-fortes de Forberg à l'appui… On, oh ! On dirait bien qu'il y a un os dans ce truc, après tout !

— Qu'est-ce que tu crois ? Tu me parles du minou de Nancy ! Tu t'imagines que je vais rester de bois ? Le joli minou de Nancy est *verboten* pour moi, mais je peux en rêver, non ? Si tu peux rêver de

ton père, je peux bien rêver de ma fille. Continue, mon chou. Quoi de neuf, à part ça ?

— Vieux vicieux. Brian, ne tente pas Nancy si tu ne comptes pas passer aux actes, sans quoi elle pourrait se rebiffer et tu aurais affaire à ses crocs. Elle est dans un état instable… Bon, cela dit, il y a du nouveau : Brian, comme convenu, j'ai parlé à Nancy de la Fondation Howard. Je lui ai promis que tu lui en parlerais aussi… et j'ai téléphoné au juge Sperling. Il m'a renvoyée à un avocat d'ici, un certain M. Arthur Chapman. Tu le connais ?

— De nom. Un avocat d'affaires. Il ne plaide jamais au tribunal. Hors de prix.

— C'est aussi un conseiller juridique de la Fondation Howard.

— Merci, j'avais compris. Intéressant.

— Je l'ai donc contacté. Je lui ai dit qui j'étais et il m'a remis une liste pour Nancy. Une liste régionale : les comtés de Jackson et de Clay, et le comté de Johnson au Kansas.

— Bonne pêche ?

— Je crois. On y trouve notamment un nommé Jonathan Sperling Weatheral, fils de ta blonde préférée.

— Je veux bien être pendu par la barbichette !

Plus tard dans la nuit, Brian me dit :

— Ainsi Ira pense que ce dandy de la ville est un rejeton de son frère ?

— Oui. Tu penseras la même chose quand tu l'auras vu. Mon chéri, nous nous ressemblons tellement qu'on jurerait que nous sommes frère et sœur.

— Et tu es victime d'un cas aigu d'inflammation de culotte à son égard.

— Qu'en termes élégants ces choses-là sont dites. Oui, chéri, je suis désolée.

— Pourquoi être désolée ? Si ton attrait pour le sexe était restrictif au point de ne t'intéresser qu'à ton pauvre vieux et décati – aïe ! (je l'avais pincé) – mari, tu serais deux fois moins qualifiée au lit. Telle quelle, vous êtes très excitante, *madame Finkelstein*. Je te préfère comme tu es, avec tes bons et tes mauvais côtés.

— Tu me signeras un certificat l'attestant ?

— Naturellement. Tu veux le montrer à tes clients ? Mignonne, je t'ai lâché la laisse il y a bien des années, car je savais déjà que tu ne ferais jamais rien qui puisse risquer l'avenir de nos enfants. Tu ne l'as jamais fait et tu ne le feras jamais.

— Mon dossier n'est pas si bon que ça, chéri. Ce que j'ai fait avec le révérend Ezekiel était une stupide imprudence. J'en rougis chaque fois que j'y pense.

— Zeke le Grec a été ton examen de passage, mon amour. Il t'a fichu une telle frousse que tu ne prendras plus jamais de risques avec un « second couteau ». C'est le critère de l'adultère adulte, mon grand amour : savoir sélectionner les personnes avec qui tu partageras tes escapades. Tout le reste en découle. Ce Bronson, qui est peut-être ton cousin : serais-tu fière de le voir dans ce lit, ce soir, avec nous ? Est-ce que ça te gênerait ou est-ce que ça te ferait plaisir ? Et le bonhomme est-il à la hauteur ?

Je songeai au critère de Briney et tentai de l'appliquer à M. Bronson.

— Brian, je n'ai pas d'opinion. J'ai la tête qui tourne et je ne sais pas que penser de lui.

— Tu veux que j'en touche un mot à papa Ira ? Personne ne peut le berner.

— Je voudrais bien. Mais… ne lui dis pas que j'ai envie de coucher avec M. Bronson. Ça le générait, il répondrait *Hum,* bougonnerait et prendrait la porte. D'ailleurs, il le sait. Je le sens.

— Ça ne m'étonne pas. Ira est évidemment jaloux de ce dandy. Je ne ferai donc pas intervenir cet aspect de la question.

— Jaloux ? Père ? De *moi* ? Comment est-ce possible ?

— Mon amour, ton infinie candeur pallie ta légère stupidité. Ira peut tout à fait être – est – jaloux à ton égard pour la même raison que je suis jaloux à l'égard de Nancy et de son petit minou rose. Parce que je ne peux pas l'avoir, parce qu'Ira te veut et ne peut pas t'avoir. Moi, en revanche, je n'ai pas besoin d'être jaloux parce que je t'ai et je sais que tes richesses sont intarissables. Cette merveilleuse fleur entre tes douces cuisses est la corne d'abondance originelle ; je peux la partager indéfiniment sans risquer d'en épuiser les trésors. Mais pour Ira, c'est l'inaccessible, le fruit à jamais défendu.

— Mais père peut m'avoir quand il veut !

— Oh, oh ! Tu as finalement réussi à déjouer sa garde ?

— Non, hélas ! Il ne veut pas céder.

— Ah, alors la situation reste inchangée : Ira ne te touchera pas pour la même raison que je ne toucherai pas Nancy, quoique je ne sois pas vraiment sûr d'être aussi noble que ton père. Tu as intérêt à prévenir Nancy de rester couverte et sous le vent quand elle a affaire à son pauvre et fragile vieux papa.

— Ça, certainement pas, Briney. Tu es le seul mâle au monde que je suis sûre de ne jamais voir faire de mal à notre Nancy. Si elle arrive à déjouer ta garde, je l'encouragerai. Ça pourra me donner une indication sur la façon de m'y prendre avec mon propre père sourcilleux et impossible à séduire.

— OK ! rouquine. Je vais renifler Nancy et je te saute. Ça t'apprendra !

— Maman, j'ai peur ! Tu vas rire : Brian Junior a voulu jeter un coup d'œil. Nancy l'a laissé regarder.

— Nom d'un chien.

— Oui. Je suis restée de marbre. Sans rire et sans faire semblant d'être choquée. Brian Junior lui a dit qu'il n'avait jamais eu l'occasion de voir en quoi les filles étaient différentes des garçons…

— À d'autres ! Tous nos gosses se sont retrouvés nus ensemble à un moment ou à un autre. On les a élevés comme ça.

— Pourtant, il n'avait pas tort, chéri. Les particularités des garçons pendent à l'extérieur et on peut les voir. Tandis que la féminité des filles est surtout interne et ne se voit que si elles se couchent pour la montrer. Exactement ce que Nancy a fait pour lui. Elle s'est couchée, elle a relevé son peignoir – elle venait de prendre un bain –, elle a écarté les cuisses et tiré sur les lèvres pour lui montrer l'orifice de bébé. Elle a dû y jeter un œil aussi. Et y prendre plaisir. Ça m'aurait plu aussi… mais aucun de mes frères ne me l'a demandé.

— Une vraie dévergondée ! La question que je me pose est : existe-t-il quelque chose qui ne te procure pas de plaisir ?

Je réfléchis à ce qu'il venait de dire.

— Je crois que tu as raison, Brian. Il y a certaines choses un peu douloureuses mais, la plupart du temps, je passe de bons moments. Même cette frustration avec M. Bronson me plaît davantage qu'elle

ne me fait souffrir… puisque je peux tout dire à mon mari sans qu'il cesse de m'aimer.

— Tu veux que je demande à Ira de vous lâcher la bride et de fermer l'œil, comme je le faisais quand j'étais ton « chaperon » ?

— Attendons d'abord que tu te sois fait une opinion sur M. Bronson. S'il est à ta convenance, je me débarrasse de ma petite culotte aussi sec. Sinon, il n'aura droit qu'à la prestation de vestale effarouchée que je lui ai déjà servie. Mais, comme je te l'ai dit, j'ai la tête qui tourne et je suis incapable de porter un jugement. J'ai besoin de ta tête froide.

Le mardi, le *Post* et le *Star* rapportèrent que le président Wilson avait demandé au Congres de déclarer qu'un *casus belli* était apparu entre les États-Unis et l'Empire germanique. Mercredi, nous guettâmes les cris de « Édition spéciale ! » dans les rues, ou la sonnerie du téléphone, ou les deux : rien ne se produisit. Nous envoyâmes les enfants à l'école, malgré leurs protestations, surtout celles de Brian Junior. Woodrow fut parfaitement insupportable, à tel point que je dus me retenir pour ne pas le corriger trop souvent.

Jeudi, père rentra à la maison, dans un état d'intense excitation. Brian et lui se tenaient les coudes. Je restai en leur compagnie autant que possible, en me déchargeant de la plupart de mes tâches. Woodrow nous serina pour que l'un de nous joue aux échecs avec lui, jusqu'à ce que son grand-père le prît sur ses genoux pour lui flanquer une fessée et l'envoyât au lit.

Vendredi, c'en était fait. La guerre. Les éditions spéciales firent leur apparition dans la rue juste avant midi, et mon mari se mit en route aussitôt, après avoir téléphoné à un camarade officier, un certain lieutenant Bozell, qui passa le prendre pour l'emmener à Fort Leavenworth, leur lieu de ralliement. Brian n'attendit pas son télégramme.

C'était l'heure du déjeuner. Brian Junior et George étaient à la maison. Ils restèrent jusqu'au départ de leur père – et arrivèrent en retard en classe pour la première fois. Nancy et Carol rentrèrent de leur école, la Central High School, distante de quelques pâtés de maisons seulement – juste à temps pour embrasser leur père. Je ne jugeai pas utile de leur demander si elles avaient séché les cours ou

si c'était l'école qui avait fermé plus tôt : cela me paraissait absolument sans importance.

Père échangea des saluts militaires avec le lieutenant Bozell et avec Brian, puis se dirigea vers la station de tramway sans prendre la peine de repasser par la maison.

— Tu sais où je vais, et pourquoi, m'expliqua-t-il. Je ne peux pas te dire quand je rentrerai.

Oui, je savais. Père s'était montré de plus en plus préoccupé depuis que sa demande de service actif lui avait été refusée.

Je confiai la maisonnée à Nancy et montai me coucher… pour la deuxième fois : j'avais assigné père à la garde des enfants dans la matinée, afin de pouvoir retourner au lit avec Brian après le petit déjeuner ; nous avions tous deux deviné que ce jour serait *Der Tag*.

Mais, cette fois, je voulais me coucher seulement pour pleurer.

Vers trois heures, je me levai. Nancy me servit du thé et des toasts. J'en mangeai un peu. Tandis que je m'occupais de ma collation, père rentra à la maison dans une rage folle. Il ne donna aucune explication. Nancy lui dit que M. Bronson l'avait appelé et l'avait demandé… ce qui le mit hors de lui.

Je crois que « poltron » est le terme le plus amène qu'il employa pour qualifier M. Bronson. « Traître pro-allemand » fut peut-être le plus dur. Il ne lança aucun juron, seulement des mots de colère et de déception.

J'eus beaucoup de mal à le croire. M. Bronson un traître ? Pro-allemand ? Mais père fut très précis dans ses explications et très affligé dans ses réactions. Dans la confusion de mon chagrin – mon pays bien-aimé, mon mari bien-aimé et mon amant secret, tout ça en un seul jour ! – je dus faire un effort pour me souvenir que père était aussi peiné que moi. Le fils de son frère ! (À moins que Théodore Bronson ne fût son propre fils : il en avait envisagé la possibilité.)

Je retournai me coucher, pleurai de plus belle et restai étendue, les yeux secs, avec cette triple douleur pesant sur mon cœur.

Père frappa à ma porte.

— Fille ?

— Oui, père ?

— M. Bronson est au téléphone. Il te demande.

— Je ne veux pas lui parler ! Il le faut ?

— Certainement pas. Qu'est-ce que je dois lui dire ?

— Dis-lui… de ne plus m'appeler. De ne pas venir ici. De ne parler a aucun de mes enfants… ni maintenant ni jamais.

— Je lui dirai. Avec quelques mots de ma part aussi. Maureen, son culot me stupéfie.

Vers six heures, Carol m'apporta un plateau. Je mangeai un peu. Puis Justin et Eleanor me rendirent visite. Je pleurai sur l'épaule de ma grande sœur et ils me consolèrent. Plus tard – je ne sais quelle heure il était, mais c'était après la tombée de la nuit. Huit heures et demie ? Neuf heures ? – je fus réveillée par des bruits au rez-de-chaussée. Mon père monta peu après et frappa à ma porte.

— Maureen, M. Bronson est ici.

— Quoi ?

— Je peux entrer ? J'ai quelque chose à te montrer.

Je ne voulais pas que mon père entre. Je n'avais pas fait le ménage et j'avais peur qu'il ne le remarque. Mais… M. Bronson ici ? Ici ? Après ce que père lui avait dit ?

— Oui, père, entre.

Il me montra un morceau de papier. Je le lus. C'était une copie au carbone d'un formulaire de l'armée… certifiant que « Bronson Théodore » était enrôlé au grade de seconde classe dans l'armée nationale des États-Unis.

— Père, c'est une mauvaise plaisanterie ou quoi ?

— Non. Il est ici. C'est authentique. Il a signé.

Je sortis du lit.

— Père, tu veux me faire couler un bain ? Je serai en bas dans une minute.

— Certainement.

Il passa dans ma salle de bains. Je retirai ma chemise de nuit, entrai après lui et le remerciai. Je me rendis compte que j'étais nue devant lui en le voyant détourner les yeux.

— Demande à Nancy de lui servir quelque chose, s'il te plaît. Elle est encore levée ?

— Tout le monde est levé. Saute dans cette baignoire, ma petite. Nous t'attendrons.

Quinze minutes plus tard, j'étais en bas. Je suppose que mes yeux étaient rouges, mais ils ne piquaient plus, je souriais et je m'étais

mise sur mon trente et un. Je m'approchai de lui et lui tendis la main.

— Monsieur Bronson ! Nous sommes tous fiers de vous !

Je ne me rappelle pas le détail des heures qui suivirent. J'étais enveloppée d'un halo doré de bonheur doux-amer. Mon pays était en guerre, mon mari était en guerre, mais je comprenais enfin le sens profond de « plutôt la mort que le déshonneur ». Je savais maintenant pourquoi les matrones romaines disaient : « Debout derrière ton bouclier ou couché dessus. » Ces heures, pendant lesquelles j'avais cru que mon bien-aimé Théodore n'était qu'un lâche refusant de défendre son pays, avaient été les plus longues et les plus détestables de ma vie.

Je n'avais jamais réellement cru qu'il pût exister des sous-hommes de cet acabit. Je n'en avais jamais connu. Enfin, tout cela s'était avéré n'être qu'un mauvais rêve, le résultat d'un malentendu. J'ai lu quelque part que le plaisir était une douleur apaisée. Les psychologues sont une bande d'imbéciles pour la plupart mais, cette nuit-là, j'ai éprouvé cette sorte de plaisir extatique. Même le feu dévorant de ma libido s'était éteint et, l'espace d'un instant, j'en oubliai Briney, tant j'étais soulagée que Théodore fût bien tel que doit être un homme à aimer : un héros, un guerrier.

Mes grandes filles firent de leur mieux pour le rassasier. Carol lui confectionna un sandwich, qu'elle emballa pour qu'il puisse l'emporter. Père ne tarissait pas de conseils d'homme à homme, de vieux soldat à une nouvelle recrue. Mes grands garçons se bousculaient pour essayer de lui rendre service ; même Woodrow se conduisit en jeune homme bien élevé, ou presque. Enfin, ils se mirent en file indienne pour lui donner le baiser d'adieu, y compris Brian junior, qui avait depuis longtemps renoncé aux embrassades, à l'exception d'un bisou occasionnel sur la pommette de sa mère.

Ils allèrent tous au lit, sauf père… et ce fut mon tour.

Grâce à ma solide santé, je n'avais jamais eu aucune difficulté à gagner des bibles pour assiduité au catéchisme. N'était-ce pas merveilleux d'avoir deux bibles à ma disposition maintenant que j'en avais besoin ? Inutile de réfléchir à une nouvelle dédicace : celle que j'avais écrite pour mon mari convenait à n'importe quelle Lucaste s'adressant à n'importe quel guerrier partant pour les guerres :

Au seconde classe Théodore Bronson
Sois fidèle à toi-même et à ton pays

Maureen J. Smith
6 avril 1917

Je la lui donnai et attendis qu'il l'ait lue avant de dire :

— Père ?

Il savait ce que je voulais : un petit moment d'intimité.

— Non.

(Quelle tête de mule ! S'imaginait-il vraiment que j'allais renverser Théodore sur le tapis ? Avec les enfants encore éveillés, à quelques marches au-dessus ?)

(Ma foi, peut-être que je l'aurais fait.)

— Alors, tourne-toi.

Je levai les bras et embrassai Théodore, avec conviction mais chasteté… avant de me rendre compte qu'un baiser chaste était insuffisant pour un adieu à un guerrier. Mon corps s'alanguit et mes lèvres s'ouvrirent. Nos langues se joignirent et je lui promis silencieusement que tout ce que je possédais était à lui.

— Théodore… prends soin de toi. Reviens-moi.

13

« LÀ-BAS »

Mon père, à qui l'on avait déjà refusé un nouveau service actif dans le corps médical des armées, fut également réformé comme simple soldat (il avait commis l'erreur de montrer son livret militaire… avec sa date de naissance de 1852). Il essaya alors de s'enrôler à Saint-Louis en trichant sur la date (1872), fut démasqué pour je ne sais quelle raison et parvint finalement à se faire accepter dans le 7e Missouri, une milice basée à Kansas City et créée pour remplacer le 3e Missouri, devenu le 110e génie, provisoirement stationné à Camp Furston avant de partir pour « Là-Bas ».

Cette nouvelle garnison d'arrière-garde, destinée aux trop jeunes, aux trop vieux, aux cas difficiles, aux estropiés et aux pieds-plats, ne chinoisa pas sur l'âge de père (soixante-cinq ans), du moment qu'il se déclarait prêt à accepter l'obscure fonction de sergent en second, et compte tenu du fait qu'il avait déjà fait ses classes.

Père décida de vivre avec nous pendant la durée de son service, ce que j'appréciai grandement. Pour la première fois de ma vie, j'allais devoir être le chef de famille, et ce n'est pas tellement dans le style de Maureen. J'aime travailler dur et donner le meilleur de moi-même tant que les décisions principales sont laissées à quelqu'un de plus grand, de plus fort et de plus vieux que moi, avec une chaleureuse odeur masculine. Oh, je peux jouer les pionnières s'il le faut. Mon arrière-arrière-grand-mère a tué trois ennemis avec le mousquet de son mari blessé, et mon père m'a appris à tirer.

Mais je préfère être une femme féminine plutôt qu'un homme viril.

Brian m'enjoignit solennellement de ne pas me laisser dominer par père ; c'était à *moi* de prendre les décisions, c'était *moi* le chef de famille.

— Si tu as besoin d'Ira pour te seconder, parfait ! Mais c'est toi la patronne. Qu'il n'oublie jamais ça, que nos enfants ne l'oublient pas, ni *toi* non plus.

— Oui, monsieur, répondis-je en soupirant intérieurement.

Brian Junior se retrouva tout à coup dans les chaussures de son père et prit la chose très au sérieux ; mais douze ans, c'est un peu jeune pour ce job ; heureusement que son grand-père avait accepté de rester avec nous. Brian Junior et son frère George s'acquittèrent de leurs tâches (rapporter le journal, allumer les réverbères) tout en continuant à accumuler les bonnes notes sur leur bulletin. À la fin de l'été, quand le temps se mit à fraîchir, je me levais comme eux à quatre heures et demie du matin pour leur préparer un chocolat chaud. Ils appréciaient et j'avais meilleure conscience en les voyant partir avant l'aube. L'hiver de 1917-1918 était rude : ils devaient s'emmitoufler comme des Esquimaux.

J'écrivais chaque semaine à Betty Lou et à Nelson. Mon bestial et adorable cousin Nelson avait dit à Betty Lou, le lundi de la déclaration de guerre :

— Poupée, j'ai trouvé un excellent moyen d'éviter l'armée.

— Ah, comment ? La castration ? C'est pas un peu drastique ?

— Un peu, oui. Enfin, il me semble. Tu donnes ta langue au chat ?

— J'ai trouvé ! La prison.

— Mieux que la prison. Je me suis engagé dans la marine.

Ainsi Betty Lou s'était-elle retrouvée à la tête de notre mine. J'étais sûre qu'elle se débrouillerait très bien : elle avait suivi toutes les opérations en détail depuis le jour où nous avions acquis la majorité des parts. Certes, elle n'était pas ingénieur des mines, mais Nelson non plus. Le propriétaire minoritaire était notre surintendant : il n'avait pas de diplôme d'ingénieur mais possédait vingt-cinq années d'expérience dans les métaux blancs.

Il me semblait que ça devait marcher. Il fallait que ça marche. C'était : « Marche ou crève. »

Pendant ces années de guerre, les gens de notre chère patrie se mirent à faire des choses qu'ils n'avaient jamais faites, bien ou mal, mais avec courage. Des femmes, qui n'avaient jamais conduit un simple attelage de chevaux, pilotèrent des tracteurs, parce que leur mari était parti mettre « À mort le Kaiser ! ». Des apprenties infirmières assumèrent des gardes complètes, parce que les infirmières diplômées étaient sous les drapeaux. Des gamins de dix ans comme mon George tricotaient des couvertures pour les Tommies – les troufions britanniques – et achetaient des bons pour les orphelins avec de l'argent gagné en vendant des journaux. Et puis, il y avait les filles de l'Armée du Salut (chéries par tous les appelés) et des volontaires pour toute sorte de travaux utiles, de la confection de bandages à la collecte de coquilles de noix et de noyaux de pêche pour les masques à gaz.

Et, pendant ce temps, que faisait Maureen ? Oh, trois fois rien. Je faisais la cuisine et j'entretenais une maisonnée de dix personnes, avec l'aide de mes quatre aînés et même de ma petite Marie, qui n'avait que huit ans. Je ne manquais jamais une collecte de la Croix-Rouge. Je veillais à ce que ma famille observe les journées sans viande, sans blé, sans sucre et les autres économies de denrées alimentaires décrétées par M. Herbert Hoover… tandis que j'apprenais à faire des bonbons, des cookies et des gâteaux avec du sorgho, du sirop de maïs et du miel (non rationnés) pour remplacer le sucre (rationné) : les copains de régiment du caporal Bronson semblaient capables de dévorer une boulangerie entière.

Bientôt, Carol en profita pour combler un vide : elle décida que le sergent Bronson serait désormais « son soldat ». Nous lui écrivions tous, à tour de rôle ; et il répondait à chacun de nous, surtout à père.

L'église lança un mouvement pour inciter les familles à « adopter » des appelés solitaires. Carol voulut que nous adoptions le caporal Bronson. Ce que nous fîmes, avec l'approbation de Brian qui nous parvint par retour du courrier.

J'écrivais tous les jours à mon mari… et je déchirais mes lettres pour les recommencer si, à la relecture, j'y trouvais de mauvaises nouvelles ou une velléité d'apitoiement sur moi-même… je les déchirai sans relâche jusqu'à ce que j'apprisse à rédiger une vraie lettre à la Lucaste, susceptible de relever le moral d'un guerrier, non de le rabaisser.

À cette époque, au tout début de la guerre, Brian n'était pas loin : à Camp Furston, à côté de Manhattan au Kansas, à cent soixante kilomètres environ à l'ouest de Kansas City. Après trois mois d'assignation sans permission, Briney commença à rentrer à la maison presque tous les mois pour de courts week-ends – du samedi après-midi au dimanche soir – lorsqu'il avait la possibilité de se faire conduire par un autre officier. C'était une distance pratique pour une permission de quarante-quatre heures (du samedi à midi au lundi à huit heures du soir), à condition de faire le trajet en voiture, non en train.

En ce temps-là, les trains étaient en principe beaucoup plus rapides que les voitures, car il y avait très peu de routes pavées ; aucune au Kansas, pour autant que je me souvienne. Il y avait une ligne de chemin de fer directe, l'*Union Pacific*. Mais les transports de troupes avaient priorité absolue sur les voies ; les trains de marchandises à destination de l'Est venaient en second, les autres trains de marchandises en troisième… et les trains de passagers n'avaient accès aux rails que lorsque personne d'autre ne les demandait. Préséance de guerre : tel était le mot d'ordre de M. MacAdoo. Les visites de Brian étaient donc peu fréquentes et dépendaient des horaires de ses camarades officiers disposant d'automobiles.

Je me demandais parfois s'il ne regrettait pas d'avoir vendu *El Reo Grande*. Mais je ne lui en parlais jamais, et lui non plus. Bénis le Ciel, Maureen ! C'est la guerre et ton mari est soldat. Estime-toi heureuse qu'il puisse rentrer de temps en temps à la maison et qu'on ne lui tire pas (encore) dessus.

En Europe, le carnage empirait de jour en jour. En mars 1917, le tsar fut renversé. En novembre, les bolcheviques déposèrent le gouvernement Kerenski et les communistes capitulèrent devant les Allemands.

Dès lors, notre compte était bon. Les vétérans allemands du front de l'Est furent envoyés à l'Ouest, alors qu'un petit contingent de nos troupes seulement avait débarqué en France. Les Alliés étaient dans de sales draps.

Je n'en savais rien. Mes enfants non plus. À mon avis, ils devaient considérer que leur père valait au moins deux divisions allemandes à lui tout seul.

En mai 1918, je pus annoncer à mon mari que nous avions « fait sonner la caisse enregistreuse » lors de son dernier week-end à la maison. J'avais deux semaines de retard. Oh, je sais bien que pour certaines femmes cela n'est pas un indice probant, mais pour Maureen, si. J'étais si euphorique que je cessai de lire les journaux pour ne plus penser qu'à moi.

Brian me téléphona en privé de Manhattan.

— Allô, Myrtle-la-tortue-fertile ?

— Pas si fort, *Claude,* répondis-je. Tu vas réveiller mon mari. Non, je ne serai plus fertile pendant huit mois.

— Félicitations ! J'essaierai d'être là pour Noël ; tu n'auras pas besoin de moi avant.

— Entendons-nous bien, *Roscoe* : je n'ai pas pris le voile, je vais simplement avoir un bébé. Et j'ai d'autres offres.

— Du sergent Bronson, peut-être ?

Je retins mon souffle et ne répondis pas.

— Qu'y a-t-il, amour ? reprit Brian. Tu as peur que les enfants ne t'entendent ?

— Non, monsieur. J'ai pris le téléphone dans notre chambre et il n'y a personne à l'étage. Mon chéri, ce type est aussi obstiné que mon père. Père l'a invité à venir ici et Carol l'invite au moins une fois par semaine. Il nous remercie… et il prétend ne pas savoir si on lui accordera une permission. Il reconnaît avoir un week-end libre sur deux, mais il dit que ça ne lui laisse pas le temps de faire l'aller-retour.

— Ce n'est pas impossible, vu qu'il n'a pas de voiture. Puisqu'il l'a laissée à Ira. Ou à Brian Junior.

— Taratata. Le fils Weston rentre tous les quinze jours et ce n'est qu'un simple soldat. Je crois que je suis une femme délaissée.

— Nick Weston va chercher son fils à Junction City et tu sais pourquoi. Mais calme-toi, *Mabel ;* l'affaire est dans le sac. J'ai vu le soldat favori de Carol aujourd'hui même.

J'avalai ma langue.

— Oui, Briney ?

— Je crois que je suis d'accord avec Carol. Et avec mon beau-père. Je savais déjà que Bronson était un excellent sergent instructeur ;

j'ai consulté ses états de service chaque semaine. Et le sergent Bronson me rappelle Ira. Ira devait être semblable au même âge.

— Le sergent Bronson et moi, nous sommes comme des jumeaux.

— Exact, mais je te trouve mieux que lui.

— Oh, à d'autres ! Tu m'as déjà dit que j'étais beaucoup mieux quand j'avais un oreiller sur le visage.

— Je t'ai dit ça pour t'éviter d'être trop prétentieuse, beauté. Tu es superbe, tout le monde le sait, et pourtant tu ressembles au sergent Bronson. Mais il est plus proche d'Ira par sa personnalité et son côté « fleur au fusil ». Je comprends tout à fait ton désir de le renverser sur le tapis. Si tu en as toujours envie. Oui, toujours ?

J'inspirai profondément et soupirai.

— En effet, monsieur. Si notre fille Carol ne me bouscule pas pour me coiffer sur le poteau.

— Nenni ! Priorité à l'âge. À la guerre comme à la guerre. Qu'elle attende son tour.

— Ne donne pas le feu vert à Carol si tu ne le penses pas sérieusement, parce qu'*elle* est sérieuse.

— Ma foi, il faudra bien que Carol y passe… et j'ai bien meilleure opinion de Bronson que de ce jeune boutonneux qui a défloré notre Nancy. Pas toi ?

— Ah ça, sans aucun doute ! Mais c'est une hypothèse d'école ; j'ai renoncé à tout espoir de voir le sergent Bronson franchir le seuil de cette maison. Au moins jusqu'à la fin de la guerre.

— Je t'ai dit de te calmer. Mon petit doigt m'a confié que Bronson allait bientôt recevoir une permission de semaine.

— Oh, Brian ! (Je savais ce qu'une permission de semaine signifiait : mission outre-mer.)

— Ira avait raison. Bronson est impatient d'aller Là-Bas. Je l'ai inscrit sur la liste, une mobilisation spéciale de sergents instructeurs pour les troupes de Pershing. Mon autre petit doigt m'a fait savoir que ma propre requête avait été accueillie favorablement. Je pense donc être à la maison vers la même date. Mais… écoute-moi bien : je crois que je pourrai te ménager un tête-à-tête de vingt-quatre heures avec lui. Est-ce que ce laps de temps te suffira pour en venir à bout ?

— Oh, voyons, Briney !

— Est-ce que ça te suffira, oui ou non ? Je sais par expérience que tu peux arriver à tes fins en une heure avec un cheval et un buggy pour seuls accessoires. Aujourd'hui, tu as à ta disposition une chambre d'ami avec cabinet de toilette. Qu'est-ce qu'il te faut ? La barque de Cléopâtre ?

— Brian, père m'avait procuré ce cheval et ce buggy en connaissance de cause et dans un esprit de coopération. Mais, cette fois, il considère que son devoir est de me surveiller avec un fusil de chasse. Calibre trente-huit. Et il n'hésiterait pas à s'en servir.

— Ennuyeux, ça. Le général Pershing n'apprécierait pas : les bons sergents instructeurs se font rares. J'aurais peut-être intérêt à mettre Ira au courant des opérations avant de raccrocher, ce que je vais faire bientôt, parce que je suis à court de pièces. Ira est là ?

— Je vais le chercher.

Le sergent Théodore obtint effectivement cette permission de semaine – du lundi après la retraite au jeudi matin, huit heures – et se présenta enfin à Kansas City. À l'époque, les séances de cinéma comprenaient toujours un film burlesque : John Bunty, Fatty Arbuckle, Charlie Chaplin ou les flics Keystone. Cette semaine-là, je surpassai à la fois Fatty Arbuckle et les flics de la Keystone en trébuchant régulièrement sur des seaux ou en tombant les quatre fers en l'air.

Pour commencer, cet homme impossible, le sergent Théodore, ne se montra pas avant le mardi en fin d'après-midi… alors que, d'après Brian, il devait arriver au plus tard en début de matinée.

— Où étiez-vous ? Qu'est-ce qui vous a retenu ?

Non. Non, je n'ai rien dit de la sorte. Je l'ai pensé… mais j'avais appris les mérites respectifs du miel et du vinaigre quand j'étais encore vierge ; il y avait fort longtemps de cela. Au contraire, je lui pris la main, l'embrassai sur la joue et lui dis de ma voix la plus chaleureuse :

— Sergent Théodore… c'est une joie de vous revoir à la maison.

Avant et pendant le dîner, je restai stoïque comme Cornélia, gardant mon calme et souriant tandis que mes enfants essayaient d'accaparer son attention… ainsi que mon père, qui désirait avoir avec lui une conversation de soldat. À la fin du repas, père suggéra (comme convenu préalablement) que le sergent Bronson m'emmène

faire un tour, en opposant une fin de non-recevoir aux enfants qui prétendaient nous accompagner, surtout Woodrow, qui voulait jouer aux échecs et se faire conduire à *Electric Park*.

Bref, je finis par entraîner le sergent Théodore vers le sud, au coucher du soleil. En 1918, il n'y avait pas grand-chose au sud de la 39e Rue à Kansas City, bien que les limites de la ville eussent été étendues jusqu'à une 77e Rue pour inclure Swope Park. Swope Park possédait de nombreuses allées pour amoureux, mais je désirais un endroit beaucoup plus intime, et j'en connaissais un, grâce aux longues recherches que j'avais effectuées le long des petites routes avec Briney, en quête de quelque clairière herbeuse suffisamment discrète pour échapper à l'œil de lynx de Mme Grundy.

L'est de Kansas City est bordé par la Blue River. En 1918, on y trouvait de nombreux endroits charmants, de même que d'épaisses broussailles, de la boue, des aoûtats, des moustiques et de la ciguë ; il fallait savoir où on mettait les pieds. Le promeneur avisé qui traversait la voie ferrée au bon endroit pouvait s'enfoncer dans un val boisé et herbeux, digne des plus beaux coins de Swope Park mais strictement privé : entouré par la rivière et le talus du chemin de fer, on n'y accédait que par un étroit sentier.

Je tenais à cet endroit précis, qui avait pour moi une valeur sentimentale. En 1912, quand l'acquisition d'*El Reo Grande* nous avait permis une plus grande liberté de mouvement, c'était là que Briney m'avait emmenée pour nos premiers ébats en plein air. C'était à l'occasion de ce délicieux pique-nique (j'avais préparé un couffin) que j'étais devenue enceinte de Woodrow.

Et c'était là que je voulais connaître mon nouvel amour, pour raconter ensuite la scène en détail à mon mari, entre deux « pouffements » de rire, en faisant l'amour. Briney se délectait de mes histoires de coucheries et voulait que je lui en fasse le récit avant, pendant ou après l'amour, en guise de stimulant pour l'inciter à redoubler d'ardeur.

Brian me parlait aussi de ses propres aventures, mais il préférait de loin entendre les miennes.

J'entraînai donc le sergent Théodore vers l'endroit marqué d'une croix.

Le temps m'était compté ; j'avais promis à père de rentrer au plus tard vers dix heures et demie, onze heures : le temps de le culbuter

et de flâner trois petits quarts d'heure avant de remettre ça avec cette merveilleuse décontraction des secondes fois.

— Je pense être de retour au moment où tu rentreras de l'armurerie, père.

Père avait admis que mon projet était raisonnable… y compris mon désir de réitérer la chose si la première fois s'avérait satisfaisante.

— Très bien, fille. Si tu devais être en retard, téléphone-moi pour que je ne m'inquiète pas. Et… Maureen…

— Oui, père ?

— Profites-en, ma chérie.

— Oh, papa, tu es formidable. Je t'adore.

— Va plutôt adorer le sergent Ted. Tu seras probablement sa dernière femme avant longtemps… alors, surpasse-toi ! Je t'aime, tu es la meilleure des filles.

Ma méthode habituelle pour me laisser séduire consiste à prévoir, à créer ou aider l'opportunité, puis à coopérer avec toute forme d'avance tentée par le candidat. (Dans le cas contraire, si je ne suis pas consentante, je veille simplement à ce qu'aucune opportunité ne se présente.) Ce soir-là, je n'avais pas le temps de respecter ce protocole mondain. Je n'avais qu'une seule chance et deux heures seulement pour parvenir à mes fins. L'occasion ne se représenterait pas. Théodore allait franchir l'océan. L'adieu au guerrier devait avoir lieu maintenant.

Maureen ne joua donc pas les mondaines. Dès que nous eûmes tourné au coin du boulevard Benton, dans l'intimité du crépuscule naissant, je lui demandai de passer son bras autour de moi. Quand il l'eut fait, je pris sa main et la posai sur mon sein droit. La plupart des hommes comprennent.

Théodore comprit. Il retint son souffle.

— Nous n'avons pas le temps d'être timides, cher Théodore, lui dis-je. N'aie pas peur de me toucher.

Il palpa mon sein.

— Je t'aime, Maureen.

— Nous nous aimons depuis le soir où nous nous sommes rencontrés, répondis-je très simplement. Mais nous ne pouvions pas nous l'avouer.

Je soulevai sa main, la glissai dans l'échancrure de ma robe, et ressentis un désir brûlant quand il toucha mon sein.

— C'est vrai, je n'osais pas te l'avouer, fit-il d'une voix enrouée.

— Tu ne me l'aurais jamais avoué, Théodore. Il me fallait donc être courageuse et te faire savoir que j'éprouvais les mêmes sentiments. La bifurcation est juste devant, je crois.

— En effet, mais j'aurai besoin de mes deux mains pour prendre le virage.

— D'accord. Mais, quand nous serons arrivés, *je* veux tes *deux* bras… et *toute* ton attention.

— Accordé !

Il prit le tournant, s'enfonça dans le sentier, éteignit ses phares, coupa le moteur, serra le frein à main et se tourna vers moi. Il m'enlaça ; nous nous embrassâmes ; un baiser pleinement partagé ; nos langues s'exploraient, se caressaient, conversaient en silence. J'étais au paradis. Je continue à penser qu'un baiser sans réserve est plus intime qu'un accouplement ; une femme ne devrait jamais embrasser de cette façon si elle n'a pas l'intention de s'accoupler sur-le-champ, sans la moindre restriction.

C'est ce que je dis à Théodore, sans paroles. Dès que nos langues se joignirent, je soulevai ma robe et pris sa main pour la placer entre mes cuisses. Il hésitait encore. Je guidai sa main plus haut.

Plus d'hésitation. Théodore avait seulement besoin d'être sûr que je savais ce que je voulais et que ces attentions étaient les bienvenues. Il m'explora tendrement, puis introduisit un doigt. Je le laissai faire, puis me contractai du plus fort que je pouvais, en me félicitant de n'avoir jamais manqué un seul de mes exercices quotidiens. Ethel était née deux ans plus tôt. J'aime surprendre les hommes avec la force de mon sphincter vaginal. Mes bébés m'ont tellement distendue que, sans mes patients efforts pour m'entretenir, je serais « large comme une porte cochère et flasque comme une dinde » pour reprendre les termes de mon père, sur les conseils de qui j'avais entrepris cet entraînement des années auparavant.

Nous avions maintenant passé outre toute timidité, toute velléité de revirement. Mais j'avais quelque chose à lui dire. Je retirai ma langue, reculai ma bouche d'un demi-centimètre et marmottai contre ses lèvres :

— Tu es surpris de voir que je ne porte pas de culotte ? Je l'ai enlevée en montant dans ma chambre… parce que je ne pouvais tout de même pas garder ma culotte pour faire mes adieux à mon galant soldat. Ne te retiens pas, mon bien-aimé guerrier. Tu ne peux pas me faire de mal. Je t'attends.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Pourquoi est-ce toujours à moi de prendre les devants ? Je suis enceinte, Théodore. Aucun doute possible, j'ai sept semaines de retard. Pas la peine de mettre une capote…

— De toute façon, je n'en ai pas.

— Ah ? Alors, n'est-ce pas merveilleux de ne pas en avoir besoin ? Mais… tu ne t'attendais pas à ce que je me donne ?

— Non, je ne m'y attendais pas. Pas du tout.

— C'est pourtant ce qui va se passer. Tu ne peux plus te dérober maintenant. Tu m'auras toute nue, chéri, sans capote. Tu veux que je me déshabille complètement ? Je le ferai si tu me le demandes. Je n'ai pas peur.

Il interrompit ses baisers fougueux.

— Maureen, je ne crois pas que tu aies jamais peur de quoi que ce soit.

— Oh, si. Je n'oserais pas m'aventurer seule la nuit dans la 12e Rue. Mais, sur le chapitre du sexe et de l'amour, non, je ne vois pas ce qui pourrait m'effrayer. Alors, sers-toi, mon amour. Je ferai tout ce que tu voudras. Si je ne sais pas m'y prendre, montre-moi et j'essaierai. (Théodore, arrête de parler et prends-moi !)

— Ce siège est étroit.

— Il paraît que les jeunes enlèvent la banquette arrière et la posent par terre. Il y a un plaid sur la banquette arrière.

— Hum, oui.

Nous sortîmes de la voiture, et nous trouvâmes confrontés au plus incroyable gag à la Keystone qui me fût jamais arrivé.

Woodrow.

Woodrow, mon préféré, que j'aurais volontiers étranglé sur le moment, était sur la banquette et se réveilla quand j'ouvris la portière. Enfin, il me semble qu'il se réveilla ; mais peut-être écoutait-il depuis le début – mémorisant les mots qu'il ne connaissait pas, pour une enquête ultérieure – à des fins de chantage.

Oh, le garnement ! Est-ce que le monde le laisserait grandir ?

— Woodrow, tu es un chenapan ! m'exclamai-je en affectant un ton jovial. Sergent Théodore ! Regardez qui dort sur la banquette.

Je tendis les mains derrière moi pour reboutonner la braguette de Théodore.

— Le sergent Ted m'a promis de m'emmener à *Electric Park !*

Et c'est ainsi que nous allâmes à *Electric Park,* sous l'œil d'un chaperon vigilant.

Je me demande si les autres femmes ont autant de mal que moi à se « déshonorer ».

Une vingtaine d'heures plus tard, j'étais dans mon propre lit, avec mon mari, le capitaine Brian Smith, à ma droite, et mon amant, le capitaine Lazarus Long, à ma gauche. Chacun avait un bras sous ma nuque et utilisait sa main libre pour me caresser.

— Brian chéri, disais-je, quand Lazarus a complété le rituel en répondant : « Pas tant que le diable ne nous aura pas attrapés », j'ai cru que j'allais m'évanouir. Quand il a dit qu'il descendait de moi – de nous, de toi et moi… de nous trois, toi et moi et Woodrow –, j'étais persuadée que j'étais en train de perdre la tête. Ou que je l'avais déjà perdue.

Briney chatouilla mon mamelon droit.

— Ne t'en fais pas pour ça, choupette ; chez une femme, ça ne se remarque presque pas. Du moment qu'elle sait encore cuisiner. Eh là ! Arrête.

Je m'allongeai sur lui.

— Chochotte ! Je n'y suis pas allée très fort.

— Ma condition physique est précaire. Si je comprends bien, capitaine Long, vous avez décidé de vous dévoiler – contre votre propre intérêt, me semble-t-il – afin de me dire que je ne serai pas blessé dans cette guerre.

— Non, capitaine, pas du tout.

Briney parut perplexe.

— Je dois avouer que je ne comprends pas.

— J'ai dévoilé mon identité de Howard du futur afin de rassurer Mme Smith. Elle se fait un sang d'encre à l'idée que vous pourriez ne pas revenir. Je lui ai donc dit que j'étais certain de votre retour. Puisque vous êtes un de mes ancêtres directs, j'ai étudié votre notice

biographique avant de quitter Boondock. C'est comme ça que je le sais.

— Ma foi… j'apprécie votre sollicitude. Maureen est mon trésor. Et vous me rassurez également.

— Excusez-moi, capitaine Smith. Je n'ai pas dit que vous ne seriez pas blessé dans cette guerre.

— Ah ? Il me semble pourtant que c'est ce que vous avez dit.

— Non, monsieur. J'ai dit que vous rentreriez. Et vous rentrerez. Mais je n'ai pas dit que vous ne seriez pas blessé. Les Archives de Boondock sont muettes sur ce point. Vous pouvez perdre un bras. Ou une jambe. Ou les yeux. Ou finir sur un fauteuil roulant. Je ne sais pas. Je ne suis sûr que d'une chose : vous survivrez et vous ne perdrez ni vos testicules ni votre pénis, car les Archives montrent que vous aurez encore plusieurs enfants. Des enfants engendrés après votre retour de France. Voyez-vous, capitaine, les Archives des familles Howard sont surtout des généalogies, avec très peu de détails.

— Capitaine Long…

— Je préfère que vous m'appeliez Bronson, monsieur. Ici, je suis un simple sergent ; mon navire est à des années-lumière et loin dans le futur.

— Alors, arrêtez de m'appeler « capitaine », nom d'un petit bonhomme ! Je suis Brian, vous êtes Lazarus.

— Ou Ted. Vos enfants m'appellent « oncle Ted » ou « sergent Ted ». M'appeler Lazarus entraînerait toutes sortes d'explications.

— Théodore, dis-je, mon père sait que tu es Lazarus, de même que Nancy et Jonathan. Carol le saura aussi quand tu la rejoindras dans ses draps. Tu m'as laissé le dire à Nancy quand tu as couché avec elle. Mes filles sont trop proches l'une de l'autre pour avoir des secrets entre elles. Enfin, il me semble.

— Maureen, je t'ai dit que tu pouvais le raconter à tout le monde parce que personne ne te croira. Néanmoins, chaque cas appelle des explications à n'en plus finir. Mais qu'est-ce qui te fait penser que je vais coucher avec Carol ? Je n'ai rien dit de tel. Et je n'ai jamais sollicité ce privilège.

— Non mais tu l'entends, Briney ? dis-je en me tournant vers la droite. Tu vois maintenant pourquoi il m'a fallu plus d'un an pour le culbuter. Il n'a pas opposé la moindre objection pour sauter Nancy.

— Ça ne m'étonne pas. Vraiment pas, commenta mon mari avec un regard lubrique, en se léchant les lèvres. Je t'avais bien dit que Nancy avait quelque chose de spécial.

— Tu n'es qu'un faux jeton, mon amour. Je suis sûre que tu n'as jamais décliné la moindre avance féminine depuis l'âge de neuf ans.

— Huit ans.

— Tu es un vantard. Et un menteur. Et Théodore ne vaut pas mieux. Il m'a laissé entendre qu'il était d'accord pour satisfaire les grandes ambitions de Carol à condition que j'aie le feu vert du quartier général, c'est-à-dire de toi… et j'ai dit à Carol de ne pas perdre espoir, que maman s'en occupait et que l'affaire était en bonne voie, en très bonne voie. Et maintenant, il fait comme si l'idée ne l'avait jamais effleuré.

— Mais, Maureen, j'avais prévu que Brian s'y opposerait. Et je ne me trompais pas.

— Eh là, minute, Lazarus. Je n'ai pas dit que je m'y opposais. Carol est une femme physiquement adulte et – ainsi que je l'ai appris aujourd'hui – elle n'est plus vierge… ce qui n'a rien d'étonnant, vu qu'elle a un an de plus que sa mère quand…

— Plutôt deux, précisai-je.

— Toi, tais-toi. Je fais l'article de notre fille. J'ai seulement voulu fixer quelques règles raisonnables pour le bien de Carol. Vous admettrez qu'elles sont raisonnables, Lazarus ?

— Oh, certes, capitaine. Simplement, je refuse de m'y soumettre. C'est mon droit. Comme c'est votre droit de les fixer. Vous ne voulez pas que je copule avec votre fille Carol autrement que selon vos critères. J'en prends acte. La question est réglée. Je ne la toucherai pas.

— *Very well, sir!*

— Messieurs, messieurs ! (Je me laissai presque aller à hausser le ton.) Vous me faites penser à Woodrow. Quelles sont ces règles ?

Théodore ne dit rien. Brian répondit d'un ton affligé :

— D'abord, je lui ai demandé de mettre une capote. Avec toi ou Nancy, ce n'est pas grave ; vous avez toutes les deux votre compte. Il a refusé. Ensuite, je…

— Cela t'étonne, mon chéri ? Je t'ai souvent entendu dire qu'on « ne se lave pas les pieds avec ses chaussettes ».

— Peut-être, mais Carol n'a pas besoin d'un bébé cette saison. Je ne veux pas d'un petit bâtard avant qu'elle n'ait réfléchi à l'option Howard. Cela étant, Mo, j'ai concédé à Ted qu'il était lui-même un Howard. Je lui ai simplement dit : « D'accord, si Carol se retrouve enceinte pour vous avoir offert l'adieu au guerrier, je veux que vous me promettiez de revenir après la fin de la guerre pour l'épouser et l'emmener, avec son bébé, à… » Comment vous l'appelez déjà, votre planète, capitaine ? Boondock ?

— Boondock est une ville. J'habite la banlieue. La planète est *Tellus Tertius,* Terre Numéro Trois.

— Théodore, soupirai-je, pourquoi n'es-tu pas d'accord ? Tu nous as dit que tu avais quatre femmes et trois comaris. Pourquoi ne veux-tu pas épouser notre Carol ? Elle est bonne cuisinière et elle ne mange pas beaucoup. En plus, elle est d'un naturel agréable et aimant.

(Je songeais que j'aurais adoré aller à Boondock… et épouser Tamara. Je savais que c'était impossible. J'avais Briney, et quatre bébés dont je devais m'occuper. Mais même une vieille femme peut rêver.)

— J'obéis à mes propres règles, pour des raisons personnelles, dit lentement Théodore. Si le capitaine Smith se méfie de mon comportement envers les autres gens…

— Pas « les autres gens », capitaine ! Une fille de seize ans nommée Carol en particulier. Je suis responsable de son avenir.

— En effet. Je répète « les autres gens », jeunes filles de seize ans ou qui vous voudrez. Vous ne me faites pas confiance sans une promesse de ma part. Je ne fais pas de promesses. N'en parlons plus. Je regrette qu'on ait abordé cette question. Je ne l'ai pas cherché. Capitaine, je ne suis pas venu ici pour honorer vos dames. Je suis venu dire au revoir et merci à toute une famille qui s'est montrée très généreuse et très hospitalière avec moi. Je n'ai pas voulu semer le désordre chez vous. Je suis désolé, monsieur.

— Ted, ne soyez pas aussi collet monté. Je croirais entendre mon beau-père quand il prend la mouche. Vous n'avez pas semé le désordre chez moi. Vous avez procuré beaucoup de plaisir à ma femme et je vous en suis très reconnaissant. Car je sais qu'elle vous a piégé. Il y a plusieurs mois qu'elle m'a mis au courant de ses manigances. Cette discussion concerne uniquement Carol, qui a des

vues sur vous. Si vous ne voulez pas d'elle dans le cadre des garanties minimales que je vous demande, alors laissez-la fréquenter les garçons de son âge. Comme elle le devrait.

— D'accord, monsieur.

— Oh, la barbe avec votre « monsieur » ; vous êtes au lit avec ma femme. Et moi.

— Ah, là, là !

— Mo, c'est la seule solution sensée.

— Sensée ? Messieurs, vous n'avez que ce mot-là à la bouche et vous vous conduisez comme des têtes de mule. Briney, tu ne te rends pas compte que Carol se fiche pas mal des promesses ? Tout ce qu'elle veut, c'est écarter les jambes et fermer les yeux en espérant une grossesse. Si elle n'est pas enceinte, dans un mois elle pleurera toutes les larmes de son corps. Si elle est enceinte, eh bien, j'ai confiance en Théodore. Carol aussi.

— Oh, pour l'amour de Dieu, Mo ! s'exclama Briney. Ted, d'habitude elle est très facile à vivre.

— Maureen, reprit Théodore, tu as dit que dans un mois elle pleurerait toutes les larmes de son corps. Tu connais son calendrier ?

— Ma foi, oui. Enfin, je crois. Attends que je réfléchisse… (Mes filles tenaient elles-mêmes leur calendrier… mais « maman fouine » ouvrait l'œil, pour le cas où.) Aujourd'hui, nous sommes mercredi. Sauf erreur, Carol aura ses règles dans trois semaines et un jour. Pourquoi ?

— Tu te souviens de la règle élémentaire que je t'ai enseignée pour être sûre de, euh… « faire sonner la caisse enregistreuse », comme tu dis.

— Oui, en effet. Tu as dit qu'il fallait compter quatorze jours à partir du début des règles et passer à l'attaque au jour J. Ainsi que la veille et le lendemain, si possible.

— Oui, c'est ce qu'il faut faire pour être enceinte. Mais ça marche aussi dans l'autre sens. Comment ne pas être enceinte. Pour une femme régulière. Qui n'a rien d'anormal. Carol est régulière ?

— Comme une horloge. Vingt-huit jours.

— Brian, en supposant que Maureen ne commette pas d'erreur sur le calendrier de Carol…

— J'en mettrais ma main au feu. Mo n'a pas fait une seule erreur de calcul depuis qu'elle a découvert combien faisaient deux et deux.

— … si tel est le cas, Carol ne peut pas être enceinte cette semaine… et je serai en haute mer quand elle sera de nouveau féconde. Cette semaine, même une division entière d'infanterie de marine ne pourrait pas l'engrosser.

Briney était songeur.

— Je veux en parler à Ira. S'il est d'accord avec vous, je n'aurai plus d'objection.

— Non.

— Comment ça, « non » ? Pas de conditions. Détendez-vous.

— Non, monsieur. Vous ne me faites pas confiance et je ne fais pas de promesses. La situation est inchangée.

Mon exaspération était telle que j'étais au bord de la crise de larmes. L'esprit des hommes ne fonctionne pas comme le nôtre et nous ne les comprendrons jamais. Pourtant, nous ne pouvons pas nous passer d'eux.

J'étais donc sur le point de me donner en spectacle, quand on frappa à la porte. Nancy.

— Je peux entrer ?

— Entre, Nanc' ! répondit Briney.

— Entre, ma chérie, repris-je en écho.

En la voyant, je me dis qu'elle était vraiment ravissante. Elle s'était épilée dans la matinée, en prévision d'un échange proposé par Jonathan et elle : Jonathan dans mon lit, Nancy dans celui de Théodore. Théodore avait hésité – de peur de heurter mes sentiments – mais j'avais insisté, sachant quel festin Nancy serait pour lui (et lui pour elle !) (et Jonathan pour Maureen ; j'avais été extrêmement flattée que Jonathan l'eût suggéré).

Père avait emmené le reste de la ménagerie au *Al. G. Barnes Circus,* sauf Ethel, trop jeune pour le cirque et trop jeune pour remarquer quoi que ce fût ; j'avais mis son berceau dans ma salle de bains, en sécurité et à portée d'oreille.

Cet échange ludique se déroula magnifiquement et mon futur gendre monta encore dans mon estime. Vers trois heures, nous étions tous les quatre réunis – Nancy, Théodore, Jonathan et moi – dans le « territoire Smith », mon grand lit, occupés surtout à bavarder. Comme Briney avait coutume de le dire : « On ne peut pas

faire ça tout le temps, mais on peut en parler pendant une durée absolument illimitée. »

Nous flânions encore dans le territoire Smith, à papoter et à nous faire des mamours, quand Brian téléphona : il venait d'arriver en ville, pour sa permission. Je l'invitai à se dépêcher et l'avertis, dans notre code secret, de ce qui l'attendait. Nancy déchiffra le message, écarquilla les yeux, mais ne broncha pas.

Trente minutes plus tard, elle fermait les yeux, ouvrait les cuisses et se donnait pour la première fois à son père. Puis elle rouvrit les yeux, regarda Jonathan et moi, et sourit. Je lui rendis son sourire ; Jonathan, lui, était trop occupé pour la voir.

Puis, les enfants étaient redescendus. Nancy avait compris que je voulais être un peu seule avec mes deux hommes. Elle avait emporté le téléphone, grâce à son immense cordon.

À présent, elle était debout à côté du lit et nous souriait.

— Vous n'avez pas entendu le téléphone sonner ? C'était grand-père. Il m'a dit de vous prévenir que la bétaillère de la ménagerie arriverait – c'est ta voiture, Ted-Lazarus chéri – à six heures cinq exactement. Jonathan est donc allé prendre un bain, mais je ne voudrais pas qu'il utilise toute l'eau chaude. Il a laissé ses vêtements ici. Je vais les lui porter, après quoi je prendrai un bain à mon tour et je remonterai m'habiller ici. Où sont tes vêtements, cher Ted-Lazarus ?

— Dans la lingerie. Je serai en bas dans un instant.

— Pas question, dit Brian. Nancy, sois gentille de rapporter les effets de Ted quand tu monteras. Ted, dans cette famille, on ne laisse pas les enfants nous empoisonner la vie. Inutile de vous rhabiller avant nous, c'est-à-dire avant qu'ils n'aient sonné à la porte. Pour une épouse, un mari est le chaperon absolu et je n'ai pas besoin d'expliquer à mes enfants les raisons pour lesquelles nous avons choisi de recevoir un invité dans notre chambre. Quant à mon beau-père, il est au parfum et il nous servira de sentinelle. Carol aura peut-être des soupçons mais elle ne parlera pas. Merci, Nancy.

— Pas de quoi, mon cher père. Dis, papa, c'est vrai que Ted n'est pas obligé de repartir ce soir ?

— Ted repart avec moi, dimanche soir. Service spécial, sous ma juridiction. Je l'ai vendu à ta mère qui le tuera peut-être…

— Oh, non ! (Cri du cœur poussé à l'unisson par Nancy et moi-même.)

— … ou pas, mais qui essaiera. Maintenant, ouste, Nancy, et mets le verrou quand tu fermeras la porte.

Ce qu'elle fit. Mon mari se tourna vers moi.

— Femme de mes rêves, il est à présent cinq heures quarante. Connaîtrais-tu un moyen de nous divertir, Ted et moi, pour les vingt-cinq minutes qui nous restent ?

J'inspirai profondément.

— Je vais essayer.

14

LE JEUDI NOIR

LE MONDE COMME MYTHE. Malgré tout l'amour que j'ai pour Hilda, pour Jubal, et malgré le respect que je dois au génie analytique de ce dernier, le monde comme mythe n'explique rien.

Comme le dirait le Dr Will Durant, c'est une hypothèse insuffisante. J'ai suivi les cours de philosophie du Dr Durant à Kansas City en 1921 et 1922, peu après sa rupture avec l'Église catholique – et sa conversion à l'agnosticisme, au socialisme et au bénédictisme pour les beaux yeux d'une jeunesse de quatorze printemps (la moitié de son âge).

Le Dr Durant a dû être une grosse déception pour Mme Grundy : il épousa la nymphette de son cœur et lui resta fidèle jusqu'à sa mort, à quatre-vingt-dix ans passés, sans le moindre soupçon de scandale. Pour Mme Grundy, c'était un cas du type : « Certains jours, c'est à vous décourager d'écouter par le trou de la serrure. »

Ce que l'Église perdit, le monde le gagna. L'incapacité d'un jeune professeur au sang chaud à résister a une jolie étudiante maligne et nubile valut à plusieurs univers un grand professeur d'histoire et de philosophie… et donna à Maureen ses premiers rudiments de métaphysique : ma grande aventure intellectuelle depuis que père m'avait initiée à la pensée du Pr Thomas Henry Huxley.

Le professeur m'avait fait comprendre que la théologie était une étude sans réponse parce que c'était une matière sans objet.

Une matière sans objet ? Parfaitement, sans objet du tout, de l'eau colorée avec un parfum artificiel. « Théo- » = « Dieu » et « -

logie » = « discours ». Tout mot se terminant par « -logie » signifie « discours sur » ou « discussion sur » ou « paroles traitant de » ou « étude du » sujet visé dans la première partie du mot, que ce soit « hippologie », « astrologie », « proctologie », « eschatologie », « scatologie » ou tout ce que vous voudrez. Mais pour pouvoir discuter d'un sujet, encore faut-il se mettre d'accord d'avance sur ce dont on discute. L'« hippologie » ne présente aucun problème. Tout le monde a vu un cheval. « Proctologie »… tout le monde a vu un trou du cul. (Si votre éducation trop stricte ne vous a jamais permis d'en voir un, allez donc faire un tour au conseil municipal : vous en verrez une flopée.) Mais le sujet d'études désigné par le symbole « théologie » est une autre paire de manches.

« Dieu », « un dieu », « des dieux »… avez-vous jamais vu « Dieu » ? Si oui, où et quand ? Combien pesait-Elle, combien mesurait-Elle ? Quelle était la couleur de Sa peau ? Avait-Elle un nombril et, si oui, pourquoi ? Avait-Elle des seins ? Pour quoi faire ? Et les organes de reproduction et d'excrétion… Elle en avait ou pas ?

(Si vous pensez que je me gausse de l'idée de Dieu façonné à l'image de l'Homme – ou vice versa –, vous avez encore du chemin à faire.)

Je veux bien admettre que la notion anthropomorphique de Dieu est passée de mode depuis un bout de temps parmi les hommes de Dieu professionnels… mais ça ne nous avance pas beaucoup pour définir le symbole orthographique « Dieu ». Consultons les prédicateurs fondamentalistes… parce que les épiscopaliens ne laisseraient pas Dieu entrer dans Son sanctuaire s'il n'a pas ciré Ses chaussures et coupé Son horrible barbe… et les unitaristes ne Le laisseraient pas entrer du tout.

Écoutons donc les fondamentalistes : « Dieu est le Créateur. Il a créé le monde. L'existence du monde est la preuve de la création. Il y a donc un créateur. Nous appelons ce créateur "Dieu". Prosternons-nous et vénérons-Le, car Il est Tout-Puissant et Son œuvre proclame Sa puissance. »

Quelqu'un pourrait-il aller chercher le Dr S.I. Hayakawa ? Ou, s'il est occupé, n'importe quel étudiant ayant eu seize sur vingt ou mieux, en logique. J'ai besoin de quelqu'un capable de discuter du caractère fallacieux de la logique circulaire et de l'utilité de s'appuyer sur des mots concrets pour définir les mots abstraits.

Qu'est-ce qu'un mot « concret » ? C'est un symbole orthographique employé pour désigner quelque chose sur quoi il est possible de s'entendre, par exemple « chat », « voilier », « patin à glace » ; s'entendre avec suffisamment de certitude pour que, lorsqu'on dit « voilier », on n'ait aucune chance de voir apparaître l'image mentale d'un quadrupède à poils avec des griffes rétractiles.

Avec le symbole orthographique « Dieu », il est impossible de parvenir à ce genre d'entente préalable, parce qu'il ne désigne rien de visible. La logique circulaire ne permet pas de sortir de ce dilemme. Désigner quelque chose (le monde physique), affirmer que ce quelque chose a un créateur et que ce créateur a nécessairement tel et tel attribut ne prouve rien, sinon que vous avez fait une affirmation sans preuves. Vous avez désigné une chose physique, le monde physique. Vous avez affirmé que ce monde physique avait un « créateur ». (Qui vous l'a dit ? Donnez-moi son adresse. Et *qui* le *lui* a dit ?) Mais affirmer qu'une chose physique a été créée à partir de rien – même pas d'un espace vide – par un manitou que vous êtes incapable de montrer, ce n'est pas produire un jugement philosophique. Ce n'est même pas un jugement du tout, ce n'est que du vent, un amphigouri, du bruit et de la fureur qui ne signifient rien.

Les jésuites ont besoin de quatorze ans d'études pour prêcher ce genre d'absurdités. Les fondamentalistes du Sud apprennent ça en bien moins de temps. Mais, dans les deux cas, ce sont des absurdités.

Excusez-moi. Les tentatives de définition de « Dieu » déclenchent souvent des crises d'urticaire.

Contrairement à la théologie, la métaphysique à un objet, le monde physique, le monde que vous pouvez sentir, goûter, voir, le monde des nids-de-poule et des beaux mecs et des billets de chemin de fer et des chiens qui aboient et des guerres et des *marshmallows*. Mais, de même que la théologie, la métaphysique est sans réponse. Elle n'a que des questions.

Mais quelles merveilleuses questions !

Ce monde a-t-il été créé ? Si oui, quand et par qui et pourquoi ?

Comment la conscience de soi est-elle reliée au monde physique ?

Qu'advient-il de cette conscience de soi quand mon corps s'arrête, meurt, se délabre et que les vers le rongent ?

Pourquoi suis-je ici, d'où viens-je, où vais-je ?

Pourquoi êtes-vous là ? *Êtes-vous* bien là ? Êtes-vous quelque part ? Suis-je seule ?

(Et bien d'autres encore.)

La métaphysique possède des vocables à tiroirs pour exprimer toutes ces idées, mais vous n'êtes pas obligés de les employer. Les mots brefs du langage courant font tout aussi bien l'affaire pour des questions qui n'ont pas de réponse.

Ceux qui prétendent avoir des réponses à ces questions sont invariablement des charlatans qui en veulent à votre argent. Sans exception. Si vous dévoilez leur supercherie, si vous osez dire à haute voix que le roi est nu, ils vous lyncheront si possible, et toujours pour des motifs supérieurs.

C'est justement mon problème dans l'immédiat. J'ai commis l'erreur de faire fonctionner ma langue sans connaître les structures du pouvoir d'ici… Et je vais être pendue (j'espère que ce ne sera pas pire qu'une pendaison !) pour le crime capital de sacrilège.

J'aurais dû être plus avisée. Je ne pensais pas choquer qui que ce fût (à San Francisco) quand j'ai fait remarquer que les indices en notre possession tendaient à prouver que Jésus était pédé.

Mais des hauts cris s'élevèrent des deux groupes : a) les pédés ; b) les non-pédés. J'ai eu de la chance de pouvoir sortir de la ville.

(J'espère que Pixel va revenir.)

Le vendredi, nous mariâmes notre fille Nancy et Jonathan Weatheral. La mariée portait une robe blanche, dissimulant l'embryon de la taille d'une cacahuète qui l'avait qualifiée pour la Fondation Howard, tandis que la mère de la mariée arborait un sourire idiot (résultat de ses activités privées de la semaine) et la mère du marié un sourire plus serein, ainsi qu'une lueur lointaine dans le regard, conséquences de semblables (mais non identiques) activités privées.

Je m'étais donné beaucoup de mal pour glisser Eleanor Weatheral sous le sergent Théodore. Pour leur plus grand plaisir mutuel, j'en suis convaincue (mon mari assure qu'Eleanor est une acrobate du matelas de classe internationale), mais pas seulement à des fins de divertissement. Eleanor est un test vivant, capable de détecter le mensonge à coup sûr lorsqu'elle est en relation sexuelle.

Reportons-nous deux jours plus tôt. Nous sommes mercredi. Ma ménagerie est rentrée du cirque à dix-huit heures cinq. À dix-huit heures trente, nous pique-niquons dans le jardin, délai record rendu possible par le fait que Carol avait préparé le repas dans la matinée. À la tombée de la nuit, Brian allume les réverbères ; les plus jeunes jouent au croquet, tandis que les plus grands – Brian, père, Théodore et moi – s'installent sur la balancelle du jardin pour bavarder.

La conversation roule d'abord autour de la question de la fertilité féminine. Brian désire que mon père entende ce que le capitaine Long a dit sur le sujet.

Mais je dois d'abord préciser que j'étais allée trouver mon père dans sa chambre la veille (mardi), quand le calme était revenu dans la maison, pour lui demander une audience privée. Je lui ai parlé de l'étrange histoire que le sergent Théodore m'avait racontée plus tôt dans la soirée – après cette stupide visite imprévue à *Electric Park* –, histoire dans laquelle il prétendait être le capitaine Lazarus Long, un Howard venu du futur.

Malgré ma demande d'audience privée, père laissa la porte entrouverte. Nancy frappa et nous l'invitâmes à entrer. Elle se jucha sur le bord du lit, en face de moi, et écouta sagement mon récit.

— Maureen, me dit mon père, m'est avis que tu l'as cru. Le voyage dans le temps, le vaisseau spatial et tout le toutim.

— Père, il connaissait la date de naissance de Woodrow. Tu la lui avais dite ?

— Non. Je respecte ta politique.

— Il connaissait ta date de naissance également, non seulement l'année, mais le jour et le mois. Tu la lui avais dite ?

— Non, mais ce n'est pas un secret. Je l'ai inscrite sur toute sorte de documents.

— Mais où se les serait-il procurés ? Et il connaissait la date de naissance de mère : jour, mois et année.

— C'est plus difficile. Mais pas impossible. Il te l'a fait remarquer lui-même : n'importe qui ayant accès aux dossiers de la Fondation à Toledo peut prendre note de ces dates.

— Mais pourquoi saurait-il la date de Woodrow et pas celle de Nancy ? Père, il en connaît un rayon sur tous ses ancêtres – ou

prétendus tels –, c'est-à-dire les ancêtres de Woodrow, mais il ignore tout des frères et sœurs de Woodrow.

— Est-ce que je sais ! S'il a accès aux dossiers du juge Sperling, il a peut-être appris seulement les dates qui lui permettaient de donner du poids à son histoire. Mais ce qui m'intéresse le plus dans ses assertions, c'est lorsqu'il prétend que la guerre se terminera le 11 novembre de cette année. Au vu des dernières nouvelles – mauvaises pour l'Angleterre, pires pour la France et humiliantes pour nous – j'aurais plutôt vu cela dès cet été… ou en été 1919, pas avant, en misant sur une victoire des Alliés, mais une victoire terriblement coûteuse. S'il s'avère que Ted a raison – 11 novembre 1918 – alors, je le croirai. Entièrement.

— Moi, je le crois, dit soudain Nancy.

— Pourquoi ? demanda mon père.

— Tu te souviens, grand-père… Non, tu n'étais pas là. C'était le jour de la déclaration de guerre, il y a un an. Papa nous avait souhaité bonne nuit et il était parti. Et toi, grand-père, tu es parti juste après papa…

Père acquiesça.

— Je me souviens, dis-je.

— …et, maman, tu étais montée te coucher. C'était avant qu'il ne te parle, peut-être une heure avant, peut-être plus. J'étais triste, je pleurais un peu, je crois, et oncle Ted le savait… Il m'a dit de pas m'en faire pour papa parce qu'il – oncle Ted, je veux dire – avait un don de double vue et pouvait prédire l'avenir. Il m'a assuré que papa rentrerait vivant. Alors, j'ai aussitôt cessé de m'inquiéter et, depuis, je ne suis plus anxieuse, plus de la même manière. Parce que j'ai su qu'il disait vrai. Oncle Ted connaît l'avenir… parce qu'il vient du futur.

— Père ?

— Que veux-tu que je te dise, Maureen ? (Père semblait soucieux.) Je pense que nous devons poser comme hypothèse minimale – le principe d'Occam – que Ted croit à sa propre histoire. Ce qui, bien sûr, n'exclut pas l'hypothèse selon laquelle il a une araignée au plafond.

— Grand-père ! Tu sais bien qu'oncle Ted n'est pas fou !

— Je ne crois pas qu'il le soit, mais son histoire paraît vraiment folle. Nancy, j'essaie d'être rationnel. Ne me gronde pas : je fais de

mon mieux. Au pire, nous serons fixés dans cinq mois. Le 11 novembre. Ce qui est un piètre réconfort pour toi dans l'immédiat, Maureen, mais qui peut compenser quelque peu le vilain tour que t'a joué Woodrow. Tu aurais dû le fesser sur-le-champ.

— Pas dans les bois en pleine nuit, papa, pas un enfant si jeune. Et maintenant c'est trop tard. Nancy, tu te souviens de ce coin où le sergent Théodore vous avait tous emmenés en pique-nique, l'an dernier ? C'est là que nous étions.

Nancy était bouche bée :

— Woodie était avec vous ? Alors, vous n'avez pas…

Elle ravala ce qu'elle allait dire. Père resta de marbre.

Je les regardai alternativement.

— Mes chéris ! J'ai confié mes projets à chacun de vous. Mais j'en ai dit plus à l'un qu'à l'autre. Oui, Nancy, je suis allée là-bas avec un but précis que tu connais : je voulais offrir au sergent Théodore un adieu au guerrier dans les formes, s'il y était disposé. Et il y était disposé. Mais il s'avéra que Woodrow s'était caché sur la banquette arrière.

— Oh, c'est atroce !

— C'est ce que je me suis dit. Alors, nous sommes repartis précipitamment, nous sommes allés à *Electric Park* et nous n'avons donc jamais eu l'intimité dont nous avions besoin.

— Pauvre maman !

Nancy se pencha par-dessus les genoux de mon père, me prit la tête et me gratifia d'un grand numéro « mère poule », exactement comme je l'avais fait avec elle pendant des années, chaque fois qu'elle avait besoin de compassion.

— Maman, dit-elle en se redressant, tu devrais aller le retrouver immédiatement.

— Ici ? Dans une maison pleine d'enfants ? Tu n'y penses pas ! Non, non !

— Je ferai le guet pour toi ! Grand-père, tu ne crois pas qu'elle devrait ?

Père resta muet.

— Non, chérie, non, répétai-je. Trop risqué.

— Maman, si tu as peur, ici dans la maison, eh bien, pas moi. Grand-père sait que je suis enceinte, n'est-ce pas, grand-père ? Sans quoi, je ne me marierais pas. Et je sais ce que pense Jonathan. (Elle

se leva lentement du lit.) Je vais de ce pas trouver oncle Ted pour lui donner l'adieu au guerrier. Et je le dirai demain à Jonathan. Au fait, maman… j'ai un message pour toi de sa part. Mais je t'en parlerai quand je remonterai.

— Ne t'attarde pas trop, dis-je, lasse et désespérée. Les garçons se lèvent à quatre heures et demie : ne te fais pas surprendre.

— Je serai prudente. Ciao.

Père l'arrêta.

— Nancy ! Reviens ici. Tu empiètes sur les prérogatives de ta mère.

— Mais, grand-père…

— Il n'y a pas de « mais ». Maureen va descendre finir ce qu'elle a commencé. Comme de juste. Fille, je vais faire le guet. Nancy peut m'aider si elle veut. Mais suis ton propre conseil : ne t'attarde pas trop. Si tu n'es pas revenue à trois heures, j'irai frapper à la porte.

— Maman, pourquoi ne pas y aller toutes les deux ? fit Nancy avec cupidité. Je parie qu'oncle Ted adorerait ça !

— J'en suis convaincu, bougonna père, mais il n'y aura pas droit ce soir. Si tu veux lui donner l'adieu au guerrier, parfait. Mais pas cette nuit, et pas avant d'avoir consulté Jonathan. Maintenant, au lit, mon enfant… et toi, Maureen, descends rejoindre Ted.

Je me penchai pour l'embrasser, me levai calmement et me dirigeai vers la porte.

— Du vent, Nancy, dit père. Je prends le premier tour de garde.

Elle fit la moue.

— Non, grand-père, je vais rester ici pour t'ennuyer.

Je partis, via la véranda et ma propre chambre, et descendis l'escalier pieds nus, vêtue d'un simple châle, sans m'arrêter pour voir si père avait jeté Nancy dehors. Avait-elle réussi à apprivoiser mon père, alors que j'avais échoué en y mettant deux fois plus de temps qu'elle ? Je ne voulais pas le savoir. Pas pour le moment. Toutes mes pensées allaient à Théodore… avec une telle ferveur qu'au moment où j'ouvrais la porte de la lingerie, je n'étais plus qu'une femelle en chaleur.

Malgré mes pas feutrés, il m'avait entendue. À peine avais-je refermé la porte que j'étais dans ses bras. Je l'enlaçai à mon tour, fis tomber mon châle d'un mouvement d'épaules et m'offris à lui. Enfin, enfin, j'étais nue dans ses bras.

Ce qui m'amena inévitablement à me retrouver sur la balancelle avec Théodore, Brian et père, le mercredi soir après notre pique-nique dans la cour, à écouter une discussion entre père et Théodore tandis que les enfants jouaient au croquet autour de nous. À la demande de Briney, Théodore avait réitéré ses explications sur les conditions dans lesquelles une femelle *Homo sapiens* pouvait et ne pouvait pas être enceinte.

La conversation dériva de la reproduction à l'obstétrique et ils se mirent à échanger du latin de cuisine, suite à une divergence d'opinions sur l'art et la manière d'appréhender certaines formes compliquées d'accouchement. Plus ils se différenciaient et plus ils étaient polis. Je n'avais aucune opinion sur la chose car ce genre de complications m'est complètement étranger, étant donné que j'ai toujours accouché avec la même facilité qu'une poule pondant un œuf : un grand « aïe ! » et c'était fini.

Briney finit par les interrompre, ce qui n'était pas pour me déplaire. Un accouchement qui tourne mal peut entraîner d'horribles conséquences dont je ne veux même pas entendre parler.

— Tout ceci est très intéressant, dit Brian, mais puis-je poser une simple question, Ira ? Est-ce que Ted est un médecin ou non ? Excusez-moi, Ted.

— Pas du tout, Brian. Toute mon histoire sonne faux, je le sais. C'est pourquoi j'évite de la raconter.

— Brian, enchaîna père, m'avez-vous entendu appeler Ted « docteur » pendant les trente dernières minutes ? Ce qui me met tellement hors de moi – ce qui me déroute, plus exactement –, c'est qu'il en sait plus sur l'art médical que je ne pourrai jamais en apprendre. Et pourtant cette conversation de boutiquiers me donne envie de reprendre la pratique de la médecine.

Théodore s'éclaircit la gorge, à la manière de père.

— Hum… docteur Johnson…

— Oui, docteur ?

— Je pense que mes connaissances supérieures en thérapie – correction : mes connaissances en thérapie supérieure – vous agacent en partie parce que vous me croyez plus jeune que vous. Mais, comme je vous l'ai expliqué, ce n'est qu'une impression. En réalité, je suis plus vieux que vous.

— Vous avez quel âge ?

— J'ai refusé de répondre à cette question quand Mme Smith me l'a posée…

— Théodore ! Mon nom est Maureen. (Quel homme exaspérant !)

— Une vraie pipelette avec de grandes oreilles, fit Théodore. Docteur Johnson, la thérapie de mon temps n'est pas plus difficile à apprendre que celle d'aujourd'hui. Elle est plus facile, parce que moins empirique et basée davantage – presque exclusivement – sur une théorie minutieuse et vérifiée par l'expérimentation. En vous appuyant sur une théorie correcte et logique, vous pourriez rapidement mettre vos connaissances à jour et vous lancer dans la pratique clinique, sous la direction d'un précepteur. Cela ne vous poserait pas de grosses difficultés.

— Vous en avez de bonnes ! Je n'aurai jamais cette chance !

— Mais c'est justement ce que je vous propose. Mes sœurs viendront me chercher à un rendez-vous convenu en Arizona, le 2 août 1926, dans huit ans. Si vous le désirez, je serai ravi de vous emmener avec moi dans mon espace-temps et ma planète où vous pourrez étudier la thérapie à loisir : je suis président d'une école de médecine, là-bas ; aucun problème. Puis vous pourrez, au choix, rester sur *Tertius* ou revenir sur *Terre,* à l'endroit et au moment exacts où vous en êtes parti, mais avec des connaissances médicales mises a jour et un corps régénéré… avec tous les avantages physiques du rajeunissement, qui ne sont que des effets secondaires mais qui représentent un bonus appréciable.

Père eut l'air étrange, absent. Je l'entendis murmurer :

— «…sur la plus haute montagne pour qu'il contemple tous les royaumes de ce monde…

— … et leur splendeur », Matthieu 4, verset 8, acheva le sergent Théodore. Mais, docteur Johnson, je ne suis pas Satan, je ne vous offre aucun trésor ni aucun pouvoir ; simplement l'hospitalité de ma maison, comme vous m'avez offert l'hospitalité vous-même… plus la possibilité d'un cours de recyclage si vous le souhaitez. Vous n'avez pas besoin de vous décider cette nuit ; vous avez encore huit ans pour cela. Vous pouvez retarder votre décision jusqu'à la dernière minute. Le *Dora* – c'est mon vaisseau – a largement assez de place.

Je posai une main sur le bras de père.

— Père, tu te souviens de ce que nous avons fait en 1893 ? (Je me tournai vers Ted.) Père a appris la médecine auprès d'un professeur qui ne croyait pas aux germes. Eh bien, après des années de pratique, il est retourné à la Northwestern University en 1893 pour étudier les derniers développements de la théorie des germes, l'asepsie, etc. Père, c'est exactement la même chose, et quelle occasion extraordinaire ! Il accepte, Théodore ! Il est simplement un peu lent à comprendre ce qu'il veut, quelquefois.

— Occupe-toi de tes affaires, Maureen. Ted a dit que j'avais huit ans pour me décider.

— Carol n'a pas besoin de huit ans pour répondre. Et moi non plus ! Avec la permission de Brian. Si Théodore peut me ramener à la même heure et au même jour…

— Je peux.

— Je rencontrerai Tamara ?

— Bien sûr.

— Sensass ! Brian ? Juste une petite visite et je reviens le jour même…

— Brian, vous pouvez venir avec elle, précisa Théodore.

— Euh… Sapristi, sergent, nous avons d'abord une guerre à gagner ! Est-ce que ça ne peut pas attendre jusqu'à notre retour de France ?

— Certainement, capitaine.

Je ne sais plus comment la conversation a finalement dérivé vers l'économie. D'abord, je dus jurer de garder le silence sur la nature périodique de la fécondité féminine… et prêtai serment en croisant les doigts. Les deux docteurs, papa et Théodore, déclarèrent que mes muqueuses n'avaient jamais été envahies par les microbes – *gonococci, spirochete trepomena pallidum* et le reste – puisqu'on m'avait inculqué de « toujours utiliser une capote quand je ne voulais pas de bébé ». Mes filles avaient été éduquées dans le même sens. Je ne mentionnai pas les innombrables fois où j'avais joyeusement omis ces encombrants capuchons parce que je me savais enceinte. La veille au soir, par exemple. Mais un capuchon de caoutchouc n'est pas une précaution suffisante pour éviter les maladies : il s'agit surtout d'être très, très exigeante avec ses partenaires. Une femme peut contracter de vilaines choses par la bouche ou les yeux aussi rapidement que par son vagin, et beaucoup

plus facilement. Est-ce que je vais copuler avec un homme sans l'embrasser ? Allons, ne soyons pas stupide.

Je ne me rappelle pas avoir jamais utilisé une capote depuis que Théodore m'eut expliqué comment jongler avec le cycle de ma fécondité. Et je n'ai plus jamais manqué de « faire sonner la caisse enregistreuse » quand j'en avais l'intention.

Puis j'entendis :

— … 29 octobre 1929.

— Hein ? fis-je. Tu disais que tu partais en 1926. Le 2 août.

— Sois attentive, tête de linotte, répliqua mon mari. Il y aura une interrogation écrite lundi matin.

— Maureen, expliqua Théodore, je parlais du Jeudi noir. C'est ainsi que les historiens de l'avenir appelleront la plus grande crise boursière de toute l'histoire.

— Comme en 1907, tu veux dire ?

— Je ne sais pas bien ce qui s'est passé en 1907 parce que, comme je l'ai ait, j'ai étudié surtout l'histoire de la décennie que j'avais prévu de passer ici, de l'année suivant la fin de la guerre jusqu'à l'aube du Jeudi noir, le 29 octobre 1929. Ces dix années, après la Première Guerre mondiale…

— Un instant ! Vous avez dit « Première Guerre mondiale » ? Première ?

— Docteur Johnson, à part l'âge d'or qui va du 11 novembre 1918 au 29 octobre 1929, il y a eu des guerres tout au long de ce siècle. La Deuxième Guerre mondiale débute en 1939 ; elle est plus longue et pire que celle-ci. Puis d'autres guerres ici et là émaillent le reste du siècle. Mais ce n'est rien encore à côté du siècle suivant, le XXIe.

— Ted, reprit père, le jour où la guerre a été déclarée, vous saviez déjà à quoi vous en tenir, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Alors, pourquoi vous êtes-vous enrôlé ? Ce n'est pas votre guerre… capitaine Long.

— Pour mériter votre respect, ancêtre, répondit Théodore d'une voix douce. Et pour que Maureen soit fière de moi.

— Hum ! Eh bien, j'espère que vous le regretterez, monsieur !

— Jamais.

Le jeudi fut un jour très animé : Eleanor et moi, avec le concours de nos plus grands enfants, du sergent Théodore, en qualité d'aide de camp, de nos époux (moins) et de mon père (un peu), nous organisâmes une cérémonie de mariage très convenable en vingt-quatre heures à peine.

Oh, je dois reconnaître qu'Eleanor et moi avions fait le plus gros du travail à l'avance : dresser la liste des invités, le plan de table, prévenir le pasteur, le maître des cérémonies et le traiteur dès que le premier coup de fil de Brian avait rendu la chose possible, faire imprimer les invitations le mardi, faire écrire les adresses sur les enveloppes le mercredi par ses deux meilleurs calligraphes, et les faire livrer par mes deux garçons et deux des siens (avec prière de répondre par téléphone au bureau de Justin), etc.

Si la mariée a pu être vêtue correctement et à temps, c'est grâce à un autre talent inattendu du sergent Théodore : celui de couturière – pas couturier –, ou plutôt non : « tailleur pour dames ». J'avais déjà mené à bien mon projet initial (mettre en œuvre le don de télépathie d'Eleanor) en me faisant conduire chez elle par Théodore le jeudi matin. Là, je lui avais soumis froidement mon problème ; j'avais précipité les choses en égrenant mes vêtements dès qu'elle avait refermé la porte de son appartement privé, avant de la mettre au courant de la situation ; puis, El avait prié sa femme de chambre de faire entrer Théodore.

Passons sur les détails scabreux. Trente minutes plus tard, Eleanor me faisait son rapport :

— Maureen chérie, Théodore croit chaque mot de ce qu'il nous a raconté.

À quoi Théodore lui-même avait objecté que « tous les Napoléon dans tous les asiles de fous croyaient à leur histoire avec la même ferveur ».

— Capitaine Long, avait répondu Eleanor, il y a peu d'hommes qui aient les pieds sur terre. Ça ne me semble pas être un argument. Vous m'avez donné votre vérité quand vous m'avez parlé de votre maison du futur et vous avez été également sincère quand vous m'avez dit que vous aimiez Maureen. Étant donné que je l'aime aussi, j'espère recevoir une petite part de votre amour. Maintenant, si vous voulez bien me laisser me lever… et merci, au fait ! Vous m'avez procuré un immense plaisir.

C'est aussitôt après qu'un problème de temps s'est présenté : comment apporter à la fois la robe de mariage d'Eleanor et celle de Nancy chez la couturière d'Eleanor, alors que Justin avait dit que Jonathan devait aller chercher Nancy et Brian au bureau de Justin (vous me suivez ?), afin que nous puissions aller tous les quatre à la mairie pour nous procurer une licence spéciale, attendu que les deux postulants n'avaient pas l'âge légal ?

— À quoi bon une couturière ? fit Théodore. Eleanor, ce cabinet particulier ne cache-t-il pas une machine à coudre Singer ? Et nous n'avons pas besoin de Nancy. Maman Maureen, ne m'as-tu pas dit que Nancy et toi aviez la même taille ?

Je reconnus que nous échangions souvent nos vêtements.

— J'ai un centimètre de plus de tour de cuisse et à peu près autant de tour de poitrine. Mais tu n'oseras jamais toucher la robe d'Eleanor, Lazarus : attends de l'avoir vue.

Bien qu'Eleanor fût plus grande et plus forte que moi, sa robe de mariage était sensiblement de ma taille, car elle avait déjà été raccourcie pour sa fille Ruth, plus petite que sa mère de trois centimètres. C'était une superbe toilette de satin blanc, somptueusement ornée de perles. À l'origine, elle avait des manches gigot et un faux cul, qui avaient disparu dans le remodelage pour Ruth.

Tout l'or du monde n'eût pas permis de réaliser une robe de cette qualité dans le court laps de temps qui nous restait. Ma Nancy avait beaucoup de chance que sa tante El veuille bien lui prêter celle-ci.

Eleanor alla la chercher. Théodore l'admira mais ne parut pas intimidé.

— Eleanor, ajustons-la, très serrée, sur maman Maureen et il restera juste assez de place pour que Nancy se glisse dedans. Quels dessous faut-il ? Un corset ? Un soutien-gorge ? Un panty ?

— Je n'ai jamais mis de corset à Nancy, répondis-je, et elle dit qu'elle n'en portera jamais.

— Un bon point pour elle ! approuva Eleanor. Je voudrais n'en avoir jamais porté moi non plus. Mo, Nancy n'a pas besoin de soutien-gorge. Et pourquoi pas une simple petite culotte ? Elle ne peut pas porter un caleçon bouffant avec cette robe. Emery Bird et Harzfeld portent de simples petites culottes… Mais ça lui ferait tout de même une marque si la robe est ajustée comme il faut.

— Pas de culotte, décrétai-je.

— Toutes les vieilles chipies verront immédiatement qu'elle ne porte rien en dessous, commenta Eleanor, dubitative.

Je lui expliquai en termes rabelaisiens ce que je pensais de l'opinion des vieilles chipies.

— Je lui mettrai des jarretières. Elle pourra les troquer contre des porte-jarretelles quand elle se changera pour partir.

— Elle pourra mettre une culotte à ce moment-là, ajouta Théodore.

— Pourquoi, Théodore ? m'exclamai-je, interdite. Je ne comprends pas. En quoi une jeune mariée a-t-elle besoin d'une culotte ?

— Les dessous les plus fins, les plus légers, les plus osés qui soient en vente aujourd'hui… je ne dis pas une culotte bouffante. Pour que Johnny puisse la lui retirer au moment voulu, chérie. Défloration symbolique, un vieux rite païen. Ça lui rappellera qu'elle est mariée.

El et moi gloussâmes.

— Tu peux être sûr que je le dirai à Nancy.

— Et moi je le dirai à Jonathan pour qu'il en fasse une cérémonie digne. Eleanor, installons Maureen sur cette table basse et commençons à la couvrir d'épingles. Maman Maureen, est-ce que tu es bien propre et sèche partout ? Parce qu'il faut que je retrousse cette robe et l'humidité laisse des traces horribles sur le satin.

Pendant les vingt-cinq minutes qui suivirent, Théodore s'affaira, tandis que je m'efforçais de rester immobile et qu'Eleanor le pourvoyait en épingles.

— Lazarus, demanda-t-elle, où avez-vous appris la couture ?

— À Paris, à une centaine d'années d'ici.

— J'aurais mieux fait de me taire. Est-ce que vous descendez de moi comme de Maureen ?

— Je le voudrais bien. Mais non. Cependant, je suis marié à trois de vos descendantes… Tamara, Ishtar et Hamadryad – et comari d'Ira Weatheral. Il y a sans doute – certainement – d'autres liens, mais Maureen a raison : je n'ai consulté que les Archives de mes propres ancêtres. Je ne savais pas que je vous rencontrerais, El au joli ventre. J'ai presque fini. Est-ce que je continue ? Je fais les modifications moi-même ou préférez-vous qu'on l'apporte chez votre couturière ?

— Maureen ? fit El. J'ai envie de courir le risque. J'ai confiance en Lazarus, pardon, en « monsieur Jacques Noir ». Mais je ne veux pas compromettre les noces de Nancy sans ta permission.

— Je n'ai aucune opinion sur Théodore, ou Lazarus, ou je ne sais qui encore… je veux parler de ce grand gaillard qui me traite comme un mannequin empaillé. Mais, sergent, ne m'as-tu pas dit que tu avais retaillé et retouché toi-même ton pantalon ?

— Oui, madame.

— Épargne-moi tes « oui, madame ». Où as-tu laissé ton pantalon, sergent ? Tu devrais toujours savoir où est ton pantalon.

— Moi, je sais où il est ! dit El, qui alla le chercher.

— Autour des genoux, El. Retrousse-le et regarde, dis-je. (Je vérifiai le reprisage de Théodore en même temps qu'elle.) Je ne vois aucune reprise, El.

— Si. Regarde. Le fil d'origine est un peu délavé. Alors que le fil de reprise est de la même teinte que le tissu de l'ourlet, qui n'a pas été exposé à la lumière.

— Hum, oui, concédai-je. En y regardant de près et à la lumière, en effet.

El leva les yeux.

— Vous êtes engagé, mon garçon. Dix dollars la semaine, plus les repas, le coucher et toutes les coucheries dont vous serez capable.

— Ma foi… d'accord, fit Théodore, songeur. Bien que d'habitude, on me paie un supplément pour ça.

El parut surprise, puis éclata de rire, se jeta dans ses bras et se mit à frotter ses nichons contre ses côtes.

— Votre prix sera le mien, capitaine. Quel est votre tarif d'étalon ?

— En principe, je demande le dessus de la litière.

— Marché conclu.

Le mariage fut magnifique et notre Nancy était d'une beauté éblouissante, dans une superbe robe qui lui seyait à merveille. Marie portait les fleurs, Richard les alliances, tous vêtus d'un blanc immaculé. À ma surprise, Jonathan était en frac, cravate *Ascot* grise avec perle montée en épingle, pantalon rayé et guêtres. Théodore était son témoin, en uniforme. Également en uniforme et décoré de ses nombreuses médailles, mon père faisait office de majordome. Quant à Brian, il était tout simplement resplendissant avec ses

bottes, son ceinturon à bandoulière, ses éperons, son sabre, ses médailles de 1898 et sa veste vert forestier avec un œillet à la boutonnière.

Carol était demoiselle d'honneur. En tulle vert tendre, avec son petit bouquet, elle était presque aussi éblouissante que la mariée. Brian Junior était garçon d'honneur ; il était vêtu de son costume tout neuf de remise des prix, acheté deux semaines plus tôt : serge bleue doublée et pantalon long (le premier de sa vie). Il se conduisit comme une vraie grande personne.

George se vit confier une unique mission : veiller à ce que Woodrow se tienne tranquille et reste bien élevé, avec autorisation d'employer la force si nécessaire. Père donna ces instructions à George en présence de Woodrow… et Woodrow fut très sage ; on pouvait toujours compter sur lui pour agir au mieux de ses propres intérêts.

Le Dr Draper ne s'égara pas dans le même genre de sornettes que le révérend Timberly, qui avait failli gâcher mon mariage ; il se conforma exactement au rituel de 1904, sans un mot de plus, ni un mot de moins… et, en peu de temps, notre Nancy put descendre la nef au bras de son mari, sous les accents traditionnels de la Marche nuptiale de Mendelssohn, et à mon grand soulagement. La cérémonie avait été parfaite, sans la moindre anicroche. Je me demande quelle tête aurait faite Mme Grundy si elle avait assisté au clou de la noce, trente-six heures auparavant, derrière des portes closes, sous la forme d'une gentille orgie inaugurant la Sainte-Carol.

C'était la première célébration d'une fête qui allait se répandre dans toute la diaspora de l'espèce humaine, sous le nom de Sainte-Carol, Caroliennes, Anniversaire de Carolita (une contre-vérité !) ou Fiesta de Santa Carolita. Théodore nous avait appris que cette fête était devenue (allait devenir) un rite estival de fertilité sur toutes les planètes et à toutes les époques. Puis, il avait porté un toast, au champagne, a l'accession de Carol à la féminité, et elle lui avait répondu avec beaucoup de sérieux et de dignité, avant de s'étouffer, de faire des bulles et de tousser jusqu'à ce qu'on lui eût tapé dans le dos.

Je ne savais pas alors, et ne sais toujours pas, si Théodore avait ou non gratifié ma fille cadette du remontant qu'elle désirait de toutes les fibres de son corps. Tout ce que je puis dire, c'est que je

leur ai ménagé toutes les occasions possibles. Mais avec Théodore (borné comme il l'est !), on ne peut jamais savoir.

Le samedi après-midi, il y eut un tour de table avec les juristes de la Fondation Howard : le juge Sperling (qui était venu tout exprès de Toledo), M. Arthur J. Chapman, Justin Weatheral, Brian Smith (par consensus unanime), le sergent Théodore… et moi. Et Eleanor.

Quand le juge Sperling s'éclaircit la gorge, je compris le signal et me préparai à quitter la table. Sur quoi, Théodore se leva également, pour se retirer avec moi.

Il s'ensuivit quelques mouvements divers et, finalement, Eleanor et moi restâmes. En effet, voyant que nous nous apprêtions toutes deux à prendre la porte, Théodore avait voulu nous accompagner, expliquant que l'organisation permanente des familles Howard prônait l'égalité parfaite entre les sexes… et que, en sa qualité de président de la Fondation Howard de son temps, participant à cette réunion en hommage à l'organisation Howard du XX^{e} siècle, il ne pouvait accepter, en son âme et conscience, de cautionner une réunion dont les femmes étaient exclues.

Une fois cet obstacle aplani, Théodore se contenta de répéter ses prédictions concernant les dates de la fin de la guerre (11 novembre 1918) et du Jeudi noir (29 octobre 1929). À la demande de l'assemblée, il donna des précisions sur cette dernière date : le dollar serait dévalué, l'once passant de vingt à trente-cinq dollars.

— Le président Roosevelt devra procéder par décrets, que le Congrès ratifiera de toute façon… mais cela ne se produira pas avant le début de 1933.

— Un instant, sergent Bronson… ou capitaine Long, comme vous voudrez… Vous voulez dire que le colonel Roosevelt va revenir aux affaires ? Ça me paraît dur à avaler. En 1933, il aura, euh… (M. Chapman s'interrompit pour calculer mentalement.)

— Soixante-quinze ans, intervint le juge Sperling. Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à cela, Arthur ? Je suis plus vieux que ça et je n'ai pas l'intention de prendre ma retraite prochainement.

— Non, messieurs, non, précisa Théodore. Pas Teddy Roosevelt. Franklin Roosevelt. À présent chef de cabinet de M. Josephus Daniels.

M. Chapman secoua la tête.

— Je trouve ça encore plus dur à croire.

— Peu importe ce que vous croyez, monsieur le conseiller, répliqua Théodore avec une pointe d'irritation. M. Roosevelt sera intronisé en 1933. Il fermera toutes les banques, consignera tout l'or et tous les titres indexés sur l'or, et dévaluera le dollar. Le dollar ne retrouvera jamais sa valeur actuelle. Cinquante ans plus tard, le prix de l'or fluctuera dangereusement de cent dollars à mille dollars l'once.

— Jeune homme, déclara M. Chapman, c'est l'anarchie que vous nous décrivez là.

— Pas tout à fait. Cela sera pire encore. Bien pire. La plupart des historiens appellent la seconde moitié du XX^{e} siècle « les années folles ». Ces années folles commencent, en fait, à la fin de la prochaine guerre mondiale. Mais, d'un point de vue strictement économique, elles remontent au Jeudi noir, le 29 octobre 1929. Jusqu'à la fin de ce siècle, tous ceux qui ne seront pas capables de conserver des liquidités fortes risqueront de perdre leur chemise. Mais c'est aussi un siècle qui offre de grandes opportunités, dans presque tous les domaines.

M. Chapman se rembrunit. On voyait qu'il avait décidé de ne rien croire. Mais Justin et le juge Sperling échangeaient des remarques en aparté.

— Capitaine Long, dit le juge, pourriez-vous préciser davantage ce que seront ces « grandes opportunités » ?

— Je vais essayer. L'aviation commerciale, tant pour le fret que pour les passagers. Les chemins de fer auront de graves difficultés et ne s'en remettront pas. Le cinéma deviendra parlant. Puis, il y aura la télévision. La stéréovision. Les voyages dans l'espace. La puissance atomique. Le laser. Les ordinateurs. L'électronique. Les mines sur la lune. Sur les astéroïdes. Les routes sur tapis roulant. La cryonisation. Les manipulations génétiques artificielles. Les armures corporelles individuelles. L'énergie solaire. Les aliments surgelés. L'agriculture hydroponique. Les fours à micro-ondes. L'un de vous connait-il D.D. Harriman ?

Chapman se leva.

— Juge, je propose un ajournement.

— Asseyez-vous, Arthur, et tenez-vous tranquille. Capitaine, vous vous rendez compte, je pense, que vos prédictions sont stupéfiantes pour nous.

— Tout à fait, répondit Théodore.

— Si j'arrive à vous écouter avec une certaine impartialité, c'est parce que je me souviens des changements auxquels j'ai moi-même assisté dans ma propre vie. Si votre prédiction sur la date de la fin de la guerre s'avère, alors il me semble que nous pourrons prendre vos autres prédictions également au sérieux. En attendant, avez-vous autre chose à nous dire ?

— Je ne crois pas. Deux choses, peut-être. Ne pariez pas sur le long terme dans la seconde moitié de 1929. Et ne vendez pas à court terme si vous n'êtes pas absolument sûrs de votre spéculation.

— Un sage conseil à toutes les époques. Merci, monsieur.

Le dimanche 30 juin, nous les embrassâmes tous deux une dernière fois, Carol, les enfants et moi. Puis, lorsque la voiture du capitaine Bozell s'éloigna, nous rentrâmes pour pleurer en privé.

Les nouvelles allèrent de mal en pis durant tout l'été.

Puis, avec l'automne, il devint clair que nous l'emportions sur les puissances centrales. Le Kaiser abdiqua et s'enfuit en Hollande. Nous savions alors que nous étions sur le point de gagner. Il y eut d'abord un faux armistice ; ma joie fut assombrie par le fait que ce n'était pas le 11 novembre.

Enfin, le vrai armistice arriva, au jour dit, le 11 novembre, et toutes les cloches, tous les sifflets, toutes les sirènes, tout ce qui pouvait faire du bruit, retentirent en même temps.

Mais pas dans notre maison. Le jeudi, George rapporta à la maison le *Post* de Kansas City. La rubrique des faits divers, sous le titre : DISPARUS SUR LE FRONT, citait :

Bronson Théo, caporal, Kansas City, Missouri.

15

TORRIDES ANNÉES 20, MISÉRABLES ANNÉES 30

Durant les cinquante ans de mon espace-temps personnel compris entre mon sauvetage de 1982 et le début de la mission à travers le temps, qui aboutit à mon présent supplice sur cette planète, j'ai passé environ dix ans à étudier l'histoire comparative, en particulier l'histoire des espaces-temps que le cercle des Ouroboros essaie de protéger, et qui ont tous en commun un même espace-temps ancestral, commençant en 1900 au moins et allant peut-être jusqu'en 1940.

Ce faisceau d'univers comprend mon propre univers natal (temps 2, code Leslie LeCroix) mais exclut les innombrables espaces-temps exotiques dont l'inventaire reste à faire : des univers dans lesquels Colomb n'est jamais parti pour les Indes (ou n'en est jamais revenu), des univers dans lesquels les invasions des Vikings furent couronnées de succès (l'« Amérique » devenant la « Grande Finlande »), d'autres qui virent l'Empire moscovite de la côte Ouest affronter l'Empire hispanique de la côte Est (mondes où la reine Élisabeth mourut en exil), d'autres encore dans lesquels les empereurs mandchous possédaient déjà l'Amérique lors du débarquement de Colomb, et enfin des mondes dont les histoires sont si exotiques qu'il est difficile d'y trouver le moindre espace-temps ancestral commun dans lequel nous puissions nous reconnaître.

Je suis presque certaine d'avoir atterri dans l'un de ces mondes exotiques… mais insoupçonnés jusqu'à ce jour.

Je n'ai pas consacré tout mon temps à étudier les histoires. J'ai dû travailler pour vivre, d'abord comme infirmière assistante, puis comme infirmière, puis comme thérapeute clinicienne, puis comme étudiante en régénération (en continuant d'aller à l'école pendant tout ce temps), avant de choisir une carrière dans les *Time Corps*.

Mais c'est mon amour de l'histoire qui m'a fait songer à cette carrière dans les métiers du Temps.

Plusieurs des espaces-temps connus de la « civilisation » (le nom que nous utilisons pour nous désigner nous-mêmes) se scindent vers 1940. L'un des moments clefs de cette scission remonte à la convention nationale démocrate de 1940, selon que M. Franklin Delano Roosevelt fut ou ne fut pas investi par le parti démocrate pour un troisième mandat présidentiel, puis fut ou ne fut pas élu, et enfin gouverna ou non jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

En temps 1, code John Carter, l'investiture démocrate alla à Paul McNutt… mais ce fut le sénateur républicain Robert Taft qui fut élu.

Dans les temps composites, code Cyrano, M. Roosevelt eut un troisième et un quatrième mandat, mourut pendant celui-ci et eut pour successeur son vice-président, un ancien sénateur du Missouri, nommé Harry Truman. Dans mon propre espace-temps, il n'y eut jamais aucun sénateur de ce nom, mais je me rappelle avoir entendu Brian parler d'un capitaine qu'il avait connu en France. « Un forçat de la gâchette, disait Briney, une vraie scie électrique. » Mais le Harry Truman que connaissait Brian n'était pas un politicien ; c'était un simple chemisier ; il me semble donc improbable qu'il s'agisse du même homme. Briney faisait souvent un détour pour aller acheter des gants et autres articles chez ce capitaine Truman. Brian le décrivait comme « une espèce en voie de disparition : un gentleman à l'ancienne ».

En temps 2, code Leslie LeCroix, mon propre espace-temps, celui de Lazarus Long et de Boondock, M. Roosevelt fut proposé pour un troisième mandat, en juillet 1940, mais mourut d'une attaque en jouant au tennis, dans la dernière semaine d'octobre, créant ainsi une crise constitutionnelle sans précédent. Henry Wallace, le candidat vice-président démocrate, déclara que les électeurs

démocrates des primaires étaient tenus par la loi de voter pour lui. Le comité national démocrate ne l'entendait pas de cette oreille, non plus que le collège électoral, ni la Cour Suprême. Trois points de vue différents. Quatre, en fait, vu que John Nance Garner était président depuis octobre… mais n'avait pas été investi pour quoi que ce fût et avait claqué la porte de son parti après la convention de juillet.

Je reviendrai sur ce sujet, puisque c'est le monde dans lequel j'ai grandi. Mais notez bien que M. Roosevelt mourut « en jouant au tennis ».

Or, j'ai appris en étudiant l'histoire comparative que, dans d'autres espaces-temps, M. Roosevelt était un poliomyélitique cloué sur un fauteuil roulant !

Les effets des maladies contagieuses sur l'histoire sont un sujet de discussion intarissable parmi les mathématico-historiens de *Tertius*. Il y a un cas sur lequel je m'interroge toujours, parce que je l'ai connu. Dans mon espace-temps, la grippe espagnole tua 528 000 résidents américains pendant l'épidémie de l'hiver 1918-1919, et tua plus de troupes en Europe que la mitraille, les obus et les gaz. Imaginons que cette épidémie se soit abattue sur l'Europe un an plus tôt. L'histoire en aurait certainement été changée, mais dans quel sens ? Supposons qu'un caporal nommé Hitler soit mort. Ou un exilé qui se faisait appeler Lénine. Ou un soldat du nom de Pétain. Ces poussées de grippe pouvaient tuer en une nuit ; j'ai vu la chose se produire plus d'une fois.

Le temps 3, code Neil Armstrong, est le monde natal de ma sœur-épouse Hazel Stone (Gwen Campbell) et de notre mari le Dr Jubal Harshaw. C'est un monde assez rébarbatif : *Vénus* y est inhabitable, *Mars* est une espèce de désert lugubre et presque sans atmosphère, et la *Terre* elle-même devient folle, entraînée par les États-Unis dans une débandade suicidaire sur le modèle des Lemmings.

Je répugne à étudier le temps 3 ; c'est trop horrible. Pourtant, il me fascine. Dans cet espace-temps (de même que dans le mien), les historiens des États-Unis appellent la seconde moitié du XX^{e} siècle *les Années folles,* et à juste titre ! Jugez sur pièces :

a) La plus grande, la plus longue, la plus sanglante guerre des États-Unis, menée par des appelés du contingent, sans déclaration de guerre, sans but précis, sans intention de gagner : une guerre qui

se termine simplement par le retrait des troupes et l'abandon du peuple pour lequel on était censé se battre.

b) Une autre guerre jamais déclarée, celle-ci n'ayant jamais été achevée et continuant encore sous la forme d'une trêve armée, quarante ans après avoir commencé… tandis que les États-Unis s'engagent dans une nouvelle diplomatie et des relations d'affaires avec le gouvernement même contre lequel ils se sont battus sans l'admettre.

c) Un président assassiné, un candidat à l'élection présidentielle assassiné, un président grièvement blessé dans un attentat par un psychotique notoire qui était néanmoins libre de ses mouvements, un leader noir national assassiné, d'innombrables autres attentats, certains manqués, d'autres partiellement réussis, d'autres enfin complètement réussis.

d) Des meurtres sans fin dans les rues, les parcs publics, les transports en commun, à tel point que les honnêtes gens n'osent plus sortir la nuit, surtout les plus âgés.

e) Des professeurs de lycée et d'université enseignant que le patriotisme est un concept obsolète, que le mariage est un concept obsolète, que le péché est un concept obsolète, que la politesse est un concept obsolète, que les États-Unis eux-mêmes sont un concept obsolète.

f) Des maîtres d'école incapables de parler ou d'écrire selon les règles de la grammaire et ignorant l'orthographe.

g) La culture la plus florissante de la plus grande ferme d'État est une plante illégale, source de la plus importante drogue illégale.

h) La cocaïne et l'héroïne appelées « drogues récréatives », des raids de vandales appelés *trashing* – « élagage » –, des pillages par des bandes de jeunes motards, des félonies, des rapines, des assauts par des gangs organisés et, en guise de réaction à tous ces crimes, un seul mot d'ordre : « Il faut que jeunesse se passe », alors grondez-les et libérez-les sur parole mais ne gâchez pas leur vie en les traitant comme des criminels.

i) Des millions de femmes estimant plus avantageux de faire des enfants en dehors des liens du mariage que de se marier ou de travailler.

Comme je ne comprends rien au temps 3 (code Neil Armstrong), je me contenterai de citer Jubal Harshaw, qui y a survécu :

— Maman Maureen, m'a-t-il dit, l'Amérique de mon temps est un exemple de laboratoire de ce qui peut arriver aux démocraties, de ce qui a fini par arriver aux démocraties parfaites de toutes les histoires. Une démocratie parfaite, une démocratie « à visage humain », dans laquelle tout adulte peut voter et tous les votes ont la même valeur, ne dispose d'aucun système d'effaçage/correction interne. Elle ne dépend que de la sagesse et de l'esprit de retenue des citoyens… auxquels s'opposent la déraison et le manque de retenue des autres citoyens. Une démocratie suppose que chaque citoyen votera toujours dans l'intérêt commun, pour la sécurité et le bien de tous. Mais, dans la réalité, le citoyen vote pour son propre intérêt, tel qu'il le voit… ce qui, pour la majorité, se traduit par : « Du pain et des jeux. »

» *Du pain et des jeux,* voilà le cancer de la démocratie, la maladie fatale pour laquelle il n'existe pas de remède. La démocratie fonctionne souvent très bien au début. Mais dès qu'un État étend le droit de vote à tout être humain, qu'il soit productif ou parasite, alors ce jour marque la fin de l'État. Car, lorsque la plèbe découvre qu'elle peut voter pour du pain et des jeux sans limites et que les membres productifs du corps politique ne peuvent pas l'en empêcher, elle en profite et saigne l'État à blanc, à moins que, affaibli, il ne succombe à une invasion et que les Barbares n'entrent dans Rome.

Jubal haussa tristement les épaules :

— Mon monde était un beau monde… jusqu'à ce que les parasites l'emportent.

Jubal Harshaw mit également l'accent sur un symptôme qui, selon lui, annonce invariablement l'effondrement d'une culture : le déclin des bonnes manières, de la courtoisie ordinaire, du respect des droits des autres personnes.

— Les philosophes politiques, de Confucius à nos jours, l'ont répété inlassablement. Mais les premiers signes de ce symptôme fatal sont parfois difficiles à déceler. Y a-t-il vraiment lieu de s'inquiéter lorsqu'on oublie un titre honorifique ou lorsqu'un jeune tutoie un adulte sans y avoir été invité ? Ce genre de relâchement dans le protocole est dur à évaluer. Mais il existe un signe absolument indiscutable du déclin des bonnes manières : la malpropreté des toilettes publiques.

» Dans une société saine, les endroits publics tels que toilettes et lavabos ont un aspect et une odeur aussi propres et frais que la salle de bains de toute maison privée qui se respecte. Dans une société malade…

Jubal s'interrompit et se contenta de prendre un air dégoûté.

Il n'avait pas besoin de me faire un dessin : j'avais connu cela dans mon propre espace-temps. Durant la première partie du XXe siècle, jusqu'à la fin des années 30, les gens de toutes les couches de la société étaient habituellement polis les uns envers les autres et il était évident pour tout le monde que quiconque utilisait des toilettes publiques devait s'efforcer de les laisser aussi blanches et nettes qu'il les avait trouvées en entrant. Pour autant que je me souvienne, les égards concernant les toilettes publiques commencèrent à disparaître pendant la Deuxième Guerre mondiale, ainsi que les bonnes manières en général. Dans les années 60 et 70, les grossièretés de toute nature étaient devenues monnaie courante et j'avais cessé de recourir aux toilettes publiques chaque fois qu'il m'était possible de les éviter.

Discours agressif, mauvaises manières et toilettes malpropres, tout cela allait ensemble.

L'Amérique de mon temps souffrit du cancer du « pain et des jeux », mais trouva un moyen plus rapide de se suicider. Je ne m'en glorifie d'ailleurs pas, car les États-Unis du temps 3 succombèrent à un mal plus stupide encore que le « pain et les jeux » : le peuple élut lui-même une dictature religieuse.

Cela se produisit après 1982, si bien que je ne l'ai pas vu, et j'en suis fort aise ! À l'époque où j'étais déjà centenaire, Nehemiah Scudder n'était encore qu'un petit garçon.

L'hystérie religieuse a toujours été présente en puissance dans la culture américaine, et je le savais pour avoir été très tôt sensibilisée à la question par mon père. Père m'avait fait remarquer que ce n'était ni le 1er amendement ni la tolérance qui préservaient la liberté religieuse aux États-Unis… mais un pacte tacite entre des sectes religieuses rivales, chacune intolérante et chacune se prétendant seule et unique gardienne de la « vraie foi » mais contrainte de reconnaître le droit de cité aux autres « vraies fois », de peur de voir sa propre « vraie foi » persécutée.

(Bien sûr, la chasse était généralement ouverte contre les juifs, quelquefois contre les catholiques, presque toujours contre les mormons, les musulmans, les bouddhistes et autres païens. Le 1er amendement n'était pas destiné à protéger de tels blasphèmes caractérisés. Oh non !)

Les élections ne se gagnent pas en convertissant l'opposition mais en excluant votre propre vote, exactement ce que fit l'organisation de Scudder. D'après les histoires que j'ai étudiées à Boondock, on refusa le droit de vote à 63 % des électeurs inscrits lors des élections de 2012 (le nombre des inscrits étant lui-même inférieur à la moitié du nombre des citoyens en âge de voter). Le vrai parti américain (Nehemiah Scudder) remporta 27 % des suffrages populaires… qui gagnèrent 81 % des votes du collège électoral.

En 2016 il n'y eut pas d'élections.

Les torrides années 20… la jeunesse flamboyante, la génération perdue, les midinettes, les play-boys, les gangsters, les fusils à canon scié, l'alcool de contrebande et la bière frelatée. Les *Hupmobiles* et les *Stutz Bearcats* et les « cirques volants ». Cinq dollars le tour. Lindbergh et le *Spirit of St. Louis*. Les jupes se raccourcirent incroyablement et, vers le milieu de la décennie, la mode des chaussettes laissa voir le genou. La danse du prince de Galles, le finalé hop, le charleston. Ruth Etting et Will Rogers et les Ziegfeld's Follies. Tout ne fut pas rose dans les années 20 mais, dans l'ensemble, ce furent des années heureuses pour la plupart des gens, et jamais monotones.

Quant à moi, mes activités de femme d'intérieur, sans grand intérêt pour un étranger, continuèrent à me tenir occupée. J'eus Théodore Ira en 1919, Margaret en 1922, Arthur Roy en 1924, Alice Virginia en 1927, Doris Jean en 1930, qui connurent tous les grandes joies et les petites crises de l'enfance ; estimez-vous heureux de ne pas être obligés de regarder leur photo et de m'écouter répéter leurs bons mots.

En février 1929, nous vendîmes notre maison de Benton Boulevard pour louer, avec option d'achat, une maison près de Rockhill Road et Meyer Boulevard : une ancienne ferme, spacieuse mais moins moderne que notre précédente demeure. C'était une décision de mon mari, qui avait eu le nez creux et cherchait toujours

un moyen de multiplier chaque dollar par deux. Mais il me consulta, et pas seulement parce que le titre était à mon nom.

— Maureen, me dit-il, est-ce que tu as envie de parier sur l'avenir ?

— C'est ce que nous avons toujours fait. Non ?

— Plus ou moins. Cette fois, il s'agit de casser notre tirelire, de miser tout ce qu'on a et de crier *Banco !* Si je manque le gros lot, tu seras peut-être obligée d'aller faire le trottoir, juste pour faire bouillir la marmite.

— Je me suis toujours demandé si je pourrais gagner ma vie de cette façon. Telle que tu me vois, quarante-sept ans en juillet…

— Holà ! Tu as à présent trente-sept ans. Et moi quarante et un.

— Briney, je suis couchée avec toi. Je ne peux pas être sincère au lit ?

— Le juge Sperling veut que nous nous en tenions à notre âge correct à n'importe quel moment. Justin est du même avis.

— Bien, m'sieur. Compte sur moi. Je suis curieuse de savoir ce que je vaux comme tapineuse. Mais où trouverais-je un trottoir ? J'ai entendu dire qu'une fille pouvait se faire arracher les yeux si elle commençait à racoler sans chercher à savoir à qui appartenait le territoire. Je sais quoi faire au lit, Briney ; c'est la commercialisation au produit que je dois apprendre.

— Pas d'impatience, petite coureuse. Ça ne sera peut-être pas nécessaire. Dis-moi… Est-ce que tu crois toujours que Ted – Théodore, le caporal Bronson – est venu du futur ?

— Absolument, répondis-je, soudain sérieuse. Pas toi ?

— Mo, je l'ai cru aussi promptement que toi. Je le croyais même avant que sa prophétie sur la fin de la guerre ne s'avère. Mais je te demande une chose : le crois-tu avec suffisamment de conviction – au point de risquer tout ce que nous possédons – pour parier que sa prédiction sur l'effondrement du marché boursier sera aussi précise que sa prédiction sur le jour de l'armistice ?

— Le Jeudi noir, dis-je à mi-voix. Le 29 octobre de cette année.

— Eh bien ? Si je prends le pari, et que je perds, nous sommes ruinés. Marie ne pourra pas finir Radcliffe, Woodie devra travailler pour se payer ses études, et Dick et Ethel… ma foi, on se penchera sur leur cas plus tard. Chérie, je suis engagé jusqu'au cou dans la hausse du marché… et je me propose de m'y engager davantage

encore sur la conviction que le Jeudi noir tombera pile et conformément aux prédictions de Ted.

— Vas-y !

— Tu es sûre, Mo ? Si ça tourne mal, nous sommes bons pour la panade. Alors qu'il n'est pas trop tard pour assurer mes arrières : retirer la moitié de mes mises, les mettre de côté et parier l'autre moitié.

— Briney, je n'ai pas été élevée comme ça. Tu te souviens de Loafer, le cheval de course de père ?

— Je l'ai vu deux ou trois fois. Une belle bête.

— Oui. Mais pas aussi rapide qu'il en avait l'air. Père pariait régulièrement sur lui. Toujours gagnant. Jamais placé. Loafer arrivait d'habitude deuxième ou troisième… mais père jouait toujours gagnant. Je l'ai entendu parler à Loafer avant une course, d'une voix douce et gentille : « Cette fois, on les aura, mon garçon ! Cette fois, on va gagner ! » Et, après coup, il lui disait : « Tu as essayé, mon vieux. C'est tout ce que je peux te demander. Tu es tout de même un champion… et on les aura la prochaine fois ! » Père lui flattait l'encolure, Loafer lui répondait par de petits hennissements et ils se consolaient mutuellement.

— Alors, tu penses que je devrais couper la poire en deux ? Car on n'aura pas de seconde chance.

— Non, non ! Parie tout ! Tu crois Théodore. Moi aussi. Alors, fonçons ! (Je me penchai sur lui et saisis son engin.) Si on en est de nouveau réduits à la panade, ce ne sera pas pour longtemps. Tu peux m'envoyer en l'air, euh, voyons voir… (je comptai) lundi prochain. Ce qui signifie que je livrerai le colis vers… (je comptai de nouveau)… oh, une quinzaine de jours après le Jeudi noir. Et nous recevrons une autre prime de la Fondation Howard peu après.

— Non.

— Hein ? Je veux dire : « Pardon ? » Je ne comprends pas.

— Mo, si la prédiction de Ted est fausse, les principaux biens de la Fondation seront peut-être lessivés. Justin et le juge Sperling parient sur l'exactitude de la prédiction. Chapman est farouchement contre. Il y a quatre autres juristes… deux sont des républicains pro-Hoover, les deux autres sont pour Al Smith, Justin ne sait pas comment les choses tourneront.

La vente de notre maison faisait partie du pari. C'était une sage décision, car elle entrait dans le cadre de ce qu'on appela plus tard « l'écroulement de la pierre ». Nous vivions dans un quartier exclusivement blanc, mais le quartier noir n'était pas loin, juste au nord, et n'avait cessé de croître et de se rapprocher depuis que nous possédions cette maison. (Chère et douce maison ! Remplie de souvenirs heureux.)

Brian avait été contacté par un agent immobilier blanc, qui disait avoir une offre pour un client anonyme. Combien voulait-il pour sa maison ?

— Chérie, je ne lui ai pas demandé de précisions sur son client… parce qu'il m'aurait répondu que c'était un notaire blanc, qui agissait lui-même pour le compte d'un autre client de Denver ou de Boston. Dans ce genre de transaction, il y a parfois jusqu'à six niveaux de « couverture »… et les voisins ne sont pas censés découvrir la couleur de la peau du nouveau propriétaire avant de le voir emménager.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Je lui ai dit : « Je suis disposé à vendre ma maison si le prix est juste. Mais il faut que ce prix soit séduisant, parce que nous sommes très bien où nous sommes et un déménagement coûte toujours beaucoup de temps et d'argent. Quelle est l'offre de votre client ? Au comptant, je veux dire, il n'est pas question d'un paiement à crédit. Si je dois chercher une nouvelle demeure pour ma nombreuse famille – nous sommes onze –, j'aurai besoin de liquide. Je serai peut-être obligé de faire construire : il y a peu de maisons suffisamment grandes à vendre de nos jours. Oui, il faudra sûrement que je construise. Donc, le prix devra être séduisant et payé en liquide. »

» Ce problème de prête-nom fit apparaître que n'importe quelle banque était prête à apporter sa garantie sur une telle propriété ; le papier est aussi valable que du liquide. "Non, non, pas pour moi, lui ai-je répondu. Que votre client s'arrange directement avec sa banque et qu'il m'apporte l'argent. Mon cher monsieur, je ne suis pas impatient de vendre. Donnez-moi un prix et, s'il est satisfaisant, nous pouvons passer immédiatement à l'examen des titres. Dans le cas contraire, je vous dis non tout de suite."

» Il m'a répondu que cet examen ne serait pas nécessaire, car ils étaient certains que je possédais un titre de propriété en bonne et due forme. Mo, cela m'en a appris plus long que tout ce qu'il avait dit. Cela signifie qu'ils ont déjà fait leur petite enquête sur nous… et probablement sur chaque maison du coin. Et notre maison est peut-être bien la seule à ne pas être hypothéquée… ou soumise à une autre contrainte légale, une obligation testamentaire, une clause suspensive avant un divorce, une menace d'adjudication ou quelque chose comme ça. Les gens qui traitent ce genre d'affaires n'aiment pas attendre parce que c'est justement pendant la période dilatoire de la promesse de vente que les voisins peuvent découvrir ce qui se trame et tenter de s'y opposer, au nom du *gentleman's agreement*… souvent avec la complicité d'un juge complaisant.

— Briney, il faudrait que tu m'expliques ce qu'est un *gentleman's agreement*. Je ne me souviens pas d'en avoir entendu parler dans ce cours de droit commercial que nous avons suivi.

— Tu ne risques pas d'en avoir entendu parler parce que ce n'est pas légal. Pas vraiment illégal, mais tout simplement pas prévu dans la loi. Il n'existe aucune clause dans ton acte de propriété qui t'interdise de vendre ta maison à qui tu le désires, noir, blanc ou vert à pois… et, s'il en existait une, elle ne tiendrait pas devant un tribunal. Mais, si tu interroges tes voisins, ils soutiendront mordicus qu'un tel *agreement* existe bel et bien et te fait obligation de ne pas vendre une maison de ce quartier à un Noir.

J'étais perplexe.

— Avons-nous jamais signé un accord de ce genre ?

Mon mari prenait toute sorte d'engagements sans m'en parler chaque fois. Il se contentait de supposer que j'étais d'accord avec lui. Et je l'étais toujours. On ne se marie pas avec un « oui mais » ; c'est tout ou rien.

— Jamais.

— Tu vas demander à nos voisins ce qu'ils en pensent ?

— C'est à toi de choisir, Mo. C'est ta maison.

Je crois que je n'ai pas hésité plus de deux secondes. Mais c'était un fait nouveau et la décision m'incombait.

— Briney, plusieurs maisons de ce quartier ont changé de mains depuis que nous avons emménagé, il y a, euh, vingt-deux ans. Il ne

me semble pas qu'on nous ait jamais demandé notre opinion sur ces transactions.

— Exact. On ne nous a jamais consultés.

— Selon moi, ce n'est pas à eux de déterminer ce qu'un Noir peut ou ne peut pas acheter. Ni de nous dicter nos actes. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent de leur propriété ; ce que nous faisons de la nôtre ne regarde que nous, au moment que nous respectons la loi et toutes les clauses écrites qui régissent ce terrain. Les sept mètres cinquante obligatoires de chaque côté de la clôture, par exemple. Je ne vois qu'un seul moyen légitime par lequel ils pourraient nous empêcher de vendre cette maison a qui veut l'acheter.

— Lequel, Mo ?

— En venant nous voir avec une offre semblable à celle que M. Prête-Nom nous a faite, mais à un meilleur prix. S'ils nous achètent cette maison, ils pourront en faire ce qu'ils veulent après.

— Je suis content que tu voies les choses ainsi, mon amour. D'ici un an, toutes les maisons de ce quartier seront habitées par une famille noire. Je le sens, Mo. La pression démographique agit comme une rivière en crue. Tu as beau mettre des barrages ou des écluses, il arrive toujours un moment où la rivière doit aller quelque part. Le quartier noir de Kansas City est terriblement peuplé. Si les Blancs ne veulent pas vivre à côté des Noirs, alors il faut qu'ils plient bagage pour leur faire de la place. Je ne suis pas particulièrement concerné par la question noire ; j'ai mes problèmes à moi. Mais je ne me bats pas contre le vent et je n'essaie pas de me cogner la tête contre un mur. Tu verras qu'un jour le quartier noir occupera tout le sud, jusqu'à la 39e Rue. À quoi bon en faire toute une histoire ? Ça finira par arriver de toute façon.

Briney obtint un bon prix pour notre vieille maison. Compte tenu de la hausse des prix de 1907 à 1929, ce ne fut qu'un modeste profit, mais Briney obtint la somme en liquide, non pas sous forme de chèque, mais de certificats indexés sur l'or au prix officiel de « dix dollars et autres valeurs à considérer », et la plaça immédiatement à la Bourse.

— Chérie, si Théodore a dit vrai, d'ici un an nous pourrons nous offrir une des grandes maisons du quartier du Country Club au tiers du prix actuel… parce que le Jeudi noir laissera la moitié des propriétaires dans l'incapacité de rembourser leur emprunt. En

attendant, essaie d'être heureuse dans cette vieille ferme. Il faut que j'aille à New York avec Justin.

Je n'eus aucune difficulté à être heureuse dans cette ferme ; elle me rappelait ma jeunesse, comme je le dis à père.

— C'est vrai, me répondit-il, mais fais rajouter une seconde salle de bains. Tu n'as pas oublié que nous avions deux cabinets ? Il ne faut pas encourager les hémorroïdes et la constipation.

Père ne vivait pas officiellement avec nous – il recevait son courrier ailleurs – mais, depuis 1916 et Plattsburg, Brian insistait pour que nous gardions toujours une chambre pour lui. Quand Brian partit pour New York, afin de surveiller de plus près ses spéculations boursières, père accepta de dormir régulièrement à la maison, comme il l'avait fait lorsque Brian était en France. Entre-temps, j'avais fait installer une seconde salle de bains en bas, et le cabinet extérieur avait été traité à la chaux.

Mes enfants s'adaptèrent sans problème au changement. Même notre chat pensionnaire, *Chargé d'Affaires,* s'en accommoda. Il s'agita pendant le trajet mais sembla comprendre que le camion de déménagement signifiait que « chez nous » n'était plus « chez nous ». Ethel et Teddy parvinrent à le tenir raisonnablement calme pendant le déplacement : c'était moi qui conduisais le camion ; Woodrow avait le reste de la famille dans son vieux tacot. Chargé inspecta les lieux dès notre arrivée, puis revint vers moi pour que je l'accompagne dans son tour du propriétaire. Il aspergea les quatre pignons de la clôture, signifiant par là qu'il acceptait le changement et ses nouvelles responsabilités.

C'était surtout de Woodrow que j'attendais des complications, car il devait entamer sa dernière année scolaire à la Central High School en septembre 1929, et entendait présenter sa candidature comme commandant du bataillon des cadets de l'école, poste que Brian Junior et George avaient tous deux occupé tour à tour.

Mais Woodrow n'insista même pas pour finir le second semestre ; il s'inscrivit en milieu d'année à la Westport High School, à mon grand dam, car j'avais compté sur lui pour conduire Dick et Ethel à Central. Ainsi durent-ils, bon gré mal gré, changer d'établissement en cours d'année eux aussi, car je n'avais pas le temps de les conduire et il n'existait pas de ligne de tramway satisfaisante. Quant à Teddy et Peggy, je les inscrivis à la Country Day School, une

excellente école privée, sur la suggestion d'Eleanor : elle y emmenait trois de ses enfants chaque jour et disposait de deux places supplémentaires dans sa voiture.

Quelques années plus tôt, j'avais découvert que le désir de Woodrow de changer brusquement d'école avait quelque chose à voir avec une certaine prairie rénovée, située un peu plus au sud, portant inscription : ÉCOLE D'AVIATION ACE HARDY. Woodrow s'était procuré (je crois que c'est le mot juste) son automobile précaire pendant l'été de 1928 et, depuis, nous ne l'avions pratiquement plus vu en dehors des heures de repas. Je sus plus tard que Woodrow avait appris à piloter alors qu'il était encore au lycée.

Comme chacun sait, le Jeudi noir arriva au jour dit. Briney m'appela par l'interurbain une semaine plus tard.

— *Frau Doktor Krausmeyer?*

— *Elmer!*

— Les enfants vont bien ?

— Tout le monde va bien mais ils s'ennuient de leur père. Moi aussi. Dépêche-toi de rentrer. Je brûle d'impatience.

— Le type que tu as engagé n'était pas à la hauteur ?

— Pas assez résistant. Je l'ai laissé partir. J'ai décidé de t'attendre.

— Mais je ne rentre pas.

— Oh.

— Tu ne veux pas savoir pourquoi ?

(Si, Briney, je veux savoir pourquoi. Un jour, je mettrai du poil à gratter dans ton slip pour t'apprendre à jouer aux devinettes.)

— Tu peux me dire ce qui te plaît et quand ça te plaira, *Buffalo Bill*.

— Est-ce que tu aimerais aller à Paris, *Rangy Lil ?* Et en Suisse ?

— Pourquoi pas plutôt l'Amérique du Sud ? Un pays où il n'y a pas d'extradition. (Quand cesseras-tu de me faire marcher, malheureux ?)

— Je veux que tu partes demain. Prends le C&A pour Chicago, puis le Pennsy pour New York. Je viendrai te chercher à la gare pour te conduire à notre hôtel. On embarque pour Cherbourg samedi.

— Bien, monsieur. (Quel homme impossible !) Au sujet de nos enfants – sept, je crois –, est-ce que tu désires savoir quelles

solutions j'envisage ? Ou est-ce que tu t'en remets à mon jugement ? (Me serait-il possible de m'arranger avec Eleanor ?)

— Je m'en remets à ton jugement. Mais si Ira est dans les parages, j'aimerais lui parler.

— Vos désirs sont des ordres, éfendi.

Après avoir parlé à Brian, père me dit :

— J'ai dit à Brian de ne pas s'en faire : Ethel est une cuisinière compétente. Si elle a besoin d'aide, j'engagerai quelqu'un. Alors, Maureen, allez-y et amusez-vous. La jeune classe est en sécurité. N'emporte pas plus de deux valises, parce que…

Le téléphone sonna de nouveau.

— Maureen ? Ta grande sœur, ma chérie. Brian t'a mise au courant ?

— Oui.

— Bien. J'ai les horaires de train et les réservations Pullman. Justin a fait le nécessaire à New York. Frank nous conduira à la gare. Il faudra que tu sois prête à dix heures demain matin. Tu t'en sortiras ?

— Bien obligée. Je serai peut-être pieds nus avec des bigoudis…

Il ne me fallut pas longtemps pour m'accoutumer aux croisières en paquebot de luxe. L'*Île-de-France* fut un émerveillement pour la petite Maureen Johnson, pour qui le luxe consistait jusque-là en un nombre suffisant de salles de bains pour sept – environ, c'était variable – enfants, avec assez d'eau chaude. Quand Briney m'avait emmenée au Grand Canyon, deux ans auparavant, j'avais trouvé cela également merveilleux, mais là… c'était franchement la classe au-dessus. Un maître d'hôtel qui semblait prêt à repartir à la nage pour aller chercher ce que désirait « Madame ». Une femme de chambre qui parlait anglais mais comprenait le français et ne riait pas de mon accent. Un orchestre pour le dîner, un trio de musique de chambre pour le thé et de la musique de danse chaque soir. Le petit déjeuner au lit. Une masseuse à la demande. Une suite avec un salon plus grand et bien plus riche que celui d'Eleanor et deux chambres de maître.

— Justin, pourquoi sommes-nous à la table du capitaine ?

— Je ne sais pas. Parce que nous avons cette suite, peut-être.

— Et pourquoi avons-nous cette suite ? En première classe, tout semble luxueux ; et je ne me serais pas plainte si nous avions été en seconde classe. Mais, là, c'est un peu exagéré, tu ne trouves pas ?

— Maureen, ma jolie, j'avais réservé deux doubles cabines en première classe. Réservation enregistrée et payée. Et puis, deux jours avant le départ, l'agent m'a téléphoné pour me proposer cette suite avec un simple supplément de cent dollars. Il paraît que le type qui avait réservé cette suite n'a pu embarquer. J'ai demandé pourquoi il avait annulé. Au lieu de me répondre, il a diminué le supplément de cinquante dollars. J'ai alors demandé qui était mort dans cette suite et si c'était contagieux. Là encore, au lieu de me répondre, il m'a proposé de supprimer le supplément si nous acceptions de nous laisser photographier à bord par le *New York Times* et l'*Illustration*. Ce que nous avons fait, comme tu t'en souviens.

— C'était contagieux ?

— Pas vraiment. Le pauvre vieux s'est jeté du vingtième étage… le lendemain du Jeudi noir.

— Oh, j'ai manqué une occasion de me taire.

— Mo chérie, cette suite n'était pas sa résidence, il n'y a jamais vécu, elle n'est pas hantée. Il était seulement l'un de ces milliers de pauvres bougres qui ont cru faire fortune en spéculant à la hausse. Si cela peut apaiser ta conscience, je t'assure que ni Brian ni moi n'avons fait mystère de notre intention de nous retirer du marché sur la présomption d'un effondrement du marché avant la fin octobre. Personne ne nous a écoutés.

Justin hocha la tête en haussant les épaules.

— J'ai presque dû étrangler un agent de change pour qu'il exécute mes ordres, ajouta Brian. Il avait l'air de penser que c'était immoral et éventuellement illégal de vendre quand le marché était régulièrement à la hausse. « Attendez un cours plafond, me disait-il. Alors, vous verrez. Vous êtes fou de vous retirer maintenant. » Je lui ai répondu que ma grand-mère avait lu dans le marc de café que le moment était venu de se retirer. Il m'a répété que j'étais fou. Je lui ai répliqué qu'il avait intérêt à exécuter mes ordres sur-le-champ… sans quoi j'irais porter plainte pour obstruction auprès des gouverneurs de la Bourse. Ça l'a piqué au vif et il a vendu… puis, il s'est franchement mis en boule quand j'ai exigé un chèque certifié.

Chèque que j'ai encaissé immédiatement. Ensuite, j'ai converti la monnaie en or… car je n'avais pas oublié l'avertissement de Ted, à savoir que c'étaient les banques qui allaient déclencher la panique.

Je voulus demander où se trouvait cet or à présent. Mais je n'en fis rien.

Zurich est une ville adorable, plus jolie que toutes celles que j'ai vues aux États-Unis. La langue officielle est l'allemand, mais ce n'est pas l'allemand parlé par mon voisin originaire de Munich. Et, comme presque tout le monde là-bas parle anglais, je n'ai eu aucun problème. Pendant que nos hommes étaient occupés, Eleanor et moi passâmes de merveilleux moments en touristes.

Puis, un jour, ils nous emmenèrent avec eux et, à ma grande surprise, je me retrouvai heureuse propriétaire d'un compte bancaire numéroté pour 155,515 kilogrammes d'or fin (c'est-à-dire, officieusement, l'équivalent de cent mille dollars). Ensuite, on me demanda de signer des pouvoirs pour Brian et Justin sur « mon » compte. Eleanor en fit autant sur un compte semblable. Ainsi qu'un pouvoir limité pour quelqu'un dont je n'avais jamais entendu parler, de Winnipeg, au Canada.

Nous n'avions pas été installés dans cette suite fastueuse au nom de notre appartenance à la haute société ; nous n'en faisions pas partie. Mais le commissaire de la marine marchande transportait dans son coffre je ne sais combien d'onces d'or, dont la plus grande part était la propriété de la Fondation Howard et le reste celle de Brian, de Justin et de mon père. Cet or avait été transféré par la Banque de France de Cherbourg à Zurich, et nous l'avions accompagné.

À Zurich, Brian et Justin, représentant la Fondation, avaient assisté à son déchargement, à son inventaire, à son pesage et à sa remise entre les mains d'un consortium de trois banques. Car la Fondation avait pris très au sérieux l'avertissement de Théodore selon lequel M. Roosevelt dévaluerait le dollar puis interdirait à tout Américain de posséder ou de détenir de l'or.

— Justin, demandai-je, qu'adviendra-t-il si le gouverneur Roosevelt ne se présente pas aux présidentielles ? Ou s'il n'est pas élu ?

— Rien. La Fondation n'en pâtira pas. Mais aurais-tu perdu ta confiance en Ted ? Sur son conseil, nous avons spéculé à la hausse, puis nous avons tout vendu avant l'effondrement. Résultat : la Fondation est six fois plus riche que l'an dernier. Et tout cela grâce aux prédictions de Ted.

M. Roosevelt fut élu, il dévalua effectivement le dollar et interdit aux Américains de posséder de l'or. Mais les biens de la Fondation avaient été mis hors d'atteinte de cette confiscation. Ainsi que mon propre compte numéroté. Je n'y ai jamais touché, mais Briney m'assura que cela ne revenait pas au même que de rester les bras croisés ; il se servait de « mon » argent pour faire plus d'argent encore.

Brian était désormais un fondé de pouvoir de la Fondation, en remplacement de M. Chapman qui avait été renvoyé pour avoir perdu sa propre fortune à la Bourse. Un fondé de pouvoir devait satisfaire personnellement aux critères Howard (quatre grands-parents vivants au moment du mariage) et prouver qu'il était lui-même capable de faire fortune, s'il y avait d'autres exigences, j'ignore quelles elles étaient.

Justin était maintenant président et chef de l'exécutif, à la place du juge Sperling, qui était toujours conseiller juridique mais avait préféré relâcher un peu ses efforts depuis ses quatre-vingt-dix ans. Quand nous rentrâmes à Kansas City, Justin et Brian installèrent leurs bureaux dans l'immeuble Scarritt sous le nom de *Weatheral et Smith, Investissements*. La *Brian Smith Associates* s'établit au même étage.

Nous n'eûmes plus jamais de soucis d'argent mais ce n'était pas drôle d'être riche pendant la décennie de la grande crise. Nous faisions l'impossible pour ne pas avoir l'air riche. Au lieu d'acquérir une somptueuse maison dans le quartier du Country Club, nous achetâmes cette ferme à un prix avantageux, pour la reconstruire sous une forme plus satisfaisante. C'était une époque où les ouvriers qualifiés étaient disposés à accepter du travail pour un salaire qu'ils auraient méprisé en 1929.

L'économie nationale était frappée dans son centre vital et personne ne savait pourquoi et tout le monde, du cireur de chaussures au banquier, avait une solution toute prête qu'il aurait

voulu voir adopter. M. Franklin Roosevelt prit ses fonctions en 1933 et, en effet, les banques fermèrent. Mais les Smith et les Weatheral avaient un magot sous leur matelas et des provisions planquées. La vacance des banques ne nous fit aucun tort. Le pays sembla revigoré par les actions énergiques du *New Deal,* nom donné par le nouveau président à une série de remèdes de charlatan inventés à Washington.

Rétrospectivement, il semble que les « réformes » qui constituèrent le *New Deal* n'aient rien fait pour l'économie, mais il est difficile de critiquer des mesures d'urgence qui donnèrent du pain aux déshérités. Le WPA et le PWA et le CCC et le NRA et les innombrables autres programmes destinés à relancer l'emploi ne guérirent pas l'économie et lui firent peut-être même du tort… mais ils eurent au moins le mérite, dans le Kansas City des années 30, d'éviter des rébellions de désespères.

Le 1er septembre 1939, dix ans après le Jeudi noir, l'Allemagne nazie envahit la Pologne. Deux jours plus tara, la Grande-Bretagne et la France déclarèrent la guerre à l'Allemagne. La Deuxième Guerre mondiale avait commencé.

16

LES FRÉNÉTIQUES ANNÉES 40

Pendant l'été 1940, Brian et moi vivions à Chicago, 6105 Woodlawn, juste au sud de Midway. C'était un grand immeuble d'habitation de huit étages, appartenant à la Fondation Howard, par l'intermédiaire d'un homme de paille. Nous occupions ce qu'on appelait le *penthouse* : l'aile ouest du dernier étage, avec salon, balcon, cuisine, quatre chambres et deux salles de bains.

Nous avions besoin de chambres d'ami, surtout en juillet pendant la convention nationale démocrate. Pendant deux semaines, nous dûmes héberger de douze à quinze personnes dans un appartement prévu pour huit au maximum. Je ne vous le recommande pas. L'appartement n'avait pas l'air conditionné, c'était un été exceptionnellement chaud et la proximité du lac Michigan, à quelques centaines de mètres de là, transforma l'endroit en bain turc. À la maison, je m'en serais accommodée en me promenant toute nue. Mais je ne pouvais pas le faire en présence d'étrangers. L'un des avantages de Boondock est que la peau n'y est que de la peau : c'est-à-dire rien.

Je n'étais pas retournée à Chicago depuis 1893, sauf pour changer de train. Brian y avait fait de fréquentes visites sans moi, vu que cet appartement servait souvent pour les réunions de la Fondation Howard, dont le siège social était passé de Toledo à Winnipeg en 1929.

— Maureen, m'expliqua Justin, nous ne faisons pas de publicité sur nos activités, mais nous ne voulons pas enfreindre la loi sur la

propriété privée de l'or. Nous nous préparons simplement à toute éventualité. La Fondation dépend maintenant de la loi canadienne et son secrétaire officiel est un avocat canadien, en fait lui-même client Howard et juriste de la Fondation. Je ne touche jamais l'or, même avec des gants.

(Brian exprimait la chose différemment : « Aucun homme sensé ne respecte une loi injuste. Ni n'éprouve de culpabilité à l'enfreindre. Il ne fait que suivre le 11e commandement. »)

Cette fois, Brian n'était pas à Chicago pour un tour de table. Il était là pour étudier les possibilités du marché de Chicago et faire des affaires, à cause de la guerre en Europe, tandis que j'étais venue simplement parce que j'en avais envie. Après quarante ans de bons et loyaux services en qualité de poulinière et dix-sept bébés, je désirais maintenant voir autre chose que des langes mouillés.

Et il y avait beaucoup à voir. À une centaine de mètres au nord, un grand parc appelé Midway Plaisance s'étendait de Washington Park à Jackson Park. La dernière fois que je l'avais vu, il portait bien son nom, étant en effet un lieu intermédiaire – « à mi-chemin » – où l'on voyait de tout, de la danse du ventre de la Petite Égypte aux « barbes à papa » roses. À présent, c'était un magnifique jardin public, encadré par l'incomparable Fontaine du Temps de Lorado Taft à l'ouest et la ravissante plage de la 57e Rue à l'est. Le principal campus de l'université de Chicago, un grand bâtiment gris de style gothique, dominait du côté nord. L'université avait été fondée l'année précédente ; aucun de ses bâtiments n'était construit lors de ma précédente venue. Pour autant que je m'en souvienne, de grands pavillons d'exposition occupaient le territoire de l'actuel campus. Mais tout avait tellement changé que je n'en étais plus très sûre.

Le réseau du métro aérien était bien plus étendu ; les rames étaient maintenant électriques et non plus à vapeur. Dans les rues, on ne voyait plus de voitures ni d'omnibus à cheval ; les trolleys les avaient remplacés. Il n'y avait plus de chevaux du tout, d'ailleurs : des voitures, pare-chocs contre pare-chocs : un progrès douteux.

Le Field Muséum, à quatre kilomètres au nord, sur le lac, avait été fondé après ma longue visite de 1893 ; l'exposition Malvina Hoffman, les races de l'Homme, valait à elle seule le voyage à la Cité du Vent. Non loin de là, il y avait le planétarium Adler, le premier que j'aie jamais visité. J'aimais les spectacles du planétarium. Ils me

faisaient rêver aux voyages intersidéraux dont parlait Théodore, mais sans imaginer un instant que je les connaîtrais un jour. Cet espoir était enterré avec mon cœur, quelque part en France.

Le Chicago de 1893 avait ébloui la Maureen Johnson de onze ans ; celui de 1940 éblouissait encore davantage Maureen Smith, officiellement âgée de quarante et un ans, tant il y avait de merveilles à découvrir.

Un changement que je n'appréciais pas : en 1893, lorsque j'étais dehors après le crépuscule, père ne se faisait aucun souci, ni moi non plus. En 1940, je veillais à ne jamais me laisser surprendre par la nuit, à moins d'être au bras de Brian.

Juste avant la convention démocrate de 1940, la « drôle de guerre » se termina et la France tomba. Le 6 juin, à Dunkerque, les Britanniques évacuèrent leurs dernières troupes. Il s'ensuivit l'un des plus grands discours de toutes les histoires : «… Nous les combattrons sur les plages, nous les combattrons dans les rues, nous ne nous rendrons jamais…»

Père téléphona à Brian pour lui dire qu'il s'était engagé dans les AFS.

— Brian, cette fois, même la milice trouve que je suis trop vieux. Mais ces types-là acceptent les auxiliaires médicaux que l'armée refuse. Ils ont besoin de renforts en zone de guerre et ils enrôlent quiconque est capable de scier une jambe : c'est-à-dire moi. Si c'est le seul moyen que j'aie de combattre les Huns, alors c'est ce que je vais faire : je le dois à Ted Bronson. Vous me comprenez, monsieur ?

— Tout à fait.

— Quand pourrez-vous faire venir quelqu'un d'autre pour s'occuper des enfants ?

J'entendais la conversation et je pris le téléphone.

— Père, Brian ne peut pas rentrer maintenant, mais moi je peux. Peut-être que Betty Lou pourrait être là plus tôt que moi. Quoi qu'il en soit, fais ce que tu as prévu. Mais, père, écoute-moi. Sois prudent ! Tu m'entends ?

— Je serai prudent, fille.

— Je t'en prie, par pitié ! Je suis fière de vous, monsieur. Et Théodore l'est aussi. Je le sais.

— J'essaierai de vous rendre fiers de moi, Maureen, Brian, Ted et toi.

Je lui dis brièvement adieu et raccrochai avant que ma voix ne se brise. Briney était songeur.

— Il va falloir que je m'arrange pour rectifier mon âge auprès de l'armée. Sinon, ils pourraient commencer à dire que je suis trop vieux.

— Briney ! Tu ne veux tout de même pas persuader l'armée que tu as l'âge Howard ? Ils ont des années et des années de dossier sur toi.

— Oh, je n'irai pas donner mon âge Howard à l'adjudant-chef. Bien que je n'aie pas l'impression de faire plus de quarante-six ans. Non, je veux simplement corriger le petit mensonge que je leur ai raconté en 1898. J'avais quatorze ans et j'ai juré en avoir vingt et un pour pouvoir m'enrôler.

— Quatorze ans ? Tu étais en dernière année à Rolla !

— J'étais précoce, comme nos enfants. Oui, ma chère, j'étais en dernière année à Rolla, en 1898. Mais il n'y a plus personne qui le sache dans les services de mobilisation. Et je ne vois pas qui pourrait leur dire. Maureen, un colonel de réserve de cinquante-six ans a plus de chances d'être recruté qu'un colonel de soixante-trois ans. Cent fois plus de chances.

J'utilise un appareil enregistreur d'agent actif des *Time Corps,* réglé sur ma voix et dissimulé dans une cavité de mon corps. Non, non, pas dans le « tunnel de l'amour » : les agents des *Time Corps* ne sont pas des bonnes sœurs et on ne leur demande pas de l'être. Je parle d'une cavité artificielle située dans la région où se trouvait naguère ma vésicule biliaire. Ce gadget est censé durer mille heures et j'espère qu'il fonctionne correctement parce que, si ces fantômes me tordent le cou – je rectifie : *quand* ils me tordront le cou –, j'espère que Pixel pourra conduire quelqu'un à mon cadavre et permettre ainsi aux *Time Corps* de récupérer l'enregistrement. Je veux que le Cercle comprenne ce que j'ai essayé de faire. J'aurais dû le faire ouvertement, je suppose, mais Lazarus m'en aurait empêchée. Je suis très maligne après coup, mais pas trop avant.

Brian parvint effectivement à « corriger » son âge militaire, simplement parce que son général avait besoin de lui. Mais il ne

parvint pas à se faire enrôler dans une unité de combat. En fait, c'est le combat qui vint à lui : il tenait un bureau au Présidio et nous vivions dans une vieille propriété de Knob Hill, quand les Japonais lancèrent leur attaque surprise sur San Francisco, le 7 décembre 1941.

Cela fait une impression étrange de regarder le ciel, de voir des avions au-dessus de sa tête, de ressentir les vibrations de leur moteur jusque dans sa moelle, de voir leur ventre accoucher de bombes et de savoir qu'il est trop tard pour fuir, pour se cacher et pour essayer de deviner où les bombes vont tomber : sur votre toit ou sur celui de la maison voisine. Ce n'est pas un sentiment de terreur, c'est plutôt une impression de déjà vu, comme si l'on avait connu cela un millier de fois. Je sais maintenant pourquoi les guerriers (les vrais, pas les fanfarons en uniforme) cherchent à être affectés dans une unité de combat et non à un travail de bureau. C'est en présence de la mort qu'on vit le plus intensément. « Mieux vaut vivre une seule heure pleinement… »

J'ai lu qu'en temps 3 cette attaque surprise avait eu lieu à Hawaï, non à San Francisco, et que les émigrés japonais de Californie furent derechef éloignés de la côte. En ce cas, ils eurent beaucoup de chance ; cela leur épargna le bain de sang du temps 2 : plus de six mille Nippo-Américains furent lynchés ou tués et, quelquefois, brûlés vifs du dimanche 7 décembre 1941 au mardi 9. Cela eut-il une influence sur ce que nous fîmes à Tokyo et Kobé par la suite ? Je me le demande.

Les guerres qui commencent par des assauts traîtres sont vouées à être impitoyables. Toutes les histoires le prouvent.

L'un des résultats de ces lynchages fut que le président Barkley institua la loi martiale en Californie. Elle fut partiellement levée en avril 1942 : elle ne concernait plus que la bande de terre de trente kilomètres en deçà de la ligne de marée, mais la zone fut étendue tout le long de la côte jusqu'au Canada. À San Francisco même, cela ne causa pas de désagréments particuliers – c'était un peu comme vivre dans une réserve militaire, et c'était un progrès sensible par rapport à la corruption civile qui régnait habituellement dans la ville – mais, sur la côte, à la nuit tombée, il était toujours à craindre que quelque garçon de seize ans en uniforme de la garde nationale, armé

d'un Springfield de la Première Guerre mondiale, ne vienne à s'énerver et à avoir la gâchette facile.

Du moins, c'est ce que j'ai entendu dire. Je n'ai jamais couru le risque de vérifier. La plage, du Canada au Mexique, était une zone de guerre. Quiconque s'y trouvait la nuit était en danger de mort soudaine, et beaucoup en firent les frais.

J'avais mes petits derniers avec moi, Donald, quatre ans, et Priscilla, deux ans. Mes enfants en âge d'aller à l'école – Alice, Doris, Patrick et Suzanne – étaient à Kansas City avec Betty Lou. Il me semblait qu'Arthur George avait l'âge scolaire lui aussi (né en 1924), mais son cousin Nelson l'enrôla d'office dans les *marines* le lendemain du bombardement de San Francisco, en même temps que son frère aîné Richard (né en 1914) ; ils allèrent à Pendleton ensemble. Nelson était en service limité, ayant perdu un pied au Bois Belleau en 1918. Justin était affecté à l'intendance de guerre, basée à Washington, mais voyageait régulièrement ; il séjourna plusieurs fois chez nous à Knob Hill.

Quant à Woodrow, je ne le revis pas avant la fin de la guerre. Je reçus une carte de Noël de lui, en décembre 1941, postée à Pensacola en Floride.

Chers père et mère, je me cache des Japs et j'enseigne le vol en piqué à des boy-scouts. Les gosses sont planqués à Avalon Beach pour le moment, boîte postale 6320, si bien que je suis presque toutes les nuits à la maison. Joyeux Noël et passez une bonne guerre. Woodrow.

Sa carte suivante venait de la Royal Hawaiian de Waikiki :

Le service ici n'est pas tout à fait aussi calme qu'en temps de paix, mais c'est mieux qu'à Lahaina. Contrairement aux rumeurs qui circulent, les requins de Lahaina Roads ne sont pas végétariens. Vous non plus, j'espère. W.W.

Nous ignorions jusque-là que Woodrow avait pris part à la bataille de Lahaina Roads. Était-il à bord du *Saratoga* lorsqu'il coula ou s'était-il crashé en mer ? D'après sa carte, en tout cas, il

s'était retrouvé à l'eau à un moment ou à un autre. Quand je lui posai la question après la guerre, il parut étonné et me répondit :

— Maman, où as-tu péché cette idée ? J'ai passé la guerre à Washington, à boire du scotch avec mon partenaire de la British Aircraft. *Son* scotch : il avait trouvé une combine pour le rapporter des Bermudes.

Woodrow n'était pas toujours absolument digne de foi.

Voyons voir… Théodore Ira, mon bébé de la Première Guerre, prit du service actif dans le 110e génie de Kansas City et passa la plupart de la guerre à Nouméa, à construire des pistes d'atterrissage, des docks, etc. Le mari de Nancy et fils d'Eleanor, Jonathan, était dans la réserve et non dans la garde ; il commandait une colonne de Panzers de Patton qui chassèrent les Russes hors de Tchécoslovaquie. Nancy participa à l'organisation des WAAC (auxiliaires militaires féminines) et finit la guerre avec un grade supérieur à celui de son mari, pour notre grand amusement à tous, Jonathan compris. George commença au QG de la 35e division, puis se retrouva dans l'OSS, si bien que je ne sais pas ce qu'il a fait. En mars 1944, Brian Junior débarqua à Marseille, reçut un éclat d'obus dans la cuisse gauche et fut renvoyé à Salisbury, en Angleterre, comme officier dans une unité d'entraînement.

Mes lettres à mon père me furent retournées en 1942, avec un mot de condoléances du quartier général de l'AFS.

La femme de Richard, Marian, séjourna près de San Juan Capistrano pendant que son mari était à Camp Pendleton. Quand il s'embarqua, j'invitai Marian à emménager chez nous, avec ses quatre enfants, plus un cinquième qui naquit peu après son arrivée. Nous avions assez de place pour tout le monde et c'était plus facile de s'occuper de sept enfants à deux que chacune des siens séparément. Nous nous arrangeâmes pour pouvoir nous rendre à l'hôpital militaire Letterman chaque après-midi ; nous allions au Présidio en bus (l'essence était rationnée) et rentrions avec Brian. J'adorais Marian ; elle m'était aussi chère que mes propres filles.

Elle était donc avec nous lorsqu'elle reçut ce télégramme. Richard avait été décoré de la médaille de la Navy à Iwo Jima, à titre posthume.

Un peu plus de cinq mois plus tard, nous détruisîmes Tokyo et Kobé. Alors, l'empereur Akihito et ses ministres nous stupéfièrent en s'étripant rituellement, d'abord les ministres, puis l'empereur, après que celui-ci leur eut annonce que son esprit avait été apaisé par la promesse du président Barkley d'épargner Kyoto. Cela nous stupéfia particulièrement parce que l'empereur Akihito n'était qu'un enfant de moins de douze ans, plus jeune que mon fils Patrick Henry.

Nous ne comprendrons jamais les Japonais. Mais la longue guerre était finie.

Je me demande vraiment ce qui se serait passé si le père de l'empereur, Hirohito, n'était pas mort dans le raid aérien, dit « festival des étoiles », le 7 juillet. Il avait la réputation d'être très « occidentalisé ». Les autres histoires concernées, des temps 3 et 6, ne donnent aucune réponse définitive. Hirohito semble avoir été prisonnier de ses ministres, régnant mais ne gouvernant pas.

Après la reddition du Japon, Brian demanda une démobilisation précoce, mais fut envoyé au Texas – Amarillo, puis Dallas – pour participer aux formalités de clôture (la seule fois, je crois, qu'il regretta d'avoir réussi son examen de montée en grade en 1938). Mais, à l'époque, un déménagement nous arrangeait beaucoup : nous avions intérêt à nous installer quelque part où personne ne nous connaissait car, en arrivant au Texas, Marian devint « Maureen J. Smith », je me teignis les cheveux et jouai le rôle de sa mère veuve, Marian Hardy. Pas trop tôt : sa grossesse était déjà visible, et quatre mois plus tard, elle accouchait de Richard Brian. Nous restâmes loyaux envers la Fondation, bien sûr, et le bébé de Marian fut déclaré correctement : Marian Justin Hardy + Brian Smith père.

Il m'est difficile de raconter ce qui se passa ensuite, parce qu'il y a trois sons de cloche différents et que le mien est forcément partial. Je suis convaincue que les deux autres points de vue sont aussi loyaux que le mien, sinon plus. Sûrement plus même, devrais-je dire, car mon père m'avait prévenue, un demi-siècle auparavant, que j'étais une petite garce immorale n'ayant qu'un raisonnement pragmatique et jamais moral.

Je n'avais pas essayé de tenir mon mari à l'écart du lit de ma belle-fille. Ni Brian ni moi n'étions possessifs l'un envers l'autre. Nous étions tous deux partisans du sexe récréatif et nous avions érigé les règles de l'adultère civilisé depuis de longues années. Je fus un tantinet surprise que Marian n'eût fait apparemment aucun effort pour éviter d'être enceinte de Brian… mais seulement en ce sens qu'elle n'eût pas jugé utile de me consulter au préalable. (Peut-être avait-elle consulté Brian, mais il ne m'en avait jamais avertie. Les hommes ont trop tendance à répandre leur sperme comme des tuyaux d'arrosage, en laissant aux dames le soin de décider si elles veulent ou non en faire un usage pratique.)

Quoi qu'il en soit, je n'étais pas en colère, simplement un peu étonnée. Et je conçois fort bien le réflexe biologique qui pousse une jeune veuve à écarter les jambes – dès qu'elle en a la possibilité – en versant d'amers sanglots et à se servir de ses entrailles pour remplacer le cher disparu. C'est un mécanisme de survie, non limité aux périodes de guerre mais prégnant en la circonstance, comme le démontrent les analyses statistiques.

(Il paraît que certains hommes surveillent les annonces nécrologiques des journaux et vont assister aux funérailles des maris défunts dans l'intention de rencontrer de nouvelles veuves. C'est ce que j'appelle tirer à bout portant sur des poissons dans un bassin, et cela mérite sans doute la castration. D'un autre côté, les veuves en question en sont peut-être fort aises.)

Nous nous installâmes donc à Dallas et tout se passa très bien au début. Brian était simplement un homme avec deux épouses, ce qui n'était pas une situation inédite parmi les Howard : il suffisait de fermer les volets eu égard aux voisins, comme les mormons.

Peu après la naissance du bébé de Marian, Brian vint me trouver avec une idée derrière la tête, qu'il n'arrivait pas à formuler.

— Écoute, chéri, lui dis-je finalement, je ne suis pas extralucide. Déballe ce que tu as sur le cœur.

— Marian demande le divorce.

— Hein ? Briney, je m'y perds. Si elle n'est pas heureuse avec nous, elle n'a qu'à déménager, pas la peine de divorcer. Je ne vois d'ailleurs pas comment elle le pourrait. En tout cas, cela me chagrine beaucoup. Il me semble qu'on a fait des efforts considérables pour lui rendre la vie agréable. Ainsi qu'à Richard

Brian et à ses autres enfants. Tu veux que j'aille lui parler ? Que j'essaie de découvrir ce qui ne va pas ?

— Euh… crénom, je n'ai pas été assez clair. Elle veut que *tu* divorces pour qu'elle puisse m'épouser.

J'en restai bouche bée, puis j'éclatai de rire.

— Bon sang, Briney, qu'est-ce qui peut lui faire penser que je ferais une chose pareille ? Je ne veux pas divorcer ; tu es le plus gentil mari qu'une fille puisse rêver. Je veux bien te partager… mais, mon chéri, je ne veux pas me débarrasser de toi. Je vais le lui dire. Où est-elle ? Je vais la mettre au lit et lui expliquer la chose le plus tendrement possible.

Je m'approchai de lui, lui pris les épaules et l'embrassai.

Puis, sans lui lâcher les épaules, je le regardai dans les yeux.

— Eh là, une minute. C'est toi qui veux divorcer. C'est ça ?

Il ne répondit pas. Il avait simplement l'air gêné.

— Pauvre Briney, soupirai-je. Nous te rendons la vie difficile, nous autres femmes fragiles, hein ? On te suit partout, on saute sur tes genoux, on murmure dans ton oreille. Même tes filles te séduisent, comme… comment s'appelait-elle déjà, dans l'Ancien Testament ? Et maintenant même tes belles-filles. Ne fais pas cette tête, cher monsieur. Je ne t'ai pas mis un anneau dans le nez. Je ne l'ai jamais fait.

— Tu es d'accord ?

— D'accord pour quoi ?

— Divorcer.

— Non. Bien sûr que non.

— Mais tu as dit…

— J'ai dit que tu n'avais pas d'anneau dans le nez. Si tu veux divorcer, je ne m'y opposerai pas. Mais ce n'est pas moi qui demande le divorce. Si ça t'amuse, tu peux me faire le coup dans le style musulman. Dis-moi trois fois « je te répudie » et je fais mes valises.

Peut-être que je n'aurais pas dû être aussi obstinée, mais je ne vois pas au nom de quoi j'aurais dû, moi, endurer les désagréments – et le traumatisme – d'un procès, avec avocat et recherche de témoins. Je ne leur mettrais pas de bâtons dans les roues… mais c'était à eux de faire le travail.

Voyant que j'étais sérieuse, Brian abandonna. Marian me bouda, cessa de sourire et évita de me parler. Un jour, alors qu'elle était sur le point de quitter le living-room parce que j'entrais, je l'arrêtai :

— Marian !

— Oui, mère ?

— Je veux que tu cesses de faire semblant de souffrir le martyre. Je veux te voir sourire et t'entendre rire comme avant. Tu m'as demandé de te céder mon mari et je suis d'accord pour coopérer. Mais tu dois coopérer aussi. Tu te conduis comme une enfant gâtée. En fait, tu es une enfant gâtée.

— Comment cela ? C'est trop injuste !

— Allons, allons, les filles !

Je me retournai vers Brian.

— Je ne suis pas une fille. Je suis ta femme depuis quarante-sept ans. Tant que je serai ici, j'entends être traitée avec respect et chaleur humaine. Je n'attends pas de gratitude de Marian. Mon père m'a appris, il y a bien des années, de ne jamais compter sur la gratitude parce que ça n'existe pas. Mais Marian pourrait au moins faire semblant par politesse. Ou alors qu'elle déménage ! Sur-le-champ. À la minute. Si vous voulez que je ne m'oppose pas à ce divorce, je trouve que vous pourriez faire un effort.

Je me rendis dans ma chambre, me couchai, pleurai un peu, puis sombrai dans un sommeil agité.

Une demi-heure plus tard – ou une heure, mais guère plus –, je fus réveillée en entendant frapper a la porte.

— Oui ?

— C'est Marian, maman. Je peux entrer ?

— Bien sûr, ma chérie.

Elle entra, referma la porte derrière elle et me regarda. Son menton tremblait et des larmes mouillaient ses yeux. Je me redressai et lui tendis les bras.

— Viens là, ma petite.

Cela mit fin à tout problème avec Marian. Mais pas tout à fait avec Brian. La semaine suivante, il m'expliqua que la condition *sine qua non* d'un divorce était un accord mutuel sur le partage des biens. Il avait rapporté à la maison un épais porte-documents.

— J'ai les principaux papiers ici. On y jette un œil ?

— D'accord. (Ça ne sert à rien de différer une visite chez le dentiste.)

Brian posa le porte-documents sur la table de la salle à manger.

— Nous pouvons faire ça ici.

Il s'assit.

Je m'assis à sa gauche, Marian en face de moi.

— Non, Marian, dis-je, je veux régler cela en privé. Tu peux disposer, ma chérie. Et garde les enfants à l'écart, s'il te plaît.

Elle resta de marbre et se leva. Brian l'arrêta d'un geste.

— Maureen, Marian est partie prenante. Au même titre que toi.

— Non, pas du tout. Je suis désolée.

— Explique-toi.

— Ce que tu as là, ce qui est représenté par ces papiers, est notre propriété commune, à toi et à moi. C'est ce que nous avons accumulé au cours de notre mariage. Marian n'en possède rien et je refuse de continuer en présence d'une tierce personne. Par la suite, quand elle divorcera de toi, elle sera présente au partage et je n'y serai pas. Aujourd'hui, Brian, c'est entre toi et moi. Personne d'autre.

— Qu'est-ce que tu veux dire, « quand elle divorcera de moi » ?

— Correction : si elle divorce de toi. (Ce qu'elle fit, en 1966.) Brian, est-ce que tu as apporté une machine à calculer ? Oh, et puis, tout ce qu'il me faut, c'est un crayon bien taillé.

Marian jeta un regard à Brian, sortit et referma la porte derrière elle.

— Maureen, dit-il, pourquoi es-tu toujours si dure avec elle ?

— Calme-toi, Briney. Tu n'aurais pas dû essayer de m'imposer sa présence et tu le sais. Maintenant… Es-tu prêt à t'arranger à l'amiable ? Ou faut-il attendre que j'aie trouvé un avocat ?

— Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas régler ça à l'amiable. Et encore moins pourquoi un avocat devrait mettre son nez dans mes affaires privées.

— Et encore beaucoup moins pourquoi ta fiancée devrait mettre son nez dans les miennes. Briney, arrête de te conduire comme Woodie à six ans. Comment prévois-tu d'expédier la question ?

— Eh bien, d'abord nous devons nous occuper de la part qui revient aux gosses. Sept. Plus les cinq de Marian. Les six, désormais.

(Chaque fois que nous avions fait « sonner la caisse enregistreuse » – reçu une prime de la Fondation Howard –, Brian avait entrepris une comptabilité pour l'enfant en question : la somme augmentait de six pour cent par trimestre et le chiffre final devenait son cadeau de mariage, soit environ le triple de la prime initiale. Entre-temps, Brian disposait de l'argent comme capital à investir pendant dix-huit ans ou plus… et je vous jure qu'il était capable de le faire fructifier à plus de six pour cent, surtout après 1918, grâce aux prédictions de Théodore. Un simple mot – *Xerox* ou *Polaroid* – peut représenter une fortune si on le connaît à l'avance.)

— Holà ! Pas si vite, Briney. Richard a reçu sa provision de mariage quand il a épousé Marian. Les enfants qu'elle a eus de Richard sont nos petits-enfants. Je ne les ai pas comptés récemment, mais je crois que nous en avons cinquante-deux. Tu as l'intention d'ajouter cinquante-deux lots au partage ?

— La situation est différente.

— Assurément. Brian, tu essaies de favoriser cinq de nos petits-enfants aux dépens des autres et de nos enfants encore célibataires. Je ne le permettrai pas.

— À moi d'en juger.

— Oh, que non ! C'est un vrai juge qui en jugera, dans un vrai tribunal. Ou alors traite tous nos enfants équitablement, sans essayer d'en favoriser cinq au détriment des quarante-sept autres.

— Maureen, tu n'as jamais été comme ça dans le passé.

— Dans le passé, tu n'as jamais rompu notre association. À présent que cette rupture est décidée, il faudra qu'elle se fasse à la loyale… sans quoi nous en appellerons à un juge. Brian, tu ne peux pas me rejeter comme une vieille chaussure et espérer que je continue à accepter tes quatre volontés avec la même docilité que pendant toutes ces années. Je le répète : arrête de te conduire comme Woodie quand il était gosse. Maintenant… en supposant que nous nous mettions d'accord sur les indemnités matrimoniales, comment comptes-tu partager le reste ?

— Hein ? En trois parts égales. Bien sûr.

— Tu me donnes deux parts ? C'est très généreux à toi, mais je n'en demandais pas tant.

— Non, non ! Une part pour toi, une pour moi et une pour Marian. À égalité.

— Où est la quatrième part ? Celle de mon mari ?

— Tu te remaries ?

— Pas dans l'immédiat, mais ça pourrait arriver.

— En ce cas, on en reparlera le moment venu.

— Briney, Briney ! Ton disque est rayé. Vas-tu enfin enfoncer dans ta petite tête que tu ne peux pas me forcer à reconnaître ta fiancée comme copropriétaire des biens que nous avons amassés ensemble ? La moitié m'appartient. Donnant, donnant.

— Bon sang, Mo, tu as fait la cuisine et entretenu la maison. C'est moi qui ai mouillé ma chemise pour bâtir une fortune. Pas toi.

— Et d'où venait le capital, Briney ?

— Hein ?

— Tu as oublié ? Comment avons-nous « fait sonner la caisse enregistreuse » ? Et, à propos, comment se fait-il que tu aies connu à l'avance la date du Jeudi noir ? Je n'y suis pour rien, peut-être ? Briney, je n'ai pas envie de discuter parce que tu es de mauvaise foi. Tu essaies de refiler à ton nouvel amour une partie de la moitié qui me revient. Portons l'affaire devant un tribunal et laissons un juge en décider. Nous pouvons le faire ici, ou en Californie, ou au Missouri, où tu peux être sûr que le juge m'allouera plus que la moitié. Entre-temps, je demanderai une pension alimentaire provisoire…

— Une pension !

— … pour moi et pour les six enfants, en attendant que le tribunal détermine la part qui me revient, plus ma pension alimentaire, plus celle des enfants, le tout additionné.

Brian était stupéfait.

— Tu veux me mettre sur la paille ? Uniquement parce que j'ai engrossé Marian ?

— Certainement pas, Brian. Je ne veux même pas de pension. Ce que je veux… et attends de toi… avec insistance – sans quoi nous irons jusqu'au procès – c'est ceci : après un accord équitable concernant les enfants et leur dot, sur la base de ce que nous avons fait pour les autres par le passé et de ce que tu envoies actuellement à Betty Lou pour nos enfants à Kansas City… une fois que cette répartition aura été faite, dis-je, je veux la moitié, exactement, cinquante-cinquante. Sinon, nous en appellerons à un juge.

Brian se renfrogna.

— Très bien, fit-il.

— Bon. Dresse deux listes, moitié-moitié, et nous établirons un relevé de propriété que nous ferons enregistrer par le tribunal. Où comptes-tu divorcer ? Ici ?

— Si tu n'as pas d'objection. C'est plus facile.

— D'accord.

Brian eut besoin de tout le week-end pour dresser deux listes de propriété. Il me les montra le lundi soir.

— Les voici. Une liste sommaire de mes biens, une des tiens.

J'y jetai un œil et constatai aussitôt que les totaux correspondaient… Et je réprimai une envie de siffler en découvrant la somme. Je n'avais jamais imaginé, même au million près, que nous étions si riches.

— Brian, pourquoi est-ce cette liste qui est la mienne et l'autre la tienne ?

— Sur ma liste, j'ai gardé les propriétés que je veux gérer. Sur la tienne, il y a les biens qui ne requièrent pas mon expérience, tels que des bons commerciaux et municipaux. Ça n'a pas d'importance. C'est un partage égal.

— Puisqu'il est égal, alors échangeons-les. Je prends ce qu'il y a sur ta liste, et toi ce qu'il y a sur la mienne.

— Écoute, je t'ai expliqué pourquoi je…

— Eh bien, s'il y a sur ma liste des propriétés que tu désires vraiment, tu n'auras qu'à me les racheter. À un prix convenu entre nous.

— Mo, tu penses que j'essaie de te rouler ?

— Oui, mon cher, tu essaies de me rouler depuis le moment où cette histoire de divorce et d'inventaire est venue sur le tapis. (Je lui souris.) Mais je ne me laisserai pas faire ; tu le regretterais plus tard. Maintenant, prends ces deux listes et refais-les. Effectue un partage méticuleux, tellement méticuleux que ça te sera complètement indifférent de savoir quelle liste je prends et laquelle je te laisse. Ou, si tu préfères, c'est moi qui ferai le partage et je te laisserai le choix. Mais c'est trop facile de mettre toutes les bonnes affaires sur une seule liste et de proclamer après que cette liste est la tienne. Alors, qu'est-ce que tu décides ? Tu veux que je fasse le partage moi-même, ou tu préfères t'en charger ?

Il lui fallut une semaine entière pour en venir à bout. Le pauvre est presque mort de frustration. Mais il finit par dresser deux listes.

Je les regardai.

— Ça te convient, Briney ? Nos biens communs sont parfaitement répartis ? Tu te moques vraiment de savoir laquelle je choisis ?

Il eut un sourire en coin.

— Disons que, dans un cas comme dans l'autre, je grimacerai, je frissonnerai et je saignerai.

— Pauvre Briney. Tu me fais penser à la mule entre deux bottes de foin. Il y a largement assez de liquidités dans les deux listes ; tu peux me racheter tout ce qui est cher à ton cœur. (Je tendis la main vers l'une des deux listes en observant ses yeux… puis je pris l'autre.) Voici ma part. Attaquons les paperasseries.

Brian ronchonna à nouveau quand il voulut me racheter certains titres de ma liste ; j'étais d'accord pour vendre, mais j'entendais marchander sur les prix. Ma mémoire me fut bonne conseillère. En voyant le nom de « D.D. Harriman », je me souvins que Théodore l'avait mentionné lors de ce dimanche heureux, triste et fou où il était parti pour ne plus jamais revenir. Au moment où nous effectuions le partage de nos biens, je savais quelles compagnies étaient contrôlées par M. Harriman et si elles étaient ou non cotées à la Bourse de New York.

Je vendis donc à Brian ce qu'il désirait, mais non à la valeur nominale. Contre une valeur de remplacement, plus un profit raisonnable. Je ne suis pas complètement ignare en affaires. Mais Brian ne m'avait jamais laissé assez d'argent en poche pour le gérer comme un capital. Toutefois, j'avais trouvé très amusant de spéculer sur le papier pendant des années. Un jeu qui rend passionnante la lecture du *Wall Street Journal*.

Brian divorça au milieu de l'année 1946 et je retournai à Kansas City. Il ne me garda pas rancune, pas plus que moi ni Marian. Briney n'avait pas vraiment été un mauvais bougre ; il s'était simplement battu pour Marian aussi farouchement que jadis pour moi… et j'en avais fait autant, une fois que j'avais compris que j'étais livrée à moi-même et que mon mari bien-aimé n'était plus mon galant chevalier.

À quoi bon être rancunier ? Quand la note est payée, il faut effacer l'ardoise.

17

NOUVELLE DONNE

Ma fille Susan épousa Henry Schultz le samedi 2 août 1952, à l'église épiscopale Saint-Marc, au Paseo, 33e Rue, Kansas City. Brian était là pour donner le bras à sa fille. Marian était restée à Dallas avec ses enfants… et je dois avouer qu'elle avait une excuse acceptable : elle était sur le point d'accoucher et aurait pu raisonnablement demander à Brian de rester à la maison. Elle le pressa au contraire de ne pas décevoir Susan.

Je ne suis pas sûre que Susan s'en serait formalisée ; mais moi, oui.

Plus de la moitié de mes enfants étaient là, la plupart avec leurs conjoints. Il y avait aussi une quarantaine de mes petits-enfants, également avec leurs conjoints, et une ribambelle d'arrière-petits-enfants, et même un arrière-arrière-petit-enfant. Pas mal pour une femme âgée de quarante-sept ans. Pas mal non plus pour une femme dont l'âge réel était de soixante-dix-sept ans et quatre semaines.

Impossible ? Pas tout à fait. Ma Nancy accoucha de Roberta le jour de Noël 1918. Roberta épousa à seize ans Zacharie Barstow et accoucha d'Anne Barstow le 2 novembre 1935. Anne Barstow épousa Eugène Hardy et eut son premier enfant, Nancy Jane Hardy, le 22 juin 1952.

Nom	*Date de naissance*	*PARENTÉ*

Maureen Johnson (Smith)	4 juil. 1882	arrière-arrière-grand-mère
Nancy Smith (Weatheral)	1er déc. 1899	arrière-grand-mère
Roberta Weatheral (Barstow)	25 déc. 1918	grand-mère
Anne Barstow (Hardy)	2 nov. 1935	mère
Nancy Jane Hardy	22 juin 1952	fille

D'après les Archives, Nancy Jane Hardy (Foote) donna naissance à Justin Foote, premier du nom, le dernier jour du XXe siècle, le 31 décembre 2000. J'ai épousé son descendant (et le mien, par la même occasion), Justin Foote, quarante-sixième du nom, en me mariant dans la famille de Lazarus Long, en l'année grégorienne 4316, près de vingt-quatre siècles plus tard, dans ma cent unième année selon mon espace-temps personnel.

La famille Schultz fut presque aussi bien représentée que la famille Johnson au mariage de Susan, alors que nombre d'entre eux avaient dû faire le voyage par avion de Californie ou de Pennsylvanie. Mais ils étaient incapables d'aligner cinq générations dans une même pièce. Nous le pouvions, à ma plus grande joie. Je n'avais pas l'intention de me tenir à l'écart sur le portrait de groupe que voulait tirer notre photographe, Kenneth Barstow. Il me fit asseoir au milieu, avec mon arrière-arrière-petite-fille sur les genoux, tandis que ma fille, ma petite-fille et mon arrière-petite-fille nous encadraient comme des anges autour de la madone à l'enfant.

Sur quoi, nous eûmes droit à des réprimandes. Ken continua à prendre des photos jusqu'à ce que Nancy Jane, qui commençait à en avoir assez, se mette à pleurer. C'est alors que Justin Weatheral entra et dit :

— Ken, je peux voir ton appareil ?

— Bien sûr, oncle Justin, (Oncle honoraire, cousin au troisième degré, je crois. Les familles Howard en arrivaient au point où tout le monde était le parent de tout le monde… avec les inévitables problèmes de consanguinité qu'il allait falloir éclaircir par la suite.)

— Je te le rends tout de suite. Maintenant, mesdames – surtout toi, Maureen –, ce que j'ai à vous dire est strictement entre nous,

entre personnes enregistrées à la Fondation. Regardez autour de vous. Nous sommes à couvert ? Aucun étranger parmi nous ?

— Justin, dis-je, l'admission à cette réception se fait sur présentation d'un carton d'invitation. N'importe qui pouvait venir au mariage mais, pour entrer dans cette pièce, il faut un carton. J'en ai envoyé à notre famille et Johanna Schultz à celle d'Henry.

— Je suis entré sans carton.

— Justin, tout le monde te connaît.

— Va pour moi. Qui d'autre est entré sans carton ? Ce bon vieux Joe Blow, que tout le monde connaît, bien sûr. C'est Joe qui est derrière cette table, en train de servir du punch ?

— Il *y* a du personnel de service, évidemment, répondis-je. Des musiciens. Des employés du traiteur. Etc.

— « Etc. », exactement. (Justin baissa la voix, s'adressant directement à nous cinq et à Ken.) Vous savez, tous, les efforts que nous faisons pour conserver un âge optimal. Toi, Maureen, quel âge as-tu ?

— Euh… quarante-sept ans.

— Nancy ? Ton âge, ma chérie ?

Elle allait répondre « cinquante-deux » mais se ravisa après la première syllabe.

— Oh, zut, papa Weatheral. Je ne tiens pas de registre.

— Ton âge, Nancy, insista Justin.

— Attends voir. Maman m'a eue à quinze ans, donc… Quel âge as-tu, maman ?

— Quarante-sept ans.

— Oui, bien sûr. J'en ai trente-deux.

Justin regarda ma petite-fille Roberta, mon arrière-petite-fille Anne, mon arrière-arrière-petite-fille Nancy Jane et dit :

— Je ne vais pas vous demander votre âge à toutes les trois parce que, quelle que soit votre réponse, elle ne ferait que souligner l'impossibilité de votre existence même, compte tenu de l'âge prétendu de Nancy et de Maureen. Au nom de la Fondation, je tiens à vous dire combien nous sommes ravis de voir avec quelle ponctualité vous avez respecté le dessein du testament d'Ira Howard. Mais, m'exprimant toujours au nom de la Fondation, je dois mettre l'accent sur la nécessité de ne jamais attirer l'attention

sur notre particularisme. Nous devons éviter de faire remarquer en quoi nous sommes différents…

Il soupira avant d'ajouter :

— C'est pourquoi je suis désolé de vous voir toutes les cinq ensemble dans la même pièce. J'espère que ça ne se reproduira pas. Et je frémis à l'idée que vous avez été photographiées ensemble. Si cette photo paraissait dans la rubrique mondaine de l'édition du dimanche du *Journal Post,* elle pourrait ruiner les patients efforts de discrétion de tous nos cousins. Ken, tu ne crois pas qu'il serait bien de détruire cette photo ?

Ken Barstow était désarmé ; je vis qu'il était sur le point de s'incliner devant les désirs du commandant en chef de la Fondation.

Mais moi, je n'étais pas désarmée.

— Holà ! Arrête, Justin. Tu es le président de la Fondation, c'est entendu. Mais personne ne t'a nommé Dieu. Ces photos ont été prises pour moi et mes enfants. Si tu les détruis, ou demandes à Ken de le faire, je te tape sur la tête avec son appareil.

— Voyons, Maureen…

— Il n'y a pas de « Voyons, Maureen ». On ne les livrera pas aux journaux, c'est évident. Mais je veux cinq tirages des meilleurs clichés de Ken. Un pour chacune de nous. Et Ken aura droit à un tirage pour son propre album s'il le veut.

Nous tombâmes d'accord et Justin demanda lui aussi un tirage pour les Archives.

À l'époque, je pensais que les précautions de Justin n'étaient pas fondées. J'avais tort. En instituant et en soutenant obstinément la politique connue plus tard sous le nom de « Mascarade », Justin fit en sorte que 80 % de nos cousins abordèrent l'Interrègne des Prophètes avec un âge public inférieur à quarante ans. 3 % d'entre eux seulement avaient officiellement plus de cinquante ans. Quand la police de la pensée du Prophète entra en activité, il devint à la fois difficile et dangereux de changer sa biographie et son identité. La prévoyance de Justin nous épargna généralement ces risques.

D'après les Archives, Brian mourut en 1998 à l'âge de cent dix-neuf ans, un âge qui eût défrayé la chronique au XX^{e} siècle. Son âge officiel était de quatre-vingt-deux ans, ce qui n'avait rien d'extraordinaire. La politique de Justin permit à presque tous les

clients Howard d'aborder l'Interrègne et de mourir à un âge qui n'éveilla aucun soupçon.

Grâce à Dieu, je ne connus pas ce problème ! Non, pas « grâce à Dieu », grâce a Hilda Mae, Zeb, Deety, Jake et à une adorable machine appelée *Gai Trompeur*. J'aimerais bien les revoir tous les cinq, à présent. Maman Maureen a besoin d'être sauvée une nouvelle fois.

Peut-être Pixel les trouvera-t-il. Je crois qu'il m'a comprise.

Plusieurs invités venus de loin restèrent pour le week-end, mais le mardi matin, 5 août, j'étais seule, vraiment seule pour la première fois depuis soixante-dix ans. Mes deux plus jeunes enfants – Donald, seize ans, et Priscilla, quatorze – étaient encore célibataires, mais ils n'étaient plus chez moi. Aux termes de l'acte de divorce, ils avaient choisi de vivre avec les enfants qu'ils avaient toujours considérés comme leurs frères et sœurs, et qui l'étaient désormais légalement, car Marian les avait adoptés.

Susan était la dernière des quatre qui avaient vécu avec Betty Lou et Nelson pendant la guerre, et la dernière à se marier. Alice Virginia avait épousé Ralph Sperling juste après la guerre. Doris Jean avait épousé Roderick Briggs l'année suivante ; et Patrick Henry, mon fils par Justin, avait épousé Charlotte Schmidt en 1951.

Betty Lou et Nelson s'installèrent à Tampa peu après mon retour et emmenèrent avec eux les trois enfants qu'ils avaient encore à charge. Les parents de Betty Lou et la mère de Nelson, tante Carole, étaient en Floride. Betty Lou voulait s'occuper d'eux. (Quel âge avait tante Carole en 1946 ? Elle était la veuve du frère aîné de mon père, donc elle… Bonté divine ! En 1946, elle devait approcher ou avoir dépassé son centenaire. Pourtant, elle n'avait pas changé la dernière fois que je l'avais vue, euh… peu après l'attaque-surprise des Japonais en 1941. Se teignait-elle les cheveux ?)

Si j'étais triste ce samedi-là, ce n'était pas seulement parce que ma petite dernière se mariait et quittait la maison, mais aussi (et avant tout) parce que c'était le centième anniversaire de père ; il était né le 2 août 1852.

Personne ne semblait avoir fait le rapprochement, et je n'en avais parlé à personne parce qu'une noce appartient au couple qui se

marie et personne ne doit dire ou faire quoi que ce soit qui puisse jeter une ombre sur la fête. Je suis donc restée muette.

Mais j'avais constamment cette date à l'esprit. Il y avait douze ans et trois mois que père était parti pour la guerre… et j'avais pensé à lui pendant chacun de ces quatre mille quatre cent quarante et un jours, et plus, surtout depuis que Brian m'avait remplacée par un modèle plus récent.

Comprenez-moi, je vous en prie : je ne condamne pas Brian. J'ai cessé d'être féconde vers le début de la Deuxième Guerre mondiale, tandis que Marian l'était toujours, et les enfants sont le but de tout mariage parrainé par la Fondation. Marian était désireuse et capable de lui donner d'autres enfants, mais elle voulait un certificat de mariage. C'est compréhensible.

Ni lui ni elle n'essaya de se débarrasser de moi. Brian avait cru que je resterais, jusqu'à ce que je lui fisse comprendre qu'il n'en était pas question. Marian me supplia de rester et pleura quand je partis.

Mais Dallas n'est pas Boondock : la pratique contre nature de la monogamie est aussi enracinée dans la culture américaine du XX^{e} siècle que le mariage en groupe l'est dans la culture quasi anarchique et déstructurée de *Tertius* au troisième millénaire de la Diaspora. À l'époque où j'avais décidé de m'éloigner de Brian et de Marian, je n'avais pas l'expérience de Boondock pour me guider. J'étais convaincue, au fond de moi-même, que, si je restais, Marian et moi serions vouées, bon gré mal gré, à une lutte de rivalité, une lutte dont ni elle ni moi ne voulions, qui placerait Brian entre deux feux et le rendrait malheureux.

Cela ne signifie pas que j'étais heureuse de m'en aller. Un divorce, même un divorce nécessaire, est une amputation. Pendant longtemps, j'eus l'impression d'être un animal qui s'était arraché sa propre patte pour se libérer d'un piège.

Selon mon espace-temps personnel, tout ceci s'est passé il y a plus de quatre-vingts ans. En ai-je encore du ressentiment ?

Oui, je l'avoue. Non pas contre Brian. Contre Marian. Brian était un homme sans malice. Je suis certaine, au fond de mon cœur, qu'il n'avait pas l'intention de me maltraiter. Au pire, on pourrait dire que ce n'était pas très futé de sa part d'engrosser la veuve de son fils. Mais combien y a-t-il d'hommes vraiment avisés dans leurs

relations avec les femmes ? Dans toute l'histoire, vous pouvez les compter sur les doigts d'un seul pouce.

Marian… c'est une autre paire de manches. Elle me remercia de mon hospitalité en demandant à mon mari de divorcer. Mon père m'avait dit de ne jamais compter sur ce sentiment imaginaire qu'on appelle gratitude. Mais ne suis-je pas en droit d'attendre un minimum de respect d'une invitée sous mon toit ?

« Gratitude » : un sentiment imaginaire récompensant un comportement imaginaire, l'« altruisme ». Ces deux fantasmes sont des masques de l'égoïsme, qui est lui un sentiment bien réel et légitime. M. Clemens a démontré depuis longtemps dans son essai *Qu'est-ce que l'homme ?* que chacun de nous agit en tout temps dans son propre intérêt. Une fois qu'on a compris ça, il est possible de négocier avec un antagoniste en vue de trouver un moyen terme pour coopérer dans notre intérêt commun. Mais, si vous êtes convaincu au départ de votre « altruisme » et que vous essayez de le faire rougir de son odieux égoïsme, vous n'aboutirez à rien.

Donc, en ce qui concerne Marian, où ai-je commis une erreur ?

Me suis-je laissé piéger par l'« altruisme » ?

Je crois que oui. J'aurais dû lui dire : « Écoute, petite garce ! Tiens-toi bien et tu pourras vivre ici aussi longtemps qu'il te plaira. Abandonne ton idée d'essayer de me supplanter dans ma propre maison, sans quoi tu te retrouveras dehors dans la neige avec ton bébé sans nom. » Et à Brian : « Essaie un peu, mon vieux ! Et j'irai trouver un avocaillon qui te fera regretter d'avoir jamais posé les yeux sur cette chipie. On te pressera jusqu'au dernier centime. »

Mais ce ne sont là que des pensées des petites heures de la nuit. Le mariage est une condition psychologique, non un contrat civil avec certificat. Lorsqu'un mariage est mort, il est mort, et il commence à puer encore plus vite que du poisson crevé. Peu importe qui est responsable de sa mort ; cette mort est un fait. Puis vient le moment de faire les comptes, le partage et, alors, il faut savoir s'en aller, sans gaspiller de temps en récriminations.

En ce cas, pourquoi perdre mon temps, quatre-vingts ans après, à me morfondre sur le cadavre d'un mariage mort depuis longtemps ?… Comme si je n'avais pas assez d'ennuis avec ces assassins déguisés en fantômes. Je suis certaine que Pixel ne s'empoisonne pas la vie avec les spectres des chattes mortes depuis

longtemps. Il vit dans l'éternité maintenant… comme je devrais le faire, moi aussi.

En 1946, dès mon retour à Kansas City, la première chose que je voulus faire fut de m'inscrire à l'université. La Kansas City University et le Rockhurst College n'étaient qu'à un kilomètre et demi au nord, dans la 53e Rue, non loin de Rockhill Boulevard, le Rockhurst à l'est et la KCU à l'ouest, cinq minutes en voiture, dix en bus, ou vingt agréables minutes de promenade par beau temps. L'École de médecine de l'université du Kansas était juste à l'ouest de la 39e Rue et de State Line, à dix minutes en voiture. L'École de droit de Kansas City est plus bas, à vingt minutes.

Chacun avait ses avantages et ses inconvénients. Le Rockhurst College était petit, mais c'était une école de jésuites, donc probablement d'un haut niveau. C'était une école pour hommes, mais pas exclusivement. On m'avait dit que les étudiantes étaient toutes des bonnes sœurs, des institutrices en cours de perfectionnement, si bien que je n'étais pas sûre d'être la bienvenue. Le père MacCaw, président de Rockhurst, mit les choses au point :

— Madame Johnson, notre politique n'est pas coulée dans le bronze. Quoique la plupart de nos étudiants soient des hommes, nous n'excluons pas les femmes qui désirent sérieusement nous rejoindre. Nous sommes une école catholique mais nous acceptons aussi les non-catholiques. Ici, à Rockhurst, nous ne faisons pas de prosélytisme mais je dois vous prévenir que les épiscopaliens, comme vous-même, finissent souvent par se convertir à la vraie foi après avoir entendu la doctrine catholique. Si, pendant que vous serez parmi nous, vous éprouvez le besoin de recevoir un enseignement sur la foi et le dogme, nous nous ferons une joie de vous l'offrir. Mais nous ne vous contraindrons pas. Maintenant… recherchez-vous un diplôme, ou non ?

Je lui expliquai que je m'étais inscrite comme candidate potentielle à la licence à l'université de Kansas City.

— Mais je suis plus intéressée par l'enseignement que par les diplômes. C'est pourquoi je suis venue ici. Je connais la réputation des jésuites. J'espère apprendre ici des choses que je n'apprendrais pas sur les autres campus.

— On peut toujours espérer. (Il griffonna quelque chose sur un bloc-notes, détacha une feuille et me la tendit.) Vous êtes désormais une auditrice libre, autorisée à assister à n'importe quel cours magistral. Il y a un tarif supplémentaire pour certains cours, en laboratoire par exemple. Portez ceci au bureau de l'intendant. Vous leur réglerez vos droits d'inscription et ils vous renseigneront sur les autres frais. Passez me voir dans une semaine ou deux.

Je passai les six années qui suivirent (1946-1952) à l'école, même pour les classes d'été. Je n'avais ni bébés ni petits enfants à la maison. Le peu de travail domestique qui me restait, je le déléguais à Doris, seize ans, qui commençait à étudier sa liste Howard sous mon chaperonnage bienveillant, et à Susan, qui n'avait que douze ans et était encore vierge (j'en étais presque sûre) mais avait d'étonnants talents de cuisinière pour son âge. J'entrepris donc son éducation sexuelle, car je suis convaincue qu'il existe une corrélation entre la bonne cuisine et la libido… pour découvrir que tante Betty Lou avait fait du beau travail avec mes filles en les éduquant avec une sophistication innocente, leur apprenant tout sur leur corps et leur héritage féminin bien avant qu'elles n'eussent à faire face à cet héritage sur le plan affectif.

Je n'avais qu'un fils à la maison, Pat, quatorze ans en 1946. Je décidai, un peu à contrecœur, de vérifier ses connaissances sexuelles, avant qu'il ne contracte quelque stupide maladie ou n'engrosse quelque greluche de douze ans aux gros seins et à la petite cervelle, ou encore ne soit mêlé à quelque scandale public. Je ne m'étais jamais occupée de cette question auparavant. C'étaient toujours Brian ou mon père, ou les deux, qui faisaient la leçon à mes garçons.

Patrick fut patient avec moi.

— Maman, me dit-il finalement, il y a quelque chose de spécial que tu veux me demander ? J'essaierai de répondre. Tantine B'Lou m'a fait passer le même examen qu'à Alice et Doris… et je n'ai été collé que sur une seule question.

(Sans commentaires.)

— Quelle était cette question ?

— Je n'ai pas su définir la « grossesse ectopique ». Maintenant, je sais. Je dois ?

— Laisse tomber. Est-ce que tante Betty Lou ou oncle Nelson t'ont parlé de la Fondation Ira Howard ?

— Un peu. Quand Alice a commencé à flirter, oncle Nelson m'a pris à part pour me dire de m'occuper de mes oignons et de rester bouche cousue… puis de revenir le voir quand j'aurais envie de flirter moi-même. Au cas où. Je ne croyais pas que j'en aurais envie. Eh bien, si. Et… c'est alors qu'il m'a parlé des primes pour les bébés. Pour les bébés Howard. Les bébés Howard seulement.

— Oui. Bon, je pense que tante Betty Lou et oncle Nelson t'ont tout dit. Euh… Oncle Nelson t'a-t-il montré les gravures de Forberg ?

— Non.

(Bon sang, Briney, pourquoi n'es-tu pas là ? C'est ton boulot.)

— Alors, il faut que je te les montre. Si j'arrive à remettre la main dessus.

— Tantine B'Lou me les a montrées. Elles sont dans ma chambre, dit-il avec un sourire timide. J'aime bien les regarder. Tu veux que j'aille te les chercher ?

— Non. Eh bien, à ta guise. Patrick, tu m'as l'air de savoir tout ce qu'un garçon de ton âge a besoin de savoir sur le sexe. Y a-t-il quelque chose que je puisse ajouter ? Ou faire pour toi ?

— Euh… je ne crois pas. Enfin… Tante B'Lou avait l'habitude de m'approvisionner en capotes. Je lui ai promis de toujours en utiliser… mais, chez Walgren, ils refusent d'en vendre à quelqu'un de mon âge.

(Jusqu'où était allée Betty Lou ? Est-ce que les rapports avec une tante sont incestueux ? Correction : avec une tante par alliance. Ils ne sont pas liés par le sang. Maureen, mêle-toi de ce qui te regarde.)

— Entendu, je t'approvisionnerai. Euh, Patrick, où les as-tu utilisées ? Pas « avec qui » mais « où » ?

— Jusqu'ici je ne connais qu'une seule fille assez bien… et sa mère est très sourcilleuse. Elle lui a dit de ne faire ça qu'à la maison, dans leur salle de jeu du sous-sol. Ou ailleurs.

(Je ne l'interrogeai pas sur le « ou ailleurs ».)

— Sa mère me semble avoir beaucoup de bon sens. Eh bien, mon chéri, tu peux le faire ici aussi, à la maison, en toute sécurité. Mais nulle part ailleurs, j'espère. Pas à Swope Park, par exemple. Trop risqué. (Maureen, c'est toi qui dis ça ?)

Ils étaient tous les trois de braves enfants et je n'eus pas de problème avec eux. À la maison, tout marchait comme sur des roulettes et, à part une petite supervision de temps en temps, j'avais tout le loisir nécessaire pour étudier. Lorsque Susan se maria en août 1952, j'avais rien moins que quatre diplômes : une licence ès lettres, une licence en droit, une maîtrise ès sciences et un doctorat de philosophie. Absurde !

Mais voici comment le lapin est entré dans le chapeau.

Je ne pouvais pas me réclamer d'une éducation secondaire, parce qu'un bachot datant de 1898 se serait assez mal accordé avec mon âge Howard prétendu (quarante-quatre ans en 1946). Oh, chaque fois que possible, je disais que j'avais « plus de vingt et un ans » mais, poussée dans mes derniers retranchements, je déclarais mon âge Howard et évitais les situations qui pouvaient me rattacher à un événement antérieur a 1910. Dans l'ensemble, je m'en tirais en gardant la bouche cousue : jamais de « Avez-vous connu ceci ou cela ? » ni de « Vous vous rappelez quand…»

C'est pourquoi je ne m'étais pas inscrite comme étudiante mais comme auditrice libre. Puis j'avais demandé à entrer dans un cycle progressif pour préparer des examens et je n'avais pas rechigné devant les droits d'inscription spéciaux qu'on me facturait ; tout cela parce que je voulais savoir où je me situais en littérature anglaise et américaine, en histoire d'Amérique, en histoire mondiale, en mathématiques, en latin, en grec, en français, en allemand, en espagnol, en anatomie, en physiologie, en chimie, en physique et en science fondamentale. Jusqu'à la fin du semestre, je fus régulière aux examens, bûchant la nuit et n'hésitant pas à suivre un cours supplémentaire de l'autre côté au boulevard en guise de dessert.

Vers le début des classes d'été, je fus convoquée au bureau du doyen d'académie, le Dr Bannister.

— Veuillez vous asseoir, madame Johnson.

Je m'assis et attendis. Par son aspect, il me rappelait M. Clemens, même s'il ne portait pas de costume blanc et ne fumait pas (grâce au ciel !) ces horribles cigares. Mais il avait le même halo de cheveux blancs hirsutes et le même air de Satan jovial. Il me plut d'emblée.

— Vous avez terminé vos examens spéciaux, poursuivit-il. Puis-je vous demander quelles sont désormais vos visées ?

— Je ne visais rien de particulier, monsieur. J'ai voulu passer des examens pour savoir quel était mon niveau.

— Hum ! Vos antécédents ne font état d'aucune éducation secondaire.

— J'avais un précepteur particulier, monsieur.

— Oui, c'est ce que je vois. Vous n'êtes jamais allée à l'école ?

— Si, dans beaucoup d'écoles, monsieur. Mais trop brièvement pour avoir un livret scolaire suivi. Mon père voyageait énormément.

— Que faisait votre père ?

— Il était docteur en médecine, monsieur.

— Vous en parlez au passé.

— Il a été tué à la bataille d'Angleterre, monsieur.

— Oh, désolé ! Madame Johnson, votre niveau réel est celui d'une licenciée ès lettres… Non, non, écoutez-moi d'abord. Nous ne décernons pas ce diplôme, ni aucun diplôme, au seul vu d'un examen, sans autres références. Avez-vous l'intention d'être sur le campus pour les deux semestres suivants ? L'année scolaire 1946-1947.

— Certes. Et pour les classes d'été aussi. Et ensuite également, car je compte préparer un doctorat, si j'obtiens ma licence.

— Vraiment ? Dans quelle matière ?

— La philosophie. La métaphysique en particulier.

— Ma foi, madame Johnson, vous me surprenez beaucoup. Sur votre fiche, vous vous êtes présentée comme « mère de famille ».

— C'est exact, monsieur. J'ai encore trois enfants à la maison. Toutefois, deux d'entre eux sont des adolescentes, et toutes deux excellentes cuisinières. En nous partageant le travail, nous avons le temps d'aller toutes à l'école. Et je vous assure qu'il n'y a rien de fondamentalement incompatible entre la vaisselle et la curiosité pour les noumènes. Je suis une grand-mère qui n'a jamais eu le loisir d'aller en classe. Mais je ne pense pas être trop vieille pour apprendre. Mamie refuse de s'asseoir au coin au feu pour tricoter. Le Dr Will Durant a donné des conférences ici en 1921, ajoutai-je. Cela a été ma première approche de la métaphysique.

— Oui, j'ai moi-même suivi ses cours du soir au Grand Avenue Temple. Un conférencier charmant. Mais vous me semblez trop jeune. C'était il y a vingt-cinq ans.

— Mon père m'avait emmenée. Je me suis promis de reprendre l'étude de la philosophie dès que j'en aurais le temps. Le moment est venu.

— Je vois. Madame Johnson, savez-vous ce que j'enseignais avant d'entrer dans l'administration ?

— Non, monsieur. (Bien sûr que je le sais ! Père aurait eu honte de moi si je n'avais pas cherché à savoir préalablement où je mettais les pieds.)

— J'enseignais le latin et le grec… et les philosophes grecs. Puis, les années ont passé, le latin a cessé d'être obligatoire, le grec a cessé d'être proposé et les philosophes grecs ont été relégués dans l'ombre au profit des idées « modernes », telles que celles de Freud, Marx, Dewey, Skinner. Alors j'ai été forcé de trouver autre chose à faire sur le campus… ou de chercher un boulot ailleurs, dans l'effervescence des bureaux de placement. (Il eut un sourire amer.) Difficile. Un professeur de physique peut trouver du travail chez Dow Chemical ou D.D. Harriman. Mais un professeur de grec ? Enfin, passons. Vous dites que vous songez à suivre les classes d'été ?

— Oui, monsieur.

— Supposons qu'on vous fasse entrer en dernière année dès maintenant… et qu'on vous décerne votre diplôme à la fin du premier trimestre, en janvier 1947. Licence ès lettres, euh, matière principale, langues vivantes, matière secondaire… oh, ce que vous voudrez. Langues mortes, histoire. Mais vous pouvez profiter des classes d'été et du premier semestre pour vous adonner à votre vraie vocation, la métaphysique. Hum ! Je suis un grand-père moi-même, madame Johnson, et un professeur obsolète de matières oubliées. Cela vous plairait-il que je sois votre conseiller universitaire ?

— Oh, vous accepteriez ?

— Votre projet m'intéresse… et je suis sûr que nous pourrons rassembler un comité de sympathisants pour vous soutenir. Hum…

Le grand âge a sa gloire et ses entraves ;
La mort achève tout ; mais il y a quelque chose avant la fin,
Quelque noble travail qui mérite d'être accompli
Et sied aux hommes qui combattirent les dieux.

J'enchaînai :

Les lumières commencent à scintiller sur les rochers ;
Le jour s'évapore ; la lune monte lentement ; de profonds
Gémissements s'élèvent de maintes voix. Venez, mes amis,
Il est encore temps, cherchons un nouveau monde.

Il eut un large sourire et répondit :

Réveillez-vous et, tous en rang, battons
Les sillons sonores ; car j'ai formé le dessein
De naviguer au-delà du crépuscule et des nuées
De toutes les étoiles de l'occident, jusqu'à ma mort.

— Tennyson tient le coup, n'est-ce pas ? dit-il en se levant. Et si Odysseus peut défier le temps, nous aussi. Venez me voir demain. Nous mettrons au point un programme d'études pour votre doctorat. L'essentiel sera votre travail personnel, mais nous regarderons le calendrier universitaire pour voir quels cours pourraient vous être utiles.

En juin 1950, je reçus le titre de docteur en philosophie, option métaphysique. Ma thèse s'intitulait : *Comparaison entre tes cosmologies d'Aristoclès, d'Arouet et de Djougatchvili, considérées du point de vue épistémologico-téléologico-eschatologique*. Le contenu réel était inexistant, comme toute bonne métaphysique, mais je l'émaillai d'algèbre de Boole, tendant à prouver (sous réserve de résolution) que Djougatchvili était un scélérat sanguinaire… comme le savaient trop bien les koulaks d'Ukraine.

Je donnai un exemplaire de ma thèse au père MacCaw et l'invitai à ma soutenance. Il accepta puis, jetant un coup d'œil à mon texte, il sourit.

— Je crois que Platon aurait été heureux d'être en compagnie de Voltaire… mais chacun d'eux déclinerait la compagnie de Staline.

Pendant longtemps, le père MacCaw fut la seule personne capable de traduire correctement ces trois noms à première vue… hormis le Dr Bannister, qui m'avait suggéré cette plaisanterie.

La thèse était sans importance. Mais la règle du jeu voulait que j'y instille une quantité suffisante de scolastique pour justifier le diplôme. Et, pendant quatre années, je me suis vraiment offert du bon temps, d'un côté du boulevard comme de l'autre.

Dès que j'eus obtenu mon diplôme, je m'inscrivis à l'École de médecine de l'université du Kansas et à l'École de droit de Kansas City, ce qui n'était pas incompatible, car les cours de droit avaient lieu la nuit et ceux de médecine le jour. Je ne visais pas un diplôme de docteur en médecine, mais une maîtrise de biochimie. Je dus m'inscrire à une série de cours dans une section supérieure et, pour cela, dus d'abord me faire accepter comme étudiante en chirurgie. (Je crois que j'aurais été recalée si je ne m'étais pas présentée avec un doctorat tout neuf à la main.) Je ne me souciais pas vraiment d'obtenir cette maîtrise ; je voulais simplement m'offrir de solides connaissances en sciences appliquées comme hors-d'œuvre intellectuel. Père en aurait été enchanté.

J'aurais pu avoir ce diplôme en un an. Je suis restée plus longtemps parce qu'il y avait encore d'autres cours que je désirais suivre. Parallèlement, l'École de droit exigeait en principe quatre années d'études… mais j'y avais déjà assisté à de nombreux cours du temps où Brian préparait son diplôme de droit, en 1934-1938. Le doyen était d'accord pour me délivrer un certificat de scolarité sur simple examen du moment que je payais plein tarif pour chaque cours. C'était une école privée : les tarifs étaient une considération déterminante.

Je passai mon examen d'admission au barreau au printemps 1953, et fus reçue, à la surprise de mes camarades et de mes professeurs. Le fait que mes papiers étaient au nom de « M.J. Johnson » et non de « Maureen Johnson » m'a peut-être aidée. Dès lors que cette admission m'était acquise, on ne fit aucune difficulté pour mon diplôme de droit ; l'école se vantait du pourcentage de ses étudiants qui parvenaient à entrer au barreau, un obstacle bien plus dur à négocier que le diplôme.

C'est ainsi que j'ai légitimement obtenu quatre diplômes universitaires en six ans. Mais, honnêtement, je crois que c'est au petit collège catholique, où j'étais une simple auditrice libre, que j'en ai appris le plus.

Surtout grâce à un prêtre jésuite nippo-américain, le père Tezuka.

Pour la première fois de ma vie, j'avais une chance d'apprendre les langues orientales et j'ai sauté sur l'occasion. Ce cours était destiné à former des missionnaires pour remplacer ceux que la guerre avait liquidés. On y trouvait à la fois des prêtres et des séminaristes. Je fus acceptée pour une seule et unique raison, je pense : les structures linguistiques, les idiomes et la culture japonais font apparaître des différences entre les hommes et les femmes plus grandes encore que la culture et la langue américaines. J'étais un « outil pédagogique ».

Au cours de l'été que nous avions passé à Chicago, en 1940, j'avais pu étudier la sémantique sous la férule du comte Alfred Korzybski et du Dr S.I. Hayakawa, car l'institut de sémantique générale était proche de notre lieu d'habitation, de l'autre côté au Mail, à quelques pâtés de maisons du 1234E 56e Rue. J'avais été frappée par l'importance que les deux érudits attachaient au fait qu'une culture se reflète dans son langage, les deux aspects étant si intimement liés qu'il est nécessaire de recourir à un autre langage d'une structure différente (un « métalangage ») pour traiter la question de manière adéquate.

Ici, il est important de noter les dates. Le président Patton fut élu en novembre 1948 et succéda au président Barkley en janvier 1949.

L'incident d'Ozaka eut lieu en décembre 1948, entre l'élection de Patton et son investiture. Le président Patton fut donc confronté à une rébellion ouverte dans nos possessions d'Extrême-Orient, précédemment connues sous le nom d'Empire japonais. La société secrète Le Vent Divin semblait disposée à troquer indéfiniment dix de ses hommes contre un seul des nôtres.

Dans son discours inaugural, le président Patton fit savoir aux Japonais et au monde que ce troc n'était pas acceptable. Désormais, pour un Américain mort, on détruirait et profanerait un lieu saint shintoïste. Et le prix irait en augmentant à chaque incident.

18

LE CÉLIBAT

Je ne suis pas experte dans l'art de gouverner un pays conquis et je m'abstiendrai donc de critiquer la politique du président Patton concernant nos possessions d'Extrême-Orient. Mon cher ami et mari, le Dr Jubal Harshaw, me dit (et les histoires de Boondock le confirment) que, dans sa chronologie à lui (code Neil Armstrong), les politiques furent entièrement différentes, prônant l'assistance plutôt que l'écrasement des ennemis vaincus.

Mais les deux politiques (dans les deux chronologies) furent désastreuses pour les États-Unis.

De 1952 à 1982, je n'ai jamais eu vraiment l'occasion de me servir de ma connaissance du japonais parlé et écrit. Mais, vingt-quatre siècles plus tard, Jubal me demanda d'accepter une étrange mission, après être passée de l'apprentissage en régénération aux *Time Corps*. Le résultat de la longue et pénible guerre entre les États-Unis et l'Empire japonais fut désastreux pour les deux camps dans tous les espaces-temps supervisés par le Cercle des ouroboros, aussi bien ceux où les États-Unis « gagnèrent » que ceux où ce fut l'Empire japonais qui « gagna », en temps 7 (code Fairacres) par exemple, où l'*empereur et le Reichsführer divisèrent le continent en prenant le Mississippi pour milieu.*

Les mathématiciens des *Time Corps,* sous la direction de Libby Long, et leur banque de simulateurs informatiques, supervisés par Mycroft Holmes (l'ordinateur qui mena la Révolution lunaire en temps 3), essayèrent de déterminer s'il était possible ou non de

créer une histoire révisée dans laquelle la guerre nippo-américaine de 1941-1945 n'eût jamais eu lieu. Si oui, cela éviterait-il la détérioration constante de la planète *Terre* qui commença au lendemain de cette guerre dans tous les espaces-temps explorés ?

À cette fin, les *Corps* avaient besoin d'agents avant 1941 au Japon et aux États-Unis. Les agents pour les États-Unis ne posaient pas de problème, car il y avait à Boondock une énorme documentation sur la langue, l'histoire et la culture américaines du XX^e^ siècle grégorien et *Tertius* comptait de nombreux résidents qui avaient effectivement connu cette culture dans les années visées ou approximativement : Lazarus Long, Maureen Johnson, Jubal Harshaw, Richard Campbell, Hazel Stone, Zeb Carter, Hilda Mae Burroughs, Deety Carter, Jake Burroughs et d'autres, surtout Anne, en qualité de « témoin impartial ». Je sais qu'elle a fait partie de la mission. Avec d'autres probablement.

Mais le nombre des résidents de *Tellus Tertius* familiarisés avec la langue et la culture japonaises du XX^e^ siècle était compris entre zéro et rien. Il y avait deux résidents d'ascendance chinoise, Toung Tsia et Marcy Tchoï-Mou, qui étaient physiquement conformes aux normes japonaises mais ne connaissaient ni le japonais, ni la culture japonaise.

Je ne pouvais évidemment pas passer pour nippone – les Japonaises rousses sont à peu près aussi courantes que les puces savantes – mais je parlais et écrivais le japonais, non comme une indigène mais comme une étrangère l'ayant étudié. On prit donc une décision raisonnable : j'irais en tant que touriste – une touriste exceptionnelle qui eût pris la peine d'apprendre la langue, la culture et l'histoire de l'empire du Soleil-Levant avant d'y aller.

Un étranger qui se donne le mal d'étudier à l'avance ces aspects du pays qu'il visite est toujours le bienvenu, s'il respecte les règles de politesse en usage. Il est facile de dire que tout touriste devrait en faire autant mais, dans la pratique, c'est difficile et onéreux, en temps et en argent. J'ai un don pour les langues et j'adore les apprendre. Ainsi, à soixante-dix ans, je connaissais cinq langues vivantes, dont la mienne.

Restent un millier de langues dont j'ignore tout et environ trois milliards de gens avec qui je ne peux pas échanger un mot. Un travail qui me dépasse : un labeur de titan.

Mais j'étais suffisamment armée pour jouer le rôle d'une inoffensive touriste dans la décennie qui précéda la grande guerre de 1941-1945. Je partis donc. On me déposa à Macao, un endroit où la corruption est de règle et où on peut presque tout obtenir avec de l'argent. J'étais pourvue d'une énorme quantité d'argent et de trois passeports parfaitement authentiques ; selon le premier, j'étais canadienne, selon le deuxième américaine et selon le troisième britannique.

Je pris le ferry jusqu'à Hong Kong, ville beaucoup plus honnête mais ou l'argent est néanmoins hautement considéré. J'avais pu remarquer que ni les Américains ni les Britanniques n'étaient particulièrement bien vus en Extrême-Orient à l'époque, mais que les Canadiens n'inspiraient aucune répugnance caractérisée et j'utilisai donc en premier mon passeport attestant que j'étais née en Colombie Britannique et vivais à Vancouver. Un navire hollandais, le *MV Ruys,* me conduisit de Hong Kong à Yokohama.

De 1937 à 1938, j'ai passé une année merveilleuse, à me promener tout autour du Japon, à dormir dans des auberges du cru, à béer d'admiration à la vue du Fouji-Yama à l'aube, à croiser dans la Mer intérieure à bord d'un vapeur minuscule, à savourer les charmes d'un des plus beaux pays et d'une des plus belles cultures de toutes les histoires, tout en accumulant des notes que j'enregistrais sur un implant réagissant à la voix, très semblable à celui que j'utilise en ce moment même.

Je portais en outre une balise de détresse, également en implant interne et semblable à celle que je porte actuellement ; le fait que les *Time Corps* ne m'aient pas encore retrouvée indique simplement qu'ils ne savent pas sur quelle planète je suis : l'équipement est suffisamment sensible pour permettre de dépister un agent égaré en quelque endroit qu'il se situe, à condition toutefois qu'il soit bien sur la planète correspondant au point de chute.

Voila pour les mauvaises nouvelles. Voici les bonnes. Pendant cette année au Japon, j'ai plusieurs fois entendu parler d'une Anglaise (Américaine) (Canadienne) rousse qui faisait du tourisme dans l'Empire et étudiait les jardins japonais. Elle parlait la langue du pays et on disait qu'elle me ressemblait… bien que ceci ne signifiât pas grand-chose : nous autres aux yeux ronds, nous nous

ressemblons tous pour eux, mais les cheveux roux sont toujours très remarqués au Japon.

Ai-je été (serai-je) envoyée pour une autre mission dans le Japon d'avant-guerre : Suis-je connectée sur moi-même en circuit fermé ? Le paradoxe ne m'effraie pas : les agents des *Time Corps* sont habitués aux chronocycles : je suis déjà surcyclée sur l'année 1937-1938, puisque j'ai vécu cette année une première fois à Kansas City avec un intermède de deux semaines en juillet (après la naissance de Priscilla et les examens de droit de Brian), que nous avons passé dans les canyons de l'Utah – Bryce, Cedar Breaks et North Rim – pour fêter les deux événements.

Si je suis également surcyclée au Japon la même année, cela signifie qu'une triple boucle sera opérée sur ma ligne de temps personnelle après mon présent actuel et que donc… Pixel va pouvoir transmettre mon message et que je serai secourue. Il n'y a pas de paradoxes temporels : tous les paradoxes apparents peuvent être démêlés.

Mais mon espoir ne tient qu'à un fil ténu.

Le mardi 5 août 1952, temps 2, commença tristement pour Maureen… entièrement seule pour la première fois de sa vie, seule avec la fastidieuse corvée de nettoyer, de fermer et de revendre notre vieille maison. Mais un jour heureux dans un sens. Ma vie conjugale s'était terminée quand Brian avait divorcé de moi ; mon veuvage se terminait par le mariage de Susan ; cette corvée marquait le début de mon célibat.

Quelle différence entre le veuvage et le célibat ? Considérez donc la chose d'un point de vue historique. Quand je me suis mariée, à la fin du XIX^{e} siècle, les femmes étaient incontestablement des citoyens de second ordre et tout le monde trouvait cela normal. Dans la plupart des États, les femmes ne pouvaient ni voter, ni signer de contrats, ni posséder de biens immobiliers, ni siéger dans un jury, ni faire quantité de choses très ordinaires sans le consentement d'un homme : son père, son mari ou son fils aîné. La plupart des arts et métiers ou autres activités lui étaient interdits. Une femme avocat, une femme médecin, une femme ingénieur suscitaient la même surprise qu'un ours dansant la valse.

« La surprise ne vient pas de ce qu'un ours valse bien, mais de ce qu'il valse, tout simplement », disait le Dr Samuel Johnson, je crois, un homme qui considérait les femmes comme des individus de troisième catégorie, inférieurs aux Écossais et aux Américains : deux groupes situés très bas dans son estime.

Au fil du XXe siècle, le statut légal de la femme s'améliora peu à peu. En 1982, presque toutes les lois discriminatoires envers les femmes avaient été abolies.

Plus subtiles, mais tout aussi importantes et indéracinables, étaient les préventions culturelles contre les femmes. Un exemple :

Pendant l'été de 1940, quand nous habitions Woodlawn Avenue à Chicago, nous fûmes submergés d'invités durant les deux semaines de la convention nationale démocrate. Un juriste Howard, Rufus Briggs, me dit un matin au petit déjeuner :

— J'ai laissé mon linge sale sur cette balancelle où j'ai dormi. Il faut que ce soit fait dans les vingt-quatre heures et dites-leur d'amidonner les cols, mais seulement les cols.

— Dites-le-leur vous-même, répondis-je d'un ton brusque.

Je ne débordais pas de bonne humeur parce que j'avais dû veiller tard la nuit précédente pour dresser des lits de fortune aux derniers arrivants, tels que Briggs justement. Il était un de ces imbéciles heureux qui avaient débarqué à Chicago sans se douter que toutes les chambres d'hôtel, jusqu'à Gary dans l'Indiana, avaient été réservées pour cette période deux bons mois à l'avance. Puis, je m'étais levée tôt et j'avais déjeuné dans la cuisine pour préparer un breakfast à une douzaine d'autres personnes.

Briggs me regarda d'un air de ne pas en croire ses oreilles.

— Vous n'êtes pas la maîtresse de maison ?

— Je suis la maîtresse de maison. Mais pas votre servante.

Briggs plissa les yeux et se tourna vers Brian.

— Monsieur Smith ?

— Vous avez commis une méprise, monsieur Briggs, répondit calmement Brian. Cette dame est mon épouse. Je vous l'ai présentée hier soir, mais les lumières étaient faibles et nous chuchotions pour ne pas réveiller les autres. C'est pourquoi vous ne semblez pas l'avoir reconnue ce matin. Mais je suis sûr que Mme Smith se fera un plaisir d'expédier votre linge à la blanchisserie, à titre de faveur envers un invité.

— Non, dis-je.

Ce fut au tour de Briney de s'étonner.

— Maureen ?

— Je ne m'occuperai pas de son linge et je ne préparerai pas son petit déjeuner demain. Son seul commentaire ce matin a été pour se plaindre de ses œufs ; il ne m'a même pas dit merci quand je l'ai servi. Il n'aura qu'à aller déjeuner dehors demain. Il trouvera sûrement quelque chose d'ouvert dans la 63e Rue. Mais j'ai une déclaration à vous faire, à vous tous, ajoutai-je en me tournant vers les autres. Nous n'avons pas de domestiques ici. J'ai tout autant envie que vous d'arriver à l'heure à la convention. Hier, j'étais en retard parce que j'ai dû faire les lits et la vaisselle. Une seule d'entre vous a fait son lit elle-même : merci, Merle ! Je ne vais pas faire les lits tous les jours. Si vous ne vous en chargez pas vous-mêmes, vous les trouverez tels quels à votre retour. Dans l'immédiat, je veux des volontaires pour débarrasser la table et laver la vaisselle… et si je ne les ai pas, je ne préparerai le petit déjeuner de personne demain.

Une heure plus tard, Brian et moi partîmes pour la convention. Tandis que nous marchions jusqu'à la station El, il me dit :

— Mo, c'est la première fois que j'ai la possibilité de te parler en privé. Je n'ai vraiment pas apprécié ton refus de m'aider dans mon conflit avec un autre juriste de la Fondation.

— Que veux-tu dire ? demandai-je (sachant très bien où il voulait en venir).

— Quand j'ai dit à M. Briggs que tu te ferais un plaisir de t'occuper de son linge, tu as froidement refusé, en me donnant tort. Ma chère, tu m'as humilié.

— Briney, c'est toi qui m'as humiliée en essayant de me faire revenir en arrière après ce que je lui avais dit. Je me suis simplement campée sur mes positions.

— Mais il s'était trompé, chérie. Il t'a prise pour une domestique. J'ai essayé d'arrondir les angles en parlant d'une faveur faite à un invité.

— Pourquoi ne t'es-tu pas proposé toi-même d'apporter son linge à la blanchisserie ?

— Hein ?

Brian parut sincèrement déboussolé.

— Je vais te le dire, moi, pourquoi tu ne t'es pas proposé. Parce que, vous autres hommes, vous considérez que le blanchissage est un travail de femme. Et c'est le cas, quand il s'agit de ton linge et que je suis ton épouse. Mais je ne suis pas mariée à Rufus Briggs et je ne serai pas sa domestique. C'est un plouc.

— Maureen, quelquefois je ne te comprends pas.

— En effet. Ça t'arrive.

— Je veux dire : cette histoire de lits et de vaisselle, par exemple. À la maison, nous ne demandons pas aux invités de faire la vaisselle ou leur lit.

— À la maison, Briney, j'ai toujours deux ou trois grandes filles pour m'aider… et jamais une douzaine d'invités à la fois. Et nos invitées féminines m'offrent généralement leur aide et, si j'en ai besoin, j'accepte. Aucun rapport avec cette bande à laquelle je suis confrontée. Ce ne sont pas nos amis ; ce ne sont pas nos parents ; pour la plupart, ce sont de parfaits inconnus pour moi, et ils se conduisent comme si je dirigeais une pension de famille. Mais, en principe, ils me disent au moins merci et s'il vous plaît. Briggs, non. Briney, au fond, toi et M. Briggs avez la même attitude envers les femmes ; vous considérez tous les deux qu'elles sont à votre service.

— Je ne trouve pas. Je crois que tu n'es pas loyale.

— Ah bon ? Alors, je te le demande de nouveau : si tu voulais être aimable avec un invité, pourquoi ne lui as-tu pas proposé tes services ? Tu sais te servir d'un téléphone et des pages jaunes aussi bien que moi ; tu aurais pu fort bien faire le nécessaire. Il n'y a rien qui requière des talents spécifiquement féminins dans le fait d'expédier du linge chez un blanchisseur. Tu peux t'en charger aussi facilement que moi. Pourquoi as-tu trouve plus approprié de proposer *mes* services malgré mon opposition déclarée ?

— Il me semblait que l'amabilité l'exigeait.

— L'amabilité envers qui, monsieur ? Ta femme ? Ou ton associé qui s'était montré impoli envers elle ?

— Euh… La discussion est close.

Cet incident n'était pas inhabituel. Il était exceptionnel seulement en ce sens que j'avais refusé d'assumer le rôle conventionnel de subordonnée que tout homme attendait de toute femme, quelle qu'elle fût. Ce n'est pas une loi qui peut changer de telles attitudes, qui sont enseignées par l'exemple depuis la plus tendre enfance.

Ce type de comportement ne peut pas être abrogé comme une loi, parce qu'il s'enracine généralement dans l'inconscient. Tenez, par exemple, lorsqu'il s'agit de faire du café. Vous êtes dans un groupe mixte, une réunion d'affaires, une assemblée associative ou quelque chose du même genre. Le café est un excellent stimulant pour agiter des idées et il y a tout ce qu'il faut pour le faire a portée de main.

Qui va s'en charger ? Cela pourrait être un homme. Mais ne prenez pas le pari. Vous perdriez à dix contre un.

Faisons un bond dans le temps, trente ans après l'incident Rufus Briggs, le plouc en col amidonné. En 1970, la plupart des inégalités légales entre les sexes avaient disparu. L'incident qui suit se situe lors d'une réunion de comité de Skyblast Freight, une entreprise D.D. Harriman. Je faisais partie de la direction et ce n'était pas ma première réunion. Je connaissais de vue tous les autres directeurs, et réciproquement, du moins, ils avaient tous eu l'occasion de me voir au moins une fois.

Je veux bien admettre que j'avais l'air plus jeune que lors de notre précédente rencontre. J'avais fait remodeler mes seins pendouillants et mâchonnés par les bébés, et retendre la peau de mon visage au moyen de petits plis à la naissance des cheveux, à l'hôpital de Beverly Hills, puis j'étais allée dans une ferme de santé en Arizona pour acquérir une superforme et perdre quinze livres. J'étais ensuite allée à Vegas où je m'étais ruinée en habits neufs, très féminins et ultrachics, sans commune mesure avec les tailleurs-pantalons que portaient la plupart des femmes d'affaires. J'avais vécu quatre-vingt-huit ans, j'en avouais cinquante-huit, mais on ne me les donnait même pas. Je crois que j'avais, à vue d'œil, la quarantaine élégante.

J'attendais dans l'antichambre devant la salle de réunions : il n'était pas question d'entrer avant d'avoir été appelée. Ces réunions de comité étaient de mornes rituels… mais la moindre absence pouvait déclencher une crise.

Au moment où la lumière commençait à clignoter à la porte de la salle de réunions, un homme entra en coup de vent dans l'antichambre : M. Phineas Morgan, qui était à la tête d'un groupe d'actionnaires majoritaires. Il se précipita vers la lumière clignotante en retirant son manteau à la hâte. Au passage, il me lança :

— Occupez-vous-en !

Je fis un écart et laissai le manteau retomber par terre.

— Eh ! Morgan !

Il s'arrêta, se retourna.

— Votre manteau, dis-je en lui désignant le sol.

Il passa de la surprise à la stupéfaction, puis à l'indignation, à la colère et à la vindicte en une seule seconde.

— Mais… petite gourde ! Je vous ferai virer !

— Ne vous gênez pas.

Je le précédai dans la salle de réunions et m'assis à la place marquée de mon nom. Il s'installa en face de moi et, en quelques instants, son visage changea une nouvelle fois d'expression.

Phineas Morgan n'avait pas intentionnellement traité une codirectrice comme une domestique. Il avait vu une silhouette féminine qui, dans son esprit, appartenait nécessairement au personnel : secrétaire, réceptionniste ou quelque chose comme ça. Il était en retard et, dans sa hâte, avait supposé que cette « employée subordonnée » allait tout naturellement accrocher son manteau pour lui permettre de gagner du temps.

Moralité ? En 1970, temps 2, le système légal présumait que tout homme était innocent tant qu'on n'avait pas établi la preuve de sa culpabilité ; en 1970, temps 2, le système culturel présumait que toute femme était une subordonnée tant qu'on n'avait pas établi la preuve du contraire, en dépit des lois affirmant l'égalité des sexes.

Il allait falloir tordre le cou à cette présomption.

Le 5 août 1952 marque le début de mon célibat parce que c'est le jour où j'ai pris la ferme résolution d'être dorénavant traitée avec les mêmes droits et privilèges qu'un homme, sans quoi on m'entendrait ruer dans les brancards. Je n'avais plus de famille, je ne pouvais plus avoir d'enfants, je ne cherchais pas de mari, j'étais financièrement indépendante (et pas qu'un peu !) et j'étais absolument déterminée à ne plus jamais « expédier le linge » sous prétexte que j'utilisais les toilettes prévues pour s'asseoir et non celles prévues pour rester debout.

Je n'avais pas l'intention d'être agressive. Si un monsieur m'ouvrait la porte, j'acceptais ses égards et l'en remerciais. Les messieurs adorent les petites galanteries ; les dames adorent en être

l'objet, les acceptent de bonne grâce, avec un sourire et un mot de remerciement.

Je dis cela parce que, dans les années 70, nombre de femmes se sentirent obligées d'accabler de leur mépris tout homme qui oserait se montrer galant, en leur tendant une chaise ou en les aidant à descendre de voiture, par exemple. Ces femmes (une minorité, mais omniprésente et détestable) considéraient la courtoisie traditionnelle comme une insulte. J'en suis venue à les assimiler à une « mafia lesbienne ». Je n'affirmerai pas qu'elles étaient toutes lesbiennes (quoique, pour certaines d'entre elles, j'en sois sûre), mais leur comportement m'incitait à les mettre toutes dans le même sac.

Je me demande où celles d'entre elles qui n'étaient pas lesbiennes trouvaient leurs partenaires hétérosexuels. Quel genre de chiffe molle pouvait endurer cette agressivité féminine ? Hélas, force est de reconnaître que, dans les années 70, les chiffes molles de toute espèce étaient légion. C'était le règne des traîne-savates. Les hommes, les vrais, masculins, galants et qui ne se laissaient pas mener par le bout au nez, se faisaient de plus en plus rares.

Avant de fermer la maison, mon principal problème était les livres : lesquels conserver, lesquels jeter, lesquels emporter avec moi ? Les meubles et les petites choses, de la vaisselle aux draps de lit, seraient donnés à une bonne œuvre. Nous avions habité cette maison pendant vingt-trois ans, de 1929 à 1952. L'essentiel au mobilier avait le même âge ou presque et, après avoir essuyé les tornades des enfants, sa valeur marchande ne justifiait pas que je loue un garde-meuble, d'autant que je n'avais pas l'intention de fonder un nouveau foyer dans les années à venir.

J'hésitai au sujet de mon vieux piano droit. C'était un vieil ami ; Briney me l'avait offert en 1909 et c'était déjà, à l'époque, une occasion (de deuxième ou troisième main). C'était le premier signe que la *Brian Smith Associates* n'était plus au rouge. Brian l'avait payé quatorze dollars dans une vente aux enchères.

Non ! Si mes plans marchaient, j'avais intérêt à voyager léger. On peut louer des pianos n'importe où.

Une fois résignée à abandonner mon piano, les autres décisions étaient faciles. Je commençai par les livres. D'abord, les rassembler

tous dans la salle de séjour… non, dans la salle à manger et les empiler sur la table. Autant que possible. Et le reste par terre. Qui eût cru qu'une maison pouvait contenir autant de livres ?

Amener la grande table roulante et entasser dessus les livres destinés à la consigne. Amener ensuite la petite table à thé et y entasser ceux que je désirais emporter. Puis entasser les volumes destinés à l'Armée du Salut sur des tables de jeu. L'Armée du Salut ou n'importe quelle autre œuvre de charité. Les premiers arrivés pourront saisir le tout : livres, habits, draps, meubles, tout ce qu'ils voudront. Mais il faudra qu'ils viennent le chercher.

Une heure après, j'étais encore en train de me répéter : Non ! Ne renonce pas à la lecture ! S'il y a un ouvrage que tu as envie de lire, mets-le sur la pile « à emporter » – tu feras le vide plus tard.

C'est alors que j'entendis un chat miauler.

— Oh, cette fille ! me dis-je. Susan, qu'est-ce que tu m'as fait ?

Deux ans auparavant, nous nous étions retrouvés sans chat à la suite de la tragique disparition de Captain Blood, petit-fils de Chargé d'Affaires, victime d'un chauffard dans Rockhill Boulevard. Durant les quarante-trois années qui avaient précédé, je n'avais jamais songé à vivre sans chat. Je suis assez d'accord avec M. Clemens, qui avait l'habitude de louer trois chats lorsqu'il rentrait chez lui dans le Connecticut, afin de donner un côté « habité » à sa maison.

Mais, cette fois, j'avais décidé de me débrouiller sans chat. Patrick avait dix-huit ans, Susan seize et chacun avait reçu sa liste Howard. Je pouvais donc m'attendre à ce qu'ils quittent le bercail dans un avenir proche.

Les chats ont un inconvénient majeur. Quand vous en avez adopté un, c'est pour la vie. Pour la vie du chat, je veux dire. Le chat ne parle pas anglais ; il ne comprend pas qu'on ne tienne pas ses promesses. Si vous l'abandonnez, il meurt et son fantôme hante vos nuits.

Au dîner, le soir de la mort de Captain Blood, nous ne mangeâmes ni ne parlâmes beaucoup.

— Maman, dit enfin Susan, on commence à regarder les petites annonces ? Ou on va à la SPA ?

— Pour quelle raison ? (Je faisais semblant de ne pas comprendre.)

— Pour un chaton, bien sûr.

Je mis les choses au point :

— Un chat peut vivre quinze ans, ou plus. Quand vous serez partis, tous les deux, cette maison sera vendue, car je n'aurai que faire de quatorze pièces pour moi toute seule, qu'adviendra-t-il du chat ?

— Rien. Parce qu'il n'y aura pas de chat.

Environ deux semaines plus tard, Susan rentra de l'école avec un peu de retard. Elle vint me trouver.

— Maman, il faut que je m'absente une heure ou deux. J'ai une course à faire.

Elle portait un sac de papier brun.

— Oui, chérie. Puis-je te demander où et pourquoi ?

— Pour ça.

Elle posa le sac sur la table de la cuisine. Il remua et un chaton en sortit. « Un petit chaton tout beau, tout propre, et noir et blanc », exactement comme dans le poème d'Eliot.

— Oh ! dis-je.

— Ne t'inquiète pas, maman. Je lui ai déjà expliqué qu'elle ne pouvait pas vivre ici.

La petite chatte me regarda en écarquillant les yeux, puis s'assit et commença à lisser son poitrail blanc.

— Comment elle s'appelle ? demandai-je.

— Elle n'a pas de nom, maman. Ce serait hypocrite de lui en donner un. Je l'emmène à la SPA pour qu'ils l'endorment sans lui faire de mal. C'est ça, la course que j'ai à faire.

Je fus très ferme avec Susan. Elle devrait nourrir le chaton elle-même. Nettoyer et remplir sa caisse de sable aussi longtemps qu'il en aurait besoin. Lui apprendre à utiliser sa porte spéciale. Veiller à ce qu'il soit vacciné et l'emmener elle-même à la clinique vétérinaire du Plaza si nécessaire. Le chaton était à elle, et à elle seule : elle devrait le prendre avec elle quand elle se marierait et quitterait la maison.

Chatte et fille m'écoutèrent attentivement, les yeux ronds, et toutes deux acceptèrent les termes du contrat. De mon côté, je me promis de ne jamais devenir trop amie avec cette chatte : il fallait qu'elle n'eût d'yeux que pour Susan, ne dépendît que d'elle.

Mais que faire quand une boule de peluche noire et blanche s'assied sur son derrière, bombe son petit bedon et remue ses petits bras de trois centimètres derrière ses oreilles d'un air de dire : « S'il te plaît, maman. Tu veux jouer avec moi ? »

Quoi qu'il en soit, il restait entendu que Susan devrait emmener sa petite chatte avec elle. Nous n'en discutâmes plus, mais le contrat ne fut jamais renégocié.

J'allai voir à la porte d'entrée. Pas de chat. Alors, j'allai à la porte de derrière.

— Entre, Ta Majesté.

Son Altesse Sérénissime, la Princesse Polly Ponderosa Pénélope Peachfuzz, entra en paradant, la queue haute. (« C'est pas trop tôt ! Merci quand même, mais que ça ne se reproduise pas. Qu'est-ce qu'il y a à manger ? ») Elle s'assit face au buffet où je rangeais les boîtes d'aliments pour chat.

Elle dévora six onces de thon et de mou, en redemanda, fit un sort au veau en sauce et grignota quelques croquettes en guise de dessert, en s'interrompant de temps en temps pour me donner un petit coup de tête dans les chevilles. Enfin, elle mit un terme à son festin.

— Polly, laisse-moi regarder tes pattes.

Elle n'était pas aussi immaculée que d'habitude et je ne l'avais jamais vue aussi affamée. Où avait-elle passé ces trois derniers jours ?

Sur la route, ainsi que je le constatai en examinant ses coussinets. J'avais quelques questions désagréables en réserve pour Susan quand elle téléphonerait. Si elle téléphonait. En attendant, la chatte était ici et c'était maintenant moi qui en avais la responsabilité, par délégation. Quand je déménagerais, il faudrait qu'elle me suive. Inévitable. Susan, je voudrais que tu sois encore célibataire quelques instants, pour que je puisse te flanquer une fessée.

J'enduisis ses pattes de vaseline et repris mon travail. Princesse Polly s'endormit sur une pile de livres. Si elle s'ennuyait de Susan, elle n'en souffla mot. Elle semblait se contenter d'une seule domestique.

Vers une heure de l'après-midi, j'étais encore en train de trier les livres en me demandant si j'allais me contenter d'un sandwich ou

me mettre en frais et ouvrir une boîte de soupe de tomate… quand la porte d'entrée carillonna. Princesse Polly leva les yeux.

— Tu attends quelqu'un ? dis-je. Susan, peut-être ?

J'ouvris la porte.

Non, ce n'était pas Susan. Mais Donald et Priscilla.

— Entrez, mes chéris ! Vous avez faim ? Vous avez déjeuné ?

Je ne leur posai pas d'autre question. Dans un poème de Robert Frost, célèbre en temps 2 à cette époque, « La Mort de l'Employé », on trouvait cette définition : « "Chez soi", c'est l'endroit où on est obligé de vous laisser entrer quand vous êtes obligé d'y aller. » Deux de mes enfants étaient venus à la maison. S'ils avaient quelque chose à me dire, ils me le diraient au moment qui leur conviendrait. Je me félicitai d'avoir encore un toit et des draps à leur offrir. Chatte et enfants n'avaient pas changé mes projets ; ils les avaient simplement différes. Encore heureux que je n'eusse pas plié bagage la veille, le lundi 4 : je les aurais manqués tous les trois. Tragique !

Je m'empressai de leur préparer à manger ; la tournée des grands-ducs : cette fois, j'ouvris une boîte de soupe de tomate Campbell. Deux boîtes.

— Attendez. Il me reste pas mal de gâteau de la noce, pas trop rassis, et trois bons litres de glace à la vanille. Vous avez de l'appétit ?

— Énorme.

— C'est vrai. Nous n'avons rien mangé de la journée.

— Ô Seigneur ! Asseyez-vous. Commençons par vous remplir de soupe et on verra après. À moins que vous ne préfériez un petit déjeuner, vu que vous n'avez pas encore déjeuné ? Des œufs au bacon ? Des céréales ?

— N'importe quoi, répondit mon fils. Si c'est vivant, je le dévorerai tout cru.

— Tiens-toi bien, Donnie, lui dit sa sœur. Nous commencerons par la soupe, maman.

Pendant que nous mangions, Priscilla me demanda :

— Pourquoi toutes ces piles de livres, maman ?

Je lui expliquai que je m'apprêtais à faire le vide dans la maison, en vue de la revendre. Mes enfants échangèrent un regard. Ils avaient l'air grave, presque abattu. Je les considérai tour à tour.

— Du calme, commençai-je. Il n'y a aucune raison de faire une mine d'enterrement. Je n'ai aucun impératif et vous êtes ici chez vous. Si vous me racontiez tout…

Il suffisait de les voir pour comprendre : sales, fatigués, affamés et fauches. Ils avaient eu quelques démêlés avec leur père et leur belle-mère et avaient quitté Dallas « pour toujours ».

— Mais, maman, on ne savait pas que tu voulais revendre la maison. Il faudra qu'on cherche un autre endroit…parce qu'on ne retournera jamais là-bas.

— Pas de précipitation, dis-je. Vous n'êtes pas à la rue. Je vais vendre cette maison en effet… mais nous trouverons bien un autre toit à mettre sur vos têtes. C'est le moment de vendre parce que j'ai dit à George Strong – il est dans l'immobilier – que la propriété serait disponible dès que Susan serait mariée. Hum…

Je m'approchai de l'écran et composai le numéro de *Harriman & Strong*.

Un visage de femme apparut.

— *Harriman & Strong, investissements. Entreprises Harriman. Industries Réunies*. Que puis-je pour vous ?

— Je suis Maureen Johnson. Je voudrais parler à M. Harriman ou à M Strong.

— Ils sont en conférence, vous pouvez laisser un message : la ligne sera brouillée et codée si vous le désirez. Mais vous pouvez aussi parler à M. Watkins.

— Non. Passez-moi George Strong.

— Désolée. Voulez-vous parler à M. Watkins ?

— Non. Transmettez ce message à M. Strong : George, ici Maureen Johnson. Le colis est désormais disponible, et j'ai appelé pour te proposer un premier refus comme promis. J'ai tenu ma promesse mais il faut que je traite aujourd'hui. Je vais donc appeler maintenant la *Compagnie J.C. Nichols*.

— Veuillez patienter un instant.

Le visage fut remplacé par un jardin fleuri et la voix par une version sirupeuse de *In an Eighteenth-Century Drawing Room*.

Le visage de George Strong apparut.

— Bonjour, madame Johnson. Ravi de vous voir.

— Maureen pour les intimes, vieux. J'ai appelé pour vous dire que je déménageais. Si vous êtes toujours intéressé, c'est le moment. Vous voulez prendre une option ?

— Ça se pourrait. Vous êtes fixée sur le prix ?

— Oui, bien sûr. Juste le double de ce que vous êtes disposé à payer.

— Bien, c'est un bon début. Maintenant, nous pouvons marchander.

— Un instant. George, j'ai besoin d'une autre maison, plus petite. Trois chambres, pas trop loin de Southwest High. Vous avez ça ?

— Possible. Ou alors du côté de Shawnee Mission High. Vous voulez faire un échange ?

— Non, j'ai l'intention de vous plumer dans cette affaire. Je veux un bail à l'année, renouvelable automatiquement sauf préavis de quatre-vingt-dix jours.

— Parfait. Je passe chez vous demain matin ? Dix heures ? Je veux jeter un œil sur votre colis, mettre l'accent sur tous ses défauts et rabaisser le prix.

— Dix heures, entendu. Merci, George.

— C'est toujours un plaisir, Maureen.

Donald prit l'air dégoûté :

— À Dallas, les téléphones sont tous en relief, maintenant. Comment se fait-il que vous ayez encore des écrans plats à Kansas City ? Pourquoi est-ce qu'ils ne les modernisent pas ?

— L'argent, répondis-je. Donald, à toute question commençant par « Pourquoi est-ce qu'ils ne… », la réponse est : l'argent. Mais, dans ce cas précis, je peux te donner plus de détails. Les essais de Dallas ont montré que ce n'était pas rentable et la troisième dimension va être progressivement abandonnée. Si tu veux davantage d'explications, regarde dans le *Wall Street Journal*. Les numéros du dernier trimestre sont rangés dans la bibliothèque. Une série de six articles en première page.

— J'aurais mieux fait de me taire. Ils peuvent utiliser des signaux de fumée, ça m'est égal.

— Tu as eu raison d'en parler, au contraire. Profite de l'occasion que je t'offre. Donald, si tu veux t'acclimater à la jungle d'ici, tu as

intérêt à faire du *Wall Street Journal* ou autre *Economist* ton illustré favori. Du gâteau et de la glace ? ajoutai-je.

J'installai Priscilla dans la chambre de Susan, et Donald dans celle de Patrick, juste derrière ma salle de bains. Nous nous couchâmes de bonne heure. Vers minuit, je me levai pour aller faire pipi. Comme il y avait un clair de lune, je n'allumai pas la lumière. J'allais tirer la chasse d'eau quand j'entendis un bruit rythmé sans équivoque : un craquement de lit. J'en eus tout à coup la chair de poule.

Lorsque Priss et Donnie étaient partis d'ici, ils étaient presque encore des bébés, de deux et quatre ans. Ils ne s'étaient sans doute pas rendu compte que cette vieille maison était à peu près aussi insonorisée qu'une tente. Ô mon Dieu ! Les pauvres enfants.

Je gardai mon calme. Le rythme s'accéléra. Puis, j'entendis les gémissements plaintifs de Priscilla et rauques de Donald. Peu après, les bruits de craquement cessèrent et ils soupirèrent.

— J'en avais besoin ! dit Priscilla. Merci, Donnie.

J'étais fière d'elle. Mais je n'avais pas une minute à perdre : il fallait que je les prenne sur le fait. Malgré moi. Sans quoi, je ne pourrais pas les aider.

J'attendis quelques secondes et frappai à la porte.

— Mes chéris ? Je peux entrer ?

19

LES CHATS ET LES ENFANTS

Il était plus d'une heure quand je quittai les enfants. Il m'avait fallu du temps pour les convaincre que je n'étais pas fâchée, que j'étais de leur côté, que mon seul souci était de veiller à ce qu'il ne leur arrive pas malheur, parce que ce qu'ils faisaient était extrêmement dangereux à bien des égards ; ils en avaient conscience, sans doute, mais en partie seulement, et n'avaient peut-être pas pensé à tout.

Je n'avais pas enfilé de robe de chambre avant d'entrer. Je me suis présentée telle que j'étais, nue comme un ver ; si j'avais été habillée, l'image de l'autorité parentale que j'incarnais en les surprenant en flagrant délit les aurait terrorisés, avec les risques de relâchement de la vessie et des boyaux que cela comporte. Tandis qu'un autre être humain, aussi nu et vulnérable qu'eux, ne pouvait pas apparaître comme un « flic ». Père m'avait enseigné, de longues années plus tôt, que, pour deviner de quel côté une grenouille allait sauter, il fallait se mettre à la place de la grenouille.

Bien sûr, je ne m'attendais pas à ce qu'ils bondissent de joie à ma vue – et ce n'est pas ce qu'ils firent ! – mais c'était maintenant ou jamais qu'il fallait les surprendre : par la suite, ils inventeraient toutes sortes de mensonges et ce serait trop tard. C'est le même principe qu'avec les petits chiens : si vous ne les prenez pas sur le fait, vous n'avez aucune chance de leur faire comprendre quoi que ce soit après coup.

Je frappai donc à la porte, demandai à entrer et attendis.

Un « oh ! » étouffé, puis… un silence de mort.

Je patientai, comptai dix moutons et frappai à nouveau.

— Donald ! Priscilla ! S'il vous plaît ! Je peux entrer ?

Après un conciliabule chuchoté, la mâle voix de baryton de Donald s'éleva… et s'étrangla :

— Entre !… maman.

J'ouvris. Il n'y avait pas de lumière, mais la lune brillait et mes yeux s'habituèrent à la pénombre. Ils étaient au lit ensemble, les draps rabattus sur eux. Donald essayait à la fois de protéger sa sœur contre tous les dangers du monde, derrière son puissant bras droit, et de faire semblant de n'avoir même pas remarqué sa présence, comme s'il avait tout simplement été en train d'attendre le tramway… Il m'attendrit aussitôt.

La pièce sentait le sexe : effluves masculins, féminins, de sperme, de sueur. Je suis experte en odeurs sexuelles, étant donné mes nombreuses années d'expérience. À vue de nez, j'aurais pensé qu'il s'agissait d'une orgie de six personnes au moins.

Je dois ajouter que l'odeur émanait en partie de moi-même. C'est peut-être pervers d'être excitée par la vue de son fils et de sa fille en flagrant délit de déviance sexuelle. Mais c'était indépendant de ma volonté. Dès l'instant que j'avais identifié la nature des grincements du lit, mon sang s'était échauffé. Si King Kong s'était promené par là, il aurait trouvé en moi une proie facile. J'aurais désarçonné Paul Revere.

Mais j'oubliai mon état, sachant qu'il leur était impossible de percevoir mon odeur.

— Hello, mes chéris ! Il y a de la place pour moi au milieu ?

Silence. Puis, ils s'écartèrent l'un de l'autre. Je me hâtai de les rejoindre avant qu'ils ne changent d'avis, soulevai le drap, rampai par-dessus Donald, me couchai sur le dos entre eux deux, glissai mon bras droit sous la nuque de Priscilla et l'autre sous celle de Donald.

— Prends mon épaule comme oreiller, Donald. Tourne-toi vers moi, mon chéri.

Ce qu'il fit, un peu guindé. Il restait tendu. Sans rien dire, je câlinai mes deux enfants et respirai profondément pour tâcher de calmer les palpitations de mon cœur. Cela faisait son effet et mes rejetons semblèrent se détendre un peu également.

— Comme c'est bon d'être au lit avec mes deux chéris, dis-je d'une voix douce en les serrant contre moi.

— Maman, tu n'es pas fâchée ? demanda timidement Priscilla.

— Fâchée contre vous ? Pas le moins du monde. Vous me causez quelque inquiétude, mais je ne suis pas fâchée. Je t'aime, ma chérie. Je vous aime tous les deux.

— Oh ! Je suis rassurée. (Puis, sa curiosité l'emporta.) Comment nous as-tu surpris ? J'ai été très prudente. J'ai écouté à ta porte pour m'assurer que tu dormais avant de me faufiler ici et de réveiller Donnie.

— Je n'aurais sans douté rien remarqué si je n'avais pas bu de limonade avant de me coucher. Je me suis réveillée parce que j'ai eu envie de faire pipi. Cette cloison, là, est celle de ma salle de bains. On entend tout de l'autre côté. Je vous ai donc entendus. (Je la serrai de plus près.) Ça m'avait l'air d'être une réussite.

Bref silence, puis :

— En effet.

— Je te crois. Il n'y a rien, absolument rien, qui vaille un bon orgasme bien pesé quand on en a vraiment besoin. Et tu semblais en avoir besoin. Je t'ai entendue remercier Donald.

— Euh… il le méritait.

— Et c'était très sage de ta part de le lui dire. Priscilla, un homme n'apprécie rien autant que les compliments sur ses talents au lit. N'oublie jamais ça. Ça fera toujours le bonheur de ton amant et le tien. Retiens bien ce que je te dis.

— Je m'en souviendrai.

Donald, quant à lui, ne semblait pas en croire ses oreilles.

— Maman ? Est-ce que j'ai bien entendu ? Tu ne nous reproches pas ce que nous avons fait ?

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Mais… j'étais en train de la sauter ! dit-il d'un air de défi.

— « Sauter » est un mot qui s'applique plutôt aux chiens. Tu aimais, tu faisais l'amour à Priscilla. Ou, si tu préfères les termes médicaux, vous étiez en train de copuler, engagés dans un processus coïtal… Autant essayer de décrire un coucher de soleil en termes de longueurs d'onde et de spectre électromagnétique. Tu l'aimais, mon chéri, et Priscilla est digne d'amour. Elle était déjà adorable quand

elle était bébé, elle l'est encore plus maintenant qu'elle est une femme.

Je décidai que le moment était venu de prendre le taureau par les cornes.

— L'amour est doux et bon, poursuivis-je. Cela dit, je suis extrêmement inquiète à votre sujet. Vous savez, je suppose, que la société désapprouve fortement ce que vous étiez en train de faire, qu'elle dispose de lois strictes et cruelles pour s'y opposer et pourrait vous punir lourdement si vous vous faisiez prendre. Priscilla, elle t'éloignerait de Donald et de moi, te mettrait dans un foyer de jeunes délinquantes et ce serait pour toi un véritable calvaire. Toi, Donald, avec de la chance, elle te traînerait devant un tribunal pour enfants et te réserverait un sort semblable à celui de Priscilla : maison de correction jusqu'à vingt et un ans, puis libération sur parole avec la mention « crime sexuel » sur ton casier judiciaire. Mais elle pourrait aussi te condamner, à l'âge adulte, pour viol caractérisé et inceste : vingt ans de travaux forcés… et assignation à résidence pour le reste de tes jours. Vous savez cela, mes enfants ?

Priscilla ne répondit pas ; elle pleurait.

— Oui, nous le savons, bougonna Donald.

— Eh bien ? Qu'avez-vous à répondre ?

— Mais, mère, nous nous aimons. Priss m'aime et j'aime Priss.

— Je sais, et je respecte votre amour. Mais tu ne m'as pas répondu ; tu as contourné la question. Alors, quelle est ta réponse ?

Il inspira profondément et lâcha un long soupir.

— Je crois qu'il faudra qu'on arrête.

Je lui tapotai les côtes.

— Donald, tu es un galant chevalier et je suis fière de toi. Mais je dois te poser une question franche. Quand tu as commencé à te masturber, est-ce que tu ne t'es jamais juré d'arrêter définitivement ?

— Euh, si.

— Et combien de temps tu as tenu ?

— Environ un jour et demi, répondit-il, penaud.

— Et combien de temps résisteras-tu à Priscilla, quand une occasion parfaitement sans danger se présentera, qu'elle se frottera

contre toi en te disant de ne pas faire l'enfant, qu'elle sentira bon et sera dans les meilleures dispositions ?

— Oh, maman, je ne ferai jamais ça !

Donald poussa un bref soupir.

— Tu parles ! Tu l'as fait assez souvent. Maman, je m'avoue vaincu. Qu'est-ce que tu vas faire ? M'enfermer dans un tonneau ? M'envoyer à Kemper ?

— Kemper n'est pas assez loin ; mieux vaut la Citadelle. Mes enfants, ce n'est pas la solution. J'étais sincère en disant que je n'étais pas fâchée. Organisons une conspiration pour assurer votre sécurité. D'abord, quel moyen de contraception utilisez-vous ?

Ma question s'adressait à eux deux. Il y eut un long silence. Je suppose que chacun attendait que l'autre réponde en premier.

— Nous avions quelques capotes, dit enfin Donald. Mais nous avons épuisé nos réserves et je n'ai pas d'argent.

(Ô Seigneur !)

— Raison de plus pour me mettre dans le coup. Ce ne sont pas les capotes qui manquent dans cette maison. Vous en aurez tant que vous voudrez. Priscilla, quand ont commencé tes dernières règles ?

— Le lundi 14, donc…

— Non, Priss. Le 14, c'est le jour où nous sommes allés à Fort Worth. Nous sommes passés devant l'ambassade de France…

— Le consulat.

— Bref, un truc français. Ils avaient toute sorte de fanions et de drapeaux pour fêter la prise de la Bastille et tes règles n'ont sûrement pas commencé ce jour-là parce que… enfin, tu te souviens. Donc, ça devait être le lundi suivant. Si c'était un lundi. Priscilla, dis-je. Tu ne tiens pas d'agenda ?

— Bien sûr que si ! Toujours.

— Va me le chercher tout de suite, s'il te plaît. Allumons la lumière.

— Euh… Il est à Dallas.

(Ô malheur !)

— Ma foi, je ne me vois pas appeler Marian à cette heure de la nuit. Peut-être que vous arriverez à tomber d'accord, tous les deux, en fouillant dans vos souvenirs, et que nous n'aurons pas besoin d'appeler. Priscilla, tu sais pourquoi je veux connaître cette date ?

— Je crois que oui. Tu veux faire le compte et me dire si je suis féconde ce soir.

— Exact. Maintenant, écoutez-moi attentivement. Voici l'ordre de marche, gravé dans la pierre comme les lois des Mèdes et des Perses. Une fois que nous aurons retrouvé la date, Priscilla, tu dormiras avec moi le jour de ton ovulation et trois jours avant et après… et, chaque mois, tu resteras à portée de ma vue pendant ta semaine de fécondité. Tout le temps. Chaque minute. Nous n'allons pas nous fier aux bonnes résolutions.

» Je n'essaie pas de vous faire la morale. Je suis simplement pratique. Pendant les trois semaines restantes, je ne chercherai pas à vous séparer. Mais vous allez me promettre d'utiliser des capotes, et tout le temps… parce qu'il y a des milliers de mères catholiques (et pas mal de non catholiques) qui ont cru suffisant de se fier uniquement à leur cycle. Vous ne ferez l'amour nulle part ailleurs que dans cette maison, uniquement quand j'y serai, à l'exclusion de toute autre personne, et avec toutes les portes fermées à clef.

» En public, vous vous comporterez comme la plupart des autres frères et sœurs, amicalement mais en manifestant un léger agacement réciproque. Vous ne serez jamais jaloux. La jalousie ou une quelconque attitude possessive sont le plus sûr moyen de vous trahir. Toutefois, Donald, tu pourras toujours être le défenseur de ta sœur, habilité à donner un coup de poing ou une manchette de karaté si c'est nécessaire, pour la protéger de quelque malotru. C'est à la fois le devoir et l'honneur d'un frère.

— C'est ce qui s'est passé, dit-il d'un ton bourru.

— Quoi, Donald ?

— Gus l'avait renversée et lui faisait passer un mauvais quart d'heure. Alors, je m'en suis mêlé et je lui ai cassé la figure. Là-dessus, il a raconté des mensonges à tante Marian. Elle l'a cru, a tout répété à papa et papa a pris son parti contre nous… Bref, c'est cette nuit-là qu'on a décampé. Et on n'avait pas assez d'argent pour le bus. On a donc fait du stop, en économisant ce qu'on avait pour manger. Mais… (Il se mit à trembler.) Ils étaient trois, ils ont raflé tout l'argent qui me restait et, et… Mais Priss s'est enfuie !

Il réprima des sanglots que je fis semblant de ne pas entendre.

— Donnie a été merveilleux, dit Priscilla d'un air rave. C'était la nuit dernière, maman, on partait de Tulsa. Sur la quarante-quatre.

Ils sont venus vers nous et Donnie m'a crié de me sauver. Il leur a fait face. J'ai couru vers une station-service qui était encore ouverte. J'ai supplié le pompiste d'appeler les flics. Il était en train de le faire quand Donnie est réapparu. Le pompiste nous a aidés à trouver une voiture qui allait à Joplin et, là, nous avons passé la nuit dans un Lavorama. Au lever du jour, nous sommes venus directement ici, en deux traites.

(Dieu du Ciel, s'il y a Quelqu'Un qui m'entend là-haut, pourquoi faites-Vous ça aux enfants ? Ici Maureen Johnson. J'attends une réponse, et plus vite que ça.)

— Je suis fière de toi, Donald, dis-je en le serrant dans mes bras. Comme ça, tu t'es fait casser la figure et laissé voler pour empêcher que ta sœur ne soit violée. Ils t'ont fait mal ? À part cette ecchymose que tu as sur le visage ?

— Euh, j'ai peut-être une côte cassée. Il y en a un qui m'a flanqué des coups de pied pendant que j'étais à terre.

— Demain, on fera venir le Dr Rumsey. Vous avez tous les deux besoin d'un examen médical, en tout cas.

— Donnie doit faire examiner cette côte mais, moi, je n'ai pas besoin de médecin. Maman, je n'aime pas me faire tripoter.

— Je ne te demande pas d'aimer ça, ma chérie, mais, tant que tu vivras sous mon toit, tu devras y passer chaque fois que je l'estimerai nécessaire. Il n'y a pas à discuter. Tu as déjà rencontré le Dr Rumsey. Nous t'avons mise au monde ici même, dans ce lit.

— C'est vrai ?

— C'est vrai. Son père était notre premier médecin de famille et l'actuel Dr Rumsey est mon médecin depuis la naissance d'Alice Virginia. C'est lui qui m'a accouchée pour vous deux. Comme son fils vient juste de finir son internat, ce sera peut-être bien lui qui t'assistera pour ton premier bébé. Les Rumsey sont des Howard, eux aussi, ils font un peu partie de la famille. Qu'est-ce que Marian et ton père t'ont dit au sujet de la Fondation Ira Howard ?

— La Fondation quoi ?

— J'en ai entendu parler, intervint Donald. Mais juste comme ça. Papa m'a dit d'oublier ce que j'avais entendu pendant quelques années encore.

— Il me semble que ces quelques années ont passé. Priscilla, ça te plairait d'avoir seize ans, et toi dix-huit, Donald ? Maintenant, je veux dire. Pas dans deux ans.

— Je ne comprends pas, maman.

Je leur expliquai en deux ou trois mots ce qu'était la Fondation.

— Un Howard est donc souvent amené à rectifier sa date de naissance pour ne pas se faire remarquer. Nous en reparlerons demain matin. Je vais me coucher. Maman a besoin de sommeil… La journée sera chargée demain. Embrassez-moi, mes chéris… pour la deuxième fois.

— Oui, maman. Je vais retourner dans mon lit… et je suis désolée de t'avoir causé du souci.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Tu n'es pas obligée de retourner dans ton lit. À moins que tu ne le veuilles.

— Vraiment ?

— Mais oui, vraiment. Ça n'a jamais servi à rien de mettre un emplâtre sur une jambe de bois. (Si le premier milliard de petites bestioles n'a pas décroché le pompon, le second milliard n'atteindra jamais la cible. Alors, profites-en tant que tu peux, parce que, si tu es enceinte, c'est une sacrée moisson de soucis qui nous attend. Nous n'avons pas parlé de la vraie raison, strictement pratique, d'éviter l'inceste… mais tu vas avoir droit à la conférence horrifique de mère-grand Maureen sur les calamités des gènes récessifs, celle que je continue à donner, à chaque instant de ma vie, depuis des siècles, me semble-t-il.)

J'ai l'impression de tomber de Charybde en Scylla. Il n'y a pas cinq minutes, j'étais assise dans cette prison, en train de caresser Pixel (il avait été absent pendant trois jours et je m'inquiétais pour lui) et de regarder, faute de mieux, un stupide film d'épouvante, quand un escadron de fantômes – enfin, quatre – en robe et masqués entrèrent, m'empoignèrent, me passèrent leur habituel collier de chien et m'attachèrent quatre laisses. Puis, au lieu de se servir de ces laisses pour me guider, ils les fixèrent à des anneaux dans le mur.

Pixel leur jeta un seul regard et décampa. Deux d'entre eux, un de chaque côté, se mirent à me raser derrière les oreilles.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je. On peut savoir ?

— Tiens-toi tranquille. C'est pour les électrodes. Il faudra t'animer pour la cérémonie.

— Quelle cérémonie ?

— Après ton procès et ton exécution. Arrête de gigoter.

Je gigotai de plus belle, il me retourna une claque et, tout à coup, quatre autres types entrèrent. L'instant d'après, les quatre premiers étaient morts et entassés sous ma paillasse. Les nouveaux venus décrochèrent mes laisses du mur et l'un d'eux chuchota dans mon oreille :

— Nous sommes du Comité de liquidation esthétique. Faites semblant d'avoir peur et résistez un peu quand nous vous sortirons d'ici.

Je n'avais pas besoin de faire semblant. Ils me guidèrent le long du couloir. Nous passâmes à côté de la « salle d'audience » puis, après un brusque virage à gauche, franchîmes une porte de service et je me retrouvai sur une espèce de quai de chargement, d'où on me catapulta dans un camion, dont la portière se referma avec un bruit métallique. Elle se rouvrit tout de suite après ; quelqu'un balança un chat à l'intérieur ; elle se referma de nouveau et le camion démarra dans une secousse. Je tombai à la renverse, avec un chat sur moi.

— C'est toi, Pixel ?

— *Mrraou !* (Ne sois pas idiote !)

Nous sommes toujours dans le camion et nous roulons. Où en étais-je ? Ah ! oui… Je venais de faire un cauchemar dans lequel un de mes fils était en train d'enfiler sa sœur et je lui disais : « Mon petit, tu ne devrais pas faire ça sur le gazon du jardin ; les voisins vont le remarquer…» Et je me réveillai. Soupir de soulagement. Ce n'était qu'un rêve. Puis, je me rappelai que ce n'était pas tout à fait un rêve. La matière n'en était que trop réelle… et tout me revint en mémoire dans une décharge d'adrénaline. Ô Seigneur ! Par la culotte de la Sainte Vierge ! Donald, as-tu engrossé ta sœur ? Mes enfants, je veux sincèrement vous aider… mais, si une chose pareille se produisait, ce ne serait pas facile.

Je me levai, urinai et restai assise à écouter la musique rythmique que j'avais entendue dans la nuit… et qui produisait toujours le même effet sur moi. Cela m'excitait. Du coup, je me sentis mieux

car, de ma vie, je n'ai jamais pu être excitée et déprimée à la fois. Ces gosses ont-ils fait ça toute la nuit ?

Quand les grincements cessèrent, je tirai la chasse ; je n'avais pas voulu les déranger pendant qu'ils étaient à la besogne. Puis, j'utilisai le bidet, car je ne voulais pas commencer la journée en fleurant le rut. Je me brossai les dents, me débarbouillai et me donnai un coup de peigne.

Dans ma penderie, je dénichai un vieux peignoir d'été de Patrick, que je lui avais confisqué après lui en avoir offert un neuf pour sa lune de miel. Puis deux autres, un pour Priscilla, un pour moi.

Je frappai à leur porte.

— Entre, maman ! répondit Priscilla.

Elle avait l'air heureuse.

J'ouvris et leur tendis les peignoirs.

— Bonjour, mes chéris. Un pour chacun. Petit déjeuner dans vingt minutes.

Priscilla sauta du lit et m'embrassa. Donald approcha plus lentement mais ne sembla pas trop gêné d'être surpris dans le plus simple appareil par sa féroce vieille maman. La pièce sentait encore plus fort que la veille.

Quelque chose me frôla les jambes : Son Altesse Sérénissime. Elle bondit sur le lit et se mit à ronronner bruyamment.

— Maman, elle cognait contre la porte, hier soir. Comme elle faisait un ramdam du diable, je l'ai laissée entrer. Elle est restée avec nous quelque temps, puis elle est redescendue et elle a voulu que je lui ouvre de nouveau. Ce que j'ai fait. Mais j'ai refermé derrière elle. Moins d'une demi-heure plus tard, elle recommençait à cogner. Cette fois, je ne me suis pas dérangée. Euh… nous étions occupés.

— Elle ne supporte pas les portes fermées, expliquai-je. N'importe quelle porte fermée. Je laisse la mienne entrouverte et elle a passé le reste de la nuit avec moi. Ou presque. Hum… C'est la chatte de Susan et tu as la chambre de Susan. Tu veux changer ? Sans quoi, elle est fort capable de te réveiller à n'importe quelle heure.

— Non, je vais entraîner Donnie à se lever pour lui ouvrir.

— Eh là, minute ! Chipie…

Je les laissai.

Je sortis des petits pains au lait, que je mis au four pour six minutes dans un plat en Pyrex. Pendant qu'ils cuisaient, j'enveloppai des œufs durs dans du bacon, que je disposai dans un autre plat semblable. Quand la minuterie sonna, je retirai les petits pains, les gardai au chaud, et les remplaçai par les œufs au bacon. Puis, je versai le jus d'orange, le lait et branchai le samovar. Cela me laissait le temps de dresser la table, avec de gais napperons et de la faïence mexicaine aux couleurs vives : une table joyeuse.

Priscilla fit son apparition.

— Donnie descend tout de suite. Je peux t'aider ?

— Oui, ma chérie. Va dans le jardin cueillir quelques roses jaunes pour décorer la table. Fais vite ; le petit déjeuner est prêt. Polly ! Descends de là ! Emmène-la avec toi, s'il te plaît. Elle dépasse les bornes.

Je fis le service et m'assis au moment même où Donald arrivait.

— Je peux t'aider ?

— Oui, tu peux éloigner ce chat de la table.

— Vraiment t'aider, je veux dire.

— Tu verras que c'est un boulot à plein temps.

Trente minutes plus tard, j'en étais à ma seconde tasse de thé, tandis que Priscilla servait un autre plat de petits pains, du bacon, et ouvrait un autre pot de confitures *Knott's Berry Farm*. J'étais aussi contente que Princesse Polly semblait l'être. Quand on y songe, les chats et les enfants sont bien plus gratifiants que les actions, les bons du trésor et autres dividendes. Il me faudrait d'abord marier ces deux-là (mais pas ensemble !) et Maureen, la Hetty Green du Nouveau Monde, aurait largement le temps ensuite de s'attaquer à l'empire Harriman pour le faire cracher au bassinet.

— Polly ! Laisse cette confiture ! Donald, tu étais censé surveiller cette chatte.

— Je la surveille, maman. Mais elle est plus rapide que moi.

— Et plus futée.

— Qui a dit ça ? Qui a dit ça ? Chipie, tu ne perds rien pour attendre.

— Arrêtez, les enfants. Il est temps que nous parlions de la Fondation Howard.

Un bon moment après, Donald récapitula :

— Mettons les choses au point. Tu veux dire que je serai obligé d'épouser une fille de ma liste et Priss un homme de la sienne ?

— Non, non, non ! Pas du tout. Personne n'est obligé d'épouser personne. Si tu te maries, ce sera avec la personne de ton choix, qui ne sera pas nécessairement une Howard. La seule fille que tu ne puisses pas épouser, c'est ta sœur. Oh, si, vous pouvez vous marier ensemble ; il y a des milliers de mariages incestueux dans ce pays, à en croire certaines statistiques. Vous pouvez couper les ponts de nouveau, aller vivre je ne sais où et comme vous pourrez, jusqu'à ce que vous ayez l'air assez vieux pour convaincre quelque employé de mairie que vous avez plus de vingt et un ans. Si c'est ce que vous voulez, je ne ferai rien pour vous en empêcher.

» Mais ne comptez pas sur moi pour vous aider. Je ne vais pas vous faire un cours de génétique ce matin (ce sera pour plus tard), mais sachez au moins ceci : l'inceste ne va pas seulement à l'encontre de la Bible, et à l'encontre des lois du Missouri et des cinquante-cinq autres États, mais à l'encontre des lois naturelles : il engendre des bébés malformés.

— Je le sais. Mais je peux me faire faire une vasectomie.

— Et quoi encore ? Où trouveras-tu l'argent ? Tu peux être sûr que je ne paierai pas l'opération ! Donald, je n'aime pas t'entendre parler de la sorte. Je préférerais payer pour une ablation de tes yeux que de te voir stérilisé. Tu n'es pas seulement là pour vivre ta vie, mais pour transmettre la vie. Tes gènes sont très spéciaux ; c'est pourquoi la Fondation est prête à subventionner toute progéniture que tu auras avec une femme Howard. Même chose pour toi, Priscilla. Vous avez tous deux des gènes de longue vie. Sauf accident, vous devriez être plus que centenaires. Quel âge exactement, je ne peux pas vous le dire, mais la durée de vie augmente à chaque génération.

» Maintenant, voici comment fonctionne le système Howard. Si vous êtes demandeurs, la Fondation vous fournira une liste de jeunes gens sélectionnés et transmettra vos nom et adresse à chaque personne de cette liste. De mon temps, les sélectionnés étaient tous de la même région, dans un rayon de cent à cent cinquante kilomètres. Aujourd'hui, avec les fusées qui traversent l'Amérique du Nord en trente minutes et l'habitude qu'ont les gens de s'agiter comme des fourmis en déroute, vous pouvez demander à être mis

en rapport avec n'importe quel(le) célibataire d'Amérique et recevoir une liste longue comme un annuaire téléphonique. Enfin, pas tout à fait : je crois savoir qu'ils font des regroupements géographiques… mais vous pourrez continuer à faire votre marché jusqu'à ce que vous ayez trouvé l'homme ou la femme avec qui vous souhaitez passer le reste de votre vie.

» Encore une chose, ajoutai-je. Un rendez-vous avec un autre Howard peut être très amusant, mais c'est aussi quelque chose d'extrêmement sérieux. Tu devras le considérer comme un mari potentiel, Priscilla. Si tu le trouves impossible, pour une raison quelconque, tu dois le lui dire et le prier de ne plus revenir… ou m'en avertir et je le lui expliquerai. Mais s'il te plaît et que tu commences à l'envisager comme un mari éventuel, alors il est temps de l'emmener au lit. Ici même, à la maison. J'arrangerai tout pour que ça puisse se passer confortablement et sans gêne.

— Attends un peu ! Faire l'amour avec quelqu'un d'autre ? Alors que Donnie sera là et saura ce que je suis en train de faire ?

— Non. Un : Donnie ne sera sûrement pas là, mais bien plutôt chez une fille de sa propre liste. Deux : personne ne t'oblige à avoir des rapports sexuels contre ton gré. Ça dépendra entièrement et exclusivement de toi. Je veux simplement te dire que, s'il s'agit d'un jeune homme dont le nom t'a été fourni par oncle Justin et que tu as envie d'essayer, tu pourras le faire en toute sécurité à la maison… et si, après mûre réflexion, tu décides de l'épouser, il pourra te féconder ici même. Les fiancées Howard sont presque toujours enceintes – toujours, à ma connaissance – parce que ce serait vraiment trop triste de découvrir après coup que tu ne peux pas avoir d'enfants de ton mari. Oh, le divorce est chose facile de nos jours… mais il vaut mieux avoir un bébé de sept mois et sept livres qu'un divorce sur les bras avant l'âge de vingt ans.

» Vous aurez tout le temps d'y réfléchir. Mais je voudrais vérifier certaines choses aujourd'hui. Priscilla, veux-tu te lever et retirer ton peignoir ? Nous pouvons demander à Donald de quitter la pièce si tu veux. Je voudrais essayer de deviner ton âge biologique.

— Je monte dans ma chambre, chipie.

— Ne sois pas ridicule. Tu m'as déjà vue et maman sait que tu as couché avec moi la nuit dernière.

Ma fille se leva, ôta son peignoir et le suspendit à sa chaise.

— Rien de spécial, maman ?

— Non.

Elle n'avait plus rien d'un bébé potelé et son visage n'était certes pas poupin. C'était une jeune femme mûre physiquement, fonctionnant comme telle et y prenant plaisir. Il ne me restait plus qu'à demander l'opinion autorisée du Dr Rumsey.

— Priscilla, tu ressembles à peu près à ce que j'étais à dix-sept ans. Nous verrons ce que dit le Dr Rumsey. Car je ne dormirai sur mes deux oreilles que lorsque tu auras commencé à piocher sérieusement dans ta liste Howard.

Je me tournai vers mon fils.

— Je suis sûre que tu pourras te faire inscrire comme un garçon de dix-huit ans, Donald, si tu le désires, et tu recevras ta liste. Je suis peut-être de parti pris – tu es mon fils – mais j'ai idée que tu pourras passer les deux années à venir à voyager dans le pays pour rencontrer des familles Howard, manger a leur table, coucher avec leur fille : une partenaire différente chaque semaine, jusqu'à ce que tu aies trouvé la bonne. Un programme qui va assurer la sécurité de ta sœur.

— Maman ! Quelle drôle d'idée ! Donnie, tu ne ferais pas ça ? Hein, dis ?

— Fils, ne fais pas de promesses que tu ne peux pas tenir.

20

DIVINATION

— Priscilla, tu n'as pas encore admis en ton for intérieur que tu ne pouvais pas épouser ton frère. Tant que tu n'auras pas compris ça, dans tes tripes, tu ne seras pas assez mûre pour commencer à chercher un mari, quelle que soit ta maturité physique. Mais tu ne dois pas mettre des bâtons dans les roues de Donald.

— Mais je l'aime !

— Qu'entends-tu par « aimer » ?

— Oh, tu cherches seulement à me faire de la peine.

— Arrête de pleurnicher et essaie de te conduire comme une grande personne. Je veux que tu me dises ce que tu entends par le mot « aimer ». Qu'il t'excite au point de te donner envie de le renverser derrière le premier buisson venu, je veux bien l'admettre. Ça ne me surprend pas ; je le trouve moi-même très séduisant, il est aussi pimpant qu'un jeune cheval de course. Mais je suis plus réfléchie que toi. N'importe quelle femme trouvera Donald sexuellement attirant ; si tu essaies de l'éloigner des autres femmes, tu te prépares une foule de problèmes que tu n'imagines même pas.

» L'attirance sexuelle n'est pas l'amour, ma chère enfant. Je veux bien croire que Donald t'aime, puisqu'il a affronté trois malfrats pour te protéger. Mais explique-moi ce que tu veux dire quand tu prétends l'aimer… indépendamment de tes chaleurs : un épiphénomène qui n'entre pas en ligne de compte.

— Euh… tout le monde sait ce que c'est que l'amour !

— Si tu ne peux pas définir un mot, c'est que tu ne sais pas ce qu'il signifie. Priscilla, c'est une discussion de sourds et nous avons une journée chargée. Nous avons établi que Donald te causait des poussées de chaleur. Nous avons établi aussi que Donald t'aimait, mais non que toi, tu l'aimais. Enfin, je t'ai rappelé que tu ne pouvais pas épouser ton frère… ce qu'il a reconnu mais que tu refuses toujours d'admettre. Nous reprendrons donc cette discussion plus tard, quand tu auras pris un peu de bouteille.

Je me levai.

— Mais… maman, qu'est-ce que *tu* entends par « amour » ?

— Beaucoup de choses mais, principalement, que le bonheur et le bien-être de l'autre personne passent avant le reste. Viens, allons faire notre toilette et nous habiller pour que…

Le téléphone sonna.

— Tu veux répondre, Donald ? dis-je.

— Oui, m'man. Merci, m'man.

L'écran était dans la salle de séjour. Donald s'y rendit en portant toujours Princesse Polly sous le bras. Il tourna le bouton.

— Parlez ; c'est vous qui payez.

J'entendis la voix de Susan.

— Maman, je… Polly ! Oh, vilaine fille !

Polly leva le museau, frétilla, sauta à terre et s'en alla. Je dois préciser qu'elle n'avait jamais prêté attention aux images ni aux voix téléphoniques. Peut-être était-ce à cause de l'absence d'odeur. Quoi qu'il en soit, l'entendement félin n'a jamais pu être compris par aucun homme mortel. Ni aucune femme.

— Susie, reprit Donald, faut-il que je te montre ma tache de naissance sur mon épaule ? Je suis ton frère, madame Schultz, celui qui est beau. Comment est la vie conjugale ? Ennuyeuse ?

— La vie conjugale est super et qu'est-ce que tu fais à Kansas City et pourquoi n'es-tu pas venu à mon mariage il y a quatre jours et où est maman ?

— Maman est quelque part par là et tu ne m'as pas invité.

— Mais si !

J'entrai.

— Oui, tu l'as invité, Sweet Sue, ainsi que le reste de sa famille. Tous les huit. Neuf. Seul Brian a pu venir, comme tu le sais, alors

n'épingle pas Donald. Contente de te voir, ma chérie. Comment va Henry ?

— Oh, Hanky va bien. Il dit que je ne cuisine pas aussi bien que toi, mais il a décidé de me garder pour d'autres raisons… Je lui gratte le dos.

— C'est une bonne raison.

— C'est ce qu'il dit. Maman, je t'appelle pour deux choses… et la première est réglée. Je rassemble mon courage depuis dimanche pour t'annoncer que j'ai perdu Princesse Polly. Mais je vois qu'elle est retrouvée. Comment est-elle arrivée là ?

— Je n'en sais rien. Comment l'as-tu perdue ?

— Je me le demande encore. On faisait route vers Olathe, quand on a trouvé une station-service qui vendait aussi des batteries. Pendant que Hank échangeait la sienne contre une batterie rechargée, j'ai ouvert la cage de Polly pour renouveler sa caisse de sable : elle avait fait du grabuge et le van sentait mauvais.

» Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé ensuite. Je croyais l'avoir enfermée à nouveau, mais Hank prétend que j'avais préféré la laisser se promener librement à l'arrière. Bref, on est repartis. On a pris la route autocontrôlée à Olathe et Hank s'est branché sur la puce. On a mis les sièges en position couchette et on s'est endormis tout de suite. Oh, on était vannés !

— Tu m'étonnes ! (Je n'avais pas oublié mon propre mariage.)

— La minuterie nous a réveillés comme nous arrivions à Wichita. C'est au moment de décharger nos bagages à l'Hollyday Inn que je me suis aperçue de la disparition de Polly. Maman, j'ai failli avoir une attaque.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Qu'est-ce qu'on pouvait faire ? On a fait demi-tour et on est revenus à Olathe. La station était fermée. On s'est mis à lancer des *petit petit petit, ici Polly, ici* pendant une demi-heure. L'adresse du pompiste était sur la porte. On a demandé à un policier de nous indiquer le chemin et on est allés le réveiller chez lui. Il n'était pas content.

— Surprenant.

— Bref, il avait effectivement vu un petit chat noir et blanc pendant que nous étions là, mais pas après, ce qui fait qu'elle n'y était déjà plus pendant que nous étions sur la route. Alors, on lui a

laissé ton télécode en lui demandant de t'appeler si elle se montrait et on a repris le chemin de Wichita. Mais la puce est tombée en panne. On a dû se relayer pour piloter à la main, en dormant à tour de rôle, sans quoi on aurait été obligés de prendre une route secondaire. En tout cas, il était trois heures du matin quand on est arrivés à Wichita ; ils ne nous avaient pas gardé notre chambre et on a dû dormir dans la voiture. Maman, ça n'a pas été la plus belle nuit de noces de l'histoire. Je crois que Hanky était prêt à me renvoyer… et je n'aurais pas pu lui donner tort.

— Ça s'est arrangé depuis ?

— Oh, oui ! Mais… Le fait de voir Princesse Polly à la maison soulève un autre problème.

— Tu veux que je te l'expédie ?

Son sourire s'évanouit soudain.

— Maman… les animaux sont interdits dans les chambres des étudiants mariés. Je ne savais pas. Je crois donc qu'on va devoir aller à Tempe et trouver un autre lieu d'habitation… et je ne suis pas sûre que nous en ayons les moyens. Tu ne veux pas la garder chez toi ? Je sais bien que c'est mon chat, mais… s'il te plaît.

— Susan, je vends la maison aujourd'hui.

Elle se pétrifia.

— Bien, maman. Si tu la mets dans une pension pour chats… avec son médecin, eh bien… je viendrai à chercher. Dès que je pourrai. Il faudra qu'on encaisse un bon. Je vais étudier la question avec Henry. Mais je ne te laisserai pas tomber. Je te le promets. Tu le sais.

— Ma pauvre Susan. Princesse a fait son choix, il me semble, en retrouvant son chemin en trois jours, alors qu'elle n'était jamais allée nulle part avant. Oui, je vends cette maison mais nous nous installerons à moins de deux kilomètres d'ici. Je n'ai pas besoin de tout ce terrain et je veux une maison plus petite. Je pourrai persuader Princesse d'accepter un nouveau foyer dans le voisinage, je pense ; c'est un problème que j'ai déjà eu à résoudre dans le passé.

Susan poussa un profond soupir.

— Maman, je t'ai dit récemment que tu étais merveilleuse ?

— Non.

— Tu es merveilleuse !

— Merci. C'est tout ? (Je commençais à être pressée par le temps.)

— Une chose encore. Tante Eleanor était ici aujourd'hui.

— Ah bon ? Je croyais qu'elle était à Toronto. Elle ne m'a pas parlé d'aller en Arizona, samedi dernier.

— Oncle Justin est allé à Toronto. Elle est venue ici. À Scottsdale, je veux dire. Elle est prête à repartir pour Toronto, mais voilà : elle a des problèmes de gardiennage depuis deux saisons, m'a-t-elle dit, alors elle voudrait que Hanky et moi allions habiter sa maison pour nous en occuper. Qu'est-ce que tu en penses ?

(J'en pense que ce serait pure folie de t'installer dans le somptueux palais d'été d'un multimillionnaire. Tu y prendrais de mauvaises habitudes et des goûts de luxe. Ce n'est pas une bonne manière de commencer sa vie conjugale. Et l'aller-retour par Scottsdale Road – dix kilomètres ? Douze ? – représente une perte de temps qui pourrait nuire à tes études.)

— Susan, mon avis n'a pas d'importance. Qu'en pense ton mari ?

— Il m'a suggéré de t'en parler.

— Mais qu'est-ce qu'il en pense ?

— Euh… je ne sais pas. Tu veux lui parler ?

— Qu'il me rappelle plus tard. Susan, j'ai un rendez-vous d'affaires et je suis en retard. Il faut que je raccroche. Bye !

Hou ! Neuf heures trente-cinq… Je composai le numéro *d'Harriman & Strong* et obtins la même face de zombie que la veille.

— Ici, Maureen Johnson. Passez-moi George Strong.

— M. Strong est en conférence. Voulez-vous laisser un mes…

— Vous m'avez déjà servi ce baratin hier. Je suis Maureen Johnson, il a rendez-vous chez moi dans vingt minutes et vous le savez ! Trouvez-le avant qu'il ne quitte l'immeuble ou téléphonez-lui dans sa voiture. Allez, vite, que diable !

— Je suis là, Maureen. (Le visage de George remplaça l'autre.) J'ai été retenu. Ça ne vous ennuierait pas qu'on décale notre rendez-vous d'une demi-heure ?

— Sans problème, George. Vous vous souvenez de ces enveloppes que je vous ai laissées en 1947 ?

— Bien sûr. Dans mon coffre personnel. Je ne les ai jamais mélangées avec les papiers de bureau.

— Auriez-vous la gentillesse d'apporter les enveloppes numéros un et deux ?

— Naturellement, chère madame.

— Merci, monsieur.

Je raccrochai.

— Allons-y, les enfants ! Il est temps de se laver et de s'habiller. Priscilla, tu partageras ma salle de bains. (Et mon bidet : tu sens le bordel et tu ne t'en rends pas compte, ma chérie.) Puis, je te passerai des vêtements à moi. Quelque chose d'estival. Un short et un débardeur, par exemple. Il va faire une chaleur d'enfer, aujourd'hui. Donald, Patrick a laissé quelques habits. Fais ton choix. Short et T-shirt, peut-être. Ou un Levi's. On s'arrêtera au Plaza plus tard pour faire quelques emplettes. N'utilise pas toute l'eau chaude : trois bains en même temps. Soyez sur le pied de guerre à dix heures vingt. À vos marques, prêts, partez !

George avait deux maisons à me montrer. L'une était près de la 75e Rue et de Mission Road dans Johnson County, non loin de Shawnee Mission East High School. Elle appartenait à *New World Homes,* une entreprise Harriman, et possédait tous les gadgets « dernier cri » qui ont fait la célébrité des maisons *New World Homes*. Elle m'évoquait un appartement du Bauhaus.

Mes enfants l'adorèrent.

L'autre était du côté du Missouri, à mi-chemin entre notre ancienne maison et Southwest High School, au-delà de Linden Road. Elle n'était pas aussi neuve. D'après son aspect, et si ma mémoire était bonne, elle avait été construite en 1940, à un ou deux ans près.

— George, c'est un secteur qui appartient à J.C. Nichols.

— L'organisation Nichols construit d'excellentes maisons. Elle est venue entre nos mains parce que je l'ai achetée à un de nos cadres, qui a été déplacé à la suite d'un tragique accident. Il a perdu sa femme et ses deux enfants. Quand il est sorti de l'hôpital, nous l'avons envoyé à Tucson pour se rétablir, puis nous lui avons donné un poste à Paradise, au générateur. Changement complet de travail, de décor, de personnel : telle est la manière de mon associé de réhabiliter un bon élément dont la vie a tourné au drame. Delos – M. Harriman – prend soin de ses gens. On entre ?

C'était une maison agréable, dans un joli environnement, avec un jardin clôturé. Et elle était meublée.

— Il n'a demandé à récupérer que ses livres et ses vêtements, expliqua M. Strong. Les vêtements de sa femme, de ses enfants et tous ses biens personnels sont allés à l'Armée du Salut. Le reste – draps de lit, couvertures, tapis, serviettes, tentures – a été nettoyé et les matelas stérilisés. La maison est à vendre meublée ou non, et vous pouvez obtenir un bail dans les deux cas.

Elle avait une chambre de maître et deux plus petites à l'étage, chacune avec salle de bains. La grande chambre donnait sur l'ouest et possédait un balcon avec vue sur le coucher du soleil, comme dans l'appartement que nous habitions en 1940 à Woodlawn, à Chicago. En bas, on trouvait à la fois un salon et une salle de séjour, commodité que je recommande vivement à toute famille ayant des enfants. Les jeunes ont besoin d'une pièce où ils peuvent vaquer en tenue négligée, sans déranger maman lorsqu'elle reçoit quelqu'un pour le thé.

Sur l'arrière, une chambre de bonne avec salle de bains faisait pendant à la cuisine : une cuisine équipée d'un lave-vaisselle et d'un four électronique Raytheon du même modèle que celui que je possédais à la ferme (du matériel neuf, dans les deux cas). Un détail me frappa : l'abondance des range-livres encastrés… ajoutés après coup, apparemment, à l'exception de deux étagères encadrant la cheminée de la salle de séjour. Rares étaient les maisons qui en avaient autant, car la plupart des gens ne lisent pas.

(Avant la fin du XX^{e} siècle, il faudrait exprimer la chose différemment et dire : «…car la plupart des gens ne savent pas lire. » Ainsi que j'allais l'apprendre en étudiant les histoires de ma planète et de mon siècle natals en différents espaces-temps, il y a une constante caractéristique du déclin et de la chute dans tous les cas de figure : l'illettrisme.

Outre ce terrible fléau, on observe, dans trois espaces-temps, un abus des drogues entraînant une criminalité accrue dans les rues, allant de pair avec un gouvernement corrompu et dépensier. Mon propre espace-temps connut d'innombrables lubies psychotiques suivies de frénésies religieuses ; en temps 7, ce furent des guerres perpétuelles et trois espaces-temps virent l'effondrement de la vie de famille et du mariage. Mais, dans tous les cas, l'illettrisme

l'emporta… parallèlement – allez y comprendre quelque chose – a une augmentation sensible des crédits affectés à chaque étudiant. Jamais on ne paya autant pour un résultat aussi maigre. Vers 1980, les professeurs eux-mêmes étaient à demi illettrés.)

La maison disposait – ô merveille ! – de deux chauffe-eau, un pour l'étage, un pour la cuisine, la buanderie et la chambre de bonne. J'essayai un robinet et fus surprise de constater que l'eau coulait chaude.

— Après votre appel d'hier, dit George Strong, j'ai donné des instructions pour que la maison soit aérée et les installations mises en marche. Vous pourrez y dormir dès cette nuit si vous le désirez.

— Nous verrons.

Je jetai un rapide coup d'œil au sous-sol et nous partîmes.

George Strong nous offrit un délicieux déjeuner au Fiesta Patio au Plaza puis, à ma demande, nous conduisit au cabinet du Dr Rumsey. Là, j'expliquai à Jim Rumsey ce que j'attendais de lui. Je pouvais lui faire confiance, grâce à Dieu, puisqu'il était au fait des problèmes Howard.

— Si elle est enceinte, ne le dites qu'à moi, pas à elle. Elle est un cas difficile. J'ai besoin de préparer le terrain. Vous voulez connaître son âge réel ?

— Vous oubliez que je le sais déjà. J'essaierai de ne pas laisser ce fait influencer mon jugement.

— Jim, vous êtes un vrai réconfort.

Je l'embrassai puis allai parler à mes enfants :

— Restez sagement assis. Il a d'autres patients avant vous. Quand vous aurez fini, ne tardez pas à rentrer à la maison.

— Tu ne nous ramènes pas ? fit Priscilla, étonnée. Je croyais qu'on devait faire des courses.

— Non, nous n'avons plus le temps. Nous irons peut-être au Plaza après dîner. Je crois que *Sear's* est ouvert tard.

— *Sear's ?*

— Tu as quelque chose contre *Sear's ?*

— Tante Marian ne fait jamais ses courses là.

— Tiens ! C'est intéressant. Je vous reverrai à la maison. Vous pouvez rentrer à pied ou par le bus.

— Une minute ! Tu as dit au médecin que je ne voulais pas être tripotée ?

— Au contraire, je lui ai demandé de m'avertir si tu t'avisais de bouder ou si tu refusais de coopérer.

Elle fit la moue.

— Je croyais qu'on irait faire les magasins et qu'après on choisirait ensemble quelle maison on louerait.

— Je vais décider cela tout de suite, pendant que vous passerez votre visite médicale.

— Tu veux dire qu'on ne votera pas ?

— Tu pensais qu'on allait mettre ça aux voix ? Parfait, on votera selon les règles de la République de Gondor. Pour chaque dollar investi dans l'affaire, chaque partie obtient une voix. Combien de voix veux-tu acheter ?

— Hein ? Oh, je trouve ça mesquin.

— Priscilla, la déclaration des droits n'a jamais stipulé que les mineurs choisissaient le domicile familial. Je ne sais pas comment procède Marian mais, ici, c'est moi qui prends ce genre de décision. Il peut me prendre l'envie de consulter les autres mais, quoi qu'il en soit, leur opinion ne me lie pas. Compris ?

Elle ne répondit pas.

— Chipie, tu tires trop sur la corde, commenta calmement Donald.

Je rejoignis George à sa voiture. Il m'ouvrit la portière.

— Alors, chère madame ?

— J'aimerais revoir la maison meublée.

— Bien.

Nous roulâmes en silence. George Strong était un compagnon agréable : il ne parlait pas pour ne rien dire.

— Vous avez apporté ces deux enveloppes ? demandai-je.

— Oui. Vous les voulez tout de suite ? En ce cas, il vaut mieux que je me gare. Elles sont dans une poche secrète à fermeture Éclair, plutôt difficile à atteindre.

— Non, c'était juste pour m'en assurer, avant que nous ne soyons trop loin de votre bureau.

Quand nous arrivâmes à la maison, je montai dans la chambre de maître, avec George sur mes talons. Je commençai à me déshabiller. Son visage s'éclaira.

— Maureen, j'espérais que vous aviez cette idée derrière la tête. (Il soupira joyeusement et se mit à se dévêtir à son tour.) Ça faisait longtemps.

— Trop longtemps. J'ai été submergée par des problèmes familiaux et par l'école. À présent, l'école est finie pour moi, au moins pour un bout de temps, mes problèmes familiaux sont en bonne voie – j'espère – et j'ai plus de temps libre, si tu veux de moi.

— Je veux toujours de toi !

— J'ai pensé à toi et à tes belles manières toute la journée. Mais il fallait d'abord que je case les enfants. Tu veux me déshabiller ? Ou tu préfères qu'on se dépêche pour passer à l'acte le plus vite possible ?

— Quel choix tu me proposes là !

George n'était pas le plus grand artiste du monde dans un lit mais, depuis six ans que j'étais sa maîtresse occasionnelle, il ne m'avait jamais laissée sur ma faim. C'était un amant plein d'attentions qui considérait que son premier devoir était de veiller à ce que sa partenaire atteigne l'orgasme.

Il n'était pas Adonis. Je n'étais pas Vénus. Quand j'avais l'âge de Priscilla, j'étais assez jolie, aussi appétissante qu'elle, je pense. Mais, en 1952, j'avais soixante-dix ans, j'en avouais quarante-sept et j'avais effectivement l'air d'avoir passé la quarantaine, malgré toute mon application. Au-delà d'un certain âge, une femme doit *y* mettre du sien, tout comme George y mettait du sien (et j'appréciais ses efforts). Elle doit surveiller sa respiration, ses muscles internes, garder une voix basse et douce, sourire, ne jamais plisser le front et rester amicale et coopérative. Comme disait mon père, « les veuves sont bien mieux que les jeunes mariées. Elles ne parlent pas, ne crient pas, n'enflent pas, ne sentent pas trop et sont infiniment reconnaissantes ».

Telle fut Maureen Johnson de 1946 à 1982. Au début, cette grivoiserie de mon père m'avait simplement amusée et je n'avais jamais imaginé qu'elle pût s'appliquer à moi… jusqu'à ce triste jour où Brian me fit savoir que sa concubine plus jeune m'avait remplacée. Alors, je découvris que la gaudriole paternelle était simplement l'expression de la vérité. Ainsi devins-je une « squaw disponible en cas d'urgence ». Je m'employais de mon mieux à être avenante et à sentir bon. Et je n'exigeais pas d'Adonis, je ne

demandais qu'un échange sympathique et amical avec un gentleman. (Ni un rustre, ni une chiffe molle !)

Je lui offrais toujours un second round, s'il le désirait. Et, quand on a fait proprement son travail, il le désire. La raison pour laquelle les Américains sont de piètres amants est que les Américaines sont de piètres maîtresses. Tout est dans tout, et réciproquement. Donnant, donnant. On récolte ce qu'on a semé.

Les vingt ou soixante minutes d'intermède sont le meilleur moment du monde pour une conversation intime.

— Tu veux inaugurer la salle de bains ? demandai-je.

— Rien ne presse. (Sa voix bourdonnait dans ma poitrine ; j'avais l'oreille collée dessus.) Et toi ?

— Il n'y a pas le feu. George, c'était sensass. Juste ce dont j'avais besoin. Merci, monsieur.

— Maureen, tu es celle que Shakespeare avait à l'esprit quand il disait : «…là où les autres femmes vous rassasient, elle vous aiguise votre faim. »

— À d'autres, monsieur.

— Je suis sincère.

— Si tu me le répètes assez souvent, je te croirai. George, quand tu te lèveras, veux-tu m'apporter ces enveloppes ? Attends. Est-ce que tu as le temps de recommencer, aujourd'hui ?

— Et comment ! C'est pour ça que le temps existe.

— Parfait. Je ne voulais pas le gaspiller à parler affaires si tu étais pressé. Parce que, si tu *es* pressé, je connais plusieurs moyens de te revigorer en un éclair.

— Je n'en doute pas ! Mais j'ai expédié mon travail avant dix heures afin de pouvoir consacrer le reste de la journée à Maureen.

Il se leva, prit les deux enveloppes et me les tendit.

— Non, non, je ne veux pas les toucher. George, examine-les, je te prie. Est-ce que j'ai pu les truquer d'une manière ou d'une autre ?

— Non, je ne vois pas comment tu aurais pu. Elles sont en ma possession depuis le 4 juillet 1947. (Il me sourit et je lui souris : c'était à cette date que nous avions couché ensemble pour la deuxième fois.) Ton anniversaire, fillette, et tu m'avais fait un cadeau.

— Non, nous avions échangé des cadeaux, pour notre bien mutuel. Examine les enveloppes, George. Ont-elles été truquées ? Non, ne t'approche pas. Je pourrais les ensorceler.

Il les regarda en détail.

— Il y a nos deux signatures au dos, sur le rabat de chaque enveloppe. Je connais ma signature et je t'ai vue signer de ta propre main. Même Houdini n'aurait pas pu les ouvrir.

— Ouvre la numéro un, George, et lis-la à haute voix… et garde-la. Remets-la dans ta poche secrète.

— Comme tu voudras, ma chère.

Il l'ouvrit et lut :

— « Le 4 juillet 1947 Au printemps 1951, un homme se faisant appeler "Dr Pinero" exaspérera les savants et les assureurs en prétendant être capable de prédire la date de la mort de n'importe quelle personne. Il fera profession dans ce style de voyance et, pendant des mois, jouira d'un immense succès commercial. Puis, il sera tué ou mourra accidentellement et son dispositif sera détruit. Maureen Johnson. »

(Pendant qu'il lisait, je revoyais ce samedi soir, 29 juin 1918. Tandis que Brian somnolait, Théodore et moi étions bien éveillés. De temps en temps, je m'engouffrais dans la salle de bains pour noter en sténo tout ce que Théodore m'avait dit – de nombreux détails qu'il n'avait confiés ni au juge Sperling, ni à Justin, ni à M. Chapman.)

— Intéressant, fit George. Je n'ai jamais cru que ce Dr Pinero était capable de faire ce qu'il prétendait. Ça devait être une mystification sophistiquée.

— Là n'est pas la question, George. (Je ne lui avais pas parlé sèchement.)

— Hein !

— Peu importe à présent qu'il fût ou non un charlatan. L'homme est mort, son dispositif est détruit et il ne reste aucune de ses notes. C'est ce qu'ont dit le magazine *Time* et tous les journaux. Tout ceci s'est passé l'an dernier, en 1951. Cette enveloppe est sous ta garde depuis juillet 1947, quatre ans plus tôt. Comment ai-je fait ?

— Je me le demande bien. Tu vas me le dire ?

(Bien sûr, George. Un homme venu des étoiles et du futur est venu me voir ; il m'a raconté tout ça pensant que ça pourrait me

servir. Puis, il est mort, tué dans une guerre qui n'était pas la sienne. Pour moi. [Je sais depuis qu'il est retourné dans les étoiles et que je l'ai perdu… et retrouvé… et maintenant je suis de nouveau perdue, dans un camion obscur avec un chat caractériel. Pixel, ne m'abandonne plus !])

— George, je suis « devine ».

— « Devine » ? Voyante, tu veux dire ?

— Non, prophétesse plutôt que voyante. Toutes ces enveloppes contiennent des prophéties. Maintenant, l'enveloppe numéro deux. Ne l'ouvre pas tout de suite. George, suis-je allée dans ton bureau le mois dernier ?

— Pas à ma connaissance. Tu n'y es venue qu'une fois, il y a environ deux ans, si je me souviens bien. Nous avions rendez-vous pour dîner et tu préférais passer à mon bureau plutôt que de m'attendre chez toi.

— Exact. Je suis sûre que tu lis le *Wall Street Journal*. Tu es un directeur de la corporation qui gère le générateur atomique de Paradise. Je te soupçonne de lire très soigneusement les articles concernant l'énergie civile.

— C'est vrai. Le métier de gestionnaire oblige à se tenir au courant des moindres détails.

— Qu'y a-t-il eu de neuf dans l'énergie civile récemment ?

— Pas grand-chose. Des hauts et des bas.

— Pas de nouvelles sources d'énergie ?

— Non, rien de significatif. Quelques moulins à vent expérimentaux, mais les moulins à vent, même améliorés, ne peuvent pas être considérés comme des nouveautés.

— Et l'énergie solaire, George ?

— L'énergie solaire ? Oh, oui, il y a eu un article là-dessus dans le *Wall Street Journal*. Euh… des capteurs solaires. Qui convertissent directement la lumière du soleil en électricité. Euh, deux scientifiques aux cheveux longs, le Dr Archibald Douglas et le Dr M.L. Martin. Maureen, leur gadget ne mènera jamais à rien. Ne risque pas d'argent là-dessus. Songe aux effets du temps nuageux, des heures de la nuit, du brouillard. Tu te retrouverais avec…

— George. Ouvre la deuxième enveloppe.

Il s'exécuta.

— « Deux savants, Douglas et Martin, mettront au point la transformation de la lumière solaire en électricité à un haut degré d'efficacité. Les capteurs solaires Douglas-Martin révolutionneront l'énergie civile et auront une profonde influence sur toute chose jusqu'à la fin du XX^{e} siècle. » Maureen, je ne vois pas comment une énergie aussi précaire…

— George, George ! Comment pouvais-je avoir connaissance, en 1947, de ces gadgets solaires découverts cette année seulement ? Comment ai-je trouvé les noms de Douglas et de Martin ?

— Je ne sais pas.

— Je t'ai dit et je te répète que je suis une prophétesse. L'enveloppe numéro trois indique à *Harriman Industries* comment investir dans les capteurs solaires Douglas-Martin. Les enveloppes suivantes concernent l'énergie en général, et des changements à venir que tu n'imagines pas. Mais tu seras obligé d'y croire quand nous ouvrirons ces enveloppes l'une après l'autre. La question est : les ouvrirons-nous après coup, comme les deux premières – auquel cas je me contenterai de t'annoncer que « je te l'avais bien dit » – ou les ouvrirons-nous assez longtemps à l'avance pour que mes prophéties te soient utiles ?

— J'ai un peu froid. Je me rhabille ou je te rejoins au lit ?

— Oh, mon chéri ! Je parle trop. Viens te coucher, George, et laisse-moi essayer de te requinquer.

Ce qu'il fit. Nous nous caressâmes, mais le miracle essentiel n'eut pas lieu.

— Veux-tu que je me livre à quelque magie plus directe ? Ou préfères-tu te reposer ?

— Maureen, qu'est-ce que tu attends de *Industries Harriman Industries* ? Tu n'as pas fait ça seulement pour m'intriguer.

— Bien sûr que non, George. Je veux être élue dans le comité directeur du holding. Plus tard, tu auras besoin de moi dans la gestion de certaines succursales. Cela dit, c'est moi qui continuerai à décider du moment de divulguer mes prophéties… car tout est dans le choix du moment.

— Directrice ! Il n'y a pas de femme dans le comité.

— Il y en aura une quand tu m'auras présentée et que je serai élue.

— Maureen, voyons ! Tous les directeurs sont des actionnaires de poids.

— Combien d'actions faut-il pour être éligible ?

— Une seule, d'après le règlement. Mais la politique de la compagnie exige qu'on soit un gros actionnaire. Dans le holding ou n'importe laquelle des succursales.

— Combien ? Pas en actions, mais en dollars au cours du marché. Puisque les différentes actions ne sont pas toutes cotées au même prix. Aucune, je devrais dire.

— Euh, M. Harriman et moi estimons qu'un directeur devrait posséder, ou acquérir aussitôt après son élection, au moins un demi-million en valeurs. Cela l'oblige à être attentif au moment de voter.

— George, à la clôture du marché, lundi, ma position, toutes succursales confondues, était de 872 039,81 dollars – je peux arrondir la somme à un million en quelques jours, si cela peut t'aider à préparer le terrain.

George ouvrit des yeux ronds.

— Maureen, j'ignorais que tu possédais des actions de chez nous. J'aurais dû repérer ton nom parmi les grands groupes.

— J'ai des hommes de paille. À Zurich, au Canada, à New York. Je peux tout rassembler sous mon propre nom si nécessaire.

— Nous aurons besoin de constituer un dossier, pour le moins. Maureen, est-ce que tu m'autorises à parler de tes enveloppes à M. Harriman ? De tes prophéties ?

— Comment prendrait-il la chose ?

— Je ne saurais le dire. Nous faisons des affaires ensemble depuis les années 20… mais je ne le connais pas vraiment. C'est un fonceur… je suis un cheval de labour.

— Eh bien, gardons ça comme un secret d'alcôve. Tu tiendras peut-être à ouvrir la prochaine enveloppe en sa présence. Peut-être pas. George, si le public, principalement l'homme de la rue, venait à savoir que tu consultes une voyante pour gérer tes affaires, cela pourrait nuire à l'image d'*Harriman Industries,* non ?

— Je crois que tu as raison. D'accord, secret d'alcôve. (Il sourit tout à coup.) Mais si je dis que je consulte un astrologue, la plupart de ces andouilles trouveront ça « scientifique ».

— Si on passait à autre chose ? Voyons si j'arrive à convaincre notre cheval de labour de s'intéresser à ma prairie. George, est-ce que tous les hommes de ta famille ont des pénis hypertrophiés ?

— Pas que je sache. Je crois que tu essaies de me flatter.

— Ma foi, il me paraît gros. Eh ! Il grossit encore !

21

UNE DENT DE SERPENT

Mes problèmes pour les dix années suivantes furent Princesse Polly, Priscilla, Donald, George Strong… et un curieux problème métaphysique que je ne sais toujours pas comment résoudre, ni comment j'aurais dû le résoudre, bien que j'en aie discuté en profondeur avec mon mari et ami le Dr Jubal Harshaw, et quelques-uns des plus excellents cosmologues mathématico-manipulateurs de tout univers, à commencer par Elizabeth « Slipstick Libby » Long. Il concerne le vieux pseudo-paradoxe du libre arbitre et de la prédestination.

Le libre arbitre est un fait, quand on l'expérimente. Et la prédestination est un fait, pour tout observateur extérieur.

Mais, dans le monde comme mythe, ni le libre arbitre ni la prédestination n'ont de sens. L'un et l'autre sont des zéros sémantiques. Si nous sommes de simples schémas de fiction assemblés par des fabulistes, alors autant parler de « libre arbitre » pour les pièces d'un jeu d'échecs. Quand la partie est terminée et que les figurines sont rangées dans leur boîte, est-ce que la reine noire se lamente dans son sommeil en disant : « Oh, je n'aurais jamais dû prendre ce pion ! »

Ridicule.

Je ne suis pas un assemblage de fictions. Je n'ai pas été créée par quelque fabuliste. Je suis une femme humaine, fille de parents humains, mère de dix-sept garçons et filles dans ma première vie et de bien davantage après ma première régénération. Si je suis

contrôlée par un destin, alors ce destin se trouve dans mes gènes… non dans les manigances de quelque introverti à la vue courte penché sur un robot scripteur.

Le problème vient de ce que, vers la fin de la décennie, je me rendis compte que Théodore m'avait avertie d'une tragédie qui pouvait éventuellement être évitée. Comment était-ce possible ? Pouvais-je utiliser mon libre arbitre pour briser les chaînes d'or de la prédestination ? Pouvais-je utiliser ma prescience d'un événement pour empêcher celui-ci de se produire ?

Prenons la chose à l'envers : si, par suite de mon intervention, un événement manque de se produire, je me trompais en prédisant que cet événement se produirait.

N'essayez pas de démêler ça, vous vous mordrez la queue.

Est-il possible d'éviter un rendez-vous à Samarra ?

Je savais que le satellite atomique allait exploser, tuant tous ses passagers. Mais, en 1952, personne ne savait qu'il y aurait un jour un satellite atomique. En 1952, ce n'était même pas à l'étude.

Où était mon devoir ?

Le vendredi, le Dr Rumsey m'apprit que Priscilla n'était pas enceinte, qu'elle était physiquement mûre pour la reproduction et qu'il était d'accord pour lui signer un certificat de naissance anti-daté si je le souhaitais, lui attribuant un âge de treize à dix-neuf ans… mais que, selon lui, elle était puérile dans ses attitudes.

J'en convins.

— Mais il faudrait lui fabriquer un âge d'au moins seize ans.

— Je vois. Son frère la saute, c'est ça ?

— Cette pièce est insonorisée ? demandai-je.

— Oui. Mon infirmière aussi. On entend de tout ici, ma chère, et bien pire qu'un petit inceste entre frère et sœur. La semaine dernière, on a eu un cas – pas Howard, Dieu merci – où c'était « le frère qui sautait son frère ». Estimez-vous heureuse que vos enfants soient normaux. Dans les ébats entre frère et sœur, il suffit généralement de veiller à ce qu'elle ne tombe pas enceinte et que ça leur passe à temps pour qu'ils puissent épouser quelqu'un d'autre. Ce qu'ils font presque toujours. Vous n'avez jamais été confrontée à ce problème précédemment ?

— Si. Avant que vous ne repreniez le cabinet de votre père. Il ne vous l'a pas dit ?

— Vous plaisantez ? Il vénère le serment d'Hippocrate comme le saint sacrement. Comment ça s'est terminé ?

— Très bien au bout du compte, quoique, sur le moment, ça m'ait inquiétée. La grande sœur initiait le petit frère, puis le petit frère initiait la petite sœur. Je marchais sur des œufs au début : fallait-il les prendre sur le fait ou me contenter de les surveiller de loin pour éviter un éventuel problème ? Mais ce n'est jamais allé très loin. Ça les amusait, sans plus. Mes gosses sont de chauds lapins. Tous sans exception.

— Et vous ? Non ?

— Faut que j'enlève ma culotte ? Ou nous continuons d'abord cette discussion ?

— Je suis trop fatigué. Poursuivez.

— Poule mouillée. Finalement, ils ont tous opté pour la solution Howard et, maintenant, les trois couples s'entendent très bien avec, je crois, quelques chauds week-ends à l'occasion. Simplement, ils font ça hors de ma vue pour éviter de choquer leur pauvre vieille maman de l'ancienne école. Mais les deux derniers n'ont pas la même attitude insouciante. Jim, il faut que je marie cette fille.

— Maureen, Priscilla n'est pas prête pour le mariage. Le remède serait pire que le mal. Vous gâcheriez la vie d'un homme en ternissant la sienne, sans parler de ses éventuels enfants. Hum… Priscilla m'a confié qu'elle venait de fuir Dallas. Je ne connais pas Marian. Famille téméraire… n'est-ce pas ? Quel genre de personne est Marian ?

— Jim, je ne suis pas un témoin impartial.

— L'opinion d'une femme capable de trouver des excuses au diable lui-même est tout ce dont j'ai besoin. Ma foi, Marian avait peut-être d'excellentes intentions, mais elle n'a pas fait du bon boulot avec Priscilla. Du moins pas assez bon pour courir le risque de la marier à quatorze ans, quelles que soient ses mesures pelviennes. Maureen, je veux bien falsifier son âge comme vous me le demandez, mais ne la laissez pas se marier si jeune.

— J'essaierai. Je tiens le diable par la queue. Merci.

Il me donna une bise en guise d'au revoir.

— Arrêtez, répliquai-je. Vous avez dit que vous étiez trop fatigué. Et vous avez une salle d'attente pleine à craquer.

— Poule mouillée.

— Hum ! Une autre fois, mon cher. Bien des choses à Velma. Je veux vous inviter à dîner tous les deux la semaine prochaine, pour vous montrer ma nouvelle maison. Alors, peut-être.

Princesse Polly mit quelque temps à accepter le déménagement. Pendant deux semaines, je la gardai à l'intérieur, avec un bac de sable. Puis, je la laissai sortir. Une heure plus tard, incapable de la retrouver, je pris la voiture et roulai lentement vers notre ancienne maison. Un peu avant d'arriver, je la repérai, me garai promptement et l'appelai. Elle s'arrêta, prêta l'oreille, se laissa approcher, puis détala en direction de son ancienne maison. Non, de son unique maison.

Je fus épouvantée de la voir traverser en diagonale Meyer et Rockhill : deux boulevards animés. Elle s'en tira indemne. Je respirai à nouveau, regagnai ma voiture et me dirigeai vers la maison. Elle arriva en même temps que moi, parce que je respectais la signalisation, elle non. Je la laissai flairer la maison vide quelques minutes, puis je la ramassai et la ramenai chez nous.

Pendant les dix jours qui suivirent, le même cérémonial fut répété quotidiennement, parfois matin et soir. Puis vint le jour – le lendemain de la Fête du Travail, je crois – où une équipe de démolition arriva pour nettoyer le site. Comme George m'avait prévenue, je ne l'avais pas laissée sortir. Puis, je l'y emmenai. Elle flaira les lieux comme à l'habitude et l'équipe de démolition commença à abattre les murs. Princesse revint vers moi en courant et s'assit sur mes genoux dans la voiture, garée devant le trottoir.

Elle observa la destruction de « l'unique maison ».

À part les décorations extérieures, qui avaient été déplacées au préalable, rien ne fut sauvé. Ils rasèrent cette jolie demeure de bois du XIX^{e} siècle en une seule matinée. Princesse Polly n'en croyait pas ses yeux. Quand les bulldozers s'attaquèrent a l'aile nord, qu'ils réduisirent à l'état de gravats en deux temps, trois mouvements, elle cacha son museau contre moi et se mit à gémir.

Je rentrai chez nous. Moi non plus, je n'aimais pas assister à la mort de cette vieille maison.

J'y ramenai Polly le lendemain. À l'endroit où s'était trouvé notre foyer, il ne restait plus qu'un terrain rasé et un trou à la place de la cave. Princesse Polly ne voulut pas sortir de la voiture. Je ne suis pas sûre qu'elle reconnut le site. Elle ne fugua plus jamais.

Quelquefois, des messieurs venaient prendre de ses nouvelles, mais elle restait à la maison. Elle finit par oublier, je crois, qu'elle eût jamais vécu ailleurs.

Mais moi, je n'avais pas oublié. Ne retournez jamais à une maison que vous avez habitée naguère… si vous l'avez aimée.

J'eusse aimé que les problèmes de Priscilla fussent aussi faciles à régler que ceux de Polly. Je ne revis pas le Dr Rumsey avant le vendredi. Le jeudi, nous nous installâmes dans notre nouvelle maison et un déménagement est toujours épuisant, bien que j'eusse recours à des professionnels (non seulement à leur camion, mais aussi à leurs bras). Il fut facilité également par le fait que la plupart des meubles furent donnés à La Bonne Volonté. J'avais prévenu en même temps l'Armée du Salut qu'une pleine maisonnée de meubles et de bibelots était offerte en donation, à la condition de venir avec un camion. L'Armée du Salut voulut d'abord sélectionner ce qui l'intéressait. La Bonne Volonté ne fit pas tant de difficultés et ils décrochèrent le pompon.

Nous ne gardâmes que les livres, quelques tableaux, mon bureau et mes dossiers, des vêtements, de la vaisselle et des ustensiles, une machine à écrire IBM et divers bibelots. Vers onze heures, j'envoyai Donald et Priscilla en détachement avec toutes les provisions que nous pûmes sauver du garde-manger, du congélateur et du réfrigérateur.

— Donald, s'il te plaît, reviens dès que tu auras déchargé. Priscilla, vois ce que tu peux trouver pour le déjeuner. Je pense qu'ils auront fini de charger pour midi. Mais ne prépare rien qui demande un temps de cuisson particulier.

— Oui, mère.

Ce furent presque les seuls mots qu'elle me dit ce matin-là. Elle fit tout ce que je lui avais demandé, mais sans aucun esprit d'initiative, tandis que Donald s'acquitta de sa tâche avec imagination.

Ils s'en allèrent. Donald revint à midi, juste au moment où les déménageurs faisaient la pause déjeuner.

— On va devoir attendre, lui dis-je. Ils n'ont pas tout à fait fini. Qu'est-ce que tu as fait de Princesse ?

— Je l'ai enfermée dans la salle de bains avec son bac de sable et de la nourriture. Elle n'est pas contente.

— Il faudra qu'elle se fasse une raison. Donald, qu'est-ce qui ronge Priscilla ? Depuis hier soir, elle se conduit comme si quelqu'un – moi, en l'occurrence – avait cassé ses jouets.

— Oh, elle est comme ça, mère. Ça ne veut rien dire.

— Donald, il faudra qu'elle change si elle veut rester ici. Je ne supporte pas qu'on boude. J'ai essayé de donner à tous mes fils et filles un maximum de liberté, fondée sur un comportement civilisé envers les autres, en particulier envers sa propre famille. Mais tout le monde doit y mettre du sien, c'est-à-dire se montrer poli et plein de bonne humeur, même s'il faut se forcer. Personne n'est dispensé de ces règles, quel que soit son âge. Penses-tu pouvoir lui faire entendre raison ? Si elle s'obstine à bouder, je suis fort capable de lui dire de quitter la table… et je ne crois pas qu'elle appréciera.

Il rit sans gaieté.

— Je suis sur qu'elle n'apprécierait pas.

— Eh bien, peut-être que tu peux arranger ça avec elle. Si cela vient de toi, elle risque moins de se vexer.

— Hum, peut-être.

— Donald, d'après toi, ai-je dit ou fait ou exigé – d'elle ou de toi – quoi que ce soit qui justifie sa rancœur ?

— Euh… non.

— Sois franc avec moi, fils. Je n'aime pas ce genre de situation. Ça ne peut pas durer.

— Eh bien… Elle n'a jamais aimé recevoir des ordres.

— Lesquels, par exemple ?

— Eh bien… elle a été drôlement vexée quand tu lui as dit qu'elle ne pourrait pas donner son avis sur la maison que nous prendrions.

— Ce n'était pas un ordre. Je lui ai simplement dit que c'étaient mes affaires, non les siennes. Et c'est la vérité.

— Eh bien, ça ne lui a pas plu. Et ça ne lui a pas plu davantage de devoir se faire « tripoter », comme elle dit. Tu sais.

— Oui, un examen pelvien. C'était un ordre, en effet. Et un ordre qu'elle n'avait pas à discuter. Mais, dis-moi, pourquoi crois-tu que je lui ai demandé de se soumettre à cet examen ? Ton opinion ne me fera pas changer d'avis, mais j'aimerais bien savoir ce que tu en penses.

— Oh, ça ne me regarde pas.

— Donald.

— Ma foi… je pense que les filles doivent y passer un jour ou l'autre. Il faut bien que son docteur sache si elle est en bonne santé ou non. Enfin, il me semble. En tout cas, elle n'a vraiment pas apprécié.

— Oui, les filles doivent y passer pour leur propre sécurité. Moi non plus, je n'aime pas ces examens, mais j'en ai eu tellement que je ne pourrais même plus les compter. Mais ce n'est qu'un mauvais moment à passer, comme de se faire soigner les dents. C'est nécessaire, alors je m'y plie… Priscilla doit s'y plier aussi, et qu'elle ne vienne pas me raconter d'histoires ! (Je soupirai.) Essaie de lui faire entrer ça dans la tête. Donald, je vais te reconduire là-bas pendant qu'ils sont en train de manger et je reviendrai ici en vitesse, sinon quelque chose pourrait bien atterrir dans le mauvais camion.

Je fus de retour vers deux heures et supervisai les opérations, un sandwich à la main. Il était cinq heures passées quand le camion repartit et il fallut encore un bon moment pour ranger la maison, si on peut appeler ça ranger : la cour jonchée de cartons, les vêtements jetés sur les lits, les livres entassés à la hâte sur la première étagère venue pour dégager le plancher. N'était-ce pas le pauvre Richard – l'auteur fictif de *l'Almanach du Pauvre Richard* de Benjamin Franklin – qui disait que « deux déménagements valent un seul incendie » ? Pourtant, ce fut un déménagement facile.

À huit heures, je leur préparai à dîner. Tout était calme. Priscilla boudait toujours.

Après le repas, je les conviai au salon pour prendre le café et porter un toast. Je remplis de minuscules verres de kahlua… parce qu'on ne peut pas se soûler avec le kahlua ; on est malade avant. Je levai mon verre.

— À notre nouvelle maison, mes enfants !

Je bus une gorgée ; Donald en fit autant. Priscilla ne toucha pas à son verre.

— J'ai pas soif, fit-elle.

— Ce n'est pas pour se désaltérer, ma chérie ; c'est une cérémonie. Pour un toast, si on ne veut pas boire, il suffit de lever son verre, de dire « À la vôtre ! », d'y tremper ses lèvres, de le reposer et de sourire. Ne l'oublie pas. Ça pourra te servir en d'autres occasions.

— Mère, il est temps que nous ayons une conversation sérieuse.

— Parfait. Je t'écoute.

— Donald et moi ne pouvons pas continuer à vivre ici.

— Désolée de l'apprendre.

— Je suis désolée aussi. Mais c'est vrai.

— Vous partez quand ?

— Tu ne veux pas savoir pourquoi ? Ni où nous allons ?

— Tu me le diras si tu en as envie.

— C'est parce qu'on ne supporte pas d'être traités comme des prisonniers dans une cellule !

Je ne répondis pas. Le silence plana.

— Tu ne veux pas savoir en quoi tu nous as maltraités ? reprit-elle finalement.

— Si tu veux me le dire.

— Euh… Donnie, dis-le-lui, toi !

— Non, protestai-je. J'ai déjà entendu de sa bouche toutes les plaintes qu'il avait à me soumettre. Mais pas les tiennes. Tu es devant moi, je suis ta mère et le chef de famille. Si tu as des réclamations, je t'écoute. Mais n'essaie pas de te décharger sur ton frère.

— Voilà ! Des ordres ! Des ordres ! Des ordres ! Rien que des ordres, tout le temps… comme si on était des criminels dans une prison !

Je me récitai un mantra que j'avais appris pendant la Deuxième Guerre mondiale : *Nil illegitimi carborundum*. Je la répétai trois fois sous cape.

— Priscilla, si c'est ça que tu appelles des ordres, toujours des ordres, je peux t'assurer que je ne changerai pas. Si tu as des récriminations à me faire, je les écouterai. Mais pas par personne interposée.

— Oh, mère, tu es impossible !

— Voici un autre ordre, ma petite dame : reste polie. Donald, as-tu à te plaindre de la façon dont je t'ai traité ? Toi, pas ta sœur.

— Euh… Non, maman.

— Donnie !

— Priscilla, as-tu des récriminations spécifiques ? Autres qu'une objection aux ordres en général ?

— Mère, tu… Inutile d'essayer de te raisonner !

— Tu n'as pas encore essaye de raisonner. Je vais me coucher. Si vous partez avant que je me lève, soyez gentils de laisser vos clefs sur la table de la cuisine. Bonne nuit.

— Bonne nuit, maman, répondit Donald.

Priscilla ne dit rien.

Elle ne descendit pas pour le petit déjeuner.

— Elle m'a dit de te dire qu'elle ne voulait pas déjeuner, maman.

— Très bien. Œufs et petites saucisses au menu. Comment veux-tu tes œufs, Donald ? Jaunes séparés et vulcanisés ? Ou tout frais cueillis de la cuisine ?

— Euh… comme toi, ça m'est égal. Maman, ce n'est pas tout à fait vrai que Priss ne veut pas déjeuner. Je monte lui dire que tu exiges sa présence ?

— Non. D'habitude, je les aime moyennement cuits mais pas baveux. Ça te va ?

— Hein ? Oh, bien sûr. Maman, s'il te plaît, est-ce que je peux au moins lui dire que le petit déjeuner est prêt et que tu voudrais qu'elle vienne manger ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai rien dit de tel. Le premier enfant qui ait essayé de me faire une grève de la faim était ton frère Woodrow. Il a tenu plusieurs heures, mais il avait triché : il avait caché des biscuits à la vanille sous son oreiller. Quand il s'est finalement décidé à descendre, je ne lui ai pas permis de manger avant le dîner, des heures plus tard. Il n'a plus recommencé. (Mais je peux dire qu'il aura tout tenté, avec une imagination débordante !) Je ne plie pas devant les grèves de la faim, Donald, ni autre caprice… et je trouve qu'aucun gouvernement ne le devrait. Céder aux grévistes de la faim, je veux dire, ou aux gens qui s'enchaînent aux clôtures ou se couchent devant des véhicules. Des caprices d'adultes. Donald, tu t'es opposé à mes ordres deux fois ce matin. Peut-être même trois ? C'est Priscilla qui déteint sur toi ? Tu n'as pas encore compris que je ne donnais pas d'ordres inutiles mais que j'entendais faire respecter ceux que je donne ? Avec promptitude et sans discuter. Si je te dis de te jeter dans le lac, je compte te voir revenir trempé jusqu'aux os.

Il sourit.

— Où est le lac le plus proche ?

— Quoi ? Swope Park, je crois. Sauf si on compte l'obstacle d'eau du club de golf. Et la mare décorative de Forest Hills. Mais je te déconseille de déranger les cadavres ou les golfeurs.

— Il y a une différence ?

— Une petite, sans doute. Donald, ça ne me gêne pas que Priscilla ait décidé de se priver de petit déjeuner ce matin, parce que j'ai besoin de te parler sans qu'elle soit pendue derrière toi pour te dicter tes paroles. Quand avez-vous décidé de partir ? Et où comptez-vous aller, si ça ne t'ennuie pas de me le dire ?

— Nulle part, maman, ça n'a jamais été sérieux. Comment pourrions-nous partir ? Sans argent, sans point de chute ? Sauf à retourner chez tante Marian, et c'est hors de question. On ne veut plus entendre parler d'elle.

— Donald, explique-moi ce que tu lui trouves de si odieux, à tante Marian. Il y a six ans, vous avez tous deux choisi de vivre chez elle, alors que vous auriez pu venir avec moi. Qu'est-ce qui s'est passé ? Elle n'arrêtait pas de vous punir, ou quoi ?

— Oh, non ! Elle ne punissait jamais personne. Quelquefois, elle déléguait papa. Comme pour cette dernière bagarre avec Gus.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Gus a un an de plus que toi et il est plus fort… du moins, il l'était la dernière fois que je l'ai vu. Tu as dit : « Il l'avait renversée et il lui faisait passer un sale quart d'heure. » En quel sens ? Il la violait ? Il essayait ?

— Euh… maman, je ne peux pas être impartial. Je suis jaloux, je pense.

— Je pense aussi. C'était vraiment un viol ou bien ils… comment dites-vous aujourd'hui ?… ils s'envoyaient en l'air ?

Il soupira tristement.

— Ouais, c'était ça. Je… ça m'a fait mal.

Je lui tapotai la main.

— Pauvre Donald. Tu commences à te rendre compte que ça ne te vaut rien d'être tombé amoureux de ta sœur, hein ? Ni à elle. Tu lui fais probablement encore plus de tort qu'à toi-même. Tu en as conscience, mon garçon ?

— Mais, maman, je ne pouvais pas la laisser là. Euh, je regrette que nous ne soyons pas restés avec toi, il y a six ans. Mais tu étais tellement stricte, au contraire de tante Marian, et… Oh, je regrette !

— Comment faisait Marian pour les travaux domestiques ? Je vais assigner à chacun de vous une part de corvée. Mais Priscilla m'a l'air bien maladroite dans une cuisine. Hier, elle a rempli le congélateur en dépit du bon sens et a oublié de mettre le contact. Heureusement que je m'en suis aperçue, sans quoi nous aurions perdu tout le contenu. Est-ce qu'elle faisait la cuisine à tour de rôle avec Mildred et Sara… et toutes celles qui en ont l'âge maintenant ?

— Je ne crois pas. Je suis même sûr que non. C'est Mémé Patte-d'Ours qui fait la cuisine… et elle n'aime pas qu'on rôde dans sa cuisine.

— Qui est Mémé Patte-d'Ours ?

— La cuisinière de tante Marian. Noire comme du charbon et le nez crochu. Moitié noire, moitié cherokee. Un fameux cordon-bleu ! Elle nous faisait toujours des gâteries. Mais on avait intérêt à frapper avant d'entrer. Sinon, elle était capable de nous lancer une poêle à frire.

— Un sacré numéro, à ce que je vois. Et je vois aussi que je vais devoir apprendre la cuisine à Priscilla.

Donald ne fit pas de commentaires.

— En attendant, poursuivis-je, il va falloir vous inscrire tous les deux dans une école de la ville. Donald, que dirais-tu d'aller à Westport High au lieu de Southwest ? Dis oui et nous te dénicherons quelque vieux tacot, un machin à quatre roues, pour te simplifier le trajet. Je ne veux pas que tu sois dans la même école que Priscilla. C'est une tête de linotte ; elle serait capable de se chamailler avec les autres filles à cause de toi.

— Oui, peut-être. Mais, maman, je n'ai pas besoin d'aller à Westport.

— Je pense que si. Pour la raison que je t'ai donnée.

— Je n'ai pas besoin d'aller au lycée. J'ai eu mon diplôme de fin d'études en juin.

J'avais vécu avec des enfants toute ma vie, mais ils ne cessaient jamais de me surprendre.

— Je n'étais pas au courant. Je croyais que c'était pour l'an prochain, et je ne me rappelle pas avoir reçu de faire-part.

— Je n'en ai envoyé à personne… et, effectivement, je n'étais qu'en première, cette année. Mais j'avais le nombre d'heures requis, et même un peu plus parce que j'avais suivi les classes d'été l'année

précédente pour être sûr d'être au niveau en math. Mais, finalement, je n'ai décidé de me présenter qu'en mai, quand il était trop tard pour le livre de classe et tout le toutim. M. Hardecker – le proviseur – n'était pas content. Mais il a vérifié mon livret scolaire et il a reconnu que j'avais le droit de passer mon examen en fin de première si je le désirais. Mais il m'a proposé de me donner mon diplôme sans examen en me recommandant de ne pas essayer de persuader ceux de la promotion 52 que j'étais dans leur classe puisque je ne figurais pas sur leur livre de classe, que je ne portais pas l'anneau de leur classe, etc. J'ai été d'accord. Alors, il m'a aidé à présenter ma candidature dans les écoles qui m'intéressaient. C'est-à-dire les meilleures écoles techniques, comme MIT, Case, Cal Tech, Renselaer. Je veux construire des avions-fusées.

— Tu me fais penser à ton frère Woodrow.

— Pas tout à fait. Il les pilote, moi je veux les dessiner.

— Tu as eu des nouvelles de tes candidatures ?

— Deux. Case et Cal Tech. Ils m'ont refusé.

— Il y a peut-être de bonnes nouvelles qui t'attendent à Dallas. Je me renseignerai auprès de ton père ; il faut que je l'appelle aujourd'hui, de toute façon, pour lui dire que nos deux fugueurs ont débarqué ici. Donald, si tes candidatures sont refusées cette année, ne perds pas espoir.

— Non. Je referai une demande l'an prochain.

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. Il faut que tu continues à suivre des cours cette année. Il n'est pas nécessaire de fréquenter les meilleures écoles techniques du monde pour les matières secondaires. N'importe quelle faculté d'un haut niveau général fera l'affaire. Comme Claremont. Ou Little Ivy League. Ou Grinnell College. Et des tas d'autres.

— Mais on est en août, maman. Il est trop tard pour s'inscrire où que ce soit.

— Pas vraiment. (Je réfléchissais.) Donald, il faudrait que tu me laisses modifier ton âge. Nous commencerons par t'obtenir un permis de conduire du Missouri attestant que tu as dix-huit ans, puis un faux certificat de naissance quand tu en auras besoin. Pas tout de suite, seulement si tu as besoin d'un passeport. Alors, tu iras à… Grinnell, je pense. (L'un des membres de mon comité de thèse pour le doctorat était à présent responsable des admissions à

Grinnell et je l'avais connu assez intimement.) Pendant un an ou deux. Choisis soigneusement l'école d'ingénieur qui t'intéresse et nous nous arrangerons pour t'y faire entrer, le moment venu. Mais, d'ici là, essaie de décrocher des diplômes, et…

— Maman, comment je ferai pour l'argent ?

— Mon chéri, je suis prête à n'importe quelle dépense pour t'éloigner de ta sœur avant que vous n'ayez tous deux de sérieux ennuis. Je ne paierai pas pour un avortement, mais je paierai pour ton éducation, et plus que tu ne pourrais gagner par toi-même en travaillant à mi-temps. Ce que je te conseille de faire de toute façon, par autodiscipline et par amour-propre. À Grinnell, les étudiants peuvent faire la vaisselle dans un foyer de jeunes filles.

» Ces demoiselles élevées au grain sont appétissantes, continuai-je. Je les ai vues. Mais ne fais pas trop attention à elles parce que je veux soumettre ton nom à la Fondation Howard et demander la liste des filles les plus jeunes de l'Iowa.

— Mais, maman, je ne suis pas impatient de me marier et je n'aurai pas les moyens d'entretenir une femme !

— Tu n'es pas obligé de te marier. Ça ne t'intéresserait vraiment pas de rencontrer des jeunes filles triées sur le volet, toutes de ton âge, toutes en bonne santé, avec une longue espérance de vie – comme toi –, toutes désirables selon les canons habituels… et assurées de ne pas crier si tu fais un geste, poli et respectueux, mais sans équivoque ? Et qui ne s'indigneront pas – « je ne suis pas celle que vous croyez ! » – si elles s'aperçoivent que tu as une capote dans ta poche ?

» Fils, ta liste Howard ne t'impose aucune obligation. Mais, si tu te sens en mal d'affection, ou esseulé, ou les deux, une petite visite aux postulantes te sera bien plus utile que de traîner dans les bars ou dans les meetings de prédicateurs. Tous les préliminaires sont déjà faits. Parce que la Fondation Howard veut que les Howard épousent des Howard et dépense des millions de dollars à cette fin.

— Mais, maman, je ne peux pas me marier avant d'avoir fini mes études. C'est-à-dire dans cinq ans, au moins. J'ai besoin d'une maîtrise. Un doctorat ne me ferait pas de mal.

— Tu as parlé à ta sœur Susan, hier. T'es-tu demandé comment Susan et Henry pouvaient aller à l'université juste après leur mariage ? Cesse de t'inquiéter, Donald. Si tu choisis une faculté pas

trop proche de Kansas City, tous tes problèmes pourront être résolus. Et ta mère pourra cesser de s'inquiéter également.

Priscilla sortit de ses gonds quand elle apprit que Donald allait dans une autre école que la sienne. Nous le lui avions caché jusqu'à la dernière minute ; elle s'inscrivit à Southwest High le jour même où il partait pour Grinnell. Donald prépara ses affaires pendant que sa sœur était à l'école et attendit qu'elle rentre pour lui annoncer la nouvelle. Et il partit immédiatement, au volant d'une Chevrolet si vieille qu'elle ne pouvait pas être utilisée sur une route autocontrôlée ; elle n'avait pas de puce.

Elle fit une colère, insista pour partir avec lui, raconta qu'elle allait se suicider.

— Tu m'abandonnes ! Je vais me tuer ! Me tuer ! Alors, tu regretteras ce que tu m'as fait !

Donald avait l'air maussade mais il s'en alla. Priscilla monta se coucher. Les menaces de suicide ne sont qu'un caprice à mes yeux, un chantage auquel je ne céderai jamais.

D'ailleurs, si quelqu'un veut attenter à sa propre vie, il me semble que c'est son droit. Et, s'il est vraiment sérieux, personne ne pourra l'en empêcher.

(Oui, je suis cruelle et sans cœur. C'est un fait reconnu. Maintenant, va jouer ailleurs avec ta poupée.)

Priscilla descendit vers dix heures du soir, en disant qu'elle avait faim. Je lui répondis que le dîner était terminé depuis longtemps, mais qu'elle pouvait se préparer un sandwich et un verre de lait, ce qu'elle fit, avant de me rejoindre dans la salle de séjour… et de recommencer ses jérémiades.

Je l'arrêtai net.

— Priscilla, tu ne peux pas rester là à m'injurier en mangeant mes provisions. Il faut que tu mettes un terme à l'un ou à l'autre.

— Maman, tu es cruelle !

— Ça compte pour une injure.

— Mais… Oh, je suis si malheureuse !

Cela se voyait tout seul et n'appelait aucun commentaire, me semblait-il. J'allai donc regarder Walter Cronkite et écouter ses déclarations grandiloquentes.

Elle continua à faire la tête pendant plusieurs jours, puis découvrit les avantages qu'il y avait à habiter près de l'école, en

bénéficiant d'une chambre à soi qu'elle pouvait utiliser comme bon lui semblait, et à avoir une mère qui tolérait tous les charivaris pourvu que la pièce soit nettoyée après, ou au moins deux ou trois fois par semaine. La maison commença à se remplir de jeunes gens. Il me semblait que Priscilla devenait heureuse, alors je l'étais aussi.

Un vendredi de la fin septembre, je descendis vers minuit pour boire un verre de lait et grignoter un en-cas, et j'entendis des grincements révélateurs venant de la chambre de bonne, en face de la cuisine. Je ne fus pas tentée de les déranger, car j'étais plus soulagée qu'inquiète : le bruit prouvait que Priscilla avait appris à avoir des orgasmes avec un autre homme que son frère. Mais je montai tout de même consulter un agenda que je conservais dans ma salle de bains et qui reproduisait le sien. Voyant que c'était un jour sans danger, je me sentis encore plus soulagée. Je ne m'étais jamais attendue à ce que Priscilla renonçât au sexe. Une fois qu'on a commencé et découvert qu'on aimait ça, on ne s'arrête plus. En fait, si l'un d'eux s'était arrêté, c'est alors que je me serais inquiétée.

Le lendemain, j'appelai Jim Rumsey pour lui demander de faire un test sanguin chaque fois que je lui enverrais Priscilla, car je ne me fiais pas au jugement de ma fille.

— Vous croyez que je ne suis plus dans le coup ? répliqua-t-il. Je surveille tout le monde. Même vous, vieux sac.

— Merci, très cher ! répondis-je en lui envoyant un baiser à travers l'écran.

Peu après ces joyeusetés, George Strong m'appela.

— Chère madame, je suis de retour en ville. J'ai de bonnes nouvelles. (Il sourit timidement.) Delos est d'accord pour que tu rejoignes le comité. Ça ne pourra pas se faire avant la réunion annuelle des actionnaires mais on peut envisager une nomination provisoire si un poste de directeur se trouve vacant entre-temps. Et justement un de mes assistants est sur le point de démissionner. Comme directeur, s'entend, pas comme mon assistant. Peux-tu participer à une réunion directoriale à Denver, le lundi 6 octobre ?

— Oui, bien sûr. Cela me fait un immense plaisir, George.

— Je passe te prendre à dix heures ? Nous prendrons un avion de la compagnie pour Denver, arrivée à dix heures, heure de la montagne. La réunion du comité est à dix heures et demie dans

l'immeuble Harriman. Suivra un déjeuner au dernier étage, dans une salle à manger privée avec une vue splendide.

— Magnifique ! George, on rentrera le même jour ?

— Si tu le souhaites, Maureen. Mais il y a de belles promenades dans les environs, et j'ai une voiture avec chauffeur à ma disposition. Cela te dirait ?

— Et comment ! George, n'oublie pas d'emporter l'enveloppe numéro 3.

— Je n'oublierai pas. Alors, à lundi, chère madame !

J'étais sur un nuage ; j'aurais tant voulu pouvoir annoncer la nouvelle à mon père. La petite Maureen Johnson de Muddy Roads, Missouri, allait être nommée codirectrice de l'empire Harriman, à la suite d'un invraisemblable enchaînement : primo, une idylle adultérienne avec un inconnu venu des étoiles ; secundo, parce que son mari l'a quittée pour une autre femme ; tertio, une aventure automnale entre une veuve immorale et un célibataire esseulé.

Si Brian m'avait gardée, je n'aurais jamais pu devenir directrice en mon nom propre. Bien qu'il m'eût toujours témoigné ses largesses depuis que nous avions acquis une certaine prospérité, je n'avais jamais eu aucun contrôle réel sur le budget de notre ménage, à part les dépenses domestiques et mes économies personnelles ; même ce compte numéroté à Zurich ne m'appartenait qu'à titre nominatif. Brian était un mari bon et généreux… mais il était loin d'être un militant de l'égalité des droits pour les femmes.

Ce qui était une des raisons pour lesquelles j'avais refusé les demandes en mariage réitérées de George Strong. Bien que George eût vingt ans de moins que moi (une réalité qu'il n'avait jamais soupçonnée), ses valeurs étaient ancrées dans le XIX^e^ siècle. Tant que j'étais sa maîtresse, j'étais son égale ; mais, si je l'avais épousé, je serais aussitôt devenue sa subordonnée : une subordonnée dorlotée, sans doute… mais subordonnée.

D'ailleurs, c'eût été jouer un mauvais tour à ce vieux célibataire endurci. Ses demandes en mariage étaient des compliments galants, non des propositions sérieuses de contrat civil.

En outre, j'étais devenue une célibataire endurcie moi-même, même si je me retrouvais à nouveau, de façon imprévue, avec un enfant à élever, et un enfant à problèmes, qui plus est.

Le problème : que faire de Priscilla quand je passerais une nuit dans le Colorado ? Ou deux nuits, peut-être : si George me proposait de rester un jour de plus, à Estes Park ou Cripple Creek, dirais-je non ?

Si je n'avais eu que Princesse Polly comme motif de souci, j'aurais pu la caser dans un établissement spécialisé et dédaigner ses protestations. Pouvais-je agir de même avec une solide gaillarde qui pesait plus lourd que moi… mais n'avait pas inventé l'eau chaude ?

Que faire ? Que faire ?

— Priscilla, je serai absente pendant une nuit ou deux. Qu'est-ce que tu veux faire pendant que je serai partie ?

Elle se figea.

— Pourquoi tu t'en vas ?

— Ne change pas de sujet. Il y a plusieurs possibilités. Tu pourras inviter un camarade de classe, si tu le désires. Ou tu pourras aller chez tante Velma…

— Ce n'est pas ma tante !

— Exact, et tu n'es pas obligée de l'appeler ainsi. Nous avons simplement l'habitude, entre Howard, de nous donner ce genre de noms pour nous rappeler notre attachement commun à la Fondation. À ta guise. Maintenant, s'il te plaît, revenons à nos moutons : qu'est-ce que tu veux faire pendant mon absence ?

— Pourquoi est-ce que je dois faire quelque chose ? Je peux rester ici, tout bêtement. Je sais que tu penses que je ne sais pas cuisiner… mais je peux me débrouiller pour ne pas mourir de faim pendant quelques jours.

— Je n'en doute pas. Rester ici était la dernière possibilité que j'allais te proposer. Je peux demander à quelqu'un de venir pour que tu ne sois pas seule. Ta sœur Margaret, par exemple.

— Peggy est une enquiquineuse !

— Priscilla, tu n'as pas le droit d'attribuer ce genre de qualificatif grossier à ta sœur. Y a-t-il quelqu'un que tu souhaiterais avoir ici pour te tenir compagnie ?

— Je n'ai pas besoin de compagnie. Je n'ai pas besoin d'aide. Donner à manger au chat et rapporter le journal… qu'est-ce qu'il y a de difficile à ça ?

— Es-tu déjà restée seule dans une maison auparavant ?

— Oh, bien sûr, des dizaines de fois !

— Vraiment ? À quelles occasions ?

— De toute sorte. Quand papa et tante Marian emmenaient la famille quelque part, je préférais souvent rester. Les sorties en famille, c'est la barbe.

— Des excursions de plus de vingt-quatre heures ?

— Bien sûr. Quelquefois beaucoup plus. Personne dans la maison à part moi et Mémé Patte-d'Ours.

— Ah ! Mme Patte-d'Ours était logée sur place ?

— C'est ce que je viens de te dire !

— Ce n'est pas exactement ce que tu m'as dit et tes manières ne sont pas aussi polies qu'elles devraient l'être. Rester à la maison avec Mme Patte-d'Ours n'est pas la même chose que de rester seule… et j'ai cru comprendre que cette mémé était capable d'éloigner n'importe quel intrus avec une poêle à frire.

— Elle ne se servirait pas de sa poêle à frire. Elle a un fusil.

— Je vois. Mais je ne peux pas lui demander de venir ici… et je constate que tu n'es jamais restée seule dans une maison. Priscilla, je peux m'arranger pour qu'un couple vienne séjourner ici : des étrangers pour toi, mais dignes de confiance.

— Mère, pourquoi est-ce que je ne peux rester toute seule, tout simplement ? Tu fais comme si j'étais une gosse !

— Très bien, ma chérie, si c'est ce que tu préfères. (Mais je n'ai pas l'intention de m'en remettre entièrement à ton jugement. Je vais payer la Patrouille Argus pour qu'elle ne se contente pas d'une paisible ronde trois fois par nuit : je demanderai qu'on mette un planton devant la maison. Je ne vais pas te livrer au premier rôdeur venu simplement parce que tu t'imagines être une grande personne.)

— C'est ce que je préfère.

— Très bien. Chacun doit apprendre le sens des responsabilités un jour ou l'autre. Je ne voulais pas t'y forcer si cela te faisait peur, c'est tout. Je partirai à dix heures du matin, le lundi 6, pour le Colorado…

— Le Colorado ! Pourquoi tu ne l'as pas dit ? Emmène-moi avec toi !

— Non, c'est un voyage d'affaires.

— Je ne t'ennuierai pas. Je pourrai prendre le train jusqu'au sommet de Pikes Peak ?

— Tu ne viens pas. Tu resteras ici et tu iras à l'école.
— Ça, c'est mesquin.

Je m'absentai deux jours et passai de merveilleux moments. Le fait d'être directrice m'a un peu tourné la tête au début mais, quand est venu le moment de voter, je me suis contentée de me ranger à l'avis de George, provisoirement : par la suite, j'aurais mes opinions.

Au déjeuner, M. Harriman me plaça à sa droite. Je ne touchai pas au vin et remarquai qu'il n'en faisait rien, lui non plus. Il avait été entièrement absorbé par ses affaires pendant la réunion mais, au dîner, il se montra tout à fait charmant et ne parla plus métier.

— Madame Johnson, M. Strong me dit que nous partageons le même enthousiasme… pour les voyages dans l'espace.

— Oh, oui.

Dès lors, nous ne bavardâmes plus que de cela et fûmes les derniers à quitter la table ; les serveurs étaient déjà en train de débarrasser.

Je passai la nuit avec George dans une maison d'hôte, à mi-chemin entre Denver et Colorado Springs, sur une route intérieure. Nous abordâmes l'enveloppe numéro 3 au lit.

« Les capteurs solaires Douglas-Martin engendreront le plus grand bouleversement du paysage américain depuis le premier chemin de fer transcontinental. Des routes mobiles, alimentées par les capteurs D-M, seront construites dans tout le pays. Elles adopteront en général le tracé des grandes routes fédérales actuellement en service : nationale 1 le long de la côte Est, route 66 de Chicago à L.A., et ainsi de suite.

» Des villes étirées pousseront le long de ces routes mobiles et les grandes villes actuelles cesseront de s'accroître et perdront même des habitants.

» Les routes mobiles domineront le reste du XX^{e} siècle. Elles finiront par disparaître, comme les chemins de fer, mais pas avant le prochain siècle. »

— Maureen, dit calmement George, c'est tout de même dur à croire.

Je ne répondis pas.

— Je ne vois pas comment elles pourraient fonctionner.

— Pour commencer, essaie de multiplier mille kilomètres par deux cents mètres pour obtenir des mètres carrés et appelle ça unité de puissance. Utilise un facteur d'efficacité de dix pour cent. Garde le surplus d'énergie en batterie quand le soleil brille haut et fort ; utilise ce surplus pour maintenir le roulement des routes quand il n'y a pas de soleil. (J'étais intarissable sur la question ; j'avais fait le calcul de nombreuses fois en trente-quatre ans.)

— Je ne suis pas ingénieur.

— Alors parles-en à ton meilleur ingénieur – M. Ferguson ? – quand tu rentreras.

— Tu n'en démords pas ?

— C'est ma prophétie. Ce ne sera pas pour tout de suite : la première ville-route – de Cleveland à Cincinnati – ne roulera pas avant plusieurs années. Je te le dis maintenant pour que *Harriman Industries* puisse en avoir la primeur.

— J'en parlerai à Ferguson.

— Bien. Et maintenant, puisque tu as été si gentil avec moi, à mon tour d'être gentille avec toi.

Je rentrai le mercredi et m'arrêtai en chemin au bureau de la Patrouille Argus. Je parlai au colonel Frisby, le président de la compagnie.

— Je suis de retour. Vous pouvez interrompre la surveillance rapprochée de ma maison. Vous avez un rapport à me faire ?

— Oui, madame Johnson. Votre maison est toujours entière, pas d'incendies, pas de cambriolages, pas d'intrus. Rien qu'une surprise-partie tapageuse lundi soir et une moins tapageuse la nuit dernière. Il faut que jeunesse se passe. Votre fille n'est pas allée à l'école hier ; nous ne pensons pas qu'elle ait découché. La petite fête de lundi s'est terminée très tard. Mais elle est à l'école aujourd'hui et semble se porter bien. On met ça sur votre ardoise ou vous voulez payer tout de suite ?

Je payai et filai à la maison, le cœur plus léger.

En entrant, je humai les lieux ; ils avaient besoin d'être aérés.

Et sérieusement nettoyés. Mais ce n'étaient que des détails.

Priscilla rentra un peu après quatre heures. Elle était légèrement sur la défensive mais répondit à mon sourire. Je ne fis aucune allusion au désordre qui régnait dans la maison et l'emmenai dîner en ville pour lui raconter mon voyage. En partie.

Vendredi, j'allai la chercher à l'école et la conduisis chez Jim Rumsey, avec qui j'avais pris rendez-vous. Priscilla voulut savoir pourquoi.

— Le médecin voulait te revoir après un délai de deux mois. Ça fait juste deux mois.

— Il va me tripoter ?

— Probablement.

— Je ne veux pas !

— Redis-moi un peu ça. Assez fort pour qu'on l'entende à Dallas. Parce que, si tu parles sérieusement, je serai obligée de m'en rapporter à ton père. Tu es toujours légalement sous sa garde. Alors, redis-le pour voir.

Elle se tut.

Environ une heure plus tard, Jim me fit venir dans son cabinet privé.

— D'abord, les bonnes nouvelles. Elle n'a pas de morpions. Ensuite, les mauvaises. Elle a la vérole et la chaude-pisse.

J'eus recours à une périphrase imagée. Jim toussota.

— Les dames ne doivent pas parler comme ça.

— Je ne suis pas une dame. Je suis un vieux sac avec une fille incorrigible. Vous le lui avez dit ?

— J'avertis toujours les parents d'abord.

— Parfait, annonçons-lui la nouvelle.

— Doucement, Maureen. Je propose de la faire admettre à l'hôpital. Pas seulement pour sa gonorrhée et sa syphilis, mais à cause de l'état affectif dans lequel elle se trouvera quand elle saura. Elle fait la fière pour le moment, elle est un peu arrogante. Je ne sais pas comment elle sera dans dix minutes.

— Je m'en remets à vous, Jim.

— Laissez-moi appeler l'hôpital Bell Memorial. Je vais voir si je peux obtenir une admission d'urgence.

22

LA LISTE DES PLUTÔT-MORTS

Un bruit me réveilla. J'étais encore dans ce camion noir comme de l'encre, serrant Pixel contre moi.

— Pixel, où sommes-nous ?

— *Kiouubliiiirt ?* (Comment le saurais-je ?)

— Chut !

Quelqu'un déverrouillait la porte.

— *Miiiyaou ?*

— Je ne sais pas. Mais ne tire pas avant d'avoir vu le blanc de leurs yeux.

Une porte latérale coulissa. Une silhouette apparut dans l'encadrement. Je plissai les yeux.

— Maureen Long ?

— Je crois. Oui.

— Je suis désolé de vous avoir laissée si longtemps dans le noir. Mais nous avons eu la visite des procureurs de l'Évêque Suprême et nous avons dû leur graisser la patte. Maintenant, nous devons partir. Ils changent vite d'avis. Malhonnêteté de second ordre. Puis-je vous offrir ma main ?

J'acceptai sa main – noueuse, sèche et froide – et il m'aida à descendre, tandis que je tenais Pixel sous mon bras gauche. Petit, en costume noir, c'était la meilleure imitation de squelette vivant que j'eusse jamais vue. Il semblait être fait de parchemin jauni tendu sur des os. Son crâne était complètement glabre.

— Permettez-moi de me présenter, dit-il. Je suis le Dr Frankenstein.

— Frankenstein, répétai-je. Ne nous sommes-nous pas rencontrés chez Schwab dans Sunset Boulevard ?

Il gloussa. (Bruit comparable à un froissement de feuilles séchées.)

— Vous vous moquez. Bien sûr, ce n'est pas mon vrai nom, mais celui que j'utilise professionnellement. Vous verrez. Par ici, s'il vous plaît.

Nous étions dans une pièce sans fenêtre, avec un plafond voûté qui semblait illuminé par la vapeur céleste anti-ombres Douglas-Martin. Il nous mena à un ascenseur. Quand la porte se referma sur nous, Pixel essaya de s'échapper. Je m'accrochai à lui.

— Non, non, Pix ! Il faut que tu voies où ils m'emmènent.

Je n'avais parlé que pour Pixel, dans un murmure, mais mon accompagnateur répondit :

— Ne vous inquiétez pas, milady Long. Nous sommes des amis.

L'ascenseur s'arrêta, à un étage inférieur (?) ; puis, nous entrâmes dans une sorte de module de métro. Le module fusa cinquante mètres, cinq cents, cinq mille, qui sait ? – accéléra, décéléra et stoppa. Un autre ascenseur nous fit monter, cette fois. Nous arrivâmes bientôt dans une luxueuse salle de réception où nous attendaient une douzaine de personnes. D'autres entraient encore. Le Dr Frankenstein m'offrit un siège confortable dans un large cercle de chaises, dont la plupart étaient occupées. Je m'assis.

Cette fois, Pixel ne voulait plus être laissé pour compte. Il gigota, sauta à terre, explora l'endroit, examina les gens, dressant la queue et fourrant son museau rose partout.

Il y avait, dans un fauteuil roulant au milieu du cercle, un homme extrêmement gros avec une jambe sectionnée à la hauteur du genou et l'autre amputée plus haut encore. Il portait des lunettes noires. Il me faisait l'effet d'un diabétique et je me demandais comment Galaad aurait abordé son cas. Il prit la parole.

— Mesdames et messieurs, pouvons-nous commencer ? Nous avons une nouvelle sœur. (Il me désigna d'un ample geste de la main, comme une ouvreuse de cinéma.) Lady Macbeth. Elle est…

— Minute ! rectifiai-je. Je ne suis pas lady Macbeth. Je suis Maureen Johnson Long.

Il fit lentement pivoter sa tête à lunettes noires vers moi, comme une tourelle de navire de guerre.

— Ceci est inadmissible. Docteur Frankenstein ?

— Je suis confus, monsieur le Président. Ce contretemps avec les procureurs a bousculé notre horaire. Nous n'avons pas eu le temps de lui expliquer.

Le gros homme poussa un long soupir sifflant.

— Incroyable. Madame, veuillez nous excuser. Laissez-moi vous présenter notre cercle. Nous sommes les morts. Nous jouissons tous, ici, d'une maladie terminale. Je dis « jouissons » parce que nous avons trouvé un moyen – hi ! hi ! hi ! hi ! – de profiter des derniers moments qui nous restent… c'est-à-dire de prolonger ces moments, car un homme heureux vit plus longtemps. Chaque compagnon du Comité de liquidation esthétique – à votre service, madame ! – consacre ses derniers jours à faire en sorte que les scélérats dont la liquidation serait un bienfait pour la race humaine décèdent avant lui. Vous avez été élue *in absentia* dans notre club très fermé, non seulement parce que vous êtes vous-même un cadavre ambulant, mais encore en hommage aux crimes artistiques que vous avez commis pour obtenir ce statut.

» Après cette brève introduction, permettez-moi de vous présenter nos nobles compagnons :

» Dr Fu Manchu. (Un solide Irlandais ou Écossais. Il s'inclina sans se lever.)

» Lucrèce Borgia. (Imaginez la mère de Whistler, avec un ouvrage de dentelle sur les genoux. Elle me sourit et dit : "Bienvenue, chère enfant !" d'une douce voix de soprano.)

» Lucrèce est notre liquidatrice la plus accomplie. En dépit d'un cancer du foie incurable, elle a réussi plus d'une quarantaine de coups. D'habitude, elle…

— Arrêtez, Hassan, dit-elle gentiment, ou je vais être tentée de vous régler votre propre compte.

— Ça ne me déplairait pas, ma chère. Cette carcasse commence à me peser. Derrière Lucrèce, il y a Barbe-Bleue…

— Salut, poupée ! T'es libre, tout à l'heure ?

— Ne vous inquiétez pas, madame, il est désarmé. À côté, vous avez Attila le Hun… (Un parfait Caspar Milquetoast – timide et doux comme le héros de BD inventé par H.T. Webster – en short et

maillot de corps. Il était assis très sagement ; seule sa tête bougeait constamment, comme un hochet.)… Et Lizzie Borden. (Jeune et jolie femme en robe du soir provocante, elle respirait la santé et me souriait joyeusement.) Lizzie est maintenue en vie grâce à un cœur artificiel… mais le carburant qui l'alimente la tue à petit feu. Lizzie était autrefois une sœur de l'ordre de Santa Carolita, mais elle est tombée en disgrâce à la Cathédrale et fut livrée à la recherche médicale et chirurgicale. D'où son cœur. D'où son sort. D'où son affectation : Lizzie est une spécialiste, elle n'extermine que le clergé de l'église au Divin Inséminateur. Elle a des dents très acérées.

» À côté, c'est Jack l'Éventreur…

— Appelez-moi Jack.

— … et Dr Guillotine.

— Votre serviteur, madame.

— Le Pr Moriarty est là-bas dans le fond, avec Captain Kidd. Voilà, nous avons fait le tour de l'assemblée pour ce soir, à part moi-même, président à vie si vous me passez la plaisanterie. Je suis le Vieil Homme de la Montagne, Hassan l'Assassin.

— Où est le comte Dracula ?

— Il s'est fait excuser, lady Macbeth ; il est indisposé… quelque chose qu'il a bu, je crois.

— Je l'avais prévenu que le rhésus négatif était un poison pour lui. Hassan, vieil escroc prétentieux, tout ceci est ridicule. Je ne m'appelle pas lady Macbeth et je ne suis pas un cadavre ambulant. Je suis en parfaite santé. Je suis perdue, c'est tout.

— Vous êtes perdue, en effet, milady, car il n'existe aucun point du globe où vous pourriez échapper longtemps aux procureurs de l'Évêque Suprême. Tout ce que nous avons à vous offrir, ce sont quelques moments de plaisir exquis avant qu'ils ne vous retrouvent. Quant à votre nom, choisissez celui qu'il vous plaira. Bloody Mary, peut-être ? Mais il est plus prudent de ne pas garder votre vrai nom, sans doute placardé dans toutes les postes du royaume à l'heure qu'il est. Allons ! Assez parlé affaires pour le moment. Musique douce et bon vin à volonté ! *Carpe diem,* mes cousins ! Buvez, profitez de l'instant qui passe. Plus tard, quand nous reprendrons l'ordre au jour, nous écouterons les nominations des nouveaux candidats à l'extermination.

Il actionna une commande sur le bras de son fauteuil roulant, pivota et se véhicula jusqu'à un bar, dans un coin.

La plupart des autres le suivirent. « Lizzie Borden » s'approcha de moi comme je me levais.

— Je tiens à vous saluer personnellement, dit-elle d'une douce voix chaude de contralto. J'apprécie tout particulièrement ce que vous avez fait et qui vous a valu votre condamnation, car cela ressemble beaucoup à mon propre cas.

— Vraiment ?

— Je trouve. J'étais une simple prostituée du temple, une sœur de Carolita, quand je suis tombée en disgrâce. J'ai toujours été attirée par la vie religieuse, et je croyais que j'avais une réelle vocation quand j'étais au lycée. (Elle eut un sourire qui creusa des fossettes.) À la longue, j'ai compris que l'Église n'était gérée que pour le profit du clergé et non pour le bien au peuple. Mais je l'ai compris trop tard.

— Euh… Vous êtes vraiment mourante ? Vous avez l'air en si bonne santé.

— Avec de la chance, je peux espérer vivre encore quatre ou six mois. Nous sommes tous mourants, ici, même vous, ma chère. Mais nous n'y pensons pas ; ce serait un gaspillage de temps ; nous préférons étudier notre prochain client et prévoir sa fin en détail. Puis-je vous servir quelque chose à boire ?

— Non, merci. Vous avez vu mon chat ?

— Je l'ai vu sortir sur le balcon. Allons voir.

Nous y allâmes… Pas de Pixel. Mais c'était une belle nuit claire. Nous nous arrêtâmes pour la contempler.

— Lizzie, où sommes-nous ?

— Cet hôtel est proche du Plaza. Nous sommes face au nord. Voilà le centre-ville et, au-delà, le fleuve Missouri.

Comme je m'y attendais, Priscilla se mit à pousser des hauts cris. Elle s'en prit à tout le monde : à moi, au Dr Rumsey, à Donald, au président Patton, au système scolaire de Kansas City et à tous les autres qui s'étaient ligués contre elle. À elle-même, elle ne fit aucun reproche.

Tandis qu'elle vociférait, Jim lui administra une injection : un tranquillisant, de la thorazine, je crois, ou quelque chose d'aussi

puissant. Nous l'enfournâmes dans ma voiture, et en route pour l'hôpital ! Bell Memorial utilisait la méthode « au-lit-d'abord-les-paperasseries-ensuite », si bien que Jim put commencer son traitement tout de suite. Cela fait, il prescrivit un barbiturique pour neuf heures du soir et autorisa la douche froide si elle n'arrivait pas à se calmer.

Je signai toutes sortes de papiers, montrai ma carte American Express et nous partîmes pour le cabinet de Jim, où il me fit un prélèvement sanguin et vaginal.

— Maureen, où est-ce que vous avez envoyé le garçon ?

— Je ne crois pas qu'il y soit pour quelque chose, Jim.

— Voilà que vous parlez comme votre fille, tête de linotte. Nous ne jouons pas aux devinettes ; nous trouvons.

Jim se plongea dans une liste professionnelle et appela un médecin de Grinnell.

— Docteur Ingram, nous allons trouver le bonhomme et vous l'envoyer. Vous êtes équipé pour le test Morgan ? Vous avez des réactifs frais et un polarisateur sous la main ?

— Dans une ville universitaire, docteur Rumsey ? Vous pouvez parier votre dernier dollar que oui !

— Bien. Nous allons essayer de savoir où il se trouve et nous l'enverrons directement à votre cabinet. Puis, j'attendrai que vous me rappeliez à ce télécode.

Nous avons eu de la chance. Donald était dans son dortoir.

— Donald, je veux que tu ailles voir tout de suite le Dr Ingram. Son cabinet est au centre-ville, en face de la bibliothèque Stewart. Je veux que tu y ailles immédiatement, séance tenante.

— Maman, qu'est-ce qui se passe ?

Il semblait déconcerté.

— Rappelle-moi ce soir, d'un téléphone isolé, et je t'expliquerai. Je ne peux pas t'en parler à travers un écran dans le couloir d'un dortoir. Va tout de suite chez le Dr Ingram et fais ce qu'il te dira. Vite.

J'attendis l'appel du Dr Ingram dans le cabinet privé de Jim. Pendant ce temps, l'infirmière achevait mes tests.

— Bonne nouvelle, dit-elle. Vous pouvez aller au pique-nique paroissial après tout.

— Merci, Olga.

— Dommage pour votre gamine. Mais, avec les drogues qu'on utilise de nos jours, elle sera à la maison dans quelques jours, en pleine forme.

— On les guérit trop vite, bougonna Jim. Autrefois, quand ils attrapaient une sale maladie, ça leur servait de leçon. À présent, ils s'imaginent que ce n'est pas plus grave qu'un ongle incarné, alors pourquoi s'en faire ?

— Docteur Rumsey, vous êtes cynique, protesta Olga. Vous finirez mal.

Après une attente insoutenable, le Dr Ingram rappela.

— Aviez-vous des raisons de soupçonner que ce patient était infecté ?

— Non. Mais il fallait m'en assurer, en vertu d'un dépistage de maladies vénériennes requis par la loi du Missouri.

— Eh bien, il est négatif sur toute la ligne. Il n'a même pas de pellicules. Je ne vois pas pourquoi il est sur une liste de dépistage. Selon moi, il est encore vierge. À qui j'envoie la facture ?

— À mon bureau.

Ils raccrochèrent.

— Jim, qu'est-ce que c'est que cette loi du Missouri ? demandai-je.

Il soupira.

— La chaude-pisse et la vérole font partie des maladies que je dois signaler et, dans le cas des maladies vénériennes, il ne suffit pas de faire un rapport, il faut aussi chercher à savoir où le patient a contracté la maladie. Alors, les officiers de santé tentent de remonter à la source de chaque infection… ce qui est impossible puisque l'origine se situe des siècles plus tôt dans l'histoire. Mais ça aide à limiter les dégâts. J'ai connu un cas, ici en ville, qui nous a permis de localiser trente-sept autres patients avant qu'ils ne répandent l'infection à travers le pays. Dans ces circonstances, nos officiers de santé passent le mot à d'autres juridictions et nous laissons tomber les recherches.

» Mais la localisation et la guérison de trente-sept cas de gonorrhée valent la peine en soi, Maureen. Nous avons une chance de supprimer les maladies vénériennes, comme nous l'avons fait pour la variole, parce que… vous connaissez la définition des maladies vénériennes ?

(Oui, je la connais, mais dis quand même, Jim.)

— Non.

— Une maladie vénérienne est tellement difficile à attraper que seuls les rapports sexuels ou un baiser prononcé peuvent les transmettre. C'est pourquoi nous avons une chance de les supprimer… si les imbéciles veulent coopérer ! Alors que, par exemple, il n'y a absolument aucune chance de supprimer le rhume. Et pourtant, les gens se transmettent des infections respiratoires dans la plus parfaite insouciance et sans même s'excuser.

Il se livra à quelques écarts de langage.

— Tss ! Tss ! dis-je. Les dames ne parlent pas comme ça.

L'écran clignotait et l'alarme sonnait quand j'arrivai à la maison. Je lâchai mon sac à main et répondis. Donald.

— Maman, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Personne ne t'entend ?

(Je ne pouvais pas voir ce qu'il y avait derrière lui, à part un mur vide.)

— Je suis dans une cabine insonorisée de la compagnie des téléphones.

— Parfait. (Je ne connais aucun moyen tendre d'annoncer à un garçon que sa sœur a la petite et la grande castapiane à la fois. Au prix de gros. Alors, je le lui dis froidement :) Priscilla est malade. Elle a une gonorrhée et une syphilis.

Je crus qu'il allait s'évanouir. Mais il reprit une contenance.

— Maman, c'est affreux. Tu en es sûre ?

— Évidemment, j'en suis sûre. J'étais là quand on l'a examinée et j'ai vu les résultats des tests. C'est pourquoi tu as été examiné aussi. J'ai été extrêmement soulagée d'apprendre que ce n'était pas toi qui les lui avais communiquées.

— J'arrive tout de suite. Euh, ça fait à peu près trois cent cinquante kilomètres. Je serai là dans…

— Donald.

— Oui, maman ?

— Reste où tu es. Je t'ai envoyé à Grinnell pour t'éloigner de ta sœur.

— Mais, maman, c'est un cas de force majeure. Elle a besoin de moi.

— Elle n'a *pas* besoin de toi. Tu as la pire influence sur ta sœur ; tu ne peux pas faire entrer ça dans ta tête ? Elle n'a pas besoin de compassion mais d'antibiotiques et c'est ce qu'on lui administre. Maintenant, laisse-la tranquille et donne-lui une chance de se porter bien… et de grandir. Et, toi aussi, essaie de grandir !

Après lui avoir demandé comment se déroulaient ses études, je raccrochai. Puis, je fis quelque chose que je répugne à faire par principe mais que le pragmatisme rend parfois nécessaire : fouiller la chambre d'un enfant.

J'estime qu'un enfant a droit à son intimité, mais que ce droit n'est pas absolu. La responsabilité des parents empiète sur tout ce qui se passe sous leur toit. Si les circonstances l'exigent, le droit de l'enfant à l'intimité doit être provisoirement suspendu.

Certains libertaires (et tous les enfants) sont en désaccord avec moi, je ne l'ignore pas. Comme il leur plaira.

La chambre de Priscilla était aussi désordonnée que son esprit, mais là n'était pas la question. Je passai la pièce et la salle de bains au peigne fin, vérifiant le moindre centimètre cube, en m'efforçant de laisser ses vêtements et autres affaires dans l'état où je les trouvais.

Aucune trace d'alcool. Mais je découvris une réserve de quelque chose qui ressemblait à de la marijuana, quoique je ne sois pas sûre de savoir reconnaître de l'« herbe » quand j'en vois. Toutefois, deux choses me donnaient à penser avec une quasi-certitude que c'était effectivement de l'« herbe » : deux petits paquets de papier à cigarette sous un tiroir, et une absence totale de tabac, sous quelque forme que ce fût. À quelle fin utilise-t-on du papier à cigarette quand ce n'est pas pour confectionner des cigarettes ?

Tout au fond d'un tiroir fourre-tout de la salle de bains, je tombai sur une autre bizarrerie : un petit miroir rectangulaire avec une lame de rasoir Gem à un seul tranchant. Priscilla avait déjà deux autres miroirs : un grand que je lui avais offert pour se maquiller et un modèle à trois faces qui faisait partie de sa coiffeuse. Alors, pourquoi avait-elle acheté celui-ci ? Je considérai les deux objets, miroir et lame, et continuai à fouiller la salle de bains. Ma mémoire ne me trompait pas : elle avait un rasoir Gillette qui nécessitait des lames à double tranchant ; j'en trouvai un paquet… mais pas de rasoir Gem. Je repris mes recherches à zéro. J'inspectai même

l'ancienne chambre de Donald, tout en sachant qu'elle était aussi vide que le buffet de maman Hubbard dans la chanson : je l'avais nettoyée après son départ. Je ne découvris aucune cachette contenant quelque poudre blanche ressemblant à du sucre… ce qui ne prouvait pas qu'une telle cachette n'existât pas.

Je remis chaque chose à l'endroit où je l'avais trouvée.

Vers une heure du matin, la porte d'entrée carillonna. Je répondis de mon lit.

— Qui est là ?

— C'est moi, maman. Donald.

(Bordée de jurons !)

— Eh bien, entre.

— Je ne peux pas. C'est fermé à clef.

— Excuse-moi, je ne suis pas encore réveillée. Je descends.

J'attrapai une robe de chambre, enfilai des chaussons, descendis et ouvris à mon plus jeune fils.

— Entre, Donald. Assieds-toi. Quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

— Euh, j'ai avalé un Big Mac à Bethany.

— Ô Seigneur !

Je commençai par le nourrir.

— Bon, alors ? Pourquoi es-tu venu ici ? lui demandai-je après qu'il eut dévoré un Dagwood géant et un grand plat de crème glacée au chocolat.

— Tu le sais bien, maman. Pour voir Priss. Tu as dit qu'elle n'avait pas besoin de moi… mais tu te trompes. Depuis qu'elle est bébé, elle vient me voir chaque fois qu'elle a un problème. Alors, je sais qu'elle a besoin de moi.

(Oh, malheur ! J'aurais dû me défendre devant le tribunal. Je n'aurais jamais dû laisser mes deux derniers sous la garde de… Remords ! Remords ! Père, pourquoi fallait-il que tu te fasses tuer à la bataille d'Angleterre ? J'ai besoin de tes conseils. Et tu me manques terriblement !)

— Donald, Priscilla n'est pas ici.

— Où elle est ?

— Je ne te le dirai pas.

Il s'obstina.

— Je ne rentrerai pas à Grinnell sans l'avoir vue.

— C'est ton problème. Donald, vous êtes venus à bout de ma patience et de mes forces. Vous ne tenez aucun compte de mes conseils, vous désobéissez à mes ordres et vous êtes trop grands pour recevoir une fessée. Je n'ai rien d'autre à vous offrir.

— Tu ne veux pas me dire où elle est ?

— Non.

Il poussa un gros soupir.

— Je ne bougerai pas d'ici tant que je ne l'aurai pas vue.

— C'est ce que tu crois. Fils, tu n'es pas le seul têtu de la famille. Un mot de plus et j'appelle ton père pour lui dire de venir te chercher parce que je n'en peux plus…

— Je n'irai pas !

— … puis je fermerai cette maison et je prendrai un appartement au Kansas Citian, un petit appartement, assez grand pour la caisse de sable de Polly mais pas pour une personne supplémentaire. C'était ce que je me préparais à faire avant que tu ne débarques avec ta sœur… et j'ai changé mes plans et loué cette maison uniquement pour vous. Or, ni l'un ni l'autre ne m'avez témoigné la moindre considération. J'en ai assez de me mettre en quatre pour vous. Je vais me coucher. Tu peux t'allonger sur ce divan et faire un somme. Mais, si tu n'es pas parti quand je me lèverai, j'ai l'intention d'appeler ton père et de lui dire de venir te chercher.

— Je n'irai pas avec lui !

— C'est ton problème. La prochaine étape pourra être le tribunal pour enfants. Ça dépendra de ton père. C'est lui qui a la garde de vous deux ; c'est le résultat de votre choix d'il y a six ans. (Je me levai, puis me rappelai quelque chose.) Donald, est-ce que tu sais reconnaître de la marijuana quand tu en vois ?

— Euh… peut-être.

— Oui ou non ?

— Ouais…

— Attends un peu. (Je fus de retour en un instant.) Ça, qu'est-ce que c'est ?

— C'est de la marijuana. Mais, zut, maman, tout le monde prend de la marijuana de temps à autre.

— Moi pas. Et personne dans cette maison n'y est autorisé. Et ceci, dis-moi à quoi ça sert ?

Je sortis d'une poche de mon peignoir ce miroir si inapproprié dans la chambre d'une fille, ainsi que la lame de rasoir à un seul tranchant.

— Eh bien ?

— Qu'est-ce que je suis censé répondre ?

— As-tu déjà fait une ligne de cocaïne ?

— Euh… non.

— Est-ce que tu l'as vu faire ?

— Euh… Maman, si tu essaies de me dire que Priss est accro à la coke, je te garantis que tu as perdu la tête. Naturellement, la plupart des jeunes d'aujourd'hui ont essayé une ou deux fois, mais…

— Tu as essayé ?

— Bien sûr. Le concierge de notre école en vendait. Mais je n'aimais pas ça. Ça vous ronge le nez… Tu le savais ?

— Je le savais. Est-ce que Priss a essayé ?

Il regarda le miroir et la lame.

— Je suppose. Ça m'en a tout l'air.

— Tu l'as vue faire ?

— Euh… une fois. Je l'ai enguirlandée. Je lui ai interdit de recommencer.

— Mais, comme tu me l'as dit et comme elle le dit elle-même, elle n'aime pas recevoir d'ordres. Et, apparemment, elle ne t'a pas écouté. Je me demande si c'est le concierge de son école actuelle.

— Oh, ça pourrait tout aussi bien être un professeur. Ou un grand, un dur du campus. Ou dans une librairie. N'importe où. Maman, les flics nettoient le quartier de temps en temps, mais ça ne change rien : la semaine suivante, on voit débarquer un nouveau dealer. D'après ce que j'ai entendu dire, c'est partout pareil.

— Ça me dépasse, soupirai-je. Je vais te chercher une couverture.

— Maman, pourquoi je ne peux pas dormir dans mon lit ?

— Parce que tu ne devrais pas être ici du tout. La seule raison pour laquelle je tolère encore ta présence, c'est que je ne crois pas qu'il serait sage de te laisser repartir sans quelques heures de sommeil.

Je retournai me coucher. Je ne pus fermer l'œil. Au bout d'une heure environ, je me levai pour faire quelque chose que j'aurais du faire plus tôt : je fouillai la chambre de bonne.

Je trouvai la cachette. Elle était entre le matelas et l'alèse, au pied du lit. Je fus tentée d'y goûter, ayant, de par mes connaissances en biochimie, quelque notion sur la saveur de la cocaïne, mais j'eus assez de bon sens – ou de pusillanimité – pour ne pas m'y risquer ; il y a des drogues de la rue qui sont dangereuses, même en quantité infime. J'allai remiser le tout, avec l'« herbe », le papier à cigarette, le miroir et la lame, dans un coffret à serrure que je gardais dans ma chambre.

Ils gagnèrent. Je perdis. Ils étaient trop pour moi.

Je ramenai Priscilla à la maison, guérie mais toujours aussi boudeuse. Deux officiers de santé publique, un homme et une femme, se présentèrent (à la demande de Jim, avec ma coopération) au moment où nous retirions nos manteaux. Polis et aimables, ils voulaient connaître les « contacts » de Priscilla : qui pouvait lui avoir refilé les petites bêtes, et à qui pouvait-elle les avoir passées ?

— Quelles infections ? Je ne suis pas malade ! Je n'ai jamais été malade ! J'ai été retenue contre ma volonté, c'est une conspiration ! Kidnappée et prisonnière ! Je vais porter plainte !

— Mais, mademoiselle Smith, nous avons des copies de vos analyses et de votre dossier médical. Tenez, voyez vous-même.

Priscilla les repoussa d'un geste.

— Mensonges ! Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat !

Là, je commis une nouvelle erreur.

— Mais, Priscilla, dis-je, je suis avocate. Tu le sais. Ce qu'ils te demandent est tout à fait raisonnable, c'est une affaire de santé publique.

Jamais personne ne m'avait regardée avec un tel mépris.

— Tu n'es pas mon avocate. Tu es l'une de ceux contre qui je vais porter plainte. Ces deux-là aussi, s'ils n'arrêtent pas de me chercher noise.

Elle tourna les talons et monta à l'étage.

Je présentai mes excuses aux deux officiers de santé.

— Monsieur Wren, madame Lantry, je suis désolée, mais je n'arrive à rien avec elle, comme vous pouvez le constater. J'ai peur que vous ne soyez obligés de la traîner en justice pour lui tirer les vers du nez.

M. Wren hocha la tête.

— Ça ne servirait à rien. Tout d'abord, nous ne pouvons intenter aucune action juridique contre elle car, à notre connaissance, elle n'a enfreint aucune loi. Ensuite, si elle décidait de persévérer dans cette attitude, il lui suffira de se référer au cinquième amendement pour obtenir gain de cause.

— Je ne suis pas sûre qu'elle connaisse le cinquième amendement.

— Ne pariez pas, madame Johnson. Les gosses d'aujourd'hui apprennent tout dans la rue et chacun d'eux est un juriste du café du commerce, même dans un quartier huppé comme celui-ci. Placez-en un dans le box des accusés, il pleurera pour avoir un avocat et l'ACLU lui en fournira un aussitôt. L'ACLU s'imagine qu'il est plus important de préserver le droit au mutisme d'un adolescent que de protéger un autre adolescent de l'infection et de la stérilité.

— C'est ridicule.

— Ce sont les conditions dans lesquelles nous travaillons, madame Johnson. Si nous n'obtenons pas une collaboration volontaire, nous n'avons aucun moyen de contrainte.

— Eh bien… je peux faire une chose. J'irai parler à son proviseur. Je le préviendrai qu'une maladie vénérienne traîne dans son établissement.

— Ça ne mènera à rien, madame Johnson. Vous découvrirez qu'il se méfie énormément des suites judiciaires éventuelles.

J'y réfléchis… et l'avocat qui est en moi dut admettre que je n'avais rien à raconter au proviseur si Priscilla refusait de coopérer. Lui demander une « inspection au petit bras » (jargon militaire de Brian) sur tous ses garçons des grandes classes ? Il aurait des centaines de parents sur le dos avant longtemps.

— Et question drogue ?

— Oui, madame Johnson ?

— Est-ce que les officiers de santé s'occupent de drogue ?

— Un peu. Pas beaucoup. Ce sont généralement des affaires de police.

Je leur expliquai ce que j'avais trouvé.

— Que dois-je faire ?

— Votre fille reconnaît-elle que ces objets lui appartiennent ?

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de lui en parler.

— Si elle ne le reconnaît pas, vous aurez beaucoup de mal à prouver que ces pièces à conviction – le cannabis et la poudre ressemblant à de la cocaïne – sont bien à elle et non à vous. Je sais que vous êtes avocate… mais peut-être auriez-vous intérêt à consulter un spécialiste de ce genre de question. Il y a un vieux dicton là-dessus, non ?

(« L'homme qui est son propre avocat a une dupe pour client. »)

— En effet ! Parfait, je demanderai conseil d'abord.

Donald arriva sur ces entrefaites. Ne l'ayant pas trouvé sur le divan le samedi matin, j'avais supposé qu'il était rentré à Grinnell. À en juger par la promptitude de son retour, je déduisis qu'il était resté à Kansas City et s'était posté quelque part pour guetter l'arrivée de Priscilla. Mais je me trompais. Il avait réussi à savoir dans quel hôpital elle se trouvait – je ne voyais que trois moyens possibles – puis s'était arrangé avec quelqu'un pour être prévenu du jour et de l'heure de sa sortie ; là encore trois moyens possibles, y compris le soudoiement s'il avait du répondant. En tout cas, il était bel et bien là.

La porte carillonna.

— Annoncez-vous, s'il vous plaît, dis-je dans l'interphone.

— C'est Donald, maman.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis venu voir Priss.

— Tu ne peux pas la voir.

— Je la verrai même si je dois défoncer cette porte !

Je levai la main et déclenchai le signal de détresse de la Patrouille Argus.

— Donald, je ne te laisserai pas entrer dans cette maison.

— Essaie de m'en empêcher !

Il commença à donner des coups de pied dans la porte.

Priscilla descendit en courant et se mit en devoir de lui ouvrir. Je lui empoignai le bras ; il y eut une bousculade ; nous tombâmes à la renverse.

Je n'étais pas une lutteuse. Par chance, Priscilla n'était pas entraînée non plus. Brian m'avait appris une seule chose : « Si tu dois le faire, fais-le vite. N'attends pas. »

Tandis qu'elle se relevait, je la frappai à l'estomac, non, au plexus solaire. Elle se retrouva au tapis, le souffle coupé.

Une voix de l'extérieur me lança :

— Madame Johnson ! C'est la Patrouille Argus !

— Cravatez-le et embarquez-le ! Je vous rappellerai.

— Cravater qui ?

— Hein ?

Priscilla essayait de se relever. Je la frappai au même endroit, elle s'effondra de la même façon.

— Vous pouvez attendre une vingtaine de minutes ou une demi-heure ? Il va peut-être revenir.

— Absolument. Nous resterons aussi longtemps que vous aurez besoin de nous. Je vous préviendrai.

— Merci, Rick. C'est Rick, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

Je me retournai, attrapai ma fille par les cheveux et lui soulevai la tête en disant d'un ton hargneux :

— Rampe jusque dans ta chambre et restes-y ! Et que je ne t'entende plus ou tu auras affaire à moi !

Elle fit exactement ce que je lui dis, rampa en pleurnichant et monta lentement. Après m'être assurée que toutes les portes et fenêtres du rez-de-chaussée étaient fermées, j'appelai Dallas.

J'expliquai en détail à Brian ce qui s'était produit depuis que je l'avais averti de la présence de nos enfants, ce que j'avais essayé de faire et ce qui s'était réellement passé.

— Brian, je n'en peux plus. Il faut que tu viennes les chercher.

— Je ne veux plus entendre parler d'eux. J'ai été soulagé quand ils sont partis. Bon débarras.

— Brian, ce sont tes enfants et c'est toi qui en as la garde.

— Que je te transmets avec joie.

— Tu ne peux pas ; c'est au tribunal d'en décider. Brian, si tu ne viens pas les chercher ou si tu n'envoies pas quelqu'un, il ne me restera plus qu'à les faire arrêter.

— Pour quel délit ? Effronterie envers leur mère ?

— Non. Délinquance. Inceste. Détention et usage de drogues. Fuite du domicile paternel, chez M. Brian Smith, Dallas, Texas.

J'observais son visage en énumérant les charges que je soumettrais au tribunal pour enfants. Il ne broncha pas quand je citai l'inceste et j'en conclus qu'il était déjà au courant. Il ne réagit que lorsque je mentionnai son nom et son domicile.

— Quoi ! Les journaux vont en faire leurs choux gras !

— Oui, j'imagine qu'à Dallas le *News* et le *Times Herald* en parleront. Je ne sais pas si le *Kansas City Star* s'y intéressera. L'inceste est un peu voyant pour leur politique éditoriale. Surtout un inceste entre une sœur et deux de ses frères, Auguste et Donald.

— Maureen, tu ne ferais pas ça.

— Brian, je suis au bout au rouleau. Priscilla m'a frappée, il n'y a pas vingt minutes, et Donald a essayé de défoncer la porte d'entrée. Si tu ne viens pas par le prochain avion, j'appelle la police et je porte plainte, pour toutes ces charges : de quoi les mettre à l'ombre assez longtemps pour que je ferme cette maison et quitte la ville. Pas de demi-mesures, Brian. Je veux ta réponse tout de suite.

Le visage de Marian apparut à côté de lui.

— Mère, tu ne peux pas faire ça à Gus ! Il n'a rien fait. Il me l'a juré sur son honneur !

— Ce n'est pas ce qu'ils disent, Marian. Si tu ne veux pas qu'ils le répètent sous serment, à la barre des témoins, il faut que Brian vienne les chercher.

— Ce sont tes enfants.

— Ce sont aussi ceux de Brian et il en a la garde. Quand je vous les ai laissés, il y a six ans, c'étaient des enfants bien élevés, polis, obéissants et pas plus enclins aux gros mots que n'importe quel gosse de leur âge. Aujourd'hui, ils sont incorrigibles, malpolis et complètement incontrôlables. (Je soupirai.) Parle, Brian. Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne peux pas venir à Kansas City aujourd'hui.

— Très bien, j'appelle la police et je les fais arrêter. Ils seront bouclés et je me déchargerai de toute responsabilité.

— Eh, attends une minute !

— Je ne peux pas, Brian. Pour l'instant, la patrouille de police privée qui surveille le quartier les a à l'œil. Mais je ne peux pas les garder ici cette nuit. Elle est plus grande que moi et il est deux fois plus fort. Au revoir. Faut que j'appelle les flics.

— Un instant ! Je ne sais pas quand part le prochain avion.

— Tu n'as qu'à en louer un ; tu es assez riche ! Quand seras-tu ici ?

— Euh… dans trois heures.

— Ça fait six heures vingt, heure locale. À six heures trente, j'appelle les flics.

Brian arriva à six heures trente-cinq. Mais il m'avait téléphoné du terrain de North Kansas City bien avant l'échéance de l'ultimatum. Je l'attendais dans la salle de séjour avec les deux enfants… et le sergent Rick de la Patrouille Argus, ainsi que Mme Barnes, directrice de la Patrouille, qui faisait aussi fonction de policière. L'attente n'avait rien eu de plaisant : les deux flics privés avaient été contraints de prouver qu'ils étaient plus forts que des adolescents et ne toléraient aucun écart.

Brian avait pris la précaution de s'entourer de quatre gardes lui-même, deux hommes et deux femmes, les uns de Dallas, les autres de Kansas City. Ce n'était pas légal mais personne – surtout pas moi ! – n'avait envie de chipoter sur ce genre de détails.

Je regardai la porte se refermer derrière eux, montai dans ma chambre et m'endormis en pleurant.

Échec ! Échec complet sur toute la ligne ! Je ne vois pas ce que j'aurais pu faire d'autre. Mais il m'en resterait toujours un lourd fardeau sur la conscience.

Qu'aurais-je pu faire ?

23

LES AVENTURES DE PRUDENCE PENNY

Il fallut l'ouverture de la voie roulante Cleveland-Cincinnati pour convaincre George Strong de l'exactitude de mes prophéties. Je faisais très attention à ne pas lever le moindre coin de voile sur l'origine de ma prescience, car mon petit doigt me disait que George aurait eu plus de mal à accepter la vérité que le mystère. Je m'en tirais par des plaisanteries : c'étaient ma boule de cristal, ma petite machine à remonter le temps que je conservais à la cave, à côté de mon Ouija Board – un précieux accessoire qui épelle les réponses aux questions qu'on lui pose sous la dictée d'un esprit –, mon guide spirituel, le Chef Langue Fourchue, les feuilles de thé (mais seulement le thé Black Dragon, l'Orange Pekoe de Lipton n'émettant pas les vibrations *ad hoc)*.

George souriait de chacune de mes explications fantaisistes – c'était une bonne nature – et finalement cessa de me poser des questions. Il considérait le message contenu dans chaque enveloppe comme une prévision fiable : ce qui était le cas.

Mais il était encore sur la réserve à l'époque où la route Cleveland-Cincinnati fut ouverte. Nous assistâmes ensemble à l'inauguration, assis sur l'estrade pour regarder le gouverneur de l'Ohio couper le ruban. À l'endroit où nous étions, nous pouvions parler en privé en baissant la voix. Les discours déversés par les haut-parleurs couvraient notre conversation.

— George, est-ce que *Harriman & Strong* possède beaucoup de biens immobiliers de chaque côté de la route ?

— Hein ? Oui, pas mal. Bien qu'un certain spéculateur nous ait devancés en prenant des options sur les meilleurs sites commerciaux. Toutefois, *Harriman Industries* possède un gros capital dans les capteurs solaires D-M. Mais tu sais tout ça : tu étais là quand nous l'avons voté ; et tu l'as voté toi-même.

— En effet. Cependant, ma motion pour tripler nos investissements a été déboutée.

George secoua la tête.

— Trop risqué. Maureen, on gagne de l'argent en risquant de l'argent… mais pas en fonçant tête baissée. J'ai déjà assez de mal à contenir les audaces de Delos ; ne lui donne pas le mauvais exemple.

— Mais j'avais raison, George. Tu veux voir les chiffres de ce que nous aurions gagné si ma motion avait été adoptée ?

— Maureen, on peut toujours dire « si nous avions su » rétrospectivement. Ça ne justifie pas les coups de poker. Il faut tenir compte de tous les autres coups de poker qui ont tourné à la catastrophe.

— Mais toute l'astuce est là, George : je ne tente pas des coups de poker. Je sais. Tu détiens les enveloppes ; tu les ouvres. Me suis-je jamais trompée ? Ne serait-ce qu'une fois ?

Il secoua la tête en soupirant.

— C'est à n'y rien comprendre.

— Sans doute, mais ton manque de foi a coûté beaucoup d'argent, tant à *Harriman & Strong* qu'à *Harriman Industries*. Tant pis. Tu dis qu'un spéculateur a pris une option sur les meilleurs terrains ?

— Oui. Probablement quelqu'un qui a pu voir les cartes avant qu'elles ne soient rendues publiques.

— Non, George, pas un spéculateur… un devin. Moi. Voyant que vous n'alliez pas assez vite, j'ai pris toutes les options que je pouvais en investissant tout le capital que j'avais sous la main et tout l'argent que je pouvais emprunter.

George semblait vexé.

— Je vais te céder toutes mes options, George, m'empressai-je d'ajouter. Au prix coûtant. Et ce sera à toi de décider ensuite a combien devra se monter ma part.

— Non, Maureen, ce n'est pas équitable. Tu as cru en toi-même ; tu es arrivée la première ; les bénéfices sont pour toi.

— George, tu n'as pas écouté. Je n'ai pas le capital nécessaire pour exploiter ces options. J'ai dépensé tout ce que je possédais, jusqu'au dernier sou ; si j'avais pu emprunter un million de plus, j'aurais acquis encore davantage de terrain et pour plus longtemps. J'espère seulement que tu m'écouteras la prochaine fois. Ça me déprime de t'avertir qu'il va pleuvoir de l'or et de te voir arriver avec une cuiller à café au lieu d'un seau. Tu veux que je t'avertisse de la prochaine bonne affaire ? Ou dois-je aller trouver directement M. Harriman pour essayer de le convaincre que je suis un authentique devin ?

Il soupira.

— Je préférerais que tu m'avertisses d'abord. Si tu veux.

— Tu connais un endroit où on pourrait dormir ensemble cette nuit ? demandai-je très calmement.

— Bien sûr. Toujours prêt, chère madame, répondit-il tout aussi calmement.

Je lui donnai davantage de détails dans la nuit.

— La prochaine route convertie sera la Jersey Turnpike, une route à cent vingt kilomètres à l'heure. Autre chose que ce machin a cinquante à l'heure qu'on a inauguré aujourd'hui. Mais la *Voie-Express Harriman*…

— Harriman ?

— La *Voie-Express D.D. Harriman Prairie* de Kansas City à Denver sera une route à cent soixante à l'heure, qui verra pousser une ville ruban longue d'une cinquantaine de kilomètres, d'Old Muddy aux montagnes Rocheuses. Le Kansas connaîtra un boom démographique : sa population passera de deux millions a vingt millions en dix ans… avec d'innombrables bonnes affaires en perspective pour quiconque sait à l'avance ce qui va se passer.

— Maureen, tu m'effraies.

— Je m'effraie moi-même, George. C'est rarement agréable de savoir à l'avance ce qui va se passer. (Je décidai de me jeter à l'eau.) On continuera à construire des routes mobiles à une cadence frénétique, aussi vite qu'on pourra produire des capteurs solaires pour les piloter – le long de la côte Est, de la route 66, sur El Camino Real de San Diego à Sacramento et au-delà –, une bonne chose, d'ailleurs, car les capteurs solaires installés sur les toits des

villes prendront le relais et éviteront une catastrophe quand le générateur de Paradise sera fermé et mis sur orbite.

George resta silencieux si longtemps que je crus qu'il s'était endormi.

— Ai-je bien entendu ? demanda-t-il finalement. La grande centrale atomique de Paradise en Arizona sera mise sur orbite ? Comment ? Et pourquoi ?

— Au moyen de vaisseaux spatiaux semblables aux fusées planeuses d'aujourd'hui. Alimentés par un carburant élaboré à Paradise. Mais George, George, il ne faut pas que ça se produise ! Le générateur de Paradise doit être fermé, ça oui. Il est terriblement dangereux, il est mal construit… comme une machine à vapeur sans soupape de sûreté. (J'entendais encore la chère voix du sergent Théodore me le dire : « Ils étaient impatients de le construire… et ils l'ont mal construit : comme une machine à vapeur sans soupape de sûreté. ») Il faut le fermer mais il ne faut pas le mettre sur orbite ! On découvrira des moyens plus sûrs de fabriquer des centrales atomiques ; nous n'avons pas besoin du générateur de Paradise. En attendant, les capteurs solaires peuvent combler le fossé.

— S'il est dangereux – et je sais que certaines personnes s'en sont inquiétées –, il ne le sera plus une fois placé sur orbite.

— En effet, George, c'est pourquoi ils veulent le faire. En orbite, il ne sera plus dangereux pour la ville de Paradise, ni pour l'État d'Arizona… mais que fais-tu des gens qui l'habiteront ? Ils seront tués.

Autre longue attente…

— Il doit être possible de concevoir un générateur commandé à distance, comme une fusée de marchandises. Faudra que j'en parle à Ferguson.

— J'espère que tu as raison. Parce que, tu le verras quand tu rentreras à Kansas City, dans mes enveloppes 6 et 7, je prophétise que le générateur de Paradise sera placé sur orbite, qu'il explosera, que tout le monde à bord sera tué et que la fusée porteuse sera détruite. George, nous ne pouvons pas permettre que cela arrive. Toi et M. Harriman, vous devez l'empêcher. Je te promets que si ceci peut être évité et si ma prophétie se révélé fausse, je briserai ma boule de cristal et ne ferai plus jamais de prédictions.

— Je ne peux pas faire de promesses, Maureen. Bien sûr, Delos et moi sommes directeurs du syndicat de l'énergie… mais nous sommes minoritaires, tant en actions qu'en influence. Le syndicat de l'énergie représente pratiquement tout le capital boursier des États-Unis ; la loi Sherman antitrust a été suspendue pour lui permettre de se constituer et de construire le générateur de Paradise. Hum… un nommé Daniel Dixon contrôle d'habitude la majorité active. Un homme fort. Je ne l'aime pas beaucoup.

— J'ai entendu parler de lui, je ne l'ai jamais rencontré. George, peut-il se laisser séduire :

— Maureen !

— George, si je peux éviter à cinquante innocents d'être tués dans un accident industriel en échange de ce vieux corps, je n'hésite pas une seconde. Est-il porté sur les femmes ? Si je ne suis pas son genre, peut-être que je trouverai celle qui lui convient.

Dixon n'eut pas le coup de foudre pour moi (ni moi pour lui, mais ça n'a pas d'importance) et ne semblait d'ailleurs avoir aucun défaut dans sa cuirasse. Quand le syndicat de l'énergie eut voté la fermeture du générateur de Paradise « dans l'intérêt général », je parvins seulement à convaincre George et M. Harriman de voter contre la réactivation en orbite de cette bombe géante. Ils furent les seuls à opposer leur veto. Le scénario de la mort se déroula comme prévu et je ne pus rien y faire : le satellite atomique et la fusée *Charon* explosèrent ensemble, tuant tous les passagers. Et je passai des nuits entières à contempler le plafond en songeant à ce que le fait de trop bien connaître l'avenir peut avoir de douloureux.

Mais je ne cessai pas le travail. Des années avant, en 1952, peu après avoir confié mes premières prédictions a George, j'étais allée voir Justin au Canada : 1) pour donner le coup d'envoi à ma rubrique *Prudence Penny,* 2) pour offrir à Justin les mêmes prédictions détaillées qu'à George.

Justin n'avait pas été content de moi du tout.

— Maureen, dois-je comprendre que, pendant toutes ces années, tu as détenu des informations supplémentaires du sergent Bronson – ou du capitaine Long, le Howard du futur, comme tu voudras – et que tu ne les as pas transmises à la Fondation ?

— Oui.

Justin avait eu une expression d'énervement contenu.

— Je dois avouer ma surprise. Enfin, mieux vaut tard que jamais. Tu les as par écrit ou tu comptes me les dicter ?

— Je n'ai pas l'intention de te les passer, Justin. Je continuerai à te les communiquer de temps en temps, l'une après l'autre, au fur et à mesure de tes besoins.

— Maureen, je suis obligé d'insister. Ce sont les affaires de la Fondation. Tu détiens ces renseignements d'un futur président de la Fondation – ainsi qu'il s'est présenté lui-même et je le crois – et j'en suis donc le dépositaire officiel. Ce n'est pas ton vieil ami Justin qui te parle mais Justin Weatheral, en ma qualité de chef de l'exécutif de la Fondation et conservateur de ses avoirs pour le bien de tous.

— Non, Justin.

— J'insiste encore.

— Insiste tant que tu voudras, mon ami, ça te fera une belle jambe.

— Ce n'est pas une attitude convenable, Maureen. Ces renseignements ne t'appartiennent pas. Ils sont à la Fondation. Tu les dois à la Fondation.

— Justin, ne monte pas sur tes grands chevaux. Les renseignements du sergent Bronson ont sauvé les billes de la Fondation lors du Jeudi noir de 1929. Affirmatif ?

— Affirmatif. C'est pourquoi…

— Laisse-moi placer un mot. Ces renseignements ont aussi mis du beurre dans tes épinards et t'ont rendu riche – en même temps que la Fondation. Pourquoi ? Comment ? Grâce à qui ? Grâce au vieux derrière actif de Maureen, voilà grâce à qui ! Parce que je suis une grisette immorale, que je suis tombée amoureuse de ce troufion, que je l'ai culbuté… et que je l'ai fait parler. Ça n'a rien à voir avec la Fondation, seulement avec moi et mes mauvaises manières. Si je ne t'avais pas mis dans le coup, tu n'aurais jamais rencontré Théodore. Admets-le ! Vrai ? Faux ? Réponds-moi.

— Ma foi, présenté comme ça…

— Je le présente comme ça. Assez de sornettes au sujet de ma dette envers la Fondation, parce qu'il faudrait commencer par faire le compte de ce que la Fondation *me* doit. Je te promets de te passer ces informations quand tu en auras besoin. Dans l'immédiat, la Fondation devrait investir massivement dans les capteurs solaires

Douglas-Martin. Si tu ne sais pas ce que c'est, consulte les coupures de presse de l'*Economist* ou du *Wall Street Journal* ou du *Toronto Star*. Après cela, l'investissement le plus rentable sera, dès leur ouverture, dans les routes mobiles et les terrains qui les bordent.

— Les routes mobiles ?

— Enfin, Justin ! Théodore en a fait mention lors de cette fameuse réunion de comité du 29 juin 1918. Je l'ai noté, tapé à la machine, je t'en ai remis un exemplaire et l'original au juge Sperling. Vérifie.

Ainsi, dès 1952, j'avais signalé à Justin où se trouveraient les principales villes routières, conformément aux indications de Théodore.

— Ouvre l'œil et ne rate pas le coche, Justin. D'énormes profits pour les premiers arrivés. Mais débarrasse-toi de tes actions de chemin de fer.

À ce moment-là, j'avais décidé de ne pas importuner Justin avec mon projet *Prudence Penny* : il était trop blessé dans son orgueil de mâle. J'avais préféré m'en ouvrir à Eleanor. Confier un secret à Eleanor, c'est encore plus sûr que de le confier à Jésus.

« Prudence Penny, une ménagère à la Bourse » commença comme une rubrique hebdomadaire dans des journaux de province semblables au vieux *Lyle County Leader* de Thèbes. J'offrais toujours gratuitement les six premières semaines. Si cette période d'essai soulevait quelque intérêt, les éditeurs pouvaient la prolonger pour un tarif très modique ; ces publications de petite ville ne paient que des queues de cerise, et il ne faut pas espérer y gagner de l'argent au début.

D'ailleurs, mon dessein n'était pas de gagner de l'argent. Sinon indirectement.

Je fixai la formule en 1953 avec mon premier article et n'en changeai jamais :

Prudence Penny
UNE MÉNAGÈRE À LA BOURSE

DÉFINITION DU JOUR : .....

Dans chaque article, je donnais au moins une définition. Les gens d'argent ont leur propre jargon. Si vous ne connaissez pas leurs termes techniques, vous ne pouvez pas jouer au poker avec eux. Les termes que je définissais pour mes lecteurs étaient par exemple : actions, titres, obligations, bons, bons municipaux, dividendes, marge, marché à court terme, second marché, prise de participation, prise de bénéfice, indivision, flottement, taux variable, taux fixe, étalon-or, monnaie fiduciaire, domaine public, domaine privé, royalties, copyright, patente, etc.

Facile ? Pour vous, peut-être. En ce cas, vous n'aviez pas besoin de *Prudence Penny*. Mais, pour la plupart des gens, ces termes élémentaires sont du chinois. Je proposais donc une définition par article, en un langage simple que seul un professeur de littérature aurait pu éventuellement ne pas comprendre.

Ensuite, je commentais l'actualité du jour susceptible d'exercer une influence sur l'investissement. Étant donné que tout, de la météo aux élections en passant par les abeilles tueuses, est susceptible d'influer sur l'investissement, ce n'était pas difficile. Si je pouvais ajouter quelque ragot croustillant, je n'hésitais pas. Mais jamais rien de blessant, ni de cruel, et je veillais soigneusement à ne rien dévoiler qui pût être préjudiciable.

Chaque semaine, mon paragraphe suivant était : L'INVESTISSEMENT RECOMMANDÉ DU JOUR. C'était un placement sûr, basé directement ou indirectement sur les prédictions de Théodore. La même recommandation pouvait être répétée à plusieurs reprises, en alternance avec d'autres émanant de la même source.

Je terminais toujours par le portfolio de Prudence Penny :

« Mesdames, nous avons commencé ce portfolio avec mille dollars ($ 1 000,00) en janvier 1953. Si vous avez investi la même somme au même moment, en variant vos placements selon nos indications, votre portfolio vaut maintenant $ 4 823,17.

» Si vous avez investi $ 10 000,00, votre portfolio vaut $ 48 231,70.

» Si vous avez investi $ 100 000,00, votre portfolio est aujourd'hui de $ 482 317,00.

» Mais il n'est jamais trop tard pour se lancer dans des placements prudents avec Penny. Vous pouvez commencer

aujourd'hui avec $ 4 823,17 (ou n'importe quel multiple ou fraction) que vous placerez comme suit :

» (Liste d'investissements d'un montant de $ 4 823,17.)

» Si vous désirez voir par vous-mêmes en détail comment mille dollars deviennent (chiffre du moment) en (…) ans et (…) mois seulement, envoyez (… $ 1,00, $ 2,50, $ 4,00, le prix augmentait régulièrement) à *Pinch-Penny Publications,* Suite 8600, Tour Harriman, New York, N.Y. HKL030 (adresse détournée qui permettait au courrier d'arriver finalement chez un prête-nom d'Eleanor à Toronto) ou achetez chez votre libraire habituel *le Guide de la Ménagère pour investir sans risque* de Prudence Penny. »

L'embrouillamini des adresses était destiné à éviter que la commission de surveillance des opérations boursières n'apprenne que Prudence Penny était une des directrices d'*Harriman Industries*. La CSOB voit rouge dès qu'il est question d'« informations préférentielles ». Pour autant que je sache, le fait que mes conseils fussent bénéfiques pour ceux qui les suivaient n'avait aucune importance à leurs yeux. Au contraire, ils auraient même pu y trouver prétexte à me débouter plus rapidement.

La rubrique s'étendit des hebdomadaires de campagne aux quotidiens des villes, rapporta un peu d'argent après la première année et beaucoup sur les treize ans de sa parution. Les femmes la lisaient et la suivaient – à en juger par mon courrier –, mais je crois qu'il y avait encore plus d'hommes parmi mes lecteurs, non pour suivre mes conseils, mais pour essayer de comprendre comment cette ourse pouvait valser.

Je sus que j'avais réussi le jour où George Strong me cita *Prudence Penny*.

Mon intention finale n'était ni de gagner de l'argent ni d'impressionner qui que ce fut, mais d'acquérir une réputation suffisamment établie pour écrire en 1964 un article intitulé : « LA LUNE APPARTIENT À TOUT LE MONDE… mais le premier vaisseau lunaire appartiendra à *Harriman Industries*. »

Je leur conseillais de s'en tenir à leur portefeuille *Prudence Penny*… mais de miser tous les deniers qu'ils pourraient glaner par ailleurs sur le succès du nouveau grand défi de D.D. Harriman : envoyer un homme sur la lune.

Dès lors, dans chaque article, *Prudence Penny* eut toujours quelque chose à dire sur les voyages dans l'espace et les industries Harriman. J'étais la première à reconnaître que l'espace était un investissement à long terme (et je continuais à recommander d'autres placements, s'appuyant tous sur les prédictions de Théodore) mais je rappelais constamment à qui voulait l'entendre que des richesses insoupçonnées attendaient les investisseurs avisés qui auraient misé dès le début sur l'espace et s'y seraient tenus. N'achetez pas à court terme, ne vous laissez pas tenter par le profit immédiat… achetez des actions Harriman, cachez-les dans votre coffre à la banque et oubliez-les : vos petits-enfants vous remercieront.

Au printemps de 1965, j'emménageai à l'hôtel Broadmoor, au sud de Colorado Springs, parce que M. Harriman construisait son premier vaisseau lunaire à Peterson Field. En 1952, j'avais essayé sans conviction de résilier mon bail à Kansas City après le retour de Donald et Priscilla chez Brian (une autre histoire et non des plus plaisantes). Mais George m'avait circonvenue. La maison lui appartenait en propre, non à *Harriman & Strong,* ni à *Harriman Industries*. Quand je lui avais expliqué que je n'avais plus besoin d'une maison avec quatre chambres (en comptant la chambre de bonne), il m'avait demandé de la conserver, sans loyer.

Je lui avais fait remarquer que, si je devais devenir sa maîtresse attitrée, ce n'était pas suffisant et que, si je devais rester une femme respectable (en apparence), c'était trop. À quoi il m'avait répondu :

— Parfait. Quel est le tarif habituel pour les maîtresses ? Je le double.

Je l'avais embrassé, emmené au lit et nous étions tombés d'accord sur un compromis. La maison était à lui, il y installerait son chauffeur, avec son épouse, je pourrais l'habiter chaque fois qu'il me plairait… et le couple résident devrait s'occuper de Princesse Polly.

George avait trouvé mon point faible. Ayant déjà soumis cette petite chatte à un traumatisme en la privant de son Unique Maison, j'étais prête à tout pour que cela ne se reproduisît plus.

Mais j'avais tout de même pris un appartement au Plaza, où j'avais emporté mes livres indispensables, où je recevais mon courrier et où j'accueillais Princesse Polly à l'occasion, en lui

imposant le scandaleux inconfort d'une boîte en carton, je l'avoue, mais sans qu'elle s'en formalisât. (Les nouveaux granulés d'argile étaient un progrès considérable sur le sable et la terre.) Ces courtes allées et venues lui avaient donné l'habitude d'être transportée en cage et d'être loin de la maison de temps en temps. À la longue, elle était devenue une authentique chatte voyageuse, se sentant à l'aise dans les meilleurs hôtels et se conduisant en jeune fille sophistiquée qui ne s'avisait jamais de griffer les meubles. De la sorte, Elijah et Charlene pouvaient prendre des vacances plus facilement, ou se rendre où George réclamait leur présence.

Donc, au printemps 1965, quelques semaines avant le premier vol historique vers la lune, Princesse Polly et moi nous installâmes au Broadmoor. J'arrivai avec ma chatte dans sa cage, les bagages devant suivre plus tard par le terminal de la *Voie-Express D.D. Harriman Prairie*. J'avais détesté ces routes mobiles d'emblée, dès mon premier essai ; elles me donnaient des maux de tête. Mais on m'avait assuré que le problème du bruit avait été résolu sur la *Voie-Express Prairie*. Ne croyez jamais un attaché de presse !

— Madame, me dit le réceptionniste du Broadmoor, nous avons une excellente garderie pour les animaux derrière le club de tennis. Un laquais va y emmener votre chat.

— Un instant !

Je sortis ma carte *Harriman Industries* : la mienne était barrée d'or.

Il y jeta un seul coup d'œil et alla chercher le sous-directeur de service. Celui-ci accourut, gardénia à la boutonnière, pantalon rayé et sourire professionnel.

— Madame Johnson ! Enchanté de vous accueillir ! Préférez-vous une suite ou un appartement ?

Princesse Polly fut dispensée de la garderie. Elle dîna de mou en petits dés, cadeau de la direction, et bénéficia d'une niche pour chats et d'une litière personnalisées, toutes deux garanties stérilisées, d'après la bande de papier qui y était fixée, identique à celle qu'on trouvait sur la lunette des W-C de mon cabinet de toilette.

Pas de bidet. À part ça, c'était un hôtel de première classe.

Après avoir pris un bain et m'être changée – mes bagages arrivèrent pendant que j'étais dans la baignoire, évidemment –, je

laissai Princesse Polly regarder la télévision (elle aimait beaucoup ça, surtout les feuilletons) et descendis au bar pour boire un verre en solitaire, histoire de tuer le temps.

Je tombai sur mon fils Woodrow.

Il me repéra dès que j'entrai.

— Salut, m'man !

— Woodrow ! (J'étais ravie.) Quel ppplaisir de te vvvoir, dis-je en l'embrassant. Qu'est-ce que tu fais ici ? Aux dernières nouvelles, tu étais à *Wright-Patterson*.

— Oh, j'ai démissionné. Ils n'appréciaient pas le génie. De plus, ils voulaient que je me lève trop tôt. Je suis à *Harriman Industries* maintenant. J'essaie de les maintenir sur le droit chemin, ce qui n'est pas facile.

(Devais-je lui dire que j'étais actuellement codirectrice *à Harriman Industries* ? Je n'avais pas jugé utile de le crier sur les toits et seuls les intéressés étaient au courant. Attendons pour voir.)

— Tant mieux pour eux. Ce vaisseau lunaire… c'est en rapport avec ce que tu fais ?

— Assieds-toi d'abord. Qu'est-ce que tu bois ?

— La même chose que toi, Woodrow.

— Eh bien, je bois une Manitou Water, avec un zeste.

— On dirait une vodka-tonic. C'est ça ?

— Pas exactement. La Manitou Water est une eau minérale locale. Un genre d'essence de putois, mais en moins bon.

— Hum… Je préférerais une vodka-tonic avec du citron. Heather est là ?

— Elle n'aime pas l'altitude. Quand on a quitté *Wright-Patterson,* elle a emmené les gosses en Floride. Ne fronce pas les sourcils ; on s'entend très bien. Elle me prévient quand il est temps pour elle de commencer une nouvelle grossesse. C'est-à-dire tous les trois ans environ. Alors, je rentre, je reste un mois ou deux, je refais connaissance avec les enfants. Puis je repars travailler. Pas de bisbille, pas de torchon brûlé, pas de querelles familiales.

— Ça me semble être un bon arrangement, si ça vous convient.

— Ça nous convient.

Il commanda ma boisson. Je n'avais jamais appris à boire, mais je savais commander un *long drink* et le faire durer toute la soirée,

dilué dans les glaçons. J'observai Woodrow. Il avait la peau tendue sur les os, un visage et des mains émaciés.

La serveuse repartit. Il se tourna vers moi.

— Alors, maman dis-moi ce que tu fais ici.

— J'ai toujours été une fan des voyages dans l'espace. Tu te rappelles, on lisait la série des *Grandes Merveilles* de Roy Rockwood ensemble ? *Perdu sur la lune, À travers les étoiles vers Mars…*

— Bien sûr que je me rappelle ! J'ai appris à lire parce que je croyais que tu me cachais des passages.

— Pas dans cette série. Un peu dans les *Barsoom,* peut-être.

— J'ai toujours eu envie d'une belle princesse martienne… mais pas comme sur Barsoom. Tu te souviens comme ils passaient leur temps à se cracher du sang au visage ? Très peu pour moi ! Je suis du genre pacifique, maman. Tu me connais.

(Je me demande dans quelle mesure une mère connaît ses enfants. Mais je me sens proche de toi, en effet, mon chéri. J'espère que ça va réellement bien entre toi et Heather.)

— Alors, quand j'ai entendu parler du vaisseau lunaire, j'ai décide de venir ici. Je veux le voir décoller… puisque je ne peux pas monter à bord. Qu'est-ce que tu en penses, Woodrow ? Ça marchera ?

— On va le savoir. (Il regarda autour de lui et appela quelqu'un assis au bar.) Eh, Less ! Apporte ton œil rouge par ici et reste un peu avec nous.

L'homme en question se dirigea vers nous. Il était petit, avec de grosses mains de jockey.

— Puis-je te présenter le capitaine Leslie LeCroix, commandant de la fusée *Pioneer* ? Less, voici ma fille Maureen.

— Très honoré, mademoiselle. Mais vous ne pouvez pas être la fille de Bill ; vous êtes trop jeune. De plus, vous êtes jolie, et lui… enfin, regardez-le.

— Arrêtez, les enfants. Je suis sa mère, capitaine. Vous êtes vraiment le commandant du vaisseau lunaire ? Vous m'impressionnez.

Le capitaine LeCroix s'assit avec nous. J'observai que son « œil rouge » était une autre grande boisson claire.

— Ça n'a rien d'impressionnant, me dit-il. C'est le pilote automatique qui fait tout le travail. Mais je serai aux commandes…

si j'arrive à me tenir assez longtemps à l'écart de Bill Long. Un éclair au chocolat, Bill ?

— Redis-moi ça avec le sourire, étranger !

— Un cheeseburger ? Un beignet à la confiture ? Du blé soufflé au miel ?

— M'man, tu sais ce que cette canaille est en train de faire ? Il essaie de m'empêcher de suivre mon régime parce qu'il a peur que je lui casse les bras. Ou le cou.

— Pourquoi ferais-tu ça, Woodrow ?

— Je ne le ferai pas. Mais Less pense que si. Il pèse cent vingt-six livres tout juste. Mon meilleur poids de forme est de cent quarante-cinq livres, comme tu t'en souviens peut-être. Mais, à l'heure H, au moment du décollage, il faudra que je pèse exactement le même poids que lui… parce que, s'il attrape un rhume ou glisse sous la douche et se casse quelque chose, Dieu me pardonne, il faudra que je prenne sa place et fasse semblant de piloter. Je ne peux pas me défiler : j'ai accepté leur argent. Et ils ont lancé un grand type affreux à mes trousses pour s'assurer que je ne m'enfuie pas.

— Ne le croyez pas, madame. Je fais très attention en franchissant les portes et je ne mange rien qu'on n'ait ouvert devant moi. Il essaie de me rendre inapte à la dernière minute. C'est vraiment votre fils ? Ce n'est pas possible.

— Je l'ai acheté à une gitane. Woodrow, qu'advient-il si tu ne fais pas le bon poids ?

— Ils me coupent une jambe, petit à petit, jusqu'à ce que je pèse exactement cent vingt-six livres. Les astronautes n'ont pas besoin de pieds.

— Woodrow, tu as toujours été un garnement. Tu auras besoin de tes pieds sur la lune.

— Un seul suffit. Un sixième de gravité. Eh ! Voilà ce gros homme affreux qui me suit partout ! Il vient par ici !

George Strong vint vers nous et s'inclina.

— Chère madame ! Je vois que vous avez fait la connaissance du commandant de notre vaisseau lunaire. Et de notre pilote en second, Bill Smith. Puis-je me joindre à vous ?

— Maman, tu connais cet individu ? Ils t'ont engagée pour me surveiller, toi aussi ? Dis-moi que ce n'est pas vrai !

— Ce n'est pas vrai. George, votre pilote en second est mon fils, Woodrow Wilson Smith.

Plus tard dans la soirée, je pus parler en privé et en toute tranquillité à George.

— Mon fils prétend qu'il doit abaisser son poids à cent vingt-six livres pour être admis comme pilote en second. C'est vrai ?

— Oui, absolument.

— Il n'a jamais pesé aussi léger depuis le lycée. S'il maigrit réellement à ce point et que le capitaine LeCroix a un empêchement, il sera trop faible pour remplir sa mission. Ne vaudrait-il pas mieux équilibrer leurs poids comme pour les chevaux de course ? Ajouter un peu de plomb si c'est le capitaine LeCroix qui pilote, en retirer si c'est mon fils.

— Maureen, tu ne comprends pas.

Je le reconnus.

George m'expliqua que les normes de poids étaient extrêmement serrées. *Pioneer* était chargée au strict minimum. Elle ne portait pas de radio, seulement les instruments de navigation indispensables. Même pas un scaphandre pressurisé standard : une simple combinaison de caoutchouc et un casque. Pas de provisions : juste une gourde. On ouvre la portière, on plante un drapeau lesté, on ramasse quelques cailloux et on rentre.

— George, ça ne me semble pas être la bonne façon de procéder. Je n'en dirai rien à Woodrow – après tout, c'est un grand garçon, maintenant (âge prétendu : trente-cinq ; âge réel : cinquante-trois), mais j'espère que le capitaine LeCroix restera en bonne santé.

Encore un de ces longs silences pendant lesquels George ressassait quelque sombre pensée…

— Maureen, ceci est absolument top secret. Je ne suis même pas sûr que l'un d'eux pilote ce vaisseau.

— Des ennuis ?

— Avec le shérif. Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir faire patienter nos créanciers. Et nous n'avons personne d'autre vers qui nous tourner. On a mis notre chemise au clou, pour ainsi dire.

— George, voyons ce que je peux faire.

Il accepta d'habiter mon appartement et de s'occuper de Princesse Polly pendant mon absence. (Pas de problème pour

Princesse Polly, elle était habituée à lui.) Je partis pour Scottsdale le lendemain, pour voir Justin.

— Considère la chose sous un autre angle, Justin. Quelles seraient les pertes de la Fondation si *Harriman Industries* faisait faillite ?

— La Fondation en prendrait un coup. Mais pas irrémédiablement. Nous pourrions rentrer dans nos fonds en cinq ou dix ans, selon les cas. Maureen, une chose est certaine : quand on gère l'argent des autres, on ne peut pas se permettre de le jouer à la roulette.

Huit millions : ce fut le maximum que je pus lui soutirer, et je dus me porter garante. La moitié était en dépôt, quelquefois avec une échéance passée de six mois. (Mais un certificat de dépôt peut toujours remplacer du liquide, même si ça doit vous coûter quelques points.)

Pour arriver à ce résultat, je dus lui dire : primo, que s'il ne me donnait pas cet argent, je ne lui livrerais plus jamais un seul tuyau « Théodore » ; secundo, que s'il posait l'argent sur la table, je poserais à côté une transcription détaillée des notes que j'avais prises dans le courant de la nuit du 29 juin 1918.

Au Broadmoor, le lendemain matin, au lieu d'accepter mon argent, George me conduisit chez M. Harriman. Celui-ci semblait défait et me reconnut à peine.

— Monsieur Harriman, dis-je, je veux acheter d'autres parts dans le lancement du vaisseau lunaire.

— Hein ? Je suis désolé, madame Johnson, il n'y a plus de parts à vendre. À ma connaissance.

— Alors, présentons les choses autrement. J'aimerais vous prêter huit millions de dollars à titre personnel sans exigence de garantie.

M. Harriman me regarda comme s'il me voyait pour la première fois. Il avait considérablement maigri depuis notre dernière entrevue et ses yeux brillaient d'une ferveur fanatique. Il m'évoqua ces vieux prophètes de l'Ancien Testament.

Il m'observa encore un instant et se tourna vers George.

— Avez-vous expliqué la situation à Mme Johnson ?

George acquiesça sombrement.

— Elle sait.

— Alors permettez-moi de m'étonner, madame Johnson. Je suis lessivé. *Harriman Industries* n'est plus qu'une façade. C'est

pourquoi je n'ai pas pris la peine de convoquer le conseil d'administration. J'aurais dû vous rendre des comptes, à vous et aux autres directeurs, sur les risques que j'ai pris. M. Strong et moi-même avons mis tous nos efforts à garder le cap jusqu'au décollage de *Pioneer*. Je n'ai pas perdu tout espoir… mais si j'accepte votre argent, et si je suis acculé à la faillite, et si la maison mère ne peut me couvrir, vous ne serez pas prioritaire et récolterez tout au plus quelques *cents* pour un dollar.

— Monsieur Harriman, vous ne courrez pas à la faillite et ce grand vaisseau, là-dehors, s'envolera. Le capitaine LeCroix alunira et reviendra sain et sauf.

Il me sourit :

— Il est très réconfortant de savoir que vous avez confiance en nous.

— Ce n'est pas de la confiance ; c'est une certitude. Nous ne pouvons pas échouer maintenant pour quelques sous. Prenez cet argent et faites-en bon usage. Vous me rembourserez quand vous pourrez. Non seulement *Pioneer* volera, mais vous lancerez de nombreux autres vaisseaux à sa suite. Vous êtes le destin en personne, monsieur ! Vous fonderez Luna City… port franc du système solaire !

Dans le courant de la semaine, George me demanda si je désirais être dans la tour de contrôle au moment du décollage. M. Harriman lui avait dit de m'inviter. J'y avais déjà songé, sachant que j'étais en position de l'exiger si j'y tenais vraiment.

— George, ce n'est pas le meilleur endroit pour voir le lancement, n'est-ce pas ?

— Non, mais c'est le plus sûr. C'est là que seront les gros bonnets. Le gouverneur. Le président, s'il daigne venir. Les ambassadeurs.

— Ils vont me rendre claustrophobe. George, je n'ai jamais été très attirée par la sécurité… et les quelques gros bonnets que j'ai rencontrés m'ont fait l'effet de pantins manipulés par leurs conseillers en communication. Où seras-tu ?

— Je ne sais pas encore. Là où Delos aura besoin de moi.

— C'est ce que je pensais. Tu seras trop occupé pour me donner le bras…

— Ce serait un honneur, chère madame. Mais…

— Tu es réclamé ailleurs. D'où a-t-on la meilleure vue ? Si tu n'étais pas pris, où irais-tu te poster ?

— Tu as visité le zoo Broadmoor ?

— Pas encore. J'en ai l'intention. Après le lancement.

— Maureen, il y a un parking près du zoo. De là, tu aurais une excellente vue sur l'est, d'un point situé à quinze cents pieds au-dessus de Peterson Field. M. Montgomery s'est arrangé avec l'hôtel pour qu'on y installe quelques chaises pliantes. Et une radio. La télévision. Un café. Si je n'étais pas retenu ailleurs, c'est là que j'irais.

— Alors, c'est là que je serai.

Plus tard dans la journée, je rencontrai mon fils Woodrow dans le hall du Broadmoor.

— Salut, m'man ! Ils m'ont mis au travail.

— Pas possible ! Comment ont-ils fait ?

— Je n'avais pas lu mon contrat assez soigneusement. « Action pédagogique et relations publiques en liaison avec le vaisseau lunaire. » En d'autres termes, je dois montrer aux gens comment marche le vaisseau, où il va et où se trouvent les diamants de la lune.

— Il y a des diamants sur la lune ?

— On te le fera savoir plus tard. Viens par ici une seconde.

Il me conduisit à l'écart de la foule qui emplissait le hall, dans une arrière-salle près du salon de coiffure.

— Maman, dit-il, si ça te tente, j'ai assez d'influence pour te faire admettre dans la tour de contrôle.

— C'est le meilleur endroit pour voir le décollage ?

— Non, c'est probablement le pire. On y crèvera de chaud comme une jeune mariée, parce que la climatisation n'est pas très au point. Mais c'est l'endroit le plus sûr et c'est là que seront les huiles. Visiteurs royaux. Présidents. Chefs de la mafia.

— Woodrow, quel est le meilleur endroit pour regarder ?

— Personnellement, j'irais sur le mont Cheyenne. Il y a un grand parking pavé devant le zoo. Retournons dans le hall, je voudrais te montrer quelque chose.

Sur un globe géant qui me mit l'eau à la bouche, Woodrow m'indiqua la trajectoire de *Pioneer*.

— Pourquoi ne va-t-elle pas tout droit ?

— Ça ne marcherait pas. Elle va vers l'est et se sert de la rotation terrestre… et lâche tous ces étages supplémentaires. Celui de la base, le plus gros, n°5, retombe sur le Kansas.

— Et s'il atterrit sur la *Voie Prairie ?*

— Je m'engagerai dans la Légion étrangère… derrière Bob Coster et M. Ferguson. Sérieusement, ce n'est pas possible, maman. Il part d'ici, à quatre-vingts kilomètres au sud de la route, et il atterrit là, près de Dodge City, à plus de cent soixante kilomètres au sud.

— Et pour Dodge City ?

— Il y a un petit homme avec un bouton de commande, qui a été engagé uniquement pour appuyer sur ce bouton et lâcher l'étage 5 en rase campagne. S'il commet une erreur, ils l'attacheront à un arbre et le feront dévorer par des chiens sauvages. Ne t'inquiète pas, maman. L'étage 4 atterrit par ici, au large de la Caroline du Sud. Le 3 tombe dans l'Atlantique, au nord de la ligne qui va du nez de l'Amérique du Sud à la bosse de l'Afrique. Le 2 dans l'Atlantique Sud, près du Cap. S'il va trop loin, on entendra quelques intéressants jurons en afrikaans. L'étage 1… Ah ! c'est le bon. Avec de la chance, il atterrira sur la lune. Si Bob Coster s'est trompé, eh bien, il faudra qu'il se remette à sa vieille planche à dessin.

Cela n'étonnera personne si je vous dis que *Pioneer* décolla conformément aux prévisions, que le capitaine Leslie LeCroix atterrit sur la lune et rentra sain et sauf. Je m'étais postée sur le mont Cheyenne, dans le parking du zoo. Le panorama était si beau et si vaste que j'avais l'impression d'apercevoir Kansas City en me haussant sur la pointe des pieds.

Je suis heureuse d'avoir pu voir une de ces grandes fusées pendant qu'elles étaient encore en activité. Je ne crois pas qu'il existe une seule planète, dans aucun univers exploré, où l'on utilise encore ces gros engins : trop chers, trop gaspilleurs, trop dangereux.

Mais ô combien splendides !

La nuit venait de tomber quand j'arrivai là-haut. La pleine lune scintillait à l'est. *Pioneer* était à une distance d'une douzaine de kilomètres (à ce qu'on m'avait dit), mais elle était très visible, toute baignée de lumières et dressée haute et fière.

Je consultai mon chronomètre, puis observai la tour de contrôle à la jumelle. Une balise éclairante fusa du sommet, juste à l'heure.

Une autre balise se scinda en deux boules de feu, rouge et verte. Cinq minutes.

Ces cinq minutes durèrent au moins une demi-heure. Je commençais à croire que le lancement allait avorter… et j'en éprouvais une terrible déception.

Des flammes blanches léchèrent la base du vaisseau et, lentement, lentement, il s'éleva de la rampe… grimpa de plus en plus vite et tout le paysage, sur des kilomètres à la ronde, fut soudain illuminé comme en plein jour !

Plus haut, plus haut, toujours plus haut vers le zénith ! La fusée sembla s'incliner vers l'ouest et je crus qu'elle allait s'écraser sur nous…

… puis la lumière diminua d'intensité et nous pûmes voir que le « soleil » au-dessus de nos têtes se déplaçait vers l'est… comme une étincelante étoile filante. Elle parut se briser. Une voix clama d'un haut-parleur :

— Étage 5 largué.

Je retrouvai mon souffle.

Et le bruit nous parvint. Combien de secondes le son met-il à parcourir douze kilomètres ? J'avais oublié et, de toute manière, ce n'étaient pas des secondes ordinaires, cette nuit-là.

Ce fut un fracas assourdissant, presque insupportable même à cette distance. Il gronda, gronda… et enfin la turbulence nous atteignit, soulevant les jupes et renversant les chaises. Quelqu'un tomba, jura et s'exclama :

— Je vais porter plainte !

L'Homme était en route vers la lune. Son premier pas vers son Unique Demeure…

George mourut en 1971. Il vécut assez longtemps pour voir chaque centime remboursé, la mise en service de la Catapulte spatiale de Pikes Peak et la fondation de Luna City, devenue un point de chute pour plus de six cents personnes, dont une bonne centaine de femmes et quelques bébés nés sur place… et *Harriman Industries* plus riche que jamais. Je crois qu'il était heureux. Il me manque aujourd'hui encore.

Je ne suis pas certaine que M. Harriman fût heureux. Ce n'étaient pas les milliards qui l'intéressaient : il voulait simplement aller sur la lune. Et Daniel Dixon s'employa à l'en empêcher.

L'envoi d'un homme sur la lune fut le résultat de complexes manigances, à l'issue desquelles Dixon se retrouva à la tête d'un capital d'actions plus important que celui de M. Harriman, et M. Harriman perdit le contrôle d'*Harriman Industries*.

Pour couronner le tout, à la suite d'intrigues et de pressions à Washington et aux Nations Unies, une succursale Harriman, *Spaceways Ltd,* devint la plaque tournante du développement des activités spatiales grâce à une loi, « Space Precautionary Act », aux termes de laquelle la compagnie était seule habilitée à désigner les passagers de l'espace. J'ai entendu dire que M. Harriman avait été refusé pour raisons physiques, au nom de cette loi. Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé en coulisses : j'avais été renvoyée du comité de direction dès que M. Dixon en avait eu le contrôle. Ça m'était égal : je n'aimais pas Dixon.

À Boondock, des siècles plus tard (c'est-à-dire il y a soixante ans selon mon calendrier personnel), j'ai écouté un cube intitulé *Mythes, légendes et traditions, l'aspect romantique de l'histoire*. Il y avait un conte concernant le temps 2, affirmant que le légendaire Dee Dee Harriman avait réussi, des années plus tard, alors qu'il était très vieux et presque oublié, à acheter une fusée pirate à bord de laquelle il avait finalement pu rallier la lune… pour y trouver la mort à la suite d'un atterrissage manqué. Mais sur la lune, là où il rêvait d'être depuis si longtemps.

J'ai demandé des précisions à Lazarus. Il m'a dit qu'il ne savait pas.

— Mais c'est possible. Dieu sait que le vieux bonhomme était têtu.

J'espère qu'il a réussi.

24

LE DÉCLIN ET LA CHUTE

Je ne suis pas sûre d'avoir vraiment gagné au change lorsque ces goules m'ont tirée des griffes des autres fantômes. Je suppose que presque tout le monde a ses fantasmes, ou chacun mijote quelque sombre châtiment ou imagine son pire ennemi dans le rôle de la vedette lors d'un enterrement. C'est une façon inoffensive de tuer le temps pendant une nuit sans sommeil.

Mais ces drôles ne plaisantaient pas.

Le meurtre était leur obsession. Le premier soir, ils dressèrent une liste de cinquante personnes qu'il était nécessaire de tuer, cataloguèrent leurs crimes et me firent l'honneur de me désigner comme la prochaine exécutrice : choisissez votre client ! Un dont les crimes vous offensent particulièrement, milady Johnson…

Je reconnais que les mécréants recensés étaient une bande de sales types que même leur propre mère n'aurait pas pleurés mais, à l'instar de l'enfant chéri de M. Clemens, Huckleberry Finn, je n'éprouve pas de plaisir particulier à tuer des inconnus. Je ne suis pas contre la peine de mort – j'ai voté pour chaque fois que la question fut mise aux voix, c'est-à-dire très fréquemment pendant le déclin et la chute des États-Unis – mais, quand il s'agit de tuer pour le sport, il faut que je sois motivée sur le plan affectif. Oh, si l'on me force à choisir, je préfère abattre un homme plutôt qu'un daim ; je ne vois pas ce qu'il y a de « sportif » à trucider un gentil végétarien sans armes.

Mais à tout prendre, j'aime encore mieux regarder la télévision que tuer un inconnu. Enfin, en principe.

— Je ne vois personne à mon goût sur cette liste, dis-je. Vous n'auriez pas, par hasard, dans votre dossier des plutôt-morts, quelqu'un qui abandonne des chatons ?

Le gros président me sourit derrière ses lunettes noires.

— Quelle délicieuse idée ! Non, je ne crois pas… à moins que, parmi les candidats recensés pour d'autres raisons, il n'y en ait un qui ait, en plus, abandonné des chatons. Je vais ordonner une enquête immédiatement. Madame, quelle serait l'extermination appropriée pour un tel client ? Y avez-vous réfléchi ?

— Non. Mais sa mort devrait comporter la nostalgie… la solitude… le froid… la faim… la peur… et le désespoir total.

— Artistique. Mais peut-être pas pratique. Une telle mort pourrait durer des mois… et nous n'avons guère les moyens de nous permettre une liquidation de plus de quelques jours. Ah ! Barbe-Bleue… Avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Faites ce que propose notre sœur, aussi longtemps que cela nous sera possible. Puis, encerclons le client avec des hologrammes de camions énormes, des hologrammes géants, tels que les camions doivent apparaître à un chaton. Que les images l'écrasent, avec des effets sonores surpuissants. Puis frappons-le avec un vrai camion : un méchant choc qui l'estropiera. Et laissons-le mourir lentement, comme c'est souvent le cas pour les animaux écrasés.

— Madame, cela vous séduit-il ?

(Ça me donnait envie de vomir.)

— À moins que vous n'ayez mieux à me proposer.

— Si nous trouvons un client de ce genre, nous vous le garderons et le mettrons à votre disposition. En attendant, nous devons vous procurer quelqu'un d'autre, pour que vous ne soyez pas la seule d'entre nous à rester bredouille.

C'était la semaine dernière. Depuis, je commence à me dire que, si je ne déniche pas rapidement sur leur liste quelqu'un que j'aie envie d'exterminer, eh bien… simple supposition… nous ne voulons pas vous précipiter… mais tout de même… si je ne fais pas couler le sang prochainement, comment pourraient-ils être sûrs que je ne les trahirais pas auprès des procureurs de l'Évêque Suprême ?

Lors de cette mission au Japon pour les *Time Corps* dans les années 1930, j'aurais dû vérifier ces bruits concernant une autre femme qui eût pu être moi-même. Si j'avais la preuve d'avoir été triplée en 1937-1938, je dormirais mieux actuellement, car cette triple boucle ne peut intervenir que plus tard dans mon espace-temps personnel… ce qui indiquerait que je sortirai de ce guêpier en respirant toujours.

Tout est là : continuer à respirer. N'est-ce pas, Pixel ?

Pixel ?

Pixel !

Oh, zut !

Changements : en 1972, Princesse Polly mourut dans son sommeil : arrêt du cœur, je pense, mais je n'ai pas demandé d'autopsie. C'était une petite vieille qui avait vécu une longue existence, heureuse dans l'ensemble, je crois. J'adressai une prière à Bubastis pour lui demander d'accueillir aux Champs-Félinées une petite chatte noire et blanche qui n'avait jamais griffé ni mordu sans raison, et qui avait connu la malchance de n'avoir qu'un seul petit – par césarienne, et le chaton n'ouvrit jamais les yeux – et de perdre son usine à chatons par suite d'une ligature, parce que son chirurgien avait dit qu'elle ne pourrait jamais avoir d'accouchement normal et qu'il serait imprudent de risquer une autre grossesse.

Je ne pris pas de nouveau chaton. En 1972, j'avais quatre-vingt-dix ans. (J'en avouais cinquante et un… et me donnais un mal de chien pour en paraître quarante à grand renfort de gymnastique, de régime, de cosmétiques et d'artifices vestimentaires.) À cet âge, il était possible, même probable, qu'un nouveau chat me survive. Je ne voulais pas courir ce risque.

Je m'installai à Albuquerque parce que je n'y avais pas de souvenirs. Trop de fantômes de mon passé, de toute sorte, gais ou tristes, hantaient Kansas City. J'évitais toujours de passer à côté de certains sites, tels que notre vieille maison de Benton Boulevard ou l'emplacement de notre ancienne ferme, de peur de confronter le souvenir de « ce que cela avait été » avec la réalité terrible et méconnaissable de « ce que c'était devenu ».

Je préférais me rappeler Central High School telle que je l'avais connue lorsque mes enfants la fréquentaient. À l'époque, les

résultats scolaires de ses anciens élèves à West Point, Annapolis, MIT et autres grandes écoles avaient valu à Central d'être classée comme le meilleur établissement secondaire de l'Ouest, à égalité avec les plus fameuses écoles préparatoires telles que Groton ou Lawrenceville. Et qu'était-elle devenue ? Une garderie pour grands enfants, un endroit où les voitures de police se réunissaient tous les après-midi pour interrompre des rixes, confisquer des couteaux et fouiller les « élèves » à cause de la drogue ; un « lycée » où la moitié des élèves n'auraient jamais dû être admis parce qu'ils ne savaient ni lire ni écrire assez bien pour se débrouiller dans la vie courante.

À Albuquerque, il n'y avait pas de fantômes parce que je n'y avais jamais vécu et je n'y comptais ni enfants ni petits-enfants. (Des arrière-petits-enfants ? Ma foi, peut-être.) Albuquerque avait eu la bonne fortune (de mon point de vue) d'être oubliée par la voie roulante 66. La vieille route pavée n°66, naguère appelée *la grand-rue de l'Amérique*, traversait Albuquerque, mais la cité-route 66 était à des kilomètres au sud ; on ne pouvait ni l'entendre ni la voir.

Albuquerque avait aussi la chance d'avoir été épargnée par la plupart des tares des années folles. En dépit de sa taille (180 000 habitants, dont le nombre allait en diminuant à cause de la cité-route au sud, ce qui était un phénomène assez courant), elle continuait à bénéficier de la douceur de vivre provinciale, si commune au début du XX^{e} siècle et si rare dans sa seconde moitié. C'était le siège du principal campus de l'université du Nouveau-Mexique… dirigée par un recteur béni qui n'avait jamais donné dans les absurdités des années 60.

Quelques étudiants s'étaient rebellés, juste une fois. Le recteur Macintosh les avait éjectés et ils n'y avaient plus remis les pieds. Les parents avaient poussé des hauts cris et s'étaient plaints à Santa Fe, la capitale de l'État. Le Dr Macintosh avait expliqué aux instances dirigeantes que l'ordre et la politesse régneraient sur le campus tant qu'il serait en fonction. S'ils n'avaient pas le cran de le soutenir, il démissionnerait sur-le-champ et ils pourraient toujours engager quelque chiffe molle masochiste se plaisant à présider une maison de fous. Ils le soutinrent.

En 1970, dans toutes les universités américaines, la moitié (ou plus) des étudiants de première année étaient obligés de suivre un cours appelé « anglais A » (ou quelque chose comme ça), plus connu

sous le nom d'« anglais abruti ». Quand le Dr Macintosh fut nommé recteur, il abolit l'« anglais abruti » et refusa d'admettre les étudiants qui n'avaient pas le niveau requis.

— Chaque étudiant coûte au minimum dix-sept mille dollars par an aux contribuables, déclara-t-il. Simplement pour apprendre à lire, à écrire et à acquérir le niveau de fin d'études primaires. Si un candidat à l'admission dans cette université n'a pas ce niveau élémentaire, qu'il retourne dans l'école primaire qui n'a pas su l'alphabétiser. Sa place n'est pas ici. Je refuse de gaspiller l'argent des contribuables pour lui.

À nouveau, les parents hurlèrent ; mais les parents de ces illettrés étaient une minorité, tandis que la majorité des votants et des législateurs découvraient que les propos du recteur Macintosh étaient à leur goût.

Après cette révision du règlement de l'université, on vit circuler une notice stipulant que les étudiants pouvaient être soumis, à n'importe quel moment, à des contrôles antidrogue. S'ils étaient pris, expulsion ! Pas de seconde chance.

Quand un étudiant était positif à un contrôle antidrogue, on fouillait immédiatement sa chambre, et en toute légalité car il y avait toujours sept juges en ville qui étaient prêts à signer des mandats de perquisition jour et nuit. On ne faisait pas de sentiment : tous ceux qui étaient pris en possession de drogue étaient poursuivis.

Surtout pour la gouverne des dealers, on réinstaura une charmante vieille coutume : les pendaisons publiques. On dressa des gibets sur les places. Évidemment, les dealers condamnés à mort faisaient toujours appel auprès de la cour suprême de l'État, puis à Washington. Mais, comme cinq des membres, y compris le chef, de la cour suprême des États-Unis avaient été nommés par le président Patton, les dealers du Nouveau-Mexique n'avaient guère motif de se plaindre des « lenteurs de la justice ». Un jeune et brillant trafiquant vécut exactement quatre semaines entre son arrestation et sa visite au bourreau. En moyenne, dès que le système fonctionna à plein, le délai fut de moins de deux mois.

Comme d'habitude, l'ACLU en fit une jaunisse. Plusieurs avocats de l'ACLU passèrent un temps considérable derrière les barreaux pour entrave à la justice, non dans les nouvelles prisons, mais dans

les taules pour ivrognes des vieilles geôles, avec les pochards, les drogués, les immigrés clandestins et les travestis.

Voilà certaines des raisons pour lesquelles je m'étais installée à Albuquerque. Tout le pays marchait à côté de ses chaussures : une psychose collective que je n'ai jamais très bien comprise. Albuquerque n'était pas immunisée mais elle réagissait et elle comptait suffisamment d'hommes et de femmes de bon sens dans les postes clefs pour être un endroit agréable à vivre pendant les dix ans que j'y passai.

Au moment même où les écoles et les familles américaines s'en allaient en lambeaux, le pays jouissait d'une renaissance des sciences et des techniques, et pas seulement dans les grands domaines tels que les voyages dans l'espace et les cités-routes. Tandis que les étudiants gaspillaient leur temps en frivolités, les unités de recherche des universités et de l'industrie étaient de plus en plus efficaces, en physique des particules, au plasma, en aérospatiale, en génétique, en matériaux exotiques, en médecine, dans toutes les disciplines.

L'exploitation de l'espace était incroyablement florissante. La décision de M. Harriman d'en écarter le gouvernement pour laisser le champ libre aux entreprises privées fut très décriée. Tandis que le spatioport de Pikes Peak en était encore à ses débuts, *Spaceways Ltd* construisait des catapultes toujours plus grosses, plus longues, plus efficaces, à Quito et sur l'île d'Hawaï. Des vols habités furent lancés vers Mars et Vénus, et on envoya les premiers mineurs astéroïdes.

Entre-temps, les États-Unis dépérissaient.

Ce délabrement n'est pas propre au temps 2 ; il a été décrit dans tous les univers étudiés. Pendant mes cinquante années à Boondock, j'ai lu plusieurs travaux universitaires d'histoire comparée sur les espaces-temps connus concernant ce qu'on appela « la Dégénérescence du XX^{e} siècle ».

Je n'ai pas d'opinions arrêtées. Je n'ai connu ce phénomène que dans mon propre espace-temps et mon propre pays, et seulement jusqu'en 1982. J'ai certaines opinions, bien sûr, mais vous n'êtes pas obligés de les prendre pour argent comptant, car certains universitaires de poids en ont d'autres.

Voici quelques-unes des choses qui me semblèrent mauvaises :

Les États-Unis avaient plus de six cent mille avocats en activité, c'est-à-dire à peu près cinq cent mille de trop. Je ne compte pas les avocats comme moi : je n'avais jamais exercé. J'ai étudié le droit uniquement pour me protéger des avocats, et il y en eut beaucoup comme moi.

Délabrement de la famille : je crois qu'il vient surtout du fait que les deux parents travaillaient. On n'a cessé de répéter, depuis le milieu du siècle, que le père et la mère devaient avoir un métier simplement pour payer les factures. Si c'est vrai, pourquoi n'était-ce pas nécessaire pendant la première moitié du siècle ? Comment l'automatisation du travail et l'énorme accroissement de la productivité ont-ils pu appauvrir les familles ?

Certains estimaient que c'était à cause des impôts élevés. Explication assez raisonnable : je me souviens de mon émoi l'année où le gouvernement préleva mille milliards de dollars. (Heureusement, l'essentiel de la somme fut gaspillé.)

Mais il semble qu'il y ait eu un réel déclin dans la pensée rationnelle. Les États-Unis étaient devenus un endroit où les gens du spectacle et les sportifs professionnels étaient considérés comme des gens d'importance. Ils étaient idolâtrés et écoutés comme des maîtres à penser. On demandait leur opinion sur n'importe quel sujet et ils se prenaient eux-mêmes très au sérieux. Après tout, lorsqu'un sportif est payé plus d'un million par an, il a quelque raison de se croire important… et de croire que son avis concernant les affaires étrangères et la politique intérieure est tout aussi important, même s'il se révèle parfaitement ignare chaque fois qu'il ouvre la bouche. (Comme la plupart de ses fans étaient aussi illettrés que lui, le mal gagnait du terrain…)

Considérez ceci :

1) « Du pain et des jeux. »

2) L'abolition du délit de vagabondage lors du premier mandat de Franklin Roosevelt.

3) La promotion des « groupes paritaires » dans les écoles.

Ces trois conditions se surajoutaient l'une à l'autre. L'abolition du délit de vagabondage eut pour résultat que les habituels ratés, les incompétents de toute sorte, les gens incapables de gagner leur vie et les paresseux, eurent la même voix dans la gestion des affaires publiques et l'affectation des crédits que (par exemple) un Thomas

Edison ou un Thomas Jefferson, un Andrew Carnegie ou un Andrew Jackson. La promotion des groupes paritaires donna le droit de vote aux ignorants incompétents. Et « le pain et les jeux » est l'aboutissement inévitable d'une démocratie qui prend ce chemin : les dépenses illimitées à des fins « sociales » se terminent par la faillite nationale, qui est toujours suivie historiquement par la dictature.

Il me semble que telles furent les trois erreurs majeures qui anéantirent la meilleure culture connue jusqu'à cette époque dans toutes les histoires. Oh, il y eut d'autres choses : les grèves dans le secteur public, par exemple. Mon père vivait encore quand ce problème apparut.

— Il y a une solution toute trouvée, disait-il d'un air sinistre, pour les fonctionnaires qui ont le sentiment de n'être pas assez payés : ils n'ont qu'à démissionner et travailler pour gagner leur vie. Et ça s'applique aussi aux parlementaires, aux clients de la « charité publique », aux professeurs, aux généraux, aux éboueurs et aux juges.

Et, bien sûr, tout le XX^{e} siècle, depuis 1917, fut assombri par la malfaisante stupidité du marxisme.

Mais les marxistes n'auraient pas pu avoir beaucoup d'influence si le peuple américain n'avait commencé à perdre le solide bon sens qui lui avait permis de gagner un continent. Dans les années 60, tout le monde parlait de ses « droits », et jamais de ses devoirs. Le patriotisme était devenu un sujet de plaisanterie.

Je crois que ni Marx ni ce charlatan intégriste qui devint le « premier prophète » n'auraient pu faire grand mal au pays si le peuple n'avait été victime d'un ramollissement du cerveau.

« Mais chacun a le droit d'avoir ses opinions ! »

Peut-être. Et tout le monde a toujours une opinion sur tout, aussi bête qu'elle soit.

Sur deux sujets, l'écrasante majorité des gens estimaient que leur propre opinion était la vérité absolue et croyaient sincèrement que quiconque était en désaccord avec eux était immoral, scandaleux, honteux, sacrilège, effronté, intolérable, stupide, illogique, traître, passible des tribunaux, contraire à l'intérêt général, ridicule et obscène.

Ces deux sujets étaient (évidemment) le sexe et la religion.

Sur le sexe et la religion, chaque citoyen américain connaissait LA réponse, la seule et unique, par communication directe avec Dieu.

Vu la grande diversité des opinions, certains d'entre eux devaient nécessairement être dans l'erreur. Mais, sur ces deux sujets, ils étaient imperméables à la raison.

— Vous devez pourtant respecter les croyances religieuses d'autrui !

Grands dieux, pourquoi ? La bêtise est toujours la bêtise, la foi ne la rend pas intelligente.

Je me souviens d'une promesse électorale entendue pendant la campagne présidentielle de 1976, une promesse qui, selon moi, illustre très bien le niveau ou était tombée la rationalité américaine.

— Nous devons poursuivre notre effort jusqu'à ce que tous les citoyens aient un revenu supérieur à la moyenne !

Personne n'a ri.

En arrivant à Albuquerque, je me suis simplifié la vie de plusieurs façons. J'ai réparti ma fortune en trois placements prudents, à New York, Toronto et Zurich. Je rédigeai un nouveau testament, avec quelques legs sentimentaux mais en en laissant la plus grande part, plus de 95 %, à la Fondation Howard.

Pourquoi ? La décision m'avait demandé de longues, longues réflexions nocturnes. J'avais beaucoup plus d'argent que ne peut en dépenser une vieille femme. Dieu me pardonne, je ne savais même pas comment dépenser mes dividendes. Le laisser à mes enfants ? Ce n'étaient plus des enfants, aucun d'entre eux n'en avait besoin et chacun avait déjà reçu, non seulement les primes Howard, mais aussi les capitaux de départ que Brian et moi leur avions constitués.

Le léguer aux « bonnes œuvres » ? C'est du pipi de chat, mon bon monsieur. Le plus gros de la somme est ratissé par l'administration, c'est-à-dire récupéré par des parasites.

Le capital originel venait de la Fondation Howard ; je décidai de lui restituer ce que j'avais accumulé en conséquence. Ça me semblait honnête.

J'achetai un appartement moderne en indivision près du campus, entre Central Avenue et Lomas Boulevard, et m'inscrivis à un cours de pédagogie, sans intention sérieuse de travailler (pour être recalé à un examen de pédagogie, il faut vraiment y mettre du sien) mais pour être installée sur le campus. Il y a toute sorte de

divertissements sur un campus : des films, des pièces de théâtre, des conférences, des bals, des clubs. Les doctorats y sont aussi répandus que des puces sur un chien mais, tout de même, un titre de docteur est une carte de visite qui donne accès à quantité d'endroits.

Je m'affiliai à la plus proche église unitarienne, que je gratifiai de libérales donations, afin de profiter des nombreux avantages mondains de la paroisse sans être empoisonnée par des credo obséquieux.

Je m'inscrivis à un club de danse de quartier, à un club de valse viennoise, à un club de bridge, à un club d'échecs, à un club de dîneurs et à un club de déjeuners municipaux.

En six semaines, j'avais mes entrées un peu partout. Cela me permit de faire la difficile dans le choix de mes partenaires sexuels et de m'adonner encore davantage à la fornication amicale que lors de mon précédent quart de siècle. Je ne m'étais pas limitée à George Strong pendant ces années, mais j'avais été trop occupée pour me livrer avec assiduité au plus vieux sport du monde.

Maintenant, j'avais le temps. Comme le disait une vieille belle (Dorothy Parker ?) : « Il n'y a *rien* qui soit aussi plaisant qu'un homme ! »

« Dieu créa l'homme et la femme »… c'était une bonne idée et, pendant dix ans, j'en profitai au maximum.

Je ne passais pas mon temps à poursuivre les hommes… ou à les laisser me poursuivre en m'efforçant de courir très lentement ; car tel est mon mot d'ordre : les hommes n'aiment pas que les femmes fassent le premier pas, c'est contraire au protocole traditionnel. Les hommes sont conservateurs sur le chapitre du sexe, surtout ceux qui croient ne pas l'être.

Nous, les Howard, nous n'étions guère enclins à garder le contact avec tous nos parents : ce n'était pas réalisable. Lorsque j'emménageai à Albuquerque (en 1972), j'avais plus de descendants qu'il n'y a de jours dans l'année. Aurais-je dû conserver la liste de leurs anniversaires ? Grands dieux, j'avais déjà du mal à me souvenir de leur nom !

J'avais quelques favoris, des gens que j'aimais indépendamment de tout lien du sang ou de toute parenté : ma sœur aînée Audrey, ma « sœur » Eleanor, mon frère Tom, mon cousin Nelson et sa femme Betty Lou, mon père (que je n'avais jamais oublié). Ma mère, je ne

l'aimais pas, mais je la respectais ; elle avait fait de son mieux pour nous tous.

Mes enfants ? Tant qu'ils étaient à la maison, je me suis efforcée de les traiter tous sur un pied d'égalité et de leur dispenser amour et affection, même lorsque j'avais mal à la tête ou aux pieds.

Dès qu'ils furent mariés… Ah ! voilà le moment de vérité. J'essayai de me conduire envers eux comme envers moi. Si l'un de mes rejetons m'appelait régulièrement, je lui rendais la pareille avec la même régularité. À certains, j'envoyais des cartes d'anniversaire, pas grand-chose d'autre. Lorsqu'un petit-enfant avait des attentions pour grand-maman, grand-maman avait des attentions pour lui. Mais on ne peut pas être à la fois généreuse et équitable avec 181 petits-enfants, car tel était leur nombre (à moins que je n'en aie oublié en route), lors de mon quatre-vingt-dix-neuvième anniversaire.

Quant à mes attachements particuliers… les liens du sang n'entraient pas nécessairement en ligne de compte. Il y avait la petite Helen Beck, qui avait juste l'âge de Carol ; les deux fillettes allaient ensemble à l'école primaire Greenwood. Helen était une enfant adorable, d'un naturel très doux. Comme sa mère était veuve et devait travailler, la petite passa de longs moments dans ma cuisine jusqu'à notre déménagement.

Mais elle ne m'avait pas oubliée et je ne l'avais pas oubliée. Elle s'est lancée dans le show-business et s'est mise à voyager. Nous avons essayé de nous tenir au courant mutuellement de nos changements d'adresse afin de pouvoir nous ménager des rencontres tous les six ans. Elle vécut longtemps pour une non-Howard et resta belle jusqu'à sa mort, à tel point qu'elle pouvait encore se permettre de danser nue à soixante-dix ans, en suscitant une érection chez tous les hommes de l'assistance. Pourtant, sa danse n'était jamais destinée à être provocante. Rien à voir avec la lascive Little Egypt d'une génération antérieure.

Helen avait pris un nom de scène : pour la plupart des gens, elle était Sally Rand. J'aimais Sally et Sally m'aimait ; malgré notre différence d'âge, nous n'avons jamais manqué nos rendez-vous et nous sommes restées des amies intimes.

Sally et moi avions une particularité en commun : nous allions suivre des cours chaque fois que cela nous était possible. La nuit,

elle brûlait les planches, le jour, elle était auditrice libre dans l'université la plus proche. À sa mort, en 1979, elle avait derrière elle plus d'heures de cours que la plupart des professeurs. C'était une dévoreuse : tout l'intéressait et elle étudiait tout à fond. Sally ne buvait pas, ne fumait pas ; elle n'avait qu'une faiblesse : ses gros et épais cahiers de texte.

Nancy resta plus proche de moi que mes autres enfants, je fus la maîtresse occasionnelle de son mari pendant soixante-quatre ans… parce que Nancy l'avait décidé ainsi avant d'épouser Jonathan. Pas souvent, mais chaque fois que nous nous rencontrions et que l'occasion s'en présentait. Je ne peux pas croire que Jonathan trouvât beaucoup d'attrait à cette vieille carcasse de quatre-vingt-dix ans, mais il savait mentir merveilleusement. Nous faisions vraiment l'amour, et une érection est le compliment le plus flatteur qu'un homme puisse faire à une vieille femme. Jonathan était un vrai Galaad : il me rappelle beaucoup mon mari Galaad. Pas trop étonnant, puisque Galaad descend de Jonathan (à 13,2 % en comptant les convergences), et de moi, bien sûr, mais tous les maris descendent de moi, à l'exception de Jake et de Zeb, nés dans un autre espace-temps. (Temps 4, Ballox O'Malley.) (Oh ! Et Jubal, aussi ! Temps 3.)

Comme conséquence indirecte du don que me fit Nancy de son mari, Brian avait eu droit au doux et jeune corps de Nancy : le premier inceste de notre famille, je pense. Cela se reproduisit-il par la suite ? Je l'ignore et ce ne sont pas mes affaires. Nancy et moi nous ressemblions beaucoup par notre tempérament : toutes deux très intéressées par le sexe mais très détendues sur la question. Avides mais pas crispées.

Carol… J'ai toujours essayé de lui consacrer le 26 juin, pour *Carol's Day,* ou la *Sainte-Carol,* ou *les Caroliennes,* et finalement la *Fiesta de Santa Carolita* pour des millions de gens qui ne l'avaient pas connue. Après le 26 juin 1918, elle renonça à son anniversaire pour ne célébrer que *Carol's Day*.

Pendant la décennie que je passai à Albuquerque, elle fut plusieurs fois en tête d'affiche à Reno et Las Vegas. Elle donnait une fête tous les 26 juin, même si une représentation nocturne la retenait jusqu'à quatre heures du matin. Quelle que fût l'heure, ses amis faisaient la queue pour y assister. Ils venaient de tous les

horizons du globe. Ce fut bientôt un grand honneur d'être invité à la *réception annuelle de Carolita,* quelque chose dont on se vantait à Londres et à Rio.

Carol épousa Rod Jenkins de la famille Schmidt en 1920, alors qu'il rentrait à peine de France ; il était dans la Division Arc-en-Ciel et ses blessures à la guerre lui avaient valu une Étoile d'Argent et un Cœur Pourpre sans qu'il eût rien perdu. (Une seule cicatrice sur le ventre.) Après avoir suivi des études supérieures en mathématiques à Illinois Tech, en se spécialisant dans la topologie, Rod s'était enrôlé avant sa dernière année et, à son retour, s'était recyclé dans les arts du spectacle. Magicien amateur, il avait décidé de passer au stade professionnel, sur scène, je précise. Il me confia un jour que le fait de s'être fait tirer dessus l'avait incité à reconsidérer ses valeurs et ses ambitions.

Carol commença donc sa vie conjugale en tendant des accessoires à son mari sur scène, vêtue si légèrement qu'elle détournait l'attention des spectateurs chaque fois qu'elle bougeait. Elle essayait de s'organiser pour accoucher quand Rod se reposait. Quand ce n'était pas possible, elle continuait à travailler jusqu'à ce que le directeur du théâtre ordonne une pause… généralement à la suite des plaintes des femmes qui n'étaient pas aussi bien dotées par la nature. Carol était une de ces bienheureuses qui embellissaient à mesure que leur ventre s'arrondissait.

Elle confiait ses enfants à la mère de Rod quand ils étaient tous deux sur la route, mais elle en gardait d'habitude un ou deux avec elle, un privilège qui enchantait ses petits. Puis, en 1955 (je crois), Rod fit une erreur dans un tour de passe-passe avec une arme à feu et mourut en scène.

Carol présenta le numéro de son mari (ou un quelconque numéro avec ses accessoires) la nuit suivante. Une chose était sûre : elle ne cachait ni accessoires ni lapins dans son costume. Quand elle commença à travailler à Reno, Vegas et Atlantic City, elle limita sa tenue à un simple string. Elle ajouta le jonglage à son numéro.

Par la suite, elle ajouta encore le chant et la danse. Mais ses fans ne se souciaient pas de ce qu'elle faisait : ils voulaient Carol, et peu importait le reste. Les théâtres de Las Vegas et de Reno affichaient simplement : CAROLITA ! Rien de plus. Quelquefois, elle s'arrêtait au milieu de son numéro en disant :

— Je suis trop fatiguée pour jongler ce soir et, de toute façon, W.C. Fields le faisait mieux que moi.

Puis, elle descendait de la scène et s'arrêtait dans l'allée, les mains sur les hanches, vêtue d'un string et d'un sourire.

— Faisons un peu mieux connaissance ! s'exclamait-elle. Toi, là ! La petite en robe bleue. Comment tu t'appelles ? Tu veux m'envoyer un baiser ? Si je t'en envoie un, tu le manges ou tu me le renvoies ?…

Ou bien encore :

— Qui a son anniversaire aujourd'hui ? Levez la main !

Dans un public de théâtre, il y en a au moins un sur cinquante dont c'est l'anniversaire, non un sur trois cent soixante-cinq. Elle leur demandait de se lever et répétait leur nom à haute et intelligible voix, et invitait la foule à chanter *Happy Birthday* avec elle. Quand la rengaine arrivait à *Happy Birthday, cher…*, l'orchestre s'arrêtait et Carol chantait chaque prénom en désignant l'intéressé : *… chers Jimmy, Ariel, Bebe, Mary, John, Philip, Amy, Myrtle, Vincent, Oscar, Vera, Peggy…* Et l'orchestre ponctuait : *Happy Birthday to you !*

Si les visiteurs avaient pu voter, Carol aurait été élue maire de Las Vegas dans un fauteuil.

Je lui demandai un jour comment elle pouvait se rappeler tous ces noms.

— Ce n'est pas dur, maman, me répondit-elle, quand on veut se les rappeler. Si je me trompe, ils me pardonnent… Ils savent que j'ai essayé. Ce qu'ils veulent vraiment, maman, c'est pouvoir se dire que je suis leur amie… et je le suis.

Durant ces dix années, j'ai fait quelquefois le voyage pour aller voir les préférés de mon cœur mais, le plus souvent, je restais à la maison et c'étaient eux qui venaient me voir. Le reste du temps, je me réjouissais d'être en vie et je découvrais de nouveaux amis, tantôt au lit, tantôt au-dehors, tantôt les deux.

Tandis que la décennie s'égrenait et que j'approchais de la centaine, je m'aperçus que j'éprouvais de plus en plus souvent un petit frisson d'automne – des articulations raides le matin, des cheveux gris parmi les roux, un petit affaissement par-ci, par-là – et, pire que tout, j'avais le sentiment de devenir fragile et qu'il me fallait éviter de tomber.

Je ne me laissai pas abattre ; je redoublai d'efforts. J'avais un soupirant assez fidèle à l'époque, Arthur Simmons : cela l'émoustillait et lui plaisait quand, étant au lit avec lui, je me désignais moi-même comme « le matelas de Simmons ».

Arthur avait soixante ans, il était veuf et c'était un partenaire de bridge en qui l'on pouvait avoir une confiance absolue, à tel point que je renonçai à la méthode italienne et repris la méthode Goren pour l'imiter. Bah, je me serais volontiers ralliée à la Culbertson s'il me l'avait demandé. Un honnête partenaire de bridge est une perle inestimable.

De même qu'un parfait gentleman au lit. Arthur n'était pas un étalon de classe internationale, mais je n'avais plus dix-huit ans et je n'avais jamais eu la beauté de Carol. Cependant, il était d'une sollicitude sans faille et faisait de son mieux.

Il n'avait qu'une excentricité : après notre première nuit, il avait insisté pour que nous allions désormais dans une chambre de motel.

— Maureen, m'avait-il expliqué, tant que tu seras prête à faire un effort pour venir me rejoindre, je saurai que tu le désires vraiment. Et réciproquement : tant que je me donnerai le mal de sortir pour louer une chambre d'hôtel, tu sauras que j'y attache de l'importance. Lorsque l'un de nous rechignera à faire un effort, il sera temps de nous embrasser et de nous séparer, sans larmes.

En juin 1982, ce moment était arrivé. Je crois que chacun attendait que l'autre fasse le premier pas. Le 20 juin, je déambulais vers notre lieu de rendez-vous en réfléchissant à la meilleure manière d'aborder la question. Pendant l'instant paisible qui suit les premiers ébats, peut-être… puis nous recommencerions s'il le désirait et je lui dirais adieu. Ou alors je lui annoncerais que je devais faire un voyage dans l'Est pour voir ma fille. À moins qu'une rupture brutale ne fût la meilleure solution…

J'arrivais à l'intersection des boulevards Lomar et San Mateo. Je n'avais jamais aimé ce carrefour ; les feux changeaient vite et les chaussées étaient larges ; elles avaient encore été élargies récemment. Ce jour-là, en raison des travaux sur la grande route *PanAmerican,* les poids lourds avaient été déviés et circulaient sur San Mateo.

J'étais au milieu de la chaussée quand les feux changèrent. Je vis une énorme masse de véhicules arriver sur moi, surtout un camion

géant. Je me figeai, tentai de revenir sur mes pas, trébuchai et tombai.

J'aperçus un policier, compris que le camion allait me faucher et me demandai en un éclair si mon père recommanderait une prière pour moi après ma vie païenne.

Quelqu'un me ramassa sur le trottoir et je m'évanouis.

J'eus l'impression d'être emportée dans une ambulance et placée sous perfusion. Je m'évanouis à nouveau et me réveillai dans un lit. Une jolie petite dame au teint mat, avec des cheveux onduleux, était penchée sur moi. Elle parlait lentement, en articulant bien, avec un accent espagnol ou quelque chose d'approchant.

— Maman Maureen… Tamara je suis. Au nom de… Lazarus… et de tous… vos enfants… je vous souhaite… bienvenue sur *Tertius !*

Je l'observai. Je n'en croyais pas mes yeux. Ni mes oreilles.

— Vous êtes Tamara ? Vous êtes vraiment Tamara ? La femme du capitaine Lazarus Long ?

— La femme de Lazarus je suis. Tamara je suis. Fille de vous je suis, maman Maureen. Bienvenue, maman. Nous vous aimons.

Je pleurai et elle me serra contre son sein.

25

RENAISSANCE À BOONDOCK

Récapitulons.

Le 20 juin 1982, j'étais à Albuquerque, Nouveau-Mexique, en route vers un motel où j'avais rendez-vous pour une amicale fornication de dimanche après-midi… ce qui faisait de moi un sujet de commérages pour les andouilles, car je n'étais qu'à quelques jours de mon centième anniversaire, tout en affectant d'être beaucoup plus jeune, et non sans succès. J'avais rendez-vous avec un grand-père veuf qui voulait bien croire que j'avais son âge, à peu de chose près.

L'orthodoxie de l'époque et du lieu voulait que les vieilles femmes ne s'intéressent pas au sexe et que les vieux hommes aient des pénis flasques et des capacités nulles, hormis quelques barbons pervers affligés d'un penchant criminel et pathologique pour les jeunes filles. Tous les jeunes gens étaient convaincus de la chose par référence à leurs propres grands-parents, qui ne songeaient apparemment qu'à chanter des cantiques et à jouer aux échecs ou aux galets. Mais le sexe ? *Mes* grands-parents ? Ne soyez pas dégoûtants !

(En ce temps-là et dans ce pays, les asiles de vieillards chaperonnaient leurs pensionnaires et/ou pratiquaient la ségrégation sexuelle afin que rien de « dégoûtant » ne se produisît.)

Donc, cette sale vieille bonne femme aux vilains penchants s'est laissé surprendre par la circulation, a paniqué, est tombée, s'est

évanouie… et s'est réveillée à Boondock sur la planète *Tellus Tertius*.

J'avais entendu parler de *Tellus Tertius*. Soixante-quatre ans plus tôt, quand j'étais une prude jeune femme avec une réputation blanche comme neige, j'avais séduit un sergent, Théodore Bronson, qui, lors de confidences sur l'oreiller, s'était présenté comme un voyageur dans le temps, venu d'un lointain futur et d'une lointaine étoile, nommé Lazarus Long, capitaine de son état et président de la Fondation Howard de son temps… et comme mon descendant !

Je m'étais réjouie à l'avance des années de joyeux adultère qui nous attendaient après la fin de la guerre, sous le chaperonnage discret et tolérant de mon mari.

Mais le sergent Théodore, parti pour la France, avait été porté disparu lors de quelque sanglant affrontement de la Grande Guerre. Porté disparu = tué ; ça n'a jamais voulu dire autre chose.

Quand je me réveillai et que Tamara me prit dans ses bras, j'eus beaucoup de mal à croire à ce qui m'arrivait… et surtout que Théodore fût vivant et en bonne santé. Puis, quand je fus convaincue que Tamara disait vrai (comment douter de Tamara) un sentiment de dépit s'empara de moi : trop tard ! C'était trop tard !

Tamara essaya de m'apaiser, mais nous avions du mal à nous comprendre : elle n'était pas linguiste, parlait un anglais haché… et je ne connaissais pas un mot de galactéen. (Elle avait appris par cœur ses paroles de bienvenue.)

Elle envoya chercher sa fille Ishtar. Ishtar m'écouta, me parla et, finalement, me fit entrer dans la tête l'idée que mon âge n'avait aucune importance : j'allais être régénérée.

J'avais entendu Théodore parler de régénération, il y avait fort longtemps. Mais jamais je n'avais pensé que cela s'appliquerait à moi.

— Maman Maureen, me dit Ishtar, je suis deux fois plus vieille que vous. Ma dernière régénération remonte à quatre-vingts ans. Suis-je ridée ? Ne vous inquiétez pas pour votre âge. Cela ne posera aucun problème. Nous allons commencer les tests tout de suite ; vous aurez de nouveau dix-huit ans dans très peu de temps. Quelques mois, je pense, alors que les cas vraiment difficiles requièrent deux ou trois ans.

Tamara acquiesça vigoureusement :

— C'est vrai. Ishtar dit vérité. Quatre siècles j'ai. Mourante j'étais. (Elle tapota son ventre.) Bébé là-dedans maintenant.

— Oui, confirma Ishtar. De Lazarus. Une de mes manipulations génétiques. J'ai eu recours à Lazarus avant qu'il ne parte pour vous secourir. Nous n'étions pas sûrs qu'il rentrerait – ces voyages sont toujours hasardeux – et j'ai conservé son sperme en dépôt ; le sperme congelé ne se détériore pas. Mais je préférerais avoir d'innombrables bébés engendrés par Lazarus avec du sperme chaud. Et par vous aussi, maman Maureen. J'espère que vous allez nous gratifier de beaucoup d'autres bébés. D'après nos calculs, les chromosomes exceptionnels de Lazarus viennent principalement de vous. Vous ne serez pas obligée de porter les bébés vous-même. Il y a quantité de mères porteuses qui font la queue pour avoir l'honneur de mettre au monde un bébé de maman Maureen. À moins que vous ne préfériez les porter vous-même.

— Vous voulez dire que je *pourrais ?*

— Bien sûr. Dès que nous vous aurons rendu la jeunesse.

— Alors, je veux ! (Je respirai profondément.) Cela fait… quarante-quatre ans… Oui, c'est ça. Quarante-quatre ans que je n'ai pas été enceinte. J'aurais pourtant bien voulu et je n'ai rien fait pour l'éviter. (Je réfléchis à ce qu'elle m'avait dit.) Est-il possible de retarder mon entrevue avec Théodore – Lazarus, comme vous l'appelez – quelque temps ? Pourrais-je être rajeunie avant de le revoir ? Je suis horrifiée à la pensée de me montrer à lui dans cet état. Vieille. Ce n'est pas ainsi qu'il m'a connue.

— Certainement. Il faut toujours tenir compte des facteurs émotionnels dans les régénérations. Nous nous conformons aux desiderata du client.

— J'aimerais autant qu'il ne me revoie que lorsque je ressemblerai davantage à celle que j'étais.

— Il en sera ainsi.

Je demandai qu'on me montre un portrait de Théodore-Lazarus. Ce fut un hologramme animé, d'un vérisme presque effrayant. Je me souvenais que Théodore et moi aurions pu passer pour frère et sœur, ainsi que père l'avait tout de suite remarqué. Mais, là, je fus stupéfiée.

— Eh ! C'est mon fils !

L'hologramme était la copie conforme de mon fils Woodrow.

— Oui, c'est votre fils.

— Non, non ! Je veux dire que le capitaine Lazarus Long, que j'ai connu sous le nom de Théodore, est le portrait craché – pardon, le sosie – de mon fils Woodrow Wilson Smith. Je ne m'en étais pas rendu compte. Il faut dire que, lorsque j'ai connu le capitaine Long, mon fils Woodrow n'avait que cinq ans. Ils ne se ressemblaient pas à l'époque ou, du moins, ça ne se voyait pas. Et en grandissant, mon fils Woodrow est devenu le sosie de son lointain descendant. Étrange. Je me sens tout émue.

Ishtar regarda Tamara. Elles échangèrent quelques mots dans une langue que je ne connaissais pas (le galactéen). Mais je devinai, à leurs intonations, qu'elles étaient embarrassées.

— Maman Maureen, dit calmement Ishtar, Lazarus Long est votre fils Woodrow Wilson.

— Non, non, répondis-je, j'ai vu Woodrow il y a quelques mois. Il avait, euh… soixante-neuf ans, mais en paraissait bien moins. Il ressemblait tout à fait à ce portrait du capitaine Long, une ressemblance saisissante. Mais Woodrow est encore dans le XX^e^ siècle. Je le sais.

— Oui, il y est, maman Maureen. Y était, je veux dire, bien qu'Elizabeth estime que les deux temps grammaticaux sont équivalents. Woodrow Wilson Smith a grandi au XX^e^ siècle, a passé l'essentiel du XXI^e^ siècle sur Mars et sur Vénus, est retourné sur terre au XXII^e^ siècle et…

Ishtar s'interrompit et leva les yeux.

— Teena ? fit-elle.

— Qui a frotté ma lampe ? Qu'est-ce que tu veux, Ish ?

— Demande à Justin un exemplaire en anglais du mémoire qu'il a publié sur le Doyen, tu veux ?

— Pas besoin de demander à Justin. Je l'ai dans mon ventre. Tu le veux relié ou en rouleau ?

— Relié, plutôt. Mais je préfère que ce soit Justin qui l'apporte, Teena. Il sera ravi et honoré.

— Qui ne le serait ? Maman Maureen, est-ce qu'ils vous traitent comme il faut ? Sinon, dites-le-moi, parce que c'est moi qui fais tout le boulot ici.

Au bout d'un moment, entra un homme qui me rappelait de façon gênante Arthur Simmons. Mais ce n'était qu'une ressemblance

générale, combinée avec une similitude de personnalité ; en 1982, Justin Foote aurait pu exercer le même métier qu'Arthur Simmons. Justin Foote portait un attaché-case. (Plus ça change et plus c'est la même chose.) Je le sentais un peu gauche et, quand Ishtar fit les présentations, il faillit tomber à la renverse tant il était exalté de me rencontrer.

Je lui tendis la main.

— Ma première arrière-arrière-petite-fille, Nancy Jane Hardy, a épousé un garçon nommé Charlie Foote. C'était vers 1972, je crois. J'étais à son mariage. Seriez-vous parents ?

— C'est mon ancêtre, mère Maureen. Nancy Jane Hardy donna naissance à Justin Foote, premier du nom, la veille du Nouveau Millénaire, le 31 décembre 2000, année grégorienne.

— Vraiment ? Alors, Nancy Jane a eu une belle longévité. Elle porte le nom de son arrière-grand-mère, ma première-née.

— C'est ce que disent les Archives. Nancy Irène Smith Weatheral, votre première-née, Ancêtre. Et je porte le prénom du beau-père de Nancy, Justin Weatheral.

Justin s'exprimait dans un anglais excellent, avec un accent bizarre. Bostonien ?

— Alors, je suis ta grand-mère, avec quelque recul. Embrasse-moi, petit-fils, et tâche d'être un peu moins guindé ; nous sommes en famille.

Il se détendit et m'embrassa. Un franc bécot sur la bouche, comme je les aime. Si nous avions été seuls, j'aurais peut-être laissé la chose se développer ; il me rappelait vraiment Arthur.

— Je descends de vous et de Justin Weatheral par un autre biais, grand-maman, ajouta-t-il. Par Patrick Henry Smith, que vous avez mis au monde le 7 juillet 1932.

— Grands dieux ! dis-je, interloquée. Ainsi mes péchés me suivent partout. Mais j'oubliais que tu travaillais sur les Archives de la Fondation. J'ai effectivement rapporté ce cas de bâtardise à la Fondation. Je ne trichais pas avec eux.

Ishtar et Tamara étaient intriguées.

— Excusez-moi, grand-maman… me dit Justin. (Il leur parla dans leur langue et ajouta pour ma gouverne :) Le concept de bâtardise n'est pas connu ici. Le résultat d'un accouplement est

génétiquement satisfaisant ou non. L'idée qu'un enfant puisse être proscrit par l'état civil est difficile à expliquer.

Tamara avait d'abord semblé stupéfaite, puis avait pouffé quand Justin lui avait expliqué la « bâtardise ». Ishtar était restée impassible. À nouveau, elle communiqua en galactéen avec Justin.

Il écouta, puis se tourna vers moi.

— Le Dr Ishtar trouve regrettable que vous n'ayez accepté d'autre père pour vos enfants qu'une seule fois. Elle espère obtenir de nombreux autres enfants de vous et chacun d'un père différent. Après votre régénération, veut-elle dire.

— Après, répétai-je. Mais j'attends cela avec impatience. Justin, tu as un livre pour moi, je crois ?

Le livre était intitulé *les Vies de Lazarus Long,* avec un sous-titre qui commençait par : « les Vies du doyen des familles Howard (Woodrow Wilson Smith… Lazarus Long… Caporal Ted Bronson et une douzaine d'autres noms), aîné de la race humaine… »

Je ne m'évanouis pas. Au contraire, j'étais au bord de l'orgasme. Ishtar, plus ou moins renseignée sur les us et coutumes de mon époque, avait hésité à m'annoncer que mon amant de 1918 était en fait mon fils. Mais elle ne pouvait pas savoir que je n'avais jamais été arrêtée par les tabous de mon temps et que l'idée d'inceste ne m'inspirait pas plus de préventions qu'à un chat de gouttière. En fait, la plus grande déception de ma vie avait été de ne pas pouvoir faire accepter par mon père ce que j'étais désireuse de lui donner.

Je n'avais pas encore pu mettre à profit la révélation de Lizzie Borden, à savoir que la ville dans laquelle je me trouvais était Kansas City. Ou l'une de ses mutations. Je ne pense pas être dans l'un des univers patrouillés par les *Time Corps,* mais comment en être sûre ? Jusqu'ici, je n'avais vu de la ville que ce qu'on peut en voir du balcon du salon du Comité de liquidation esthétique.

Cela dit, la géographie est correcte. Au nord, à une quinzaine de kilomètres, le Missouri fait un coude de sud-ouest en nord-est, à l'endroit où la rivière Kaw se jette dans son lit ; une confluence qui provoque d'énormes inondations tous les cinq ou six ans.

Entre ici et là se dresse l'obélisque très reconnaissable du monument aux morts de la guerre… mais, dans cet univers, ce n'est

pas un monument aux morts, c'est le phallus sacré du Grand Inséminateur.

(Ça me rappelle la fois où Lazarus a essayé de vérifier l'historicité de l'homme nommé Yeshua ou Joshua ou Jésus. N'ayant pu retrouver sa trace dans les recensements ou les relevés d'impôts de Nazareth et de Bethléem, il a recherché l'événement le plus marquant de la légende : la crucifixion. Il ne l'a pas trouvée. Oh, il a trouvé des crucifixions sur le Golgotha, mais seulement des criminels de droit commun, pas d'évangélistes politiques, pas de jeunes rabbins illuminés. Il essaya encore et encore, en utilisant plusieurs systèmes de datation… et fut tellement frustré qu'il se mit à l'appeler la « cruci*fiction* ». Sa théorie actuelle fait intervenir un fabuliste très habile au second siècle julien.)

Je n'ai pu sortir qu'une seule fois : pendant la nuit de la *Fiesta de Carolita*… et encore, je n'ai vu que le grand parc dans lequel avait lieu la *Fiesta* (Swope Park ?), avec des oriflammes, des flambeaux, d'innombrables corps affublés de masques et de peintures, le tout dans le plus effroyable brouhaha que j'aie jamais entendu, même à Rio. Et un sabbat de sorcières, mais ça, on peut en voir n'importe où si on porte le Signe et si on connaît le Mot. (J'ai été initiée à Santa Fe en 1976, au rite Wicca.)

Mais c'est amusant d'en voir un en public, lors de la seule nuit de l'année où un authentique vêtement de messe noire passerait inaperçu et où la bizarrerie du comportement est à l'ordre du jour. Quelle bamboula !

Était-ce mon propre espace-temps durant le règne des Prophètes ? (Le XXI^{e} siècle, en gros.) Le fait qu'ils eussent connaissance de *Santa Carolita* rendait l'idée plausible, mais cela ne s'accordait pas très bien avec ce que j'avais pu lire sur l'Amérique au temps des Prophètes. Pour autant que je sache, les *Time Corps* n'ont pas de bureau permanent à Kansas City dans le XXI^{e} siècle du temps 2.

Si je pouvais louer un hélico et un pilote, j'essaierais de trouver ma ville natale, Thèbes, à quatre-vingts kilomètres au sud. Ça me donnerait au moins un ancrage dans la réalité. Et si je ne la retrouvais pas, alors, avant longtemps, quelques robustes infirmières viendraient me passer la camisole de force.

Si j'avais de l'argent. Si je pouvais échapper à ces goules. Si je n'avais pas peur des procureurs de l'Évêque Suprême. Si je ne craignais pas de me faire pendre par la peau des fesses.

Lizzie m'a promis de m'acheter un harnais pour Pixel. Pas pour le promener en laisse (impossible !) mais pour qu'il puisse porter un message. Le bout de ficelle que j'ai attaché à son cou lors de ma précédente tentative n'a servi à rien, apparemment. Il a très bien pu arracher le bout de papier ou briser la ficelle.

Ishtar fixa une date, dix-sept mois après mon arrivée à Boondock, pour un rendez-vous avec toutes les personnes concernées par mon sauvetage en 1982 : Théodore/Lazarus/Woodrow (il me faut désormais le considérer comme trois personnes en une, comme une autre trinité), ses sœurs-clones Lapis Lazuli et Lorelei Lee, Elizabeth Andrew Jackson Libby Long, Zeb et Deete Carter, Hilda Mae et Jacob Burroughs, ainsi que les deux ordinateurs sensibles pilotant les vaisseaux *Gai Trompeur* et *Dora*. Ishtar avait affirmé à Hilda (et à moi-même) que dix-sept mois seraient suffisants pour me rajeunir.

Au bout de quinze mois à peine, elle déclara que c'était terminé. Je ne peux pas donner de détails sur ma régénération parce que je n'y connaissais rien à l'époque ; je ne devais être admise comme apprentie technicienne que des années plus tard, après avoir obtenu l'équivalent « boondocquien » du diplôme d'infirmière et du doctorat en médecine. Au CHU et à la clinique de jouvence, ils emploient une drogue désignée sous le nom de « léthé » qui permet de faire des choses horribles à un patient sans que celui-ci en ait le moindre souvenir. Je ne me rappelle donc pas les mauvais moments de ma régénération mais seulement les agréables flâneries durant lesquelles j'ai lu les Mémoires de Théodore, édités par Justin… et j'y ai reconnu la patte de Woodie : le narrateur mentait chaque fois que ça lui plaisait.

Mais c'était fascinant. Théodore avait vraiment eu des scrupules moraux avant de s'accoupler avec moi. Mon Dieu ! On a beau élever son fils en dehors des préjugés bibliques, on ne peut jamais tout à fait extraire les préjugés bibliques qui sont en lui. Même après des siècles et après qu'il a connu d'autres cultures que celle du Missouri, et souvent meilleures.

Dans ces Mémoires, une chose me rendit fière de mon garnement de fils : il semble avoir été incapable d'abandonner femme et enfants. Selon moi, le délabrement qui a causé le déclin et la chute des États-Unis vient en grande partie du fait que les mâles ont négligé leur devoir envers les femmes enceintes et les jeunes enfants et, puisque mon « mauvais garçon » n'avait jamais oublié cette vertu première, je me sentais encline à lui pardonner tous ses défauts. Un mâle doit être prêt à donner sa vie pour sa femelle et ses petits… sans quoi, il n'est rien.

Woodrow, égoïste comme il l'est à bien des égards, a passé ce test décisif avec succès.

Je fus ravie d'apprendre avec quelle ardeur Théodore avait désiré mon corps. Étant donné que j'avais désiré le sien avec la même ardeur, cela me réchauffait le cœur d'en avoir une preuve par écrit. Je n'en avais jamais été absolument sûre à l'époque (une femme en chaleur se laisse facilement berner) et je m'étais mise à en douter de plus en plus, au fil des années. Pourtant, la preuve était là : pour moi, il s'était jeté, les yeux ouverts, dans la gueule du loup ; pour moi, il s'était engagé dans une guerre qui n'était pas la sienne… et s'était fait « truffer de plomb », selon l'expression de ses sœurs. (Ses sœurs… *mes* filles. Juste Ciel !)

Outre les Mémoires de Lazarus, je lus des histoires que me donna Justin. J'appris aussi le galactéen par la méthode de l'immersion totale. Après mes deux premières semaines à Boondock, je demandai à ce que personne ne parlât anglais autour de moi et obtins de Teena l'édition galactéenne des Mémoires de Théodore, que je relus dans cette langue. Je la parlai bientôt couramment, même en pensée. Le galactéen s'enracine dans l'espanglais, qui était devenu une langue auxiliaire du commerce et de la technologie dans les deux Amériques au cours du XX^{e} siècle, une langue composite formée à partir de l'anglais et de l'espagnol pour le vocabulaire, et basée sur la grammaire espagnole simplifiée pour les utilisateurs anglophones.

Aux dires de Lazarus, l'espanglais était devenu la langue officielle des pilotes spatiaux au temps du *Space Precautionary Act,* lorsque tous les pilotes licenciés étaient des employés de *Spaceways Ltd* ou d'une autre succursale d'*Harriman Industries*. D'après lui, le galactéen était une survivance de l'espanglais, des millénaires plus

tard – avec un vocabulaire largement augmenté – selon un processus semblable à l'évolution du latin des Césars dans l'Église romaine. Chaque langue répondait à un besoin qui la rendait vivante et l'enrichissait.

« J'ai toujours voulu vivre dans un monde conçu par Maxfield Parrish, et c'est maintenant chose faite ! »

Ces mots ouvraient un journal que j'avais commencé à tenir, au début de ma régénérescence, pour garder les idées claires face au choc culturel auquel m'avait confrontée mon passage physique des années folles de *Tellus Primus* dans la culture presque apollinienne de *Tellus Tertius*.

Maxfield Parrish était un artiste romantique de mon temps (1870-1966), qui utilisait un style et une technique réalistes pour peindre un monde plus beau que nature : un monde de tours nimbées de nuages, de filles somptueuses et de pics montagneux vertigineux. Si le « bleu de Maxfield Parrish » ne vous dit rien, allez faire un tour au BIT Museum et admirez la collection Parrish, « volée » au moyen d'une duplication pantographique dans les musées de la côte Est de l'Amérique du Nord (et dans le hall du Broadmoor) par un commando des *Times Corps* payé par le Doyen, Lazarus Long – en guise de cadeau d'anniversaire à sa mère pour ses cent vingt-cinq ans et pour célébrer leurs noces d'argent.

En oui, mon garnement de fils Woodrow m'épousa, harcelé par ses coépouses et ses frères maris, qui m'avaient moi-même harcelée pour que j'accepte. Woodrow avait trois de ses femmes avec lui, ses deux sœurs-clones jumelles et Elizabeth, qui n'était autre qu'Andrew Libby réincarné en femme.

À cette époque (année galactique 4324), la famille Long comptait sept adultes à demeure : Ira Weatheral, Galaad, Justin Foote, Hamadryad, Tamara, Ishtar et Minerva. Galaad, Justin, Ishtar et Tamara, vous connaissez ; Ira Weatheral était chef du gouvernement de Boondock (si on peut appeler ça un gouvernement) ; Hamadryad était sa fille et elle avait, selon toute apparence, signé un pacte avec le diable ; Minerva était une brune svelte aux longs cheveux qui, après une carrière d'ordinateur administratif pendant plus de deux siècles, avait obtenu le concours

d'Ishtar pour devenir un être de chair et de sang grâce à une technique de clone-assemblage.

Galaad et Tamara furent désignés pour me demander en mariage.

Je n'avais aucun projet conjugal. Je m'étais mariée une fois « jusqu'à ce que la mort nous sépare »… et cela n'avait pas été aussi durable que prévu. J'étais absolument ravie de vivre à Boondock, l'idée de redevenir jeune me comblait d'aise et j'avais du mal à contenir mon impatience de me retrouver dans les bras de Théodore. Mais le mariage ? Pourquoi prêter un serment qui est généralement rompu ?

— Maman Maureen, me dit Galaad, ce serment ne sera pas rompu. Nous nous promettons simplement l'un l'autre de nous partager la responsabilité de nos enfants, de subvenir à leurs besoins, de leur donner la fessée, de les aimer et de les éduquer, quoi qu'il arrive. Croyez-moi, c'est ainsi qu'il faut faire. Épousez-nous maintenant ; vous réglerez la question avec Lazarus plus tard. Nous aimons tous Lazarus mais nous le connaissons. En cas d'urgence, il est le tireur le plus rapide de la galaxie. Mais quand il s'agit de prendre une décision simple, il tergiverse à n'en plus finir, pesant et soupesant le pour et le contre jusqu'à ce qu'il ait trouvé une réponse parfaite. Le seul moyen d'avoir raison avec Lazarus est de le mettre devant le fait accompli. Il sera de retour dans quelques semaines. Ishtar connaît l'heure exacte. S'il découvre que vous êtes mariée dans la famille et déjà enceinte, il ne soufflera mot et vous épousera à son tour. Si vous voulez de lui.

— En vous épousant tous, est-ce que je n'épouse pas aussi Lazarus ?

— Pas nécessairement. Hamadryad et Ira étaient membres de notre cellule familiale fondatrice. Mais il fallut plusieurs années pour qu'Ira admette qu'il n'avait aucune raison de ne pas épouser sa propre fille ; Hamadryad patienta avec le sourire. Puis nous avons donné une noce spécialement pour eux, et quelle bamboche, mes aïeux ! Sincèrement, maman Maureen, nos arrangements sont flexibles. La seule constante est l'obligation pour chacun de nous de garantir l'avenir des bébés que vous autres, jolis petits lots, voulez bien nous donner. Nous ne vous demandons même pas d'où ils viennent… puisque certaines d'entre vous ont tendance à être vagues sur ce sujet.

Tamara l'interrompit pour me préciser qu'Ishtar veillait à ces questions. (Galaad est du genre à plaisanter. Tamara ne comprend pas la plaisanterie. Mais elle aime tout le monde.) C'est ainsi que, plus tard dans la journée, je prêtai serment à chacun d'eux dans leur splendide jardin (*notre* jardin !). Je pleurais, je souriais, ils me prenaient dans leurs bras, Ira reniflait, Tamara versait des larmes de joie et nous déclarâmes tous « oui ! » à l'unisson, et ils m'embrassèrent et je savais qu'ils m'appartenaient et que je leur appartenais, pour les siècles des siècles, amen.

Je fus enceinte tout de suite : Ira et Ishtar avaient tout programmé pour que notre mariage et mon ovulation correspondent. (Quand j'eus cette petite fille, après la période de gestation habituelle pour les vaches comme pour les comtesses, je m'enquis de la paternité du bébé auprès d'Ishtar. « Maman Maureen, me répondit-elle, c'est l'enfant de tous vos maris ; vous n'avez pas besoin de savoir lequel. Quand vous en aurez eu quatre ou cinq, si vous en avez toujours la curiosité, j'essaierai de faire le tri. » Je ne lui reposai plus jamais la question.)

Donc, j'étais enceinte quand Théodore rentra, ce qui me convenait tout à fait… car je savais d'expérience qu'il m'honorerait avec plus de chaleur et moins de réserve s'il avait la certitude que la copulation n'avait d'autre finalité que l'amour, et le plaisir tendre, et la franche rigolade. Non pas la procréation.

Et il en fut ainsi. Mais à l'occasion d'une réception qui commença par un évanouissement de Théodore. Hilda Mae, chef du commando qui m'avait secourue, avait organisé une surprise-partie en son honneur, au cours de laquelle elle m'avait présentée à lui vêtue d'un costume d'un symbolisme élevé – talons hauts, longs gants, jarretières vertes – à une époque où il croyait que j'étais encore à Albuquerque, deux millénaires plus tôt, et en attente de secours.

Hilda n'avait pas eu l'intention d'ébahir Théodore jusqu'à l'évanouissement. Elle l'aime, et l'épousera, d'ailleurs, par la suite, ainsi que nous tous, imitée par son mari et sa famille au complet. Hilda n'a pas une once de méchanceté dans son petit corps séraphique. Elle rattrapa Théodore quand il tomba dans les pommes, ou essaya, le consola et la réception devint l'une des plus belles qu'on eût vues depuis l'incendie de Rome. Hilda Mae a de

nombreux autres talents, au lit et au-dehors, mais elle est la meilleure organisatrice de réception de tous les mondes.

Deux ans plus tard, elle dirigea la plus gigantesque réception de tous les temps, plus imposante que le Champ du Vêtement de Dieu : la Première Convention Centenniale de la Société Interuniverselle pour le Solipsisme Eschatologico-Panthéiste à Ego Multiple, avec des invités venus d'une douzaine d'univers. Ce fut une réception merveilleuse et les quelques personnes tuées dans les jeux allèrent directement au Val-Hall. Je les ai vues partir. À cette occasion, notre famille s'enrichit de plusieurs nouveaux maris et femmes – à la longue, pas en un seul jour –, notamment Hazel Stone alias Gwen Novak, qui m'est aussi chère que Tamara, et le Dr Jubal Harshaw, celui de mes maris vers lequel je me tourne quand j'ai vraiment besoin d'un conseil.

C'est donc à Jubal que je m'adressai quand, des années plus tard, je découvris que, malgré toutes les merveilles de Boondock et de *Tertius,* malgré tout l'amour que me prodiguait la famille Long, malgré le plaisir que j'avais à étudier les thérapeutiques avancées de *Tertius* et de *Secundus* et à apprendre le plus beau de tous les métiers, régénératrice, malgré tout cela, quelque chose me manquait.

Je n'avais jamais cessé de penser à mon père, de le pleurer, et j'en gardais toujours une plaie au cœur.

Considérez les faits suivants :

1) Lib s'est relevé d'entre les morts, sous forme de cadavre congelé, et a été réincarné en femme.

2) J'ai été sauvée d'une mort certaine, à travers les siècles. (Quand un semi-remorque roule sur une personne de ma taille, on ramasse les restes avec du papier buvard.)

3) Le colonel Richard Campbell a été deux fois sauvé d'une mort certaine, lui aussi, et a fait changer le cours de l'histoire uniquement pour apaiser son âme, parce qu'on avait besoin de ses services pour secourir l'ordinateur qui dirigeait la Révolution lunaire en temps 3.

4) Théodore lui-même a été porté disparu, cisaillé de haut en bas par une rafale de mitraillette… et pourtant il a été sauvé et restauré sans la moindre cicatrice.

5) Mon père aussi a été « porté disparu ». L'AFS ne s'est même pas donné la peine de le rechercher. Sa disparition a été signalée longtemps après, et sans détail.

6) Dans l'expérience mentale appelée « Le chat de Schrödinger », les scientifiques (?), ou philosophes, ou métaphysiciens, qui s'en occupent soutiennent que le chat n'est jamais ni mort ni vivant, n'étant qu'un brouillard de probabilités jusqu'à ce que quelqu'un ouvre la boîte.

Je ne le crois pas. Je ne pense pas que Pixel le croirait.

Mais… Mon père est-il vivant ou mort, là-bas dans le XX^{e} siècle ?

Je m'en ouvris à Jubal.

— Je ne peux pas te le dire, maman Maureen, me répondit-il. Tu aimerais vraiment que ton père soit encore en vie ?

— Plus que tout au monde !

— Au point de tout risquer ? Ta vie ? Ou, pire encore, l'éventualité d'une déception en apprenant que tout espoir est perdu ?

Je soupirai profondément.

— Oui. Au point de tout risquer.

— Alors, engage-toi dans les *Time Corps* pour étudier leurs méthodes. Dans quelques années – dix ou vingt, je dirais –, tu seras en mesure de te forger une opinion raisonnable.

— Dix ou vingt ans !

— Peut-être plus longtemps. Mais la grande beauté des manipulations chronologiques, c'est qu'on a toujours largement le temps. Rien ne presse.

Quand j'annonçai à Ishtar que je désirais prendre un congé illimité, elle ne me demanda pas pourquoi.

— Maman, me dit-elle simplement, je vois bien depuis quelque temps que tu n'es pas heureuse dans ce travail. J'attendais que tu t'en rendes compte par toi-même. (Elle m'embrassa.) Peut-être que, dans un siècle, tu te découvriras une vraie vocation pour ce travail. Rien ne presse. En attendant, sois heureuse.

Ainsi, pendant une vingtaine d'années de mon temps personnel, soit environ sept ans de temps Boondock, je suis allée où l'on me disait d'aller et rédigeai des rapports sur les enquêtes qu'on me commandait. Jamais dans une unité combattante. Pas comme Gretchen, dont le premier bébé descend à la fois de moi (le colonel Ames est mon petit-fils par Lazarus) et de ma coépouse Hazel/Gwen

(Gretchen est l'arrière-petite-fille d'Hazel). Le major Gretchen est une grande, robuste et vigoureuse valkyrie, réputée pour provoquer une mort soudaine avec ou sans armes.

Le combat n'est pas pour Maureen. Mais les *Time Corps* ont besoin de toute sorte d'agents. Mes dons pour les langues et mon amour pour l'histoire me rendent apte à des expéditions « en terre de Canaan » – le Japon des années 30 – ou en tout autre endroit nécessitant une exploration. Mon unique autre talent est quelquefois utile aussi.

Donc, avec vingt ans d'entraînement et quelques recherches préliminaires en histoire du temps 2, seconde phase de la Guerre permanente, je pris un week-end de congé et achetai un ticket de bus spatio-temporel *Burroughs-Carter* à destination de New Liverpool, 1950, avant d'explorer d'un peu plus près l'histoire de la guerre de 1939-1945. Hilda avait développé un fructueux marché noir à travers les univers ; l'une de ses compagnies proposait des voyages programmés pour les espaces-temps et les planètes explorées dans un éventail de dates approximatives, les passagers pour une date précise devant s'acquitter d'un supplément.

Le chauffeur de bus venait juste d'annoncer : « Prochain arrêt New Liverpool Terre Prime 1950 temps 2 ! Assurez-vous que vous n'avez rien oublié à bord ! »… quand un grand bruit se fit entendre. Le véhicule dérapa, un accompagnateur dit : « Sortie de secours… par ici, s'il vous plaît », quelqu'un me tendit un bébé et, dans un halo de fumée, j'aperçus un homme avec un moignon sanglant à la place de son bras droit.

J'ai dû tourner de l'œil alors, car je ne me rappelle pas ce qui s'est passé ensuite.

Je me suis réveillée dans un lit avec Pixel et un cadavre.

26

PIXEL À LA RESCOUSSE

Après cette histoire à dormir debout dans laquelle je me réveillai couchée, avec un chat et un cadavre, dans le Grand Hôtel Augustus, Pixel et moi débarquâmes dans le bureau du Dr Ridpath, où nous rencontrâmes son infirmière, Dagmar Dobbs, une souris qui obtint derechef l'estampille d'approbation de Pixel. Dagmar était en train de me faire subir un examen gynécologique quand elle m'annonça que la *Fiesta de Santa Carolita* allait commencer.

Heureusement qu'elle m'avait fait pisser dans un bocal avant de m'installer sur la table, sans quoi j'aurais pu lui arroser le visage.

Comme je l'ai expliqué avec un luxe de détails, *Santa Carolita* est ma fille Carol, née en l'année grégorienne 1902 à Kansas City sur *Tellus Primus,* temps 2, code Leslie LeCroix.

Lazarus Long avait institué *Carol's Day* le 26 juin 1918, comme une épreuve initiatique pour Carol, marquant son passage de l'enfance à l'âge de femme. En levant sa coupe de champagne, Lazarus lui avait déclaré que la féminité était une chose merveilleuse puis, après lui avoir énuméré les différents privilèges et responsabilités de son nouveau et vénérable statut, lui avait annoncé que le 26 juin serait désormais, et pour toujours, connu sous le nom de *Carol's Day*.

L'idée d'appeler cette fête *Carol's Day* s'était imposée d'elle-même à Lazarus pour la raison suivante : mille ans plus tôt – ou plus tard, selon la chronologie que vous adoptez – sur la planète frontalière *Nouveaux Commencements,* il avait avec sa femme Dora

institué *Helen's Day* pour célébrer la puberté de leur fille aînée, Helen. Du moins était-ce leur intention avouée. Leur intention véritable était d'instaurer une certaine surveillance sur le comportement sexuel de leurs fils et filles, afin de prévenir les drames du genre de celui que j'ai connu avec Priscilla et Donald.

Ni Lazarus ni moi (ni Dora) n'avions de préjugés moraux contre l'inceste, mais nous avions peur des ravages qu'il peut causer, tant sur le plan génétique que social. *Helen's Day* et *Carol's Day* conféraient aux parents une latitude suffisante pour aborder le délicat problème de la sexualité chez les jeunes, qui peut facilement se terminer par une tragédie… mais pas nécessairement.

(Ce que je méprise chez Marian, c'est son insouciance a l'égard du devoir incombant à tous les parents de maintenir la discipline. « Épargner la trique, c'est pourrir l'enfant. » Ce n'est pas un adage sadique, c'est du solide bon sens. Vous rendez un mauvais service à vos enfants si vous ne les punissez pas quand ils le méritent. Les leçons que vous ne leur donnez pas, ils les apprendront plus tard et d'une manière bien plus dure dans un monde cruel, le monde réel qui ne pardonne pas, le monde de TANSTAAFL et de Mme Tu-Récolteras-Ce-Que-Tu-As-Semé.)

Lazarus m'avoua (des siècles ou des années plus tard, question de point de vue) s'être brusquement rendu compte, au milieu de sa phrase, qu'il était en train d'instaurer la fête la plus répandue de l'histoire humaine, *Carolita's Day,* et qu'il n'avait toujours pas réussi à déterminer depuis lors si c'était l'œuf qui venait de la poule ou vice versa.

Œuf ou poule, *Carol's Day* devint au fil des siècles un jour férié, comme je l'appris en arrivant sur *Tertius*. Généralement, on le célébrait uniquement pour le plaisir, à la manière dont les Japonais fêtent Noël, comme une coutume ancestrale n'ayant absolument rien de religieux.

Toutefois, dans certaines cultures, ce jour évolua en une fête religieuse caractéristique des théocraties : une fête « soupape de sûreté », le jour de tous les excès, du péché impuni, la saturnale.

Tandis que je me dépêtrais de ces stupides étriers et descendais de cette table glaciale pour remettre mes « vêtements » (un poncho confectionné dans une serviette de plage), le Dr Ridpath et Dagmar

regardèrent les résultats de mes tests. Ils me déclarèrent en bonne santé, quoique légèrement dérangée du cerveau, ce à quoi ils ne semblaient attacher aucune importance.

— Expliquez-lui la situation, Dag, dit le Dr Ridpath. Je vais prendre une douche et me préparer.

— Que voulez-vous savoir, Maureen ? me demanda Dagmar. Le toubib me dit que tous vos biens se résument à cette espèce de toile à matelas que vous portez sur vous et à ce chat orange. Pixel ! Arrête ! Par un soir comme celui-ci, inutile d'aller au commissariat demander l'adresse du foyer d'accueil des pauvres ; ce soir, les flics se mettent à poil et se joignent aux émeutiers. (Elle me détailla de haut en bas.) Si vous sortez dans les rues cette nuit, je ne vous garantis pas la tranquillité : les fauves sont lâchés. Peut-être que vous aimez ça. Il y en a qui aiment. Moi, par exemple. Cette nuit, les filles ont le choix entre être enfermées ou engrossées. Vous pouvez rester ici et dormir sur le divan. Je peux vous trouver une couverture. Pixel ! Descends de là !

— Pixel, viens ici. (Je lui tendis les mains ; il sauta dans mes bras.) Et l'Armée du Salut ?

— La quoi ?

J'essayai de lui expliquer. Elle hocha la tête.

— Jamais entendu parler. Encore un de vos délires, sans doute. Aucune organisation de ce genre n'a jamais été autorisée par l'Église de Votre Choix.

— Et quel est votre choix ?

— Hein ? Le vôtre, le mien, celui de tout le monde : l'Église du Grand Inséminateur, bien sûr. Quelle autre Église voulez-vous que ce soit ? Si ce n'est pas votre choix, un petit tour sur la roue pourrait clarifier vos pensées. Les miennes, à coup sûr.

Je secouai la tête.

— Dagmar, je suis de plus en plus troublée. Là d'où je viens, la liberté religieuse est totale.

— Ici aussi, poulette… et qu'un procureur ne vous entende jamais dire le contraire ! (Elle sourit soudain comme la Méchante Sorcière de l'Ouest.) Bien qu'on retrouve toujours quelque procureur ou prêtre raide mort aux premières lueurs du jour, arborant un *risus sardonicus,* le lendemain de la fête de *Sainte-Carol.* Toutes les veuves n'ont pas la mémoire courte – à commencer par moi.

Je dus avoir l'air stupide.

— Vous êtes veuve ? Je suis navrée.

— Je parle trop. Ce n'est pas si tragique, ma mignonne. Les mariages sont décidés au ciel, tout le monde le sait, et mon directeur de conscience a choisi exactement l'homme que le ciel me destinait ; aucun doute là-dessus et vous ne m'entendrez jamais dire autre chose. Quand Delmer – mon âme sœur attitrée – est tombé en disgrâce auprès du trône et fut raccourci, j'ai pleuré, ma foi, mais pas trop. Delmer est un enfant de chœur, maintenant, très apprécié comme soprano mâle, à ce qu'on m'a dit. L'ennui, c'est que, vu qu'il n'est pas vraiment mort, mais seulement « raccourci », je ne peux pas me remarier.

Elle eut une expression sinistre, puis haussa les épaules et sourit.

— *Santa Carolita* est donc un grand soir pour moi, reprit-elle, étant donné l'étroite surveillance sous laquelle nous sommes placés le reste de l'année.

— Je suis à nouveau troublée. Dois-je comprendre que le puritanisme règne ici, à l'exception de cette seule nuit ?

— Je ne suis pas sûre de savoir ce que vous entendez par « puritanisme », Maureen. Et j'ai du mal à suivre votre comédie d'extraterrestre, si c'est de la comédie…

— Ce n'est pas de la comédie ! Je suis vraiment perdue, Dagmar. Je ne suis pas sur ma planète. Je suis complètement déboussolée ici.

— D'accord, d'accord, je vais vous mettre au parfum, je vous l'ai promis. Mais ce ne sera pas facile. Bon, voilà comment ça se passe ici, trois cent soixante-quatre jours par an – trois cent soixante-cinq les années bissextiles –, tout ce qui n'est pas obligatoire est défendu. C'est la « règle d'or », comme dit l'Évêque Suprême, le dessein de Dieu. Mais, le jour de la *fête de Carolita,* tout est permis du coucher au lever du soleil. Carolita est la sainte protectrice des chanteurs de rue, des putains, des gitans, des vagabonds, des acteurs, de tous ceux qui d'ordinaire vivent hors des murs de la ville. Donc, pendant sa fête… Patron ! Vous n'allez pas sortir déguisé comme *ça ?*

— Et pourquoi pas ?

Dagmar eut un hoquet de répulsion. Je me retournai pour voir l'objet du délit. Après sa douche, le médecin était revenu, toujours nu et arborant le plus extraordinaire phallus que j'aie jamais vu, fièrement dressé sur une touffe large et luxuriante de boucles

châtain foncé. Il avait facilement trente centimètres de long et sa base était aussi grosse que mon poignet. Il s'incurvait légèrement vers le ventre velu de son propriétaire.

Cela « respirait » au même rythme que lui et s'inclinait de deux bons centimètres chaque fois qu'il reprenait son souffle. J'observai la chose avec une fascination horrifiée un peu comme un oiseau devant un serpent, et sentis mes mamelons se durcir. Enlevez-moi ça de là ! Prenez un bâton et tuez-le !

— Patron, rapportez immédiatement ce jouet ridicule chez *Sears Roebuck* et faites-vous rembourser ! Ou je, je… je le jette aux cabinets, voilà ce que j'en ferai !

— En ce cas, vous paierez la facture du plombier. Écoutez, Dagmar, je vais le mettre en arrivant à la maison et je veux que vous preniez une photo de la tête de Zénobia quand elle le verra. Après, je l'enlèverai… à moins que Zénobia ne veuille que je le porte à l'orgie du maire. Maintenant, enfilez votre costume ; il faut que nous passions prendre Daffy et son assistant. Son mignon, même s'il ne veut pas l'admettre. Allez ! Magnez-vous le popotin !

— Allez-vous faire voir, boss.

— Le soleil s'est déjà couché ? Maureen, si j'ai bien compris, vous n'avez rien mangé, aujourd'hui. Venez donc dîner avec nous et nous discuterons de votre problème plus tard. Ma femme est la meilleure cuisinière de la ville. Pas vrai, Dagmar ?

— Exact, patron. Ça fait deux fois cette semaine que vous avez raison.

— C'était quand, la première fois ? Vous avez trouvé quelque chose pour vêtir notre Cendrillon ?

— C'est un problème, patron. Je n'ai que des combinaisons une pièce taillées pour moi. Sur Maureen, elles seraient trop étroites dans une direction et trop larges dans l'autre.

(Elle voulait dire que j'avais la forme d'une poire et elle plutôt celle d'un céleri.)

Le Dr Ridpath nous considéra tour à tour et décida que Dagmar avait raison.

— Maureen, nous verrons si ma femme a quelque chose à votre taille. D'ici là, ça n'a pas d'importance : vous serez dans un robotaxi. Pixel ! C'est l'heure du dîner, mon garçon !

— Déjâââââ ? *Miiammm !*

Nous dînâmes donc chez les Ridpath. Zénobia Ridpath est effectivement une bonne cuisinière. Pixel l'apprécia, je l'appréciai, elle apprécia Pixel et fut très hospitalière avec moi. Zénobia est une dame très digne, très belle, la quarantaine bien tassée, avec des cheveux prématurément blancs et colorés d'un reflet bleu. Elle resta de marbre en découvrant la monstruosité mécanique dont son mari était affublé.

— Qu'est-ce que tu crois que c'est, Zen ? demanda-t-il.

— Ah ! enfin ! répondit-elle. Depuis le temps que tu me promets ça comme cadeau de mariage ! Eh bien, mieux vaut tard que jamais… (Elle se baissa pour y regarder de plus près.) Pourquoi est-ce qu'il y a *made in Japan* imprimé dessus ? (Elle se redressa et nous sourit.) Hello, Dagmar, ravie de te voir. Joyeux festival !

— Bonnes grosses récoltes !

— Bons gros bébés ! Merci d'être venue, madame Johnson. Puis-je vous appeler Maureen ? Et vous offrir quelques pattes de crabe ? Importées du Japon, comme la nouvelle zigounette de mon mari. Que voulez-vous boire ?

Une petite machine à roulettes très stylée me présenta des pattes de crabe et autres amuse-gueule. Je lui passai ma commande : *Cuba Libre,* mais sans rhum.

Mme Ridpath félicita Dagmar pour son costume : un collant intégral noir qui lui couvrait même la tête… mais pas les endroits où la présence d'étoffe aurait pu être une gêne lors d'une saturnale : des ouvertures avaient été découpées pour l'entrejambe, les seins et la bouche. Le résultat était d'une obscénité confondante.

Le costume de Zénobia était provocant mais joli : un brouillard bleu assorti à ses yeux et qui ne cachait pas grand-chose. Daffy Weisskopf se jeta sur elle en poussant des gémissements de fauve.

— Vous mangerez bien quelque chose d'abord, docteur ? Et gardez quelques forces pour après minuit.

Je crois que les soupçons du Dr Éric concernant l'assistant du Dr Daffy étaient justifiés : son odeur ne me disait rien et réciproquement, ce qui me vexa un peu, car je commençais à me sentir dans l'humeur de la fête. Comme je l'avais demandé, ce *Cuba Libre* n'avait pas de rhum mais, après en avoir sifflé plus de la moitié, je m'aperçus brusquement qu'il était allongé de vodka, à

quatre-vingt-dix degrés, selon toute apparence. C'est traître, la vodka : ça n'a pas d'odeur, pas de goût… et voilà que je m'endors…

J'ai idée que certains de ces amuse-gueule recelaient des aphrodisiaques… et Maureen n'a pas besoin d'aphrodisiaques. N'en a jamais eu besoin.

Il y avait trois sortes de vin et les toasts n'en finissaient plus ; d'abord suggestifs, ils devinrent vite franchement paillards. Le petit robot de service assurait le remplissage régulier des verres mais n'était pas programmé pour comprendre le mot « eau »… et maman Maureen fut pompette.

Inutile d'essayer de m'en cacher. J'avais trop à boire pour trop peu à manger et trop peu de sommeil, et je n'avais jamais appris à boire comme une dame. J'avais seulement appris à faire semblant de boire pour éviter de me soûler. Mais, à la *Santa Carolita,* j'abandonne ma réserve.

J'avais prévu de demander à Zénobia l'hospitalité pour la nuit… pensant pouvoir me débrouiller toute seule le lendemain, quand le festival serait terminé et que la ville aurait retrouvé le sens commun. D'abord, j'avais besoin d'un minimum d'argent et de vêtements… et, à part le larcin, je ne voyais aucun moyen de me les procurer. Une femme peut facilement faire un emprunt à fonds perdus en tapant un monsieur gentiment enclin à la peloter. Il suffit d'être suffisamment claire sur les intérêts qu'elle est disposée à payer… et tout agent opérationnel féminin des *Time Corps* a fait ça, à l'occasion. Nous ne sommes pas des vierges effarouchées ; avant de quitter Boondock, nous sommes toutes vaccinées contre la grossesse et dix-neuf autres maux qu'on risque d'attraper en se faisant mordre par un ver de pantalon. Si vous êtes trop timide pour ce genre de mesures d'urgence, c'est que vous n'êtes pas faite pour ce métier. Ce sont les détails de cet ordre qui expliquent pourquoi les femmes sont meilleures que les hommes dans les missions d'exploration. Ma coépouse Gwen/Hazel pourrait dérober les tachetures d'un léopard sans déranger son sommeil. Si on l'envoyait voler l'or du Rhin, Fafner n'aurait pas l'ombre d'une chance, malgré son haleine inflammable.

M'étant procuré ce minimum d'argent local et de vêtements régionaux, mon travail suivant serait une étude préliminaire pour déterminer :

1) comment me procurer davantage d'argent sans aller en prison ;

2) où se trouve la boîte aux lettres pour les messages des *Time Corps,* à supposer qu'il en existe une ;

3) s'il n'en existe pas, quelle est la « couverture » des correspondants du marché noir d'Hilda.

Toutes ces recherches pourraient s'effectuer discrètement dans une bibliothèque publique ou grâce à un annuaire téléphonique.

Question de savoir-faire professionnel…

Et c'est là que je me fais pincer par les procureurs et que je dois dire adieu à mes plans.

Zénobia insista pour que je les accompagne à l'Orgie du maire, et je n'avais déjà plus assez de présence d'esprit pour refuser. Elle me choisit un costume : longs gants, jarretières vertes, hauts talons, cape… Sur le moment, il me sembla que c'était exactement le costume qu'il me fallait, mais je ne sais plus ce qui me faisait penser cela.

Je n'ai que de vagues souvenirs de la réception du maire. Imaginez une fête donnée conjointement par Néron et Caligula, sous la direction de Cecil B. de Mille en Technicolor flamboyant. Je me rappelle avoir dit à un balourd (j'ai oublié son visage et je ne suis même pas sûre qu'il en eût un) qu'il n'était pas impossible de me sauter – beaucoup avaient essayé avec succès – mais qu'il fallait s'y prendre avec romantisme et non comme un homme mordant dans un hamburger au comptoir d'un fast-food.

La constante de cette réception, jusqu'à la fin de la nuit, fut le viol, le viol, le viol tout autour de moi… et le viol n'est pas tellement ma tasse de thé : ce n'est pas le meilleur moyen de se faire des amis dans le grand monde.

Je filai à l'anglaise et me retrouvai dans le parc. Ma fuite était motivée par un emmerdeur d'importance vêtu d'une longue robe (une chasuble ?) de soie blanche, richement brodée d'or et de pourpre, ouverte sur le devant et d'où dépassait une *Flaggenstange* fièrement dressée. Il était si imbu de lui-même qu'il lui fallait quatre acolytes pour l'aider dans sa besogne.

Il m'avait coincée au moment où j'essayais de l'éviter et avait planté sa langue dans ma bouche. Je l'avais fait tomber sur les genoux et, prenant mes jambes à mon cou, avais sauté par la

fenêtre. Du rez-de-chaussée, heureusement, mais je n'avais pas pris la peine de vérifier au préalable.

Pixel m'accompagna sur une cinquantaine de mètres, en me freinant quelque peu car il zigzaguait devant moi. Nous nous enfonçâmes dans ce grand parc et je ralentis le pas. Je portais toujours ma cape, mais j'avais perdu un escarpin dans le franchissement de la fenêtre et jeté l'autre aussitôt après, étant incapable de courir avec une seule chaussure. J'avais pris l'habitude de marcher pieds nus à Boondock et j'avais la plante des pieds aussi dure qu'une semelle de cuir.

Je déambulai quelque temps dans le parc, en observant les ébats alentour (stupéfiants !) et en me demandant où je pourrais bien aller. Je n'avais pas envie de me risquer à nouveau dans le palais du maire ; le doux emmerdeur à la pompeuse parure y était peut-être encore. Ne sachant pas où habitaient les Ridpath, le mieux que j'avais à faire était encore d'attendre l'aube, puis de repérer le Grand Hôtel Augustus (ça ne devait pas être difficile), de me rendre au cabinet du Dr Éric sur la mezzanine, et de le taper de quelque menue monnaie. Pas le choix, mais j'avais mes chances, vu qu'il n'avait cessé de me tâter dans les grandes largeurs pendant tout le dîner. Il n'avait pas été grossier : tout le monde en faisait plus ou moins autant autour de la table. Et j'avais été prévenue.

Je me mêlai furtivement à une messe noire : minuit, la pleine lune, des prières rituelles en latin, en grec, en celtique (je crois) et en trois autres langues. Une des participantes était une déesse-serpent de la Crète antique. Vraie ou fausse ? Je l'ignore. Pixel resta campé sur mon épaule pendant l'office, comme s'il avait été un familier des réunions de sorcières.

Comme je quittais l'autel, il sauta à terre et courut devant moi, selon son habitude.

J'entendis un cri :

— Voilà son chat ! Elle est là ! Attrapez-la !

Ce qu'ils firent.

Comme je l'ai dit, je n'aime pas être violée. Surtout quand quatre bonshommes me tiennent pendant qu'un gros porc en chasuble brodée me fait des choses. Alors, je le mordis. En ajoutant quelques commentaires sur sa mère et ses habitudes honteuses.

C’est ainsi que je me retrouvai au violon, pour y moisir jusqu’à ce que les dingues du Comité de liquidation esthétique organisent mon évasion.

C’est ce qui s’appelle « tomber de la poêle à frire dans le feu ».

La nuit dernière, le Comité était présidé par le comte Dracula, une espèce de figurant pour films d’horreur : cette créature à la beauté répugnante ne se contentait pas de porter la cape d’opéra qu’on voit aux vampires des séries télévisées, elle avait aussi pris la peine de se faire confectionner une denture par un prothésiste. Il avait des crocs de chien qui descendaient sur sa lèvre inférieure. J’ose espérer qu’ils étaient artificiels ; je refuse de croire qu’aucun humain ou humanoïde puisse être doté de pareilles quenottes.

Je me joignis au cercle et m’assis sur la seule chaise vacante.

— Bonsoir, mes cousins. Et bonsoir à vous, comte. Où est le Vieil Homme de la Montagne ?

— Ce n’est pas une question à poser.

— Oh, excusez-moi, je vous prie. Mais pourquoi donc ?

— Je laisse cela à vos capacités de déduction. Mais ne reposez jamais une question semblable. Et soyez à l’heure, la prochaine fois. Vous êtes le sujet de notre discussion de ce soir, lady Macbeth…

— Maureen Johnson, s’il vous plaît.

— Il ne me plaît pas ! C’est un exemple de plus de votre mauvaise volonté à vous plier aux nécessaires règles de sécurité des Plutôt-Morts. Hier, on vous a vue échanger quelques mots avec un membre du personnel de l’hôtel, une femme de chambre. De quoi parliez-vous ?

— Comte Dracula, dis-je en me levant.

— Oui, lady Macbeth ?

— Allez-vous faire cuire un œuf. Moi, je vais me coucher.

— Asseyez-vous !

Je restai debout. Ceux qui m’entouraient s’emparèrent de moi et me forcèrent à m’asseoir. Même à trois contre une, ils n’y auraient pas réussi : ils étaient tous malades, mortellement malades. Mais, à sept, je m’avouai vaincue… et puis, je ne voulais pas paraître impolie en leur résistant.

— Milady Macbeth, poursuivit le président, vous êtes parmi nous depuis deux semaines maintenant. Or, jusqu’ici, vous avez refusé

toutes les missions qu'on vous a proposées. Vous nous êtes redevable de votre sauvetage…

— Sornettes ! Le Comité est *mon* obligé ! Je n'aurais jamais été placée dans une situation nécessitant un sauvetage si vous ne m'aviez pas kidnappée pour me balancer dans un lit avec un cadavre, un résidu de vos tueries, le juge Hardacres. Ne me parlez pas de ce que je dois au Comité ! Vous m'avez restitué certains de mes vêtements… mais où est mon sac ? Pourquoi m'avez-vous droguée ? Comment osez-vous kidnapper une visiteuse innocente pour maquiller un de vos assassinats ? Qui en a eu l'idée ? J'aurais deux mots à lui dire.

— Lady Macbeth.

— Oui ?

— Modérez vos paroles. Nous allons maintenant vous confier une mission. Tout a été prévu et vous allez vous en acquitter cette nuit même. Votre client est le major général Lew Rawson, retraité. Il est responsable de la récente provocation qui…

— Comte Dracula !

— Oui ?

— Allez-vous faire cuire deux œufs !

— Ne m'interrompez pas. L'opération a été soigneusement préparée. Jack l'Éventreur et Lucrèce Borgia vous accompagneront pour vous diriger. Vous le tuerez dans son lit. Si vous cannez, vous serez tuée en même temps que lui et nous vous mettrons tous les deux dans une position sans équivoque, histoire d'alimenter les rumeurs qui circulent sur son compte.

L'altercation entre le nouveau président et moi retenait l'attention générale, si bien que personne ne vit venir les procureurs qui jaillirent du balcon. Une voix que je reconnus cria :

— Attention, Maureen !

Et je me plaquai au sol.

Les unités militaires des *Time Corps* ont des armes assourdissantes qu'ils utilisent lorsque la tuerie doit être sélective. Ils arrosèrent la pièce. Une balle me frôla ; je ne m'évanouis pas tout à fait mais ne fis pas la fine bouche lorsqu'un grand et solide procureur (un de mes maris !) me recueillit dans ses bras. En un éclair, nous nous retrouvâmes tous sur le balcon, mais dans un petit transporteur de troupes qui survolait la balustrade.

J’entendis la portière se refermer et sentis mes oreilles se boucher.

— Prêts ?

— Prêts !

— Quelqu’un a pris Pixel ?

— Je l’ai ! Partons ! (Voix d’Hilda.)

Et nous atterrîmes à Boondock, sur le parking gazonné de la résidence Long.

Une voix que je connaissais bien dit :

— Vérification des systèmes de sécurité.

Le pilote pivota sur son siège et me regarda.

— Maman, fit-il d’un air abattu, tu peux dire que tu m’en as donné, du souci.

— Je suis désolée, Woodrow.

— Pourquoi ne m’as-tu pas prévenu ? Je t’aurais aidée.

— Je n’en doute pas, mon chéri. Mais je ne faisais que de l’exploration.

— Tout de même, tu aurais dû…

— Ça suffit, Lazarus, intervint Hilda. Maman Maureen est fatiguée et elle a sûrement faim. Tamara a préparé le déjeuner, maman. Dans deux heures – heure locale quatorze cents –, il y a un *briefing*. Tout le monde est convoqué. Jubal présidera et…

— Un *briefing* ? Pour quelle opération ?

— Ton opération, maman, renchérit Woodrow. Nous allons retrouver grand-papa. Soit le secourir, soit le glisser dans un sac corporel. Mais on fera bien les choses, cette fois. C’est une opération de première importance, les *Time Corps* sont sur le pied de guerre ; le Cercle des Ouroboros a été unanime. Maman, pourquoi ne m’as-tu pas prévenu ?

— Tais-toi, Woodie, lança Hilda. Nous avons récupéré maman Maureen et c’est tout ce qui compte, n’est-ce pas, Pixel ?

— *Ouîîîî*.

— Allons déjeuner.

27

À LA POINTE DE COVENTRY

Je ne mangeai pas beaucoup.

La réception était en mon honneur et j'étais aux anges. Mais il m'aurait fallu deux bouches, l'une pour manger, l'autre pour les trente-six personnes qui voulaient m'embrasser et que je voulais embrasser. Je n'avais pas vraiment faim. Quand j'étais prisonnière de la Cathédrale, la nourriture était bonne et, quand j'étais une prisonnière d'un autre genre auprès du Comité de liquidation esthétique, j'étais très bien nourrie, dans les limites de la restauration hôtelière.

Mais j'étais affamée d'amour, de chaleur humaine et de fraternité.

Ai-je dit que la réception était en mon honneur ? Oui, je crois, mais toute réception à laquelle assiste Pixel est d'abord en son honneur à lui. Il en est persuadé et se comporte en conséquence. Il zigzaguait entre les divans, la queue haute, acceptant la nourriture qu'on lui tendait et se frottant contre ses amis anciens et nouveaux.

Dagmar s'approcha, demanda à Laz de lui faire de la place et se glissa à côté de moi. Elle me donna l'accolade et m'embrassa. Je me surpris à verser une larme.

— Dagmar, je ne saurais vous dire quel effet ça m'a fait d'entendre votre voix. Vous allez rester ici ? Ça vous plaira.

— Vous ne croyez tout de même pas que je vais retourner à Kansas City ? fit-elle avec un petit sourire, en me tenant toujours par le cou. En comparaison avec là-bas, Boondock, c'est le paradis !

— Bien ! Je vous parrainerai.

J’avais un bras autour d’elle, ce qui me permit d’ajouter :

— Vous avez pris quelques kilos, on dirait. Ça vous va bien. Et quel beau bronzage ! À moins que ce ne soit du fond de teint ?

— Non, j’ai fait ça dans les formes : couchée au soleil, en augmentant lentement la durée d’exposition. Maureen, vous n’imaginez pas quelle fête peut être un bain de soleil pour quelqu’un comme moi, qui aurais risqué la flagellation publique si je m’étais dorée au soleil dans ma ville natale.

— Maman, dit Laz, j’aimerais tant avoir le hâle de Dagmar, au lieu de ces énormes taches de rousseur.

— Tu tiens ça de moi, Lapis Lazuli ; j’ai toujours eu des taches de soleil. C’est la rançon à payer pour nos cheveux roux.

— Je sais. Mais Dagmar peut s’exposer tous les jours, des mois durant, sans avoir le moindre coup de soleil.

— Qu’est-ce que tu as dit ? fis-je en sursautant.

— J’ai dit qu’elle n’attrapait jamais de coup de soleil. Tous les hommes d’ici la suivent partout. (Laz chatouilla les côtes de Dagmar.) Hein, Dag ?

— Oh, non !

— Tu as dit « des mois durant »… Dagmar, la dernière fois que je vous ai vue, c’était il y a deux semaines. Depuis quand êtes-vous là ?

— Moi ? Euh… un peu plus de deux ans. Votre cas était difficile à ce qu’ils m’ont dit.

Après vingt années d’expérience dans les *Time Corps* (selon ma chronologie personnelle, soit sept ans de Boondock), je n’aurais pas dû être surprise. Les paradoxes temporels ne sont pas nouveaux pour moi ; je tiens un agenda méticuleux pour m’y retrouver, comparant mon temps personnel aux autres temps, espaces-temps et datations des endroits que je visite. Mais, cette fois, j’étais l’objet de l’expédition (opération 3 M = maman Maureen manquante). Selon ma chronologie personnelle, j’avais été absente cinq semaines et demie… mais il avait fallu plus de deux ans pour me retrouver et me secourir.

Laz demanda à Hilda d’éclairer ma lanterne. Elle se serra entre Lorelei Lee et moi. Le divan commençait à être surpeuplé, mais Hilda ne prend pas beaucoup de place.

— Maman Maureen, m'expliqua-t-elle, tu as dit à Tamara que tu prenais seulement un petit congé d'un jour. Elle savait que tu lui racontais des craques, mais elle ne contredit jamais nos petits mensonges. Elle pensait que tu voulais juste faire un aller-retour jusqu'à *Secundus* pour le plaisir, et peut-être pour quelques emplettes.

— Hilda Mae, j'avais réellement l'intention de revenir le lendemain. Je prévoyais de passer quelques semaines au British Museum en 1950, temps 2, pour réunir un maximum d'informations sur la bataille d'Angleterre, de 1940-1941. Je m'étais fait implanter un enregistreur neuf tout exprès. Je n'osais pas me rendre en Angleterre pendant cette guerre sans une préparation minutieuse. L'Angleterre était en zone de guerre et dans ces cas-là, on tire à vue sur les espions. J'aurais pris mes notes et je serais rentrée le lendemain, à temps pour le dîner… si ce chronobus n'avait pas eu d'accident.

— Il n'a pas eu d'accident.

— Hein ? Je veux dire : « Plaît-il ? »

— C'était un sabotage, Mo. Les Révisionnistes. Les mêmes frappadingues qui ont failli tuer Richard, Gwen Hazel et Pixel en temps 3. Nous ne savons pas pourquoi ils voulaient t'arrêter, ni pourquoi ils ont choisi cette méthode. Aucun camp n'a fait de prisonniers et nous les avons tués trop vite, en trop grand nombre. Par « nous », je ne veux pas dire « moi » ; je suis du genre femme au foyer, comme chacun sait. Je veux parler des vieux pros, Richard, Gwen, Gretchen et une unité d'intervention du temps 5 commandée par Lensman Ted Smith. Mais le Cercle m'a confié l'opération 3 M et j'ai pu réunir les informations qui nous ont conduits aux Révisionnistes. Surtout en interrogeant un de mes employés, le pilote de ce bus. J'ai commis une grave erreur, Maureen, en engageant ce faux jeton. Mon manque de discernement a failli te coûter la vie. Excuse-moi.

— T'excuser de quoi ? Hilda Mae, ma chérie, si tu ne m'avais pas secourue à Albuquerque, il y a des années, je serais morte, morte, morte ! Ne l'oublie jamais parce que, moi, je ne l'oublie pas.

— Épargne-moi ta gratitude, Mo ; ça m'a fait plaisir. Les deux fois. J'ai emprunté quelques cobras à Patty Paiwonski et j'ai suspendu cet imbécile par les pieds au-dessus d'une fosse à serpents

pour l'interroger. Ça lui a rafraîchi la mémoire et il nous a communiqué le temps, le lieu et la date exacts : Kansas City, 26 juin 2184 grégorien, une variante du temps 2, jusque-là inexplorée, dans laquelle la Seconde Révolution américaine n'a jamais eu lieu. On l'appelle actuellement le temps 11, un endroit tellement déplaisant que le Cercle l'a relégué dans le dossier *Un de ces jours peut-être* pour un éventuel nettoyage ou une cautérisation.

Hilda se baissa et remua les doigts devant Pixel, pour lui parler en langage chat ; il sauta aussitôt sur ses genoux et ronronna bruyamment.

— Nous avons envoyé des agents dans ce Kansas City, mais ils ont perdu ta trace le jour même de ton arrivée. Ou la nuit. Ils t'ont suivie du Grand Hôtel Augustus jusqu'à une maison privée, de là au palais du maire, puis dehors dans le carnaval. Et ils t'ont perdue. Mais nous avons pu établir que Pixel était avec toi… tout en étant ici également, chaque jour. Ou presque…

— Comment faisait-il ?

— Comment fait *Gai Trompeur* pour avoir deux salles de bains à bâbord sans être bancal ? Maureen, si tu continues à croire au monde comme logique, tu ne comprendras jamais le monde comme mythe. Pixel ignore tout de la relativité einsteinienne, de la vitesse de la lumière comme limite, du big-bang ou de quelque autre fantasme forgé par les théoriciens, si bien que, pour lui, tout cela n'existe pas. Pixel savait où tu étais, dans le petit monde qui existe vraiment pour lui, mais il ne parle pas bien anglais. À Boondock, je veux dire. Nous l'avons donc emmené dans un endroit où les chats parlent anglais…

— Hein ?

— Oz, bien sûr. Pixel ne sait pas ce que c'est qu'une cathédrale, mais il nous a décrit celle-là avec assez de précisions, dès que nous avons pu détourner son attention de toutes les merveilles qui se présentaient à lui. Le Lion peureux nous a aidés à l'interroger et, pour la première fois de sa vie, Pixel a été impressionné. Je crois qu'il veut devenir un lion, maintenant. Nous sommes rentrés en vitesse et nous avons dépêché un commando pour te libérer de la prison privée de l'Évêque Suprême. Et tu n'y étais pas.

— Mais moi, oui, enchaîna Dagmar. Pixel les a conduits directement à moi. J'étais dans la cellule que vous aviez occupée… Les procureurs m'ont arrêtée aussitôt après votre évasion.

— Oui, reprit Hilda. Dagmar s'était liée d'amitié avec toi et c'était plutôt risqué, surtout après la mort de l'Évêque Suprême.

— Dagmar ! Je suis désolée !

— De quoi ? « Tout est bien qui finit bien », comme disait l'autre. Regardez-moi, poulette : je suis ravie d'être ici. Ils m'ont donc emmenée à Oz et, après avoir écouté le récit de Pixel, j'ai pu expliquer à Hilda que vous étiez détenue au Grand Hôtel Augustus…

— Eh ! C'était au début, ça !

— Et c'est également là que tu as atterri pour finir, dans une suite privée à laquelle on ne peut accéder que par un ascenseur donnant sur le sous-sol. Nous sommes entrés par la voie des airs et nous avons pris le Comité par surprise.

Lazarus nous avait rejoints. Il était maintenant assis sur l'herbe à mes pieds et ne bronchait pas… Je me demandais combien de temps durerait son comportement angélique.

— Maman, dit-il enfin, tu ne crois pas si bien dire. Tu te souviens de notre déménagement ? Quand j'étais au lycée ?

— Bien sûr. Lorsque nous nous sommes installés dans notre vieille ferme ?

— Oui. Celle que tu as vendue après la Deuxième Guerre mondiale et qui a été détruite.

(Je ne m'en souvenais que trop bien !)

— Détruite pour construire le Harriman Hilton. Oui.

— Eh bien, le Grand Hôtel Augustus est le Harriman Hilton. Oh, en deux siècles, il a beaucoup changé, mais c'est toujours le même bâtiment. Nous l'avons fouillé, et c'est alors que nous avons découvert cette suite de luxe inconnue du public. (Il frotta sa joue contre mon genou.) Voilà. C'est tout, je pense. Hilda ?

— Je pense aussi.

— Un instant ! protestai-je. Qu'est devenu ce bébé ? Et l'homme au moignon sanglant ? Celui qui a eu le bras arraché dans l'accident ?

— Voyons, Maureen, fit gentiment Hilda, je t'ai dit trois fois que ce n'était pas un accident. Ce « bébé » n'était qu'un accessoire, une marionnette plus vraie que nature destinée à te tenir occupée et a

détourner ton attention. De même que le « blessé ». C'était pour qu'ils puissent te faire une injection ; c'était un vieil amputé maquillé, c'était du faux sang. Mon chauffeur est devenu très loquace au-dessus de la fosse aux serpents, il m'a tout raconté en détail : pas joli, joli.

— J'aimerais dire deux mots à ce chauffeur.

— J'ai peur que ce ne soit plus possible, Maureen. Je n'encourage pas mes employés à me trahir, vois-tu. Tu es une âme charitable. Pas moi.

— Les équipes chirurgicales seront… (nous étions réunis dans une salle de conférences de l'*Ira Johnson Hall,* au BIT, et Jubal avait commencé son *briefing)*… formées en tenant compte, autant que possible, des compétences professionnelles. Pour le moment, elles se composent comme suit :

» Le Dr Maureen avec Lapis Lazuli comme infirmière ;

» Le Dr Galaad avec Lorelei Lee ;

» Le Dr Ishtar avec Tamara ;

» Le Dr Harshaw – c'est-à-dire moi – avec Gillian ;

» Le Dr Lafe Hubert alias Lazarus avec Hilda ; et…

» … le Dr Ira Johnson avec Dagmar Dobbs.

» Dagmar, votre association avec Johnson Premier est un peu dépareillée. Vous avez un siècle et demi d'avance sur lui, au point de vue qualification, sans compter ce que vous avez appris depuis que vous êtes ici. Mais nous ne pouvons pas trouver mieux. Le Dr Johnson ne saura pas que vous lui êtes affectée. Toutefois, nous savons par des recherches livresques et des témoignages directs – résultats d'interviews menées par des agents en mission à Coventry et ailleurs dans les années 1947-1950, auprès de personnes ayant servi dans les équipes d'aide d'urgence de la défense civile lors de cette guerre – que les équipes médecin/infirmière pouvaient être formées à la dernière minute, au pied levé, sans que ni l'un ni l'autre soit pleinement qualifié. Conditions de guerre, Dagmar. Si vous êtes la première lorsque les sirènes retentiront – et vous le serez –, le Dr Johnson sera obligé de vous accepter.

— J'essaierai.

— Vous y arriverez. Nous devrons tous porter des blouses et des masques conformes au lieu et à l'époque, et ne jamais utiliser

d'instruments chirurgicaux ou autres accessoires criants d'anachronisme… bien que les anachronismes ne soient guère susceptibles d'attirer l'attention en plein bombardement.

Jubal promena un regard circulaire dans la salle.

— Dans cette opération, tout le monde est volontaire. Je n'insisterai jamais assez sur le fait qu'il s'agit d'une véritable bataille. Si vous êtes tués en Angleterre, en 1941, l'histoire pourra être révisée mais, en attendant, *vous* serez *morts*. Les « bombes de fer » de la Luftwaffe nazie vous tueront comme n'importe quelle arme exotique des siècles ultérieurs. C'est pourquoi nous sommes tous volontaires et vous pouvez toujours démissionner avant l'heure H. Toutes les jeunes femmes du major Gretchen sont volontaires… et recevront une prime de haut risque.

Jubal s'éclaircit la voix avant de reprendre :

— Mais il y a *un* volontaire dont nous n'avons pas besoin, dont nous ne voulons pas et qui est instamment prié de rester à la maison. (Jubal regarda de nouveau autour de lui.) Mesdames et messieurs, que diable allons-nous faire de Pixel ? Quand les bombes commenceront à pleuvoir et que les blessés s'entasseront sur le champ de bataille, un chat qui ne peut être ni enfermé ni exfermé est la dernière des choses dont nous aurons besoin. Colonel Campbell ? C'est votre chat.

— C'est là que vous vous trompez, répondit mon petit-fils Richard Ames Campbell. Je ne possède pas Pixel. Tout indique le contraire. Nous ne pouvons pas nous permettre de l'avoir dans nos pieds pendant la bataille, je suis bien d'accord avec vous. Mais c'est surtout pour son propre bien que je veux l'empêcher de nous suivre : il est trop sauvage pour comprendre que les bombes peuvent le tuer. Il a déjà été pris dans un feu croisé lorsqu'il était encore bébé… et a failli y perdre la vie. Je ne veux pas que ça se reproduise, seulement voilà : je n'ai jamais trouvé le moyen de l'enfermer.

— Un moment, Richard. (Gwen Hazel se leva.) Jubal, puis-je faire une suggestion ?

— Hazel, d'après notre charte, c'est vous qui commandez cette expédition, dans toutes ses phases. Vous me semblez donc tout à fait habilitée à émettre une suggestion. Une, au moins.

— Ça va, Jubal. Il y a un troisième membre de notre famille qui a plus d'influence sur Pixel que Richard et moi. Ma fille Wyoming.

— Elle est volontaire ?

— Elle le sera.

— À supposer qu'elle le soit, peut-elle garder Pixel sous son contrôle pendant quatre heures d'horloge ? Pour des raisons techniques concernant le maniement du sas espace-temps, c'est à peu près le temps qu'il nous faudra. D'après l'estimation du Dr Burroughs.

— Puis-je dire quelque chose ? demandai-je.

— Hazel, vous lui cédez la parole ?

— Ne sois pas idiot, Jubal. Bien sûr que oui.

— Wyoh est en effet tout indiquée pour cette tâche ; c'est une enfant absolument digne de confiance. Mais qu'on ne lui demande pas de surveiller Pixel sur place : le temps d'éternuer et il a disparu. Qu'on les emmène tous les deux à Oz et qu'ils y restent avec Glinda. Avec Betsy, plutôt, mais en recourant à la magie de Glinda pour éviter que Pixel ne passe à travers les murs.

— Hazel ? demanda le Dr Harshaw.

— Ils seront ravis, tous les deux.

— Alors, c'est décidé. Maintenant, revenons à nos moutons. Projection, s'il vous plaît ! (Un immense film vivant apparut derrière et autour de Jubal.) Cet hologramme ne représente pas Coventry même, mais notre village d'entraînement, Potemkine, qu'Athéna a construit pour nous à quatre-vingts kilomètres d'ici. Félicitations, Teena.

La voix de l'ordinateur exécutif résonna dans les airs.

— Merci, papa Jubal, mais c'est l'œuvre de Shiva : Mycroft Holmes et moi branchés en parallèle synergétique, sous la baguette de Minerva. Je profite de ce que vous êtes tous réunis pour vous rappeler que vous êtes tous invités à notre mariage, Minnie et moi avec Mike, après la conclusion de l'opération *Pointe de Coventry*. Je vous conseille donc de commencer à songer aux cadeaux.

— Teena, ne sois pas aussi vulgairement matérialiste. De toute manière, aucun de vos composants corporels ne pourra être prêt à temps.

— Des clous ! Ish est d'accord pour transférer nos corps à Beulahland, si bien que nous pouvons être décapsulés et animés à la

date qu'il nous plaira. Tu as intérêt à réviser tes lois sur les paradoxes temporels, Jubal.

— Un point pour toi, soupira le Dr Harshaw. Je suis impatient d'embrasser les mariées. Maintenant, veux-tu bien nous laisser poursuivre nos travaux ?

— Ne t'énerve pas, *daddy*. Tu sais, ou tu devrais savoir, que rien ne presse dans une opération diachronique.

— Exact. Mais nous sommes tous impatients. Mes amis, Teena – ou Shiva – ont construit notre terrain d'entraînement d'après des photos, des stéréos, des hologrammes et des films pris à Coventry le 1er avril 1941. 1941 est une date si lointaine que tous les espaces-temps patrouillés par le Cercle des Ouroboros sont confondus en un seul à l'époque. En bref, tout ce que nous ferons à Coventry en 1941 affectera tous les espaces-temps civilisés ; « civilisés » dans un sens chauvin, naturellement ; le Cercle n'est pas sans parti pris. Les recherches pour cette opération ont fait apparaître un fait étrange. Lazarus ?

Mon fils se leva.

— L'histoire de la Deuxième Guerre mondiale de 1939-1945, telle que je m'en souviens, connaît une issue plus favorable en Angleterre et en Europe que celle déduite de nos présentes recherches. Par exemple, mon frère aîné, Brian Smith Junior, fut blessé pendant le débarquement de Marseille, puis envoyé en Angleterre, à Salisbury, dans le camp d'entraînement américain. Maman ?

— Oui, absolument, Woodrow.

— Mais nos recherches tendent à montrer que ce n'est pas possible. La Luftwaffe aurait gagné la bataille d'Angleterre, il n'y aurait jamais eu de débarquement à Marseille et encore moins de camp d'entraînement américain en Angleterre. L'Allemagne aurait été écrasée par des bombes atomiques envoyées d'Afrique du Nord au moyen de bombardiers américains B29. Chers amis et parents, j'étais dans cette guerre. Croyez-moi, aucune bombe atomique ne fut larguée sur l'Europe.

— Merci, Lazarus. Moi aussi, j'étais dans cette guerre, et en Afrique du Nord. Il n'y avait là aucun B29, pour autant que je m'en souvienne, et on n'a pas utilisé de bombes atomiques sur le théâtre européen. Cette enquête me surprend autant que Lazarus. Cette mauvaise nouvelle transforme l'opération « Johnson 1er » – qui

avait pour but de localiser et de récupérer le Dr Ira Johnson, premier de la famille Johnson – en opération *Pointe de Coventry*… dont l'opération « Johnson 1er » n'est plus qu'une des phases et dont le dessein, désormais beaucoup plus vaste, est de changer l'issue de la guerre au moyen de cette seule expédition. Nous avons choisi le raid du 8 avril 1941 non seulement parce que le Dr Ira Johnson en était, en qualité de médecin AFS dans la défense civile, mais aussi parce que les quatre vagues de bombardiers – des Heinkel géants – qui pilonnèrent Coventry cette nuit-là furent les plus importantes en nombre jamais utilisées par un raid nazi.

» Les mathématiciens du Cercle, qui ont travaillé avec Shiva, sont tous d'accord pour considérer qu'il s'agit là d'un épisode décisif, où une poignée d'hommes peut changer le cours de l'histoire. L'objectif des dames du major Gretchen sera donc de détruire cette armada des airs dans toute la mesure du possible, à cent pour cent du potentiel technologique supérieur. Grâce à cet appoint, la RAF peut et doit remporter la bataille d'Angleterre. Sans cette aide, les Spitfire seraient – ont été – incapables de contenir un raid aérien d'une telle ampleur. Un corollaire, au troisième degré, de l'opération *Pointe de Coventry,* sera de sauver la vie des pilotes de Spitfire afin qu'ils puissent encore servir les jours suivants.

» Le Cercle des Ouroboros s'est fait une spécialité de ce genre de coup de pouce : une aide mineure entraînant des conséquences majeures ; et les compagnons du Cercle sont très sereins en ce qui concerne cette intervention.

» À présent, veuillez observer l'image qui se trouve derrière moi. Elle représente la vue qu'on a d'un certain point de Greyfriars Green, où avait été installé le poste de secours dans lequel Johnson 1er était de service. Ces trois tours, là, sont tout ce qui reste du centre-ville, après de précédents bombardements : les tours de la cathédrale Saint-Michel, de l'église des Grey Friars et de l'église de la Sainte-Trinité. Vers la gauche, se dresse une tour plus petite, qu'on ne peut pas voir, unique vestige d'un monastère bénédictin construit par Léofric, comte de Mercie, et son épouse, lady Godiva, en 1043. Nous avons pu obtenir que le comte nous loue cette tour, afin d'y loger le sas qui amènera les archers de Gretchen et la chronoporte qui les propulsera en 1941. Cela vous amusera peut-être de savoir que nous avons ajouté au prix de la location, versé en

pièces d'or, une offrande particulière pour lady Godiva : un magnifique hongre qu'elle nomma *Aethelnoth,* celui-là même qu'elle monta lors de sa célèbre chevauchée à travers la ville devant ses sujets.

Jubal s'éclaircit la voix et sourit.

— Malgré la pétition émanant principalement de Castor et Pollux, cette expédition ne sera pas combinée avec un voyage touristique pour voir lady Godiva traverser Coventry à cheval.

» C'est tout pour aujourd'hui, mes amis. Pour participer à cette opération, vous devez être convaincus de trois choses : d'abord, que le régime nazi d'Adolf Hitler était si odieux que nous devons à tout prix l'empêcher de vaincre ; ensuite, qu'il est préférable de battre les nazis sans inonder l'Europe de bombes atomiques ; enfin, que ça vaut la peine de risquer votre peau pour remplir les objectifs de la mission. Le Cercle répond « oui » à toutes ces questions, mais vous devez interroger votre propre conscience. Si votre réponse n'est pas un « oui » inconditionnel, alors il vaut mieux ne pas vous porter volontaires.

» Quand vous aurez bien pesé votre décision, ceux d'entre vous qui persisteront dans leur choix devront se rendre demain matin, à dix heures, dans notre village Potemkine-Coventry pour la première répétition. Une cabine faisant la navette jusqu'au village d'entraînement est située juste au nord de ce bâtiment.

Le mardi 8 avril 1941, à 7 h 22 du matin, le soleil, lueur pourpre dans le *smog* et la fumée de charbon, se levait sur Coventry, en Angleterre. Le spectacle de cette ville provoqua en moi un sentiment bizarre, tant la simulation de Shiva était conforme à la réalité. J'étais debout devant l'entrée d'un poste d'aide d'urgence de la défense civile, celui dans lequel père était de service ce soir-là, d'après nos investigations. Ce n'était rien d'autre qu'un baraquement de sacs de sable recouvert de toile peinte pour respecter le black-out.

Il y avait une espèce de tinette (pouah !), une antichambre pour les blessés, trois tables de pin, quelques meubles de rangement et une travée de planches sur la gadoue. Pas d'eau courante : un réservoir avec un robinet. Des lampes à essence.

Greyfriars Green s'étendait autour de moi : un terrain vague criblé de cratères de bombes. Je ne pouvais pas apercevoir la tour du monastère que nous avions louée au mari de lady Godiva, Léofric, comte de Mercie, mais je savais qu'elle était au nord, sur ma gauche. Aux dires de l'agent Hendrik Hudson Schultz, qui avait mené les pourparlers avec le comte, Godiva avait une chevelure étonnamment longue et vraiment superbe, mais il était déconseillé de se présenter devant elle face au vent car elle n'avait apparemment pris que deux bains dans sa vie. Le père Hendrik avait consacré six longs mois à l'apprentissage des coutumes du XIe siècle anglo-saxon et du latin d'église pour préparer sa mission, qui ne lui demanda que dix jours en tant que telle.

Ce soir-là, le père Hendrik servait d'interprète à Gretchen. On n'avait pas jugé rentable d'enseigner la langue anglicane d'avant Chaucer aux membres de la force d'intervention militaire, vu que leur langue habituelle n'était pas l'anglais mais le galactéen et que leur mission ne consistait pas à parler mais à tirer.

Au nord-est, je pouvais voir les trois clochers qui donnaient son surnom à la ville : Grey Friar, Sainte-Trinité et Saint-Michel. Le premier et le dernier avaient été éventrés par de récents bombardements et le centre de la ville détruit. La première fois que j'avais entendu parler du bombardement de Coventry, un siècle plus tôt dans ma chronologie personnelle, j'avais pensé que le pilonnage de cette cité historique était un exemple de la perversion sadique des nazis. Quoiqu'il ne soit pas possible d'exagérer le sadisme de ce régime ni la puanteur de ses chambres à gaz, je sais maintenant que le bombardement de Coventry n'était pas de la simple *Schrecklichkeit,* car c'était une importante ville industrielle, aussi déterminante pour l'Angleterre que Pittsburgh l'était pour les États-Unis.

Coventry n'était pas la cité bucolique que j'avais à l'esprit. Et, si la chance était avec nous ce soir, nous pourrions non seulement anéantir une grande partie des plus gros bombardiers de la Luftwaffe mais encore sauver des vies d'ouvriers qualifiés, aussi utiles à la victoire militaire que celles des braves soldats.

Derrière moi, j'entendis Gwen Hazel vérifier son système de transmissions :

— Vampire pensif, ici le Cheval de lady Godiva. À vous, Vampire.

— Vampire a Cheval, message reçu, répondis-je.

Nous avions un réseau de transmissions d'une complexité rare, ce soir-là, que je n'essayais même pas de comprendre (je suis ingénieur en couches-culottes et chimiste de cuisine : je n'ai jamais vu un électron), un système lui-même couplé avec un branchement interactif espace-temps encore plus stupéfiant.

Jugez-en :

De l'extérieur, l'aile ouest du poste de secours était un mur neutre de sacs de sable. Vue de l'intérieur, elle ressemblait à un coin de rangement, séparé par des rideaux. Mais ouvrez les rideaux et vous découvrez deux sas espace-temps : l'un menant de Coventry 1941 au centre hospitalier universitaire du BIT, *Tertius* 4376, et l'autre établissant la transition inverse, pour permettre aux biens, au personnel et aux patients de passer d'un point à l'autre sans problèmes de circulation. Au terminus de *Tertius,* on trouvait un double sas supplémentaire, communiquant avec Beulahland et destiné à orienter les cas les plus graves sur un autre axe temporel pour les soigner et les ramener ensuite à Coventry.

Un double sas similaire mais non identique desservait le quartier général de Gretchen. Elle et ses filles (et le père Schultz) attendaient au XI^e^ siècle dans la tour du monastère. La porte qui leur donnait accès au XX^e^ siècle ne devait être actionnée que sur un signal de Gwen Hazel, avertissant Gretchen que les sirènes avaient retenti.

Gwen Hazel pouvait parler au XX^e^ siècle, XXXXIV^e^ et au XI^e^ siècle, en même temps ou séparément, grâce à un micro de gorge à commandes linguales et antenne corporelle, qu'elle fût du côté *Tellus Primus* ou du côté *Tellus Tertius* du sas du poste de secours.

Outre ces branchements, elle était en contact avec Zeb et Deety Carter, à bord de *Gai Trompeur,* à trente mille pieds au-dessus de la Manche, trop haut pour les bombardiers, les Messerschmitt, les Fokker et la DCA de l'époque. *Gai* avait accepté de venir à la seule condition qu'on lui laisse choisir lui-même sa propre altitude. (*Gai* est un pacifiste avec, de son point de vue, une bien trop longue expérience du feu.) Mais, à cette altitude, il était sûr de pouvoir repérer les Heinkel au décollage et pendant leur formation de vol, avant que le radar côtier britannique ne les localise.

Après les répétitions au village Potemkine, des exercices faisant intervenir toute éventualité imaginable, les équipes sanitaires

avaient été réorganisées et la plupart attendaient du côté Boondock du sas. Un genre de « triage » devait être pratiqué ; les cas désespérés seraient dépêchés vers Boondock, où aucun cas n'est désespéré tant que le cerveau est vivant et pas trop endommagé. Là, les médecins Ishtar et Galaad feraient travailler leurs équipes habituelles (qui n'avaient pas besoin d'être volontaires pour le combat puisque leur présence n'était pas requise à Coventry). Une fois réparés, les cas « désespérés » seraient expédiés à Beulahland pour une convalescence de plusieurs jours ou semaines, puis ramenés à Coventry avant l'aube.

(Demain, il y aurait des miracles à élucider. Mais nous serions partis depuis longtemps.)

Cas et Pol avaient été désignés (par leurs femmes, mes filles Laz et Lor) comme brancardiers pour transporter les cas graves de Coventry vers les convois sanitaires du côté Boondock.

Il nous avait semblé qu'un trop grand nombre d'équipes médicales et d'équipements surgissant de nulle part au moment où retentiraient les sirènes risquerait d'éveiller inutilement les soupçons de mon père et de lui mettre la puce à l'oreille. Mais, quand les blessés commenceraient à affluer, il serait trop occupé pour y prêter attention.

Jugal et Gillian formaient une équipe de réserve : ils n'entreraient en action qu'en cas de besoin. Dagmar, elle, interviendrait dès que Deety, à bord de *Gai Trompeur,* lui aurait signalé l'arrivée imminente des bombardiers, de sorte qu'elle se présenterait à père – le Dr Johnson – dès qu'il pointerait la tête à l'intérieur. Au même moment, Lazarus et moi franchirions le sas. Je serais son infirmière ; je suis une chirurgienne qualifiée, mais je suis une vraie magicienne dans le rôle de l'assistante, beaucoup plus de pratique. Nous estimions, que nous serions assez de trois pour mener à bien l'objectif final de l'expédition : nous emparer de père, le kidnapper, le traîner dans le sas, le déposer à Boondock et, là seulement, lui expliquer de quoi il s'agissait… en lui expliquant qu'il pourrait bénéficier de nos services – régénération et apprentissage de la thérapeutique avancée – et retourner ensuite à Coventry, le 8 avril 1941, s'il y tenait. Mais uniquement s'il en exprimait le désir avec insistance.

Toutefois, j'espérais fermement pouvoir le convaincre, avec l'aide de Tamara, de la futilité donquichottesque d'un retour à la Bataille d'Angleterre, vu que cette bataille avait déjà été gagnée depuis plus de deux millénaires.

Avec l'aide de Tamara… car elle était mon arme secrète. Par un enchaînement de miracles, j'avais épousé mon amant des étoiles… qui se révéla être mon fils, à ma stupéfaction et pour ma plus grande joie. D'autres miracles pourraient-ils me permettre d'épouser le seul homme que j'aime depuis toujours, totalement et sans réserve ? Père accepterait sans aucun doute d'épouser Tamara – tout homme accepterait – et Tamara veillerait à ce qu'il accepte de m'épouser ensuite. Je l'espérais.

Dans le cas contraire, je m'estimerais déjà heureuse et amplement satisfaite de voir mon père revenu à la vie.

J'étais retournée à la porte de Boondock quand j'entendis la voix de Gwen Hazel :

— Le Cheval de Godiva à toutes les stations. Deety signale une formation de bandits dans le ciel. Sirènes attendues dans quatre-vingts minutes environ. Répondez.

Gwen Hazel était debout à côté de moi, à la porte du sas, devant l'hôpital, mais je profitai de son message pour vérifier la liaison. Mon appareil de transmissions était simple : un micro de gorge non implanté, seulement retenu par un bandage d'ailleurs inutile, un écouteur qui n'en était pas un et une antenne dissimulée sous mes vêtements.

— Vampire pensif à Cheval, cinq sur cinq.

J'entendis :

— Hallebardiers de la tour à Cheval, compris. Quatre-vingts minutes ? Une heure et vingt minutes.

— Vampire à Cheval, repris-je. J'ai entendu la réponse de Gretchen. C'est normal ?

Gwen Hazel coupa la communication et me parla de vive voix.

— Non, ce n'est pas normal. Tu n'es pas censée l'entendre avant que vous ne soyez toutes deux transférées sur Coventry 1941. Mo, veux-tu bien repasser à Coventry pour un second, essai de transmissions ?

Je m'exécutai. Nous rétablîmes la liaison normale : j'entendais parfaitement Gwen Hazel, du XXXXIV^e^ au XX^e^ siècle, et je n'avais

plus le « retour » de Gretchen. Puis je repassai à Boondock pour revêtir ma blouse et mon masque. Au cours au transfert, je sentis quelque chose tirailler mes vêtements et mes oreilles se bouchèrent. Simple réaction statique contre le changement de pression atmosphérique, je sais. Mais sensation extrêmement désagréable tout de même.

Deety signala l'arrivée de l'escorte de chasse des bombardiers. Les Messerschmitt allemands étaient légèrement supérieurs aux Spitfire, mais ils devaient opérer à la limite de leur autonomie de marche : ils brûlaient l'essentiel de leur réserve en carburant dans l'aller-retour et ne pouvaient combattre que quelques minutes, sous peine de s'écraser dans la Manche.

— Dagmar, à votre poste ! lança Gwen Hazel.

— Compris.

Dagmar franchit le sas, avec sa blouse, son masque et sa coiffe, mais sans ses gants… et, pourtant, Dieu sait l'utilité des gants dans l'environnement infectieux que nous allions connaître. (Pour *nous* protéger au moins, sinon nos patients.)

Je nouai le masque de Woodrow. Il noua le mien. Nous étions prêts.

— Cheval de Godiva à toutes les stations, dit Gwen Hazel. Voilà les sirènes. Hallebardiers de la tour, actionnez les portes pour le chronotransfert. À vous.

— Hallebardiers à Cheval, compris !

— Cheval à Hallebardiers, exécution ! Et bonne chasse ! Mo et Lazarus, ajouta Gwen Hazel, vous pouvez y aller maintenant. Bonne chance.

Je suivis Lazarus… et ma gorge se noua. Dagmar était en train d'habiller père. Il jeta un œil vers nous comme nous franchissions les rideaux, mais sans nous accorder plus d'attention. Je l'entendis dire à Dagmar :

— Je ne vous avais jamais vue, mademoiselle. Comment vous appelez-vous ?

— Dagmar Dobbs, docteur… Appelez-moi *Dag* si vous voulez. J'arrive de Londres ce matin, monsieur, avec des fournitures.

— C'est ce que je vois. Je n'avais pas vu de blouse propre depuis des semaines. Et un masque… quel chic ! Vous m'avez l'air d'une Yankee, Dag.

— Je le suis, docteur… Vous aussi, on dirait.

— Je plaide coupable. Ira Johnson, de Kansas City.

— Eh ! C'est ma ville natale.

— Il me semblait bien avoir remarqué un petit accent du terroir. Quand les Heink seront rentrés chez eux, ce soir, il faudra qu'on parle du pays.

— Je n'ai pas beaucoup de nouvelles ; je n'y suis pas retournée depuis que j'ai eu mon diplôme.

Dagmar retenait l'attention de père… et je l'en remerciai en silence. Je ne voulais pas qu'il me remarque avant la fin du raid. Pas question de parler du bon vieux temps d'ici là.

Les premières bombes tombèrent, à quelque distance.

Je ne vis rien du bombardement. Quatre-vingt-treize ans plus tôt, ou huit mois plus tard selon la manière dont vous comptez, j'ai vu des bombes tomber sur San Francisco, dans des circonstances fort différentes, où je devais me contenter de regarder et d'attendre en retenant mon souffle. Je regrette de ne pas avoir eu la possibilité d'observer le bombardement de Coventry. Mais je pouvais l'entendre. Si vous pouvez entendre une bombe s'écraser, c'est qu'elle est tombée trop loin pour vous atteindre. À ce qu'on dit. Je n'en suis pas convaincue.

— Tu as entendu, Gretchen ? me chuchota Gwen Hazel. Ils en ont descendu soixante-neuf sur les soixante-douze de la première vague.

Je n'avais pas entendu Gretchen. Notre premier patient, un petit garçon, accaparait mon attention et celle de Lazarus. Il était grièvement brûlé et son bras gauche était écrasé. Lazarus se préparait à l'amputer. Je réprimai mes larmes et me mis en devoir de l'aider.

28

L'ÉTERNITÉ DEVANT NOUS

Je ne vais abattre ni votre moral ni le mien en vous décrivant les horreurs de cette nuit millénaire. Toutes les atrocités que vous avez pu voir dans le service des urgences d'un grand hôpital, nous les avons vues et vécues. Des fractures multiples, des membres déchiquetés, des brûlures, d'affreuses brûlures. Lorsque celles-ci n'étaient pas trop graves, nous les cautérisions avec un gel inventé des siècles plus tard, pansions les régions touchées et faisions évacuer les blessés par les brancardiers de la défense civile. Les cas critiques étaient transportés dans la direction opposée par Cas et Pol, derrière le rideau, à travers un sas *Burroughs-Carter-Libby,* vers l'hôpital Ira Johnson de Boondock et, de là, pour les grands brûlés, vers l'hôpital Jane Culver Burroughs Mémorial de Beulahland, pour quelques semaines de convalescence, avant d'être réexpédiés sur Coventry, frais et dispos, la même nuit.

Nos patients étaient tous des civils, surtout des femmes, des enfants et des vieillards. À Coventry, les seuls militaires (pour autant que je sache) étaient les responsables de la DCA territoriale. Ils avaient leur propre installation médicale. Je suppose qu'à Londres les postes de secours semblables au notre étaient situés dans le métro ; mais, à Coventry, il n'y avait pas de métro : ce poste n'était qu'un baraquement de fortune en plein air. (Il eut été plus dangereux, sans doute, de l'installer dans un bâtiment en dur, à cause des risques d'éboulement et d'incendie.) Je ne critique pas. À la guerre comme à la guerre : leur défense civile était constituée de

gens qui, le dos au mur, se défendaient bravement avec ce qu'ils avaient sous la main.

Dans notre poste de secours, nous avions trois tables, pudiquement appelées « tables d'opération », en fait de simples tables de bois récurées tant bien que mal entre les bombardements. Père utilisait celle qui était la plus proche de l'entrée, Woodrow celle qui était à côté du rideau. Celle du milieu était tenue par un Anglais d'un certain âge, qui semblait être un habitué de l'endroit : M. Pratt, un vétérinaire local, assisté de sa femme, Harriet, dite « Harry ». Mme Pratt se livrait à des commentaires déplaisants sur les Allemands pendant les pauses, mais elle paraissait surtout intéressée par le cinéma. Avais-je déjà rencontré Clark Gable ? Gary Cooper ? Ronald Colman ? Quand je lui eus dit que je ne connaissais aucune personnalité importante, elle cessa de me harceler de questions. Mais elle approuvait son mari quand il disait que, certes, c'était gentil de la part des Yankees de venir les aider… mais quand les États-Unis se décideraient-ils à entrer en guerre ?

Je répondais que je ne le savais pas.

— N'embêtez pas notre infirmière, monsieur Pratt, dit mon père. Nous y viendrons avec un peu de retard, comme votre M. Chamberlain. En attendant, soyez courtois avec ceux d'entre nous qui sont ici pour vous aider.

— Je ne voulais pas vous offenser, monsieur Johnson.

— Je ne le prends pas mal, monsieur Pratt. Bistouri !

(Mme Pratt était une des meilleures infirmières chirurgicales que j'aie jamais vues. Elle avait déjà préparé ce dont son mari avait besoin avant qu'il le lui ait demandé : une expérience en commun, sans doute. Elle utilisait ses instruments habituels, les mêmes que pour les animaux, je présume. Cela pouvait gêner certaines personnes mais, personnellement, ça me semblait raisonnable.)

M. Pratt était à la table que nous destinions à Jubal et à Jill. (Notre étude préliminaire laissait à désirer sur les détails, puisqu'elle avait été établie à partir d'interrogatoires de témoins après la guerre.) Jubal resta donc dans l'antichambre pour recueillir et trier les blessés, aiguillant les plus touchés vers Boondock par l'intermédiaire de Cas et de Pol, les « cas désespérés », c'est-à-dire ceux qui auraient été autrement abandonnés sans soin à une mort

certaine. Quant à Jill, elle nous prêtait la main, à Dagmar et à moi, spécialement pour les « anesthésies », si on peut employer ce terme.

L'anesthésie avait en effet été un grand sujet de discussion pendant notre entraînement au village Potemkine. C'était déjà risqué de débarquer au XXe siècle avec nos instruments chirurgicaux anachroniques… alors que dire de nos appareillages et de nos procédés d'anesthésie ! Impossible !

Galaad opta pour des injections mesurées de « néomorphine » (une drogue inconnue au XXe siècle). Jill rodait autour du poste et dans l'antichambre pour inoculer les estropiés et les blessés, ce qui nous laissait les mains libres pour les soins chirurgicaux proprement dits. Elle fit une tentative pour proposer ses services à Mme Pratt, mais fut évincée. Mme Pratt utilisait un appareil que je n'avais plus vu depuis 1910 : un entonnoir avec un goutte-à-goutte de chloroforme.

Nous travaillions sans répit. J'essuyais la table entre deux patients, jusqu'au moment où ma serviette fut tellement trempée de sang qu'elle devint plus nuisible qu'utile.

Gretchen fit état d'un joli coup de filet sur la deuxième vague : soixante bombardiers attaqués, quarante-sept descendus. Treize avaient largué au moins une bombe avant d'être touchés. Les filles de Gretchen utilisaient des rayons à particules et des appareils de visualisation nocturne ; il en résultait habituellement l'éclatement des réservoirs de carburant des avions ennemis. Quelquefois, les bombes éclataient en même temps ; quelquefois, elles explosaient en touchant le sol ; quelquefois, elles n'explosaient pas du tout, ce qui représentait un problème épineux pour les futurs démineurs.

Mais nous ne vîmes rien de tout cela. À l'occasion, nous entendions une bombe tomber dans les parages et quelqu'un disait : « Pas loin » ; un autre répondait : « Trop près », et nous reprenions notre travail.

Un avion descendu en flammes ne fait pas le même bruit qu'une bombe… et le fracas d'un bombardier n'est pas le même non plus que celui d'un chasseur. M. Pratt affirmait qu'il était capable de discerner le crash d'un Spitfire de celui d'un Messerschmitt. Je crois qu'il l'était en effet. Moi pas.

La troisième vague se scinda en deux formations, selon les observations de Gretchen, et arriva à la fois du sud-ouest et du sud-

est. Mais ses filles étaient maintenant familiarisées avec le maniement de leur arme, en principe destinée à l'infanterie, contre des cibles auxquelles elles n'étaient pas habituées, étant donné qu'elles devaient d'abord s'assurer que c'étaient bien des bombardiers, et non des Spitfire, qu'elles avaient en point de mire. Gretchen décrivit la chose comme un « tir insecticide ». J'ai toujours oublié de lui demander ce qu'elle entendait par là.

Il y avait des répits entre les assauts, mais pas pour nous. Plus la nuit avançait et plus nous étions dépassés. Les victimes affluaient trop vite pour notre capacité d'accueil. Jubal devint de plus en plus laxiste dans son tri et se mit à expédier à Ishtar des blessés moins graves. Cela rendait notre intervention de plus en plus flagrante mais il est certain que cela nous permit d'en sauver un plus grand nombre.

Pendant la quatrième vague, vers le petit matin, j'entendis Gretchen dire :

— Hallebardiers à Cheval. Urgence.

— Qu'y a-t-il, Gretchen ?

— Quelque chose – un débris d'avion, sans doute – a touché notre porte.

— Des dégâts ?

— Je ne sais pas. Ça a disparu. Hop ! Parti.

— Cheval à Hallebardiers. Repliez-vous. Évacuation via le sas du poste de secours. Tu pourras le trouver ? Trajectoire et portée ?

— Oui, mais…

— Repliez-vous. Exécution.

— Mais, Hazel, nous n'avons perdu que notre porte. Nous pouvons encore faire un sort à n'importe quel bombardier qui se présentera.

— Reste en ligne. Claires Falaises, répondez. Deety, réveille-toi.

— Je suis réveillé.

— D'après l'enquête, il y a quatre vagues, pas plus. Est-ce que Gretchen doit s'attendre à voir venir d'autres cibles ?

— Un instant… (Ce fut un long instant.) *Gai* dit qu'il n'aperçoit aucun avion au décollage. On commence à voir pointer l'aube à l'est.

— Cheval à toutes les stations. Repliez-vous. Vampire, attends Hallebardiers et évacuez… en emportant Premier avec vous. Utilisez injection si nécessaire. À toutes les stations : répondez.

— Falaises à Cheval, message reçu. On arrive !

— Hallebardiers à Cheval, message reçu. Le père Schmidt ouvre la marche ; je le suis.

— Vampire à Cheval, message reçu. Hazel, dis à Ishtar de rapatrier tous ses blessés maintenant… sans quoi elle aura des immigrés imprévus.

Les minutes qui suivirent furent burlesques, dans le genre Grand Guignol. D'abord, on vit les grands brûlés affluer par le sas d'arrivée, sur leurs deux pieds et parfaitement rétablis. Puis venaient les estropiés, certains avec des prothèses, d'autres avec des greffes. Même les toutes dernières victimes, celles sur lesquelles Galaad, Ishtar et d'autres équipes étaient encore en train de travailler, furent rafistolées tant bien que mal, dépêchées à Beulahland pour quelques jours de fignolage et renvoyées à Coventry, quelques minutes seulement après qu'Hazel eut ordonné la fin de l'opération.

Cela ne pouvait pas être plus de quelques minutes, parce que les troupes de Gretchen étaient toutes à plus d'un mile de distance. Or, ces filles se déplaçaient à 12,6 km/heure en vitesse de croisière (3,5 mètres à la seconde). Elles ont donc dû mettre entre huit et neuf minutes, sans compter le temps nécessaire pour descendre de la tour. J'ai appris par la suite que quelques gardes civils avaient voulu les arrêter pour les interroger. J'espère qu'elles ne leur ont pas fait trop mal. En tout cas, elles ne se sont pas arrêtées.

Elles arrivèrent à la file, habillées en lady Marianne avec de grands arcs (projecteurs de particules camouflés), derrière le frère Tuck en robe de bure, avec tonsure, comme en pleine forêt de Nottingham, et précédant Gretchen, également costumée pour un grand film de Robin des Bois et arborant un large sourire.

Elle donna une tape sur les fesses de Dagmar en passant à côté de la table de père et salua de la tête les Pratt, qui étaient déjà stupéfaits devant la procession des blessés guéris qui arrivaient dans l'autre sens. Elle s'arrêta devant la table de Woodrow.

— On a réussi !

Les trois tables étaient vides : plus aucun blessé n'attendait ; c'était l'instant béni du répit. Jubal arriva de l'antichambre en disant :

— Oui, vous avez réussi.

— Maureen, nous avons réussi ! s'exclama Gretchen en me serrant dans ses bras.

Elle retira mon masque et m'embrassa.

Je lui rendis sa bise.

— Maintenant, pique une tête dans ce sas. Les minutes sont comptées.

— Rabat-joie !

Elle franchit la porte, suivie de Jubal et de Gillian.

On entendit : « Tout est en ordre ! », puis M. Pratt me regarda, regarda le rideau et dit :

— Viens, Harry.

— Oui, papa.

— Bonne nuit, tout le monde.

Et le vieil homme s'en alla, clopin-clopant, avec sa femme sur ses talons.

— Fille ! Qu'est-ce que tu fais ici ? bougonna mon père. Tu devrais être à San Francisco. (Il regarda Woodrow.) Autant pour vous, Ted. Vous êtes mort. Alors, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Pas mort, docteur Johnson. « Porté disparu » ne veut pas dire « mort ». La nuance a son importance. Un long séjour à l'hôpital, un long moment dans les vapes, mais me voilà !

— Mmmouais. Vous êtes là. Mais qu'est-ce que c'est que cette mascarade ? Des gens en costume, d'autres qui se baladent comme en plein Piccadilly Circus. Drôle de façon de diriger un poste de secours. Aurais-je perdu la tête ? On a reçu une bombe ?

J'entendis Hazel dans mon récepteur auriculaire :

— Dépêchez-vous un peu. Allons !

Je lui répondis d'une voix de gorge :

— Tout de suite, Hazel.

Dagmar s'était rapprochée de mon père. Elle tenait sa seringue prête et m'interrogea du regard. Je hochai imperceptiblement la tête.

— Père, tu veux me suivre et me laisser t'expliquer ?

— Hum. Je suppose…

Le toit s'effondra.

C'était peut-être un morceau de Spitfire, ou de Messerschmitt. Je ne sais pas. J'étais en dessous. Gwen Hazel entendit l'éboulement par l'intermédiaire de mon micro de gorge. Ses petits-fils Cas et Pol

furent grièvement brûlés en revenant sur leurs pas pour se porter à notre secours.

Tout le monde fut brûlé – Castor, Pollux, Woodrow, père, Dagmar, moi – et les brûlures à l'essence sont méchantes. Mais Hazel envoya des renforts en combinaisons ignifugées (prévues dans le planning) et on nous extirpa de là.

Tout cela, je ne l'ai appris que plus tard ; sur le moment, je suis tombée dans les pommes et je me suis réveillée dans un hôpital, indéfiniment plus tard. Indéfiniment pour moi, je veux dire ; Dagmar m'assure que je suis restée couchée trois semaines de plus qu'elle. Tamara ne me donnera pas de précisions. C'est sans importance ; le « léthé » vous réconforte et vous épargne tout souci aussi longtemps que votre guérison l'exige.

Après quelque temps, je fus autorisée à me lever et à me promener dans Beulahland, un site merveilleux et un des rares endroits vraiment civilisés de tous les mondes. Puis, je fus transférée à Boondock… et Woodrow et père et Dagmar vinrent me rendre visite.

Ils se penchèrent sur mon lit, m'embrassèrent, je pleurai un peu, puis nous bavardâmes.

Ce fut un grand mariage. Il y avait Mycroft et Athéna et Minerva bien sûr, et mon petit-fils Richard Colin, qui avait pardonné à Lazarus (d'être son père). Ma chère Gwen Hazel n'avait pas de raison de rester à l'écart de la famille, puisque Richard Colin était désireux et impatient de nous rejoindre. Mes filles Laz et Lor avaient annulé les mesures suspensives frappant leurs maris Cas et Pol, en hommage à l'héroïsme dont ils avaient fait preuve en se jetant dans les flammes pour nous sauver, et leur avaient permis de se marier dans notre famille.

Et puis, il y avait Tsia et Dagmar et Tchoï-Mou et père et Gretchen, et tous ceux qui appartenaient à la famille Long depuis plus ou moins longtemps. Les nouveaux membres de la famille avaient tous une raison ou une autre d'hésiter, mais Galaad et Tamara avaient été très clairs :

— Nous ne prêtons qu'un seul serment, celui de sauvegarder l'avenir et le bonheur de tous nos enfants.

Tel est notre contrat de mariage complet. Le reste n'est que rituel poétique.

Vous couchez avec qui vous voulez, vous faites l'amour avec qui vous voulez, c'est votre affaire. Ishtar, en tant que généticienne de la famille, contrôle les grossesses et les progénitures dans la mesure où un contrôle est nécessaire pour le bien-être de nos fils et de nos filles, c'est tout.

Ainsi, nous joignîmes tous les mains en présence de nos enfants (Pixel était là, bien sûr !) et nous nous jurâmes mutuellement de les aimer et de les chérir : tous ceux qui étaient là et ceux qui allaient naître, dans des mondes sans fin.

Et nous vécûmes heureux éternellement.

INDEX DES PERSONNAGES

Maureen Johnson Smith Long, 4 juillet 1882
Pixel, un chat

ANCÊTRES, ONCLES, TANTES ET PARENTS PAR ALLIANCE DE MAUREEN

Ira Johnson, docteur en médecine, père, 2 août 1852
Adèle Pfeiffer Johnson, mère
John Adams Smith, beau-père
Ethel Graves Smith, belle-mère

(Ancêtres paternels)

Asa Edward Johnson, grand-père, 1813-1918
Rose Altheda MacFee Johnson, grand-mère, 1814-1918
George Edward Johnson, arrière-grand-père, 1795-1897
Amanda Lou Fredericks Johnson, arrière-grand-mère, 1798-1899
Terence MacFee, arrière-grand-père, 1796-1900
Rose Wilhelmina Brandt MacFee, arrière-grand-mère, 1798-1899

(Ancêtres maternels)

Richard Pfeiffer, grand-père, 1830-1932
Kristina Larsen Pfeiffer, grand-mère, 1834-1940
Robert Pfeiffer, arrière-grand-père, 1809-1909
Heidi Schmidt Pfeiffer, arrière-grand-mère, 1810-1912
Ole Larsen, arrière-grand-père, 1805-1907

Anna Kristina Hansen Larsen, arrière-grand-mère, 1810-1912

FRÈRES ET SŒURS D'IRA JOHNSON

Samantha Jane Johnson, 1831-1915
James Ewing Johnson, 1833-1884
(épousa Carole Pelletier, 1849-1954)
Walter Raleigh Johnson, 1838-1862
Alice Irène Johnson, 1840
Edward MacFee Johnson, 1844-1884
Aurora Johnson, 1850

FRÈRES ET SŒURS DE MAUREEN

Edward Ray Johnson, 1876
Audrey Adèle Johnson, 1878
(épousa Jérôme Bixby, 1896)
Agnès Johnson, 1880
Thomas Jefferson Johnson, 1881
Benjamin Franklin Johnson, 1884
Elizabeth Ann Johnson, 1892
Lucille Johnson, 1894
George Washington Johnson, 1897

Nelson Johnson, cousin, 1884 (fils de James Ewing Johnson et de Carole Pelletier)

DESCENDANTS DE MAUREEN ET LEURS CONJOINTS

Nancy Irène Smith, 1er décembre 1899
(épousa Jonathan Sperling Weatheral)
Carol Smith, 1er janvier 1902
(épousa Roderick Schmidt Jenkins)
Brian Junior Smith, 12 mars 1905
George Edward Smith, 14 février 1907
Marie Agnès Smith, 5 avril 1909
Woodrow Wilson Smith/Lazarus Long et autres noms, 11 novembre 1912

(première épouse : Heather Hedrik)
Richard Smith, 1914-1945
(épousa Marian Hardy)
Ethel Smith, 1916
Théodore Ira Smith, 4 mars 1919
Margaret Smith, 1922
Arthur Roy Smith, 1924
Alice Virginia Smith, 1927
(épousa Ralph Sperling)
Doris Jean Smith, 1930
(épousa Roderick Briggs)
Patrick Henry Smith (par Justin Weatheral), 1932
Susan Smith, 1934
(épousa Henry Schultz)
Donald Smith, 1936
Priscilla Smith, 1938
Lapis Lazuli Long, clone de Lazarus, anno domini 4273
Lorelei Lee Long, clone de Lazarus, anno domini 4273
Richard Colin Campbell Ames, petit-fils, anno domini 2133 (fils de Lazarus Long et de Wendy Campbell)
Roberta Weatheral Barstow, petite-fille, 25 décembre 1918
Anne Barstow Hardy, arrière-petite-fille, 2 novembre 1935
Nancy Jane Hardy, arrière-arrière-petite-fille, 22 juin 1952

CONJOINTS, COÉPOUSES. AMANT(E)S ET AMI(E)S DE MAUREEN

Charles Perkins, 1881-1898
Brian Smith, mari, 1877-1996
Justin Weatheral, 1875
Eleanor Sperling Weatheral, 1877
James Rumsey, docteur en médecine
James Rumsey Junior, docteur en médecine
Velma Briggs Rumsey (Mme James Rumsey Jr)
Mammy Della
Elizabeth Louise Barstow Johnson (Mme Nelson Johnson)
Hal et Jane Andrews
George Strong

Arthur Simmons, 1917
Jubal Harshaw, 1907
Tamara
Ishtar
Galaad
Hilda Mae Corners Burroughs Long
Deety Burroughs Carter Long
Jacob Burroughs Long
Zebadiah John Carter Long

CHATS

Pixel
Chargé d'Affaires
Princesse Polly Ponderosa Pénélope Peachfuzz
Random Numbers
Captain Blood

AUTRES PERSONNAGES

Juge Hardacres, un cadavre
Éric Ridpath, docteur en médecine
Zénobia Ridpath, une aimable hôtesse
Adolf Weisskopf, docteur en médecine
Dagmar Dobbs, infirmière
Major Gretchen Henderson, soldat des *Time* Corps
Jasse F. Bones – a sauvé un chaton
Ira Howard – a fondé la Fondation Howard, 1825-1873
Jackson Igo et fils
Juge Orville Sperling, président de la Fondation, 1840
Révérend Clarence Timberly
Mme Ohlschlager, voisine et amie
Révérend Dr Ezekiel « Trousse-bible »
M. Fones, patron de Brian Smith
M. Renwick, chauffeur-livreur de la *Great Atlantic & Pacific Tea* Company
Révérend Dr David C. Draper

M. Smaterine, directeur de banque Deacon Hoolihan, PDG de banque

M. Schontz, boucher

Anita Boles, sténographe

Arthur J. Chapman, juriste de la Fondation Howard

Dr Bannister, doyen de l'Université de Kansas City

Alvin Barkley, Président des États-Unis de 1941 à 1949, temps 2

George S. Patton Jr, Président des États-Unis de 1949 à 1961, temps 2

Rufus Briggs, juriste de la Fondation, un crétin

D.D. Harriman

Colonel Frisby, patrouille de sécurité Argus

M. Wren, officier de santé publique

Mme Lantry, officier de santé publique

Daniel Dixon, financier

Dr Macintosh, recteur, Université du Nouveau-Mexique

Helen Beck, danseuse/érudite

Dora Smith (Mme W.W. Smith), colonie de *Nouveaux Commencements*

Helen Smith, fille de M. et Mme W.W. Smith

Freddie, un malfrat

Patty Paiwonski, une prêtresse éleveuse de serpents

Wyoming Long, fille de Gwen Hazel et de Lazarus

Castor et Pollux, petits-fils de Gwen Hazel

Révérend Dr Hendrik Hudson Schultz, agent des *Time Corps*

Gillian Boardman Long, infirmière, ancienne grande prêtresse

Église de Tous les Mondes

PERSONNAGES INFORMATIQUES

Mycroft Holmes IV, président de la Révolution lunaire, temps 3

Minerva Long, ancien ordinateur exécutif de *Tellus Secundus,* à présent être de chair et de sang

Athéna, ordinateur exécutif de *Tellus Tertius,* jumelle de Minerva

Shiva, interface de Mycroft et d'Athéna, sous la conduite de Minerva

Dora, vaisseau sensible

Gai Trompeur, vaisseau sensible

LE PREMIER HOMME SUR LA LUNE

Temps 1 – capitaine John Carter de Virginie
Temps 2 – Leslie LeCroix
Temps 3 – Neil Armstrong
Temps 4 – Ballox O'Malley
Temps 5 – Skylark DuQuesne
Temps 6 – Neil Armstrong (temps alterné)

LE COMITÉ DE LIQUIDATION ESTHÉTIQUE

Dr Frankenstein
Dr Fu Manchu
Lucrèce Borgia
Hassan l'Assassin
Barbe-Bleue
Attila le Hun
Lizzie Borden
Jack l'Éventreur
Dr Guillotine
Pr Moriarty
Captain Kidd
Comte Dracula

PERSONNAGES PUBLICS

William Gibbs McAdo
Franklin Delano Roosevelt
Josephus Daniels
Woodrow Wilson
Robert Taft
William Jennings Bryan
Al Smith
Paul McNutt
Herbert Hoover
John J. Pershing
Pancho Villa

Patrick Tumulty
William Howard Taft
Léonard Wood
Harry S. Truman
Champ Clark
Théodore Roosevelt
William McKinley
Mark Twain (alias M. Clemens)

PERSONNAGES DE LA COULISSE

Dr Chadwick
Dr Ingram
Richard Heiser
Pop Green, pharmacien
Dr Phillips
Jonnie Mae Igo
Mme Malloy, logeuse
La Veuve Loomis
M. Barnaby, proviseur
Major Général Lew Rawson, cible
Bob Coster, architecte aérospatial
Elijah Madison, chauffeur
Charlene Madison, cuisinière
Anne, Témoin Impartial
Sarah Trowbridge, morte
Miss Primrose
« Scrooge » O'Hennessy
Annie Chambers, maquerelle
Mme Bunch, commère
M. Davis (société *Davis & Fones)*
Cowboy Womack, prospecteur
La fille Jenkins
M. Wimple, guichetier de banque
Nick Weston
M. Watkins
M. Hardecker, proviseur
Mémé Patte-d'Ours, cuisinière

M. Ferguson, ingénieur en chef.

FIN